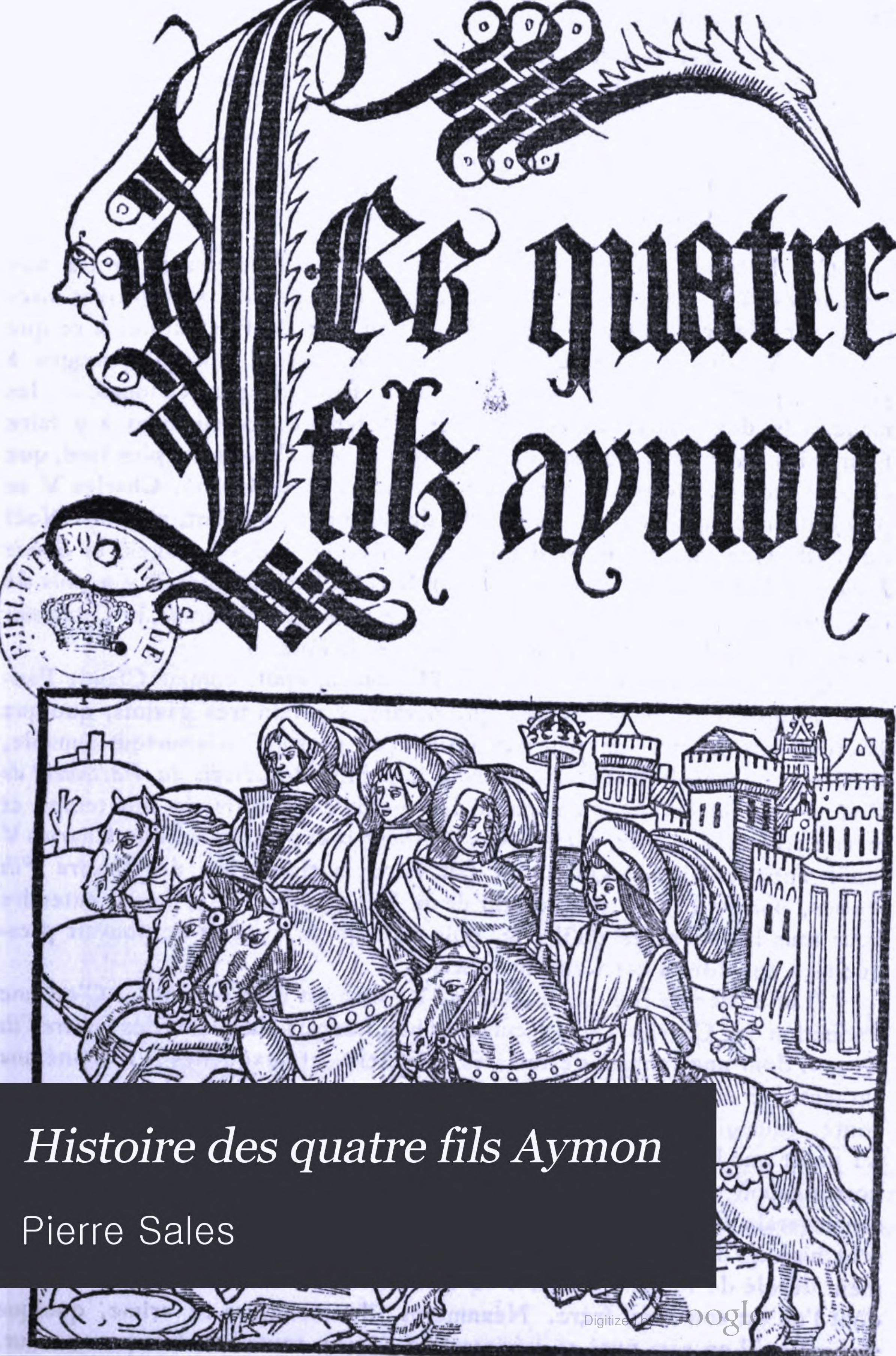
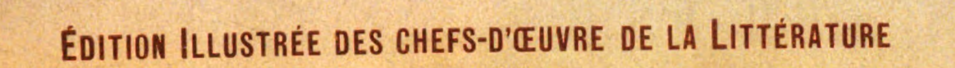

Les quatre
filz aymon




ÉDITION ILLUSTRÉE DES CHEFS-D'ŒUVRE DE LA LITTÉRATURE

LES QUATRE FILS AYMON

d'après le texte de la première édition imprimée (1480)

illustrations de A. Robida

Etude par Pierre Sales

Librairie Moderne, Maurice BAUCHE, Éditeur, 1, rue de la Trinité, PARIS

Les

QUATRE FILS AYMON

I

Comment le duc aymon presen ta ses quatre filz au roy charle, maigne por les faire cheualiers



Comment berthelot donna vng soufflet a regnault en jouant aux eschez.



Commēt regnault occist berthe lot le nepueu du roy charlemai gne dung eschequier dor

Cōmēt les quatre filz aymon se cōbatirēt au palais a paris apres la mort de berthelot.



a.ii

PREMIÈRE PAGE

de l'*Incunable* imprimé probablement à Lyon en 1480 (le titre manque) et dont nous avons transcrit le texte. — C'est la plus ancienne édition connue.

Histoire des Quatre Fils Aymon

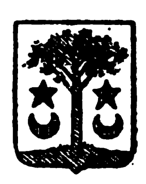
Très nobles et très vaillants chevaliers

TRANSCRIPTION NOUVELLE D'APRÈS L'ÉDITION DE 1480

PAR

JEAN D'ALBIGNAC

PREMIÈRE PARTIE



LIBRAIRIE MODERNE
MAURICE BAUCHE, Éditeur
1, rue de la Trinité, PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE
LUCIEN DORBON, Éditeur
6, rue de Seine, PARIS

MCMVIII

Exemplaire sur papier vergé

des Usines d'Arches

Fabriqué spécialement pour la *Librairie Moderne*

⊙ ⊙ ⊙

Tirage unique numéroté et signé à 100 ex., dont

50 seulement mis dans le commerce

⊙ ⊙ ⊙

N°s 1 à 5. — Exemplaires avec un dessin
inédit de Robida

⊙ ⊙ ⊙

N°s 6 à 50. — Exemplaires mis en vente par
la librairie Lucien Dorbon

⊙ ⊙ ⊙

N°s 51 à 100. — Exemplaires d'hommages
(nom du destinataire imprimé).

N° 45

LA LÉGENDE

DES

“ Quatre Fils Aymon ”

♣ ♣ ♣

Le texte original — ou que l'on peut considérer comme tel — des « Quatre Fils Aymon » n'a pas été réimprimé depuis le XVI siècle (1573). Et encore, cette édition de 1573 n'est-elle qu'une reproduction inexacte, et fort incomplète, de la première édition que nous possédons, l'incunable qui remonte à 1480.

Telle est la stupéfiante découverte qui nous attendait, à la Bibliothèque Nationale, détentrice du manuscrit « dit » de Charles V, dès que nous commençâmes de nous aventurer à travers la légendaire histoire de ces quatre chevaliers, qui sont, pour la race franque et celte, ce que furent, pour les Grecs, Achille, Ulysse, Ménélas, Agamemnon, Priam, Hector, Patrocle, etc., avec qui les quatre fils Aymon et leurs adversaires ont non seulement la ressemblance d'accomplir les plus héroïques actions, et de frapper de terribles coups, mais de ne s'avancer au combat qu'après s'être adressé les discours les plus pompeux, les plus abondants. Vous remarquerez, en effet, en lisant le texte authentique, que nous nous efforçons de publier, qu'ils parlent tout autant qu'ils donnent des coups d'épée.

En bon profane, je ne connaissais jusqu'ici que les petits livrets vendus dans les foires — avec des imageries d'Epinal — où l'on trouve, par exemple, au début du volume, cette phrase essentiellement moderne : « D'origine Saxonne, Aymon prince des Ardennes, comptait parmi ses parents et alliés les plus puissants vassaux de Charlemagne. Il avait trois frères : Gérard de Roussillon, le duc de Nanteuil et le duc d'Aigremont, dont la rébellion devait être si funeste... » alors que, soit que nous remontions aux premiers textes en vers, ou au texte que Charles V aurait fait établir vers 1350, ou à l'édition incunable de 1480, nous constatons que les choses commencent toujours avec la plus adorable naïveté.

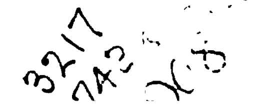
Voici, en effet, le début de celui que l'on considère généralement comme le manuscrit de Charles V (1) : « *Or dit le compte que depuis le roy Alixandre ne fut oy pareille bistoire à celle qui s'ensuit, comme il advint des quatre filz Aymon...* » Ce manuscrit — qui est incomplet — s'achève sur ces mots : « *... car autrement il sera mort, et son âme en l'autre monde en sa sainte garde.* »

Le second manuscrit que possède la Bibliothèque, et qui est à peu près de la même époque, mais complet, débute ainsi : « *Or dit le conte que du temps du roi Alixandre ne fut ouye une bistoire pareille de ceste qui si après s'ensui. comme il advint des quatre filz Amon...* » et se termine par cette phrase : « *Vostre grande vaillance, ne vostre grant bardement, ne vostre bonté, car il vous eust mye occis.*

Amen Explicit »

---

(1) Vous verrez, tout à l'heure, pourquoi nous éprouvons quelque doute à ce sujet.



553360



Enfin, l'édition de 1480, d'après laquelle est faite le présent volume, commence ainsi :

« *Veritablement nous trouvons es faitz du bon roy charlemaigne que une fois a une feste de penthecoste ledit charlemaigne tint une moult grant et solennelle court a paris apres ce qu'il fut revenu des parties de lôbardie ou Il avoit eu une moult grande et merveilleuse journee a lencontre des Sarrazins et mescreans dont le chief desditz Sarrazins estoit nomme guitelim le Sesne lequel ledit roy charlemaigne avoit desconfit et vaincu. A'laquelle journee et desconfiture morut grant noblesse de roys : ducz : contes : princes : barons et chevaliers. Comme Salemon de bretaigne : Huon côte dumâs. Messire yves, Messire yvoire berengier et Haton. Messire arnault de beaulande. Messire galleraut de bullon. Et moult d'autres vaillans chevaliers...* »

Que si nous voulons établir une comparaison avec l'édition que M. Brès publia en 1829, et qui paraît avoir été fort estimée, jadis, dans les milieux archaïques et littéraires, nous constatons l'inexactitude la plus flagrante, la plus voulue. Voici, en effet, les premières lignes du premier chapitre : « Charlemagne venait de terminer contre les Sarrazins une longue et sanglante guerre. Il avait mis à mort leur chef, et avait remporté une victoire complète. Il jouissait, au milieu d'une cour brillante et nombreuse, des douceurs de la paix et de l'amour de ses peuples. On se consolait au sein des plaisirs et des fêtes de la mort des seigneurs et des grands capitaines que le fer avait moissonnés.... » Interprétation de pure fantaisie, sans le moindre souci du texte réel.

De nos jours, il est vrai, une édition des plus artistiques, illustrée avec infiniment de soin par M. Grasset, a paru, à un petit nombre d'exemplaires, réservés, par suite, à de rares bibliothèques. Et on ne saurait trop louer la beauté de ce volume. Toutefois, sa valeur serait encore plus grande si, au milieu des délicieux encadrements de Grasset, on retrouvait le texte du XV[e] siècle, et non pas un de ceux qui furent réimprimés, refondus, au XVII[e] siècle, par la librairie de Troyes. — Il y eut, en effet, à cette époque, un fort mouvement d'imprimerie à Troyes, où, sous le nom de BIBLIOTHÈQUE BLEUE, parurent des éditions populaires, que l'on peut comparer à l'effort qu'accomplissent, aujourd'hui, nos grands éditeurs, qui, sous une forme peu coûteuse, offrent, à tous, les œuvres dès longtemps consacrées par la faveur du public. Les libraires de Troyes répandirent donc sur la France une centaine de volumes environ, où se trouvent réunies les légendes du pays : *Robert le Diable*, *Geneviève de Brabant*, *Mélusine*, etc... et, bien entendu, les *Quatre Fils Aymon*.

Malheureusement, malgré le voisinage de Pascal, dont le *Discours sur la Méthode* ne remontait qu'au siècle précédent, ce fut sans aucun esprit scientifique, sans la moindre recherche, sans ombre d'analyse, que cette publication fut entreprise. Bien au contraire. On se figura qu'il fallait transformer, *refondre* ces monuments de notre langue, de l'histoire de nos mœurs, sinon de l'histoire officielle; tout fut remis à la mode du jour, à la langue du jour, et les quelques illustrations qui accompagnaient ces légendes du Moyen-Age nous en représentent les héros avec des costumes, des armes, des panaches, évoquant une époque qui se serait étendue du bon roi Henri IV au Roi-Soleil. N'était-ce pas, du reste, le moment où les œuvres de Racine et de Corneille étaient jouées avec un anachronisme de costume et de décor, que nous avons peine à comprendre aujourd'hui, et qui allait



PREMIÈRE PAGE

du *Manuscrit dit de Charles V*, mais qui remonterait seulement au XVe siècle et serait, par suite, postérieur d'une cinquante d'années à ce roi. — Ce manuscrit est incomplet.

bientôt provoquer la réforme de Lekain, de Mlle Clairon, et enfin de Talma ! C'était, aussi, le siècle où l'on reconstruisait la cathédrale d'Orléans dans un style ogival plein de telles grâces, de telles mièvreries, qu'on a peine à croire que cela soit un monument gothique.

Pardonnons à ces traducteurs d'avoir trahi l'œuvre originale : ils agissaient de très bonne foi.

Et nous aussi, nous allons nous efforcer d'agir de très bonne foi. Peut-être des savants, des chartistes, de graves membres de l'Institut, trouveront-ils que nous nous aventurons avec bien de l'audace parmi les plates-bandes de l'archéologie : qu'ils daignent nous le pardonner, ainsi que les quelques erreurs qui auraient pu se glisser au milieu de nos recherches.

***

Et tout d'abord, que doit-on considérer comme le texte authentique des *Quatre Fils Aymon ?* Et doit-on, pour les étudier, se placer au simple point de vue historique ?

Réglons, avant tout, ce second point. — Si nous voulons considérer les *Quatre Fils Aymon* au point de vue historique, leur légendaire histoire cesse aussitôt d'exister ; car, d'après les plus récents travaux des historiens, les fils du duc Aymon auraient vécu sous le roi Charles Martel !... Et alors, plus de Charlemagne, plus de Berthelot, plus de Roland, plus d'Oger le Danois, plus de voyage en Palestine !... Il faudrait biffer, de l'histoire des *Quatre Fils Aymon*, ce qui en est pour nous le plus grand charme, ce qui nous fait si bien comprendre cette époque de chevalerie, de grands coups d'épée, de hauts faits d'armes.

Il est donc indispensable d'accepter que ces quatre beaux fils aient vécu sous Charlemagne. Et notre complaisance sera mise à bien plus rude épreuve encore : car, après avoir assisté à leurs magnifiques aventures dans les Ardennes, l'Ile de France et la Gascogne, il faudra que, du temps même de Charlemagne, nous allions avec eux en Judée, à Jérusalem — alors que le grand mouvement déterminé par Pierre l'Ermite date de 1095. Et, dans son expédition en Palestine, Renaud aura à lutter contre le feu gréjois, dont les chroniqueurs ne font mention que deux siècles environ après celui de Charlemagne.

La vérité est que si les quatre fils Aymon ont bien existé, et fort probablement du temps de Charles Martel, ils sont devenus, peu à peu, les héros en qui se résuma la chevalerie du Moyen-Age et que, tantôt les grands seigneurs, les grands féodaux, et surtout les trouvères pour être agréables aux châtelains, ont incarné en eux toute leur ardeur de bataille et cet esprit de résistance au pouvoir central, au roi, qui ne cessera d'enrayer l'œuvre de la monarchie, soit sous Louis XI ; à l'époque de la réforme, où le protestantisme ne vivra que grâce à la politique ; sous la Fronde, où, auprès même du roi, on discutera son pouvoir ; et qui ne sera définitivement écrasé que par Louis XIV, lorsqu'il appellera ducs, comtes et marquis à Versailles, leur faisant abandonner ainsi leurs antiques demeures. C'est, du reste, à ce moment, que le Château-Renaud, qui existait sur la Meuse, et dont on peut voir encore les vestiges, sera détruit de par la volonté royale.

Laissons donc les véritables fils Aymon, fils du duc Aymon, prince des Ardennes, dont les prouesses réelles, si magnifiques qu'elles aient été, ne pourraient se comparer à celles d'une légende qui s'étend sur plusieurs

PREMIÈRE PAGE

d'un Manuscrit intitulé « *Regnault de Montauban* », à peu près conforme au précédent, et qui, bien que portant la date de 1354, est considéré aussi comme datant du XV[e] siècle. — Ce manuscrit est complet.

siècles. Et demandons-nous, simplement, comment l'esprit national a créé ces héros, pour se voir en eux.



En ces temps, où l'on ne soupçonnait même pas qu'il pût exister cette chose qui s'appelle le journalisme, où les livres n'étaient que des manuscrits, extrêmement rares, coûteux, on ne connaissait les faits et gestes des grands personnages de la terre que par les trouvères, qui s'en allaient de château en château, de montre en montre (1), plus tard de foire en foire, et chantaient les nouvelles, régulièrement mises en verselets. Et c'est ainsi que se formèrent les premiers textes des *Quatre Fils Aymon*, qui doivent être bien antérieurs à celui qu'on attribue, sur la foi de Du Fail, à l'énigmatique Huon de Villeneuve. Si ce n'était manquer de respect à une légende aussi vénérable, j'oserais comparer ces innombrables verselets aux complaintes que chantent les « camelots », au lendemain de grands événements, de grands crimes.

Ces premiers textes ont certainement pris naissance dans le Nord, dans les Ardennes, puisque tout semble bien indiquer que les quatre fils Aymon étaient originaires de ce pays. Mais de si belles aventures ne pouvaient être exclusivement réservées à une contrée ; et les trouvères, qui étaient d'émérites globe-trotters, s'en allèrent bien vite les conter dans tous les pays de France et d'Europe. Et, chaque fois, ils y introduisaient, instinctivement, quelque variante : on ne peut conter les choses de la même manière à un habitant des bords du Rhin et à un riverain de la Garonne.

C'est pour cela que l'on constate de si notables différences entre les très rares manuscrits que l'on possède encore des premières versions des *Quatre Fils Aymon*. Ces manuscrits, en vers, sont au nombre de trois : l'un conservé à la bibliothèque de Montpellier, un autre à Venise, le troisième à la bibliothèque de Peterhouse, à Cambridge.

Voici le début de celui de Montpellier, certainement le plus ancien :

Chi commenche le rommans dez IIII fix Aymon
Barons, ves canchon de grand nobilité.
Toute est de vraie estoire, sans point de fausseté,
Onques meillor n'oïstez ains puis [que] Dex fu né.
A Saint Denis en France que Dex a tant amé,
Le trouva on u roulle et l'autre auctorité
Conme Kalles de France, le fort roi couronné,
Guerria le duc Buef d'Aigremont lachite,
Et Girart I. sien frère qui tant ot de bonte,
Et Doon de Nanteuil o le grenon mellé.
Et Aymon de Dordonne le vassal adure.
Chil IIII furent frère et d'un père engendré.
Il n'ot si vaillans hommez en la crestienté.
Kalles les haï moult et vers eus fu cré,
Ainsi com vous ovvez se je sui escoute.
Che fu à Pentecouste, après l'Ascension,
Kalles fu a Paris, en sa mestre meison.
Moult i fu grant la court de chevaliers baron
Tuit i furent venu chi punche de Nenon,
Salemon de Bretaigne, du Mans contre Huon
Et Yvon et Yvoire. Bérengier et Haston,
Et tant des austrez que nombre n'en savon.

(1) Les *montres* étaient les réunions commandées par un suzerain pour dénombrer ses vassaux. Une sorte de recensement guerrier.

DERNIÈRE PAGE

du *Manuscrit* de « *REGNAULT DE MONTAUBAN* ».

Celui de Peterhouse commence ainsi :

Seignour, oiez chançon de grant nobilité;
L'hestoire est tote voire, sans point de fauseté;
Onques meillor noïstes de ce que Dex fu nez
A Saint Denis en France que Dex a tant amé
La trueve l'en ou rolle o l'autre autoricté
Si com Karles de France, li forz rois corronez,
Guerroia le duc Buef d'Aigremont l'alosé
Et Guart le sien frère qui tant est tedoutez
Etadoo de Nantueil o le grenon mellé,
Et Aimé de Dordon le vassal aduré
Cil IIII furent frère et d'ùn père engendré
Il n'ot si vaillans homes en la custicuté
Ne qui tant s'entrainiassent sanz point de faussete,
Que Karl fist occire à 1 jor de Noel
Le duc Buef d'Aigremont que il avait mandé;
Ou conduit l'empereur fu li duz deviez,
Puis en fu granz la guerre et la mortalitez
Et tant preudome morz, ociz et afolez,
Renaus le fils Aymon qui tant ot de bontez
Occit puis Bertolai d'un eschac pointuré,
Le neveu Karlemaine, dunt li rois fuirez.
La terre en fu destruite et tant païs gasté,
Et tant veve dame perdi son avoé,
Tant enfant orphenin en sont désherité,
Et cheu à poverte et a honte livré,
Et puis en fu Renaus li vassaux malmenez
Entre lui et ses frères chaciez fort dou regné;
Puis guerroierent Karle lor ennemi mortel,
Et li firent maint mal et mainte tempestez.
Ce fu à Pentecoste après l'Asension;
Karles fu a Paris en sa mestre meson,
La tint li rois sa cort ainsi com nos diron
Onques ne tint si grand, de verti le savon.
Tuit i furent venu le chevalier baron,
Salemons de Bretaigne, del Manz comte Huon
Et Yves et Yvoire... etc.

Celui de Venise, comme celui de Montpellier, arrive plus vite à la Pentecôte. En voici, également, le début :

Seignors, ces chançon de grant nobilité;
Elle est de voir estoir sans forme de fausseté;
Ains n'oistes meilor en trestot vostre aé,
Si com Karles de France li fort roy coroné
Gueroia li dus Bues D'Aigremont la Cité;
Karles le fit ocire, le fort roy coroné,
Puis que li dus Bues ocist Lohier l'aduré.
Renaut ocist après Bertelais le membré
Dont la guerre fut grant et la mortalité
He Dux! quant gentil homme en fu pui afollé,
Et tante riche dame chaï en poverté,
Tante riche pucelle, tant orfelin clamé!
Ce fu à Pentecoste... un jor en esté.

Vous avez certainement remarqué la différence produite simplement par l'évolution de la langue et les migrations du poème. Si le manuscrit de Peterhouse est écrit dans un français assez pur, relativement compréhensible, celui de Montpellier, plus ancien, se lit moins aisément; quant à celui de Venise, né sous le ciel d'Italie, transcrit évidemment par un scribe

montaubaŋ le vaillãt et preux cheualier et nous troys qui sommes cy sommes ses freres et biẽ scay q̃ vo⁹ auez ouy parler des quatre filz aymõ q̃ charlemaigne roy de france guerroia si longuement.

Lors quant larceuesque et le peuple ouyrent que cestoiẽt les quatre filz aymõ de qui tout le monde parloit et que le corps saint estoit regnault de montaubaŋ le noble et vaillant cheualier Ilz se mirent tous a plourer de pitie et de Joye de ce quilz veoient deuant leurs yeulx le plus noble et vaillant cheualier du monde qui estoit plus a doubter quant Il estoit en vie que homme du monde q̃ estoit mort ou seruice de nostre seigneur faisant penitance. Apres ce que les trois freres eurent vng peu delaisse leur dueil Ilz firent ensepulturer leur frere moult honnorablement et le mirent dedens vng moult riche tombel le quel tombel larceuesque auoit fait faire la ou le corps saint est encores comment chescun scet et est appelle saint regnault le martir la memoyre de luy fust mise en escript autentiquement. Et en fait lon chescun an grande solennite et feste au pais de par della. Apres lenterrement du corps sait ses freres sen tournerent en leur pais

Mes beaulx seigneurs qui ce present liure lirez nous prierõs dieu et le glorieux corps saint quil nous doint grace de perseuerer en bonnes oeuures par les quelles nous puissons auoir a la fin de noz Jours vie eternelle en gloire celestielle de paradis. Amẽ

Cy finist listoire du noble et vaillant cheualier regnault de mont auban Deo gracias

DERNIÈRE PAGE

de l'*Incunable* (1) de 1480.

(1) Du mot latin *incunabulum*, berceau. C'est le nom qui a été donné aux ouvrages datant de l'origine de l'imprimerie, c'est-à-dire du milieu du XV[e] siècle jusqu'à 1500 et même 1520. Ils sont imprimés sur planches de bois gravées et sont dits alors *tabellaires* ou *xylographiques*, ou bien sur caractères de bois mobiles et sont dits alors *typographiques*. Les deux *incunables*, dont nous donnons ici des reproductions, sont *typographiques*.

italien, il sent bien son terroir et contient même des mots latins comme *dux*.

Et ainsi l'histoire des quatre chevaliers était sûrement traduite en langue allemande, en hollandais, en anglais, puisque, dès que l'imprimerie sera inventée, il en sera fait des éditions dans ces divers idiomes. On retrouve, notamment, l'histoire de l'échiquier fendant la tête de Berthelot dans un récit anglais d'Alexandre Neckham (1); et, bien avant l'imprimerie, on chantait, en Néerlande, un poème intitulé *Renout van Montalbaen*. D'infinies variétés des *Quatre Fils Aymon* couraient donc dans tous les pays, lorsque Huon de Villeneuve, trouvère du XIIIe (?) siècle, les aurait définitivement groupées.

⁂

C'est à Claude Fauchet que nous devons les premières clartés jetées sur les origines de notre langue et notamment sur Huon de Villeneuve. Ce Claude Fauchet vivait au XVIe siècle, et mourut en 1601. C'était un magistrat très besogneux; mais pardonnez-lui : sa gêne continue provenait des folles dépenses auxquelles il se livrait pour acheter des livres. C'est ainsi qu'ayant été nommé Président de la cour des Monnaies, il dut vendre sa charge pour payer ses dettes. Et, dans l'espoir d'obtenir des libéralités d'Henri IV, il lui dédia plusieurs ouvrages; après quoi, il se rendit à Saint-Germain pour solliciter le bon roi.

« Mais, nous dit un écrivain du temps, le roi, pour se décharger du sieur Fauchet, lui montra, dans une niche, un médaillon de pierre au bâtiment neuf de tout semblable à Fauchet. « Monsieur le Président, dit-il, j'ai « fait mettre là votre effigie pour perpétuelle mémoire ». De quoi ledit Fauchet fit ces vers, lesquels furent présentés au roi :

« J'ai trouvé dedans Saint-Germain
« De mes longs travaux le salaire;
« Le roi de pierre m'a fait faire,
« Tant il est courtois et humain;
« S'il pouvait aussi bien de faim
« Me garantir que mon image,
« Ah! que j'aurais fait bon voyage!
« J'y retournerais dès demain. »

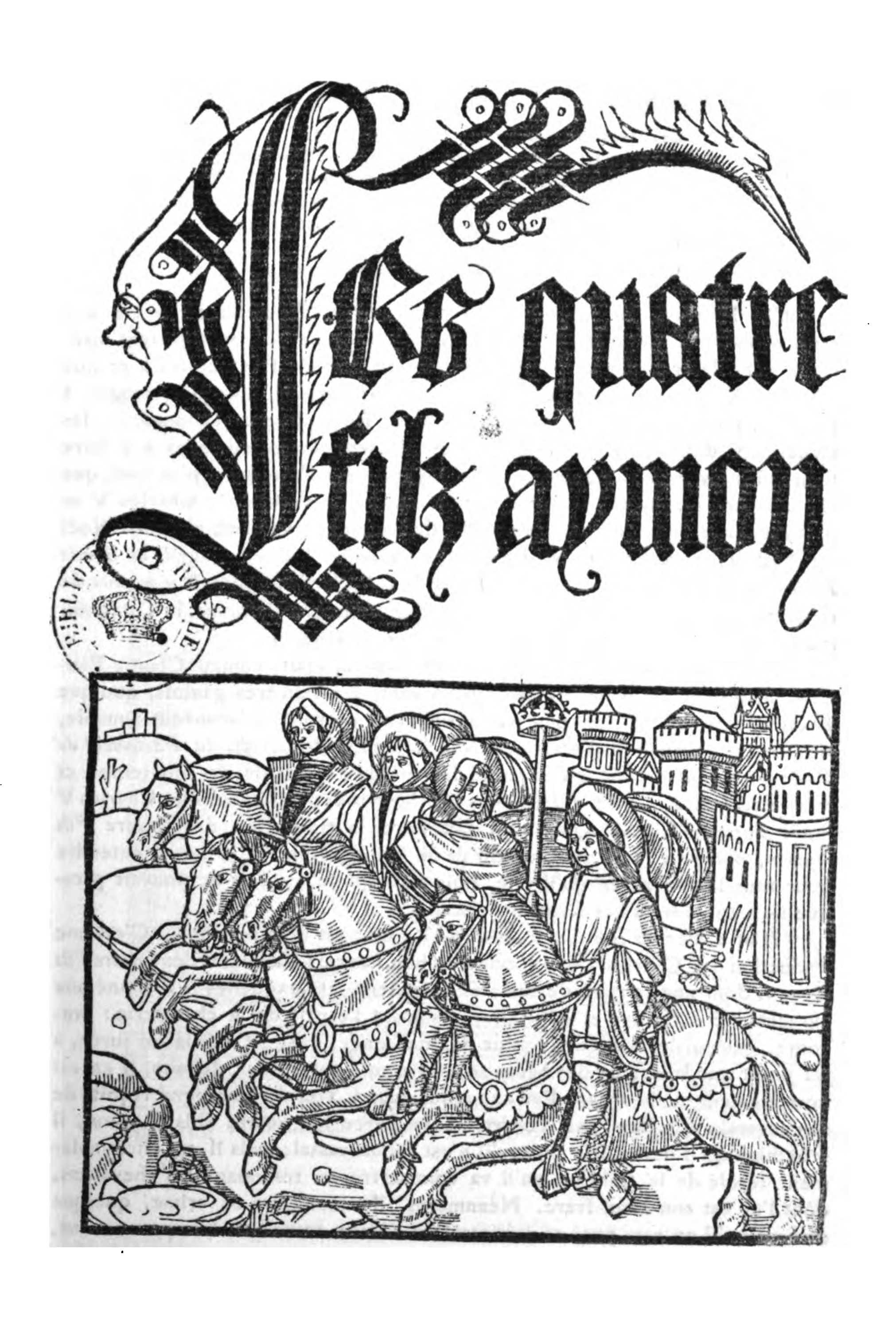
« De quoi le roi se sentant piqué et noté d'ingratitude, à la poursuite « de quelques-uns, le fit coucher sur son état à 600 écus de gages, avec le « titre de son historiographe. »

Parmi les très nombreux ouvrages de Claude Fauchet, il faut citer : *Les Antiquités gauloises et françoises, Le déclin de la Maison de Charlemagne, Recueil de l'origine et de la langue et poésie française, rime et romans, plus les noms et sommaires des œuvres de cent-vingt-sept poëtes françois vivant avant l'an 1300*.

⁂

C'est dans ce dernier volume que Fauchet révéla le nom de Huon de Villeneuve, comme l'auteur du *Regnault de Montauban*, des *Quatre Fils Aymon*, suite de *Regnault de Montauban*; de *Maugis d'Aigremont*, suite des deux précédents; de *Beuves d'Aigremont;* et enfin de *Doolin de Mayence*, que Huon

(1) Ceci a été établi par Gaston Pâris.



PREMIÈRE PAGE

de l'*Incunable* de Jehan de Vingle (1497).

de Villeneuve avait imité des Chroniques de Saint-Denis, et où Jésus-Christ, les anges et les saints descendaient des cieux pour venir à la rescousse des chevaliers. — Ces divers poèmes étaient monorimes; voici le début de celui de *Doolin de Mayence :*

Les sages clercs adonc, par leur signifiance
En firent les chroniques qui sont de grantvaillance
Et sont en l'abbaye de Saint-Denis en France;
Puis ont été extraites, par moult belle ordonnance
Du latin en romant, pour donner cognoissance
Des grands faicts approuvés et parfaite créance,
Que tous bons à l'ouïr doivent avoir plaisance.

Ces histoires en vers obtenaient un succès fabuleux et, grâce aux assonances, à la musique, très facile comme vous pensez, se logeaient aisément dans les cervelles. Il n'y a donc rien que de très naturel à ce que Charles V, dit le Sage, c'est-à-dire *sapiens,* savant, lorsqu'il songea à grouper, pour son cabinet, — origine de la Bibliothèque Nationale — les manuscrits des connaissances humaines, ait tenu essentiellement à y faire figurer les *Quatre Fils Aymon :* de même que Henri IV voudra, plus tard, que chaque paysan puisse mettre la poule au pot le dimanche, Charles V se préoccupait de la nourriture spirituelle de ses sujets, voulant, nous dit Noël du Fail (1) « vouer sur le dressouer, ou buffet à deux étages, la *Sainte Bible,* de la traduction commandée par le roi Charles-Quint il y a plus de deux cents ans, les *Quatre Fils Aymon, Oger le Danois, Mélusine,* le *Calendrier des Bergers,* la *Légende Dorée* ou le *Roman de la Rose.* »

Ce Noël du Fail, seigneur de la Hérissaye, était, comme Claude Fauchet, magistrat en même temps qu'écrivain, écrivain très gaulois, quoique Breton, fort joyeux, un peu pantagruélique parfois, mais surtout aimable, sincère, et devenait fort sérieux quand il publiait les *Arrêts du Parlement de Bretagne.* Il fut certainement parmi les meilleurs érudits de son temps et mérite croyance. — Or, s'il ne nous affirme pas expressément que Charles V (qu'il appelle Charles-Quint) ait fait faire la traduction des *Quatre Fils Aymon,* puisqu'il le dit simplement de la Sainte Bible, il le laisse entendre pour tous les ouvrages qu'il cite, puisqu'il ajoute « qu'on ne pouvait presque rien entendre à ces vieux manuscrits. »

Il en a donc été fait une traduction! Le mot est bien prononcé. C'est une traduction que Charles V fit exécuter, en bon français, du poème des *Quatre Fils Aymon,* dont une infinité de variétés existaient, et auxquelles il a donné une authenticité définitive et officielle, résumant l'esprit de la chevalerie: bravoure, courtoisie, horreur absolue du mensonge, respect de la foi jurée, à tel point que lorsqu'un des héros se trouve pris entre deux devoirs, il en est horriblement malheureux. Par exemple, quand Yon de Gascogne reçoit, de son suzerain Charlemagne, l'ordre de lui livrer les quatre Fils Aymon, il sent bien qu'il doit obéir puisqu'il n'est qu'un vassal; mais il est effroyablement désolé de la trahison qu'il va commettre en trahissant les chevaliers, dont l'un est son beau-frère. Néanmoins, il accomplira ce crime, quoique sachant qu'il en sera puni et méritera de l'être; toutefois, lorsque sa sœur, dame Claire, femme de Renaud, veut l'embrasser, le matin même où il va trahir, il repousse son baiser, en disant naïvement « qu'il a mal aux dents. » C'est de la préciosité psychologique.

---

1. Contes et discours d'Entrapel.

et luy demanderent cõment il auoit fait de son affaire/pourquoy il estoit allez a paris. Seigneurs dist regnault dieu mercy ie fuz cõgneu de mõ hoste qui me voulut trahyr/ mais ie luy vendy bien chier/car ie luy fendy la teste iusques aux dens/et pssimes hors de son hostel de nuyt et nous mismes auec les aultres / mais oncques ne veistes gens mieulx gabez que nous fusmes/ car les gens de charlemaigne se mocquoyent de moy et de bayart dont le roy sen courrouca moult fort / pourquoy ilz me laisserent en paix. Quãt la trompette fut sonnee pour commẽcer le cours/ ceulx qui deuoyent courir partirent incontinent et ie demouray derriere bien le trait dung arc/et vous dy pour vray quil y auoit bien vingtz mille cheuaulx . Et quant ie me vis derriere ie dys a bayart q̃ cestoit grãt honte a luy sil demouroit derriere/ mais la dieu mercy ⁊ bayart ie les passay trestous ⁊ emportay le pris. Et ien ay aporte la courõne du roy auec moy/ dont il est moult doulent. Quãt ceulx de mõtaubã entẽdirẽt ces parolles ilz furẽt mõlt ioyeulx.

¶ Comment le roy charlemaigne vint en gascoigne a tout son ost/et commẽt il assiegea regnault et ses freres dedens le chasteau de mõtaubã. Et cõmẽt pour le commẽcemẽt regnault gaigna la pmiere bataille du roy/ laq̃lle cõduisoit rolãt ⁊ oliuier ⁊ larceuesq̃ turpin/dont le roy cuyda enrager tout vif de honte q̃l en eut. Chapitre. viii.



En ceste partie dit le conte q̃ quãt regnault eut gaigne la courõne de charlemaigne il demoura tout courrouce/si appella ses barõs ⁊ leur dist. Seigneurs ie vo⁹ prie q̃ me cõseillez cõmẽt ie me pourray vẽger de regnault/ vo⁹ scauez cõme il ma courrouce/ie vo⁹ pmetz q̃ se ie nay ma couronne q̃ ienrageray/ car le cueur me dit quil la fera deffaire et lescarboucle fera mettre sur son

g ii

PAGE g. n. (1).

de l'*Incunable* de 1497, montrant le genre des illustrations du XVᵉ siècle. L'observateur malicieux remarquera que, du temps de Charlemagne, il y avait déjà des « bombardes ». — Cette illustration, ainsi que quelques autres, est répétée dans le volume en des passages différents.

(1) Les pages des incunables n'étaient pas numérotées ou ne l'étaient qu'avec des lettres.

Ce qui surprend un peu, au premier examen, c'est l'enthousiasme que Charles V éprouvait pour un ouvrage, où le roi est continuellement en très mauvaise posture. Ce roi est Charlemagne — très rarement dénommé empereur — un Charlemagne assez ridicule, très ridicule même, qui n'a jamais que de mauvaises idées, passe sa vie à se mettre stupidement en colère, tombe en des états fous d'exaspération dès qu'on le contrarie : il profère, alors, les plus terribles menaces, toujours les mêmes, il va pendre les gens, disperser leur corps dans les airs, détruire leurs châteaux, confisquer leurs biens... Jamais nous ne le voyons s'occuper des écoles, de l'administration de son royaume, ni de relations diplomatiques, par exemple avec Haroun-al-Raschid, qui était un lettré de premier ordre, et l'histoire officielle nous permet de croire que Charlemagne était un lettré aussi, et que c'est pour cela qu'il entretenait une si heureuse amitié avec le puissant calife de Bagdad... De tout cela, on ne trouve pas la plus petite allusion dans les *Quatre Fils Aymon :* le Charlemagne du conte est, tranchons le mot, une sorte d'imbécile, brutal, soudard — qui, heureusement, possède, auprès de lui, douze pairs remarquables par leur science, leur sentiment de l'honneur, leur droiture, leur modération. — Charles V aurait dû, par conséquent, détester un tel poëme, pour peu qu'il eût appliqué à ses prédécesseurs la parole de Napoléon Ier que lui, petit Corse monté sur le trône de France, était le successeur de Louis XIV et de Charlemagne.

Il est évident que, chez Charles V, l'amour de la chevalerie l'a emporté, d'une part ; et d'autre part, n'oublions pas que Charlemagne n'était pas de sa race : le Valois n'avait pas à prendre en mains la cause du Carlovingien ! C'est peut-être, là, l'explication : Charles V n'aurait pas été fâché de laisser savoir aux populations que cette race des Carlovingiens avait bien mérité d'être dépouillée de la puissance souveraine par Hugues Capet, dont lui, Charles V, était le successeur.

N'oublions pas, non plus, que l'esprit de François Ier, le roi si intellectuel, et si habile politique, fut presque essentiellement nourri des romans de chevalerie. Et notre race n'a-t-elle pas toujours été profondément amoureuse du roman, qui est encore une des plus hautes manifestations de la littérature française ? Cet enthousiasme, que provoquaient les Quatre Fils Aymon, ne s'est-il pas renouvelé, dès que la Calprenède et Mlle de Scudéry ont écrit leurs extravagants romans d'aventures ? Et n'en avons-nous pas vu, enfin, la plus puissante floraison, lorsque Alexandre Dumas, prenant quelques cadets de Gascogne, en a fait ses *Mousquetaires*, tout aussi immortels et aussi fantaisistes que les *Quatre Fils Aymon ?* — sans oublier son Bussy d'Amboise, son Chicot, son La Mole, son Coconas, son chevalier de Maison-Rouge etc., etc... Sans doute les érudit ont-ils établi toutes les fantaisies que Dumas se permettait avec l'histoire : il acceptait gaîment leurs reproches et prétendait que lui, le romancier, avait appris plus d'histoire à ses contemporains que les historiens de métier.

Il faut remarquer, toutefois, que les générations actuelles, si passionnées de vérité, ne ressentent pas l'admiration que nous professions, ou simplement la sympathie, pour tous ces héros de Dumas ; ils en discutent les faits et gestes, s'ils ne peuvent nier leur existence. Et certains, par exemple, se refusent à admirer en Bussy d'Amboise, l'honneur, la loyauté, le désintéressement, depuis qu'on sait pertinemment que Bussy était un assez triste sire, très brave, mais de délicatesse relative. Et on est obligé de reconnaître que Diane de Montsoreau ne fut pas, non plus, sans quelque reproche,

Or ne vous desplaise de ce que ie vous diray. Il mest aduis que vous auez grant tort de vous ainsi desconforter/car vous deussiez mener grant ioye pour vostre frere q̄ est saint en paradis/lequel a souffert martyre au seruice de nostreseigneur. Vous voyez quil luy en rend bon guerdon/vous voyez deuant voz yeulx les beaux miracles quil fait. Parquoy ie vous prie que vous vous vueillez reconforter/ꝛ noue dittes sil vous plaist qui vous estes ꝛ commēt sappelle ce corps saint/ꝛ comment on lappelloit quāt il viuoit/a celle fin que nous faisons mettre son nom dessus sa tombe. Quant les freres ouyrēt larceuesque aīsi parler/ilz commēcerēt a moderer leur dueil. Et lors alard qui estoit laisne apres regnault leur dist. Seigneurs puys quil vous plaist de sauoir qui nous sommes ꝛ comment ce corps sappelle ie le vous diray tout apresent sans nul le faulte. Vous deuez sauoir que ce corps fut appelle regnault de montauban le vaillant ꝛ preux cheualier/ꝛ nous troys qui sommes icy sommes ses freres/et bien say q̄ vous auez ouy parler des quatre filz aymon lesquelz charlemaigne roy de frāce guerroya si longuement. Adonc quant larceuesque ꝛ le peuple ouyrent q̄ cestoyent les quatre filz aymon desquelz tout le monde parloit/ꝛ q̄ le corps saint estoit regnault de mōtauban/le noble ꝛ vaillant cheualier/ilz se mirent tous a plourer de pitie ꝛ de ioye/de ce quilz veoyent deuant leurs yeulx/le plus vaillant cheualier de tout le monde/qui estoit mort au seruice de nostreseigneur faisant penitence. Apres ce que les troys freres eurent vng peu delaisse leur dueil/ilz firent mettre en sepulture leur frere moult honnorablement/ꝛ le mirent dedens vng riche tombeau lequel larceuesque auoit fait faire/la ou le saint corps est encores cōme chascū le scet. Et est appelle saint regnault martyr. La memoire de luy fut mise en escript autenticquement/ꝛ en fait lon chascun an grant solennite ꝛ feste au pays de pardela. Apres lenterrement du corps saint ses freres sen retournerent en leur pays. Mes beaux seigneurs qui ce present liure lirez nous prions dieu ꝛ le glorieux corps saint/quil nous doint grace de viure en bonnes euures. Par lesquelles no⁹ puissons auoir en la fin de noz iours vie eternelle ꝛ la gloire celestielle de paradis. AMEN.

Cy finist listoire du preux ꝛ vaillant cheualier Regnault de montauban. Imprime a lyon par Jehan de vingle. Lan mil quatrecēs nonantesept. le quatriesme iour de nouembre.

DERNIÈRE PAGE

de l'*Incunable* de Jehan de Vingle (Édition de 1497).

puisque c'est elle qui livra Bussy à son mari en lui écrivant « que le loup était pris ». Et il est bien évident que nous ne pouvons plus éprouver la même émotion, sur l'emplacement de la porte Saint-Antoine, à propos de l'héroïque mort de Bussy d'Amboise, que Dumas a si merveilleusement racontée, depuis que nous savons que Bussy fut assassiné traîtreusement en un château des bords de la Loire.

Mais ces doutes... comment les éprouverions-nous en face des Quatre Fils Aymon? puisque l'on n'est même pas d'accord sur leur origine exacte, ni sur l'époque où ils ont vécu, et que nous avons constaté, tout à l'heure, qu'il fallait admettre que leur vie s'était répandue sur plusieurs siècles? Ils ont donc ce bonheur qu'on ne les discute plus, eux, qu'on se contente de les aimer; de même que nous ne nous étonnons pas à l'idée de ce cheval extraordinaire, ce Bayard, sur lequel quatre chevaliers puissamment armés prenaient aisément place, et qui ne faisait pas moins de trente pieds d'une seule enjambée.

Le texte ancien le qualifie souvent de *faé*, c'est-à-dire *fée*; et, si nous écoutions les philologues, nous trouverions, à ce nom de *Bayard*, une origine qui dérouterait toutes nos croyances : car, le mot *bayard* proviendrait de *bai*, et l'illustre cheval Bayard, ce cheval noir comme l'enfer, aurait été un cheval bai... Voyez combien l'érudition nous gênerait encore ici !

Conservons donc notre beau Bayard, au poil noir comme l'ébène. Et acceptons qu'il ait été partout : à Berthem, près de Louvain, où l'on montre sa mangeoire et l'empreinte de son pied ; à Reinoldkirche (église de Renaud) où il a laissé, aussi, son empreinte; à Dortmund, en Westphalie, encore plus heureuse, car elle possède le fer même de Bayard, que l'on va voir en pèlerinage. Enfin, si vous visitez les ruines de Château-Renaud, sur la Meuse, vous verrez la plus profonde des empreintes de ce fameux pied : car il lui a fallu en donner un fameux coup sur la roche, pour pouvoir, d'un seul bond, franchir la rivière tout entière !

Conservons, surtout, nos chers chevaliers, avec toutes leurs qualités de noblesse, de droiture, de simplicité, de sincérité, de courage, et qui réussissent à ne jamais accomplir rien de blâmable: c'était des fleurs de chevalerie. Je vous recommande les discours que Renaud adresse à son père, quand celui-ci, pour obéir à Charlemagne, combat ses fils rebelles : que de fils, en semblable occurence, même et surtout dans les familles royales, n'eussent pas hésité à lever l'épée contre l'auteur de leurs jours! Les fils Aymon demeurent irréprochables, car Dieu a dit :

« Tes père et mère honoreras »

Ils s'exposent aux coups paternels sans les rendre. Et, finalement, ils triompheront.



Les *Quatre Fils Aymon* sont donc le roman de l'honneur, que la vie finit par récompenser ; elle apporte même à Renaud la « palme du martyre ! » et dans des conditions qui rappellent, étrangement, les querelles syndicales de nos jours.

Renaud, après toutes ses aventures en Terre-Sainte, en Italie, où on lui a offert des couronnes, qu'il dédaigna afin de revenir auprès de sa femme, dame Claire, ne la retrouve plus : elle est morte. Alors, il ne veut plus guère accomplir que des œuvres pies et se rend à Cologne, où il collabore à

la construction de la cathédrale — qui eût peut-être été achevée, si Renaud n'avait provoqué la jalousie de ses compagnons de travail. Comme il est très fort et très ardent à la besogne, le maître maçon qui dirige les travaux croit juste de le payer deux fois plus que ses camarades. Lors, les autres ouvriers forment un petit syndicat, se montent tous la tête contre Renaud, le lapident... et le jettent dans le Rhin où, bien entendu, l'arrivée d'un tel personnage ne saûrait passer inaperçue; et tous les poissons de s'écrier, car, à cette époque, les poissons parlaient encore mieux que du temps de La Fontaine : « Mais c'est le chevalier Renaud! » Alors, ils se groupent en un énorme banc, qui se place sous Renaud, et le remonte à la surface, où son corps est illuminé de magnifiques cierges. Les riverains viennent le chercher, le mettent sur un char, avec de superbes bêtes pour le traîner : il n'en est pas besoin : les bêtes disparaissent ; et le char, annonçant déjà les automobiles, s'en va tout seul jusqu'à Reinoldkirche, où nous pouvons supposer que sa dépouille repose encore, puisqu'on y va toujours en pélerinage.



Oserons-nous mettre en doute, maintenant, la tradition d'après laquelle le manuscrit conservé à la Bibliothèque Nationale serait celui-là même que fit établir Charles V ? — Le roi Charles V vivait au XIVe siècle (1364-1380). Or, d'après les annotations relevées à la Bibliothèque même, ce manuscrit — qui est incomplet et provient du fonds Saint-Germain, où les Bénédictins en avaient la garde — ainsi qu'un autre, qui est complet au contraire, seraient du XVe siècle. Ne faut-il pas en conclure que ces deux manuscrits doivent être seulement des répétitions de celui que Charles V avait fait établir, et que nous ne possédons pas, qu'on ne possède nulle part, le premier de tous?

De quelle époque exactement datent ces deux manuscrits, dont vous avez-vu les fac-similés? — Si l'on considère qu'il y a un progrès certain de la langue entre ces deux transcriptions et le texte imprimé de 1480, on peut admettre que les deux manuscrits sont du commencement du XVe siècle, postérieurs, par suite, de trente à quarante ans environ, à la mort de Charles V.

C'est bien, du reste, d'après ces manuscrits que fut composé le texte imprimé de 1480. Et je tendrais à croire que l'on se servit, plutôt, du texte incomplet : car peut-être remarquerez-vous une certaine différence entre la manière de la première et celle de la deuxième partie du célèbre roman. Dans la première partie, l'auteur de 1480 se serait rapproché, tout naturellement, de la naïveté du manuscrit ; et ne possédant pas la seconde, n'en ayant que la tradition orale, il aurait inventé davantage, se serait, si je peux dire, montré plus moderne, de quelque cinquante à cent ans.

Cette édition de 1480 — date qui n'est pas marquée sur l'ouvrage mais semble bien établie par diverses confrontations — est donc une sorte de « démarquage » du manuscrit primitif : elle en respecte la version, presque toujours l'esprit tout entier ; mais elle est bien autrement compréhensible et parfois comparable au français de nos jours. C'est un des plus précieux trésors de notre Bibliothèque Nationale. — Et nous avons ici un devoir de reconnaissance à accomplir vis-à-vis de nos conservateurs et de leurs collaborateurs, même les plus modestes, qui mettent une telle bonne grâce, une telle activité, à faciliter les recherches des travailleurs, à les guider quand ce sont des profanes comme nous.

Vous avouerai-je que j'ai été pris d'une véritable émotion devant ce monument de notre langue, devant cet « incunable », un des tout premiers, dont le papier a à peine jauni et dont les caractères sont merveilleux de netteté? Au premier abord, on croirait que la lecture va en être difficile, d'autant plus que certains mots sont encore de langue romane. Mais il suffit de s'être habitué à ces mots, et d'avoir lu quelques pages, pour se trouver tout à fait à son aise, comment devant un livre moderne.

On ressent encore plus cette impression, devant l'édition qui en a été faite à Lyon en 1497 : car, dans celle de 1480, une certaine difficulté pour la lecture provient de l'absence de majuscules et de ponctuation, tandis que, dans celle de 1497, les majuscules existent et la ponctuation est faite avec un soin relatif — ponctuation préparée, surtout, pour faire la lecture à haute voix. L'édition de 1497 est une répétition presque conforme de celle de 1480 : les altérations sont insignifiantes.

J'ai à peine besoin de vous dire avec quel respect nous nous sommes efforcés, nous aussi de faire, notre traduction. — La langue de nos jours n'étant plus absolument la langue du XVe siècle, il fallait bien rendre ce texte compréhensible pour tous : c'est le travail que Charles V commanda aux scribes de son temps. Nous nous en sommes inspirés, nous gardant bien, de « refondre, de recomposer » quoi que ce soit.

Vous allez donc trouver le texte, aussi fidèle que possible, du XVe siècle, avec la même syntaxe, les mêmes tournures de phrases, où nous avons simplement remplacé, par les mots d'aujourd'hui, les mots romans qui étaient encore en usage à cette époque; et nous avons fait de même, pour l'orthographe — comme si le texte des *Quatre Fils Aymon* n'avait pas cessé d'être fidèlement imprimé d'année en année, avec les simples évolutions de la langue, que l'Académie, selon son principe bien connu, ne fait qu'enregistrer et non diriger.



Quant à l'illustration qui accompagne ce volume, vous nous auriez certainement imposé, si nous n'en avions pas eu l'idée, de la confier à cet artiste prestigieux, à la fois si fantaisiste et si exact, si mouvementé, si pittoresque, qu'est Robida. Et il suffirait que j'aie prononcé son nom — si je ne devais ajouter qu'il a accompli son œuvre avec une joie profonde. Je n'oublierai jamais l'éclair de plaisir qui jaillit de son fin regard, à cette demande : « Voulez-vous illustrer les *Quatre Fils Aymon*? » et la chaleur de son « Oui ! »

Son illustration, si complète, est donc une œuvre venue en belle envolée, dans toute la maturité de son talent. Lui aussi, a revécu avec les *Quatre Fils Aymon*, pour vous les faire connaître — ce qui vous prouve que j'étais bien modeste quand je vous disais, tout à l'heure, que la légende des *Quatre Fils Aymon* s'était seulement étendue sur trois siècles : vous voyez bien qu'elle dure toujours !

PIERRE SALES.



Veritablement nous trouuons es faitz du bon roy
charlemaigne que vne fois a vne feste de penthe
coste le dit charlemaigne tint vne moult grant et
solennelle court a paris apres ce quil fut reuenu
des parties de lõbardie ou Il auoit eu vne moult
grande et merueilleuse Journee a lencontre des sarrasins et mescre-
ans dont le chief desditz sarrasins estoit nomme guitelin le sesne le
quel ledit roy charlemaigne auoit desconfit et vaincu. A la quelle
Journee et desconfiture morut grant noblesse de roys: ducz: contes:
princes: barons et cheualiers. Comme salemon de bretaigne: huon
cõte dumãs. Messire yues. Messire yuoire berengier et hatõ. Messi
re arnault de beaulande. Messire galleraut de bullon. Et moult dau
tres vaillans cheualiers. Les xii. pers de france estoient venus et
plusieurs alemans: et angloys: normans: poiteuins: lombars: et ba
uers. Et ẽtre les aultres ducz et prĩces Il estoit venu le bõ et vaillãt
duc aymes de dordon et en sa cõpaignie ses quatre beaulx filz. Cest
assauoir. Regnault. Alart. Guichart et Richart qui a merueilles
estoient beaulx saiges grans puissans et vaillans. Espicialement
regnault le quel estoit le plus grant qui alors se trouua au monde.
Car Il auoit xvi piedz de long sauue le plus. Lors en Icelle feste et
assemblee se dressa empiedz le dit roy charlemaigne entre ses prĩces
et barons disant en ceste maniere. Barons mes freres et amys vo⁹
scaues cõmẽt Jay tãt grandes terres par vostre ayde et secours. Tãt
de sarrasins et mescreans mys a mort et en ma subiection cõment na
gueres aues veu du mescreant guitelin le quel Jay vaincu et descõ
fit et remis a la foy crestienne. Nonobstant que moult y aye perdu
grande cheualerie et noblesse. Et ce par faulte de plusieurs de noz
vassaulx et subietz que a nous ne daignerent venir Jacoit ce que mã
de les eussions. Cõmẽt le duc richart de rossillon. Le duc doon de nã
tuel. Et le duc benes daigremõt q sont tous trois freres germains
Dont a tous vous me complains. et vous dy que ce ne fust messire
salemon qui vaillamment nous vint secourir a tout trente mille cõ

b. i.

PREMIÈRE PAGE

du premier chapitre des « Quatre Fils Aymon » dans l'*Incunable* de 1480.
(Entre la gravure de première page que vous avez déjà vue au commencement de ce volume et la première page du récit, il y a le sommaire des vingt-huit chapitres.)

(N. B. — *Nous avons placé ici le fac-similé du début des « Fils Aymon », de l'Incunable de 1480, dont nous avons suivi le texte, afin que nos lecteurs puissent se rendre compte de la fidélité avec laquelle nous l'avons transcrit et des changements que nous avons dû y apporter, pour rendre ce texte lisible et compréhensible.*)



Les Quatre Fils Aymon

Quiconque voudra connaître l'histoire des quatre nobles et vaillants chevaliers nommés les quatre fils Aymon, dont le premier s'appelait Renaud, l'autre Allard, l'autre Guichard et l'autre Richard, lira ce livre, lequel contient vingt-huit chapitres, lesquels parlent de plusieurs belles et diverses matières. Par le premier chapitre, vous verrez qu'après le retour du roi Charlemagne des provinces de Lombardie, où il avait eu grande et merveilleuse journée contre les Sarrazins, il tint, le jour de la fête de la Pentecôte, cour plénière à Paris, et il y eut belle compagnie de princes et de barons. Et en ce même chapitre, vous pourrez voir comment le duc Aymon de Dordonne amena à la cour ses quatre fils, Renaud, Allard, Guichard et Richard, comment le roi les fit chevaliers de sa propre main et aussi comment le duc Beuves d'Aigremont occit Lohier, le fils aîné du roi Charlemagne, lequel duc Beuves d'Aigremont était l'oncle des quatre fils Aymon, puis comment le duc Beuves d'Aigremont fut occis venant à Paris par ordre du roi Charlemagne.

CHAPITRE PREMIER

Véritablement, nous trouvons dans les faits du bon roi Charlemagne, qu'une fois, à une fête de Pentecôte, ledit Charlemagne tint une moult grande et solennelle cour à Paris, après qu'il fut revenu des provinces de Lombardie, où il avait eu une moult grande et merveilleuse bataille à l'encontre des Sarrazins et mécréants, dont le chef était nommé Guitelim le Sesne, que le roi Charlemagne avait déconfit et vaincu.

En cette journée de défaite était morte une grande partie de la noblesse du roi : ducs, comtes, princes, barons et chevaliers, comme Salomon de Bretagne, Huon comte du Mans, messire Yves, messire Yvoire

Bérenger et Haton, messire Arnaud de Beaulande, messire Gallerand de Bouillon et moult autres vaillants chevaliers.

Les douze pairs de France étaient venus à cette fête de Pentecôte, ainsi que plusieurs princes allemands, anglais, normands, poitevins, lombards, berruyers.

Parmi les autres ducs et princes était le beau et vaillant duc Aymon de Dordonne et, avec lui, ses quatre fils : Renaud, Allard, Guichard et Richard qui, à merveille, étaient beaux, sages, grands, puissants et vaillants — surtout Renaud, le plus bel homme qui se trouvât alors au monde, car il avait seize pieds de haut tout au moins.

Lors, en cette fête et assemblée, le roi Charlemagne se leva entre les princes et barons, et parla de cette manière :

— Barons, mes frères et amis, vous savez comment j'ai conquis tant de grandes terres grâce à votre aide et votre secours ; vous savez combien de Sarrazins et mécréants ont été mis à mort ou en ma soumission ; vous avez vu comment, après avoir vaincu et déconfit le mécréant Guitelim, je l'ai converti à la foi chrétienne. — Pourtant, j'y ai perdu moult grande chevalerie et noblesse et ce par la faute de plusieurs de mes vassaux et sujets qui n'ont pas voulu nous secourir, bien que nous les eussions mandés. Ce sont : le duc Gérard de Roussillon, le duc Doon de Nanteuil et le duc Beuves d'Aigremont, tous trois frères germains, dont je me plains à vous.

« Heureusement, messire Salomon vaillamment nous vint secourir avec trente mille combattants ; sans lui et sans messire Lambert Berruyer, messire Geoffroy de Bourdeille et Gallerand de Bouillon, qui portait notre enseigne, nous étions perdus et déconfits — comme vous le savez tous — et ce par la faute desdits trois frères, qui ne daignèrent obéir à nos ordres. Et cependant, le duc Beuves d'Aigremont sait que tous mes hommes liges me doivent fidélité et service ; aussi je lui manderai qu'il vienne me servir l'été prochain, avec toutes ses forces. S'il refuse d'obéir à mes ordres, par saint Denis de France je lui enverrai tous mes amis et sujets et l'irai assiéger à Aigremont. Et si nous pouvons le tenir, je le ferai pendre honteusement, écorcher vif son fils Maugis, brûler sa femme ; et je mettrai à feu et à flamme toute sa terre.

Lors, le bon duc Naymes de Bavière diligemment se leva et dit au roi :

— Sire roi, il me semble que vous ne devez pas vous courroucer ainsi. Si vous voulez suivre mon conseil, vous enverrez un messager au duc d'Aigremont. Que ce messager soit bien et honnêtement accompagné, qu'il soit sage et prudent, pour bien montrer au duc d'Aigremont tout ce que vous ordonnerez. Quand vous connaîtrez la réponse du duc, vous verrez ce que vous devez faire.

— En vérité, dit le roi, vous me conseillez bien sagement.

Le roi Charlemagne chercha alors quel messager il pourrait bien lui envoyer. Et tout haut, devant tous, il demanda qui voudrait s'en charger ? Personne ne dit mot, car plusieurs étaient de la parenté dudit duc Beuves d'Aigremont, comme le duc Aymon de Dordonne, qui était son frère germain — car ils étaient quatre frères du même père et de la même mère. Le roi en fut moult dolent et courroucé et jura, par Saint-Denis, que le duc Beuves serait châtié et détruit et qu'il n'y aurait personne pour l'en garantir. Il appela Lohier, son fils aîné et lui dit à haute voix :

— Il faut que vous accomplissiez cette mission, mon cher fils. Emmenez avec vous, pour conduite, garde et suite, cent vaillants chevaliers armés et richement ornés. Vous direz au duc Beuves d'Aigremont que s'il ne vient pas nous servir, cet été, à la Saint-Jean, j'assiégerai Aigremont et détruirai toute sa terre ; lui et son fils seront pendus et écorchés tout vifs et sa femme brûlée.

— Sire, dit Lohier, je ferai tout à votre plaisir ; sachez que le duc sera bien effrayé quand je lui dirai tout au long ce dont vous m'avez chargé. Je partirai demain, de grand matin, avec l'aide de Dieu.

Lors, vous auriez vu le roi pleurer de pitié son fils Lohier, car il se repentait de l'avoir chargé de ce message ; mais puisqu'il l'avait dit, il fallait l'accomplir.



Quand vint le matin, Lohier s'habilla, ainsi que sa noble compagnie ; ils montèrent sur leurs chevaux et vinrent devant le roi.

Lohier dit au roi son père :

— Sire, voyez-moi, ainsi que mes gens, tout prêts à accomplir votre volonté.

— Beau fils, dit le roi Charlemagne, je te recommande à Dieu qui en la croix souffrit mort et passion. Qu'il vous garde et garantisse, toi et toute ta compagnie, du mal et des obstacles.

Lohier et sa compagnie partirent.

Le roi se répandit en grande lamentation sur le départ de son cher fils ; et non sans cause : car jamais plus il ne devait le revoir en vie, comme vous le saurez si vous écoutez ce livre.

Les gentils messagers s'en furent tout droit vers Aigremont, menaçant fort le duc Beuves d'Aigremont, disant qu'ils l'épargneraient s'il ne leur faisait rien d'autre, mais autrement qu'ils lui couperaient la tête.

C'est le contraire qui advint. Maintes dames en demeurèrent veuves et sans mari, et demoiselles sans ami, et tant d'églises détruites, et tant de terres brûlées, que c'est encore pitié de le voir.



Un bon chevalier qui s'appelait messire Simon parla alors et dit :

Comme les gentils messagers chevauchaient, menaçant Beuves d'Aigremont, un espion entendit ce qu'ils disaient et alla rapidement près du duc Beuves. Le duc était en son palais ; l'espion lui conta que des messagers le menaçant fort venaient à lui de la part du roi Charlemagne et que le fils dudit Charlemagne était en personne avec eux. Le duc dit alors à ses gens et barons, qui étaient nombreux au palais :

— Seigneurs, le roi Charlemagne me tient bien vil et peu me prise. Il veut que j'aille le servir de tout mon pouvoir et de toute ma puissance. Qui pis est, il m'envoie son fils aîné pour me faire quelque message, me menaçant grandement. Que me conseillez-vous, frères et amis ?

Un bon chevalier, qui s'appelait messire Simon, parla alors et dit :

— Monseigneur, je vous conseillerai loyalement. Si vous voulez m'entendre et me croire, recevez honorablement les messagers du roi Charlemagne. Vous savez qu'il est votre souverain seigneur et quiconque guerroie contre son souverain seigneur le fait contre Dieu et contre la raison. Ne prenez pas exemple sur vos frères Gérard de Roussillon et le duc de Nanteuil, qui n'ont pas voulu lui obéir. Je vous avise que Charlemagne est puissant et vous détruira corps et bien si vous ne lui obéissez. Au contraire, si vous venez à lui aimablement, il vous en saura gré.

Le duc répondit qu'il ne ferait point ainsi, que le conseil que lui donnait ledit chevalier était mauvais.

— Je ne suis pas encore si bas. J'ai trois frères qui m'aideront à soutenir et à supporter la guerre contre Charlemagne ; et aussi mes quatre neveux, fils de mon frère Aymon de Dordonne, qui, à merveille, sont beaux chevaliers, écuyers et vaillants en faits de guerre.

— Hélas, dit la duchesse, mon bon seigneur, suivez le conseil de messire Simon ; car jamais prud'homme ne vous louera si vous faites la guerre contre votre souverain seigneur. Sachez que c'est contre les commandements de Dieu et contre la bonne équité. Si vous l'avez mécontenté, réconciliez-vous avec lui et ne vous occupez pas de vos frères, comme vous le conseille messire Simon. Il ne peut jamais rien advenir de bon de la mauvaise grâce de son souverain seigneur.



Le Château d'Aigremont

Le duc regarde alors la duchesse avec grande colère et lui dit qu'elle se taise, par le diable ! et qu'elle ne lui parle jamais de cette manière ; car, en vérité, il ne ferait, pour le roi Charlemagne, le sacrifice d'un denier.

La duchesse dit que jamais elle ne lui en reparlerait et se tut.

Il y eut grand bruit au palais d'Aigremont. Les uns conseillaient au duc de faire ainsi que la duchesse disait ; plusieurs autres de ne point faire paix et accord avec Charlemagne. Le duc dit à ces derniers qu'il leur en savait bon gré et ils parlèrent longuement de cette façon.

Les messagers du roi Charlemagne, cependant, ont tant chevauché qu'ils sont arrivés à Aigremont.

Le château était bien assis sur une roche élevée ; il était en outre environné de forts murs, hauts et épais, hors de la portée des échelles, et flanqué de grosses tours. Par sa force et sa situation, ledit château était imprenable, sinon par la famine.

Lohier dit aux seigneurs qui étaient avec lui :

— Seigneurs, regardez : quelle forteresse ! quels murs ! quel fleuve passe au pied ! Je crois qu'en la Chrétienté il n'y a pareille forteresse. Jamais elle ne sera prise, si ce n'est par la famine.

Un chevalier qui avait nom Savary dit à Lohier :

— Sire, permettez-moi de vous dire que le roi Charlemagne votre père, à ce qu'il me semble, a entrepris une grande folie quand il croyait venir à bout de ce duc d'Aigremont ; car, à la vérité, il est très puissant. Il a bien autant de guerriers que votre père et ce serait une belle chose s'ils pouvaient être d'accord. Mais je sais bien que tout l'or de Paris n'empêcherait votre père de le faire pendre ou tout vif écorcher. Je vous en supplie, très cher sire, parlez humblement au duc Beuves d'Aigremont ; car, en vérité, il est moult fier et ombrageux. Il pourrait y avoir, incontinent, grande mêlée entre vous et lui, dont la perte tournerait sur nous, car nous sommes trop peu de gens.

Lohier lui répondit qu'il parlait bien et sagement.

— Toutefois, dit-il, nous ne doutons de rien. Ne sommes-nous pas cent chevaliers bien en point ? En vérité, s'il nous dit la moindre chose qui nous déplaise, il en sera le premier courroucé et marri.

— Il ne sera pas fait sagement, dit sincèrement le chevalier Savary ;



je le jure sur ma foi ! Et s'il vous advient de lui dire chose qui lui déplaise, il en sera courroucé et nous serons tous en voie de mourir. Sire, veuillez bien aviser et accomplir prudemment votre message ; car je vous assure que le duc est moult cruel et de grande vaillance.

Tout en parlant de choses et d'autres, les messagers, toujours chevauchant, sont à la porte du château d'Aigremont, laquelle porte avait été fermée par le portier. Les chevaliers la heurtèrent.

— Seigneurs, qui êtes-vous ? leur répondit le portier.

— Ami, dit Lohier, ouvrez-nous cette porte présentement, car nous voulons parler au duc Beuves d'Aigremont, de la part du roi Charlemagne.

— Attendez un peu, ne vous impatientez pas, dit le portier. Je vais parler prestement à monseigneur le duc.

Le portier monta jusqu'au palais. Quand il vit le duc, son seigneur, il s'agenouilla incontinent et lui dit qu'il y avait, en bas, à la porte, une grande compagnie de gens d'armes, et qu'ils étaient bien une centaine, tous montés et armés à merveille.

— Avec eux est le propre fils aîné du roi Charlemagne, qui vous menace fort ainsi que vos gens. Monseigneur, fait le portier, leur ouvrirai-je?

— Oui, dit le duc, car je ne les redoute pas. Nous sommes assez de gens, d'assez vaillants chevaliers et écuyers, pour nous défendre, même si Charlemagne était là en personne avec toute sa puissance.

Le portier courut leur ouvrir incontinent. Lohier et ses compagnons entrèrent jusqu'au donjon du château, dans lequel était le duc, disant à ses barons :

— Seigneurs, voici venir le fils aîné du roi Charlemagne. Il vient pour me dire son message ; mais par Dieu qui souffrit mort et passion, il fera bien de nous parler sagement, car s'il dit la moindre chose qui nous déplaise, sans délai nous lui infligerons une cruelle vengeance.

Le duc avait compagnie de deux cents chevaliers et plus.

Ce fut au mois de mai que ces gens preux et vaillants en armes se défendirent hardiment et guerroyèrent contre leurs ennemis.

Cependant, Lohier, le fils de Charlemagne, était entré dans la salle du palais d'Aigremont, noblement armé ainsi que ses gens, et il vit la salle garnie de gens richement vêtus. Le duc était assis très orgueilleusement entre ses barons. Auprès de lui était la duchesse sa femme ; en face de lui son fils Maugis maître nécromancien, qui exerçait son art devant son père. Les seigneurs qui étaient présents y prenaient grand plaisir. Sachez qu'en tout le monde il n'y avait pas plus vaillant chrétien, ni plus habile en tous faits que ledit Maugis, excepté peut-être son cousin Renaud, un des fils Aymon, au sujet duquel cette histoire est spécialement écrite.

Lohier s'avança le premier, suivi par ses gens, et salua le duc Beuves d'Aigremont de la façon suivante — dont il devait résulter le plus grand mal à la fin.

— Dieu qui créa le firmament et fit toutes choses du néant pour substanter son peuple, qui, en croix, souffrit mort et passion pour racheter toutes les âmes des peines de l'enfer, sauve et garde le roi Charlemagne, empereur d'Allemagne et roi de France, et toute sa noble lignée et te confonde, toi, duc de Beuves d'Aigremont. Mon père le roi m'envoie exprès pour te mander de venir incontinent à Paris avec cinq cents chevaliers, pour le servir où il lui plaira de les renvoyer, et aussi pour lui expliquer pourquoi tu ne vins pas avec lui, en armes, combattre contre les ennemis de la foi chrétienne, dans les provinces de Lombardie où, par ta défection furent tués Beaudoin, seigneur de Melun, Geoffroy de Bourdeille et plusieurs autres grands : ducs, princes, chevaliers et barons. Si tu n'obéis, je te dis, duc Beuves, que le roi viendra chez toi avec cent mille hommes d'armes ; alors tu seras pris et mené en France. Là, tu seras jugé comme larron, fourbe, traître et déloyal à ton seigneur ; tu seras écorché et pendu. Et ce que t'ordonne le roi, tu le feras sagement, car tu sais bien que tu es son homme, son vassal et son sujet.

Quand le duc Beuves d'Aigremont eut ainsi ouï parler Lohier, le fils du roi Charlemagne, il commença à changer de couleur et à s'indigner. Comme un homme félon, cruel et outrageant, il dit à Lohier en ces termes :

« Que jamais il ne daignerait se rendre auprès du roi et qu'il ferait ce qu'il lui plairait ; il ne tenait d'ailleurs rien de lui : ni château, ni forteresse ; qu'il allait aller à sa rencontre avec toute son armée et qu'il détruirait tout le pays de France jusqu'à Paris. »

Lohier dit alors au duc Beuves :

— Vassal ! Comment oses-tu répondre ainsi ? Si jamais le roi savait que tu le menaces, il viendrait immédiatement à toi et te détruirait entièrement, car tu es son homme lige et tu ne peux t'en dédire. Crois-moi, viens prestement servir le roi ; si tu ne le fais, je te dis qu'il te pendra par la force, te fera prendre et branler au vent.

Quand le duc eut ainsi entendu parler Lohier, il se leva en fureur et lui dit que c'était un malheur pour lui d'avoir été chargé de ce message.

Un chevalier du duc d'Aigremont, nommé messire Gautier, dit alors :

— Monseigneur, gardez-vous, par Dieu, de commencer une folie. Laissez dire à Lohier ce qu'il voudra, vous n'en valez ni plus ni moins. Vous savez bien que Charlemagne est très puissant et qu'aucune ville, ni aucun château ne peut tenir devant lui. Suivez mon conseil, allez à lui, car vous êtes son homme, vassal et sujet, et de lui vous tenez votre château d'Aigremont et toute votre terre. Il ne peut que résulter du mal pour vous, si vous vous battez avec votre souverain seigneur.

Quand le duc eut ainsi ouï parler le sage chevalier, il lui en sut très bon gré.

Cependant, il lui dit en colère :

— Taisez-vous. Je n'accepterai rien du roi Charlemagne tant que je pourrai porter les armes et monter à cheval. J'enverrai mes chers frères Gérard de Roussillon, Doon de Nanteuil et Garnier son fils à la rencontre dudit Charlemagne. Si je le puis rencontrer, en n'importe quel lieu ou place, je le détruirai et ferai de lui ce qu'il croyait faire de moi. Croit-il donc que je suis si couard ? Nenni, par ma foi ! Je ne céderai pas, pour tout l'or de Paris, le messager me tuât-il ou dût-on me couper en pièces. C'est un malheur pour le messager d'avoir osé me menacer ainsi.

— Eh ! par Dieu ! dit Lohier, je ne vous prise ni ne vous crains.

Quand le duc l'entendit, il rougit d'indignation et se leva en criant :

— Or sus, barons, prenez-le moi vite ; il est sûr que je le ferai vilainement mourir.

Les barons, qui n'osèrent contredire leur seigneur, tirèrent leurs épées et tombèrent incontinent sur les gens de Charlemagne.

Lohier appela son enseigne et commença, lui et ses gens, à se défendre.

Dieu sait combien de pieds, combien de têtes, il y eut de coupés ce jour-là. Alors commença une chose à la suite de laquelle beaucoup de dames se trouvèrent sans ami, beaucoup d'enfants orphelins et tant d'églises pillées et détruites qui, depuis, ne furent jamais reconstruites.

Que dirais-je de plus ? Sachez que le combat dura si longtemps, dans la salle du palais, que le bruit s'en répandit par toute la ville. On vit des bourgeois, des marchands et des gens de métier armés de haches, épées et instruments, arriver à plus de sept mille.

Mais la porte du palais d'Aigremont était fort étroite et les Français qui étaient à l'intérieur les empêchaient d'y entrer à leur aise.

Hélas ! Quelle malheureuse et terrible journée, que celle-là !

Les gens du roi Charlemagne étaient bien peu par rapport aux autres, qui étaient fort nombreux.

Cependant, ils se défendirent noblement. Lohier, voyant que lui et ses gens avaient beaucoup de mal, frappa un chevalier tellement fort qu'il le jeta mort devant le duc Beuves en lui disant :

— Dieu te maudisse !

Puis il ajouta tristement, en se lamentant :

— Sire Dieu qui, en la Sainte-Vierge, prit chair humaine et souffrit mort et passion pour racheter les humains, veuillez aujourd'hui me préserver de vilaine mort et de tourments. Je sais bien que si je ne suis pas secouru par votre haute divinité, jamais je ne reverrai le roi mon père.

Alors le duc cria à Lohier :



MORT DE LOHIER.
Et le duc d'Aigremont, plein de cruauté, lui coupa la tête.

— Lohier, Dieu m'aidant, ce jour est ton dernier.

— Non, répondit Lohier.

Il prit alors son épée d'acier, en frappa le duc sur son heaume ; mais le coup dévia et frappa le duc au talon tellement fort que le sang coula parmi la salle.

— Par Dieu, dit Lohier, vous n'en réchapperez pas !

Le duc s'élança sur lui avec rage, tout en disant :

— Je me priserai peu si je ne puis me venger de toi !

Le duc leva son épée d'acier et frappa Lohier si durement sur son heaume luisant qu'il le fendit jusqu'aux dents.

Et Lohier tomba mort devant le duc, sur le pavé de la salle.

— Dieu ! quel grand dommage ! fit le duc Beuves d'Aigremont, en tuant le fils aîné du grand roi Charlemagne.

Le pays de France en eut moult tourment et grande peine.

Le duc même en mourut de mal mort. Ce fut la récompense qu'il en eut.

Maintenant,veuillez m'écouter paisiblement tout au long.

***

Or, le bon Lohier, fils du roi Charlemagne fut ainsi outrageusement tué, et le duc d'Aigremont, plein de cruauté, lui coupa la tête. Quand les gens dudit Lohier virent leur seigneur mort, vous pensez bien qu'ils ne firent pas grande défense. De cent qu'ils étaient entrés dans le palais, il n'en était resté que vingt, dont le duc fit incontinent tuer dix. Quant aux dix autres, il leur laissa la vie et leur dit :

— Si vous voulez me promettre, sur votre serment et votre foi de chevalerie, que vous emporterez votre seigneur Lohier à son père, le roi Charlemagne, en lui disant que je lui envoie son fils Lohier sous bonne escorte, que c'est un malheur qu'il l'ait envoyé m'apprendre de telles nouvelles, je vous laisserai partir. Dites-lui aussi que, pour lui, je ne ferai pas l'avance d'un seul denier mais que j'irai à sa rencontre, l'été prochain, avec trente mille combattants, que je le détruirai, lui et son pays.

— Sire, répondit-il, nous ferons ce qu'il vous plaira de nous commander.

Alors, le duc fit faire une bière prestement et y fit mettre le corps de

Lohier ; puis il le confia aux dix chevaliers qui étaient demeurés en vie, qui le mirent sur une charrette à deux chevaux. Le duc les accompagna jusqu'à la sortie de la ville.

Quand ils furent arrivés dans la campagne, les chevaliers français se reprirent à pleurer et à se lamenter sur leur seigneur Lohier, en disant :

— Hélas ! monseigneur Lohier, comment ferons-nous pour dire cela au roi Charlemagne, votre père, qui aura tant de tristesse quand il apprendra votre mort cruelle ? Nous sommes certains qu'il nous fera mourir tous.

Tout en se lamentant et en pleurant leur seigneur Lohier, ils chevauchèrent droit vers Paris.

Ici nous laisserons les chevaliers pour retourner auprès du roi Charlemagne, à Paris, où était assemblée une grande multitude de seigneurs.

Un jour, le roi Charlemagne dit à ses barons :

— Je suis moult courroucé et dolent de mon fils Lohier que j'ai envoyé en Aigremont. J'ai grand peur qu'il n'ait eu maille à partir avec le duc Beuves, qui est fier et orgueilleux. Je crains qu'il n'ait occis mon fils Lohier. Par ma couronne, s'il a fait la moindre chose ou causé le moindre dommage à mon fils, j'irai le combattre avec cent mille hommes et je le ferai pendre aux fourches.

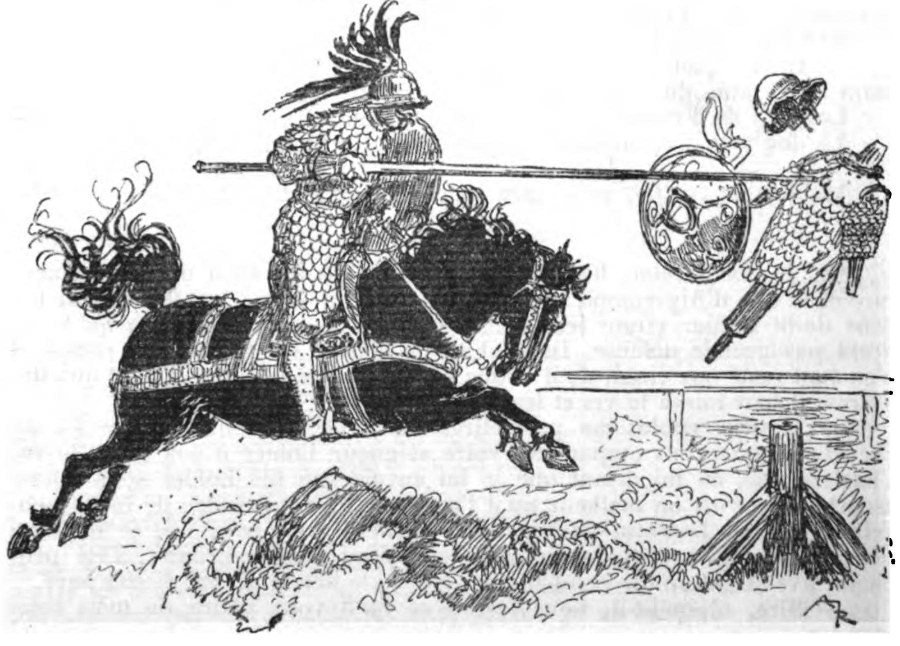
— Sire, dit le bon duc Aymon de Dordonne, vous auriez raison de le punir et d'en tirer bonne vengeance, s'il vous a méfait. Le duc est votre homme lige : il doit vous priser et vous honorer, il tient de vous toute sa terre. Toutefois, s'il vous a causé du tort en quelque manière, la chose me déplaît également. Il faut que vous ayez courroux envers lui. J'ai ici mes quatre fils, Renaud, Allard, Guichard et Richard, qui sont moult vaillants, comme vous le savez, sire. Ils vous serviront à votre volonté.

— Aymon, dit le roi Charlemagne, je vous sais bon gré de l'offre que vous me faites. Aussi je désire que vous fassiez venir présentement vos fils afin que je les fasse chevaliers et que je leur donne château, ville et cité.

Aymon envoya immédiatement quérir ses enfants et les fit venir devant le roi Charlemagne. Quand le roi les vit, il pleura moult grandement.

Renaud parla le premier :

— Sire, si votre plaisir est de nous faire chevaliers, toujours nous vous servirons, vous et votre noble seigneurie.



Ce fut Renaud qui jouta le mieux sur son cheval Bayard.

Le roi Charlemagne appela alors son sénéchal et lui dit :

— Apportez-moi les armes qui furent au roi Cypre, que j'ai tué de mon épée à la bataille devant Pampelune. Je les donnerai au gentil Renaud, comme celui qui, je crois, est le plus vaillant de tous. Je donnerai d'autres bonnes armes aux trois autres frères.

Alors le sénéchal apporta des armes moult belles et riches. Les quatre gentils enfants du bon duc Aymon de Dordonne furent ainsi armés. Oger-le-Danois, qui était de leur parenté, mit les éperons au nouveau chevalier Renaud. Le roi Charlemagne lui ceignit son épée et lui donna l'accolade en disant :

— Dieu te fasse croître en bonté, honneur et vaillance.

Puis Renaud monta à cheval sur Bayard, un tel cheval que jamais on ne vit son pareil et jamais on ne le verra plus, depuis Bucéphale le cheval du roi Alexandre-le-Grand. Ayant même couru dix lieues, ledit Bayard n'était pas fatigué. Il avait été nourri en l'île de Brescau, et Maugis, le fils du duc Beuves d'Aigremont, l'avait donné à son cousin Renaud.

Ce Maugis devait causer de grandes colères au roi Charlemagne, comme ouïr pourrez ci-après.

***

Renaud monta donc à cheval, un écu peint à son cou, et brandit son épée avec beaucoup de fierté. Sachez que Renaud était un si beau chevalier, si grand et si solidement campé que c'était un plaisir de le voir et qu'il semblait un des plus vaillants chevaliers du monde. Les barons qui étaient présents se disaient :

— Jamais il n'y eut et jamais plus il n'y aura un si bel homme d'armes que Renaud. Que Dieu le fasse croître en honneur, vaillance et bonté.

Les trois autres frères de Renaud furent ensuite honorablement et richement habillés et armés. Puis tous montèrent à cheval à Saint-Victor, près de Paris.

Le roi fit dresser une quintaine, à laquelle il fit jouter les nouveaux chevaliers · ils joutèrent vaillamment ; mais ce fut Renaud qui jouta le mieux sur son cheval Bayard.

Les actions du vaillant chevalier Renaud plurent merveilleusement et furent agréables à Charlemagne, qui lui dit :

— Renaud, vous viendrez en bataille avec nous.

— Je vous remercie cent fois, dit Renaud ; de bonne foi, je vous promets de vous obéir et de vous servir loyalement. Jamais je ne me séparerai de vous.

***

L'empereur Charlemagne, les joutes terminées, retourna à son palais de Paris, et dit à ses princes et barons, parmi lesquels étaient le duc Naimes de Bavière, Oger-le-Danois et l'Archevêque Turpin :

— Barons, je suis inquiet de ce que mon fils Lohier ne soit pas encore venu me rendre compte de sa mission. Je crains qu'il ne lui soit arrivé quelque malheur ; car, la nuit dernière, j'ai rêvé que la foudre était tombée sur lui, et que le duc d'Aigremont était venu lui couper la tête. Mais, par ma barbe, je jure que si cela est ainsi, il n'aura jamais la paix avec moi et que je ne prendrai plus aucun plaisir en ce monde.

— Sire, dit le duc Naymes, je ne crois pas cela, et on ne doit pas ajouter foi à de tels songes.

— Cependant, dit le roi, si cela est ainsi, je ne lui laisserai pas un denier ; je manderai Normands, Berruyers, Flamands, Champenois, Allemands, Bavarois et Anglais, avec lesquels j'irai le détruire.

Naimes de Bavière fit encore remarquer au roi de ne point s'inquiéter avant d'avoir eu des nouvelles.

Comme il disait ces derniers mots, on vit arriver un messager, monté sur un cheval fatigué et à moitié mort.

Le cavalier s'arrêta devant le palais.

Charlemagne était aux fenêtres ; quand il le vit, il descendit rapidement avec Naimes de Bavière et Oger-le-Danois. Quand le messager fut

devant le roi, il le salua humblement comme quelqu'un de si triste qu'il pouvait à peine parler.

— Sire, dit-il, vous avez fait une grande folie d'envoyer monseigneur votre fils demander l'obéissance au duc Beuves d'Aigremont. Votre fils la lui demanda bravement ; mais le duc, qui est extrêmement fier, quand il eut entendu parler Monseigneur votre fils, le fit prendre par plusieurs chevaliers qui étaient là, et dit qu'il ne vous rendrait jamais réponse. Alors il s'éleva un grand combat où votre cher fils Lohier a été tué par le duc Beuves d'Aigremont, avec presque tous vos gens, excepté moi et neuf autres qui apportent votre fils dans une bière. Comme vous pouvez le voir, je suis blessé...

Mais la douleur qu'il ressentait de ses plaies fit taire le messager qui se pâma.

Quand le roi eut entendu ces paroles, il tomba à terre, tellement il était en colère, se tordit les mains, se tira la barbe et les cheveux en disant :

— O Dieu ! qui avez créé le ciel et la terre, quelle douleur et quel immense tourment vous me causez ! Je vous prie humblement de me faire mourir ; car jamais je ne pourrais survivre !

Le bon duc de Bavière essaya de le consoler en lui disant :

— Pour Dieu, sire, ne vous tourmentez pas ainsi, ayez confiance en Dieu et rendez le courage à vos hommes.

Le duc Naimes voulait dire par là de consoler les seigneurs présents, dont les parents et les amis étaient tombés aux côtés de Lohier.

— Faites que votre fils soit honorablement enterré à Saint-Germain-des-Prés, dit-il au roi ; vous irez ensuite attaquer le duc Beuves d'Aigremont avec toutes vos forces, et vous le détruirez facilement lui et son pays.

Le roi se consola ; et, approuvant les avis du duc Naymes, il dit à ses barons :

— Barons, apprêtez-vous, nous allons aller au-devant du corps de mon cher fils Lohier.

Les princes exécutèrent aussitôt ses ordres.

Quand ils furent de deux lieues hors de Paris, ils rencontrèrent le corps de Lohier. Quand il vit son fils ainsi, Charlemagne dit aux grands seigneurs qui étaient avec lui, Naimes, Oger et Samson de Bourgogne :

— Hélas ! comme je suis vilainement traité !

Puis il mit pied à terre, leva le tapis qui était sur la bière, et regarda son fils ; mais voyant qu'il avait la tête tranchée et le visage défiguré, il s'écria :

— Il y a là de quoi me faire mourir de colère ! Que je dois donc haïr le duc d'Aigremont d'avoir ainsi meurtri mon fils !

Puis, à plusieurs reprises, il baisa le corps tout sanglant.

— Ah ! beau fils ! vous qui étiez si vaillant et si gentil chevalier ! je prie Dieu le puissant Roi de Gloire, qu'il reçoive votre âme et la mette aujourd'hui — si c'est sa volonté — en son royaume de Paradis !

Le roi fut désespéré de la mort de son fils ; heureusement le bon duc Naimes le réconfortait sans cesse.

Thierry l'Ardennais et Samson de Bourgogne prirent alors la bière et la conduisirent à Saint-Germain-des-Prés, où Lohier fut enterré et embaumé comme il appartient à tout fils de roi.

Ainsi fut faite sa sépulture. Dieu ait son âme !



Nous allons laisser un moment le bon roi Charlemagne, qui était si triste de la mort de son fils, et nous allons vous parler du bon duc Aymon, de Renaud, son fils, et de ses trois frères qui étaient à Paris.

— Mes enfants, dit Aymon, vous savez que le roi Charlemagne est irrité, à juste titre, parce que mon frère, votre oncle, a occis son fils Lohier. Je sais bien qu'il ira contre lui, avec toutes ses forces ; mais nous n'irons pas. Allons à Dordonne, et si le roi veut lui faire la guerre, alors nous l'aiderons.

Le bon duc Aymon et les enfants, les quatre chevaliers, montèrent à cheval aussitôt, et ne s'arrêtèrent pas avant Laon. De là, ils chevauchèrent tellement que, bientôt, ils arrivèrent à Dordonne.

Quand la Dame vit venir son seigneur avec ses quatre enfants, elle en fut moult joyeuse et alla à leur rencontre en demandant des nouvelles, et si Renaud et ses frères étaient chevaliers.

Le duc Aymon lui répondit que oui.

Elle demanda ensuite pourquoi ils n'étaient pas restés auprès du roi Charlemagne. Le duc lui conta, mot à mot, comment son frère, le duc Beuves d'Aigremont, avait tué le fils du roi.

La dame Marguerite fut bien fâchée de cette nouvelle, car elle savait bien que c'était la perte de son mari, d'elle, de ses enfants et de toute leur terre. Renaud menaçait fort le roi. La dame, voyant cela, leur dit :

— Mon fils, je te prie de m'écouter un peu. Aime, respecte et crains ton souverain seigneur par-dessus toutes choses. Respecte-le et tu seras aimé de Dieu. Et vous, monseigneur Aymon, je suis surprise que vous ayez quitté la Cour sans prendre congé du Roi, lui qui vous a fait tant de bien et qui a donné à vos enfants de si nobles et de si riches armures. Il les a fait chevaliers de sa propre main ; pouvait-il nous faire un plus grand honneur ?

— Dame, répondit le Duc, comme je vous l'ai déjà dit, nous sommes partis parce que mon frère Beuves a tué le fils du roi.

— Dieu ! s'exclama la Dame, qui de la Sainte Vierge naquit à Bethléem, comme aujourd'hui, le mal a remplacé le bien ! Monseigneur, ne vous mêlez pas de cette affaire ; l'été prochain, vous verrez le roi marcher contre votre frère. Suivez mon conseil, servez le roi, votre seul seigneur, et ne lui manquez en rien, car si vous faites autrement, vous serez déloyal !

— Dame ! par Dieu omnipotent, dit le duc, j'aimerais mieux donner mon château et la moitié de toute ma terre, et que mon frère n'eût pas tué Lohier. Que Dieu fasse comme il voudra !

⁂

Nous laisserons parler le bon duc Aymon de Dordonne avec la duchesse et ses enfants, et retournerons au roi Charlemagne qui, rentré à Paris, regrettait fort la perte de son fils Lohier.

Il y eut tant de belles robes déchirées, tant de mains tordues, tant de cheveux de tête tirés et arrachés, que c'était une grande pitié de les voir.

Charlemagne disait que le Roi qui avait ainsi fait périr son fils ne l'aimait guère, et que jamais il ne pourrait prendre de repos tant qu'il ne serait pas vengé.

— Sire, par Dieu, dit le duc de Bavière, il ne convient guère à un grand seigneur comme vous d'être si désolé que vous l'êtes !

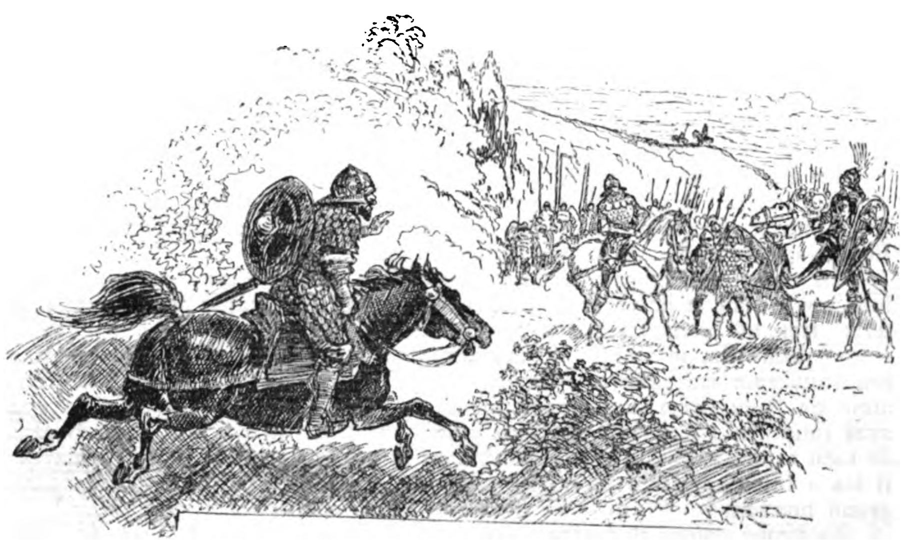
A ce moment, arriva un messager qui vint dire comment Aymon de Dordonne et ses quatre fils étaient retournés dans leur pays.

Le Roi fut fort irrité, et jura par Dieu et par saint Denis qu'avant qu'il mourût, Aymon et ses quatre fils le payeraient bien cher, et que le duc Beuves d'Aigremont ainsi que tous ses frères et tous ses enfants, ne pourraient s'y opposer.

Le dîner était prêt ; après s'être lavé les mains, on s'assit à table. Mais le roi était si triste qu'il ne mangea presque pas. Ce jour-là, Salomon lui servit d'échanson. L'assistance était nombreuse. Après le dîner, l'empereur de France rassembla ses barons et leur dit :

— Seigneurs, le duc Beuves m'a fait un grand outrage en tuant mon fils d'aussi terrible façon ; mais s'il plaît à Dieu, je l'irai voir l'été prochain, je détruirai sa terre : et si je peux l'atteindre, je m'en vengerai. Par rapport au duc Aymon qui est parti vilainement avec ses quatre fils que j'avais fait chevaliers, ce dont je me repens fort, aussi je ferai pendre le duc Beuves.

— Sire, dit Naimes, écoutez ce que je veux vous dire : votre fils est mort par malheur ; mandez vos hommes dans toutes vos provinces, allez



Oger-le-Danois, qui était à l'avant-garde, vit arriver un messager qui paraissait très pressé.

vers Aigremont, et si le duc Beuves se présente, faites-lui chèrement payer la mort de votre fils Lohier.

— Naimes, dit le roi, vous êtes prudent, sage, courtois et vaillant : je suivrai votre avis, car vous m'avez bien conseillé.

Alors il renvoya plusieurs de ses barons et gentilshommes qui étaient à la Cour, leur disant d'aller se préparer dans leur pays et revenir à l'été prochain.

Ainsi fut fait comme le Roi l'avait ordonné.

Les barons et les seigneurs partirent. Bientôt, par eux, le bruit courut dans tout le pays que Charlemagne fait recrue de gens d'armes.

La nouvelle parvint au duc Beuves d'Aigremont ; de son côté il manda tous ses parents et amis, principalement ses frères Gérard de Roussillon et le duc de Nanteuil. Quand ils furent tous assemblés, ils étaient bien quatre-vingt mille combattants ; jamais meilleures gens ne s'étaient vues. Si le roi avait voulu assiéger le château, le mal aurait été pour lui.

Le duc Beuves dit à son frère Gérard :

— Frère, ne craignez rien, j'espère vaincre le Roi. S'il vient à nous, il saura à quoi s'en tenir. Allons vers Troyes, et, là, nous combattrons le Roi courageusement avec l'aide de Dieu.

Ce fut au commencement du mois de mai que Charlemagne attendait, à Paris, ses gens qui devaient venir en grand nombre, et marcher contre le duc d'Aigremont.

Il n'attendit pas longtemps : car Richard de Normandie arriva avec trente mille combattants ; d'autre part, le comte Guy amena avec lui une moult noble et grande compagnie, puis Salomon de Bretagne et le comte Huon. On vit venir aussi beaucoup de Poitevins, Gascons, Normands, Flamands, Berruyers, Bourguignons et tant d'autres grandes seigneuries que c'était merveille de les voir. Tous vinrent loger dans le pré de Saint-Germain.

Quand le roi Charlemagne apprit que ces gens étaient tous armés, il en eut grande joie et prit immédiatement ses dispositions de guerre.

L'avant-garde était formée de quarante mille combattants commandés par Richard de Normandie, Galeran de Bouillon, Guidelon de Bavière, Isachar de Nemours, Oger le Danois, et Eston, le fils d'Obedon. C'était là une moult compagnie et de bien vaillants hommes. Ils partirent de Paris et marchèrent droit vers Aigremont.

Après quelques jours de marche, Oger-le-Danois, qui était à l'avant-garde vit arriver un messager qui paraissait très pressé, et qui lui demanda à qui était cette belle compagnie. Oger répondit que c'était à

Charlemagne. Le messager dit alors qu'il voudrait bien parler au Roi, et Richard de Normandie le mena vers lui. Le messager salua respectueusement le roi, qui rendit le salut en lui demandant d'où il était. Le messager lui répondit qu'il était de Troyes et que le seigneur de l'endroit, Aubry, qui était son homme-lige, puisqu'il tenait sa ville du Roi, le suppliait de lui envoyer du secours ; car le duc Beuves d'Aigremont, ses deux frères, Gérard de Roussillon. Doon de Nanteuil, avec cent mille combattants, l'assiégeaient dans Troyes. Autrement, si le Roi ne venait pas à son aide, il serait obligé de rendre la ville, ainsi que la belle tour que fit bâtir Jules César.

Quand l'empereur Charlemagne entendit que Troyes était assiégée par le duc Beuves et ses frères, il en fut fort fâché. Il jura par Saint-Denis de France qu'il irait avec son armée et que s'il pouvait tenir le duc d'Aigremont, il le ferait mourir de terrible façon. Il appela Naimes de Bavière, Godefroi de Frise, le duc Galeran et leur dit :

— Barons, hâtons-nous de nous rendre à Troyes avant qu'elle soit prise.

Ils répondirent tous que très volontiers ; et tous partirent. Bientôt ils furent près de la ville. L'avant-garde, conduite par Oger le Danois, arriva avec l'Oriflamme, Richard de Normandie, le duc Galeran, et trente mille combattants avec eux. Le messager les conduisait.

Quand ils furent en vue de Troyes, un nouvel émissaire vint dire à Gérard de Roussillon que le roi Charlemagne arrivait secourir Aubry, avec une nombreuse armée. Gérard dit à ses frères que le duc d'Aigremont et le comte Doon de Nanteuil marchaient l'un contre l'autre, qu'il serait bon de l'aider et que chacun se montrât vaillant.

Ils firent comme ils avaient dit.

Gérard de Roussillon était le premier à l'avant-garde. Quand les deux troupes furent en présence, Oger-le-Danois, voyant venir Gérard de Roussillon. dit à Richard de Normandie :

— Voyez comme Gérard de Roussillon nous pense malmener : or. pensons à nous bien défendre, afin que l'honneur en soit au Roi et à nous.

Puis ils laissèrent leurs chevaux courir de part et d'autre.

Gérard frappa un Allemand de sa lance, tellement qu'il le transperça et l'abattit mort. Il prit son enseigne, et cria bien fort : « *Roussillon !* »

Alors commença une terrible et cruelle bataille. Oger, voyant que l'on tuait ses gens, se mit en grande colère et, d'un coup de lance, tua un chevalier nommé Ponson. A cette vue, Gérard de Roussillon renversa mort un des gens d'Oger. Ce fut un grand et merveilleux combat : on voyait de part et d'autre des écus percés, des targes rompues, des hauberts démaillés. Les morts, couchés les uns sur les autres, gisaient sur l'herbe rouge de sang. C'était là quelque chose de bien triste à voir. Le duc Beuves d'Aigremont vint à bride abattue et frappa si terriblement Enguerrand, seigneur de Péronne et de Saint-Quentin, qu'il l'étendit mort à ses pieds, en disant : « Dieu te maudisse ! » Puis, il cria très fort : « *Aigremont !* »

Son frère de Nanteuil et tous ses gens vinrent vers lui et marchèrent aussitôt contre Charlemagne. Il y vint d'autre part des Poitevins, Allemands et Lombards, qui étaient du parti du Roi ; ils se mêlèrent ; et le combat devint plus terrible, car il y avait là de vaillants chevaliers. Richard de Normandie montra sa grande prouesse, car il donna la mort à un chevalier que Gérard de Roussillon aimait beaucoup.

— Je suis fort navré, dit Gérard, de la mort de celui qui m'était si cher ; je ne pourrai plus prendre de plaisir avant de l'avoir vengé.

Alors il cria : « Roussillon ! »

Son frère de Nanteuil vint promptement et lui dit :

— Frère, je serais d'avis de nous en retourner. car voici le roi et tous ses gens ; si nous les attendons, nous serons perdus.

A ce moment. Galeran de Bouillon tua d'un grand coup de lance un des neveux de Gérard de Roussillon. Alors, Gérard, comme hors de lui, envoya chercher le duc Beuves, qui vint à son secours comme un vaillant qu'il était. D'autre part, le Roi assembla ses gens.



Nous allons maintenant parler un peu de la grande noblesse qui fut tuée ce jour-là. Ce fut un jour de mai que les troupes de Charlemagne rencontrèrent celles du duc d'Aigremont et de ses frères. A cette bataille, on vit reluire au soleil beaucoup de riches harnachements ; il y eut des pieds et des têtes coupés, des chevaux tués et d'autres, dont les maîtres étaient morts sur l'herbe, qui couraient par les prés. Tenez pour vrai qu'à ce combat il périt, tant d'un côté que de l'autre, plus de quarante mille hommes.

Dieu ! Quel massacre il y eut de grande noblesse !

Le duc Beuves, fort en colère, frappa messire Gauthier de Pierrette en son écu, tellement qu'il lui passa sa lance au travers du corps et qu'il tomba mort devant lui ; puis il cria : « Aigremont ! »



La mêlée fut terrible, merveilleuse la bataille. Richard de Normandie montra sa valeur, car il jouta contre le duc d'Aigremont, tellement qu'il lui perça son écu, le blessa ; puis il lui dit :

— Votre perte est certaine, malheureux, depuis le jour où vous fîtes périr monseigneur Lohier !

Puis, tirant son épée, il frappa le duc sur son casque. Comme le heaume était d'acier, le coup tomba sur l'encolure du cheval, qui s'abattit mort sous son maître ; autrement le duc Beuves était tué. Beuves fut tout étonné de se voir à terre ; il se releva promptement, comme un homme preux et vaillant, l'épée à la main, et frappa un chevalier nommé messire Simon, si fort qu'il le tua. Il cria : « Aigremont ! » Alors ses deux frères, le duc de Roussillon et Nanteuil, vinrent à lui. Puis arrivèrent de la part de Charlemagne : Oger, Naimes, Galeran de Bouillon, Hoël, seigneur du Mans, le comte Salomon, Léon de Frise, l'archevêque Turpin et Estoc, fils d'Œdon.

A cette bataille, il y eut tant de seigneurs de tués, que c'était triste d'y songer.

***

Charlemagne vint durant le carnage, s'écriant :

— Barons, si nous les laissons échapper, nous serons déshonorés !

Alors il mit sa lance en arrêt et frappa Gérard de Roussillon avec une telle force qu'il le renversa par terre ; il serait mort certainement si ses frères, le duc Beuves et Nanteuil, ne l'eussent rapidement et vaillamment secouru.

D'autre part vint Oger-le-Danois sur son destrier, Broisfort, qui frappa un chevalier des gens de Gérard de Roussillon, appelé messire Faughet, il le fendit si jusqu'aux dents qu'il tomba mort. Quand Gérard vit périr ce chevalier, il réclama Dieu et la Vierge, en disant :

— J'ai perdu, aujourd'hui, de très bons chevaliers !

Le duc Beuves, de son côté, priait Dieu de bien vouloir lui conserver la vie et de ne pas le faire tomber entre les mains du Roi. Le soleil était prêt à se coucher, et les combattants de part et d'autre étaient fort las. Fort irrités, les trois frères s'en retournèrent dans leurs tentes. Gérard, qui était encore plus en colère que les autres, car, en cette journée, il avait perdu son plus cher cousin Amonois et tous les meilleurs de sa compagnie, commença à dire :

— Maudite l'heure où le fils de Charlemagne fut tué !

Le duc Beuves vint à lui, tout sanglant comme s'il eut été grièvement blessé. Quand Gérard le vit, il se prit à soupirer tendrement, lui disant :

— Beau frère, vous êtes blessé à mort ?

— Non, dit-il, je serai bientôt guéri.

Alors le duc Gérard jura qu'au soleil levant il commencerait un si grand combat avec Charlemagne qu'il y périrait trente mille hommes.

— Hélas ! par Dieu, non, dit le duc de Nanteuil ; mais si vous voulez me croire, nous enverrons au roi trente des plus sages chevaliers, qui demanderont à Charlemagne d'avoir pitié de nous, lui promettant que

notre frère, le duc Beuves, le compensera de la mort de son fils, ainsi qu'il sera convenu entre les barons de sa compagnie et de la nôtre. Vous savez que nous sommes ses sujets et que nous avons tort de le combattre. Quand bien même il aurait perdu tous les gens qu'il a amenés, avant un mois il en aurait deux fois autant ; et nous ne pourrions nullement lui résister. Ecoutez-moi, je vous prie, mes frères.

Ses deux frères lui répondirent qu'ils étaient de son avis. Ils décidèrent entre eux d'y envoyer quand le jour serait venu ; ils firent faire bonne garde jusqu'au matin ; ils firent ensuite préparer les messagers pour les envoyer à Charlemagne.

Quand ils furent prêts, Gérard de Roussillon leur dit :

— Seigneurs, remontrez au Roi que nous sommes bien peinés de la mort de son cher fils Lohier, et que notre frère, le duc Beuves, s'en repent ; que s'il voulait avoir pitié de nous, nous irions le servir, avec dix mille combattants, où bon lui semblerait. Dites aussi à Naimes de Bavière de vouloir bien s'employer pour nous.

Quand les messagers eurent bien au long entendu ce qu'ils devaient dire et exposer au roi Charlemagne de la part des trois frères, ils montèrent à cheval, portant des rameaux d'olivier en signe de paix. Ils chevauchèrent tant et si bien que bientôt ils furent auprès du roi. Ils le saluèrent, et un chevalier nommé Etienne prit la parole en ces termes :

— Par Dieu qui créa nos père et mère Adam et Eve, créateur de toutes les bonnes choses, sachez, roi Charlemagne, que le duc Gérard de Roussillon, Beuves d'Aigremont et Doon de Nanteuil, nous ont envoyés pour vous demander grâce et vous supplier de leur pardonner la mort de votre cher fils Lohier, dont ils sont bien désolés. Le duc d'Aigremont vous mande, que si vous voulez bien lui pardonner, il deviendra votre homme lige et qu'il viendra vous servir, lui et ses frères, Gérard de Roussillon et Doon de Nanteuil, avec dix mille combattants, en quelque lieu que vous voudrez les employer. Sire, ayez souvenance que Dieu pardonna sa mort à ceux qui le blessèrent et le frappèrent à coups de lance au côté droit ! Pardonnez aussi, ils vous en supplient si humblement !

Quand le roi eut entendu parler les messagers des trois frères, il fronça le front et, se cachant les yeux et tout le visage, ne répondit rien. Un peu après, il leur dit en ces termes :

— Par ma foi, messire Etienne, il faut que le duc Beuves ait perdu la raison, quand il a fait périr si indignement mon cher fils Lohier que j'aimais tant ! En tous cas, Beuves est mon vassal, qu'il le veuille ou pas !

— Sire, répondit Etienne, je suis certain qu'il vous fera droit, en raison de votre conseil.

— Nous nous consulterons, répondit le roi.

Il se retira et appela Naimes, son conseiller, Oger-le-Danois, messire Salomon, Hoël du Maine, Galeran de Bouillon, Odet de Langres et Léon de Frise.

— Seigneurs, dit le Roi, voici les messagers du duc Beuves d'Aigremont et de ses frères, qui mandent qu'ils me viendront servir où bon me semblera avec dix mille hommes, si je voulais leur pardonner la mort de mon fils Lohier. Ils deviendront nos hommes liges et vassaux et ne tiendront leurs seigneuries et leurs terres que de nous.

— Sire, répondit le duc Naimes, tout cela est bien : je vous conseille de leur pardonner ; car les trois ducs sont vaillants et de grande renommée. Pardonnez-leur !

***

Charlemagne suivit le conseil du duc Naimes et fit grâce aux trois frères. Il appela les chevaliers et leur dit qu'il pardonnait la mort de son cher fils Lohier, à condition que le duc Beuves d'Aigremont viendrait le servir à la Saint-Jean prochaine avec dix mille combattants bien en point. Il leur dit également de venir, au plus tôt, prêter serment de fidélité et de ne tenir leurs biens que du roi. Les messagers quittèrent Charlemagne et retournèrent vers le duc lui rendre compte de leur mission.





Les nobles chevaliers se dévêtirent et, pieds nus, en état misérable...

Les frères remercièrent humblement leur seigneur. Gérard de Roussillon dit alors à ses frères :

— Seigneurs, il est juste de nous dépouiller de nos vêtements et aller tout nus vers le Roi, pour lui demander grâce d'avoir offensé la haute puissance et la seigneurie de Sa Majesté !

Les autres frères répondirent qu'ils feraient ainsi.

Les nobles chevaliers se dévêtirent et, pieds nus, en état misérable, quittèrent leur logis, suivis de quatre mille chevaliers, tous pieds nus et en chemise comme leurs maîtres. Ils arrivèrent ainsi devant le Roi. C'était une preuve de grande humilité que donnaient les trois frères pour obtenir leur pardon et surtout le duc d'Aigremont, comme on va le voir.

Le Roi, voyant venir les trois frères avec leurs barons et leurs chevaliers, appela le duc Naimes et plusieurs seigneurs et leur dit :

— Ne me sauriez-vous dire quels gens je vois venir ?

— Sire, dit le duc Naimes, c'est le duc Beuves d'Aigremont avec ses gens qui viennent vous demander grâce.

Durant ce temps, le duc Beuves était arrivé devant le roi et s'était agenouillé à ses pieds en lui disant :

— Sire, pour Dieu merci, nous nous sommes rendus à vos ordres. Si j'ai tué votre fils par folie ou par outrecuidance, moi, comme votre vassal, ainsi que mes frères Gérard de Roussillon, Doon de Nanteuil, nous nous rendons à vous. Nous vous servirons de toutes nos forces où il vous plaira de nous envoyer et, toute notre vie, nous vous serons fidèles.

Quand le Roi le vit devenu si humble, qu'il vit qu'il était venu à lui en chemise et nu-pieds, quand il eut entendu le duc Beuves, il en eut pitié, et il lui pardonna la mort de son fils et ses méfaits. Alors on vit de part et d'autre chacun embrasser ses parents. Les uns pleuraient de joie, les autres de pitié. Ainsi furent apaisés le Roi et les barons par les conseils du bon duc Naimes. Les trois frères jurèrent et promirent au roi de le suivre toutes les fois qu'il le leur ordonnerait.

C'est contents à ce point qu'ils prirent congé de Charlemagne, qui fit promettre au duc Beuves qu'il reviendrait le servir à la prochaine Saint-Jean. Le Roi retourna vers Paris, et les trois frères retournèrent, joyeux, chacun en son hôtel. Ils pensaient être bien réconciliés avec Charlemagne. Mais les choses devaient aller d'une autre façon.

Le duc Beuves mourut, en effet, tué par trahison, malgré le sauf conduit du Roi, comme vous pourrez le voir si vous voulez encore écouter.

Vous devez savoir qu'un peu avant Saint-Jean-Baptiste, le Roi tenait Cour plénière à Paris. Le duc Beuves ne manqua pas de s'y rendre

comme il l'avait promis. Il partit d'Aigremont avec deux cents chevaliers. Il se mit en route pour venir vers le roi et le servir où il voudrait l'employer. Or, comme le roi était à Paris, le comte Ganelon, Fouquet de Morillon, Hardre et Bérenger vinrent à lui. Ils dirent au roi que le duc Beuves d'Aigremont venait avec deux cents chevaliers et le mirent en garde de cette manière.

— Sire, comment pouvez-vous aimer celui qui a si terriblement tué votre fils, notre cousin ? Si vous le voulez, nous vous vengerons et tuerons le duc Beuves.

— Ganelon, dit le roi, ce serait une trahison, car nous lui avons accordé une trêve ; toutefois, faites à votre volonté, mais que le péché ne retombe pas sur moi. En vérité, prenez garde, le duc d'Aigremont, qui est très puissant, a de nombreux parents, et vous pourriez vous en repentir si vous agissez de la sorte.

— Sire, répondit Ganelon, ne vous inquiétez point, il n'y a personne assez hardi pour combattre contre ma famille et moi. Je partirai demain matin avec quatre mille combattants. Ne vous inquiétez de rien : nous en délivrerons le monde.


Ganelon

— Certes, continua Charlemagne, c'est une trahison !

— Qu'importe, dit Ganelon, il a bien tué votre fils Lohier par trahison : Lohier était mon parent et je veux le venger !

— Faites comme vous voudrez, finit le Roi, mais sachez que je proteste et que tout cela ne me regarde pas.

***

Quand vint le lendemain matin, Ganelon et ses compagnons partirent de Paris avec quatre mille hommes. Ils ne s'arrêtèrent que dans la vallée de Soissons, où ils rencontrèrent le duc Beuves avec tous ses gens. Quand le duc vit arriver une aussi noble compagnie il dit à ses gens :

— Barons, je crois que voilà des gens de Charlemagne qui reviennent de la Cour

— Que peuvent-ils vouloir ? demanda un chevalier.

— Je ne sais ce que ce peut être, dit le duc, car le roi Charlemagne est vindicatif ; et s'il a avec lui des traîtres, c'est surtout Ganelon, Fouquet de Morillon et certains autres de la Cour. En vérité, cette nuit, en dormant, j'ai rêvé qu'un griffon venait du ciel et perçait mon écu et mes armes ; je sentais ses ongles me meurtrir le foie et les poumons. Tous mes hommes souffraient de grands tourments ; bientôt des ours et des lions les mangèrent et un seul réchappa ; puis, il me sembla que, de ma bouche, sortait une colombe blanche.

Un des chevaliers lui dit que ce n'était rien et qu'il ne devait pas s'effrayer d'un tel songe.

— Je ne sais, dit le duc, ce que Dieu me réserve ; mais j'ai au cœur un grand frisson.

Il commanda aussitôt à chacun de s'armer. Les chevaliers lui répondirent qu'ils le feraient très volontiers ; et aussitôt ils commencèrent à chercher leurs armes et leurs armures.

Vraiment c'est une bien terrible chose à raconter que le massacre du bon duc Beuves par le traître Ganelon.

Le comte Ganelon, bien accompagné, chevaucha à grande force, à la rencontre du duc d'Aigremont. Fouquet de Morillon, le premier, alla lui dire qu'il avait bien mal fait de tuer Lohier, le fils aîné du Roi, mais qu'il en serait puni avant la nuit. Quand le duc l'entendit, il se prit à dire :

— Grand Dieu ! qui pourrait se méfier des traîtres ? Je croyais que

le roi Charlemagne était loyal, je vois le contraire aujourd'hui ! Cependant avant de mourir, je vendrai cher ma mort.

Alors un combat terrible commença. Ganelon tua Régnier, cousin du duc Beuves ; et il s'écria :

— Frappez chevaliers, car ils ont tué mon cousin Lohier ! Le duc d'Aigremont n'a pas voulu demander grâce; mais je vais le lui faire payer cher !

Ils se jetèrent à grande force sur les gens du duc, qui se défendit vaillamment et frappa un chevalier nommé messire Faucon tellement qu'il l'abattit mort à terre devant lui.

Le duc d'Aigremont se mit ensuite à se lamenter et à se désoler, et à regretter ses frères et ses neveux.

— Hélas ! dit-il, chers fils, où êtes-vous à présent. Que n'êtes-vous ici pour me secourir. Si vous connaissiez ma situation, vous viendriez certainement à mon aide. Ah ! mes chers frères, le duc de Dordonne, le duc de Nanteuil et Gérard de Roussillon, vous ne me reverrez jamais vivant ! Que ne connaissez-vous la traîtrise entreprise de Charlemagne et du comte Ganelon qui veulent me faire aujourd'hui inhumainement mourir ! Et vous, mes chers neveux, Renaud, Allard, Guichard et Richard, j'ai grand besoin de vous en ce moment ! Ah ! mon cher Renaud, vaillant chevalier que tu es, s'il plaisait à Dieu que tu sois informé de la trahison dans laquelle je suis tombé, je serais secouru par toi : car dans tout le monde, tu n'as ton égal en beauté, bonté, vaillance et prouesse. Mais toute ma noble et vaillante parenté ne peut aujourd'hui me secourir, et malgré son sauf conduit, Charlemagne va me faire piteusement mourir !

La bataille fut terrible et rude à soutenir. Comme vous devez bien le penser, le duc d'Aigremont ne pouvait résister à tant de gens, car il n'avait avec lui que deux cents chevaliers et les traîtres étaient plus de quatre mille. Aussi était-il en mauvaise posture. Ce jour-là, il y eut tant de têtes cassées, tant de pieds et de têtes coupés que c'était une chose pénible à regarder. Ganelon vint ensuite et frappa Josseaulme de Blois tellement qu'il le tua. Puis il fit reculer les gens du duc Beuves.

Alors le duc d'Aigremont fut stupéfait et vit bien qu'il fallait périr : il frappa un homme de Ganelon et l'abattit. Il ne pouvait plus que se défendre de son mieux pour prolonger un peu son existence.

Dieu ! quel grand dommage de l'avoir ainsi vilainement trahi ! Car depuis maintes églises, maintes villes et châteaux furent mis à feu et à flammes et beaucoup de nobles y perdirent misérablement la vie.

Ganelon fit tant et si bien que les gens du duc d'Aigremont se trouvèrent bientôt fort affaiblis, car de deux cents qu'ils étaient, il n'en restait plus que cinquante.

— Barons, dit le duc Beuves, vous voyez que si nous ne nous défendons pas vaillamment, nous sommes tous morts. Par Dieu, tant que nous vivrons, il faut que chacun de nous en vaille trois, autrement il faudra rompre.

Alors le duc frappa un chevalier nommé messire Hélie, tellement qu'il le tua ; puis il cria à haute voix :

— Frappez bien, barons !

La vallée était belle, on entendait distinctement le bruit des coups tomber sur les casques. A ce moment, un nommé Griffon de Hautefeuille frappa le cheval du duc à la poitrine, de telle sorte que le cheval tomba sous lui. Le duc, qui était très vaillant, se releva immédiatement et prit son épée, croyant atteindre ledit Griffon ; mais le coup tomba sur le cheval et le trancha comme si de rien n'était.

Quand le duc d'Aigremont fut ainsi à terre, il vit bien que c'en était fait de lui, mais jura de vendre cher sa mort. Le comte Ganelon vint alors sur le duc d'Aigremont et lui passa sa lance si terriblement au travers du corps qu'il tomba mort. Le duc Griffon, père de Ganelon, descendit alors de cheval, s'approcha du duc Beuves, lui releva sa cotte de mailles et lui enfonça son épée dans le fondement à travers tout le corps, pour séparer son âme.

— Je te traite comme tu as traité jadis mon seigneur Lohier, s'exclama le duc Griffon.





Mort de Beuves.

Le traître Ganelon et le seigneur de Hautefeuille remontèrent à cheval ; ils allèrent contre ce qui restait des gens du duc, mais ceux-ci se rendirent bientôt, car ils n'étaient plus que dix. Alors, les traîtres leur firent promettre et jurer qu'ils porteraient le corps du feu duc leur maître à Aigremont, ainsi que l'on avait porté le corps de Lohier à Paris dans une bière. Lesdits chevaliers promirent de le faire. Ils prirent le corps. l'enlevèrent d'entre les autres morts dont il y avait grand nombre, le placèrent dans une bière et se mirent en route.

Quand ils furent en route, Dieu sait quels regrets, lamentations et pleurs firent entendre les chevaliers sur la mort de leur maître !

— Dieu ! disaient-ils, duc franc, comme nous sommes navrés, vous qui étiez si brave ! Vraiment, Charlemagne a mal agi en vous faisant ainsi mourir par trahison, malgré son sauf-conduit.

Tout en pleurant et en gémissant, les pauvres chevaliers partirent ainsi. Sur une charrette traînée par deux palefrois, ils portaient le corps de leur maître, le duc d'Aigremont, qui, pendant l'espace de quatre lieues, ne cessa de saigner. Vous dire les journées que les chevaliers passèrent avec le corps, je ne le puis.

Cependant ils arrivèrent auprès d'Aigremont. Bientôt la nouvelle parvint à la duchesse.

Il est inutile de vous parler de la douleur de la duchesse et celle de son fils Maugis, Avec les gens d'Eglise ils allèrent hors de la ville, au-devant du corps. Il y eut bien des pleurs et des lamentations ce jour-là. Quand la duchesse vit son seigneur et ses plaies, par trois fois, elle se pâma sur son corps. Les gens d'Eglise emportèrent le mort dans la maîtresse église où l'Evêque célébra son service et l'enterra honorablement.

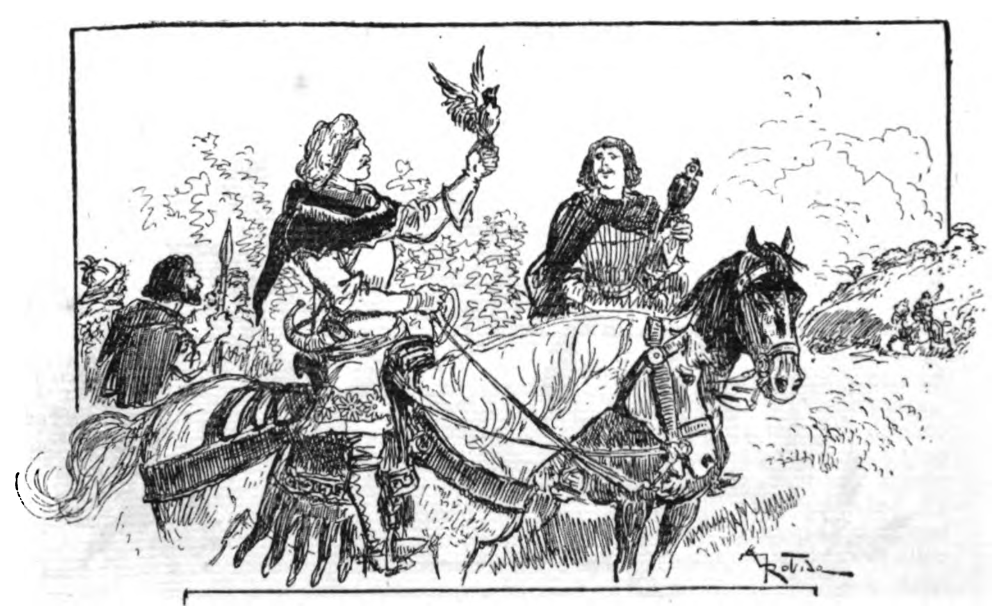
Maugis commença alors à dire :

— Beau sire Dieu ! Quel dommage d'avoir ainsi tué un seigneur par une aussi cruelle trahison ! Mais si je vis longuement, Charlemagne et les traîtres qui ont agi le payeront cher.

Il réconforta ainsi sa mère et lui dit :

— Ma chère mère, ayez un peu de patience ; car mes oncles Gérard de Roussillon, Doon de Nanteuil et mes cousins Renaud, Allard, Guichard et Richard, m'aideront bien à venger la mort de mon feu père.

Maintenant, nous laisserons les gens d'Aigremont à leurs larmes et à leurs lamentations, et retournerons au traître Griffon et à son fils Ganelon, qui, avec leurs gens, s'en retournèrent à Paris.



Les autres me serviront à porter mes faucons.

CHAPITRE II

Comment Griffon de Hautefeuille et Guènes, après qu'ils eurent tué le duc Beuves d'Aigremont, s'en retournèrent à Paris et contèrent au roi Charlemagne la mort et la trahison qu'ils avaient commise, dont le roi fut fort joyeux ; mais peu après, il en fut marri et dolent, car, par la suite, les deux frères du duc Beuves d'Aigremont, Gérard de Roussillon et Doon de Nanteuil, lui firent grande guerre, ainsi que son fils Maugis, Puis ils firent paix et accord, mais le roi ne pardonna pas aux quatre fils Aymon et à leur cousin Maugis. Ledit chapitre raconte comment Renaud tua le neveu du roi Charlemagne d'un échiquier tandis qu'ils jouaient aux échecs tous les deux, ce dont il résulta la guerre, laquelle fut si mortelle et dura si longtemps qu'elle porta grand dommage au royaume de France, perpétuellement.

Désormais c'est une bien triste chanson que vous pourrez entendre si vous le voulez.

Ce fut à la fête de la Pentecôte, après l'Ascension, que le roi Charlemagne tint une grande Cour à Paris, après avoir fait la paix avec les frères du duc Beuves d'Aigremont. A cette fête vinrent Guillaume l'Anglais, Galeran de Bouillon, quinze rois, trente ducs et bien quarante comtes. Il y vint aussi le duc Aymon de Dordonne avec ses quatre fils : Renaud, Allard, Guichard et Richard.

— Aymon, dit le roi au duc, je vous aime bien, vous et vos enfants, et je veux faire mon sénéchal du beau chevalier Renaud. Les autres me serviront à porter mes faucons et viendront à la chasse avec moi.

— Sire, dit le bon duc Aymon, je vous remercie beaucoup de l'offre que vous me faites à moi et à mes enfants. Sachez que nous vous servirons loyalement comme vos hommes ; mais je vous dis, franc roi, que vous m'avez bien désolé quand, par trahison, vous avez fait mourir mon frère le duc Beuves, malgré le sauf-conduit que vous lui aviez donné. Si nous ne vous redoutions pas, nous nous en vengerions ; mais puisque mon frère Gérard vous a pardonné, je vous pardonne aussi.

— Aymon, dit le roi, vous pensez mieux que vous ne faites. Vous connaissez l'offense que votre frère m'avait faite en tuant Lohier, mon fils aîné, que j'aimais tant. La mort de l'un compense celle de l'autre. Ne parlons plus de cela.

— Faisons ainsi, dit le duc Aymon ; mais prions Dieu de recevoir son âme, car c'était un bien vaillant chevalier.

Alors Renaud, Allard, Guichard et Richard vinrent devant le roi :

— Sire, commença Renaud, le plus beau de tous les chevaliers : vous nous avez fait venir à vous, mes frères et moi ; mais sachez que nous ne vous aimons pas et que nous avons contre vous une haine mortelle à cause de la mort de notre oncle, le duc Beuves d'Aigremont. Nous ne nous sommes jamais arrangés à ce sujet.

Le roi les ayant entendus, rougit de colère, devint noir comme du charbon et, un pli au front, très courroucé, dit à Renaud :

— Fils de ribaude, retire-toi immédiatement de devant moi, car je te jure, par saint Simon, que si ce n'était l'amour de la compagnie et des barons qui sont ici, je te ferais mettre dans une prison telle que tu ne verrais pas tes pieds et tes mains avant un mois.

— Sire, dit Renaud, vous n'auriez pas raison ; et puisque vous ne voulez pas nous entendre parler, nous nous tairons.

Les quatre fils Aymon ne parlèrent plus de cela au Roi.

La Cour était belle, la journée était claire et la société merveilleuse ; elle se composait de quinze rois, trente ducs et quarante comtes.

Ils allèrent entendre chanter la messe au monastère, où l'offrande fut riche. Puis ils revinrent au palais et demandèrent de l'eau pour se laver les mains. Le dîner était prêt, ils s'assirent.

Les quinze rois prirent place, excepté le roi Salomon et le duc Godefroi, qui servirent ce jour-là. Mais Renaud ne put manger à ce dîner, parce que Charlemagne l'avait injurié : il se disait en lui-même :

— Hélas ! Comment pourrais-je donc me venger de Charlemagne qui a fait périr mon oncle qui était si aimé et qui a été tué si vilainement ? Si je ne me venge pas, je deviendrai fou.

Maugis et ses frères le réconfortaient un peu.

Après le dîner, les barons sortirent pour aller se divertir et prendre leurs ébats. Berthelot, le neveu du Roi, appela Renaud pour jouer aux échecs. Il y alla à contre-cœur, car il aurait mieux fait de partir.

De beaux et vaillants chevaliers devaient en mourir et beaucoup d'enfants devenir orphelins, comme vous allez le voir, si vous écoutez.

⁂

Berthelot et le brave Renaud s'assirent pour jouer aux échecs, lesquels étaient d'ivoire et l'échiquier d'or massif. Tout en jouant, une querelle s'éleva entre eux, si bien que Berthelot appela Renaud fils de ribaude et le frappa de la main au visage si fort que le sang jaillit à terre. Quand Renaud se vit ainsi insulté, il fut fort en colère et jura par Dieu que du mal allait en résulter. Il prit aussitôt l'échiquier d'or massif et en frappa Berthelot sur la tête ; il la lui fendit jusques aux dents et l'étendit mort devant lui. Alors on commença à crier dans la salle du palais que Renaud, le fils d'Aymon, avait tué Berthelot, le neveu de Charlemagne.

Quand le roi entendit cette nouvelle, peu s'en fallut qu'il ne devînt fou.

— Barons, s'exclama-t-il à haute voix, prenez bien garde que Renaud ne vous échappe :



Il prit aussitôt l'échiquier d'or massif et en frappa Berthelot à la tête.

car, par saint Denis de France, si nous pouvons l'attraper, il ne sortira pas vivant, car il a tué notre neveu Berthelot.

Les chevaliers coururent alors après Renaud. Ses parents le défendirent noblement ; il en résulta une grande mêlée. Il y eut beaucoup de cheveux arrachés et de robes déchirées. Avant ce jour, on n'avait jamais vu une telle bataille au palais de Paris.

Maugis, cousin de Renaud, fils du duc Beuves, donna des coups terribles.

Durant qu'au palais le combat battait son plein, Renaud, ses trois frères et Maugis, leur cousin, sortirent prestement, allèrent à leurs chevaux, qui furent bientôt prêts, quittèrent Paris, se rendant à Dordonne, vers leur dame de mère.

⁂

Quand l'empereur sut que Renaud, ses frères et Maugis étaient partis, il fit armer deux mille chevaliers pour les poursuivre.

Que Notre Seigneur qui fut mis en croix les en garantisse ; car si le Roi les tient, ils mourront !

Renaud va comme le vent, monté sur son cheval Bayard. Les quatre frères et leur cousin ne s'arrêtèrent pas avant d'être en sûreté ; alors ils firent paître les chevaux d'Allard, de Guichard et de Richard. Renaud commença à se lamenter en disant :

— Beau sire Dieu, qui avez souffert mort et passion, gardez-moi, ainsi que mes frères et mon cousin, de mort, de malheurs, et surtout de tomber entre les mains de Charlemagne-le-Cruel.

Cependant, les Français les poursuivaient à grands coups d'éperon, si bien qu'un chevalier, mieux monté que les autres, atteignit Renaud et lui dit :

— Vous êtes un déloyal chevalier, rendez-vous au Roi !

Quand Renaud l'entendit, il se retourna et, d'un coup de lance dans son écu, l'abattit mort.

Renaud saisit alors le cheval et le donna à son frère Allard, qui l'enfourcha immédiatement. Puis il frappa un autre seigneur d'un coup d'épée, le tua et en donna le cheval à son frère Guichard, qui l'en remercia beaucoup. Un chevalier de Charlemagne arriva alors.

— Gloutons, dit-il, je vous rendrai au roi qui vous fera tous pendre !

— Par ma foi, cria Renaud, tu mens !

Alors il le tua d'un grand coup d'épée. Puis il saisit le cheval par la rêne et le donna à son frère Richard, qui en avait besoin.

Les trois frères étaient ainsi nouvellement montés. Renaud, sur Bayard, portait en croupe son cousin Maugis, qu'il aimait tant.

Ils vont ainsi : que Dieu les garde !

Charlemagne les poursuivit ; mais ce fut en pure perte, car il ne les prit pas. Le soleil se coucha, la nuit s'obscurcit ; bientôt, les quatre frères et leur cousin arrivèrent en la ville de Saison.



Renaud et son cousin, montés sur Bayard (on ne trouve plus aujourd'hui de tels chevaux par le monde) marchèrent tant de jours et de nuits que, bientôt, ils parvinrent à Dordonne, où ils trouvèrent la duchesse leur mère, qui vint les embrasser, leur demander ce qu'ils avaient fait de leur père et s'ils étaient partis fâchés de la Cour.

— Dame, dit Renaud, c'est vrai, car j'ai tué Berthelot, le neveu du Roi, parce qu'il m'avait appelé « fils de ribaude » et qu'il m'avait donné un tel coup au visage que le sang en avait jailli.

Quand la dame l'entendit, elle tomba comme pâmée. Renaud la releva immédiatement. Quand elle fut remise, elle dit :

— Beau fils, comment avez-vous osé faire une telle chose ! Vous vous en repentirez un jour ; votre père sera détruit ou exilé, et il en échappera à grand'peine. Je vous prie de fuir tous ; prenez mon trésor. Si votre père revient de la Cour, il voudra vous rendre à Charlemagne.



— Dame, dit Renaud, croyez-vous que notre père soit si cruel et si irrité contre nous pour nous rendre à notre mortel ennemi ?

Renaud, ses trois frères et Maugis ne voulurent pas séjourner plus longtemps. Ils prirent au trésor de leur père et de leur mère de l'or en suffisance. Puis ils s'en allèrent.

C'était bien triste à voir la mère se lamenter sur ses enfants, car elle ne savait pas si elle les reverrait jamais vivants.

Les nouveaux chevaliers partirent donc avec leur cousin Maugis. Ils quittèrent immédiatement la ville et entrèrent dans la grande forêt des Ardennes par la vallée aux Fées. Ils chevauchèrent tant que, bientôt, ils se trouvèrent au bord de la Meuse. Ils remarquèrent un endroit convenable, où ils firent bâtir un château sur une grosse et forte roche, au pied de laquelle passait ladite rivière de Meuse.

Quand ce château fut bâti, ils le nommèrent Montfort.

Je crois qu'il n'y avait pas de place plus forte depuis là jusqu'à Montpellier, car il était entouré de gros murs et de profonds fossés ; et les chevaliers ne redoutaient rien, pas même le Roi, sinon par trahison.

Charlemagne était à Paris, regrettant beaucoup la perte de son neveu Berthelot. Il vit alors venir devant lui le duc Aymon, père des quatre chevaliers, et lui fit jurer que jamais il n'aiderait ses enfants, qu'il ne leur donnerait jamais un denier et qu'en quel lieu qu'il les trouverait, il les prendrait et les lui amènerait.

Aymon n'osa le contredire, jura tout ce dont il eut regret par la suite. Après avoir ainsi promis de chasser ses enfants, il s'en alla très courroucé de Paris et retourna à Dordonne.

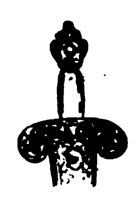
Quand la duchesse le vit, elle se mit à pleurer ; il en devina la cause.

— Dame, dit le duc, où sont donc allés mes fils ?

— Sire, répondit la dame, je ne sais de quel côté ils ont pris. Mais pourquoi souffrîtes-vous que notre fils Renaud tuât Berthelot, le neveu du Roi ?

— Dame, je n'y puis rien. Sachez que Renaud est si fort que, depuis l'incarnation de Notre-Seigneur, on n'en a pas vu de plus fort ni de plus vaillant ; et l'assemblée qui était présente au palais de Paris n'a pu l'empêcher de tuer Berthelot devant tout le monde. Auparavant, Renaud avait dit au Roi de lui faire raison de la mort de son oncle, le duc Beuves d'Aigremont. Le Roi lui avait si mal répondu que Renaud en avait été fort fâché, ce qui, joint à la dispute qu'il eut aux échecs avec Berthelot, qui l'avait frappé jusqu'à effusion de sang, fut cause de la mort du neveu du Roi : et c'est pourquoi Renaud s'est vengé. Le grand et vaillant cœur de Renaud ne pouvait endurer de telles choses. Le roi m'a fait promettre de ne pas aider mes enfants et de ne leur porter aucun secours, et que, si je pouvais les tenir, je les lui amènerais à Paris — ce que je suis bien fâché et contrarié d'avoir promis.

Nous laisserons le duc Aymon et la duchesse se lamenter sur leurs enfants et nous reviendrons au Roi.





CHAPITRE III

Comment le roi, avec tous ses barons, alla assiéger les quatre fils Aymon aidé par leur père. A Montfort, Charlemagne fut battu deux fois. Mais le château fut pris et brûlé par trahison. Bientôt Renaud et ses frères se vengent de l'empereur. Après, ils se sauvèrent dans la forêt des Ardennes, où Aymon, leur père, les trouva venant du siège et allant à Dordonne. Comment, pour garder son serment, il attaqua ses enfants et, de cinq cents hommes, ne leur en laissa que dix-sept. Renaud et ses frères n'eurent aucun mal, mais tuèrent beaucoup des gens de leur père.

L'histoire nous dit que, du temps du roi Alexandre, aucuns faits d'armes n'égalèrent ceux-ci.

Beaux seigneurs, veuillez écouter ce qu'il advint des quatre fils Aymon, les ennemis de l'empereur Charlemagne, roi de France.

A cette époque, Charlemagne les avait bannis du royaume et les avait fait rechercher par tous ses barons, jeunes ou vieux, auxquels il avait fait promettre de ne pas les secourir en quelque lieu ou de quelque manière que ce soit. C'est ce même serment qu'avait fait le vieil Aymon, leur père, ce dont il était très courroucé.

Or, l'empereur tint cour plénière à Paris ; tous les barons de France étaient là.

Un messager vint alors et, s'agenouillant devant l'empereur, lui dit :

— Sire, je vous apporte des nouvelles au sujet de ce que vous savez. Or, sachez. Sire, que j'arrive d'un grand bois des Ardennes où j'ai trouvé les quatre fils Aymon dans un château-fort. Vous pourrez les trouver et vous en venger.

Quand le Roi l'entendit, il fut fort surpris, appela ses barons et leur dit :

— Beaux seigneurs, puisque vous êtes ici, il est inutile que je vous

envoie chercher dans vos maisons. Voici : je vous prie, ainsi que tous mes hommes liges, de m'aider à me venger des quatre fils Aymon, qui m'ont causé le dommage que vous savez.

Puis quand il eut parlé, Charlemagne se leva.

Quand les barons eurent entendu la prière que Charlemagne leur adressait, ils répondirent d'une seule voix :

— Sire, nous vous obéirons ! Donnez-nous la permission d'aller dans notre pays apprêter nos armes et nos chevaux.

Chose que le Roi leur accorda.

Ils partirent tous pour leurs terres, où ils ne séjournèrent guère, car bientôt ils revinrent à Paris avec toute leur armée.

Quand le roi les vit ainsi, il les reçut joyeusement ; puis, sans tarder un seul instant, il quitta Paris.

Avec toute son armée, Charlemagne alla coucher à Montlion, une ville qui était à lui.

Le lendemain, dès que le jour parut, ils se remirent en route. Charlemagne donna le commandement de l'avant-garde au comte Guyon de Montpellier, qui avait une grande haine contre Renaud.

Quand ils furent en chemin, le Roi appela son bon vassal Regnier, Guyon d'Aubefort, le comte Garnier, Geoffroy Langon, Oger le Danois Richard de Normandie, le duc Naimes de Bavière.

— Seigneurs, leur dit-il, vous savez tous ce que vous avez à faire. Faites attention à Renaud et ne vous en approchez pas trop près. Restons tous ensemble dans un lieu suffisamment fort, afin que nous n'ayons rien à craindre. Faisons bonne garde chaque nuit, car le cœur me dit que nous demeurerons longtemps ici.

— Nous ferons ainsi, répondit le duc Naimes de Bavière.

Alors ils firent sonner les trompettes et assembler toute l'armée ; ils chevauchèrent ainsi jusqu'à ce qu'ils furent à Molins, que l'on appelait Aspes.

Quand ils furent arrivés à cet endroit, ils virent le château qu'avait fait bâtir Renaud, ses frères et Maugis, et qu'ils avaient nommé Montfort.

Etant parvenus à Aspes, Charlemagne et son armée trouvèrent les trois frères de Renaud revenant de la chasse dans la forêt des Ardennes. Richard, le plus jeune, portait un riche cor que Renaud aimait beaucoup ; ils étaient au nombre de vingt chevaliers tout au plus.

Comme ils retournaient à Montfort, Richard regarda du côté de la Meuse et aperçut l'armée du roi de France : il en fut fort étonné. Il appela Guichard, son frère, et lui dit :

— Beau frère, quels sont ces gens que je vois là ? L'autre jour j'ai entendu un messager qui disait à Renaud que l'empereur devait venir nous assiéger.

Quand Guichard entendit cela, il regarda devant lui et aperçut l'avant-garde conduite par Guyon ; Richard les vit et, piquant son cheval, lui et ses gens allèrent à la rencontre de Guyon. Richard lui dit :

— Beau sire, que sont ces gens ?

— Sire, répondit Regnier, ce sont les hommes de Charlemagne qui se rendent dans les Ardennes assiéger le château que les fils Aymon ont fait bâtir. Leur force nous inquiète. Dieu doit les réduire !

— Certes, dit Richard, je suis un soldat de Renaud et ne sais absolument rien de ce que vous me dites. Cependant je suis tenu à défendre mon maître de toutes mes forces.

Piquant alors son cheval, il s'élança sur Régnier et le frappa si fort à l'écu qu'il l'étendit mort ; il prit son cheval et le donna à un écuyer.

De part et d'autre, tous les chevaliers s'assemblèrent, ceux de France criaient : « *Mont-Joie Saint-Denis !* » et les frères de Renaud : « *Montfort !* »

Il y eut alors un sanglant et cruel combat ; on vit des écus percés et des hauberts démaillés. Il y avait tant de morts et de blessés que c'était pitié de les voir.

Que vous dirai-je de plus ? Bientôt les gens de Regnier qui faisaient l'avant-garde, furent tués ou blessés. Un écuyer vint rapporter au Roi



Ce jour-là, il y eut tant de têtes cassées, tant de pieds et de têtes coupés que c'était une chose pénible à regarder.

comment son avant-garde avait été détruite et comment Richard, frère de Renaud, avait tué Régnier.

— O Dieu ! dit l'empereur, aurais-je perdu Régnier C'est dommage. Maintenant, je ne sais plus comment je pourrai gagner, puisque mon avant-garde est détruite !

Il appela ensuite Oger-le-Danois et lui dit :

— Danois ! Allez avec le duc Naimes au secours de mon avant-garde, dont Richard a tué presque tous les gens.

Oger n'écouta rien d'autre, monta à cheval avec le duc Naimes et, accompagnés de trois cents chevaliers, ils se mirent à la poursuite de Richard.

C'était peine perdue, car Richard et ses gens s'étaient déjà retirés dans Montfort avec leur butin.

Quand Renaud vit ses frères revenir ainsi, il alla à leur rencontre, les embrassa tous et dit à Richard :

— Beau frère, où avez-vous fait le beau butin que vous ramenez ?

— Sire, répliqua Richard, je vais vous apprendre une nouvelle dont vous allez être tout ému : Charlemagne vient vous assiéger avec toute son armée, il a une si nombreuse cavalerie que c'est une merveille de la voir. Nous venions de chasser, mes frères et moi, dans le bois des Ardennes, nous avons rencontré l'avant-garde sous la conduite du comte Régnier, nous avons combattu ensemble ; mais, grâce à Dieu et à mes hommes, les ennemis ont été défaits. Nous en avons tué une partie et le reste a pris la fuite ; nous avons amené le butin que vous voyez. Le comte Régnier est mort, ainsi que plusieurs autres grands seigneurs et tous leurs gens.

Renaud leur dit :

— Je vous dois aimer plus chèrement pour avoir ainsi combattu et vaincu mes ennemis !

Puis il appela ses frères et ses gens et leur dit :

— Beaux seigneurs ! Le temps est venu de se montrer vaillants ! Que chacun songe à faire son devoir. Que notre honneur en sorte sans qu'on nous puisse rien reprocher. Montrons notre courage à Charlemagne, tant qu'il nous tienne pour méchants !

Quand Renaud eut ainsi parlé à ses frères et ses gens, ils lui répondirent de cette façon :

— Seigneur, ne craignez rien ! Nous ne vous manquerons pas et nous ne craindrons pas de nous faire tailler en pièces tant que nous serons en vie !



Renaud, voyant la bonne volonté de ses frères, dit :

— Faites fermer la porte et lever le pont, puis nous irons aux fenêtres voir les gens qui viennent contre nous.

Ils firent comme disait Renaud et, pendant qu'ils étaient aux fenêtres, ils virent venir Oger-le-Danois avec mille cavaliers.

Celui-ci, voyant que Richard était rentré dans le château, fit demi-tour et alla rendre compte à Charlemagne de ce qu'il avait vu.

— Sire, dit-il, je vous fais assavoir que le château de Montfort est le plus beau et le plus fort que vous ayez jamais vu ; il est assis sur une haute et grosse roche. Croyez qu'il ne sera pas pris si vite que vous le pensez : car ceux qui le gardent le défendront vaillamment !

Quand Charlemagne entendit parler Oger, il fut fort irrité et peu ne s'en fallut qu'il perdit la raison. Il jura par Dieu que jamais il ne retournerait en France avant que Renaud ne fût pris et que, s'il s'en emparait, tout l'or du monde ne le ferait pas échapper et qu'il le ferait pendre. Quant à son frère, Richard, il le ferait traîner à la queue d'un cheval !

— Sire, dit Oger, vous le devez, car il nous a donné bien de la peine.

— Sire, ajouta Fouquet de Morillon, n'ayez aucune crainte, nous allons vous venger rapidement. Donnez immédiatement l'ordre à votre armée de se loger légèrement aux environs de Montfort.

— Volontiers, dit le Roi, vous parlez bien !

Il fit sonner la trompette, commanda d'environner le château de Montfort et ordonna à chaque baron de faire tendre son pavillon. On fit comme le voulait l'empereur.

Je veux vous dire maintenant comme ce château était bien bâti.

Il était construit sur une haute roche, qui, d'une part, baignait dans la rivière appelée Meuse ; d'autre part, il y avait une grande forêt fort plaisante et, de l'autre côté, de belles prairies, fort plaisantes également à voir.

Quand les gens du Roi furent logés, Charlemagne monta à cheval et alla avec une petite escorte examiner la force du château.

Quand il eut bien vu et bien examiné tout à son aise, il se dit en lui-même :

— Dieu ! Comme ce château est fortifié ! Dieu ! comme ces jeunes gens connaissent bien le métier de la guerre malgré leur âge !

Puis il dit à ses gens :

— Beaux seigneurs, songez à bien combattre, car nous ne sommes pas encore à la fin de cette guerre.

Quand les pavillons du roi furent tendus, il fit placer une riche escarboucle au plus haut de sa tente. Cette pierre merveilleuse brillait comme une torche ardente ou une pomme d'or de très grand prix.

Quand les tentes furent dressées, Charlemagne y entra, fit appeler le duc Naimes et lui dit de ne laisser monter personne à cheval de huit jours, sinon pour s'amuser.

— Car je vais demander des vivres en grande abondance par tout le royaume, dit-il, avant que le château soit assailli. Faites apprêter ma chapelle, afin que nous puissions prier Dieu de nous venger des quatre fils Aymon qui, avant un mois, seront affamés, car ils ne pourront pas recevoir de vivres du dehors.

— Sire, dit le duc Naimes à l'empereur, vous pouvez mieux faire si c'est votre plaisir. Envoyez un messager à Renaud, qui lui dira de vous rendre son frère Richard et vous abandonnerez son pays ; s'il vous le rend, faites-lui trancher la tête ; et s'il refuse, que Renaud sache alors que cette guerre durera autant que sa vie.

Le Roi lui répondit :

— Vous parlez fort sagement ; mais je ne sais où trouver un messager auquel je puisse me fier.

— Sire, dit le duc Naimes, Oger et moi nous ferons le message.

— Je le veux bien, dit le Roi, je vous en saurai bon gré, car jamais vous ne m'avez abandonné.

Le duc Naimes et Oger firent leurs préparatifs. Quand ils furent prêts,

ils prirent en mains une branche d'olivier pour montrer qu'ils étaient messagers, puis ils s'en allèrent seuls, sans escorte.

Quand Allard, qui faisait la garde, vit venir ces hommes, il leur dit :

— Qui êtes-vous, seigneurs, qui venez ici sans mot dire ?

— Seigneur, dit le duc Naimes, nous sommes messagers du Roi, qui nous a envoyés ici pour parler à Renaud, un des fils Aymon.

Immédiatement Allard vint dire à son frère et seigneur, qu'il y avait à la porte deux messagers du roi qui voulaient lui parler.

Renaud répondit qu'il voulait les voir, qu'on leur ouvrît la porte et baissât le pont.

On fit entrer les barons et on les mena à Renaud. Dès que celui-ci les vit, il les salua courtoisement, puis tous trois s'assirent sur un banc.

Le duc Naimes commença :

— Renaud l'empereur Charlemagne de France vous mande que vous lui remettiez Richard votre frère pour en faire ce qu'il voudra. Si vous ne le faites, le roi vous défie et ne vous laissera pas avant de vous avoir tout pris ; alors il vous fera tous pendre.

Quand Renaud entendit ces paroles, il rougit de dépit et répondit :

— Par la foi que je dois à tous mes amis, si ce n'était que je vous aime, je vous ferais trancher les membres, car vous m'avez bien desservi. Vous êtes mon parent, vous auriez dû me défendre et me protéger contre tous. Vous-même, vous me conseillez une trahison et une chose contre mon devoir.

« Dites à Charlemagne qu'il n'aura point mon frère Richard ; qu'il fasse ce qu'il voudra, nous ne le craignons et nous n'attachons pas un denier d'importance à ses menaces. Dites-lui aussi qu'avant qu'il nous prenne. il se passera des choses dont il se souviendra. Sortez, incontinent, de notre palais. car votre vue m'exaspère. »

Le duc Naimes de Bavière et Oger ne firent autre demeure ; ils partirent sans attendre et retournèrent vers le Roi, auquel ils contèrent tout ce que Renaud leur avait dit.

Quand l'empereur entendit cette réponse, il fut si irrité qu'un peu plus il devenait enragé tout vif et commanda l'attaque du château.

Il n'y avait que trois portes. A la porte maîtresse furent mis le comte Guy, Fouquet de Morillon, le comte de Nevers et Oger-le-Danois. A la seconde porte étaient le duc de Bourgogne et le comte Albunois. Devant la troisième se tenait le vieil Aymon, qui était venu à Charlemagne pour combattre contre ses enfants.

Or, l'empereur assiégeait Renaud et ses frères ; mais Dieu donnait santé à Renaud. Charlemagne avait plus à y perdre qu'à y gagner.

Renaud et ses frères étaient de si habiles et si sages chevaliers qu'ils défendirent bien leur château contre Charlemagne. Cependant, ils étaient cernés par un si grand nombre de gens que c'était merveille de les voir.

Il y avait là des Bretons, Flamands, Meusois, Origneux, Anglais, Bourguignons et, en outre, des Berruyers et des Français.

Renaud fit une chose qui tourna à son honneur ; il dit à ses gens :

— Beaux seigneurs, je vous prie de ne pas monter sur vos chevaux avant que vous n'ayez entendu sonner la trompette, car je vois les gens du Roi si fort préoccupés que nous n'aurions pas d'honneur à faire une sortie sur eux ; mais quand ils seront un peu reposés, nous tomberons sur eux.

« Je vous prie et requiers tous de montrer alors votre vaillance et votre vigueur. »

Sachez qu'au château de Montfort il y avait une porte dérobée sur le rocher, par laquelle Renaud et ses frères sortaient à couvert et sans danger, quand ils voulaient, ou lorsqu'ils se rendaient à la chasse.

Renaud vit bientôt qu'il était temps de sortir sur ses ennemis. Il appela Samson-le-Bordelais, qui était venu le secourir ainsi que ses frères et avait amené cent chevaliers avec lui.

— Sire, dit Renaud, il est temps que nos ennemis sachent qui nous sommes ; si nous demeurons plus longtemps inactifs, le roi pourra croire que nous sommes des lâches.

Après que Renaud eut dit ces paroles, il vint à son frère et dit :

— Beau frère Richard, je ne vous abandonnerai jamais tant que je serai vivant, car je vous aime comme moi-même, c'est justice d'ailleurs, puisque nous sommes frères, je vous considère comme le meilleur des chevaliers de ma famille.

Alors il le prit dans ses bras et l'embrassa tendrement ; puis il continua :

— Frère, faites sonner la trompette pour préparer la sortie, nous allons montrer à Charlemagne quels gens nous sommes ; si Dieu voulait que nous puissions prendre le comte d'Etampes, j'en serais fort joyeux, car de tous nos ennemis c'est lui qui nous a fait le plus de mal. Je ne crois pas qu'il nous échappe, car il est toujours à l'avant-garde.

Quand ces paroles furent terminées, les quatre frères et toute l'assistance s'armèrent et sortirent par la fausse porte sans faire aucun bruit ni dire un seul mot. Ils tombèrent sur l'armée de Charlemagne avec tant de fureur que c'était plaisir de les voir. Ils firent un tel carnage de gens et renversèrent tant de tentes et de pavillons, que c'était pitié de les voir. Il eut fallu voir Renaud, monté sur Bayard, et les armes qu'il faisait, car celui qu'il rencontrait pouvait se considérer comme très malheureux. A la vérité, tous ceux qui l'attaquaient étaient fendus aussi facilement que s'ils avaient été sans armures.

Quand les gens de Charlemagne virent arriver leurs ennemis, ils coururent immédiatement à leurs armes et lorsqu'ils furent armés allèrent contre les troupes de Renaud. Une bataille cruelle commença : c'était pitié de voir à terre des lances tordues et rompues, des écus percés et brisés, des bons hauberts desmaillés et des bons chevaliers mourir sur le sol ! Quand le vieil Aymon entendit le bruit, il monta à cheval le plus vite qu'il put, ainsi que ses hommes, et se mit en bataille contre ses fils.

Renaud, voyant alors son père, fut bien triste et dit à ses frères :

— Voici grand merveille ! Voici notre père. Suivez mon conseil, laissons-lui la place, car je ne voudrais, pour rien au monde, qu'un de nous portât la main sur lui.

Ils se tournèrent vers un autre côté de la bataille ; mais leur père vint sur eux et commença à les vivement malmener. Renaud, voyant que son père les attaquait si cruellement, lui dit fort irrité :

— Mon père, ce que vous faites est certainement mal et péché, car au lieu de nous défendre et de nous garder comme vous devriez le faire, vous nous faites plus de mal que tous les autres. Je vois bien que vous nous aimez peu et qu'il vous déplaît que nous soyons si courageux et si durs contre Charlemagne. Nous savons que vous nous avez déshérités et que nous n'aurons rien de vous. Nous avons fait construire ce petit château pour nous y retirer et vous-même vous venez le détruire ; ce n'est pas l'œuvre d'un père mais celle du Diable ; si vous ne nous faites pas de bien, ne nous faites pas de mal. Je vous jure, par tous les saints, que si vous avancez encore sur nous, je ne serai plus aussi naïf et vous donnerai un tel coup d'épée que vous aurez lieu de vous repentir de la folie que vous faites.

Quand Aymon entendit ce que disait son fils, il en eut un tel deuil au cœur que peu ne s'en fallut qu'il ne tombât pâmé à terre.

Il reconnut que Renaud avait raison ; mais il ne pouvait agir autrement tant il redoutait Charlemagne. Cependant, il se retira et laissa ses fils passer outre. Ces derniers firent un tel massacre des gens du roi que c'était merveille.

Pendant que Renaud faisait ainsi des reproches à son père, Charlemagne, Aubry, Oger, le comte Henri et Fouquet de Morillon arrivèrent. Quand Renaud les aperçut, il fit sonner les trompettes pour rallier ses gens. Lorsqu'ils furent réunis de part et d'autre, un chevalier du roi, nommé Thierry, lança son cheval contre les hommes de Renaud : mais quand Allard le vit, il piqua son cheval des éperons, courut sur Thierry et le frappa si fort à l'écu qu'il lui passa son épieu au travers du corps et que ledit Thierry tomba mort.

Quand l'empereur vit tomber son chevalier, il fut si colère qu'il en perdit presque le sens et la raison. Il cria à haute voix :

— Seigneurs barons, prenez vengeance de ces butors qui nous maltraitent ! Qu'ils soient fort et terriblement punis !

Aymon, entendant ainsi parler Charlemagne, craignant d'en être blâmé, piqua son cheval et frappa si cruellement un des chevaliers de ses enfants, appelé Amonoy, que, d'un coup de son bras d'acier, il lui fit voler la tête de dessus les épaules.

— Père, lui dit son fils Renaud, vous agissez bien mal de tuer ainsi mes gens. Par la foi que je dois à Saint-Paul, si je ne croyais être blâmé, je me vengerais cruellement sur vous.

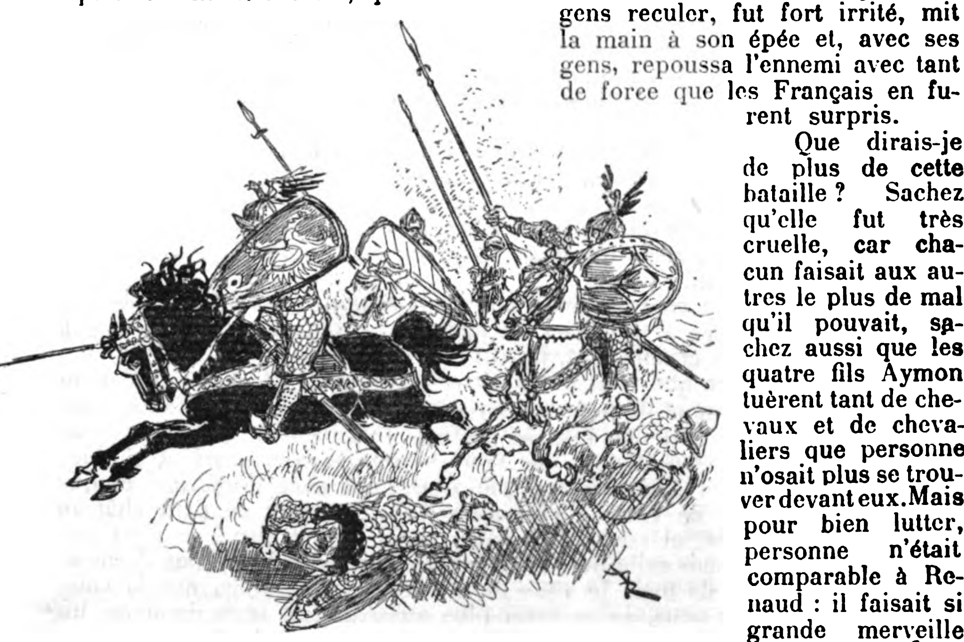
Il dit ensuite :

— Ah ! ma mère, comme vous seriez triste, si vous saviez ce que nous fait notre père aujourd'hui !

Quand Fouquet de Morillon vit que les gens de Renaud résistaient si bien, il s'écria :

— Sire roi et empereur, je crois qu'on vous oublie ; envoyez plusieurs de vos gens et ordonnez-leur d'arrêter les traîtres qui se joignent à vos ennemis, et qu'ils soient immédiatement pendus ou écorchés vifs.

Les Français, ayant entendu ce que disait Fouquet de Morillon, piquèrent leurs chevaux et frappèrent avec tant de fureur sur les gens de Renaud qu'ils les firent reculer, qu'ils l'eussent voulu ou non. Allard, voyant ses gens reculer, fut fort irrité, mit la main à son épée et, avec ses gens, repoussa l'ennemi avec tant de force que les Français en furent surpris.



Les Français piquèrent leurs chevaux.

Que dirais-je de plus de cette bataille ? Sachez qu'elle fut très cruelle, car chacun faisait aux autres le plus de mal qu'il pouvait, sachez aussi que les quatre fils Aymon tuèrent tant de chevaux et de chevaliers que personne n'osait plus se trouver devant eux. Mais pour bien lutter, personne n'était comparable à Renaud : il faisait si grande merveille aux armes que, de crainte, les Français n'osaient plus bouger. A dire vrai, Renaud ne donnait pas un coup sans tuer. Sachez encore qu'à cette bataille, les parents ne s'épargnaient pas et se tuaient comme des bêtes féroces.

A un certain moment du combat, le roi Yon de Saint-Omer, qui montait un fort bon cheval qui courait très bien, renversa mort devant lui un chevalier nommé Guyon et culbuta sa monture. Renaud en fut fort irrité ; il prit son enseigne et dit à ses gens :

— Faites en sorte que j'aie ce cheval ; je serais fort peiné de ne pas l'avoir, je veux qu'il tienne compagnie à Bayard.

Guichard, ayant entendu ce que disait son frère, n'hésita pas, piqua son cheval et frappa Yon de Saint-Omer si durement qu'il lui traversa la poitrine de part en part de son glaive et l'étendit mort à terre. Il prit ensuite le cheval par le mors et le conduisit à Renaud en disant :

— Sire, nous avons maintenant le cheval que vous demandiez, vous pourrez le monter quand il vous plaira.

— Frère, répondit Renaud, grand merci de ce présent. Vraiment, vous m'avez servi à plaisir. Nous avons maintenant deux chevaux auxquels nous pouvons nous fier. Montez-le, dit encore Renaud.

Guichard, entendant son frère, monta sur le cheval et donna le sien à garder à un bon écuyer.

Quand Renaud revint à la bataille et revit son père, il fut si irrité que peu ne s'en fallut qu'il ne perdît le sens ; et il lui dit par reproche :

— Par ma foi, père, vous êtes bien à blâmer ; vous pourriez bien vous abstenir de nous venir voir si souvent. Nous allons vous montrer que vous êtes notre père, non pas bon mais mauvais, car vous êtes vraiment dur pour nous. A Noël et à Pâques, on doit aller voir ses amis, festoyer avec eux et vous vous ne le faites pas ; au contraire, vous venez nous visiter en ennemi et nous faites le plus de mal que vous pouvez. Ce n'est pas là amour de père, mais de parâtre !

— Ribaud, répondit le duc Aymon, gardez-vous bien, car si Charlemagne peut vous attraper, rien au monde ne pourra l'empêcher de vous pendre ou de vous trancher les membres.

— Père, dit Renaud, laissez cela et venez nous aider ; bientôt le roi sera battu.

— Que Dieu te maudisse, malheureux ! Je suis trop vieux pour trahir !

— Père, répliqua Renaud, vous nous aimez bien peu, je le vois, mais gardez-vous bien. Je vous montrerai si je connais la lance et l'épée.

Après avoir dit ces paroles, il piqua Bayard, alla frapper un chevalier nommé Guymer et l'étendit mort. Quand Charlemagne vit celui qui était mort, tout furieux, il piqua son cheval et, un bâton de fer à la main, voulut faire cesser le combat, voyant que ses gens ne pouvaient résister aux grands coups de Renaud et avaient le dessous. Car vraiment c'était merveilleux de voir ceux de Renaud, frapper à grands coups, abattre hommes et chevaux. Charlemagne revint aux Français et leur commanda de se retirer, car il était temps de cesser le combat. Comme ils se préparaient à le faire, Bernard-le-Bourguignon frappa si rudement Simon-le-Bernois qu'il l'étendit mort à ses pieds.

Quand les quatre fils Aymon virent que Simon était mort, ils en furent bien fâchés, ils piquèrent leurs chevaux et rentrèrent dans la mêlée pour se venger de leurs ennemis.

Sachez que, dès l'arrivée de Renaud, on s'aperçut de sa présence, car il fit périr au moins trois cents des meilleurs chevaliers de Charlemagne que ledit Charlemagne regretta beaucoup. Allard fendit la presse et alla jouter contre le comte d'Etampes, dont il perça l'écu et traversa le corps de sa lance, si bien qu'il le tua. Quand Renaud vit cela, il vint auprès de son frère Allard, l'embrassa sous son casque et lui dit, en s'inclinant devant lui :

— Beau frère, bénie soit l'heure à laquelle vous naquîtes, car vous nous avez vengé du plus grand ennemi que nous avions !

Ayant dit cela, il fit sonner la trompette pour rallier son monde.

Quand le roi vit le grand dommage que les quatre fils Aymon lui faisaient, il cria à haute voix :

— Seigneurs barons, retirez-vous, car nos ennemis sont de trop bons chevaliers. Retournons en arrière et laissons-les là. C'est un grand déshonneur pour nous. Retournons à nos tentes, je vous prie. Je vous jure, par tous les saints, qu'à moins d'être affamé, leur château ne sera jamais pris, car ce sont des chevaliers trop bons, trop preux, trop sages et trop instruits aux choses de la guerre.

Quand les barons de Charlemagne ouïrent les commandements du roi, ils lui dirent :

— Sire, nous suivrons vos ordres.

Et comme ils allaient partir, Renaud et ses frères arrivèrent à bride abattue sur les gens de Charlemagne qu'ils mirent en fuite et poursuivirent jusqu'à leurs tentes. Antoine Guiemault, le comte de Nevers et Thierry-le-Normand furent faits prisonniers, car aucun homme ne pouvait résister à Renaud ni à ses frères. Dès qu'il vit la déconfiture et la fuite des gens du roi, il fit sonner la retraite. Quand ils furent tous rassemblés, Renaud

retourna joyeusement à son château, ses frères et lui protégeant l'arrière-garde et leurs prisonniers.

Aymon, leur père, arriva à la rescousse et voulut entraver leur marche. Renaud, voyant cela, enragea de colère. Il fit faire demi-tour à Bayard et frappa si rudement le cheval de son père qu'il le tua, car il ne voulait pas frapper son père. Aymon, se voyant à terre, se releva immédiatement, mit l'épée à la main et commença à se bien défendre. Mais sa défense avait bien peu de valeur, car ses enfants l'auraient fait prisonnier, si Oger-le-Danois n'était venu le secourir.

— Sire, lui dit alors Oger, que vous semble-t-il de vos fils ? Ils sont chevaleresques, comme vous pouvez le voir.

Quand Aymon fut remonté à cheval, il poursuivit ses enfants comme un homme fort en colère et insensé.

— Courons après ces misérables, dit-il à ses gens, car s'ils vivent longuement, ils nous feront du dommage si grand qu'on ne pourra le réparer.

Renaud, apercevant son père qui les menait si mal, tourna la tête de Bayard. Aidé par ses frères, ils frappèrent tellement sur les gens de son père qu'ils les mirent en fuite malgré eux. Ils ne pouvaient plus résister aux coups que leur portait Renaud, car, en vérité, aucune armure ne pouvait résister à l'épée de Renaud qui les fendait dès qu'elle les touchait.

Le roi, voyant le grand courage de Renaud, se signa, émerveillé, puis il piqua son cheval et alla à la rencontre de Renaud :

— Je vous défends d'aller plus avant, lui dit-il.

Renaud, à la vue du roi, le salua et se retira. Puis il dit à ses hommes :

— Tournez en arrière, voici le roi et je ne voudrais, pour rien au monde, que personne de nous mît la main sur lui.

Entendant cela, les gens de Renaud mirent leurs épées aux fourreaux, retournèrent au château où ils rentrèrent fiers et joyeux de la belle aventure qui leur était arrivée ce jour-là. Quand ils furent dans le château de Montfort, ils firent lever le pont, allèrent se désarmer et trouvèrent le manger tout prêt. Ils s'assirent, et, avec eux, il y avait grande foison de prisonniers

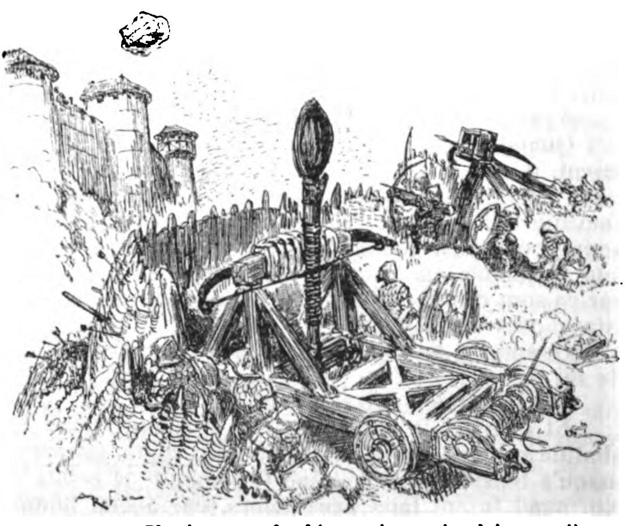
Après le repas, Renaud remercia son frère de ce qu'il avait mis à mort le comte d'Etampes.

Charlemagne, voyant que Renaud était rentré dans son château, regagna sa tente et jura que jamais il ne partirait de là qu'il n'eût pris le château et les quatre fils Aymon.

Que vous dirais-je de plus ? L'empereur Charlemagne fut bien treize mois pleins au siège de Montfort. Il ne se passait pas de semaine sans qu'il y eut combat ou escarmouche. Je vous dirai que Renaud n'était pas si assiégé puisqu'il allait chasser au bois ou à la rivière, toutes les fois qu'il voulait.

Il advint plusieurs fois à Renaud de parler de paix aux Français : il leur disait :

— Beaux seigneurs ! Je vous en prie, dites au roi qu'il ne nous prendra jamais par force, car notre château est solide et bien garni. Dites aussi à Monseigneur



L'empereur Charlemagne fut bien treize mois pleins au siège de Montfort.

le roi que ce qu'il peut avoir par la bonté, il n'essaye pas de l'obtenir par la force ; il peut avoir le château et nous aussi de la manière que je lui dirai. Je lui remettrai le château de Montfort, pourvu que mes frères, mes gens et moi ayons la vie sauve et que la guerre qui dure depuis si longtemps finisse.

— Renaud, dit Oger-le-Danois, vous parlez bien et sagement. Je vous promets que je le dirai au roi et je vous assure que s'il suit mon conseil, il le fera. Vous n'êtes pas des gens à batailler ainsi ni à être éloigné de la cour ; mais si le roi vous avait auprès de lui, ce serait bien mieux.

Comme Renaud et Oger parlaient ainsi, Fouquet de Morillon arriva et cria à Renaud :

— Vassal ! vous êtes fou ! Je vous ai bien écouté, vous nous abandonnerez Montfort car il n'est pas à vous, et les têtes également !

— Fouquet, dit Renaud, vous m'avez toujours desservi. Je sais bien que le mal que me veut l'empereur vient de ce que j'ai tué son neveu Berthelot (Dieu ait son âme) d'un coup d'échiquier. Certes, je n'en puis rien : Dieu sait qu'il avait tort. Quand nous jouâmes ensemble, il eut certaines paroles, puis il me donna un tel coup sur la tête que le sang jaillit jusqu'à terre. Quand je me vis ainsi arranger, je ne pus me contenir ni endurer l'outrage qu'il m'avait fait sans raison. Je me suis défendu à mon corps défendant, car si je m'étais laissé tuer volontairement, jamais mon âme n'aurait obtenu son pardon. Rappelle-toi, Fouquet, que ce que j'ai fait c'est à mon corps défendant. Mais assez de paroles ; et dites au roi s'il vous plaît, qu'il nous prenne à sa merci et que nous soyons bons amis ; si vous le faites, vous n'en pourrez retirer que de l'honneur ; autrement vous pourriez y mourir comme un autre.

— Par Dieu ! dit Fouquet, tout cela n'est rien et vous y mourrez vous et vos frères.

— Fouquet, dit Renaud, vous nous menacez trop, il n'appartient pas à vous de tant menacer des chevaliers qui valent mieux que vous. Et si vous avez quelque chose sur le cœur, confessez-vous sans tarder, car tenez pour vrai que vous allez après votre mort.

Quand Renaud eut terminé, ils retournèrent à leur tente. L'armée resta ainsi sans rien faire. Les Français s'en allèrent alors, ce dont le roi fut très contrarié.

Alors Charlemagne appela son arrière-ban dans tout le royaume. Quand toutes ses troupes furent assemblées, il dit :

— Seigneurs, je me plains à vous des quatre fils Aymon, qui ont détruit et pillé mon pays. Leur château de Montfort est si bien fortifié qu'on ne pourra pas le prendre de force mais seulement par la famine. Dites-moi ce que je dois faire, je suivrai votre conseil.

Quand les barons entendirent les plaintes du roi, il n'y en eut pas d'assez hardis pour oser dire un mot. Seul, le vieux duc Naimes de Bavière répondit :

— Sire, si vous voulez me croire, je vous donnerai un bon conseil. Retournons en haute France, car nous sommes trop près de l'hiver pour faire la guerre ; quand le bon temps sera revenu, nous reviendrons assiéger Montfort. Je vous assure que Renaud n'est pas si enfermé qu'il ne puisse aller à la chasse ou à la pêche quand il lui plaît. Homme qui peut entrer et sortir à sa guise n'est pas assiégé. D'autre part, Renaud et ses frères sont de vaillants chevaliers qu'il sera difficile de vaincre. Voilà mon conseil, sire ; qui sait mieux, vous le dise !

Hernier de la Seine parla alors :

— Sire, droit empereur, je vous donnerai un meilleur conseil, si vous voulez me croire. Donnez-moi le château, tout ce qu'il contient et la seigneurie de cinq lieues aux environs et, avant un mois, je vous donnerai Renaud et ses frères prisonniers. Alors nous retournerons en France voir nos femmes et nos enfants.

— Hernier, dit le roi, vous avez bien parlé, et si vous pouvez faire ce que vous dites, je vous donne le château et ce que vous avez demandé.

— Sire, dit Hernier, je vous remercie et je vous promets de vous rendre Renaud et ses frères avant un mois, comme je le pense,

Sachez qu'il n'atteignit point son but et qu'il ne tint pas à Charlemagne ce qu'il lui avait promis : car Renaud lui coupa la tête à quelque temps de là. Vous allez le voir d'ailleurs, si vous voulez encore écouter ce récit et comment il en mourut lui et tous ses gens.

Hernier de la Seine n'attendit pas plus longtemps et dit à Charlemagne :

— Sire, commandez à Guyon de Bourgogne de faire apprêter mille bons chevaliers bien armés et bien en point ; et que demain, avant le jour, ils aillent sans aucun bruit au-dessus de la montagne et je les ferai rapidement entrer dans le château.

Ayant dit cela, il retourna à sa tente et se fit armer, puis dès qu'il fut prêt, il monta à cheval, alla jusqu'à la porte du château de Montfort et dit à ceux qui la gardaient :

— Par Dieu, beaux seigneurs ! Hélas, ayez pitié de moi, laissez-moi entrer ou autrement je suis mort, car Charlemagne me poursuit pour me faire mourir, parce que je lui ai dit beaucoup de bien de Renaud ; de plus, j'ai quelque chose à dire à Renaud dont il sera joyeux.

Quand les gardes des portes l'eurent entendu parler ainsi, ils baissèrent le pont sans tarder, le firent entrer, le désarmèrent et le reçurent avec grand honneur. Mais le mauvais traître devait leur en savoir peu de gré.

Durant ce temps, Charlemagne avait fait apprêter Guyon de Bourgogne et mille chevaliers avec lui. Il les avait envoyés sur la montagne sans faire le moindre bruit. En attendant que le jour arrive, il les fit embusquer près du château. Sachez que Guyon avait avec lui les meilleurs chevaliers de Charlemagne.

Hernier, le traître fut donc introduit dans le château de Montfort, où l'on faisait bonne chère. Renaud, apprenant qu'il était arrivé un chevalier de Charlemagne, voulut lui parler et l'envoya chercher ; puis il lui dit quand il fut devant lui :

— Qui êtes-vous, beau frère qui êtes venu ici ?

Et l'autre répondit :

— Sire, j'ai nom Hernier de la Seine et je me suis fâché avec Charlemagne par amour pour vous, c'est pour cela que je suis venu ici, car maintenant je ne sais plus où aller.

— Bel ami, s'écria Renaud, puisque vous êtes notre ami, soyez le bienvenu, car les biens que Dieu m'a donnés ne peuvent faillir ! Or, dites-moi, je vous prie, comment se porte l'armée de Charlemagne et s'il a beaucoup de vivres ?

— Sire, dit Hernier, ils ont un peu souffert et je puis vous assurer que l'armée s'en ira avant quarante jours, les barons ne veulent plus y demeurer, ce dont le roi est fort irrité. Je vous affirme aussi que si l'armée s'éloignait, vous pourriez gagner beaucoup en l'attaquant en queue.

— Ami, dit Renaud, vous venez de me réconforter, car si vous dites vrai et si le roi est battu, il n'osera plus m'attaquer à nouveau.

Renaud emmena Hernier, il firent bonne chère avec ses frères, qui lui demandèrent des nouvelles de l'armée du roi.

Il n'y eut rien d'autre alors. Quand l'heure du souper vint avec le soir, Renaud et ses frères soupèrent joyeusement avec le traître Hernier. Après le repas, tous les chevaliers s'en allèrent coucher ; ils étaient très fatigués de porter les armes et ils n'avaient cessé de batailler tout le jour.

Sachez qu'ainsi que Renaud l'avait ordonné, Hernier fut très bien hébergé cette nuit-là.

Quand tous les chevaliers furent endormis, Hernier, lui, comme le mauvais Judas, ne dormait pas, mais se leva, prit ses armes et s'arma. Dès qu'il fut bien prêt et bien armé, il alla au pont, coupa les cordes qui le soutenaient, le baissa, monta sur la muraille où il trouva celui qui faisait le guet, à qui il coupa la gorge. Puis il lui enleva les clés dont il avait la garde, revint à la porte et l'ouvrit.

Guyon de Bourgogne, voyant la porte ouverte, n'attendit pas plus longtemps, entra dans le château avec ses gens, où ils commencèrent à tuer tout ce qu'ils rencontraient.

Or, écoutez cette belle aventure : Dieu préserva Renaud et ses frères de cette trahison. Sachez que les valets de table, après avoir soupé, étaient



Hernier trouva celui qui faisait le guet et lui coupa la gorge.

ivres et s'en étaient allés se coucher. Quand ils furent endormis, le cheval d'Allard, qui était un peu bouillant, commença à faire du bruit avec les autres. Richard et Allard, entendant cela, se levèrent et virent la porte de la salle ouverte et des armes reluire au clair de lune. Ils allèrent alors au lit où ils avaient couché le traître Hernier, ils ne le trouvèrent pas et en furent très surpris. Renaud s'était, lui aussi, éveillé et demanda :

— Qui êtes-vous qui marchez à cette heure ? Laissez dormir les chevaux qui ont travaillé tout le jour !

Allard cria alors à Renaud :

— Beau frère, nous sommes trahis ! Hernier le traître a fait entrer les hommes de Charlemagne qui tuent nos gens

Renaud entendant cette parole n'attendit plus rien ; il se leva, s'arma prestement et cria à ses frères et à ses hommes :

— En avant ! mes amis. Montrons-nous vaillants, nous en avons besoin !

Sachez que Renaud n'avait avec lui que trente chevaliers dans la forteresse du donjon, car tous les autres étaient dans la cour basse qui ressemblait à une petite ville bien peuplée. C'est là que Guyon de Bourgogne et ses gens les tuèrent. Renaud et ses frères s'étaient armés, comptant bien se défendre.

Hernier, le traître bruyant, arriva par la maîtresse rue, suivi par cent chevaliers armés. Renaud dit à ses frères :

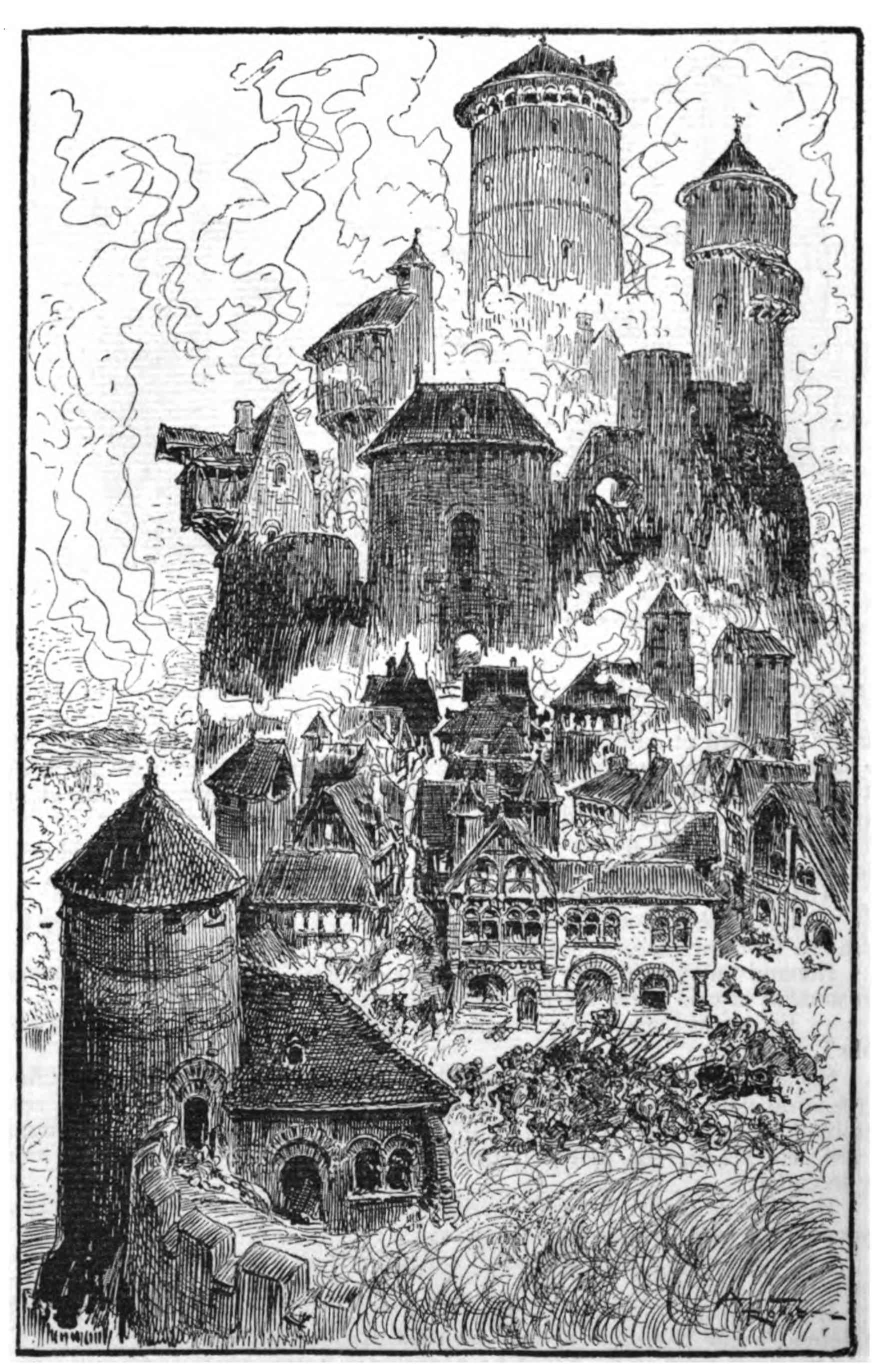
— Beaux seigneurs, avançons ! car si Dieu ne nous aide, nous sommes perdus !

Ils se mirent alors en travers de la porte et commencèrent à si bien se défendre que personne ne pouvait plus passer sans être tué.

Que vous dirai-je de plus ? La cour basse commençait à s'émouvoir et des cris commençaient à s'élever. Ceux du donjon se défendaient très vaillamment.

Lorsque les gens de Charlemagne virent que ceux du donjon résistaient si bien, ils mirent le feu dans la cour basse et commencèrent à abattre les maisons ; en peu de temps le feu eut tout brûlé et atteignit le donjon.

Renaud, se voyant ainsi pris, en fut fort irrité :



L'incendie du château de Montfort.



En peu de temps ils eurent écartelé Hernier.

— Qu'allons-nous faire ici ? dit-il à ses frères. Si nous demeurons un peu plus, nous serons tous morts ou pris. Si ce n'était pas le feu, je promets à Dieu que nous jetterions ces gens hors d'ici ; mais puisque le feu y est, nous n'avons plus à y rester. Suivez-moi ! dit-il enfin à ses frères.

Ils allèrent à la fausse poterne, l'ouvrirent et sortirent, lui, ses frères et ses gens. Une fois dehors, ils se trouvèrent encore plus embarrassés qu'avant, car ils ne savaient où aller.

Or, écoutez ce qu'ils firent comme de vaillants chevaliers.

Quand ils virent brûler le château, ils entrèrent dans un souterrain par peur du feu et fermèrent bien la porte. Alors ils commencèrent à si bien se défendre que tous ceux qui entraient avaient la tête coupée. Hernier le traître s'en aperçut, prit ses gens, alla au souterrain et attaqua durement Renaud et ses frères et tous ceux qui étaient dedans avec eux. Sachez qu'à l'entrée du souterrain il y eut de belles armes.

Durant que les quatre fils Aymon étaient dans le souterrain, ils entendirent les cris de plusieurs de leurs gens que Hernier faisait tuer. Renaud dit alors à ses frères :

— Seigneurs, allons secourir nos gens ; car s'ils mouraient, ce serait une grande faute de notre part.

— Sire, dirent ses frères, allons, de par Dieu, quand il vous plaira !

Dès qu'ils furent hors du souterrain, la mêlée fut dure. Il fallait voir Renaud et ses frères donner des grands coups ! Renaud frappait de si merveilleux coups avec son épée Flamberge qu'elle tranchait tout ce qu'elle rencontrait. Renaud était si courroucé qu'il ne se souciait plus de son corps ni de sa vie. Il faisait un si grand dommage à ses ennemis qu'aucun n'osait plus l'approcher. Il avait mis son écu sur son dos et tenait son épée Flamberge à deux mains. Il faisait une si grande destruction des gens de Charlemagne que la place était toute couverte de sang. Quand Renaud vit que leurs ennemis étaient tout étonnés de ne pouvoir l'atteindre, il dit à ses frères :

— C'est une grande couardise de nous cacher ainsi.

— Sire, dit Allard, vous dites vrai !

— Alors, répliqua Renaud, mes seigneurs et mes frères, tâchons de bien faire, car les traîtres sont faciles à battre et ne pourraient nous résister.

Ayant dit ces paroles, il alla à la porte du château où le feu était un peu calmé ; malgré l'ennemi, il ferma la porte du donjon et leva le pont-levis. Cela fait, il revint à la mêlée et retrouva ses frères qui tuaient tant de chevaliers que c'était merveille de les voir, car ils ne donnaient coup qui n'abattît homme.

Or, Hernier le traître était dans la mêlée du donjon, dont Renaud avait fermé la porte et levé le pont-levis. Renaud, voyant qu'il n'avait rien à craindre de l'armée de Charlemagne, entra si terriblement dans la mêlée, aidé par ses frères, que bientôt de tous les gens de Charlemagne qui étaient dans le donjon il ne resta que Hernier le traître et douze autres. Voyant que tous étaient morts, Renaud entra avec ses frères pour prendre Hernier et les douze autres. Dès qu'ils s'en furent saisis, Renaud fit faire un gibet sur la plus haute tour et fit pendre et étrangler les douze hommes. Quant à Hernier, on fit lier chacun de ses membres à la queue d'un cheval, puis on fit monter chaque cheval par un page. Dès qu'ils furent en selle, ils frappèrent des éperons, les chevaux étant forts et courageux et allèrent l'un d'un côté, l'autre de l'autre. En peu de temps, ils eurent écartelé Hernier.

C'était justice ! Ainsi doivent mourir les traîtres !

Quand Hernier fut mort, Renaud fit faire un grand feu et l'y fit jeter, puis quand il fut brûlé, il en fit jeter les cendres au vent.

Vous avez vu comme furent tués les traîtres. Ils furent punis comme ils l'avaient mérité.

⁂

Lorsque Charlemagne apprit que ses gens étaient morts et qu'ils n'avaient pris ni Renaud ni ses frères, il en fut fort en colère et se dit en lui-même.

— Vraiment ! Beau sire Dieu, comme je suis malmené par ces quatre chevaliers ! J'ai bien mal fait quand je les ai nommés chevaliers. On a bien raison de dire que l'on fait la verge dont on est battu. Or, c'est bien le cas. Leur oncle a tué mon fils Lohier et Renaud mon neveu Berthelot ; et maintenant voilà qu'ils ont pendu mes gens et fait mourir les autres au milieu des tourments. Bien me puis tenir comme méchant quand je suis le plus puissant homme qui soit au monde chrétien ! Je ne pourrai donc pas me venger de quatre simples chevaliers ! Je ne partirai d'ici avant de les avoir pris et détruits ou alors ils me battront tout à fait, moi et toute mon armée.

— Sire, dit Fouquet de Morillon, vous avez raison : Renaud est fou de ne pas vous craindre, car s'il avait peur de vous il n'aurait pas pendu vos gens pour vous dépiter.

— Si vous m'aviez écouté, dit le duc Naimes de Bavière, vous n'auriez pas perdu vos hommes. Vous avez voulu croire Hernier ; et vous voyez ce qui est arrivé. Voyez comme vos gens se balancent au vent !

Quand Charlemagne entendit ce que lui disait le duc Naimes, il reconnut qu'il disait la vérité, il ne sut que répondre et baissa la tête vers la terre, tout honteux.

Pendant ce temps, Renaud et ses frères étaient montés sur les murs et, regardant autour du château, virent que la cour basse où étaient toute la garnison et les vivres brûlait. Renaud dit alors à ses frères :

— Beaux seigneurs, tout est bien, puisque nous avons pu échapper d'une aussi périlleuse aventure. Il s'en est fallu de peu que nous ne soyons tués par trahison. Le pis que je vois, c'est que nous avons perdu notre garnison, nos vivres et qu'il ne nous reste plus rien pour subsister. Il me semble que rester ici plus longtemps serait une folie et qu'il est prudent de partir.

— Frère, dit Allard, vous parlez bien et sagement, nous ferons comme vous avez dit. Tant que nous aurons vie au corps, nous ne vous manquerons pas.



Quand les frères eurent décidé de partir, ils allèrent chercher leurs équipements et attendirent la nuit. Ils s'armèrent alors, montèrent à cheval et, dès qu'ils furent prêts, Renaud leur dit :

— Seigneurs, combien sommes-nous ?

— Nous sommes, répondit Allard, environ cinq cents.

— C'est assez, répliqua Renaud ; mais qu'allons-nous faire ? Tenons-nous toujours bien ensemble, sans rien craindre, nous gagnerons l'Allemagne sans bruit, et, si les gens de Charlemagne nous attaquent, pensez à bien tomber sur eux et à l'emporter !

Quand il fut temps de monter à cheval, Renaud enfourcha Bayard et les autres pareillement montèrent sur leur chevaux. Quand ils furent en selle, ils ouvrirent la porte et sortirent tranquillement sans faire de bruit. Quand ils furent sortis, Renaud regarda tristement le château qui brûlait et dit :

— Adieu, bon château, quel dommage de te voir ainsi détruit ! Que Dieu maudisse qui a ainsi trahi le bon château ! Il fut bâti il n'y a que sept ans ! Hélas, nous y avons eu tant d'honneurs et de richesses et maintenant nous l'abandonnons malgré nous ! O château ! après mes frères, vous êtes mon espérance. Il n'y a pas plus triste que moi de vous perdre !

En disant ces mots, les larmes lui venaient aux yeux et il s'en fallut de peu qu'il ne tombât pâmé, tant la douleur qu'il avait au cœur était grande.

Quand Allard vit Renaud si triste, il vint à lui et lui dit :

— Par ma foi, frère, vous avez tort de parler de cette manière, ce n'est pas d'un homme d'ainsi se désoler. Réconfortez-vous ; tous les chevaliers qui sont en vie ne vous valent pas. Je vous jure, par tous les saints, qu'avant deux ans vous aurez un château qui en vaudra plus de quatre comme celui-ci. Mais partons, nous n'avons plus rien à faire ici !

— Frère, dit Renaud, vous m'avez toujours bien conseillé. Mettons-nous en route ; prenez l'avant-garde entre vous et Guichard ; Richard et moi nous serons derrière.

— Sire, dit Allard, qu'il soit fait comme vous le voulez.

Alors Allard et Guichard prirent la tête avec cent chevaliers, ils mirent les chariots au milieu. Renaud et Richard venaient après avec le reste de leurs gens.

Mais ils ne surent passer si furtivement que les gens de l'Ost ne les vissent.

Quand Charlemagne sut que Renaud s'en allait, il en fut fort courroucé Il fit crier que chacun s'armât. Alors l'armée commença à s'émouvoir et à s'armer.

Quand Allard et Guichard, qui allaient devant, virent qu'ils ne pouvaient passer sans combattre, ils piquèrent leurs chevaux des éperons contre les gens de Charlemagne, si durement qu'ils en furent tout courroucés, car ils tuèrent deux chevaliers. Bientôt, eux et leurs gens eurent beaucoup affaire.

Quand Renaud vit que l'armée de Charlemagne s'ébranlait, il prit vingt chevaliers et leur dit :

— Prenez ces sommiers et passez devant sans vous arrêter ; j'irai aider à mes frères !

— Sire, dirent-ils, nous ferons vos commandements.

Ayant dit cela, Renaud piqua Bayard des éperons et entra dans la mêlée, où il commença à faire tant de merveille aux armes que tous les gens de Charlemagne en étaient ébahis.

Renaud et ses frères tuaient tant de chevaliers que personne ne pouvait passer devant eux sans être tué.

Que dirai-je de plus ? Sachez que pendant treize lieues que dura la poursuite, il n'y eut pas une lieue sans qu'il n'y eut des chevaliers tués. Je vous assure que Renaud et ses frères firent un tel carnage des gens de Charlemagne qu'il en fut courroucé maints jours après.

Quand Renaud fut passé, il trouva ses sommiers et ses chevaliers qui les conduisaient, il en fut fort aise ; alors il dit à ses frères :

— Marchons !

Lesquels écoutèrent son commandement.

Renaud, avec son frère Guichard, demeura derrière. Quand Charlemagne sut que Renaud s'en allait, il fut fort content parce qu'il lui laissait le château, et, incontinent, il le fit poursuivre. Quand toute l'armée fut prête, elle alla après les quatre chevaliers.

Les quatre fils Aymon étaient tristes d'avoir quitté leur bon château de Montfort.

Sachez que Charlemagne les serrait de près et disait qu'il serait très contrarié s'il ne les prenait pas.

Renaud, le vaillant chevalier, sans être ébahi, fit marcher ses gens devant lui et dit à Allard :

— Je vous donne le commandement de ces gens, à vous et à Guichard. Si les gens du roi nous attaquent, nous nous défendrons bien.

— Sire, dit Allard, nous ferons comme vous dites.

A ce moment, on vit venir Charlemagne, Oger-le-Danois, le duc Naimes de Bavière, Fouquet de Morillon, ainsi que des autres. Charlemagne, qui était en avant, bien monté, voyant Renaud et ses gens, leur cria :

— Avec l'aide de Dieu, malheureux que vous êtes, c'est aujourd'hui que je vous ferai pendre tous les quatre !

— Sire, dit Renaud, il n'en sera pas ainsi que vous le dites, s'il plaît à Dieu. Car si Dieu me donne santé, à moi et à Bayard, je vendrai cher ma mort.

Ayant dit cela, il tourna la tête de Bayard vers Charlemagne pour le frapper, car il croyait bien le tuer.

Si Renaud l'eût atteint, Charlemagne était en danger de mourir ; mais Damps Hugues se mit entre le roi et Renaud, qui venait tête baissée pour lui faire du mal. En arrivant, il frappa l'écu de Damps Hugues si durement qu'il lui perça le cœur du fer de sa lance sous les yeux de Charlemagne. Quand il eut fait ce coup, il retourna près de ses frères.

Quand le roi vit cela, il cria à haute voix :

— Seigneurs, saisissez-vous de ces malheureux, car s'ils nous échappent, je ne serai plus jamais content !

Renaud revint vers ses gens et leur dit :

— Seigneur, ne craignez rien, tant que je serai en vie, marchez hardiment et sans effroi.

Que dirai-je de plus ? Sachez que pendant treize lieues que dura la poursuite, il n'y eut pas une lieue sans qu'il n'y eut des joutes et des chevaliers tués. Mais Renaud et ses gens se comportèrent si bien qu'ils ne perdirent pas un seul homme et ils marchèrent tant qu'ils arrivèrent à une rivière.

Le roi appela ses barons et leur dit :

— Seigneurs, laissons la poursuite ; ce serait folie de les suivre, je vois que tous nos chevaux sont fatigués. Laissons-les aller au cent mille diables ! Si Renaud n'était pas maître en art diabolique, il ne pourrait pas faire ce qu'il fait. Ne pensons plus à lui pour le moment et campons auprès de cette rivière, car l'endroit me semble bien plaisant.

— Sire, dirent les barons, qu'il soit fait comme vous le voulez.

Alors on déchargea les sommiers et l'on dressa les tentes. Quand elles furent élevées, le roi se fit ôter ses armes, pendant qu'on apportait le repas, car de toute la journée le roi et sa compagnie n'avaient ni bu ni mangé.

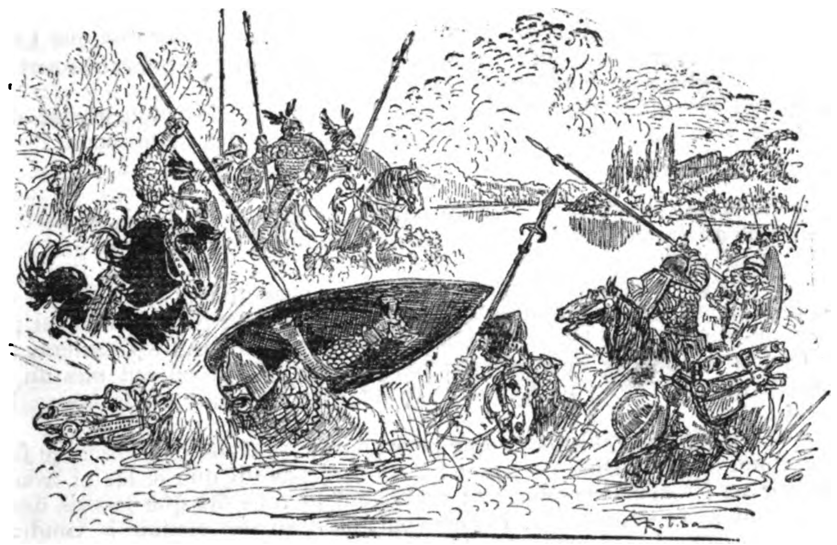
Renaud et ses frères étaient arrivés de l'autre côté de la rivière sains et saufs, là où ils voulaient aller par la grâce de Notre Seigneur. Quand ils virent que la chasse était terminée, ils s'en allèrent doucement, puis quand ils furent éloignés de l'armée de Charlemagne, ils trouvèrent une fontaine belle et claire entourée d'herbe drue. Voyant le lieu si plaisant, Renaud dit à ses gens :

— Voici un endroit propice pour héberger au moins nos chevaux.

— Sire, dit Allard, vous dites vrai.

Alors ils déchargèrent leurs sommiers. Sachez que si les chevaux étaient bien aises, les pauvres chevaliers étaient vraiment mal logés, car ils n'avaient rien à manger ni à boire, sinon de l'eau claire.

Renaud et aucun des chevaliers ne quittèrent leurs armes; mais chacun, à tour de rôle, monta la garde toute la nuit. Dès que le jour arriva, Renaud



Mais Renaud et ses gens se comportèrent si bien...

fit apprêter son harnais ; ils remontèrent à cheval et se mirent en route dans une grande et épaisse forêt du bois des Ardennes. Ayant beaucoup chevauché, ils descendirent devant une autre fontaine, pour faire reposer ceux qui avaient veillé la nuit.

On peut bien dire que Charlemagne n'avait pu vaincre les quatre fils Aymon. Sachez qu'il était campé sur une rivière où il était resté quand il n'avait plus voulu suivre Renaud. Lorsque le jour fut levé, il dit au duc Naimes :

— Que vous semble que nous devons faire ?

— Sire, dit le duc Naimes, si vous voulez me croire, nous retournerons en arrière, car aller plus avant ce serait folie ; ce bois est trop épais, la rivière est trop périlleuse et Renaud, ainsi que ses frères, sont de trop vaillants chevaliers pour qu'il soit aisé de les battre.

Comme le roi et le duc Naimes parlaient ensemble, on vit venir plusieurs chevaliers. Dès qu'il les vit, Charlemagne appela Bidelon Regnier, Oger-le-Danois, et leur dit :

— Seigneurs, je veux que vous retourniez avec moi à Paris.

En l'entendant, ceux-ci furent très joyeux.

— Sire, dirent-ils au roi, c'est le meilleur avis que vous puissiez suivre.

S'étant ainsi accordés, Charlemagne fit publier que chacun retournât dans son pays et gardât bien son domaine.

— Sire, dirent les barons, nous suivrons votre commandement.

Quand tout fut dit, ils quittèrent l'armée et se mirent en route. Le roi retourna à Paris et les barons chacun dans leur pays. Quand Charlemagne fut arrivé à Paris, il fit venir ses barons devant lui et leur dit :

— Beaux seigneurs, je suis le plus désolé de tous les rois du monde ; car je n'ai pu me venger des quatre fils Aymon, qui m'ont traité comme vous savez. Je crois qu'ils retourneront dans leur pays ou dans leur château : s'il en est ainsi, nous y retournerons mettre le siège.

— Sire, dit le duc Naimes, ils ne le feront pas, car ils sont dans les Ardennes, et vous savez que la forêt est si grande qu'ils n'y trouveront pas leur subsistance !

— Cela pourrait bien être, dit Charlemagne. Que mille maux puissent leur arriver !

Ayant dit cela, il se tourna vers Oger et lui dit :

— Prenez avec vous Girard, Fouquet l'Allemand, Dion de Montdidier, et donnez congé aux Français et aux autres.

— Sire, dit Oger, vos ordres seront exécutés.

Alors Oger alla à Girard, à Fouquet et à Dion leur dire ce que Charlemagne leur avait commandé ; puis il se rendit auprès des Français et des anciens chevaliers et leur donna congé.

Quand les gens eurent ainsi reçu leur congé, ils retournèrent dans leur pays, non par le droit chemin, mais au travers des montagnes.

⁂

Comme le duc Aymon s'en retournait à travers le pays, il arriva à la fontaine où étaient ses fils ; voyant ses enfants, il fut étonné et fort courroucé. Il dit à ses barons :

— Seigneurs, conseillez-moi, je vous prie, que dois-je faire contre mes enfants ? car si je les attaque et qu'ils soient morts ou pris, je n'aurai plus aucun plaisir ; et si je les laisse aller, je suis parjure envers Charlemagne.

Quand les barons l'entendirent parler ainsi, il n'y en eut pas un qui répondit un seul mot ; et Aymon, voyant que personne ne le conseillait, s'écria :

— Puisqu'il en est ainsi et que personne ne veut me conseiller, je ferai à ma volonté, car à Dieu ne plaise ! il ne sera pas dit que je les ai trouvés et que je ne les ai pas combattus ; cependant je vous dis que je suis désespéré de les avoir rencontrés. Dorénavant, qu'il en soit comme le voudra le destin !

— Sire, dit Emoffroy, si vous attaquez vos enfants, vous n'agirez pas mal, puisque vous l'avez promis au roi. Prenez garde, sire Aymon, d'être parjure, car un homme de votre âge devrait mieux aimer mourir que de commettre une trahison.

— Bel ami, vous parlez bien, répondit Aymon, je ferai si bien que je ne serai pas blâmé.

Il appela alors deux de ses chevaliers et leur dit :

— Allez vers Renaud et ses frères et défiez-les de ma part.

— Sire, répondirent les chevaliers, c'est une chose dure à faire ; mais puisque vous le voulez, nous ferons comme vous nous le commandez.

Ils allèrent alors vers Renaud, qui fut fort ébahi, fort triste, quand il vit que c'étaient des gens de son père. Il dit à ses frères :

— Seigneurs, armons-nous, car homme armé est plus difficile à battre ; de plus, je connais la dureté de mon père, il nous combattra sérieusement.

— Frère, dit Richard, vous dites vrai.

Cependant, les deux chevaliers arrivaient ; quand Renaud les vit il alla à leur rencontre et leur dit :

— Seigneurs, qui êtes-vous et quel vent vous amène ?

Un des chevaliers répondit à Renaud.

— Sire, nous sommes des chevaliers de Monseigneur votre père qui nous envoie vous défier.

— Seigneurs, dit Renaud, je le savais bien ; mais retournez et dites à notre père de nous accorder une trêve, car il ne serait pas juste de voir un père combattre ses enfants légitimes.

— Sire, dit le chevalier, vous parlez de folie : pensez à vous bien défendre, car il vous attaquera sans aucun doute.

Ayant dit cela, les chevaliers retournèrent auprès d'Aymon lui rendre compte de leur mission et comment ils avaient défié ses enfants.

En entendant ces paroles, le vieil Aymon n'attendit pas plus longtemps, il piqua son cheval des éperons et, avant tous les autres, courut sur ses enfants.

Quand Renaud vit son père arriver sur eux, il lui dit :

— Hélas, mon père ! Que faites-vous ? Nous n'avons pas de plus mortel ennemi que vous. C'est merveilleux de vous voir nous attaquer ; mais c'est mal et péché pour vous d'agir ainsi. Si vous ne voulez pas nous aider, au moins ne soyez pas notre ennemi !

— Larron ! dit Aymon, vous n'aurez jamais la paix. Retournez dans les bois où vous deviendrez des bêtes sauvages. Que Dieu maudisse vos jours ! Vous ne valez pas une poignée de paille. Songez à vous défendre, car si vous êtes pris, vous souffrirez bien des tourments.

— Sire, dit Renaud, vous avez tort, nous nous défendrons, puisque nous ne pouvons pas faire autrement. Si je me laissais tuer, mon âme en aurait martyre et tourment.

Voyant cela, Aymon baissa sa lance et courut sur ses enfants comme sur des étrangers.

Voyant cela, Renaud cria à ses hommes :

— Faisons bien ! Seigneurs, pensez à bien vous défendre, car le besoin en est venu.

Ayant dit cela, il piqua son cheval et se mit dans la mêlée, où il commença à combattre avec tant de courage que les gens de son père en étaient tout surpris.

Que dirai-je de plus ? La bataille commença si grande et si cruelle que c'était une vraie pitié de voir les grands coups donnés et reçus de part et d'autre, les nombreux chevaliers mourir ainsi que des chevaux, et les écus faussés, les hauberts démaillés, les têtes coupées, les bras et les jambes brisés.

Songez que cette bataille fut très sérieuse et aussi bien soutenue d'un côté que de l'autre.

Pour dire la vérité, Renaud perdit cette fois ; car son père avait beaucoup plus de monde que lui. Des cinq cents chevaliers qu'il restait à Renaud il n'en avait plus que cinquante sains et saufs. Tenez pour vrai, cependant, que Renaud et ses frères firent si grand dommage aux gens de son père qu'ils en tuèrent la moitié. A la fin, se voyant perdu, Renaud se sauva sur une montagne.

Aymon les poursuivit tant qu'il put, car il croyait bien les prendre.

Quand Renaud se vit au sommet de la montagne, il dit à ses frères :

— Ne quittons pas ce lieu, car il est bon pour nous défendre.

Sachez alors qu'à cette place, il y eut beaucoup de chevaliers tués et blessés et que là aussi fut tué le bon cheval d'Allard.

Quand Allard se vit à terre, il se remit vivement sur ses pieds, prit son épée et commença à bien se défendre.

Quand Richard vit son frère à terre, il se tourna vers lui pour l'aider et le secourir, pendant qu'Aymon arrivait pour le prendre. Alors le combat continua, plus terrible qu'auparavant.

Sachez qu'Allard auraît été pris, si ce n'eût été le noble et vaillant chevalier Renaud, qui vint à son secours. Quand il fut là, il piqua Bayard des éperons et se jeta tellement dans la mêlée qu'il renversa son père Aymon, à qui il dit :

— Vous avez mal agi envers mon frère Allard, car vous voilà à pied comme il était.

Aymon fut si en colère qu'un peu plus il perdait le sens.

Renaud mit la main à son épée et commença à sortir de la mêlée de telle manière qu'il tira hors de la presse son frère Allard, à qui il dit :

— Beau frère, montez derrière moi, car rester ici serait folie.

Quand Allard entendit son frère Renaud, il fut fort joyeux, car il était si las qu'il n'en pouvait plus et il monta sur Bayard derrière son frère Renaud. Quand Bayard se sut chargé de deux cavaliers, il s'évertua si fort que Renaud pensa qu'il était plus joyeux qu'il n'avait été de toute la journée.

Sachez que Renaud jouta quatre fois sur Bayard ayant son frère derrière lui et qu'il tua quatre chevaliers.

Or, les quatre fils Aymon étaient très las, à part Renaud qui jamais ne sentait la fatigue. Tout en allant, il se retournait à chacun de ses pas, faisait reculer les ennemis devant les coups qu'il leur donnait, tandis que ses gens marchaient tranquillement devant. Quand il vit que ses hommes étaient bien éloignés, il piqua Bayard et vint les rejoindre, ayant toujours Allard derrière lui, si légèrement que Bayard avait l'air d'être sans mors et sans selle, tellement il marchait bien sans être fatigué.

Pendant que Renaud s'en retournait, Emoffroy, qui était un des vaillants chevaliers de Charlemagne, arriva monté sur un cheval noir que le roi lui avait donné. Dès qu'il fut près de Renaud, il lui cria :

— Avec l'aide de Dieu, traître, vous êtes mort et pris sûrement, je vous rendrai à Charlemagne.

Emoffroy frappa alors Renaud à l'écu, ce dont Renaud fut très irrité et le frappa comme un déséspéré tellement qu'il l'étendit mort à terre et qu'il ne resta rien de son écu ni de son haubert. Puis il lui prit son cheval par le mors et dit à Allard son frère :

— Tenez, beau frère, montez sur ce roussin, il est bon, et je vous le donne !

Quand Allard vit le beau présent que son frère lui faisait, il fut aussi joyeux que s'il avait gagné Paris. Il n'entendit rien d'autre, descendit de dessus Bayard, monta sur le cheval que son frère venait de lui donner, le frappa des éperons et alla jouter avec un des chevaliers de son père nommé Auffroy ; bientôt, il l'abattit mort.

Pour parler de plus brève façon, après qu'Allard fut remonté, la bataille continua plus dure et plus terrible ; car à ce moment vingt des meilleurs chevaliers d'Aymon furent tués. A cette vue, Aymon fut fort peiné et cria à ses gens :

— Seigneurs ! Si jamais ils nous échappent, je n'aurai plus aucune



Quand Bayard se sut chargé de deux cavaliers, il s'évertua si fort...

joie, car ils m'ont tué Emoffroy, le bon chevalier que Charlemagne m'avait donné !

Entendant ces paroles et la volonté de leur seigneur, les gens d'Aymon se jetèrent comme des furieux sur Allard et lui firent abandonner la place. Si ce n'eût été une petite rivière qui leur vint en aide, Renaud et ses frères eussent eu beaucoup d'affaires.

Mais je vous dis sans nulle crainte que Renaud et ses frères firent un tel massacre des gens de leur père que c'était une pitié à voir ; rien qu'au passage de la rivière vingt-cinq furent tués !

Si Renaud avait eu seulement cinquante chevaliers de plus, il aurait battu son père et tous ses hommes ; mais, faute de ces gens, il fut obligé de quitter la place et ne put sauver avec lui que quatorze chevaliers seulement. Or, voyez combien cette bataille fut terrible, puisque de cinq cents chevaliers, il n'en demeura que quatorze à Renaud. Vous voyez que le vieil Aymon avait causé de grands dommages à ses enfants, qui furent sauvés

par la rivière : car, ainsi qu'il est déjà dit, ils avaient perdu leurs chevaliers et en étaient fort tristes.

Renaud avait maintenant si peu de gens qu'il ne savait plus que faire, et il ne put empêcher les larmes de lui venir aux yeux. L'histoire rapporte qu'Aymon, son père, pleurait aussi, et dès qu'il eut assez pleuré, il dit de cette manière :

— Hélas ! beau fils preux et vaillant, comme je suis navré,car je vous ai causé de grands dommages : vous irez maintenant comme tous les exilés, vous n'avez pas de quoi vivre et je ne puis vous secourir, ce qui me chagrine beaucoup. Que le diable ait l'âme qui lui plaira !

Quand il se fut assez lamenté et qu'il eut assez pleuré, il fit enterrer tous ses morts et emmena les blessés au mieux qu'il put. Il fit mettre Emoffroy sur une litière et quitta les Ardennes où il ne coucha qu'une nuit.

Le lendemain matin, il fit porter la litière par deux mulets et alla à Paris devant Charlemagne à qui il dit :

— Sire, quand, suivant votre commandement, je m'en retournais dans mon pays, j'ai trouvé mes enfants avec cent chevaliers dans le bois des Ardennes, je les ai défiés ; je croyais les prendre et vous les amener prisonniers, mais je n'ai pu réussir, car ils sont très à craindre et j'ai bien payé les pertes que je leur ai infligées. Ils m'ont causé un tel dommage que nul ne pourrait l'estimer. Moi, je leur ai tué tous leurs hommes, sauf quatorze qui se sont échappés avec eux ; mais ils ont tué votre messager Emoffroy. Cependant, ils sont partis, battus à la fin, et nous les eussions pris, si ce n'eût été une rivière qu'ils traversèrent et qui les sauva.

Entendant ces paroles. Charlemagne fut si irrité qu'il perdit presque le sens. Fort en colère, il dit au vieil Aymon :

— Par Dieu, Aymon, votre excuse est bien mauvaise ! Car jamais corbeau ne mangea ses petits. Contez cela à d'autres et non à moi !

Quand le vieil Aymon entendit le roi lui faire ce reproche, il lui dit :

— Sachez que ce que je vous dis est vrai ; je le dis pour démontrer ma loyauté et non pour autre chose. Faites apporter des reliques devant vous, et je jurerai par tous les saints qui sont en paradis que la chose s'est passée comme je vous l'ai conté et dit. Vous me croirez si vous voulez et si vous ne voulez pas, vous ne me croirez pas !

— Aymon, dit Charlemagne, je connais très bien votre cœur, et s'il ne dépendait que de vous, vos fils seraient seigneurs de France et de l'Empire.

— Sire, dit Aymon, vous êtes irrité d'une autre chose dont je ne puis mais. Si vous avez quelque chevalier en votre cour qui veuille maintenir cela. je lui prouverai, par mon corps, qu'il ment honteusement. Vous avez toujours été tel, que vous n'avez jamais aimé les chevaliers loyaux, mais les flatteurs et les menteurs. Il en est résulté de grands maux et il en résultera encore !

Il quitta le palais, remonta à cheval et retourna dans son pays, sans prendre congé du roi. Peu s'en fallut qu'il ne lui remît son service.

Il chevaucha tant, un jour après l'autre, que bientôt il arriva à Dordonne, où il trouva la duchesse sa femme qui venait au-devant de lui, qui le reçut bien et lui demanda comment il avait agi.

Le duc Aymon répondit :

— Très mal ! Car j'ai trouvé mes enfants aux bois des Ardennes, je les ai attaqués cruellement pour essayer de les prendre, ce que je n'ai pu faire. Au contraire, ils m'ont causé beaucoup de dommage et ont tué tant de mes gens que je n'en sais pas le nombre. Et je vous dis que, sans la valeur de Renaud, notre fils, j'aurais pris et retenu Allard, car on lui avait tué son cheval et mes gens l'empêchaient d'aller plus avant. Mais notre fils Renaud vint sur nous, nous rompit si fort qu'il retira Allard de la mêlée, malgré nous et nos gens ; puis il le fit monter derrière lui sur Bayard. Je vous dirai que Renaud combattait si fort qu'on n'a jamais vu un lion ou un ours combattre contre une autre bête comme il faisait avec nos gens. A chaque pas, il se retournait, ayant Allard derrière lui, nous ne pouvions plus résister et, de cette façon, il m'a tué Emoffroy, un chevalier que Charlemagne aimait beaucoup. Quand il l'eut tué, il prit son

cheval et le donna à Allard, qui était en croupe derrière lui, puis il s'en alla malgré nous.

« Je retournai donc à Paris, je racontai au roi ce qui s'était passé et comment Emoffroy avait été tué. Je ne pensais pas être blâmé et l'ai été très fort. Mais puisqu'il est mon seigneur lige, je le rendrai triste avant qu'il soit passé un mois. »

— Vous avez mal fait, dit la dame, d'avoir ainsi fait du mal à nos enfants contre Dieu et contre le droit. Vous deviez les défendre et les garantir contre les hommes et vous leur avez fait le pis que vous avez pu. Ne sont-ils pas vos enfants, extraits de votre chair ? Par Dieu, sire duc, vous devriez mieux agir avec eux que vous le faites, car jamais si riche présent ne fut fait par le corps d'une femme. Bénie soit l'heure qu'ils furent engendrés et nourris. Par Dieu, sire duc, je voudrais que nos enfants vous eussent pris et retenu prisonnier, à seule fin que vous leur rendiez tout ce qu'ils ont perdu par vous, et je rends grâce à Dieu que Charlemagne soit si fâché de vous, car de faire mal ne peut venir nul bien. Vous avez attaqué vos enfants contre Dieu et contre le droit, et du mal vous en est résulté, Dieu soit loué !



— Vous avez mal fait, dit la dame, d'avoir ainsi fait du mal à nos enfants.

— Dame, dit alors Aymon, vous avez raison et j'ai tort. Je vous promets n'avoir jamais rien fait dont je sois aussi repentant, et je vous promets, aussi, ma chère dame, qu'une autre fois je me garderai de leur faire du mal.

Quittons ici l'histoire de Charlemagne, du duc Aymon et de la duchesse, et retournons à Renaud et à ses frères qui sont dans les Ardennes.





CHAPITRE IV

Comment, après que le vieil Aymon eut battu ses enfants, ils allèrent rester au plus profond de la forêt des Ardennes, où ils demeurèrent si longtemps qu'ils furent contrefaits et velus comme des bêtes, à cause de la grande misère qu'ils avaient endurée. Puis ils quittèrent les Ardennes pour aller voir leur mère qui leur fit grande fête et leur donna tant d'argent qu'ils purent se maintenir contre Charlemagne. Comment aussi Maugis, leur cousin, arriva au moment où ils allaient partir et alla avec eux au royaume de Gascogne avec cinq cents chevaliers. Quand leur mère les vit partir, elle fut bien triste.

En cette partie, dit le conte, après que Renaud eut occis Emoffroy et donné son cheval à son frère Allard, ils passèrent la rivière et entrèrent au plus épais de la forêt des Ardennes, parce qu'ils ne voulaient pas être vus. Quand ils se furent arrêtés un peu de temps, ils commencèrent à marcher, et tous ceux qui portaient des vivres étaient détroussés. Ils vivaient de cette façon, car ils n'osaient aller dans les villes ou les châteaux pour acheter des vivres et cela les gênait beaucoup. Ils n'avaient rien à manger ni à boire sauf de l'eau, et, le plus souvent, ils mangeaient la viande sans pain. Sachez qu'à cause de tous les tourments qu'ils enduraient et aussi à cause du froid et de la neige, leurs gens commencèrent à mourir. Bientôt, il ne resta plus en vie que Renaud et ses trois frères, car leurs corps étaient très forts et rien ne pouvait les abattre. Ils n'avaient plus que quatre chevaux, Bayard et trois autres, auxquels ils n'avaient ni blé ni avoine à donner à manger, si ce n'est des racines. Les chevaux étaient si maigres qu'ils pouvaient à peine marcher, à part Bayard, qui était gras et bien portant, car il vivait mieux avec des racines que les autres avec du froment et de l'avoine.

Sachez que les quatre fils Aymon menèrent longtemps cette vie. Nul homme ne pouvait passer là où ils étaient sans être tué ou détroussé, le pays était si bien ravagé que c'était merveille. Les quatre chevaliers étaient si changés que quelqu'un qui les aurait vus ne les aurait pas reconnus. Toutes leurs armes étaient rouillées, leurs selles et leurs brides étaient si

pourries qu'ils avaient dû faire des rênes avec des cordes. Ils étaient devenus tout noirs, ce qui n'était pas extraordinaire, car ils portaient leurs hauberts rouillés à même leur peau, faute de chemise. Leurs hoquetons étaient aussi tous pourris.

Que vous dirai-je de plus ? Sachez que Renaud était si craint et si redouté que c'était merveille. Là où il habitait, personne n'aurait osé se tenir, sinon dans une forteresse. Quand Renaud était monté sur Bayard et ses trois frères sur leurs trois autres chevaux, tout le monde les fuyait ; alors eux pillaient le pays. Sachez que les quatre pauvres chevaliers étaient si défigurés que qui les eût vus ne les eut pas reconnus, car ils étaient velus comme des ours affamés et si maigres que chacun en avait pitié.

Quand Renaud se vit si malheureux, il appela ses trois frères et leur dit :

— Seigneurs, je suis fort surpris que nous ne prenions aucun avis sur notre malheur. Il me semble que nous sommes devenus mauvais, et que la paresse et la lâcheté nous accompagnent. Car si nous étions tels que je nous croyais, nous ne souffririons pas le martyre que nous endurons et que nous avons enduré si longtemps. Je reconnais maintenant que nous avons eu tort de laisser reposer nos ennemis comme nous l'avons fait. Je considère une chose : nous n'avons plus guère de chevaux, de harnais, ni de monnaie, et nous sommes arrivés à un tel point que nous ressemblons plus à des bêtes qu'à des gens. Je vous prie donc de dire tous ce que nous devons faire pour le mieux, car je vous dis pour vrai que j'aime mieux mourir comme chevalier que de mourir de faim ou de misère.

Quand Allard eut entendu Renaud parler ainsi, il lui dit :

— Frère, si Dieu m'aide, il y a longtemps que je m'en étais aperçu ; mais je me gardais bien de le dire, à cause que je craignais que vous n'en fussiez pas content. Mais puisque vous avez posé la question, si vous voulez me croire, je vous donnerai, je pense, un bon conseil. Sire, nous avons souffert ici, depuis longtemps, bien des peines. Nous ne pouvons aller en aucun pays que nous ne soyons pris. Comme vous le savez, tous les barons de France, même notre père et tous nos parents, nous haïssent mortellement. Si vous voulez me croire, nous irons tout droit en Dordonne auprès de notre mère qui, je l'espère, ne nous abandonnera pas, et nous séjournerons un peu auprès d'elle. Quand nous nous serons un peu reposés, nous prendrons une compagnie, nous irons servir quelque grand seigneur et nous acquérerons de la gloire, car vous n'êtes pas des hommes qui n'ayez plus des biens ; et personne, sur terre, en force et en valeur, ne peut se comparer à vous.

— Frère, dit Renaud, vous parlez bien et sagement, et je vous promets de vous écouter.

Quand les autres chevaliers entendirent le conseil qu'Allard avait donné, ils commencèrent à dire :

— Sire Allard, nous reconnaissons que vous donnez un bon conseil à Renaud.

— Alors, répondit Renaud, puisque le conseil vous semble bon, nous le suivrons.

Les quatre fils Aymon attendirent que la nuit fut venue. Quand elle fut arrivée, ils montèrent à cheval et se mirent en chemin, vêtus comme je vous l'ai déjà dit et de telle façon que leur chair apparaissait à plusieurs places. Ils marchèrent tant jour et nuit que, bientôt, ils arrivèrent là où ils étaient nés, près de la cité de Dordonne. Quand ils furent assez près de la ville pour la bien voir, ils la regardèrent et se souvinrent de toutes les richesses dont ils avaient été privés et de la grande pauvreté qu'ils avaient endurée si longtemps. Ils furent si tristes qu'ils manquèrent de tomber pâmés à terre.

Quand ils furent tout à fait proche de la ville, Renaud dit à ses frères :

— Nous avons mal fait quand nous avons demandé la sûreté à notre père, car vous savez qu'il est si cruel que s'il peut nous prendre, il nous rendra prisonniers à Charlemagne.

— Frère, dit Richard, vous avez bien dit ; mais je ne pense pas que notre père fasse comme vous le dites et, s'il le faisait quand même, j'ai-

merais mieux mourir devant Dordonne que de faim et de froid dans les bois. Chevauchons tranquillement, car je vous affirme que personne ne nous reconnaîtra et, d'autre part, si nous ne pouvons entrer dans Dordonne, nous n'avons rien à craindre, car nous sommes trop aimés, et notre dame de mère ne souffrirait pas qu'on nous fît mal ou déplaisir.

— Certes beau frère, vous avez bien dit et vous m'avez réconforté ; or, marchons à présent.

Ayant dit cela, ils entrèrent à Dordonne et chevauchèrent dans la rue principale sans être reconnus par personne. Ils arrivèrent bientôt au château. Sachez que lorsqu'ils passaient dans les rues, les gens étaient fort étonnés, car ils ne savaient pas qui ils étaient, et l'on se disait l'un à l'autre:

— Voyez donc, quels sont ces gens ? Je crois qu'ils ne sont pas de notre religion.

Alors ils leur demandèrent :

— Qui êtes-vous, seigneurs, qui êtes ainsi contrefaits ? Etes-vous païens, et de quelle contrée êtes-vous ?

— Seigneurs, répondit Renaud, vous en demandez trop. Ne voyez-vous pas qui nous sommes ?

Quand ils furent arrivés au palais, ils mirent pied à terre et donnèrent leurs chevaux à tenir à trois chevaliers qu'ils avaient encore avec eux. Ils montèrent au palais sans rencontrer ni homme ni femme, car le vieil Aymon était à la chasse à la rivière. La duchesse était dans sa chambre où elle se tenait continuellement, bien triste et bien peinée, parce qu'elle n'avait jamais de nouvelles de ses enfants.


La misère des quatre fils Aymon.

Quand les quatre frères eurent pénétré dans la salle, ils ne trouvèrent personne à qui parler, aussi furent-ils fort étonnés. Ils s'assirent l'un ici, l'autre là, ils restèrent un moment sans que personne n'entrât ; puis, au bout d'un certain temps, ils virent arriver la duchesse leur mère, qui sortait de sa chambre. Elle regarda dans la salle et vit ses quatre fils si changés qu'elle ne les reconnut pas ; mais elle se demanda fort quels gens c'étaient. Quand Allard vit venir sa mère, il dit à Renaud et à ses trois autres frères :

— Voici notre mère que nous voulions tant voir, allons au-devant d'elle, si vous voulez, et racontons-lui nos misères.

— Frère, dit Renaud, nous ferons ainsi, mais attendons qu'elle nous parle pour voir si elle nous reconnaîtra.

Les quatre frères attendirent que leur mère fût venue à eux.

Quand elle les vit si noirs et si hideux, particulièrement Renaud, elle

eut si grand'peur, qu'elle voulut retourner dans sa chambre ; mais quand elle se fut rassurée, elle leur dit :

— Que Dieu vous garde, seigneurs ! Qui êtes-vous et de quelle nation ?

« Etes-vous chrétiens, ou païens, ou gens qui font pénitence ? Ne demandez-vous point l'aumône ? Voulez-vous du drap pour vous vêtir, car je vois que vous en avez bien besoin. Si vous en voulez, je vous en donnerai pour l'amour de Dieu, le priant d'avoir pitié de mes enfants, qu'il les préserve de tous dangers et de tous périls, car il y a bien sept ans que je ne les ai vus ! »

Ayant dit cela, la duchesse eut tant de peine de ses enfants qu'elle commença à pleurer très tendrement ; puis quand elle eut versé assez de larmes, elle dit si haut que ses enfants l'entendirent :

— Beau sire Dieu ! Quand viendra le jour où je verrai mes enfants ? Hélas ! beau sire Dieu, je désire les voir ! Jamais il n'y eut de femme riche qui ait fait la charité comme moi et qui fut aussi désolée que moi !

Quand Renaud vit sa mère si désolée et dans une telle angoisse, il en eut grand'pitié, commença à pleurer et allait se faire connaître. Mais la duchesse le regardant, le sang lui tourna, elle frémit, se mit à trembler et peu s'en fallut qu'elle ne tombât pâmée à terre. Mais elle ne tomba pas et resta un long moment sans parler, car elle ne pouvait dire un mot tant elle était pâle et tant elle avait le cœur serré. Quand elle fut remise, elle regarda Renaud et le reconnut subitement à une cicatrice qu'il avait au visage et qui lui avait été faite en le portant, quand il était petit enfant.

Elle lui dit alors, plus joyeuse qu'aucune femme ne pouvait l'être :

— Renaud, mon fils, le sans-égal de tous les chevaliers du monde, comme je vous vois changé ! Où est votre grande beauté ? Pourquoi, mon fils, vous êtes-vous caché de moi qui vous aime plus que moi-même ?

En disant ces paroles, elle regarda autour d'elle et reconnut tous ses enfants. Puis, quand elle les eut bien reconnus, elle alla vers eux les bras tendus comme une folle et commença à les embrasser en pleurant de la douleur qu'elle avait de les voir si changés. Elle les embrassa tant qu'elle tomba pâmée. Renaud la prit dans ses bras, où elle resta un moment, puis pleura avec ses frères de la grande pitié qu'ils avaient de la douleur de leur mère.

Quand la duchesse fut remise, elle prit ses enfants, les fit asseoir auprès d'elle et leur dit :

— Beaux enfants, comme je vous vois pauvres et défigurés ! Comment se fait-il que vous n'ayez point d'autre chevalier ni aucune suite avec vous ? Où avez-vous été pour souffrir si grande pauvreté et si grande misère ?

Sachez qu'en parlant à ses enfants, la duchesse pleurait si tendrement qu'elle fondait tout en larmes. En disant ces mots, elle tenait Renaud embrassé :

— Dame, dit Renaud, nous n'avons que trois chevaliers avec nous, qui, là, dehors, gardent nos chevaux, car notre père a tué tous nos autres chevaliers et tous nos gens et nous aurait tués nous-mêmes si ce n'eut été Notre-Seigneur qui nous préserva par pitié et par miséricorde. Dure parenté que nous montra notre père !

En entendant ces paroles, la duchesse fut fort triste. Elle appela un de ses valets et lui dit :

— Faites mener immédiatement les chevaux dans la ville et veillez à ce qu'ils soient bien pansés. Faites venir ici les trois chevaliers qui tiennent les chevaux dehors, car je veux les voir.

— Dame, dit son écuyer, il sera fait ainsi incontinent !

Il alla aux trois chevaliers et leur communiqua ce que la duchesse avait dit. Sans tarder, ils se rendirent alors à son commandement et montèrent au palais où Renaud les attendait.

— Seigneurs, dit la duchesse, soyez les bienvenus !

— Dame, répondirent les chevaliers, Dieu vous donne beaucoup de joie avec vos enfants, car ce sont les meilleurs du monde.

Un valet vint dire à ce moment à la duchesse :

— Dame, quand il vous plaira, vous vous mettrez à table, car le manger est prêt.



La dame prit Renaud ainsi que les autres, et les emmena avec elle pour dîner ; elle les fit asseoir, servir tous devant elle et leurs trois chevaliers auprès d'elle.

Les quatre fils Aymon firent alors grande chère et mangèrent à leur aise et à leur volonté, car il y avait longtemps qu'ils n'avaient mangé tranquilles une seule fois.

Comme ils mangeaient ainsi, le duc Aymon, leur père, revint de la chasse : il avait tué quatre cerfs et deux sangliers. Il entra dans la salle et trouva ses enfants qui mangeaient et la duchesse qui les servait. Quand il les vit, il ne les reconnut pas et dit à la duchesse :

— Dame, qui sont ces gens qui sont si contrefaits ?

La duchesse, entendant son mari, eut grand peur et dit :

— Sire, ce sont mes enfants et les vôtres, que vous avez attaqués et poursuivis comme des bêtes sauvages ; ils sont restés si longtemps dans la grande forêt des Ardennes qu'ils sont devenus comme vous pouvez les voir. Ils sont venus à moi parce que je les vois volontiers et non pas à vous, car je sais bien que vous ne les aimez pas. Mais je vous prie, pour Dieu et pour l'amour de moi, que vous les hébergiez ce soir. Ils s'en iront demain à la première heure, je ne sais si jamais je les reverrai. Je vous prie humblement de m'accorder cela !

Quand Aymon entendit ces paroles, il frémit de colère et, se tournant vers ses fils, il leur dit :

— Malheureux ! Dieu vous maudisse, car vous ne valez rien ! Vous êtes des enfants de rien ! vous ne pouvez conserver ni monnaie ni gens, mais vous rançonnez les prisonniers !

— Père, dit Renaud, par le respect que je vous dois, si votre pays est en paix, les autres ne le sont pas. Vous pourriez aller à quatre-vingt lieues que vous ne trouveriez homme riche ou pauvre qui ne se tienne dans une forteresse ou dans un château. Vous avez eu grand tort de nous faire du mal. Dernièrement, vous nous avez ôté Montfort, notre bon château, puis vous nous avez attaqués dans les Ardennes, où vous nous avez tué tous nos gens. De cinq cents chevaliers que j'avais, vous ne m'en avez laissé que quatorze, et des quatorze il en est mort huit ; puis, seuls, les trois que vous voyez ici sont restés. Voyez, père, comme vous avez agi envers nous.

« Puisqu'il en est ainsi et que vous nous voulez si grand mal, que vous ne pouvez nous voir, faites-nous trancher la tête, vous serez bien aimé de Charlemagne et haï de Dieu et de tout homme ! »

Quand le vieil Aymon entendit Renaud parler ainsi, il comprit bien qu'il avait raison ; il se mit à soupirer de tout son cœur et dit à ses enfants :

— Méchants ! la lâcheté et la paresse vous a vaincus, vous ne fûtes jamais mes enfants, car si vous aviez été tels que l'on croit, vous n'auriez pas souffert la grande pauvreté que vous avez endurée si longtemps, vous seriez allés gaîment à vos ennemis pour vous comporter honnêtement et faire bonne guerre à Charlemagne par toute la terre, mais vous êtes devenus méchants. Aussi, je vous dis que vous n'aurez rien de moi, et quittez mon palais au plus tôt !

— Père, dit Renaud, vous dites ce qu'un mauvais homme doit dire, car tenez pour vrai que nous avons tué tant de brigands que je ne saurais dire le nombre et j'en ai grand'peine ; mais, par Dieu, nous vous demandons de nous aider à reconquérir notre terre sur Charlemagne. Si vous voulez le faire, donnez-nous de votre bien et nous nous en irons loin de vous.

— Je ne le ferai pas, dit Aymon.

— Père, dit Renaud, je vois ici toute votre mauvaise volonté. Mes frères et moi, nous ne pouvons mieux être que dans notre maison, mais je vois que vous voulez nous en chasser. Je vous jure, par le respect que je dois à ma dame de mère, que si c'est de vous que nous parlons, vous nous le payerez cher ! Nous chasser ainsi du pays : J'aime mieux mourir avec vous que de mourir de faim, puisqu'il ne peut être autrement.

Quand Renaud vit que son père avait si mauvais cœur envers lui et

ses frères, il rougit de colère, puis commença à changer de couleur, regarda son épée et la tira moitié hors du fourreau. Allard, voyant son frère changer de couleur, vit qu'il était très irrité, il courut l'embrasser et lui dit :

— Ah ! beau frère, par Dieu, ne vous courroucez pas ainsi contre notre père, car il est notre maître et, à tort ou à raison, il peut faire ce qu'il lui plaît, nous devons lui obéir ; s'il est cruel envers nous, nous devons être humbles envers lui. Gardez-vous, pour l'amour de Dieu, de porter la main sur lui, car ce serait agir contre les commandements de Dieu.

— Frère, dit Renaud, peu s'en faut que je n'enrage tout vif, quand je vois devant moi celui qui devrait nous aimer, nous garantir et nous défendre contre tout et contre tous, nous bien conseiller, faire le contraire. Il a fait accord avec Charlemagne pour nous détruire. On n'a jamais vu un homme si cruel avec ses fils ; il nous chasse et nous poursuit comme si nous étions des mécréants ou des étrangers. Je ne pourrais dire tout le mal qu'il nous a fait ni la misère que nous avons souffert par lui. Or, si je n'avais pas fait ainsi avec lui j'aurais préféré me laisser trancher les membres. Si je peux sortir d'ici, je vous promets que je le fâcherai et que je pillerai sa terre, de telle façon qu'elle lui fera peu de profit et qu'on en parlera à tout jamais !

Quand Aymon entendit Renaud parler ainsi, son cœur s'attendrit, il commença à pleurer et dit :

— Ah ! sire Dieu ! Comme je suis malheureux de ne pouvoir jouir du bien que Dieu m'a donné largement ! Il n'y aurait pas d'homme plus heureux que moi au monde, si mes enfants avaient la paix avec Charlemagne. Car je suis sûr que jamais le roi Priam n'eut d'enfants plus courageux ni si vaillants. Mauvais cœur, tu ne devrais pas t'inquiéter du serment contre tes enfants, mais les aider et les garder contre tous. Je te dois bien haïr, cœur mauvais, tu me fais haïr ce que je dois aimer autant que moi-même !

Quand il se fut ainsi parlé à lui-même, il dit à Renaud :

— Beau fils, tu es trop preux et trop sage, jamais Hector de Troyes ne te valut et il n'y a pas chevalier au monde qui te vaille, aussi je dois faire votre volonté !

Ayant ainsi parlé, le duc dit à la duchesse :

— Dame, je vais là, dehors, car je ne veux pas être parjure envers Charlemagne : vous avez eu de l'or et de l'argent, des chevaux, des armures, des palefrois et des sommiers ; donnez à mes enfants tant qu'ils en voudront prendre.

Ayant dit cela, il appela ses gens et sortit :

Mais Renaud lui dit :

— Sire, nous vous savons gré d'avoir dit cela, nous partirons demain matin à la première heure afin de ne pas vous contrarier. Si vous voulez, nous resterons cette nuit, pour consoler notre mère qui a tant de chagrin pour l'amour de nous, car elle nous croyait perdus ; et je vous promets, père, que nous ne serions jamais revenus sans l'amour que nous avons pour elle !

— Renaud, beau fils, dit le duc Aymon, vous êtes plein de grand savoir. Sachez que dès qu'Artus fut mort, je n'osai plus retourner devant le roi, parce qu'il disait qu'il aurait mieux aimé perdre la moitié de son héritage, me menaçait de me pendre et de brûler tous mes biens. Je fis tant, grâce à mes paroles, que je sorts sans être blâmé. Vous savez les serments que Charlemagne m'a fait faire, ainsi qu'aux autres, contre vous ; eh bien, je suis fort fâché d'avoir agi dans les Ardennes, comme je l'ai fait, mais j'étais forcé de le faire pour mon honneur et pour être en paix avec le roi. Votre mère ne vous a pas dotés, elle peut vous donner à sa guise de nos biens.

Ayant dit ces paroles, le duc sortit du palais et se rendit dans les bois.

Quand la duchesse entendit le duc Aymon lui donner la liberté de faire ce qu'elle voudrait de ses biens, elle appela ses enfants et leur dit :

— Beaux enfants, soyez sûrs que puisque le duc n'est plus ici, vous serez bien traités.

Elle fit apprêter des bains et les fit tous baigner honnêtement.



Sachez qu'en leurs bains, il y avait de nombreuses herbes odorantes.

Quand ils furent bien nettoyés, leur bonne dame de mère fit apporter du drap et des linges pour les rechanger et donna à chacun un manteau écarlate fourré d'hermine. Quand elles les eut bien apprêtés, elle les mena dans la chambre où était le trésor et le montra à ses enfants ; car il n'était amassé pour personne d'autre.



Quand ils furent bien nettoyés, leur bonne dame de mère donna à chacun...

Quand Renaud vit si riche trésor, il commença à rire et dit :

— Dame, grand merci de ce don ; vraiment, il nous était bien utile.

Puis il prit autant d'or qu'il voulut. Immédiatement, il envoya des émissaires dans tout le pays pour engager des soldats. Il en vint plusieurs que Renaud engagea pour un an.

Que dirai-je encore ? Renaud et ses frères couchèrent cette nuit au château de leur père ; le lendemain matin, dès qu'il fut jour, ils partirent, emmenant avec eux cinq cents hommes bien montés.

Quand Renaud et ses frères eurent pris congé de la duchesse leur mère, elle leur dit :

— Je voudrais que vous alliez en Espagne, car le pays est fort bon.

Au moment où ils allaient partir, on vit arriver Maugis leur cousin, qui venait de France où il était resté longtemps.

A peine Maugis fut-il descendu de cheval qu'il courut à Renaud, les bras tendus, et commença à l'embrasser, puis quand il l'eut bien embrassé il en fit de même à ses autres frères, et il dit :

— Ah ! beaux cousins, soyez les bienvenus, et loué soit le Seigneur de m'avoir conduit par ici.

— Cousin, dit Renaud, où avez-vous donc été pour nous laisser ici sans nouvelles de vous ?

— Cousin, répondit Maugis, je viens de la grande cité de Paris où j'ai pris trois sommiers d'or à Charlemgane, voyez-les ! Je vous en donne la moitié, car je ne pourrai pas mieux l'employer.

— Cousin, dit alors Renaud, Dieu vous en saura gré.

Ayant dit cela, il monta à cheval et sortit de Dordonne, suivi de ses frères et de ses gens. Il rencontra son père qui venait des champs ; quand Renaud le vit, il le salua et s'inclina devant lui.

Aymon leur dit :

— Beau fils, vous voilà fort bien pourvus, je vous prie de vous distinguer et de faire parler de vous en France. Quant à vous autres, mes enfants, je vous ordonne d'obéir à Renaud et de bien le défendre, car tant qu'il vivra, vous n'aurez rien à craindre.

— Sire, dit Allard, nous suivrons votre commandement. Nous vous prions de penser à nous.

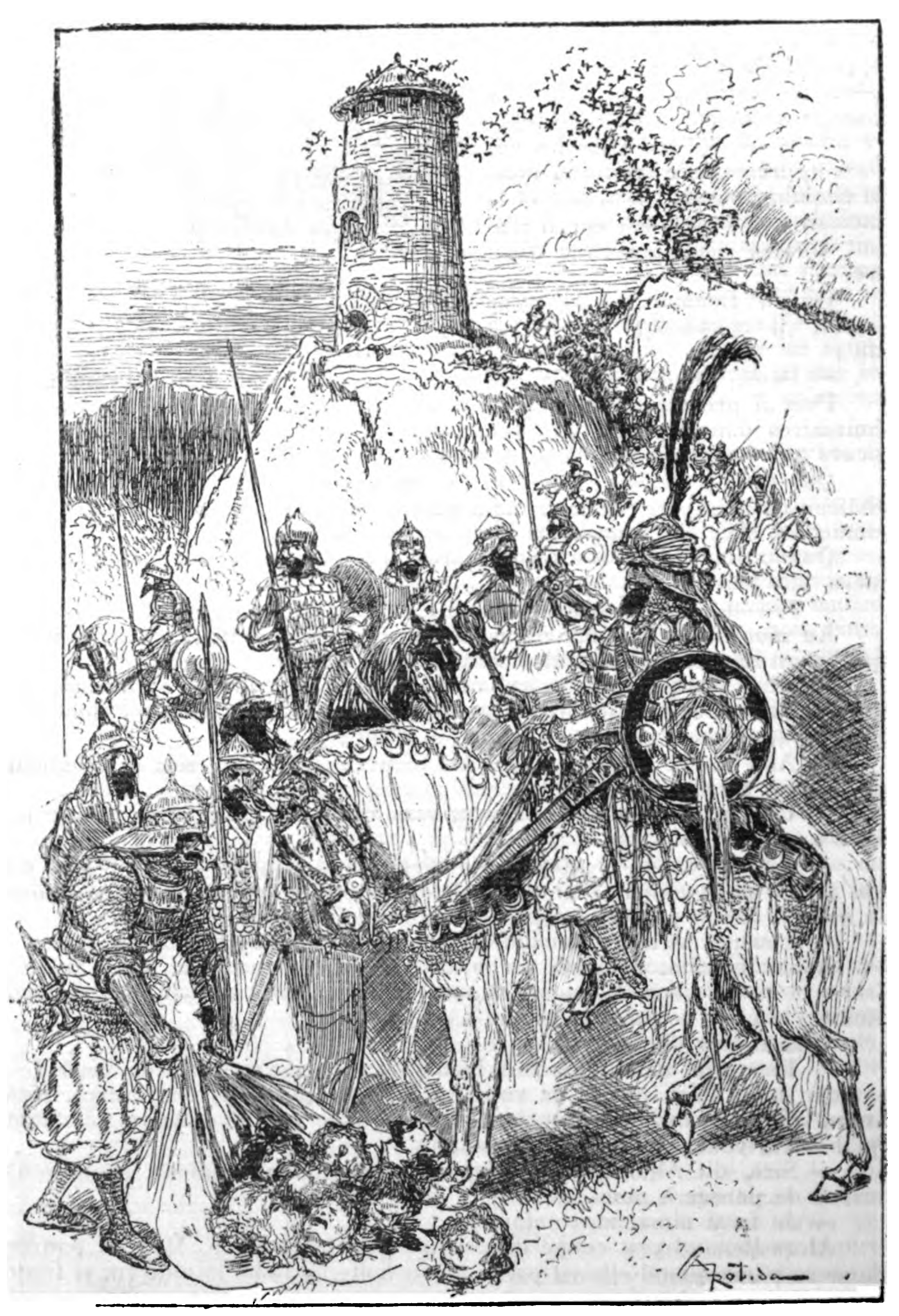
— Je ferai ainsi, mes enfants.

Alors Renaud prit congé de son père et de sa mère. Mais la pauvre dame se pâma quand elle vit partir ses enfants, et toute la ville fut si triste que c'était pitié à voir.

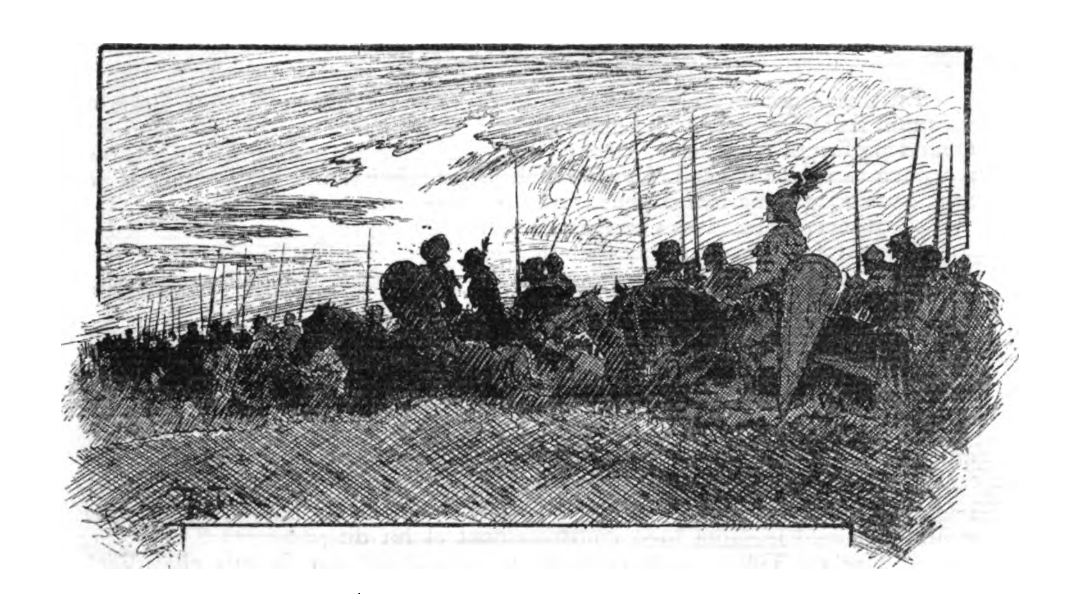
Renaud et ses frères se mirent cependant en route ; et quand la duchesse vit que ses enfants s'en allaient, elle commença à crier et à dire :

— Ah ! cœur de mon ventre, pourquoi ne crèves-tu pas ? Si j'étais morte, mon âme en serait plus aise. Je ne suis pas une mère, mais une marâtre, puisque je vois ma belle progéniture partir en guerre sans que je puisse la retenir ou l'aider.

Laissons à présent le duc et la duchesse, et retournons à Renaud et à ses frères les hardis chevaliers.



Les Sarrazins et leur roi Bourgons.



CHAPITRE V

Comment après que Renaud, ses frères et son cousin Maugis eurent quitté leur mère à Dordonne pour chercher fortune, ils allèrent tant, qu'ils arrivèrent au royaume de Gascogne. En s'y rendant ils firent plusieurs maux en France, et comment le roi de Gascogne les retint doucement à son service.

L'histoire raconte qu'après que Renaud, Allard, Guichard, Richard et Maugis, leur cousin, furent sortis de Dordonne avec leur compagnie qui s'élevait à sept cents hommes bien montés, ils se mirent en route, ils passèrent par la Brie qu'ils ravagèrent, traversèrent le Gâtinais, l'Orléanais, franchirent la Loire et pillèrent tout le pays jusqu'à Poitiers.

Arrivés à Poitiers, ils apprirent que le roi Yon de Gascogne, qui était un très grand seigneur, était attaqué par les Sarrazins. Quand Maugis sut cette nouvelle, il vint à Renaud et lui dit :

— Cousin, le roi Yon de Gascogne est un homme très sage, il a une grande seigneurie, allons à lui et servons-le. Nous lui rendrons de tels services que Charlemagne ne nous prendra jamais.

— Cousin, dit Renaud, allons-y donc, puisque cela vous semble bon !

Quand ils se furent mis d'accord, ils prirent la route de Gascogne et marchèrent tant et si bien que, bientôt, ils arrivèrent à Bordeaux, une très jolie ville, où ils trouvèrent le roi Yon avec un grand nombre de chevaliers.

Quand ils furent arrivés, Renaud dit à ses gens :

— Allons nous loger.

— Cousin, dit Maugis, ne faisons pas ainsi : allons parler au roi Yon : s'il nous retient à son service, bien ! et s'il ne le fait pas, nous irons servir Bourgons-le-Sarrazin, qui est très preux et très sage et a déjà conquis de la terre du roi Yon, une très grande partie comme Toulouse, Montpellier, Liétarie, Saint-Gilles, Tarascon et Arles. Si nous ne réussissons pas à une place, nous réussirons à l'autre.

— Cousin, dit Renaud, vous parlez bien et sagement et nous ferons ainsi que vous le dites !

Renaud prit alors cinquante chevaliers, ses trois frères et Maugis, Ils se désarmèrent et se vêtirent très richement. Quand ils furent bien parés, ils se rendirent à la cour du roi Yon, sur un coteau.

En traversant Bordeaux, tout le monde courait après Renaud pour le voir tant il était grand et bien bâti, ainsi que ses frères qui l'étaient moins. Quand ils furent à la porte, Renaud mit pied à terre, monta au palais, où il trouva le roi en conseil. Le sénéchal, voyant Renaud si bel homme et si bien accompagné de belles gens, vint à sa rencontre et lui dit :

— Monseigneur, soyez le très bienvenu !

Renaud lui répondit :

— Dieu vous donne bonne aventure ! Mais dites-moi, s'il vous plaît, où est le roi ?

— Sire, dit le sénéchal, il tient son conseil, car Bourgons-le-Sarrazin est entré dans son pays et lui a causé grand dommage. Il a brûlé villes, châteaux, abbayes, ermitages, et tous les monastères ; et le voilà maintenant par force dans Toulouse.

— Certes, dit Renaud, ce Bourgons a grande puissance, d'après ce que vous me dites.

Comme Renaud et le sénéchal parlaient, le roi arriva. Quand Renaud le vit, il se redressa, appela ses frères et Maugis. Ils allèrent à sa rencontre. Renaud le salua bien courtoisement et lui dit :

— Sire roi Yon, je suis venu d'une terre étrangère, je suis chevalier, moi, mes frères, ainsi que mon cousin que vous voyez ici. Nous venons avec nos soldats vous servir si vous le voulez. Nous vous servirons de telle manière que nous ne voulons rien de vous ; mais si vous agréez nos services, je veux que vous nous promettiez, comme roi que vous êtes, de nous aider à nous protéger envers et contre tous.

— Bel ami, dit le roi, soyez le très bien reçu, je vous vois avec beaucoup de plaisir, et puisque vous êtes venu pour me servir, je vous en remercie très humblement. Cependant, avant, je veux savoir quels gens vous êtes, car il se pourrait que je sois votre ennemi.

— Sire, dit Renaud, puisque vous voulez savoir qui nous sommes, je vous le dirai. Sachez que j'ai nom Renaud et que je suis le fils du duc Aymon de Dordonne ; ces trois chevaliers sont mes frères Allard, Guichard et Richard le combattant ; et voilà Maugis, notre cousin, un des meilleurs et des plus savants chevaliers du monde. Charlemagne nous a bannis de France et nous a déshérités ; par amour pour lui, notre père nous a désavoués : c'est pour cela, sire roi, que nous cherchons un seigneur loyal qui nous aidera à nous défendre contre Charlemagne ; en retour nous le servirons fidèlement.

Quand le roi Yon entendit ce que Renaud lui disait, il fut très joyeux de ce que les quatre fils Aymon — les meilleurs et les plus redoutés chevaliers du monde — et Maugis, qui était le plus sage gentilhomme, fussent venus pour le servir. On lui aurait donné Paris qu'il n'eût pas été aussi content, car il savait bien que si la guerre devait se terminer, il la terminerait de cette façon. Il regarda alors le ciel et remercia Notre-Seigneur de la venue de ces vaillants chevaliers ; puis il dit :

— Seigneurs, je vous retiens, car vous n'êtes pas des gens que l'on doive refuser, je vous promets loyalement, par serment de roi, que je vous défendrai de tout mon pouvoir contre tous les hommes ; vous êtes déshérités et moi aussi, il est bien juste que nous soyons ensemble et que nous nous aidions l'un l'autre de tout notre pouvoir.

— Sire, dit Renaud, mille mercis nous vous rendons. Je vous promets que nous mourrons à votre service et que votre terre vous sera rendue.

Le roi appela son sénéchal et lui commanda que Renaud et sa compagnie fussent bien logés. Incontinent le sénéchal prit Renaud par la main et exécuta les ordres.

Or, les fils Aymon sont aux côtés du roi Yon et croient avoir bien fait ; mais ils s'en repentirent et n'y restèrent guère. Mais laissons le roi Yon de Gascogne et les quatre fils Aymon et parlons de Bourgons, qui était à Toulouse, ville qu'il avait prise par la force.





Le conseil des Sarrazins.

CHAPITRE VI

Comment Renaud, ses frères, et Maugis, détruisirent Bourgons-le-Sarrazin, qui avait pillé le royaume de Gascogne et chassé le roi Yon à Bordeaux-sur-Gironde, dont il n'osait bouger par crainte des Sarrazins. Puis après comment le roi Yon donna dame Claire, sa sœur, pour femme à Renaud, pour le grand service qu'il lui avait rendu, et comment il lui fit bâtir le château de Montauban.

En cette partie, dit le conte, quand Bourgons eut prit Toulouse, il tint un parlement à ses gens et leur dit : — Seigneurs, vous savez bien que lorsque le fer est chaud il est plus facile à travailler que quand il est froid. Cette parole, je la dis devant vos seigneuries pour vous donner à comprendre ce que nous devons faire. Il me semble que nous devons marcher sur Bordeaux, maintenant, pendant que les blés sont épais, car nos chevaux auront ainsi à manger.

— Sire, dirent ses gens, vous parlez bien et sagement. Faisons comme vous venez de le dire et que, demain, nous soyons prêts à mourir.

Le lendemain, Bourgons partit de Toulouse avec au moins vingt mille combattants bien armés ; ils marchèrent tant, qu'en neuf jours ils furent devant Bordeaux. Il s'embusqua alors dans un grand bois qui était près de la ville, puis il envoya quatre cents Sarrazins des mieux montés qui partirent tout ardents pour ravager tout le pays jusqu'auprès de la cité. Quand la garde qui était sur la porte de la ville vit venir les païens, elle cria à haute voix : « Armez-vous, chevaliers, car voici les Sarrazins qui viennent nous attaquer. » La ville, entendant cela, commença à s'émouvoir.

Quand Renaud vit qu'il était temps de prendre les armes, il dit à ses frères :

— Allez tous vous préparer et faites sonner pour que tous nos gens se mettent en armes.

Incontinent, ses frères lui obéirent.

Quand ils furent tous armés, Renaud, monté sur Bayard, vint au roi Yon et lui dit :

— Ne soyez surpris de rien, mais soyez assuré que Dieu nous aidera aujourd'hui. Moi, mes frères et mes gens, nous partons devant, faites ap-



Il entra dans la mêlée avec tant de fureur...

prêter vos gens immédiatement, car le cœur me dit qu'avec l'aide de Dieu, les maudits Sarrazins seront battus aujourd'hui.

— Sire, dit le roi, allez à Dieu, je ferai ce que vous m'avez dit.

Ayant entendu ces paroles, Renaud sortit de Bordeaux le premier, monté sur Bayard, l'écu au cou, l'épée au poing et courut sur les païens, entrant plus avant que les autres. Incontinent, il frappa un païen si bien dans l'écu qu'il tomba mort à terre, puis il en abattit un autre. Dieu sait s'il tenait bien son épée, car il tranchait les Sarrazins aussi facilement que s'ils avaient été désarmés. A parler brièvement, dès que les gens de Renaud furent assemblés, les païens ne purent tenir, ses frères les tuaient comme des bêtes, si bien qu'il les mirent en fuite vers leur embuscade.

Quand Bourgons vit revenir ses gens ainsi battus, il sortit de son poste et fit sonner cors, tambours, buccins et se mit en ligne. Renaud, voyant venir un si grand nombre d'hommes, en fut émerveillé ; il se tourna vers ses frères et leur dit :

— Seigneurs, ne craignons rien, aujourd'hui nous aurons l'honneur. Je vous prie que chacun s'efforce de bien faire.

— Frère, dit Richard, nous n'avons garde de nous effrayer tant que vous êtes sur Bayard.

— Courage, frère, car si nous voulons, ces païens ne tiendront pas devant nous.

Comme Renaud parlait ainsi à ses frères, Bourgons arriva, le glaive baissé, et vint frapper un homme de Renaud de telle façon qu'il le transperça et que le corps tomba mort à terre. Allard, voyant cela, fut fort peiné : il piqua son cheval et alla frapper un païen si durement qu'il l'étendit à ses pieds.

A vrai dire, on n'avait jamais vu une telle bataille ; car Renaud, ses frères et Maugis étaient bien peu contre Bourgons-le-Sarrazin.

Quand le roi Yon, qui venait au secours de Renaud, vit les grands coups qu'ils donnaient, lui et ses frères, et qu'ils abattaient tout ce qu'ils rencontraient devant eux et comme ils s'abandonnaient hardiment, il se signa, émerveillé ; puis il dit à ses gens :

— Allons secourir ces vaillants chevaliers, car il est temps, je crois.

Quand le roi Yon eut dit ces paroles, il piqua son cheval et entra dans la mêlée avec tant de fureur qu'il rompit la presse et vint se mettre à côté de Renaud, qui lui dit :

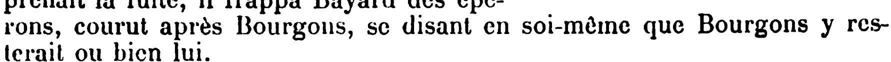
— Sire, soyez assuré que les païens seront battus.

— Alors, répondit le roi Yon, je suis sûr que Dieu me fera cette faveur grâce à vous. Bénie soit l'heure où vous êtes né et celle où vous êtes venu dans ma province de par-deçà.

Bref, les bataillons furent assemblés de part et d'autre. Mais quand Bourgons vit le grand dommage que Renaud lui causait, il dit à ses gens :

— Nous sommes battus par la valeur de ces cinq chevaliers. Tournons-nous en arrière, car il est temps.

Quand il eut dit cela, ses gens et lui prirent la fuite.



Le roi Yon de Gascogne.

— Quand Renaud vit que Bourgons prenait la fuite, il frappa Bayard des éperons, courut après Bourgons, se disant en soi-même que Bourgons y resterait ou bien lui.

Que vous dirai-je de plus ? En peu d'heures, Renaud se trouva très loin de ses frères et de sa compagnie tant qu'il ne savait plus où il était.

Quand Allard vit qu'il ne savait pas où Renaud était parti, il se dit à lui-même :

— Dieu ! où est donc parti notre frère que je ne le vois plus ici ?

Le roi Yon vint aussitôt et leur dit :

— Seigneurs, vous savez bien, Dieu merci, qu'il ne faut pas trop poursuivre ses ennemis, car souvent on se trouve en danger ; retirons-nous, je vous prie.

— Sire, dit Allard, que dites-vous ? Nous avons perdu notre frère Renaud, nous ne savons s'il est mort ou vivant.

Le roi, entendant cela, fut bien fâché et fit chercher Renaud parmi les morts qui étaient dans les champs.

Quand il vit qu'on ne le trouvait pas, il commença à le pleurer avec Guichard, Richard ainsi que Maugis.

Quand les gens de Renaud entendirent qu'on ne le trouvait pas, ils commencèrent à tant le regretter que c'était pitié à voir.

— Hélas ! dit Allard, que ferons-nous ? Nous avons quitté notre pays pour nous exiler, mais peu nous faisait, car nous étions avec le meilleur des chevaliers du monde et pensions, sur sa valeur, recouvrer l'honneur, mes frères et moi ! Or, l'avons-nous perdu par notre faute, las ! malheureux, que ferons-nous, désormais, la terre ne pourra plus nous soutenir et croulera sous nos pieds !

Le roi Yon, voyant la tristesse qu'ils avaient, leur dit :

— Seigneurs chevaliers, que faites-vous là ? puisqu'il n'est pas mort, cela doit vous suffire, car s'il est pris vous le retrouverez, devrait-il m'en coûter tout ce que je possède en ce monde. D'autre part, nous avons tant de prisonniers que Bourgons, pour rien, ne lui ferait mal.

— Sire, dit Allard, allons après et sachons ce qu'il est devenu.

— Ami, dit le roi, je le ferai volontiers.

Alors, ils piquèrent leurs chevaux et allèrent tant qu'ils purent.

Sachez qu'Allard, Guichard, Richard et Maugis chevauchaient à telle allure qu'il semblait que la terre croulait sous eux.

Or, je veux parler de Renaud, qui allait après Bourgons aussi vite que la foudre. Il fut bientôt si loin, en peu de temps, que c'était difficile à croire. mais vous devez savoir qu'aucune bête n'égalait Bayard, son cheval. Quand Renaud eut atteint Bourgons, il lui cria tant qu'il put :

— Certes, Bourgons, ton cheval est emporté, je le vois bien, c'est pour cela que tu fuis, mais retourne-toi, car il te serait honteux de mourir en fuyant !

Bourgons, entendant parler ainsi, se retourna immédiatement. Quand

il vit Renaud, il reconnut bien que c'était le bon chevalier qui avait détruit tous ses hommes et lui dit :

— Sire chevalier, retournez en arrière et ne fatiguez pas votre cheval, car si vous le perdiez, jamais vous ne retrouveriez le pareil.

Il disait cela pour étonner le vaillant Renaud, car il ne voulait pas jouter contre lui, ayant remarqué sa grande vaillance.

Mais Renaud n'était pas homme à s'émouvoir de telles paroles, il lui dit :

— Bourgons, ces paroles n'ont rien à faire, mais il s'agit de vous défendre.

Et il piqua aussitôt Bayard.

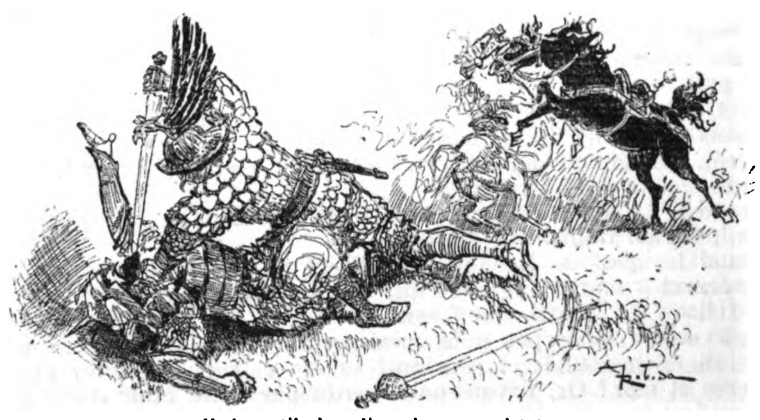
Bourgons, voyant qu'il ne pouvait se délivrer de Renaud autrement que par joute, piqua son cheval et courut sur Renaud tant qu'il put. Il frappa Renaud si durement que sa lance fut brisée, Renaud ne tomba pas mais frappa Bourgons si durement qu'il l'abattit, lui et son cheval, à terre et lui fit une grande blessure dans la poitrine.

Quand Bourgons se vit à terre, il se releva incontinent, mit la main à son épée et jeta son écu sur sa tête. Renaud, voyant ce qu'il avait fait, se tourna vers Bourgons et lui dit :

— Certes, on ne pourra pas me reprocher de vous avoir combattu à pied, moi étant à cheval.

Alors, ils descendit de Bayard, tira son épée hors du fourreau et alla vers Bourgons qui vint à lui.

Alors commença une terrible bataille. Quand le cheval du païen se sentit allégé de son maître, il prit la fuite, Bayard courut après, le prit



— Ha! gentil chevalier, donne-moi trêve...

par les crins, le tira tant à lui, qu'il le ramena en arrière à son maître, à la place où les deux chevaliers combattaient.

Renaud frappa Bourgons à l'écu d'un coup de son épée qui coupa tout ce qu'elle rencontra jusqu'à la chair y compris les mailles de son haubert qui lui fit une grande blessure à la hanche.

Quand Bourgons-le-Sarrazin vit la force démesurée de Renaud et les grands coups qu'il lui donnait, il en fut fort effrayé et craignit de mourir. Il recula un peu et dit à Renaud :

— Ha ! gentil chevalier, je te prie, pour l'amour que tu as en ton Dieu, donne-moi trêve, je te ferai seigneur et maître de tout ce que je possède en ce monde.

— Certes, non, dit Renaud, car j'ai promis au roi Yon de le défendre contre tous et lui m'a fait même promesse ; mais si vous voulez vous faire chrétien, je vous ferai grâce.

— Sire, dit Bourgons, je veux me rendre à vous, le meilleur de tous les chevaliers, dans l'espérance que vous me laisserez la vie et les membres.

— Bourgons, dit Renaud, si vous voulez vous rendre à moi, vous n'aurez pas plus de mal que moi.



— Le promettez-vous ? demanda Bourgons.

— Oui, répondit Renaud.

— Alors voici mon épée, dit Bourgons ; je me remets entre vos mains.

Renaud prit son épée et lui assura la vie. Puis tous deux regagnèrent leurs chevaux, montèrent en selle et prirent la route de Bordeaux.

Comme ils s'en retournaient, ils rencontrèrent le roi Yon qui venait à leur rencontre avec ses gens tant qu'ils pouvaient.

Quand Renaud vit le roi, il le remercia de ce qu'il venait à sa rencontre et lui présenta Bourgons, qu'il avait pris comme je vous l'ai raconté.

— Sire roi de Gascogne, dit Renaud, je vous prie de ne faire aucun mal à Bourgons, car je lui ai fait cette promesse.

— Ami, dit le roi Yon, il n'aura aucun mal, mais tout honneur, pour l'amour de vous. Je prie Dieu qu'il me donne la grâce que je fasse jamais rien contre votre volonté.

Quand Allard, Guichard, Richard et Maugis virent Renaud qui avait ainsi pris Bourgons, ils en furent très heureux, car ils croyaient l'avoir perdu. Ils coururent doucement l'embrasser et lui firent grande fête et grand honneur, car ils avaient été fort inquiets de lui.

— Frère, dit Allard, vous nous avez mis en grand souci, car nous pensions que vous étiez pris ; mais puisque vous avez capturé Bourgons, la guerre est terminée. Bénie soit l'heure à laquelle vous fûtes engendré et le sein qui vous allaita.

Quand ils se furent bien réjouis, ils se remirent en chemin pour Bordeaux, emmenant Bourgons, prisonnier.

Dès que le roi Yon fut à Bordeaux, il descendit, prit Renaud et ses frères par la main ainsi que Maugis et monta ainsi au palais trouver ses gens qui faisaient grande fête. Le roi Yon les appela et leur dit :

— Seigneurs, honorez ces chevaliers plus que moi-même, car c'est grâce à leur valeur que je suis roi de Gascogne et s'ils n'avaient été là, je serais mort et battu. Béni soit Notre Seigneur de leur avoir donné l'idée de venir par ici, car ils m'ont rendu ma terre et mis la paix dans mon pays.

Bref, le roi fit partager le butin et en donna la plus grande partie à Renaud et à ses frères ; mais Renaud ne voulut rien et le donna à ses gens. Le roi, voyant la grande largesse de Renaud, l'aima plus encore qu'auparavant et voulut le faire seigneur de toute sa terre.

Le roi Yon avait une sœur qui était une très belle demoiselle. Quand elle eut entendu tant de bien de Renaud, elle appela un chevalier nommé Gautier et lui demanda :

— Dites-moi, par votre foi, qui a eu l'honneur de la bataille ?

— Dame, répondit Gautier, je vous le dirai volontiers. Sachez que Renaud est le meilleur chevalier de tous ses frères et de tout le monde, car il a pris Bourgons-le-Sarrazin et par lui la guerre est terminée.

Quand la pucelle entendit ces paroles, elle en fut fort joyeuse et elle remercia Notre Seigneur de tout son cœur.

Le roi et ses chevaliers ne cessaient pas de mener grand'joie pour la victoire que Dieu leur avait envoyée.

Quand Bourgons se vit en prison, il pria le roi Yon de venir lui parler. Incontinent, le roi le sut et alla lui parler. Quand Bourgons le vit, il le salua et lui dit :

— Sire roi Yon, je suis votre prisonnier ainsi que la plus grande partie de mes gens, vous pourrez, si vous le voulez, tirer une rançon de moi et de mes hommes ; pour notre liberté, je vous donnerai dix sommiers chargés d'or.

— Bourgons, dit le roi, je consentirai volontiers si Renaud me le conseille ; autrement non.

Le roi fit immédiatement mander Renaud et ses autres barons. Quand ils furent arrivés, il tint conseil pour s'occuper de la délivrance de Bourgons.

Renaud et ses autres barons conseillèrent au roi qu'il tirât rançon de Bourgons ; le roi voyant ce que ses barons lui conseillaient, fit appeler Bourgons et lui annonça sa délivrance.

Bourgons, délivré, retourna alors dans son pays avec ses gens, rendit Toulouse au roi Yon et lui envoya, comme il avait promis, dix sommiers chargés d'or fin.

Dès que le roi Yon les eut reçus, il les donna à Renaud et à ses frères. Mais Renaud fit comme tout vaillant chevalier, car il ne voulut pas, ainsi que ses frères, en prendre un seul denier.

***

Il advint un jour que Renaud et ses frères, étant dans une forêt qui était près de là, prirent quatre bêtes sauvages ; et comme ils s'en retournaient, ils se trouvèrent auprès de la rivière de Gironde. Comme ils allaient ainsi, Allard regarda de l'autre côté de la rivière et aperçut une très haute montagne sur laquelle était un tertre bien exposé, haut et fort. Quand Allard vit cet endroit si convenable, il se tourna vers Renaud et lui dit :

— Beau frère, voyez comme cet endroit est bien défendu et bien exposé, je crois que jadis il y avait là un château fermé ; si nous pouvions arriver à y bâtir un château, Charlemagne ne pourrait jamais nous prendre. Si vous voulez me croire, vous le demanderez au roi Yon et, s'il nous le donne, nous nous y construirons une forteresse.

— Cousin, dit Maugis à Renaud, Allard vous donne un bon conseil, je vous conseille de faire ainsi.

— Cousin, répondit Renaud, je le ferai, puisque vous me le dites.

Quand ils se furent ainsi mis d'accord, ils traversèrent la Gironde et ne s'arrêtèrent pas avant d'être auprès du roi, auquel ils présentèrent les bêtes sauvages qu'ils avaient prises.

Le roi, voyant les chevaliers, les reçut courtoisement, car il les aimait beaucoup et il embrassa Renaud.

Le lendemain, après que le roi eut entendu la messe, Renaud le tira un peu à part et lui dit :

— Il y a déjà quelque temps que nous vous servons bien et loyalement...

— Certes, dit le roi, vous dites vrai et je suis tenu de vous en récompenser. Regardez s'il y a dans mon pays, cités, villes, châteaux ou n'importe quelle autre chose que vous voudriez avoir et vous l'aurez immédiatement.

— Sire, répondit Renaud, grand merci de votre bonne volonté ; mais écoutez-moi s'il vous plaît !

— Parlez sans crainte, dit le roi.

— Sire, continua Renaud, moi et mes frères nous revenions hier de la chasse, et comme nous revenions, je regardais de l'autre côté de la rivière de Dordonne et de Gironde et tout particulièrement entre ces deux rivières ; je vis alors une montagne bien haute, et s'il vous plaisait, je voudrais y bâtir un château à ma convenance. Voilà pourquoi, sire, je vous prie de me la donner, s'il vous plaît, pour tous les services que je vous ai rendus.

Entendant ces paroles, le roi fut très joyeux, et dit à Renaud :

— Je vous la donne de grand plaisir et je vous donnerai dix mille marcs d'argent à dépenser tous les mois.

— Sire, répondit Renaud, que Dieu vous récompense !

Il se jeta alors à ses pieds ; mais le roi Yon le releva aussitôt, l'embrassa avec beaucoup d'amitié et lui dit :

— Noble chevalier, je vous promets que je vous ferai riche homme, si je vis longtemps.

— Sire, dit Renaud, Dieu vous le rende, nous vous servirons loyalement.

Le lendemain matin, quand le roi fut levé, il fit venir Renaud devant lui, ils prirent vingt chevaliers avec eux, montèrent dans un bateau et traversèrent la Gironde. Bientôt, ils furent au rocher et montèrent dessus. Quand ils virent l'endroit si beau et si plaisant, le roi en fut tout étonné et Renaud fut très joyeux de la force qu'avait ce lieu et que s'il pouvait y construire un château, il ne craindrait pas Charlemagne ni autre chose au monde pour un denier, tant qu'il aurait à manger, car au plus haut de la



roche sortait une belle fontaine assez abondante pour dix mille personnes.

Quand les chevaliers qui étaient avec le roi eurent vu le lieu si beau, si plaisant et si fort, ils en furent tout ébahis.

Un chevalier prit le roi, le tira un peu à part et lui dit :

— Sire, que voulez-vous faire ? Voulez-vous avoir un seigneur au-dessus de vous, que vous voulez faire construire une forteresse ici ? Je vous affirme, par ma foi, que si Renaud fait bâtir un château ici, il ne craindra ni vous ni tous les barons de Gascogne. Considérez que Renaud est le chevalier que vous connaissez et que ses frères ainsi que Maugis et tous ses gens sont étrangers : bientôt ils vous causeront grand dommage. Si vous voulez m'en croire, donnez-leur autre chose, car il pourrait en résulter grand dommage pour nous.

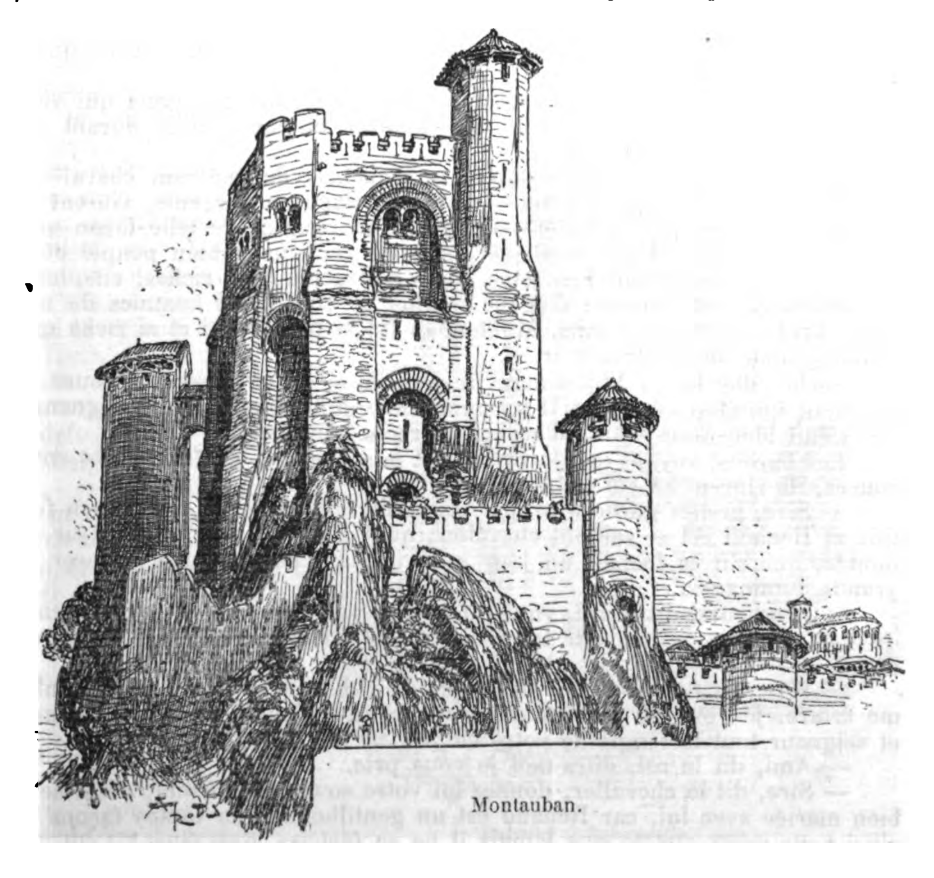
En entendant ces paroles, le roi fut très étonné, car il sentait bien que ce que disait le chevalier était vrai ; peu s'en fallut que l'œuvre du château ne resta inachevée, il réfléchit un peu ; puis il dit que, l'ayant promis à Renaud, le château se ferait. Il appela alors Renaud et lui dit :

— Mon ami, où voulez-vous que le château soit établi ?

— Sire, je veux qu'il soit assis ici, si cela vous plaît.

— Certes, dit le roi, je vous l'accorde. Hâtez-vous de le faire construire et vous ne craindrez plus rien ni moi ni mes gens ; mais je ne crois pas que vous vouliez me combattre, moi ou les barons de mon pays ?

— Sire, dit Renaud, laissez ces paroles, car il est inutile de parler d'une telle chose : je vous affirme, comme chevalier loyal, que j'aimerais mieux mourir vilainement entre les ennemis des Turcs plutôt que de penser à une trahison sur vous ou sur autrui. Sire, je suis et ai été tenu jusqu'ici loyal chevalier. Dieu m'a fait jusqu'ici la grâce de m'empêcher de commettre une action déloyale. Sire, croyez vous que parce que je suis ennemi de Charlemagne, qui est mon souverain seigneur, je sois un traître et que j'aie commis une trahison envers lui ? Sachez que lorsque j'ai tué son



Montauban.

neveu Berthelot, hélas ! je l'ai fait à mon corps défendant, car il m'avait frappé sans me défier et sans raison. Mais je vous jure, par ma foi, que personne ne vous manquera ; sinon je vous vengerai de tout mon pouvoir ; mais si vous avez quelques soupçons sur moi, ne me le donnez pas.

— Ami, dit le roi, je me suis joué, car je connais votre loyauté et vous me l'avez déjà bien montrée : aussi je vous le donne et j'ajoute un autre présent, je veux que vous soyez seigneur de moi et de toute ma terre.

Quand Renaud vit la courtoisie et la bonté du roi Yon, il le remercia grandement. Il manda par tout le pays et fit venir les meilleurs maîtres maçons, charpentiers et autres ouvriers, tant qu'ils furent bientôt deux cent cinquante. Quand il eut tout ce qu'il fallait, il fit bâtir le château de telle façon qu'une grande salle y fut faite la première, puis après plusieurs autres chambres et enfin la grande tour. Quand le donjon fut monté, Renaud fit entourer le château et le fit ceindre de hautes murailles et de grosses tours, par places, de telle façon qu'il ne craignait assaut de nulle part. Il fit faire audit château quatre portes, pas plus. Renaud fit également faire des brèches et des barbacanes si faciles à défendre qu'il ne pouvait en être mieux.

Quand le château fut terminé, Renaud et ses frères en furent très heureux, car ils comprenaient que, maintenant, ils étaient tranquilles. Le roi apprenant que la construction était achevée vint la voir. Renaud, apprenant que le roi arriyait, alla à sa rencontre et le fit monter dans la grande tour de la forteresse, pour qu'il vît l'enceinte du château plus à son aise, car de la grande tour, on pouvait tout voir. Le roi regarda cette belle œuvre qui était si forte et si plaisante avec une belle fontaine au milieu qu'il appela Renaud et lui dit :

— Ami, comment appellerez-vous ce château ? car il me semble qu'il lui faudra un nom bien noble, égal à sa grande beauté.

— Sire, dit Renaud, il n'a pas encore de nom ; mais si vous voulez, vous lui donnerez le nom qu'il vous plaira.

— Certes, dit le roi, le lieu est très beau et très gentil, je veux qu'on l'appelle Montauban.

Puis le roi fit savoir dans tout le pays que toute personne qui voudrait venir habiter audit château serait quitte de tous droits durant dix ans.

Quand les gens du pays surent la franchise du château, chevaliers, gentilshommes, bourgeois jeunes et vieux, vilains et sergents, vinrent en si grand nombre que la forteresse fut bientôt peuplée de telle façon que, dans tout le pays, il n'y avait pas un autre château si bien peuplé et si fort ; car il y demeurait bien cinq cents bourgeois tous riches, cinquante taverniers et cent hommes d'église et plus de cinq cents hommes de métiers. Bref, en peu de temps, Montauban fut si bien garni et si riche que c'était grande merveille à voir.

Sachez que le roi Yon aimait Renaud de si grand amour, à cause de la valeur qui était en lui, qu'il lui donna une domesticité et une seigneurie qui valait bien mille marcs d'argent de rente bien assise.

Les barons, voyant que le roi aimait tant Renaud, en furent très courroucés, ils vinrent au roi et lui dirent :

— Sire, prenez garde à ce que vous faites. Montauban est si bien fortifié et Renaud est si vaillant chevalier, qu'il n'y en a pas de meilleur au monde, que s'il se fâchait un jour avec vous, il pourrait vous causer de grands dommages.

— Seigneurs, dit le roi, vous dites vrai, mais Renaud a cœur si gentil qu'il ne pêchera jamais par trahison ou par vilenie, en aucune façon du monde.

— Sire, dit un vieux chevalier qui était devant le roi, si vous voulez me croire, je vous dirai comment vous serez toujours maître de Renaud et seigneur tout le temps de votre vie.

— Ami, dit le roi, dites-moi je vous prie.

— Sire, dit le chevalier, donnez lui votre sœur pour femme ; elle sera bien mariée avec lui, car Renaud est un gentilhomme en toutes façons et ainsi vous serez certain que jamais il ne se fâchera avec vous !



— Ami, dit le roi, vous me donnez un bon conseil, je le suivrai certainement et je vous prie de vous en occuper.

— Sire, répondit le chevalier, puisque je connais votre volonté, je ferai ce que je pourrai pour réussir à ce sujet.

Ces paroles dites, le roi retourna à Bordeaux très heureux, causant avec le chevalier de la façon qu'ils allaient s'y prendre pour mener leur idée à bonne fin.

***

Le premier jour du mois de mai, Renaud alla de Montauban à Bordeaux pour voir le roi Yon et emmena son frère Allard avec lui. Quand le roi Yon l'apprit, il vint à leur rencontre, reçut Renaud avec beaucoup de joie, et l'embrassa bien tendrement ; puis il le prit par la main et ils montèrent au palais ensemble.

Le roi demanda alors des échecs pour jouer avec Renaud ; et comme ils jouaient, le vieux chevalier, qui était chargé par le roi de faire le mariage de Renaud et de sa sœur, arriva. Il se nommait Godefroy de Moulins. Arrivé devant le roi, il dit :

— Seigneurs barons, écoutez ce que je vais dire. En dormant, la nuit passée, il me semblait que Renaud, fils d'Aymon, était monté sur un puits et tout le peuple de ce royaume s'inclinait devant lui. Le roi lui donna un épervier. En même temps on apprit que, vers la Gironde, venait un gros sanglier qui menait si grand bruit que nul n'osait s'aventurer devant lui et bien que trois hommes l'attaquassent, il passa outre. Quand Renaud vit cela, il monta sur Bayard, vint à sa rencontre, le combattit et le tua. Alors je m'éveillai.

Le vieux chevalier ayant ainsi parlé se tut. Un clerc appelé Bernard se leva alors et dit :

— Beaux seigneurs, si vous voulez m'écouter, je vais vous dire la signification de ce songe. Sachez donc que le puits où Renaud était monté représentait le château qu'il a fait bâtir. Le peuple qui s'inclinait devant lui les gens qui sont venus l'habiter ; et le don que lui fit le roi veut dire que le roi Yon lui donnera sa sœur pour femme. Le sanglier nous annonce qu'un grand prince chrétien ou païen viendra attaquer le roi Yon et que Renaud le défendra par la force des armes. Voilà la signification du songe de Godefroy ; et bien qu'indigne de parler, je conseillerai de marier Renaud à la sœur du roi, car l'un et l'autre seront bien ensemble.

Le roi répondit :

— Tu as bien dit.

Quand le clerc eut expliqué le songe du vieux chevalier Godefroy, le roi dit qu'il parlait



Renaud et damoiselle Claire.

sagement et bien et que pour ce qui était du mariage, la chose lui plaisait.

Renaud, entendant ces mots, dit au roi :

— Sire, merci du don que vous me faites ; mais, s'il vous plaît, vous attendrez que j'ai pris conseil de mes frères et de mon cousin Maugis.

— Frère, dit Allard, vous parlez mal de refuser au roi un si grand don qu'il vous fait : si vous voulez me croire, accomplissez entièrement sa volonté, car cela plaira bien à moi et à mes frères. Même si le roi ne vous donnait pas sa sœur, mais une simple damoiselle, vous devriez l'écouter.

— Frère, dit Renaud, ce n'est pas la première fois que vous me conseillez bien ; et je vous promets que je ferai comme vous me conseillez.

Renaud se tourna alors vers le roi et dit :

— Sire, je suis prêt à faire votre volonté et à suivre vos commandements.

Alors Renaud se leva, le roi le prit par la main et le fiança avec sa sœur.

Quand, de part et d'autre, le mariage fut décidé, le roi Yon alla à la chambre de sa sœur et la trouva en train de faire un très beau penoncel pour mettre à sa lance, sans oser le dire. Aussitôt qu'il la vit, le roi la salua : la damoiselle se leva devant son frère et lui fit la révérence.

— Belle sœur, dit le roi, je vous ai mariée bien et hautement.

En l'entendant, la damoiselle changea, s'inclina devant lui et fut un moment sans rien dire. Quand elle put parler, elle dit au roi, son frère :

— Sire, à qui m'avez-vous donnée ?

— Belle sœur, répondit-il, je vous ai donnée au meilleur chevalier du monde : à Renaud, fils d'Aymon, le noble et vaillant chevalier.

La damoiselle entendant que le roi l'avait donnée à Renaud, en fut fort joyeuse, car elle aimait Renaud de très grand amour, elle dit au roi :

— Sire, vous ferez comme il vous plaira.

Le roi la prit alors par la main, la mena au palais et dit à Renaud devant tous les barons :

— Tenez, vaillant Renaud, je vous donne ma sœur que voici pour femme.

— Sire, répondit Renaud, cent mille mercis du si beau don que vous me faites à présent, car il n'appartient pas à un pauvre chevalier comme je suis.

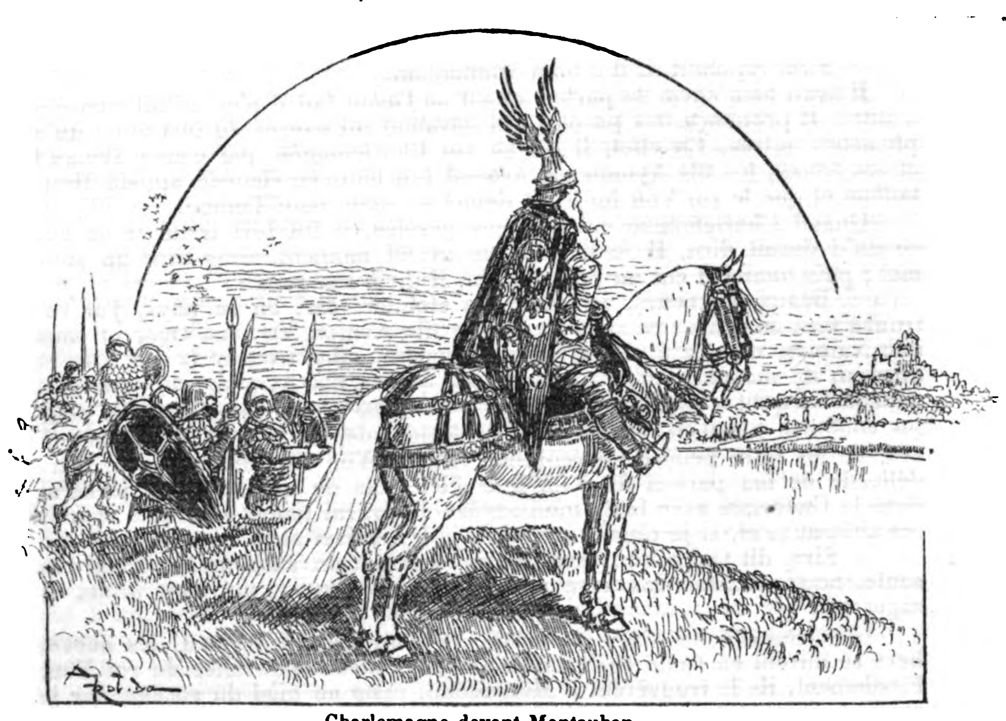
Renaud prit alors la damoiselle, se fiança avec elle et fit serment.

Mais le roi ne voulut pas attendre, il prit la damoiselle par la main et la conduisit à l'église bien honorablement où l'Evêque de Bordeaux les maria.

Quand Renaud eut épousé sa femme, il la mena à ses frères et à son cousin Maugis, qui étaient au château de Montauban et qui en furent très joyeux. Ils firent alors tendre Montauban de très riches tapisseries, puis ils montèrent sur leurs chevaux couverts tous de tapis et allèrent vers Bordeaux à la rencontre de Renaud et de sa femme. Ils les rencontrèrent à mi-route, là où on faisait de belles joutes. Les joutes terminées, ils revinrent à Montauban. Quand ils y furent, la joie était si grande dans le château que Dieu paraissait descendu. A dire vrai, la fête dura huit jours et de bien jolis cadeaux furent faits à la dame.

Les réjouissances terminées, le roi Yon retourna à Bordeaux, fort heureux du mariage qu'il avait fait de sa sœur et de Renaud, car il pensait bien que Renaud l'aiderait contre tous les hommes. Il pensait juste ; car, dès la célébration du mariage, aucun baron de Gascogne n'osa lever le menton. Il y en avait bien plusieurs dont le roi ne pouvait jouir, Renaud les soumit au roi, qu'ils l'aient voulu ou non, car Renaud était aimé et redouté dans tout le pays de Gascogne.

A présent, laissons Renaud, ses frères et Maugis, et retournons à Charlemagne qui allait à Saint-Jacques-en-Galice en pénitence de ses péchés.



Charlemagne devant Montauban.

CHAPITRE VII

Comment le roi Charlemagne, au cours d'un voyage qu'il fit en Galice et en revenant de ce voyage, apprit comment Renaud et ses frères étaient au royaume de Gascogne en un très fort château appelé Montauban. Comment Charlemagne somma le roi Yon de Gascogne de lui rendre ses ennemis c'est-à-dire Renaud et ses frères et, en cas de refus, il irait l'assiéger avant dix mois dans son pays. Le roi répondit qu'il n'en ferait rien. Comment, après que Charlemagne fut rentré à Paris, Roland, son neveu, y arriva aussi et fut fait chevalier. Le roi l'envoya alors défendre Cologne qu'un roi Sarrazin assiégeait et le vainquit. Comment Renaud gagna la couronne du roi Charlemagne pour la course que Bayard fit à Paris.

Or, dit le conte, le roi Charlemagne était à Paris, quand il lui vint un jour l'idée d'aller en pèlerinage à Saint-Jacques-en-Galice. Il partit de Paris, emmenant avec lui Oger-le-Danois, le duc Naimes de Bavière et beaucoup d'autres barons et grands seigneurs. Quand ils furent en route, ils chevauchèrent tant que, bientôt ils arrivèrent à Saint-Jacques-en-Galice. Quand ils y furent, le roi descendit de cheval, entra dans l'église et offrit sur l'autel dix marcs d'or fin. Quand il eut fait ce présent et accompli ses dévotions, il retourna et arriva à Bordeaux. Comme il était en route près de là, il regarda de l'autre côté de la Gironde et vit le château de Montauban, qui était sur une si haute roche, si bien bâti, si bien entouré de murs épais. comme nous vous l'avons déjà conté.

Quand Charlemagne le vit, il le regarda un bon moment et dit :

— Ah ! Beau sire Dieu ! voilà un château fort vraiment bien campé ; je vois que le roi Yon de Gascogne vient de le faire construire, car il semble être tout neuf. Or, il ne l'a fait faire en tel lieu que pour faire la guerre à quelqu'un !

Il appela alors un chevalier du pays et lui dit :

— Dites-moi, chevalier, comment se nomme ce château ?

— Sire, répondit-il, il a nom Montauban.

Il avait bien envie de parler, et s'il ne l'avait fait il n'en aurait rien été d'autre. Il prononça des paroles qui devaient lui causer du tort ainsi qu'à plusieurs autres. En effet, il dit au roi Charlemagne que c'était Renaud et ses frères, les fils Aymon qui avaient fait bâtir ce château appelé Montauban et que le roi Yon lui avait donné sa sœur pour femme.

Quand Charlemagne entendit ces paroles, il fut fort irrité et ne sut ce qu'il devait dire. Il se tint coi un grand moment, sans dire un seul mot ; puis quand il eut un peu réfléchi, il dit à ses gens :

— Beaux seigneurs, je vais vous étonner, car, en ce pays, j'ai retrouvé mes ennemis : ce sont les quatre fils Aymon. Or, sus Oger et vous duc Naimes, montez à cheval immédiatement, allez trouver le roi Yon et dites-lui de ma part qu'il me rende les quatre fils Aymon, qui sont mes ennemis et qu'il a soutenus contre moi, qu'il me donne ces chevaliers pour les conduire jusqu'en mon pays. J'ai décidé, depuis que je les ai retrouvés, de les faire pendre ou écorcher vifs. Si Yon ne veut pas m'écouter, défiez-le de ma part et dites-lui que d'ici trois ou quatre mois, je serai dans la Gascogne avec toute mon armée. J'abattrai toutes ses villes et tous ses châteaux, et, si je puis le prendre, je le punirai sans aucune pitié.

— Sire, dit Oger, nous exécuterons vos ordres, mais nous n'irons pas seuls, nous emmènerons avec nous Sance et Hostes, qui sont preux et sages.

Charlemagne dit alors qu'il était content. Immédiatement, les chevaliers se mirent en route et demandèrent partout des nouvelles du roi Yon. Finalement, ils le trouvèrent à Montauban, juste au pied du rocher, car le roi Yon s'en retournait à Bordeaux et Renaud l'accompagnait.

Oger, voyant Renaud et le roi, les reconnut aussitôt, il salua donc le roi et lui dit :

— Dieu vous donne longue vie.

Le roi lui rendit son salut et lui demanda :

— D'où êtes-vous donc venu, beau sire ?

— Sire, répondit Oger, nous sommes de la douce France, envoyés à vous par Charlemagne. Or, écoutez-nous, s'il vous plaît.

— Seigneurs, dit le roi, soyez les bienvenus et parlez.

— Doux roi Yon, continua Oger, Charlemagne vous prie de lui rendre ses ennemis qui ont trouvé un refuge dans vos terres et que vous lui envoyiez cent hommes pour les conduire jusqu'en France. Si vous ne faites pas ainsi, il vous porte un défi et, dans deux mois, Charlemagne sera en Gascogne, prendra votre terre et vous assiégera dans la ville de Bordeaux : s'il peut vous prendre, il vous punira sérieusement. Or, s'il vous plaît, vous nous rendrez réponse.

— Oger, dit le roi, il est vrai que j'ai retenu les quatre fils Aymon, qui sont de très vaillants chevaliers. Je les ai retenus parce qu'ils sont preux et vaillants aux armes et qu'ils m'ont secouru quand j'en avais besoin. Sans eux, j'étais ruiné. En récompense des services qu'ils m'ont rendus, j'ai donné ma sœur cadette en mariage à Renaud. Ainsi, je serais cruel et méchant si je les rendais aux mains de leurs mortels ennemis. Comme ils m'ont bien et loyalement servi, j'aimerais mieux tout perdre ou mal mourir, que de les rendre ou de leur causer aucun déshonneur, même si le roi Charlemagne me tenait pour fou. Je vous prie donc, Oger, de dire au roi de ma part que j'abandonnerais plutôt mon pays et mon royaume que de les rendre. Voilà ma réponse.

Quand le roi eut ainsi parlé, Renaud dit à Oger :

— Je m'étonne que Charlemagne ne nous laisse pas en repos. Il nous a chassés de France, pauvres égarés ! et j'en ai eu beaucoup de honte. Vous savez que je voulais me justifier de ce qu'avaient dit ses barons, mais il ne le voulut pas. Il nous chassa si cruellement de Montfort que nous ne savions plus où aller. Cela ne lui suffit pas encore, puisqu'il veut nous chasser de Gascogne. S'il veut, nous sommes encore prêts à l'écouter : mais je vous dis que s'il refuse par orgueil, je veux qu'il sache que, mes frères et moi, nous ne sommes pas tels qu'il croit ni si faciles à prendre. Je vous promets, qu'avant qu'il nous ait pris, il sera fâché ou triste plus

de dix fois. Apprenez que tout ce que fait le roi, il ne le fait que par orgueil. Oger, faites savoir à Charlemagne, que le roi Yon de Gascogne nous a fait bâtir un château appelé Montauban, qui est très fort et imprenable ; j'ai avec moi des chevaliers qui ne m'abandonneront pas. Dites au roi Charlemagne que puisque je ne puis m'entendre avec lui, je lui ferai tout le mal que je pourrai.

— Renaud, dit Oger, vous parlez comme un insensé, vous croyez nous faire peur par vos paroles ! Non pas ! Car lorsque vous verrez l'armée assemblée et la grande puissance de Charlemagne, vous en serez épouvanté et tout craintif à la fin. Renaud, vous savez bien que le roi Charlemagne vous fit chevalier : vous lui avez tué son neveu Berthelot ; aussi ne pensez pas avoir jamais la paix avec lui comme vous croyez en être sûr, parce que le roi Yon vous a fait bâtir un château. Mais je veux qu'il sache qu'avant deux mois nous serons chez lui, nous détruirons alors son pays et nous brûlerons ses villes et ses châteaux.

— Oger, répondit Renaud, je vous jure, par ma foi, que dès que le roi Charlemagne sera ici, au bout de peu de temps, il voudra n'y être jamais venu, lui et ses gens, surtout quand il verra les terribles combats que mes frères et moi lui livrerons, Charlemagne et vous en serez étonnés. Tel qui parle maintenant parlera moins haut par la suite !

— Renaud, reprit alors Oger, je ne veux rien vous cacher. Le roi qui a une telle puissance a décidé d'assiéger Bordeaux, et s'il peut vous prendre, il vous punira cruellement. Faites à votre volonté, j'ai accompli mon message ; je m'en retourne vers le roi.

Ayant prononcé ces mots, il rejoignit Charlemagne et lui raconta ce que le roi Yon et Renaud lui avaient dit.

Quand Charlemagne l'entendit, il trembla de colère et dit :

— Nous verrons comment le roi Yon et Renaud défendront la Gascogne contre moi.

Lors, il se mit en chemin, passa la Gironde et revint à Paris.

Le lendemain, incontinent, le roi appela tous ses barons. Quand ils furent tous arrivés, il tint conseil et leur dit :

— Seigneurs, je vous ai mandés pour vous faire savoir la grande honte que m'a faite le roi de Gascogne, car il garde les quatre fils Aymon en dépit de moi. Vous savez quel tort ils m'ont fait en tuant mon neveu Berthelot. Je les ai bannis de France ; ils ont fait faire le château de Montfort, en ma terre, d'où je les ai chassés : maintenant, ils sont en Gascogne, avec le roi Yon qui a dit qu'il les défendrait contre moi et qui. même, a donné sa sœur pour femme à Renaud. Aussi je vous prie tous de m'aider à me venger.

Quand Charlemagne eut ainsi parlé, il n'y eut aucun des barons qui répondit, car tous se souvenaient des combats qu'ils avaient livrés à Renaud. Charlemagne, voyant que personne ne répondait, appela le duc Naimes, Oger-le-Danois, le comte Guidelon et leur dit :

— Que me conseillez-vous ?

— Seigneur, répondit le duc Naimes, si vous voulez me croire, je vous donnerai un bon conseil : reculez l'appel de l'armée de cinq ans, car vos gens sont tous fatigués de faire la guerre et se reposeront alors un peu. Quand ils seront un peu remis, vous ferez la guerre à votre volonté, chacun y viendra de bon cœur.

L'empereur, entendant ce conseil, fut si fâché qu'il en perdit presque la raison. Comme il allait répondre au duc Naimes, on vit arriver un damoiseau de très grande beauté, à la tête de trente beaux écuyers très bien armés. Il entra dans la cour du palais, monta les degrés et arriva devant l'empereur, qu'il salua très courtoisement.

— Ami, dit le roi, soyez le bienvenu ! Quel vent vous amène et qui êtes-vous ?

— Sire, dit l'écuyer, je m'appelle



Charlemagne embrassa Roland à plusieurs reprises.

Roland, je suis de Bretagne et fils de votre sœur et du duc Millon.

Charlemagne, entendant ainsi parler Roland, fut très content ; il le prit par la main, l'embrassa à plusieurs reprises et lui dit :

— Soyez le très bienvenu, je veux que, demain matin, vous soyez chevalier : alors vous irez combattre contre Renaud, le fils d'Aymon.

— Sire, dit Roland, je ferai votre volonté et je vous promets de ne point épargner Renaud ; il a tué mon cousin Berthelot, dont je suis très triste, aussi je vengerai sa mort, ou Renaud me tuera.

Le lendemain matin, Charlemagne fit son neveu chevalier.

Comme la cérémonie avait lieu, un messager arriva à l'empereur et lui dit :

— Droit empereur, vos hommes de Cologne vous saluent, se recommandent à vous et vous font savoir que les Sarrazins les ont attaqués, qu'ils les ont fort malmenés et qu'ils ont tout brûlé et pillé. Aussi ils vous supplient humblement d'aller les secourir ; autrement ils seront tous morts ou détruits.

Entendant cette nouvelle, l'empereur pencha sa tête vers la terre et se mit à penser. Roland, voyant son oncle réfléchir ainsi, lui dit :

— Sire, à quoi songez-vous donc ? Donnez-moi une partie de vos hommes et j'irai faire lever le siège de Cologne.

L'Empereur, ayant entendu Roland parler ainsi, en fut très heureux aussi ; après l'avoir embrassé doucement, il lui dit :

— Beau neveu, bénie soit l'heure où vous naquîtes, car vous me gardez de toutes peines ; en vous sera mon repos et mon salut. Je veux que vous alliez à Cologne.

Il lui donna alors vingt mille hommes d'armes bien montés. Quand ils furent prêts, Roland monta à cheval et dit à son oncle :

— Sire, je vous recommande à Notre Seigneur.

— Beau neveu, répondit Charlemagne, je vous donne mes hommes en garde et vous prie de les ménager. Tâchez de vous en retirer avec honneur ; allez et que Dieu soit avec vous ! Amen !

— Sire, dit Roland, ne craignez rien ; à notre retour, vous saurez ce que nous avons fait.

Ayant dit cela, il prit congé de son oncle et se mit en route avec ses gens.

***

Ils chevauchèrent tant, un jour suivant l'autre, qu'ils arrivèrent à Cologne de nuit et se mirent en embuscade près de l'armée. Dès qu'ils furent près de l'ost, ils rencontrèrent des Sarrazins qui revenaient avec du butin : bœufs, moutons, ainsi que des hommes et des femmes prisonniers qui souffraient de grands tourments.

Voyant leurs ennemis, les Français dirent :

— Seigneurs ! notre seigneur nous a envoyés ici. Voici les traîtres de Sarrazins que nous avons tant désirés. Qu'ils payent pour tous. Entrons dans leurs rangs et battons-les !

Ayant ainsi parlé, ils n'attendirent pas plus longtemps, piquèrent leurs chevaux et coururent si bien sur les Sarrazins qu'en peu de temps ils les défirent si durement qu'ils les tuèrent tous et rentrèrent en possession de prisonniers et de tout le bétail.

Bref, quand les Sarrazins entendirent les Français, ils s'inquiétèrent, montèrent sur leurs chevaux et vinrent à la rencontre des Français qui, les ayant vus, retournèrent à leur embuscade tant qu'ils purent, poursuivis par les Sarrazins.

Quand Roland vit qu'il était temps de frapper, il sortit de son embuscade avec ses gens et attaqua les Sarrazins, si bien qu'il en jeta à terre une grande partie.

Bref, la bataille commença, si cruelle et si terrible, que c'était une pitié à voir. Il y avait tant de lances brisées, d'écus percés, de païens morts à terre, que l'on pouvait à peine passer par-dessus.

Roland piqua son cheval et alla cruellement frapper un Sarrazin qui était le roi ; il le jeta à terre sans le tuer de ce coup. Il s'arrêta sur lui



Ils piquèrent leurs chevaux et coururent si bien sur les Sarrazins qu'ils les tuèrent tous.

et lui donna un si grand coup d'épée sur le haubert que toutes ses dents chancelèrent dans sa bouche. Puis Roland, le voyant si malmené, le laissa et le fit prisonnier. Après quoi il le mit sur son cheval et l'emmena.

Quand les Sarrazins virent leur seigneur prisonnier et la grande valeur de Roland et des Français, ils prirent honteusement la fuite. Roland, les voyant ainsi se sauver, cria à haute voix :

— Seigneurs, courons à eux, car si tous s'enfuyaient ou nous échappaient, nous serions réprimandés par mon oncle le roi Charlemagne et tenus pour peureux. Aussi, je vous prie tous que pas un seul n'échappe, ils seront bientôt vaincus, puisque leur roi est entre nos mains.

Quand les Français entendirent ainsi parler Roland, ils dirent :

— Franc chevalier, ne craignez rien, car nous sommes certains qu'ils ne nous échapperont pas et que tous seront tués ou pris.

— Seigneurs, dit le roi que Roland avait pris et qui se nommait Escourfaut, ce sont mes hommes, je vous prie de ne pas les tuer, car ils sont assez malheureux de me voir prisonnier. Accordez-leur une trêve et menez-moi à Charlemagne. Si vous pouvez obtenir mon pardon de l'offense que je lui ai faite, je deviendra son vassal, ainsi que toute ma lignée qui obéira à sa volonté. De ce que je viens de vous dire, vous pouvez me croire.

— Par ma tête, dit Roland, vous parlez courtoisement.

— Par ma foi, ajouta Naimes, Escourfaut parle courtoisement et nous ferons ainsi.

Ils accordèrent une trêve aux Sarrazins et conduisirent Escourfaut auprès de Charlemagne à Paris.

Quand l'empereur sut que son neveu Roland était de retour à Paris, qu'il avait défait les Sarrazins et capturé le roi Escourfaut, il fut très heureux. Il monta à cheval et alla à la rencontre de son neveu. Quand Roland le vit, il descendit de cheval et alla se jeter à ses pieds. Charlemagne le fit aussitôt lever et l'embrassa doucement. Roland lui dit :

— Sire, voilà le roi Escourfaut que nous avons pris, il nous a dit qu'il se ferait chrétien, si vous vouliez bien lui pardonner ses erreurs, il reconnaîtra aussi que c'est de vous que lui et son lignage tiendront leurs terres.

— Neveu, dit Charlemagne, il n'est pas loyal, aussi je m'en méfie.

Alors il ordonna qu'Escourfaut fût mis en prison, bien gardé, mais qu'on lui donnât à boire et à manger à sa volonté. Quand Escourfaut fut emprisonné, Charlemagne appela le duc Naimes et lui dit :

— Que pensez-vous de mon neveu Roland, et que fit-il quand la bataille fut assemblée ?

— Sire, dit le duc Naimes, je me garderai bien de parler de Roland, car depuis que Dieu naquit du sein de la Vierge Marie, jamais on n'a vu un tel chevalier, car tout seul il a vaincu les Sarrazins et les a défaits par sa vaillance. S'il avait un cheval qui pût bien le porter quand il serait armé, il n'y aurait aucun ennemi qu'il ne soumît par les armes.

Le roi jura par sa tête qu'il en était fort satisfait.

— Mais dites-moi, s'exclama-t-il au duc Naimes, où pourrait-on lui trouver un cheval comme vous dites ?

— Sire, dit le duc Naimes, si vous voulez me croire, je vous donnerai un bon conseil. Faites crier à son de trompe, par-dessus Montmartre, que vous voulez voir courir tous les chevaux de votre armée. Celui qui aura couru le mieux gagnera votre couronne d'or, cinq cents marcs d'argent et cent pièces de drap de soie. Vous connaîtrez ainsi le meilleur cheval de votre royaume et quand vous l'aurez vu, vous l'achèterez et vous le donnerez à Roland, votre neveu. Après quoi, vous donnerez congé à tous vos barons jusqu'à la Saint-Jean prochaine.

— Duc Naimes, dit l'empereur, vous me donnez un bon conseil et je le suivrai.

Alors, le roi fit crier sur Montmartre ce que le duc Naimes lui avait dit et fit construire des lices pour la course des chevaux. Quand cela fut terminé, il fit mettre au bout de ces lices sa couronne d'or, les cinq cents marcs d'argent et les cent pièces de drap de soie.

A ce moment, un valet qui allait dans son pays de Gascogne, en passant à Montauban, raconta à Renaud et à Maugis ce qui devait se faire à Paris, comment Roland était venu à la cour, comment il avait défait Escourfaut, le roi sarrazin, et comment Charlemagne voulait avoir le meilleur cheval de son royaume pour le donner à son neveu. Ce valet conta encore le prix que le roi avait offert, comment le roi avait fait assembler son armée pour venir à Montauban et enfin que la course des chevaux devait avoir lieu à la Saint-Jean prochaine.

Quand Renaud entendit ces paroles, il commença à rire ; puis il dit à Maugis :

— Cousin, par les saints de Dieu, Charlemagne verra le meilleur tour du monde, car il ne saura rien tout d'abord. J'aurai sa couronne, car je veux aller sur Bayard voir comment il se comportera.

— Sire, dit Maugis, ne le faites pas. Mais si vous voulez y aller, souffrez que je vous accompagne, vous serez plus en sûreté et nous emmènerons avec nous des chevaliers bien armés.

— Volontiers, dit Renaud, puisque vous le voulez.

Quand il fut temps de partir pour Paris, Renaud appela Allard et Guichard, Richard et Maugis et leur dit :

— Il est temps d'aller à Paris, prenons nos chevaliers et partons.

— Sire, dirent ses frères, votre commandement sera fait.

Quand ils furent tous prêts, Renaud vint à sa femme et lui dit :

— Dame, je vous prie de bien garder mon château, je reviendrai bientôt.

— Sire répondit la duchesse, commandez à vos chevaliers de n'en point sortir ; et je vous promets que si le roi mon frère y venait, il n'y entrerait pas plus que d'autres, tant que vous ne soyez de retour. Or, allez et que Dieu vous garde !

Renaud prit congé de sa femme, se mit en route, lui et ses gens, et ils marchèrent vers Paris.

Quand ils furent à Orléans et eurent passé la Loire, on leur demanda d'où ils étaient et Maugis, qui parlait pour tous, répondit :

— Seigneurs, nous sommes Bernois qui allons à Paris essayer nos chevaux pour le prix que le roi a offert.



Maugis frotta Bayard d'une certaine herbe et Bayard devint tout blanc.

Ils continuèrent leur chemin et bientôt arrivèrent à Melun. Mais ils n'entrèrent pas dans la ville, ils logèrent dans une vallée où ils séjournèrent quatre jours, eux et leurs chevaux.

Quand vint la veille de la Saint-Jean, Renaud appela Maugis et lui dit :

— Cousin, comment allons-nous faire ? C'est demain la course des chevaux et il est temps que nous allions coucher cette nuit à Paris.

— Cousin, dit Maugis, vous avez raison, mais attendez un peu.

Alors Maugis prit une certaine herbe et la pila sur une pierre avec le pommeau de son épée, il la détrempa d'eau et en frotta Bayard. Immédiatement, celui-ci devint tout blanc de telle façon que qui l'avait vu jadis ne l'aurait pas reconnu.

Il oignit ensuite Renaud avec un onguent qu'il portait et, incontinent, il parut avoir quinze ans.

Quand il eut ainsi changé Renaud et son cheval, Maugis le prit et le mena devant les autres chevaliers, frères de Renaud, et leur dit :

— Que vous semble ? Je crois l'avoir bien transfiguré ; ils pourront revenir sans être reconnus. Regardez Bayard, comme il est devenu blanc et comme il est vieilli : il perdra le prix faute de courir.

Quand les barons virent Bayard et Renaud ainsi changés, ils commencèrent à rire et furent émerveillés de voir comment Maugis les avait transfigurés.

Quand Maugis eut ainsi transfiguré Renaud et Bayard et lui-même, Renaud monta sur Bayard, Maugis sur Moreau. et ils prirent congé des gens. Mais, Renaud, au moment de quitter ses frères, leur dit :

— Ne soyez pas inquiets sur mon compte, on ne me reconnaîtra pas, s'il plaît à Dieu.

Alors les quatre frères se mirent en route tout en pleurant et les chevaliers pleuraient aussi. car Renaud allait dans un endroit où il avait beaucoup d'ennemis et si Charlemagne pouvait le tenir, rien ne l'empêcherait de le prendre.

Quand ils partirent, Allard dit à Maugis :

— Cousin. par Dieu, je vous recommande Renaud notre frère ; car si ce n'était l'espérance de vous, nous ne souffrirons pas qu'il aille à Paris pour toute la fortune de l'Espagne !

Renaud et Maugis se mirent donc en route.

Or, laissons-les un peu et retournons au roi Charlemagne, qui était à Paris avec ses gens.

Charlemagne, voyant que ses barons étaient arrivés, appela le duc Naimes, Oger-le-Danois, Fouquet de Morillon et leur dit :

— Seigneurs, prenez avec vous cent chevaliers bien armés et allez sur le chemin d'Orléans, afin que personne ne puisse passer que vous ne sachiez qui il est. Je crois bien fortement que Renaud viendra, car vous savez combien il est ambitieux. Si l'idée lui en passe dans la tête, il sera bien vite arrivé.

— Sire, dirent les barons, nous ferons vos commandements, et si Renaud est assez insensé, il ne pourra nous échapper, et, mort ou vif, nous l'amènerons devant vous.

Ils prirent alors congé du roi, gagnèrent leurs hôtels où ils s'appareillèrent et s'armèrent. Au nombre de cent chevaliers, ils partirent sur le chemin d'Orléans. A deux lieues de Paris, ils s'arrêtèrent et furent si longtemps sans que personne ne passât qu'ils souffrirent de la faim et de la soif. Quand le duc Naimes vit qu'ils étaient là pour rien, il dit à Oger :

— Par ma foi, le roi nous fait ressembler aux fous, il nous considère comme des enfants pour laisser ainsi perdre notre temps.

— Sire, dit Oger, vous avez raison, et Dieu me confonde si j'y reste davantage.

Comme ils voulaient s'en retourner, le duc Naimes regarda au bout du chemin et vit venir de loin Renaud et Maugis ; il dit alors à Fouquet de Morillon :

— Voici venir deux hommes à cheval !

Quand Fouquet le vit, il s'écria :

— Par ma foi, voici Renaud, il ne pourra nous échapper qu'il ne soit pendu !

— Par ma foi, répondit le duc Naimes, vous dites vrai, car le cheval qui marche le premier ressemble beaucoup à Bayard, le cheval de Renaud, s'il n'était d'autre couleur.

Quand Fouquet entendit ces paroles, il mit l'épée à la main et alla au-devant de Renaud. Dès qu'il fut près d'eux, il les regarda et quand il

vit que ce n'était pas Renaud, il en fut tout étonné et fit demi-tour. Renaud et Maugis passèrent.

Quand le duc Naimes vit qu'ils partaient, il alla à leur rencontre et dit à Maugis :

— Qui êtes-vous et où vous rendez-vous ?

— Sire, répondit Maugis, je suis de Péronne et m'appelle Josuaire.

— Ami, dit Naimes, ne pourrais-tu pas me donner des nouvelles de Renaud, fils d'Aymon, le vaillant chevalier ?

— Oui, répondit Maugis, par ma foi, il a chevauché avec nous durant deux jours, et n'est pas éloigné de nous.

Renaud, lui, ne parlait pas.

— Alors, continua Naimes, quel est celui-là qui est avec vous et qui se tait, je crois qu'il a de mauvaises pensées

— Sire, répondit Maugis, c'est mon fils, il ne sait parler le français car il a été élevé en Grande-Bretagne.

L'entendant, le duc Naimes dit alors à Renaud :

— Eh ! vassal ne pourrais-tu me donner des nouvelles de Renaud, fils d'Aymon, de qui nous avons tant parlé :

Et Renaud de répondre :

— Ymy scay point français en Bretat, parler cheval à Paris couronne roy non draps homiz gaigner mi.

Le duc Naimes, entendant Renaud parler de si étrange façon, commença à rire et lui dit :

— Cent mille diables ! où avez-vous donc appris à parler le français, sire vassal ? je ne sais ce que tu me dis, tu ressembles plutôt à un fou qu'à un évêque.

Puis il le laissa passer. Renaud et Maugis continuèrent à marcher tant et tant que, bientôt, ils arrivèrent à Paris.

A l'entrée de la ville, ils rencontrèrent un ribaud, à qui Dieu voulait sans doute du mal, car il reconnut Renaud.

Il commença alors à crier à haute voix :

— Voici Renaud, le fils d'Aymon

Les gens, entendant ce cri, vinrent de tous les côtés et le ribaud, voyant arriver tant de monde, s'enhardit encore. Il passa devant les autres et prit Renaud à la bride. Mais Bayard, voyant cela, leva le pied et frappa le ribaud au beau milieu de la poitrine, si bien qu'il lui creva le cœur et le jeta mort à terre.

Les gens, voyant ce coup, commencèrent à rire. Bayard continua sa route suivi par Maugis sans être reconnu. Ils traversèrent ainsi toute la ville jusqu'au vieux marché. Quand ils furent arrivés devant les logis, ils trouvèrent tous les locaux occupés, ce dont Renaud fut très étonné : aussi descendirent-ils chez un cordonnier, qui était un mauvais homme, car par lui Renaud et Maugis furent bien prêts d'être livrés à Charlemagne et ses frères n'auraient pu leur être d'aucun secours.

Quand ils furent descendus et logés et qu'ils eurent bien soigné leurs chevaux, Maugis fit apprêter un lit pour Renaud, prit un fil de soie, le tordit soigneusement, puis alla à Bayard et lui serra le paturon avec ce fil tressé.

L'hôte, voyant cela, s'écria :

— Pourquoi liez-vous ainsi ce cheval ? il ne va plus pouvoir marcher ; mais, au fait, chevalier, dites-moi donc quel est le chevalier à qui est ce cheval, car s'il était plus âgé, je croirais le reconnaître : il ressemble en effet à Renaud, le fils d'Aymon.

— Sire, répondit Maugis, je l'ai ainsi lié parce qu'il est boiteux et le varlet qui le monte est mon fils. Je vous ai dit ce que vous me demandiez.

— Certes, répondit l'hôte, votre fils est un beau compagnon, mais je crois que vous vous moquez de moi.

Or, voyez quelle mésaventure il advint à Renaud et à Maugis ; car, tout en parlant à son hôte, il nomma Renaud.

— Ah ! dit-il alors, vous en avez assez dit. C'est sans doute Renaud qui a tué Berthelot, neveu du roi, d'un coup d'échiquier. Ce soir même avant que je dorme, j'irai le dire au roi.



Quand Renaud l'entendit, il trembla de colère, se leva, prit son épée et dit :

— Hôte, vous vous méprenez ; car je n'ai jamais vu Renaud et je ne sais point qui il est !

— Taisez-vous, dit l'hôte, je vous reconnais bien ; par ma tête, vous êtes Renaud, le fils Aymon.

Ayant dit ces mots, il sortit de l'hôtel. Renaud, voyant cela, courut après son hôte et le frappa d'un si grand coup d'épée sur la tête qu'il la lui fendit jusqu'aux dents.

Maugis voyant cela en fut très contrarié et dit à Renaud :

— Qu'avez-vous fait là ? Vous avez donc perdu la raison ? Si Dieu ne nous vient en aide, nous sommes perdus.

— Je n'y puis rien, répondit Renaud, car advienne ce qu'il pourra, celui-là a son compte.

Maugis se rendit alors à l'écurie, sella Bayard et fit monter Renaud, puis il enfourcha Moreau et ils sortirent du logis.

Quand la femme et les enfants de l'hôte virent ce qu'il avait fait, ils commencèrent à crier. Mais Renaud et Maugis s'en allèrent, et on ne put savoir ce qu'ils étaient devenus, car ils entrèrent dans la mêlée avec les autres et ne furent plus reconnus.

Bayard s'en allait boitant ; ils arrivèrent à la porte Saint-Martin, où ils restèrent toute la nuit. Au jour, ils se rendirent avec les autres barons à l'église où le roi entendit la messe. Quand la cérémonie fut terminée Charlemagne remonta à cheval avec tous ses barons et tous se rendirent dans la prairie, à côté de la Seine. Renaud et Maugis allaient avec eux et Bayard boitait toujours beaucoup. Aussitôt arrivé, le roi commanda que sa couronne fût mise au bout de la lice avec les cinq cents marcs d'argent et les cent pièces de drap de soie. Aussitôt, le duc Naimes et Oger firent ce que le roi avait commandé.

Quand tout fut prêt, on vit tous les chevaliers monter sur leurs chevaux, car tous croyaient gagner le prix.

Le roi dit au duc Naimes, à Oger, à Guidelon de Bourgogne et à Richard de Normandie qu'ils prissent cent chevaliers bien armés pour garder la fête, afin qu'il ne se fît aucun bruit et que personne ne causât du tort à autrui. Les chevaliers exécutèrent ses ordres.

Ceux qui devaient courir commencèrent à regarder Renaud, monté sur Bayard, qui boitait très fort comme je vous l'ai déjà dit. Ils se moquèrent alors de lui en se disant l'un à l'autre :

— Voilà celui qui gagnera le prix et la couronne.

— Faites attention à son pied qu'il ne vous frappe.

Les autres ajoutaient :

— Il gagnera le diable.

Un chevalier dit à Renaud :

— Vous avez bien fait, doux chevalier, d'avoir amené votre bon cheval ; et si c'est la volonté de Dieu, vous gagnerez le prix aujourd'hui.

Renaud, entendant ces grossières paroles que l'on disait de lui, avait le cœur si gros qu'il aurait commencé la lutte tout de suite s'il n'eut craint de perdre le prix. Mais il se tint sans dire un mot, sans mener nul bruit, car il se moquait de tout ce qu'on pouvait lui dire.

Quand Charlemagne entendit les grosses paroles que les chevaliers disaient à Renaud, il en fut fort courroucé et dit, si tant qu'il fut bien entendu de tous :

— Je vous recommande, sous peine d'encourir ma disgrâce, que personne ne fasse de reproches à ces chevaliers, car si vous le faites, vous me mécontenterez.

Quand le duc Naimes et Oger virent qu'il était temps de courir, ils firent sonner les trompettes ; alors chacun se mit à courir. Maugis, voyant que tous s'en allaient, descendit de cheval, délia le pied de Bayard ; mais avant qu'il l'eut desserré, les autres étaient déjà loin.

Renaud vit qu'il était temps de partir après les autres, il piqua Bayard et lui dit :





— Je suis Renaud et j'emporte votre couronne.

— Bayard, nous sommes trop en arrière, nous ne pouvons y rester et si nous n'arrivons pas premier, nous serons blâmés.

Bayard, entendant Renaud parler ainsi, comprit aussi bien que s'il avait été une personne : il fronça les narines, leva la tête et allongea le cou, il prit alors sa course si rapidement que la terre semblait fondre sous sous ses pieds. En peu de temps, il les eut tous dépassés, si bien qu'on ne pouvait plus le voir dans la poussière.

Quand ceux qui gardaient les lices virent Renaud courir ainsi, ils en furent ébahis et se dirent l'un à l'autre :

— Regarde ce cheval blanc, comme il court rapidement, lui qui, tout à l'heure, boitait si fort. Certes, c'est le meilleur de tous.

L'Empereur, voyant cela, appela Richard de Normandie et lui dit :

— Vîtes-vous jamais tant de bons chevaux courir ensemble comme ici ! Mais le blanc les a tous passés. Dieu ! comme il ressemble à Bayard, et s'il était du même poil, je dirais que c'est lui ; celui qui le conduit est preux et léger.

Sachez que Renaud avait si bien fait que Bayard les avait tous dépassés. Quand Renaud fut au bout des lices, il prit la couronne et la mit à son bras ; quant à l'argent et au drap, il les laissa, car il dédaigna de les prendre. Quand il eut pris la couronne, il retourna vers le roi Charlemagne au petit pas.

Charlemagne, le voyant venir à lui, lui dit en riant :

— Ami, arrêtez-vous, je vous prie, car si vous voulez ma couronne vous l'aurez, et je vous donnerai tant de votre cheval qu'en votre vie vous ne serez jamais pauvre.

— Par Dieu ! dit Renaud, ces paroles ne servent à rien. Me suis-je assez moqué de vous ? Je vais faire marchandise autre part et je vous considère comme un enfant. Je vous ai souvent fâché et j'ai mis à mort beaucoup de vos gens. Je suis Renaud et j'emporte votre couronne. Cherchez ailleurs un autre cheval que vous donnerez à Roland pour vaincre Bayard, car vous n'aurez ni votre couronne ni Bayard.

Ayant dit cela, il piqua Bayard et partit si rapidement qu'il semblait que la foudre le chassait.

Charlemagne ayant entendu ce que Renaud lui avait dit fut si en colère qu'il ne sut que faire durant un moment. Quand il eut recouvré la parole, il cria à haute voix :

— Allez après, seigneurs ! C'est mon ennemi Renaud, le fils Aymon, quel fier et dur courage il a !

Les chevaliers, entendant Charlemagne parler ainsi, piquèrent leurs chevaux et partirent après Renaud ; mais leur poursuite ne servit à rien, car Bayard, en une heure, s'éloigna tellement qu'ils ne surent ce qu'il était devenu.

Renaud arriva à la Seine et la traversa tout à son aise à la nage, car Bayard était ainsi accoutumé. Quand Renaud fut de l'autre côté, il descendit à la rive ; Charlemagne qui arrivait de l'autre côté en le poursuivant, commença à appeler Renaud et à lui dire :

— Fils de prud'homme, rends-moi ma couronne et je te donnerai dix fois ce qu'elle vaut. Je t'accorderai une trêve de deux ans, si bien que toi et tes frères vous pourrez aller voir votre mère qui désire tant vous voir à Dordonne. Personne dans ma terre ne sera assez hardi pour dire le contraire.

— Par Dieu, dit Renaud, ces paroles sont inutiles, jamais vous n'aurez votre couronne, je la vendrai et paierai mes chevaliers. Quant à l'escarboucle qui resplendit ainsi, je la mettrai sur mon château pour que tous ceux qui vont à Saint-Jacques-en-Galice puissent la mieux voir !

« Vous serez blâmé par vos chevaliers d'avoir perdu votre couronne par le cheval Bayard. »

Charlemagne, l'entendant ainsi parler, ne sut ce qu'il devait dire tant il était en colère. Il se tint comme s'il eût été mort. Renaud remonta alors sur Bayard et se remit en route, non pas par le droit chemin, mais par un sentier où, jadis, il avait passé.

Je vous dirai maintenant comment fit Maugis pour sortir de Paris, monté sur son cheval Moreau. Quand il vit que Renaud avait passé la Seine, il quitta Paris le plus vite qu'il put. Dès qu'il en fut hors, il commença à crier et tout en s'en allant, au loin il vit arriver Renaud ; alors il lui cria tant qu'il put :

— Cousin, pensons à chevaucher, car si nous restions ici, nous pourrions nous le reprocher !

— Cousin, répondit Renaud, vous dites bien et nous ferons ainsi.

Ils se mirent alors en route pour Melun.

Quand Allard vit arriver son frère et Maugis, il dit à ses gens :

— Seigneurs, préparons-nous à partir, car voilà mon frère Renaud et Maugis.

— Hélas, dit Richard, je les vois venir en si grande hâte que je crois bien qu'on les chasse. Or, montons tous à cheval et, s'ils en ont besoin, nous irons les aider et les secourir.

Et tous de répondre :

— Nous sommes tous prêts !

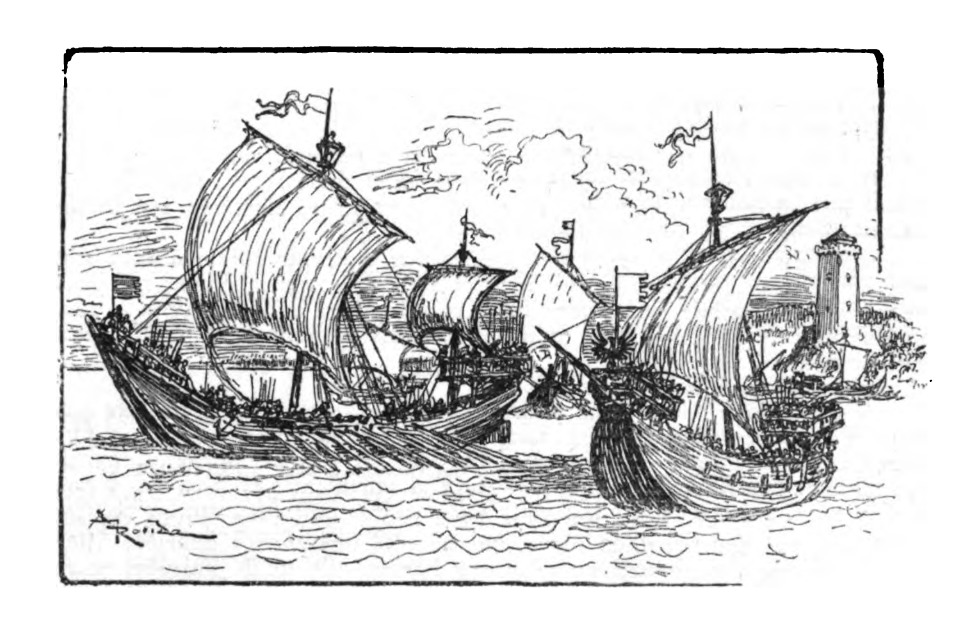
Comme ils sortaient de l'embuscade, Renaud et Maugis arrivèrent et leur dirent :

— Seigneurs, pensez à vous dépêcher, car demeurer ici nous serait funeste ; j'emporte avec moi la couronne de Charlemagne que Bayard m'a fait gagner par sa vaillance.

Quand Allard l'entendit, il fut si aise qu'il ne sut que dire et embrassa Renaud.

Incontinent, ils se remirent en route et ils chevauchèrent tant qu'ils arrivèrent à Orléans et passèrent la Loire sans tarder ; puis ils marchèrent si bien que bientôt ils arrivèrent à Montauban.





CHAPITRE VIII

Comment Charlemagne vint en Gascogne avec toute son armée. Comment il assiégea Renaud et ses frères dans le château de Montauban. Comment, au commencement, Renaud gagne la première bataille sur Charlemagne, laquelle était conduite par Roland, Olivier et l'archevêque Turpin, et le roi crut enrager vif de la honte qu'il en eut.

En cette partie, dit le conte, quand Renaud, le fils d'Aymon, eut gagné la couronne de Charlemagne, le roi fut fort courroucé ; aussi il appela ses barons et leur dit :

— Seigneurs, je vous prie, que me conseillez-vous et comment pourrais-je me venger de Renaud le fils Aymon ? Vous savez combien il m'a irrité. Je vous assure que si je ne recouvre pas ma couronne, j'enragerai tout vif, car je pense qu'il la démolira et qu'il fera placer l'escarboucle sur son pavillon, afin que tous les gens qui se rendent en Galice puissent la voir, ce dont je serais très contrarié.

— Sire, dit le duc Roland, si vous voulez bien vous venger de Renaud, allons sur lui et nous détruirons son pays. Si le roi Yon de Gascogne peut être pris, vous en ferez telle justice qu'on s'en souvienne éternellement.

— Neveu, répondit Charlemagne, vous parlez bien et sagement et nous ferons comme vous nous le conseillez. Je vous affirme que je ne prendrai aucun plaisir tant que je ne me serai pas vengé à ma volonté !

— Sire, dit le duc Naimes, calmez votre colère, vous savez que Renaud est votre ennemi et ne vous prise pas. Mais, si vous voulez, je vous dirai ce qu'il faut faire pour détruire Renaud, ses frères et Maugis. Sire, mandez vos barons et que chacun soit prêt à la Chandeleur prochaine, que chacun fasse provision de vivres pour sept ans ; nous tiendrons alors le siège devant Montauban jusqu'à ce qu'il soit pris ; et puis vous vous en vengerez comme vous l'entendrez.

Quand Charlemagne entendit le bon conseil que lui donnait le duc Naimes, il dressa la tête et dit :

— Naimes, ce n'est pas le premier bon conseil que vous me donnez et je veux qu'il en soit fait ainsi.

Il envoya des lettres dans tout son royaume, dans lesquelles il était dit que tout homme qui avait à accompagner l'empereur à la guerre, eut à se trouver à la Chandeleur prochaine auprès du roi, avec

des vivres pour sept ans, pour aller mettre le siège devant Montauban.

Quand les barons surent la volonté du roi, ils se préparèrent et vinrent à Paris où ils se présentèrent au roi et à Roland, son neveu.

Il en arriva tant qu'ils ne purent tous loger dans Paris, mais dans un grand pré au bord de la Seine. Quand l'empereur vit que tous ses barons étaient venus, il les fit tous assembler et leur dit :

— Seigneurs, vous savez que j'ai vaincu quarante rois qui sont sous mon obéissance, excepté le roi Yon de Gascogne qui a donné refuge à mes ennemis mortels, les quatre fils Aymon. Aussi je vous invite à venir en Gascogne venger les torts qu'ils m'ont faits, comme vous y êtes tenus par serment.

Alors le comte de Nanteuil dit :

— Sire, nous n'irons pas pour cette fois, car la chose n'est pas possible. Vous savez qu'il n'y a pas longtemps que nous sommes revenus d'Espagne et nous sommes encore bien fatigués. Il y a ici plusieurs barons qui ne sont pas retournés dans leur pays et qui n'ont pas revu leurs femmes et leurs enfants. Voilà que déjà vous voulez que nous allions en Gascogne, songez que j'ai deux plaies qui ne sont pas encore guéries. Attendez à la Pentecôte, donnez congé à vos barons afin qu'ils puissent se reposer et quand le moment sera venu, vous les ferez venir pour vous suivre en Gascogne et où vous voudrez.

Charlemagne fut très courroucé de ces paroles. Il jura, par Saint-Denis-de-France, que même y perdrait-il beaucoup, il irait en Gascogne,

— J'y mènerai tous les jeunes gens de mon armée, et vous, vous serez déçus, dit-il alors.

— Sire, dit le duc Naimes, vous ferez bien, car ces jeunes gens seront bien aises d'en essayer.

Charlemagne répondit :

— J'espère qu'ils détruiront le roi Yon et, quand j'aurai pris Renaud et ses frères, je donnerai toute la Gascogne aux jeunes chevaliers.

Un espion de Renaud, qui avait entendu tout ce que le roi avait dit, se mit aussitôt en chemin et, arrivant à Montauban, alla trouver Renaud, ses frères et Maugis. Quand Renaud le vit, il lui demanda quelles nouvelles il apportait de la cour de Charlemagne.

— Sire, dit l'espion, sachez que Charlemagne est très irrité contre le roi Yon, contre vous, contre vos frères et contre Maugis ; il a appelé tous ses sujets : mais personne n'a voulu venir. Alors il a juré qu'il n'emmènerait avec lui que de jeunes chevaliers auxquels il donnera toute la Gascogne.

Renaud dit alors à ses gens :

— Ne vous découragez pas, nous allons voir comment Roland et Olivier se comporteront contre moi et mes gens.

Alors il alla dans la salle et trouva Maugis et ses frères avec leurs chevaliers, il leur dit :

— Seigneurs, je vous dirai que Charlemagne vient nous assiéger et amène avec lui une armée nombreuse ; mettons-nous bien en défense et essayons de leur résister.

— Frère, dit Allard, ne craignez rien, ils seront bien reçus ; car tant que nous vivrons et que nous vous verrons monté sur Bayard, nous ne craindrons personne, car personne ne nous égale en vaillance !

Charlemagne, cependant, fit des réflexions et pensa au conseil que le duc Naimes lui avait donné. Il dit à ses barons :

— Seigneurs, je vous donne congé jusqu'à Pâques, époque à laquelle je tiendrai mon conseil général.

Quand il eut dit ces paroles, tous les barons prirent congé de Charlemagne et retournèrent dans leur pays. Avant de partir, Charlemagne leur dit :

— Seigneurs, songez bien à revenir à l'époque convenue ; car rappelez-vous que ceux qui ne seront pas là, lorsque je reviendrai de Gascogne, seront sévèrement punis.

Bref, Richard retourna en Normandie, Salomon en Bretagne, Geoffroy

à Avignon, Hugues-le-Vieux et Dizier en Espagne, Bertrand en Allemagne ; tous chacun dans son pays.

Quand il fut temps de revenir, chacun s'apprêta de son mieux, comme il avait été convenu. Richard de Normandie amena avec lui plusieurs nobles chevaliers et se présenta à Charlemagne à Saint-Denis. Salomon de Bretagne vint ensuite et amena grande compagnie. Dizier d'Espagne vint ensuite à la tête de dix mille chevaliers bien armés. Geoffroy, comte d'Avignon, amena aussi avec lui beaucoup de gens et des vivres à foison ; Bertrand d'Allemagne amena aussi avec lui beaucoup de chevaliers, tant d'Irlande que d'Afrique. L'Archevêque Turpin vint aussi et le roi avait beaucoup d'attachement pour lui. Tous ces grands seigneurs furent bien reçus.

Quand l'armée fut assemblée, il faisait si cher à vivre à Paris que c'était une grande pitié, puisque la charge de blé valait quarante sous et vingt deniers.

Le roi, voyant cela, passa toute son armée en revue. Il vit qu'elle était composée de trente mille chevaliers, sans compter les anciens, qui étaient bien cent mille. Il appela Roland et lui dit :

— Beau neveu, je vous recommande la conduite de mon armée !

— Je ferai pour le mieux, répondit Roland.

Le roi lui fit ensuite donner l'oriflamme et ils sortirent de Paris. La première journée, ils allèrent coucher à Blois ; Charlemagne fit publier que chacun eût soin de faire porter des vivres derrière l'armée et que ce qui vaudrait un denier serait payé deux deniers. Des nefs passèrent l'armée de l'autre côté de la Gironde, puis toutes les troupes se rangèrent en bataille autour de Montauban. Les Français commencèrent alors à se dire l'un à l'autre :


Le roi passa toute son armée en revue.

— Par ma foi, vraiment ! ce château est aussi beau que solide ; et si nous n'avons pas été vainqueurs autre part, nous ne le serons pas ici !

Quand toute son armée fut disposée en bataille autour de Montauban, Roland dit à Charlemagne :

— Sire, il me semble que nous pouvons donner l'assaut à Montauban.

Le roi lui répondit :

— Je ne veux pas endommager mes gens, il faut savoir si Renaud veut résister ou se rendre, car s'il voulait se rendre, on ne livrerait pas bataille.

Il envoya alors au château un messager désarmé, monté sur un mulet. Les sentinelles qui gardaient la porte, le voyant arriver, lui ouvrirent aussitôt. Quand il fut entré, il trouva un sénéchal auquel il dit :

— Les chevaliers de Charlemagne sont venus assiéger le château de Montauban, je suis un de ces chevaliers et je désirerais parler à Renaud.

Le sénéchal le conduisit à Renaud. Quand ce chevalier fut auprès de lui, il le salua humblement et lui dit :

— Renaud, l'empereur Charlemagne vous fait demander par moi si vous voulez vous rendre à sa merci et rendre aussi votre frère Richard, pour en faire à sa volonté ; autrement il assiégera votre château, s'il peut vous prendre, il vous fera mourir de mort cruelle.

Renaud, entendant ces nouvelles et ce que Charlemagne lui demandait, se mit à rire et dit :

— Ami, allez dire au roi que je ne suis point un traître ; si j'agissais ainsi, il me blâmerait lui-même. S'il veut, nous sommes à ses ordres, mes frères et moi, et nous lui rendrons le château de bon cœur, à condition que

nous ayons la vie sauve. Si le roi nous refuse cela, nous nous défendrons. Cependant il ferait bien de recevoir cinq chevaliers tels que nous.

Le messager, après avoir entendu la réponse de Renaud, s'en retourna et raconta à Charlemagne ce qu'on lui avait dit. Le roi se mit alors à réfléchir, car il sentait bien que Renaud avait raison. Il appela le duc Naimes et Oger-le-Danois, auxquels il dit :

— Seigneurs, Renaud me fait savoir qu'il ne fera rien de ma volonté : aussi, je veux que le château soit assiégé !

— Sire, dit le duc Naimes, il me semble, comme je l'ai entendu, que Renaud vous a fait une belle offre : si vous voulez m'en croire, vous l'accepterez. Vous savez que ce sont des gens dont vous pouvez recevoir de grands services ; d'ailleurs, si vous aviez la paix avec Renaud, vous seriez plus craint et mieux aimé ; mais si votre volonté est de faire autrement, nous n'y pouvons rien. Cependant, je ne serais pas d'avis d'assiéger le château, car il est bien fort, et Renaud a beaucoup de gens pour le défendre. Si vous les assiégez, ils sortiront par de fausses portes ; autrement il faudra les investir et les prendre par la famine, car à donner l'assaut nous ne les aurons pas.

Charlemagne comprit bien que le duc Naimes avait raison, il lui dit :

— Je ferai comme vous venez de me le dire.

Aussitôt il fit publier que chacun se logeât le plus près possible du château et lui-même fit tendre sa tente à proximité de la porte. On vit bientôt plus de dix mille tentes autour de Montauban. Quand l'armée fut toute campée, Roland prit deux mille chevaliers, tous jeunes, et alla camper dans un lieu nommé Balançon, auprès d'une rivière large et profonde où le poisson foisonnait. Il fit mettre sa tente dans cet endroit avec un dragon au-dessus, ses compagnons se logèrent autour de lui. Ce lieu était si bien situé que de là on pouvait découvrir tout le pays. Montauban était environné de deux rivières, la Dordogne et la Gironde.

Roland, voyant l'endroit si bien fortifié, dit à ses gens :

— Seigneurs, je ne suis pas surpris si les quatre fils Aymon font la guerre à mon oncle, car ils ont un château vraiment bien fortifié. Jamais nous ne pourrons prendre Montauban.

— Vous avez tort, dit Olivier : nous avons bien pris Losanes et nous avons abattu la grande tour et le donjon de Constantinople ; aussi nous pourrons bien prendre Montauban ; et si Renaud et ses frères ne viennent se rendre, leur vie est en grand danger.

— Je vous promets, dit Roland, qu'ils n'en feront rien et je vous assure que Renaud nous fera une telle peur que les plus hardis voudront être à Paris. Il est courageux et ses frères aussi, ils ont de vaillants chevaliers, c'est pourquoi je suis d'avis que tant qu'ils vivront ils ne seront jamais pris.

Quand le pavillon de Roland fut tendu, il regarda vers la rivière et s'aperçut qu'elle était pleine d'oiseaux. Alors il dit à l'archevêque Turpin et aux autres barons :

— Voyez comme nous sommes bien logés ; allons chasser avec nos faucons entre les deux rivières.

— Seigneur, dit l'archevêque Turpin, très volontiers.

Roland monta à cheval et prit avec lui trente barons tout au plus qui emportèrent leurs faucons. La plupart étaient montés sur des mulets et armés seulement d'épées. Ils partirent donc à la chasse aux oiseaux de rivière et en prirent un si grand nombre qu'ils en chargèrent un sommier.

L'archevêque Turpin et Oger étaient restés à leur tente pour garder l'armée et faisaient raconter à un vieux chevalier comment Troie, la grande ville, avait été détruite.

Durant ce temps, un espion de Renaud s'était glissé dans l'armée du roi pour savoir ce qui s'y passait. Il partit immédiatement et alla raconter à Renaud que Roland et Olivier étaient partis à la chasse avec les trente meilleurs chevaliers de l'armée.

Quand Renaud entendit ces paroles, il en fut bien aise. Il appela ses frères et Maugis et leur dit comment Roland et Olivier étaient allés avec trente chevaliers chasser dans les plaines de Balançon.



— Que devons-nous faire ? dit Renaud.

— Cousin, dit Maugis, nous pouvons bien les détruire si nous le voulons. Vous devez vous rappeler que Charlemagne a dit qu'il laisserait les anciens chevaliers dans le royaume et n'emmènerait avec lui que des jeunes gens à qui il donnerait la Gascogne. Roland et Olivier sont si orgueilleux qu'ils pensent que personne ne peut leur résister ; mais si vous voulez m'en croire, je vous donnerai la façon de les bien ennuyer.

Renaud fit alors sonner le cor, chose qu'on ne faisait jamais sans nécessité, car lorsque le cor sonnait chacun courait aux armes. Immédiatement Renaud, ses frères et Maugis se firent armer. Renaud monta sur Bayard et le piqua des éperons si bien que le cheval fit un saut de bien trente pieds de long.

— Ah ! bon cheval ! s'exclama alors Renaud, combien je vous aime et comme vous allez m'être utile aujourd'hui ! Allons tondre les chevaliers de Charlemagne de France et arrangeons-nous de façon à ne pas y retourner.

Quand Renaud vit que tous ses gens étaient prêts, ils sortirent par une fausse porte que l'armée ne pouvait voir. Ils étaient bien quatre mille tous bien montés et bien armés, un forestier les conduisait dans le plus épais de la forêt. Renaud lui dit :

— Mène-nous à l'armée de Roland sans tarder.

Le forestier lui répondit qu'il le ferait volontiers et il les mena directement à Balançon.

Quand Renaud vit les tentes, il dit à ses gens :

— Seigneurs, voyez la belle capture que nous allons faire !

— Seigneurs ! répondirent-ils, allons-y hardiment, car avec vous nous irions bien attaquer le diable !

Je vous dirai que l'archevêque Turpin qui était à la garde du camp, leva la tête et vit des corneilles qui menaient grand bruit au-dessus de Montauban, il regarda ensuite du côté de la forêt et aperçut ses ennemis. Alors, effrayé, il appela Oger-le-Danois et lui dit :

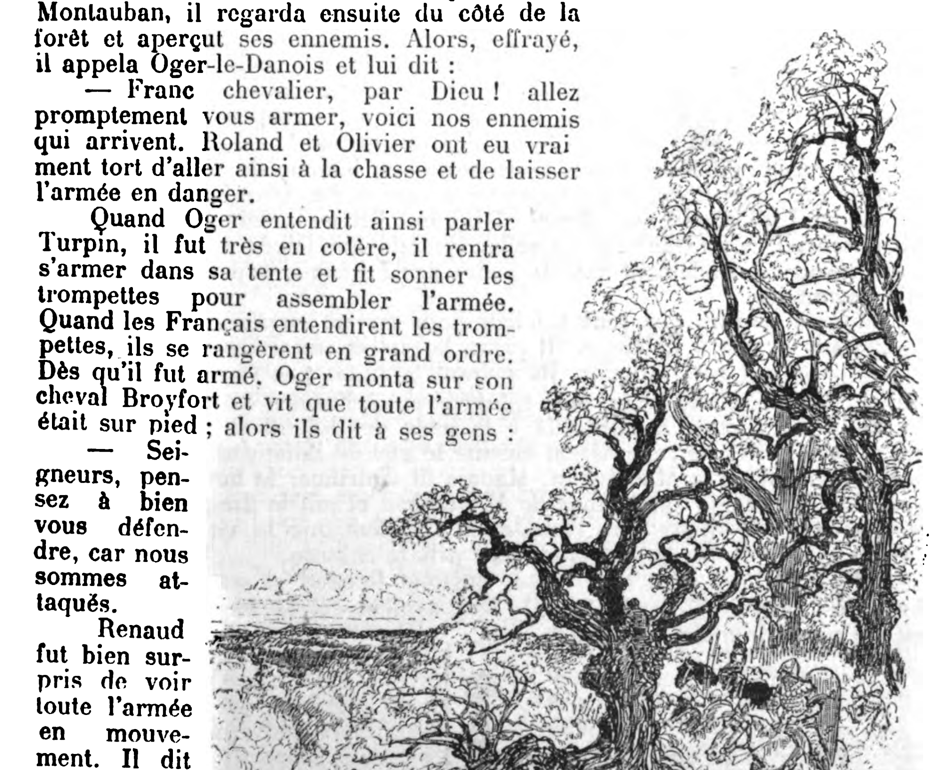
— Franc chevalier, par Dieu ! allez promptement vous armer, voici nos ennemis qui arrivent. Roland et Olivier ont eu vraiment tort d'aller ainsi à la chasse et de laisser l'armée en danger.

Quand Oger entendit ainsi parler Turpin, il fut très en colère, il rentra s'armer dans sa tente et fit sonner les trompettes pour assembler l'armée. Quand les Français entendirent les trompettes, ils se rangèrent en grand ordre. Dès qu'il fut armé, Oger monta sur son cheval Broyfort et vit que toute l'armée était sur pied ; alors ils dit à ses gens :

— Seigneurs, pensez à bien vous défendre, car nous sommes attaqués.

Renaud fut bien surpris de voir toute l'armée en mouvement. Il dit à ses gens :

— Seigneurs, nous



Maugis en embuscade.

sommes découverts, attaquons-les quand même. Tous répondirent qu'ils étaient prêts.

Renaud dit alors à son cousin Maugis de rester dans la forêt avec mille chevaliers :

— Si vous voyez que nous avons besoin de secours, arrivez aussitôt !

— Sire, répondit Maugis, j'exécuterai vos ordres.

Renaud piqua Bayard et passa Balançon. Le premier qu'il rencontra fut Aymen, comte de Nicol, qu'il tua d'un coup de lance dans la poitrine. Il mit alors la main à son épée et commença à faire un tel massacre de chevaliers que personne ne saurait le dire. Quand il vit que ses ennemis étaient ébahis, il leur dit :

— Où sont Roland et Olivier ? Il nous ont menacés et traités de traîtres, je veux leur prouver le contraire.

Quand l'archevêque Turpin vit et entendit Renaud il lui dit :

— Vous parlez faux et mal.

Alors, ils combattirent longtemps l'un contre l'autre et brisèrent leurs lances, mais ne tombèrent pas. Renaud lui donna un grand coup d'épée sur la tête en disant :

— Père ! vous êtes bien Turpin, par ma foi, vous seriez bien mieux dans une église à chanter la messe qu'à faire la guerre !

Quand Turpin entendit le reproche que Renaud lui faisait, il fut comme un forcené et mit la main à son épée en courant sur Renaud. De part et d'autre. toute l'armée fut alors en émotion ! Bref, il y eut un très grand carnage. Oger arriva monté sur Broyfort, l'écu au cou, la lance au poing. Il frappa Richard si rudement qu'il renversa son cheval. Richard, se voyant démonté, mit incontinent l'épée à la main et se prépara à se défendre. Mais Oger passa outre et commença à crier à l'enseigne « *Saint-Denis !* » Renaud, voyant que son frère Richard était démonté, piqua Bayard et courut contre Oger. Alors ils se donnèrent de grands coups sur leurs écus. Renaud frappa Oger avec tant de force qu'il le fit tomber à terre. Alors, le voyant ainsi, il prit Broyfort par le frein et dit à Oger :

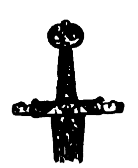
— Vous avez eu tort de renverser mon frère ; vous qui êtes notre parent, ne devriez-vous pas nous défendre ? Au contraire, vous êtes notre plus cruel ennemi, ce n'est pas bien agir. Reprenez cependant votre cheval, j'espère que vous ne nous ferez plus aucun mal !

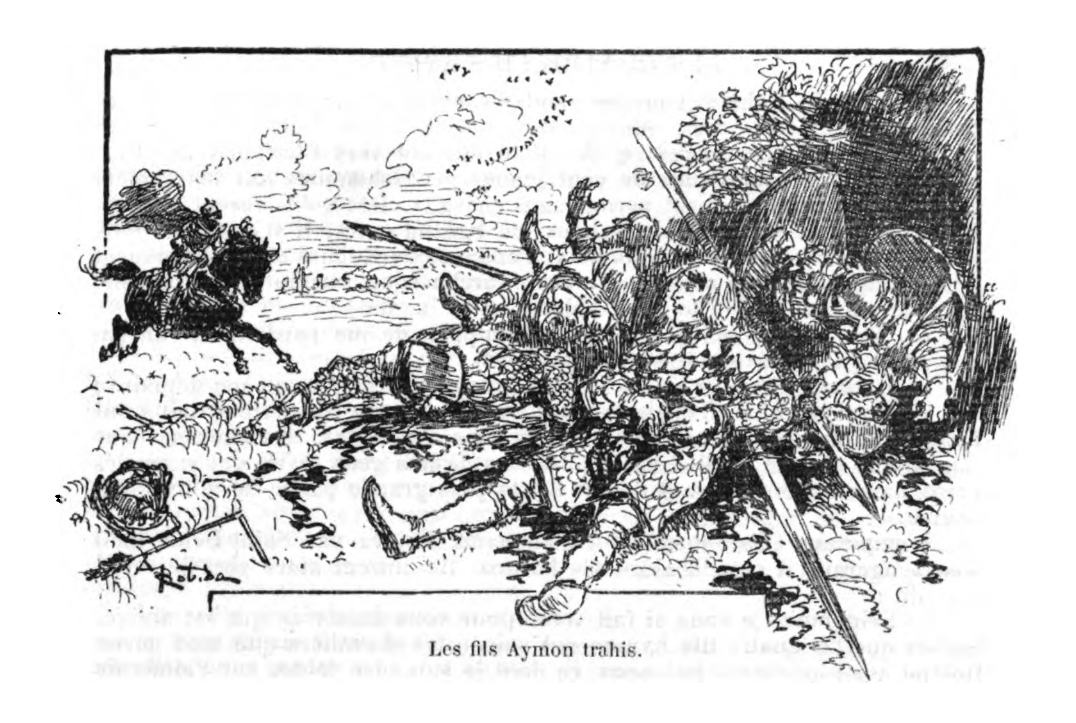
— Cousin, dit alors Oger, vous parlez en homme de bien et je vous promets que si je manque à ce que vous m'avez dit, Dieu me punira.

Renaud lui rendit son cheval et lui tint l'étrier pendant qu'il remontait dessus. Dès qu'Oger fut en selle, Renaud mit l'épée à la main et se mit à frapper si rudement dans la mêlée des Français qu'il les faisait tous fuir devant lui.

Maugis, voyant que tous les bataillons étaient engagés, sortit de son embuscade et vint à Balançon. Il passa le gué et entra dans la mêlée. Les Français étaient très fatigués, ils prirent la fuite. Les Gascons les poursuivirent environ une lieue, puis retournèrent à l'armée où ils prirent tout ce qu'ils trouvèrent. Maugis alla à la tente de Roland et prit le dragon qui était au faîte. Ils repassèrent ensuite le gué de Balançon et s'en retournèrent très joyeux à Montauban. Maugis fit distribuer le butin à ses gens, après quoi il monta sur la tour de Montauban et mit le dragon de Roland au-dessus, de manière que l'armée de Charlemagne le vit bien. Le roi l'ayant aperçu pensa que Roland avait pris le château.

Mais la chose était bien autre, puisque Renaud et ses frères avaient battu les gens de Roland et qu'ils leur avaient enlevé le dragon pour le mettre sur la tour de Montauban.





Les fils Aymon trahis.

CHAPITRE IX

Comment Renaud et ses frères furent trahis et vendus au roi Charlemagne par le roi Yon de Gascogne, qui les envoya dans les plaines de Vaucouleurs sans armes à part leurs épées, montés sur des mulets et vêtus de manteaux d'écarlate doublés d'hermine. Comment ils s'échappèrent par la volonté de Dieu, en souffrant cependant beaucoup, car ils furent blessés. Charlemagne, lui, perdit en cette affaire Fouquet de Morillon et plusieurs autres grands barons et chevaliers, dont il fut vraiment navré.

Dans ce chapitre, nous parlerons de Roland et d'Olivier qui revenaient de la chasse avec leurs compagnons, fort heureux d'avoir pris beaucoup d'oiseaux. Comme ils s'en retournaient, ils rencontrèrent Damp Rainbaut, le franc chevalier, qui leur dit, très en colère :

— Vous avez pris beaucoup d'oiseaux, mais ils vous coûteront.

« Jamais vous ne pourrez vendre votre chasse le prix qu'elle vous aura coûté. Si vous avez pris des oiseaux, Renaud et ses frères ont pris des hommes et des chevaux. Quand vous verrez votre dragon sur la tour de Montauban, vous en serez certainement content et vous en saurez gré aux quatre fils Aymon, car tous ceux qui le verront croiront que vous avez pris Montauban ! »

Roland, entendant ces mots, perdit presque la raison. Il descendit de son mulet, s'assit sur une pierre et se mit à réfléchir. Olivier fit de même. Quand Roland eut suffisamment songé, il appela l'archevêque Turpin, Oger-le-Danois, Richard de Normandie et leur dit :

— Beaux seigneurs, que me conseillez-vous en ces circonstances ? Je n'oserai jamais me représenter devant mon oncle, car je crains les mauvais rapports. Par Dieu ! dit-il à l'archevêque Turpin, donnez-moi congé, beau sire, je veux aller outre-mer, au temple de Notre-Seigneur, guerroyer contre les infidèles, car depuis que cette chose m'est arrivée, je ne veux plus porter les armes contre les chrétiens.

— Sire, répondit l'archevêque Turpin, ne craignez rien, vous n'êtes pas le premier à qui cela soit arrivé. Je vous premets, que dans trois jours, vous aurez des gens de Renaud comme il a eu des nôtres.

— Sire, dit Roland, vous me rendez courage et j'ai confiance en votre prudence !

Tous alors remontèrent à cheval et allèrent vers Charlemagne. Derrière Roland venaient plus de cent jeunes gentilshommes qui marchaient à pied parce qu'ils avaient perdu leurs chevaux. Dès qu'ils furent arrivés, ils allèrent à la tente du duc Naimes, où Roland entra. Il y demeura deux jours sans sortir tant il était honteux. Pendant que Roland et Olivier étaient ainsi réfugiés dans le pavillon du duc, l'archevêque Turpin alla à la tente de Charlemagne, salua le roi humblement et lui dit :

— Sire, Dieu vous garde, je vous supplie de me pardonner, car j'ai une chose désagréable à vous apprendre.

— Parlez, s'écria le roi : venant de vous, rien ne saurait me déplaire ;

— Sire, dit alors Turpin, sachez que les quatre fils Aymon nous ont battus. Ils ont pris ce que nous avions dans nos tentes, nos chevaux, nos harnais, le dragon de Roland et plusieurs de nos gens qu'ils ont emmenés prisonniers à Montauban et ils ont tué la plus grande partie de notre compagnie.

L'empereur Charlemagne fut bien irrité, il jura par Saint-Denis qu'il s'en vengerait. Il manda alors ses barons. Ils vinrent alors vers lui et il leur dit :

— Seigneurs, je vous ai fait venir pour vous conter ce qui est arrivé. Sachez que les quatre fils Aymon ont vaincu les chevaliers que mon neveu Roland avait amenés à Balançon, ce dont je suis bien fâché, car j'aimerais mieux avoir perdu autre chose et que cela ne fut point arrivé. Il faut bien souffrir ce qu'on ne peut empêcher. Dites-moi, je vous prie, sur votre serment, ce que je dois faire et ce que vous me conseillez pour prendre Montauban ?

Quand il eut achevé, personne n'osa parler.

— Sire, dit cependant le duc Naimes, vous demandez conseil pour assiéger Montauban. Nul homme sensé ne vous conseillera, car il y a trop de danger. Guinard, seigneur de Berne, Geoffroy, seigneur de Poitiers, et le roi Yon de Gascogne, qui est à Toulouse, aideront et porteront secours à Renaud qui est leur allié. Si vous voulez me croire, dites au roi Yon qu'il ne garde point vos ennemis en son pays, qu'il vous les rende ou qu'autrement vous l'exilerez de sa terre et ne lui ferez point grâce.

— Naimes, dit le roi, vous me donnez un bon conseil ; ainsi je ferai.

Le roi fit alors venir un héraut auquel il dit :

— Allez à Toulouse et dites au roi Yon que je suis entré en Gascogne accompagné des douze pairs de France et de cent mille combattants. Dites-lui que s'il ne me rend pas mes ennemis, les quatre fils Aymon, je l'exilerai de toute sa terre. Château, ville et cité, tout sera jeté à terre ; je lui ôterai sa couronne ; ainsi il pourra se faire appeler roi *abattu*.

— Sire, dit le héraut, vos ordres seront exécutés.

Il partit alors de l'armée, alla à Toulouse, où il trouva le roi Yon, auquel il conta mot à mot le sujet de son message.

Le roi Yon, après l'avoir entendu, pencha la tête et se mit à réfléchir : bientôt il dit au messager.

— Bel ami, il vous faudra séjourner ici huit jours, après quoi je vous rendrai réponse.

— Sire, répondit le héraut, je ferai volontiers ce qu'il vous plaira.

Le roi Yon entra dans sa chambre, accompagné de huit comtes et il recommanda de bien fermer la porte. Il dit alors dès qu'ils furent assis :

— Seigneurs, je vous prie de me conseiller sagement. Charlemagne est entré dans mon pays avec cent mille combattants, il me mande que je lui rende les quatre fils Aymon, autrement, il ne me laissera rien et m'enlèvera ma couronne. Mais, jamais mon père n'a rien reçu de lui, je ferai de même. J'aime mieux mourir honnête que de vivre honteusement.

Quand le roi Yon eut ainsi parlé, un chevalier nommé Godefroi, qui était son neveu, se leva et lui dit :

— Sire, je suis surpris que vous nous demandiez conseil pour trahir les quatre fils Aymon. Renaud est de votre famille, puisque vous lui avez donné votre sœur pour femme. Rappelez-vous le bien qu'il a fait à votre



pays. Il n'y a pas longtemps n'a-t-il pas battu et tué Marcille, le puissant chef sarrazin ? Mon oncle, vous lui avez promis et juré de l'aider envers et contre tous, aussi il faut tenir parole où les laisser partir à l'aventure. Dans ce cas, ils pourront offrir leurs armes à quelque grand seigneur qui leur fera plus de bien que vous ne leur en avez fait. Ne faites rien, mon oncle, dont on puisse nous blâmer !

Le vieux comte d'Aryon dit ensuite :

— Sire, vous nous avez demandé des conseils, si vous voulez les suivre nous vous en donnerons.

— Parlez hardiment, dit le roi, je suivrai vos conseils.

— Sire, dit alors le comte, j'ai bien entendu dire que Beuves ayant tué le comte Lohier, Charlemagne l'envoya chercher et lui fit trancher la tête à Paris. Renaud et ses frères étaient bien jeunes alors. Quand ils furent grands, le roi voulut les faire s'amender, mais ils avaient le cœur si félon qu'ils n'en firent rien. De leur haine, alors vinrent de grands maux. Renaud, depuis, a tué Berthelot, le neveu du roi. Sire, je ne vous cacherai rien, vous savez que Charlemagne est si puissant que personne n'a jamais pu en venir à bout ; aussi je vous conseille de lui rendre Renaud et ses frères, vous serez ainsi délivré d'un grand ennui et d'un grand danger.

Le comte de Mobendes parla alors et dit :

— Sire roi de Gascogne, si vous faites ce que le comte d'Aryon vous conseille, nous serons tous des traîtres. Renaud est votre homme, vous lui avez donné votre sœur pour femme. Il n'est pas venu à vous comme serviteur, mais comme chevalier, puisqu'il a amené avec lui quatre mille hommes bien armés. Avant de quitter ses éperons, il vous avertit qu'il était en guerre avec Charlemagne. Il vous a gagné bien des batailles, délivré de vos ennemis ; vous ne seriez pas digne de porter la couronne si, pour sauver votre vie, vous trahissiez des chevaliers tels que les quatre fils Aymon. Vous n'avez encore rien perdu. Si vous les livrez, vous serez considéré comme un traître et mis aux côtés de Judas.

Le vieux comte Antoine parla ensuite :

— Sire, dit-il au roi, n'écoutez pas ce conseil ; car à la fin vous seriez trahi. Je sais bien les intentions de Renaud. Il est fils d'un seigneur qui n'avait qu'une ville, il n'a jamais voulu se soumettre au roi de France. Il a tué Berthelot, alors Charlemagne le chassa du royaume ; il vint en Gascogne, vous lui avez donné votre sœur en mariage avec beaucoup de bien ; depuis il est devenu d'un orgueil extrême. Je vous jure, sur ma tête, qu'il vous tuerait bien pour avoir votre royaume. Aussi je vous conseille de le rendre ainsi que ses frères au roi Charlemagne, dont vous apaiserez ainsi la colère.

Le duc Guimart de Bayonne dit ensuite :

— Sire, roi de Gascogne, je vous dis que le comte Antoine vous donne là un bien mauvais conseil. Renaud est fils du duc Aymon de Dordonne, qui est lui-même de très grande famille. Charlemagne fit tuer leur oncle, le duc Beuves d'Aigremont ; Renaud, il est vrai, a tué Berthelot, mais c'était à son corps défendant. Un roi qui commet une trahison par la crainte d'un autre seigneur n'est pas digne de porter la couronne.

Après parla Humart, un vieil homme qui dit :

— Par Dieu ! Guimart, je crois que tu es devenu fou de conseiller ainsi le roi. S'il soutient Renaud contre Charlemagne, tout le pays de Gascogne sera ravagé, ce dont vous vous moquez peu, du moment que vous recevez des louanges !

— Tu mens, répondit Guimart, et si nous étions autre part, je te montrerais que tu es un vieillard radoteur, car je ne voudrais rien conseiller au roi Yon qui soit contre son honneur.

Après parla le vieux comte Hector.

— Sire, dit-il, vous demandez conseil à tel qui ne sait se conseiller lui-même. Vous savez que Renaud est un vaillant chevalier, mais que c'est par orgueil qu'il fait la guerre à Charlemagne. Il vous conseille de rendre Renaud, le plus tôt que vous pourrez ; il vaut mieux perdre quatre chevaliers que tout votre royaume. Reprenez-lui votre sœur et donnez-la à un

autre qui soit plus gentilhomme que Renaud et qui n'ait pas des ennemis comme Charlemagne. Vous ne serez pas blâmé, si vous suivez mes conseils.

— Ami, dit le roi Yon, je suis prêt à faire ce que vous me conseillez, car je vois que vous me donnez un meilleur conseil que tous les autres.

Quand le roi Yon aperçut que la majorité de son conseil lui disait de rendre Renaud et ses frères à Charlemagne, il commença à pleurer doucement ; puis il dit entre ses dents, sans que personne pût l'entendre :

— Par Dieu, Renaud, je suis bien changé pour vous ! Vous allez peut-être perdre la vie, mais moi je perdrai l'amour de Dieu et de sa mère, car jamais il ne voudra me pardonner d'avoir trahi des chevaliers comme vous !

— Dieu fit alors ce jour-là un miracle pour Renaud, car la chambre où le conseil s'était tenu et qui était blanche, changea de couleur et devint noire comme charbon.

— Seigneurs, dit alors le roi Yon, je vois bien qu'il faut que je rende les quatre fils Aymon au roi Charlemagne, car la plus grande partie de vous me le conseille ; mais tant que je vivrai, je serai considéré comme un Judas.

Les barons sortirent du Conseil et s'en allèrent. Le roi Yon sortit de la chambre, s'assit sur un banc et se mit à réfléchir. Tout en songeant, il pleurait de pitié. Bientôt, cependant, il fit appeler son chapelain et lui dit :

— Venez devant moi, messire Pierre, faites une lettre de ma part à Charlemagne. Vous lui direz que je lui mande salut et amour, que s'il veut laisser mon pays en paix, je lui promets qu'avant qu'il soit dix jours, il trouvera les quatre fils Aymon dans les plaines de Vaucouleurs revêtus de manteaux d'écarlate fourrés d'hermine, montés sur des mulets et portant, afin qu'on puisse mieux les reconnaître, des roses à leurs mains. Je les ferai accompagner par huit comtes de mon royaume. S'ils échappent, qu'on ne m'en blâme pas.

Le chapelain monta dans sa chambre et écrivit la lettre telle que le roi lui avait dit. Quand elle fut écrite et scellée, le roi appela son sénéchal et lui dit :

— Montez immédiatement à cheval, allez au roi qui assiège Montauban, saluez-le bien de ma part et donnez-lui cette lettre. Dites-lui que s'il veut quitter ma terre, j'agirai selon ses intentions ; autrement non !

Le messager retourna chez lui, monta à cheval et sortit de Toulouse en emmenant avec lui le héraut de Charlemagne. Quand ils furent près de Montauban, ils trouvèrent le roi dans sa tente et le sénéchal lui fit part de sa mission.

Charlemagne, entendant ces nouvelles, en fut fort joyeux. Il appela Roland, Olivier, l'archevêque Turpin, le duc Naimes, Oger-le-Danois, les douze pairs et leur fit part de la trahison du roi Yon.

Puis il dit au sénéchal :

— Votre maître parle bien ; et s'il fait comme il est dit, il sera mon ami et je le défendrai contre tous.

— Sire, s'il vous plaît, prêtez serment de ce que vous me dites.

Charlemagne le fit volontiers.

— Au nom de la Vierge Marie et de Saint-Denis, je vous le jure, dit-il.

— Cela suffit, répondit le messager du roi Yon, je ne vous en demande pas plus...

Charlemagne appela son chambellan et lui dit :

— Ecrivez une lettre au roi Yon et dites-lui que s'il tient parole j'augmenterai sa seigneurie de quatorze bons châteaux et que je lui envoie quatre manteaux d'écarlate doublés d'hermine pour vêtir les traîtres quand ils iront à Vaucouleurs, où je les ferai pendre s'il plaît à Dieu !

— Sire, dit le chambellan, vos ordres seront exécutés.

Alors il fit la lettre ainsi que le roi lui avait dit. Une fois faite, le roi la scella, fit venir le messager devant lui et lui dit :

— Tenez cette lettre, portez-la au roi Yon en le saluant bien de ma part.



Ensuite, il lui fit donner des marcs d'or et l'anneau qu'il avait au doigt, ce dont le messager le remercia.

Le messager s'en alla et s'acquitta de sa mission.

Quand le messager du roi Yon fut parti, Charlemagne fit appeler Fouquet de Morillon, Oger-le-Danois et leur dit :

— Seigneurs, je vous ai fait venir pour vous confier un secret ; mais je ne veux que personne ne le sache avant que les choses soient accomplies.

Les seigneurs prêtèrent serment de se taire et Charlemagne continua :

— Vous irez donc dans les plaines de Vaucouleurs, avec trois cents chevaliers bien armés, là vous trouverez les quatre fils Aymon et vous les amènerez morts ou vifs.

— Sire, dit Oger, nous ne les avons jamais vus qu'en armes, comment les reconnaîtrons-nous ?

— Vous le pourrez facilement, car chacun portera un manteau écarlate fourré d'hermine et aura une rose à la main.

— Sire, dit Oger, ce sont là de bons signes pour les reconnaître ; nous obéirons à votre commandement.

Sans plus attendre, ils partirent alors secrètement et allèrent aux plaines de Vaucouleurs, où ils se mirent en embuscade dans un bois de sapins, en attendant l'arrivée des quatre fils Aymon.

Ah ! Dieu, si Renaud et ses frères avaient connu cette trahison, ils ne seraient pas venus sur des mulets, mais sur de bons chevaux et bien armés.

Quand Oger-le-Danois et Fouquet furent embusqués, Fouquet appela ses gens et leur dit :

— Seigneurs, je hais beaucoup Renaud, car il a tué mon oncle. Sachez que je suis venu avec vous pour m'en venger. Le roi Yon a trahi les fils Aymon et doit les livrer à Charlemagne. Ils vont venir ici sans autres armes que leurs épées ; quand vous les verrez, je vous prie de songer à bien combattre. Je verrai alors ceux qui m'aiment bien. Faites qu'aucun ne nous échappe

***

Quand le roi Yon, qui était à Toulouse, eut reçu la lettre de Charlemagne, il appela son secrétaire Godras et lui dit :

— Voyez ce que dit cette lettre.

Le clerc brisa le sceau, regarda le contenu de la lettre et apprit comment Renaud et ses frères devaient être trahis et livrés à mort. Quand le clerc eut lu la lettre, il commença à pleurer tendrement. Le roi Yon le voyant pleurer lui dit :

— Sur votre vie, ne me cachez rien du contenu de cette lettre !

Alors le clerc lui dit ce que Charlemagne lui écrivait. Quand le roi eut tout entendu, il monta à cheval, emmena avec lui cent hommes bien armés et prit le chemin de Montauban, où il entra par la porte de Flachier. Quand il y fut, le roi fit loger ses gens au Bourg et il monta droit au palais comme il avait coutume de faire quand il venait.

Lorsque sa sœur, la femme de Renaud, apprit son arrivée, elle alla au-devant de lui et le prenant par la main, voulut l'embrasser comme elle avait l'habitude de le faire quand il venait. Mais le roi, plein de mauvaise trahison, tourna la tête de côté en disant qu'il avait mal aux dents. Il demanda qu'on lui préparât un lit pour mieux cacher sa trahison ; puis quand il fut couché, il se dit en lui-même : « Ah ! beau sire Dieu, que je suis malheureux d'avoir ainsi trahi les meilleurs chevaliers de ce monde ! Demain, sans faute, ils seront pendus. Vraiment, maintenant, je suis un véritable Judas ; j'ai perdu mon honneur et l'amour de Dieu et de sa mère. Enfin, j'agis comme mes barons me l'ont conseillé. »

Comme le roi Yon songeait à sa grande trahison, Renaud et ses frères revinrent de la chasse, où ils avaient pris quatre très gros sangliers. Quand Renaud fut dans Montauban, il entendit le bruit de chevaux et crut que c'étaient des chevaliers étrangers qui venaient demander leurs gages.

— Sire, lui dit un valet, ce sont les gens du roi Yon, qui est venu ici vous parler d'affaires. Il me semble qu'il ne doit pas être fort à son aise de sa personne, car il a l'air mal disposé.

Renaud dit alors :

— Par Dieu ! Pourquoi monseigneur s'est-il dérangé ? je serais bien allé à lui.

Il appela alors un sien neveu et lui dit de lui apporter son cor et il dit alors à ses frères :

— Prenez chacun le vôtre et faisons fête pour l'amour du roi Yon.

Alors ils se mirent à sonner tous ensemble et firent si bien retentir le château qu'un moment on crut que le clocher de la Chapelle Saint-Nicolas en tomberait par terre.

Quand le roi Yon entendit les trompettes sonner si fort, il se leva, alla à la fenêtre de sa chambre et se dit en lui-même :

— Que j'ai donc mal agi envers ces chevaliers ! Jamais plus je n'aurai d'honneur en ce siècle ; je suis perdu de corps et d'âme. J'ai abandonné Dieu pour me livrer au diable !

Ayant dit cela, il retourna se coucher très inquiet et plus mal à l'aise que nul homme ne pourrait l'être.

Renaud et ses frères montèrent au palais ; quand le roi Yon les vit venir il se leva, leur tendit la main et dit à Renaud.

— Ne vous étonnez pas si je ne vous embrasse pas ; car je suis fort accablé et, depuis quinze jours, je ne bois ni ne mange.

Renaud lui répondit :

— Vous êtes ici parfaitement pour être bien soigné, mes frères et moi nous vous soignerons le mieux possible.

— Je vous remercie, leur dit le roi.

Il appela alors son sénéchal et lui dit :

— Allez et apportez-moi les manteaux écarlates doublés d'hermine que j'ai fait faire pour mes chers amis.

Il les apporta aussitôt. Le roi les leur fit mettre et les pria de les porter pour l'amour de lui.

— Sire, répondit Allard, nous les porterons.

S'ils avaient connu la trahison, ils ne les auraient pas mis.

Quand chacun d'eux eut endossé le manteau, le roi les regarda et se mit à pleurer de pitié. Son sénéchal, qui était présent et qui connaissait la trahison, n'osait rien dire par crainte du roi. Renaud pria le roi à manger, car il voulait le bien servir. Après le repas, le roi prit Renaud par la main et lui dit :

— Mon beau frère et ami, je veux vous dire une chose que vous ne connaissez pas. Sachez que j'ai été à Monbendel et que j'ai parlé à Charlemagne qui m'accusait de trahison parce que vous êtes dans mon royaume ; j'ai présenté gage devant toute la compagnie, personne n'a osé me démentir. Nous avons eu plusieurs paroles et, à la fin, nous avons décidé la paix de la manière qui suit : vous irez demain aux plaines de Vaucouleurs, armés seulement de vos épées, vêtus des manteaux que je vous ai donnés, vous monterez des mulets et porterez des roses à la main. Je vous ferai accompagner par huit de mes comtes, tous de ma famille. Là, vous trouverez Charlemagne, le duc Naimes de Bavière, Oger-le-Danois et les douze pairs de France ; alors vous saluerez le roi de façon à lui aller aux pieds ; il vous pardonnera et vous rendra toutes vos terres.

— Sire, répondit Renaud, je me méfie de Charlemagne, car il nous déteste.

— Ne craignez rien, dit le roi Yon, il m'en a fait serment devant toute sa baronnie.

— Sire, dit alors Renaud, nous suivrons votre conseil.

— Que dites-vous ? s'exclama Allard, vous savez que Charlemagne a juré notre perte s'il pouvait nous prendre et je suis surpris que vous vouliez bien aller tout désarmé vous rendre entre ses mains ; pour moi je n'irai pas sans armes.

— Frère, dit Renaud, vous parlez mal ! A Dieu ne plaise que je ne m'en rapporte pas au roi Yon.

Puis il se tourna vers le roi et lui dit :

— Sire, nous irons demain matin sans faute, quoi qu'il arrive. J'espère, mes frères, beaux seigneurs, faire notre paix avec Charlemagne. Je

le saluerai beaucoup ; de plus j'ai décidé de me rendre en remerciement au Mont-Saint-Michel.

Quand Renaud eut ainsi parlé, il prit congé du roi Yon et alla à la chambre de sa femme, la belle au corps plaisant ; là, il trouva ses frères. Quand la dame vit venir son mari, elle alla à lui et l'embrassa par grand amour.

— Dame, dit Renaud, je dois vous aimer beaucoup, à juste raison, car votre frère, le roi Yon, a fait notre paix avec Charlemagne, malgré Roland, Olivier et les douze pairs de France. Il nous a rendu nos terres ; nous allons être riches et nous pourrons aider et récompenser les braves chevaliers qui nous ont servis toute leur vie.

La dame lui dit alors :

— Merci de bon cœur ; mais dites-moi, je vous prie, où sera fait l'accord et ne me cachez rien.

Renaud lui conta alors les conditions de l'entrevue.

— Sire, dit-elle, si vous voulez me croire, vous n'irez pas. Les plaines de Vaucouleurs sont très dangereuses, car là il y a une roche très haute avec quatre forêts autour, dont la moindre a au moins dix lieues. Tâchez plutôt de parler à Charlemagne près de Montauban. Vous irez, monté sur Bayard, accompagné de vos frères et vous ferez la paix ou la guerre. Prenez deux mille chevaliers et mandez-les à Maugis, votre cousin, qui les tiendra embusqués sur le rivage à votre disposition. Car je crains une trahison, gardez-vous bien, cette nuit j'ai eu un songe épouvantable : j'étais aux fenêtres du grand palais, j'ai vu sortir du bois mille sangliers qui avaient de bien grandes dents, ils vous tuèrent. Je vis la tour de Montauban tomber à terre. En outre, un traître frappa Allard et lui perça le bras. La chapelle Saint-Nicolas s'écroula et tous les saints pleuraient de pitié. Je vis ensuite deux anges du ciel qui pendaient notre frère Richard à un pommier. Alors il se mit à crier : Beau frère Renaud, venez à mon aide. Vous y allâtes incontinent sur votre cheval Bayard ; mais il tomba sur vous et vous fûtes bien fâché. Aussi je vous conseille de n'y point aller.

— Dame, dit Renaud, qui croit au songe le fait contre le commandedement de Dieu !

Allard dit alors :

— Par la foi que j'ai, je n'y mettrai pas les pieds.

— Ni moi non plus, ajouta Richard, nous ne devons point y aller comme bricons, mais comme de vaillants chevaliers bien armés et bien montés. Que notre frère Renaud prenne Bayard, il pourra nous porter tous les quatre à l'occasion.

— Par Dieu, dit Renaud, dites ce que vous voudrez, j'irai ! Que m'importe ce qu'il en arrivera ?

Il sortit de sa chambre et alla trouver le roi Yon, auquel il dit :

— Par Dieu, mes frères ne veulent point venir avec moi parce que nous ne menons pas de chevaux. Donnez-nous la permission de conduire chacun le nôtre.

— Je n'en ferai rien, dit le roi Yon ; Charlemagne vous craint trop, vous et vos frères ; d'ailleurs j'ai promis que vous ne porteriez pas d'armes et que vous ne seriez pas montés sur des chevaux. Si vous y allez autrement, il croira que je veux le trahir et détruira mon royaume. Voilà ce que j'aurai grâce à vous ! Je vous ai réconciliés avec Charlemagne, allez-y si vous voulez ou restez si vous ne voulez pas.

— Sire, dit alors Renaud, puisque c'est ainsi nous irons.

Il prit congé du roi et retourna à sa chambre, où il trouva sa femme, la noble dame, et ses frères qui lui demandèrent s'il monterait Bayard. Il leur dit qu'il n'avait pu obtenir cette permission.

— Mais, dit-il, ne craignez rien, le roi Yon ne nous trahira pas, il nous fera même conduire par huit des plus grands comtes de son pays ; je n'ai jamais rien vu de mauvais en lui !

— Sire, dirent alors ses frères, nous irons, si cela vous plaît !

Le lendemain, Renaud se leva et dit à ses frères :

— Apprêtons-nous à partir, car Charlemagne ne serait pas content s'il arrivait avant nous dans les plaines de Vaucouleurs.

Quand ils furent prêts, ils allèrent entendre la messe au moutier de Saint-Nicolas. A l'offertoire, Renaud et ses frères firent de riches offrandes. La messe dite, ils montèrent leurs mulets et partirent avec les huit comtes au courant de la trahison.

On pouvait facilement reconnaître les quatre fils Aymon d'entre les autres, car ils étaient vêtus de manteaux d'écarlate doublés d'hermine et portaient à la main des roses en signe de paix, ainsi que leurs épées, qu'ils n'avaient pas voulu quitter.

Quand le roi Yon les vit ainsi partir, il se pâma plus de quatre fois de la grande douleur qu'il avait au cœur, car outre qu'il les avait trahis, il avait peur. Mais ce qu'il avait fait de mal, les mauvais conseils le lui avaient fait faire. Alors il commença à être très triste et à dire :

— Ah ! beau sire Dieu ! Qu'ai-je fait là ! jamais homme n'a commis une aussi grande trahison ! Non, vraiment, car j'ai trahi les plus loyaux chevaliers du monde.

Ses gens lui dirent alors :

— Sire, vous avez tort d'être aussi triste que vous l'êtes, car si Renaud est vraiment sage, il s'en apercevra bientôt.

— Ah ! Dieu ! répondit Yon, s'il était comme vous le dites, je serais plus heureux que si j'avais conquis les dix meilleures cités de France ! Ah ! Maugis, combien vous serez triste, quand vous apprendrez cette chose ! Si vous l'aviez su, vous ne l'auriez pas laissé aller. Seigneurs ! Que vais-je devenir, si les quatre barons meurent ? Maugis me tuera sans pitié et il aura bien raison, car qui trahit un autre, principalement son parent, ne doit pas vivre ni jamais avoir d'honneur.

Ayant dit cela, il tomba tout pâmé à terre ; mais ses gens le relevèrent et le réconfortèrent avec de bonnes paroles.

***

Renaud et ses frères chevauchaient vers les plaines de Vaucouleurs, et comme ils allaient, Allard commença à chanter une chanson nouvelle. Guichard et Richard firent pareillement tous ensemble. Jamais rossignols ni chanteurs ne chantèrent aussi mélodieusement que les quatre fils Aymon. Hélas ! Quelle pitié ! car ces nobles et vaillants chevaliers allaient à la mort en chantant.

Ils étaient comme le cygne l'année qu'il doit mourir !

Renaud allait derrière eux pensant, la tête inclinée, ou regardant ses frères qui marchaient gaiement.

— Beau sire Dieu, se dit-il, quels chevaliers sont mes frères ! il n'y en a pas de si bons ni de si gracieux au monde.

Ayant dit cela, il joignit les mains vers le ciel en pleurant et dit :

— Beau sire Dieu, par votre nom glorieux et sanctifié, qui avez sauvé Daniel dans la fosse aux lions, fait sortir Jonas du ventre du poisson, sauvé Saint-Pierre quand il se jeta à la mer pour venir à vous, pardonné à Marie-Madeleine, rendu la vue à l'aveugle et qui avez souffert mort et passion sur la croix pour nos péchés ! toi qui pardonnas à Longis quand il t'eut frappé d'un coup de lance et que ton sang, en coulant sur lui, lui rendit la lumière ; par la résurrection, garde-nous aujourd'hui, mes frères et moi, de mort et d'emprisonnement. Je ne sais où nous allons, mais il me semble que nous courons un grand danger.

Quand il eut fini son oraison, il commença à pleurer de la peur que ses frères n'eussent du mal par amour pour lui, car il n'était pas content de venir ainsi désarmé.

Allard, voyant son frère pleurer ainsi, lui dit :

— Ah ! beau sire Renaud, qu'avez-vous donc ? Je vous ai déjà vu en grand péril ; mais je ne vous ai jamais vu faire si triste figure que maintenant !

Renaud lui répondit :

— Beau frère, je n'ai rien !

— Par la foi que je vous dois, répondit Allard, vous ne pleurez pas sans cause. C'est aujourd'hui que nous devons faire la paix avec Charle-

magne. Par Dieu, mon cher frère, je vous prie de ne plus être triste, marchons gaiement et faisons bonne contenance tant que nous vivrons, car lorsqu'on est trépassé, il n'est plus temps. Je vous en prie, beau frère, chantez avec nous, car vous avez une si belle voix que c'est un plaisir de vous entendre.

— Frère, répondit Renaud, volontiers, puisque vous le désirez.

Renaud commença alors à chanter si mélodieusement que c'était un plaisir de l'entendre.

Tout en chantant et en causant, les quatre fils Aymon marchèrent tant au petit pas de leurs mulets, qu'ils arrivèrent bientôt dans la plaine de Vaucouleurs.

Là, il y avait une roche très haute et difficile à escalader ; autour d'elle quatre grandes et épaisses forêts dont la moindre durait une journée. Quatre rivières très profondes couraient tout autour, la plus longue se nommait Gironde, les autres Dordogne, Noire et Balançon. A dix lieues à la ronde il n'y avait pas une seule habitation ; c'est pourquoi la trahison devait se faire en ces lieux, la vallée étant loin des gens de Renaud.

Il y avait un carrefour de quatre chemins dont l'un allait en France, l'autre en Espagne, le troisième en Galice et le quatrième en Gascogne. Dans chacun de ces chemins, il y avait cinq cents hommes bien montés pour prendre Renaud et ses frères, morts ou vifs, comme ils l'avaient juré et promis au roi Charlemagne.

Bientôt Renaud et ses frères arrivèrent avec les huit comtes que le roi Yon leur avait donnés et qui connaissaient le mystère de la trahison. Oger-le-Danois vint tout étonné le premier et dit à ses gens :

— Beaux seigneurs, vous êtes mes hommes, mes sujets et mes amis, vous savez que Renaud est mon cousin, je ne puis donc souffrir sa mort ; aussi je vous prie de ne lui faire aucun mal ainsi qu'à ses frères.

Tous répondirent qu'ils écouteraient ses ordres.

Cependant Renaud et ses frères arrivèrent au fond de la vallée sans être arrêtés. Ne trouvant personne, ils furent très étonnés. Allard, voyant cela, appela son frère Richard et lui dit :

— Qu'est-ce ceci, beau frère ! je m'aperçois que nous sommes trahis ! car je vous vois changer de couleur.

— Que pensez-vous, frère ? dit Guichard. Je crains que ce ne soit Renaud...

— Ne craignons rien, dit Allard, tout ira bien !

— Mon frère, dit Guichard, je n'ai jamais eu si peur de ma vie, les cheveux se dressent sur ma tête. Je crois que nous sommes trahis. Je n'aurais pas eu peur si Renaud avait été armé ainsi que nous et s'il était venu monté sur Bayard.

Puis il continua, s'adressant à Renaud :

— Frère qu'attendons-nous ici, puisque nous ne trouvons personne ? S'il y avait ici seulement vingt chevaliers, ils nous emmèneraient comme de mauvaises bêtes. Nous avons en France tant d'ennemis ! Vous n'avez pas voulu croire ce que nous vous disions, ainsi que votre femme, à Montauban ; je crains bien, maintenant, que nous ayons à nous repentir. Si notre cousin Maugis était venu avec nous et si vous aviez monté Bayard, nous ne craindrions pas la puissance de Charlemagne. Je vous prie, partons, c'est folie de demeurer ici. Charlemagne nous a fait venir ici vêtus d'écarlate, comme des niais ; certainement que le roi Yon nous a trahis.

— Certes, beau sire, vous dites vrai, répondit



Fouquet de Morillon.

Renaud, je m'en suis aperçu. Retournons en arrière tout simplement.

Comme ils allaient faire demi-tour, Renaud, regardant de côté, vit mille chevaliers qui venaient à leur rencontre. Fouquet de Morillon marchait le premier, monté sur son destrier, l'écu au cour et la lance baissée sur Renaud ; car c'était l'homme du monde à qui il voulait le plus de mal.

Renaud, le reconnaissant à son écu, fut si en colère qu'il ne sut que faire.

— Ah ! beau sire Dieu ! s'écria-t-il, pauvres pécheurs ! qu'allons-nous faire ? Car je vois qu'aujourd'hui nous allons mourir sans aucun doute.

— Frère, dit Allard, que dites-vous ?

— Par ma foi, répondit Renaud, je vois avec douleur arriver Fouquet qui va nous tuer.

Allard l'ayant aperçu, ragea beaucoup et manqua de tomber à terre de désespoir. Guichard et Richard, voyant cela, commencèrent à se désoler, à se griffer la figure et à s'arracher les cheveux. Quand Allard fut un peu remis, il dit :

— Ah ! beaux frères Guichard et Richard, nous allons tous mourir aujourd'hui de mortelle trahison, car Renaud nous a trahis. Jamais je n'aurais cru telle chose d'un homme si noble, c'est lui qui nous a fait venir ici malgré nous. Ah ! Renaud ! fils d'Aymon, qui pourra jamais se fier à un homme quand vous, notre frère et notre seigneur, vous nous avez trahis ! Richard, s'écria Allard, tirez votre épée, par Dieu ! le traître mourra avec nous !

Allard ayant ainsi parlé, tous tirèrent leurs épées. et allèrent à Renaud furieux comme des lions ; car vraiment ils croyaient que Renaud les avait trahis. Renaud les voyant ainsi venir, n'essaya pas de se défendre et se mit à rire.

— A quoi pensais-je donc ? dit alors Richard. Non, je ne tuerais pas mon frère pour tout l'or du monde !

Allard et Guichard dirent de même, se repentant de ce qu'ils avaient entrepris contre Renaud. Tous alors jetèrent leurs épées à terre et allèrent embrasser Renaud en pleurant.

— Beau sire Renaud, dit Allard, pourquoi nous avez-vous trahis ? Nous ne sommes cependant ni Normands, ni Anglais, ni Flamands, mais tous frères de père et de mère et vous tenons pour seigneur. Par Dieu ! frère Renaud, dites-nous donc d'où vient cette trahison. Nous sommes de la même famille que Girard de Roussillon, Dron de Nanteuil, Beuves d'Aigremont ; ils ne nous auraient pas trahis ; mais vous, comment avez-vous fait une telle chose ?

— Frères, leur répondit Renaud, je vous plains plus que moi, car je vous ai amenés ici malgré vous. Si je vous avais écoutés, cette chose ne serait pas arrivée. Je vous ai amenés, mais je vous sauverai, s'il plaît à Dieu ! Recommandons-nous à Notre-Seigneur et pensons à nous bien défendre.

— Frère, demanda Richard, vous aiderez-nous ?

— Oui, répondit Renaud, n'en doutez pas !

Il se tourna alors vers les comtes et leur dit :

— Beaux seigneurs, le roi Yon vous a envoyés avec nous pour nous conduire et, par vous, ici, nous allons perdre la vie ! Aussi je vous prie de vouloir bien nous aider !

— Renaud, répondit le comte d'Anjou, nous n'avons que faire ici, et nous nous enfuyons au plus vite pour nous sauver et nous garantir.

— Ah ! s'exclama Renaud, vous êtes tous des traîtres et je vous trancherai la tête.

— Frère, dit Allard, qu'attendez-vous tant ? Puisqu'ils sont des traîtres, ils doivent mourir !

Renaud, entendant ces paroles, mit la main à son épée et frappa si terriblement le comte d'Anjou sur la tête qu'il le fendit jusqu'aux dents. C'était juste, d'ailleurs, car c'était lui qui avait conseillé la trahison au roi Yon ; et ce fut la récompense qu'il en eut.

Dès que le comte d'Anjou eut été ainsi tué, les sept autres commencèrent à fuir. Renaud courut après eux ; mais son mulet, trop chargé du

poids de son corps, tomba à terre. A vrai dire, Renaud était si grand qu'à part Bayard, aucun cheval ne pouvait le porter ; car ainsi que nous l'avons déjà dit, Renaud avait seize pieds de haut et autant de courage qu'il était grand. Quand Renaud se vit à terre, il se releva et dit :

— Ah ! Bayard, mon bon cheval, que ne suis-je sur vous, armé de toutes mes armes ! Hélas ! personne ne doit plaindre ma mort, puisque moi-même l'ai cherchée. Mais je la vendrai chèrement !

— Frère, dit Guichard, qu'allons-nous faire, voici nos ennemis. Si bon vous semble, passons cette rivière, montons sur cette roche et ainsi nous pourrons nous sauver !

Renaud répondit :

— Allez, fou, que dites-vous ? Vous savez bien que nos mulets ne sauraient courir devant les chevaux. Même si nous pouvions fuir, je ne me sauverais pas, car j'aime mieux vivre avec honneur, que mourir honteux ! Qui meurt en fuyant, jamais son âme n'est sauvée !

— Frère Renaud, lui dit alors Allard, descendons et confessons-nous l'un à l'autre ; communions avec des feuilles du bois, de façon à ne pas être surpris par l'ennemi !

— Ami, dit Renaud, vous parlez bien et sagement. Faisons ce qu'Allard nous conseille.

Quand ils se furent confessés l'un à l'autre, Renaud dit à ses frères :

— Seigneurs, faisons telle chose que nous sauvions notre honneur ; et puisque nous ne pouvons nous échapper, tuons les premiers qui viendront à nous ; nous aurons ainsi avantage sur les autres ; et Dieu maudisse qui manquera !

Allard, entendant Renaud parler ainsi, l'embrassa en pleurant :

— Frères, nous sommes deux à deux, que nul ne manque à l'autre tant que nous aurons vie !

— Frères, répondirent-ils, nous vous aiderons de toutes nos forces.

Puis ils allèrent baiser Renaud avec beaucoup d'amour.

Quand ils se furent embrassés mutuellement, ils déplièrent leurs manteaux, les relevèrent sous le bras et mirent l'épée à la main.

Ils crièrent leurs enseignes : Renaud « Montauban ! » ; Allard, « Saint-Nicolas ! » ; Guichard, « Balançon ! » et le gentil Richard « Dordonne ! » (c'était l'enseigne de leur père Aymon).

Quand Fouquet de Morillon vit les quatre fils Aymon venir sur lui si hardiment, bien que désarmés et montés sur des mulets, il en fut tout étonné. Il cria à Renaud :

— Vous venez donc chercher la mort ? Je vous annonce que c'est celui qui vous aimait le plus, le roi Yon, qui vous a trahis. Ayez patience, je vous attacherai au cou un beau chanvre. Pourquoi n'avez-vous pas maintenant votre cheval Bayard que vous avez tant monté ! La mort de Berthelot vous a perdus. Renaud, rendez-vous, votre défense ne servirait à rien. Si vous essayez de résister, je vous tuerai immédiatement.

— Fouquet, répondit Renaud, vous parlez comme une bête. Vous croyez que je me rendrai vif à Charlemagne ou à vous ? Si je puis vous atteindre, je vous trancherai la tête et le heaume ; vous savez combien mon épée coupe. Par Dieu, vous êtes bien à blâmer d'avoir conseillé au roi Yon de nous trahir. Trahir est la chose la plus vile qu'un chevalier puisse faire.

— Par Dieu, répondit Fouquet, vos paroles ne valent rien, car j'aime mieux vous avoir trouvé que mille marcs d'or. Votre cousin, le sage Maugis, est bien loin et ne pourra vous donner conseil à cette heure. Tous vos gens, pour la même raison, ne pourront vous secourir.

— Par ma foi ! dit Renaud, nous nous défendrons de même.

Allard lui dit alors :

— Frère, comment nous arrangerons-nous ?

— Frère, mettons-nous deux à deux. Vous et Guichard serez derrière ; Richard et moi serons devant. Frappons bien, je vous prie, car le besoin est grand. Faisons une chose dont on se souvienne, puisque nous ne pouvons nous échapper.

— Beau frère, dit Allard, vous étiez bien de ceux qui croyaient que



Renaud nous avait trahis ; or, je vous dis qu'il ne l'aurait pas fait pour tout l'or du monde.

— Par ma foi, s'écria Guichard, je ne crains rien puisque notre frère Renaud est avec nous, car tant qu'il sera en vie, nous nous défendrons ; après, je ne demanderai plus à vivre.

Ayant dit tout cela, ils se mêlèrent à leurs ennemis. A parler bref, les quatre fils Aymon s'attaquèrent à trois cents chevaliers au moins et bien qu'ils ne fussent que quatre, ils ne furent pas vaincus et firent figure de chevalier.

Quand Fouquet de Morillon vit arriver Renaud, il baissa sa lance et alla le frapper dans le manteau d'écarlate qu'il avait enveloppé dans ses bras, d'un si grand coup qu'il lui perça la cuisse et que Renaud tomba à terre, ainsi que son mulet. Allard, ayant vu la chose, s'écria très fort :

— Hélas, nous avons perdu Renaud qui était notre espérance et notre secours. Or, maintenant nous ne pourrons plus nous échapper sans être tués ou pris ; il vaut mieux nous rendre prisonniers que nous défendre plus longtemps.

Renaud entendant ces paroles, lui cria :

— Mauvais glouton, que dites-vous ? Je n'ai aucun mal et suis aussi sain que vous ; et je me vendrai bien cher avant de mourir.

Puis, il se redressa rapidement et arracha avec beaucoup de douleur la lance de sa cuisse. Il reprit son épée et dit à Fouquet de Morillon :

— Vassal, si vous voulez agir en brave, mettez pied à terre et vous saurez ce que je sais faire.

Fouquet se tourna sur lui très en colère et voulut le frapper à la tête ; mais Renaud se jeta un peu de côté et frappa Fouquet d'un tel coup sur le heaume que rien ne put empêcher qu'il n'eut la tête fendue jusqu'aux dents.

— Mauvais traître, ton âme n'aura jamais pardon mais ira en enfer.

Ayant dit cela, il prit le cheval de Fouquet, qui était très bon, et le monta immédiatement, prit l'écu et la lance dont il lui avait percé la cuisse.

— Soyez tous certains, dit-il à ses frères, que tant que je serai en vie, vous n'aurez aucun mal. Les Français peuvent bien dire qu'ils ont un rude adversaire en moi.

Cependant Renaud n'était pas à son aise à cheval, car les étriers étaient trop courts ; mais il avait autre chose à faire que de les allonger. Il baissa sa lance et laissa courir son cheval sur le comte Anguerran qu'il tua. Puis il mit l'épée à la main et frappa tellement un chevalier qu'il ne laissa rien de son heaume et qu'il le fendit jusqu'aux dents.

Que dirais-je de plus ? Sachez que Renaud tua quatre comtes, trois ducs et onze chevaliers. Il cria ensuite « *Montauban !* » tant qu'il put. Et après son cri, il alla frapper Robert, le seigneur de Lyon, le fils du duc de Bourgogne, si terriblement qu'il fit voler à terre la tête et le heaume. Il en tua encore un autre.

Quand Renaud eut fait ces nobles prouesses, il regarda autour de lui croyant voir ses frères ; ne les apercevant pas, il fut fort surpris :

— Dieu ! dit-il, où sont allés mes frères ? S'ils se sont trop éloignés, nous ne pourrons pas nous rallier !

Alors il aperçut Allard qui avait conquis un cheval, un cor et une lance, car il avait tué un chevalier ; mais il était grièvement blessé. Cependant, il s'appuya à son frère d'un côté et à Guichard de l'autre.

— Frère, dit-il à Renaud, soyez sûr que nous vous défendrons jusqu'à la mort.

Quand les quatre frères furent rassemblés, ils firent un tel carnage des Français que personne n'osait plus les approcher, car tous ceux qu'ils touchaient étaient morts.

Les Français, voyant cela, furent ébahis, et se dirent :

— Par ma foi, c'est surnaturel, ce ne sont pas des chevaliers, mais des diables. Or, attaquons-les devant et derrière ; autrement, s'ils vivent longtemps, ils nous causeront grand dommage.

Alors ils coururent sur les fils Aymon et les détroussèrent. Mais

Renaud sortit de la presse avec Allard ; Richard se sauva sur la roche Mombron ; quant à Guichard, il demeura seul, car les Français avaient tué son mulet et l'avaient blessé de deux coups d'épée. Il fut fait prisonnier, on lui lia les mains et les pieds et on le chargea sur un petit cheval, blessé comme il était, à la façon d'un sac de blé. Il perdait tant de sang qu'on aurait pu le suivre à la trace. On l'emmenait comme un larron, en le battant et lui disant qu'ils allaient (les Français) le mener à Charlemagne qui le ferait pendre pour venger la mort de Berthelot, son cher neveu qu'il aimait tant et que Renaud avait si vilainement tué en jouant aux échecs. Quand Renaud vit son frère conduit ainsi, il faillit devenir fou de rage. Il appela Allard, son frère aîné, et lui dit :

— Beau frère, qu'allons-nous faire ? Voyez comme on maltraite notre frère. Si nous le laissons ainsi, nous serons déshonorés.

— Sire, dit Allard ; je ne sais ce que nous devons faire, ou d'y aller ou de rester ? Nous ne sommes que deux et eux sont tellement que nous ne saurions rien faire.

— Ah ! Dieu ! dit Renaud, que ferais-je si Charlemagne s'emparait de mon frère ! Jamais plus je n'aurais aucune joie au cœur. Je ne pourrais aller dans une Cour sans qu'on me montre du doigt en disant : « Voici Renaud, le fils Aymon, qui laissa pendre son frère au pin de Montfaucon sans oser le secourir. » Frère, s'exclama-t-il en s'adressant à Allard, je préfère mourir plutôt que de ne pas faire mon devoir et sauver mon frère de la mort.

— Frère, répondit Allard, marchez devant, je vous suivrai et j'essayerai avec vous de le délivrer.

Renaud, entendant cela, jeta son écu derrière lui et abandonna son corps aux coups hardiment, comme un lion qui se soucie peu de ce qui pourra arriver. Jamais on ne vit bûcheron dans un bois faire autant de bruit que Renaud avec son épée contre les Français. Il tranchait têtes, bras et jambes, de telle manière que c'était une chose incroyable. Renaud fit tellement que les Français durent, bon gré mal gré, lui laisser passage. Plusieurs le laissèrent passer par amour d'Oger, car ils savaient que les quatre fils Aymon étaient ses cousins.

Quand Renaud eut traversé la presse, il dit à ceux qui emmenaient Guichard :

— Laissez le chevalier, mauvaises gens, car vous n'êtes pas dignes de le toucher.

Quant à ceux qui conduisaient Guichard, voyant arriver Renaud, ils eurent si grand'peur qu'ils abandonnèrent leur prisonnier et prirent la fuite, se disant l'un à l'autre :

— Voici la fin du monde !

Renaud, voyant cela, dit alors à Allard :

— Allez, beau frère, déliez Guichard, faites-le monter sur ce cheval, donnez-lui une lance et suivez-moi, car les traîtres sont battus !

— Frère, dit Allard, j'irai là où vous voudrez ; mais je vous dis que si nous nous séparons, nous ne nous rallierons jamais ; car nous sommes peu nombreux et désarmés. Tenons-nous plutôt ensemble, pour nous aider les uns les autres.

— Frère, répondit Renaud, vous parlez bien honnêtement !

Ils allèrent alors vers Guichard, le délièrent et, l'écu au cou, la lance en main, le firent monter sur un cheval.

Les trois frères partirent ensemble. Le quatrième combattait contre un grand nombre de gens. C'était, vous le savez, Richard, le plus jeune de tous. Son mulet avait été tué sous lui et lui-même était blessé. Il avait tué cinq comtes et quatorze chevaliers. De cela il était si fatigué qu'il pouvait à peine se défendre ; aussi s'était-il couché contre le rocher.

Girard de Vaucouvent, un cousin de Fouquet de Morillon, qui avait été tué, ce dont il était fort triste, arriva alors et dit :

— Ah ! gentil chevalier, que votre mort est fâcheuse ! Certes, celui qui a tué Fouquet n'est pas mon ami. Je vous vengerai si je le puis.

Il arriva alors à la roche. Quand il vit Richard en si mauvaise posture, il piqua son cheval, baissa sa lance et alla frapper Richard dans le

manteau d'écarlate qu'il tenait sur son bras, si rudement que la lance lui entra dans le corps et qu'il fut jeté à terre. En retirant l'arme, les intestins de Richard sortirent du corps et tombèrent sur ses genoux. La plaie était si grande que le foie et les poumons paraissaient. Girard se mit alors à crier :

— Les quatre fils Aymon sont défaits ! Je leur ai tué Richard, le hardi combattant. Tous les autres seront tués ou pris, si Dieu me prête vie. Je les donnerai à Charlemagne qui les mettra à Montfaucon.

Quand Richard fut un peu remis de sa douleur, vivement il se remit sur ses pieds. Il prit ses boyaux à deux mains et les remit dans son ventre ; puis. l'épée à la main,il alla à Girard et lui dit très en colère :

— Mauvais homme, vous me payerez le mal que vous m'avez fait. Certainement on ne pourra pas reprocher à Renaud que vous ayez tué son frère !

Ayant dit cela, il frappa Girard si durement au heaume et à l'écu qu'il lui trancha l'épaule et le bras et l'étendit mort à ses pieds, en ajoutant :

— Certes, Girard, il aurait mieux valu pour vous que vous ne vinssiez pas ici avec Charlemagne. Vous ne pourrez pas vous vanter d'avoir tué l'un des quatre fils Aymon !

Après avoir parlé ainsi, il tomba pâmé à terre. Revenu à lui, il commença à pleurer ses frères, en disant :

— Ah ! Renaud, aujourd'hui notre bonne compagnie sera défaite ! Nous ne nous reverrons jamais ! Ah ! château de Montauban, je demande à Dieu qu'il veuille, par sa pitié et par sa miséricorde, faire que son seigneur y puisse retourner sain et sauf, avec sa vie et ses membres. Ah ! roi Yon de Gascogne, pourquoi nous avez-vous trahis et rendus à Charlemagne ? C'est une bien vilaine action !

Il ajouta alors en pleurant :

— Ah ! père, roi de gloire, seigneur de tout le monde, secourez aujourd'hui mes pauvres frères, car je ne sais pas où ils sont et ils ne peuvent avoir de moi ni aide, ni secours, car je suis prêt de mourir !

Maintenant, je parlerai de Renaud, d'Allard et de Guichard, qui combattaient fort contre leurs ennemis, comme de vaillants chevaliers qu'ils étaient. Toute leur défense n'aurait servi à rien et il ne s'en fallait que d'un grain qu'ils ne fussent tués ou pris, s'ils n'eussent été dans un endroit du rocher où on ne pouvait les attaquer que par-devant. Quand ils furent restés là assez longtemps, Renaud dit à son frère Allard :

— Frère, qu'avons-nous fait de notre frère Richard ? Il y a longtemps que je ne le vois plus. Je crois que jamais plus nous ne le retrouverons, car nous l'avons laissé ici, près d'un sapin, au moment où nous étions attaqués. Je prie Dieu d'avoir son âme s'il est mort ! Cependant je voudrais en avoir des nouvelles !

— Sire, dit Allard, si vous voulez me croire, vous n'irez pas. S'il est mort, que Dieu lui fasse pardon, car nous ne pourrions l'aider. Notre situation est trop critique et je crois que nous mourrons avant les vêpres.

— Ah ! frère, dit Renaud, faut-il donc abandonner notre frère Richard. le bon et vaillant chevalier !

— Que voulez-vous que nous y fassions ! De mon côté, je ne vois rien à faire.

— Hélas, dit Renaud, vous parlez follement. Je veux savoir de ses nouvelles. Quand je devrais y aller seul, je saurai où il est.

— Frère, dit Allard, je vous assure que si nous nous séparons, nous ne nous reverrons jamais.

— Frère, répondit Renaud, n'importe où il soit, je le trouverai, mort ou vif. Il n'en peut être autrement.

Renaud ayant dit cela, piqua son cheval et alla de l'autre côté de la roche. Quand ceux qui avaient chassé Richard virent venir Renaud et ses deux frères, ils prirent la fuite. Alors, Renaud, montant un peu sur le rocher, découvrit Richard gisant à terre et tenant ses boyaux dans ses mains.

— Ah ! beau frère, que c'est grand dommage de vous et de votre mort ! Certes jamais homme ne vous valut ! Si vous eussiez vécu, jamais Roland ni Olivier ne vous eussent égalé en chevalerie. Ah ! votre beauté et votre jeunesse sont perdues par grand péché ! Beau sire Dieu ! qui eut jamais cru que la trahison pouvait entrer dans un cœur aussi noble que celui du roi Yon.

Comme Renaud pleurait ainsi, il regarda derrière lui et vit venir Allard et Guichard, tout déconfits, qui lui criaient :

— Que faites-vous monté sur ce rocher ? Venez nous secourir, nous en avons grand besoin.

Quand Richard entendit crier Allard, il ouvrit les yeux ; voyant Renaud, il lui dit :

— Ah ! frère Renaud, que faites-vous-ici, voyez-vous cette roche très haute, sur laquelle il y a beaucoup de menues pierres ? Si nous pouvions y monter, je crois que nous ne craindrions plus nos ennemis ; car il n'est pas possible que notre cousin Maugis ne sache notre affaire et ne nous vienne porter aide.

— Frère, dit Renaud, plût à Dieu qu'il en soit ainsi. Mais dites-moi, beau frère, comment vous sentez-vous ? Je crois que vous pouvez guérir.

— Oui, dit Richard, si vous échappez ; autrement non, car je mourrai de chagrin.

Renaud appela Allard et lui dit :

— Frère, prenez Richard sur votre écu et portez-le sur la roche. Guichard et moi nous ferons la route.

— Sire, répondit Allard, n'en doutez pas, je ferai tout mon possible.

Il descendit alors à terre, prit Richard et le mit sur son écu. Il remonta ensuite à cheval, Renaud et Guichard l'aidèrent à le charger devant lui sur le cou du cheval ; puis ils passèrent devant pour rompre la presse des Français. Ils firent tant qu'ils arrivèrent à la roche.

Sachez que Renaud fit de tels prodiges aux armes que ses ennemis en étaient ébahis. Cette fois, il tua bien trente chevaliers. Jamais sanglier, ni tigre, ni lion, ni ours ne firent ce que Renaud faisait de son corps. A dire vrai il se souciait aussi peu de la vie que de la mort, car il était comme un homme désespéré.

Quand ils furent arrivés à la roche, Allard mit Richard à terre et commença vivement à se défendre.

Je ne sais comment ils purent se défendre, car ils n'avaient pour château et forteresse que la roche.

Comme les fils Aymon se défendaient avec beaucoup de peine, le Danois Oger arriva avec ses gens. Il avait avec lui Mangon d'Afrique, Guymard, et au moins mille chevaliers qui criaient à Renaud :

— Certes, vassal, vous périrez ; car nous avons juré votre mort. C'est aujourd'hui que vous mourrez, vous et vos frères. Vous fûtes bien simples de croire au roi Yon, car il vous a tous menés à la mort.

Quand Allard vit tant de gens, il fut très contrarié et dit à Guichard :

— Voyez comme notre malheur est visible ! Combien voici d'hommes armés pour combattre quatre chevaliers. Certes, même si nous étions cinq cents bien armés, nous ne pourrions nous échapper, car ils sont vraiment nombreux !

— Certainement, répondit Guichard, ils sont beaucoup. Si Dieu ne nous aide pas, nous sommes à la fin de nos jours. Ce n'est pas dommage de moi ni de Richard, mais de Renaud, qui est le meilleur chevalier du monde.

Ayant ainsi parlé ensemble, Allard et Guichard allèrent vers Renaud et, après l'avoir embrassé doucement en pleurant, lui dirent :

— Ah ! frère Renaud, pour l'amour de Notre-Seigneur, faites-nous un don, s'il vous plaît.

— Seigneurs, répondit Renaud, que me demandez-vous, vous savez bien que je ne puis vous aider en rien. Car, aujourd'hui, je vais vous voir mourir sous mes yeux.

— Frère, dit Allard, écoutez ce que nous voulons dire ; et vous le ferez si vous voulez.

— Dites hardiment, fit Renaud.


Renaud fit de tels prodiges aux armes que ses ennemis en étaient ébahis...

— Frère, on dit communément qu'il vaut mieux faire un dommage que deux. Je dis cela parce que si vous mourriez ici, ce serait une grande perte qui ne serait jamais recouvrée, car personne ne vengera votre mort. Mais, si nous, nous mourrons ici sans vous, il y aura un moins grand dommage, et vous, alors, vous nous vengerez.

« Aussi, nous vous prions, très doux frère, de vous en aller ; nous, nous resterons ici. Quand la mort viendra, nous la recevrons. Vous pouvez facilement faire ce que nous disons, car vous êtes bien monté et vous vous sauverez malgré les Français, jusqu'à Montauban. Quand vous y serez monté, bien armé, sur Bayard, amenez notre cousin Maugis et venez nous secourir.»

— Frère, répondit Renaud, vous parlez trop follement. Certes, je ne ferais pas cela pour tout ce qu'il y a au monde, car si je le faisais, je serais vil et mauvais, et je ne pourrais mieux me déshonorer que de vous laisser en si grand péril. Or, nous échapperons tous ou nous mourrons tous ensemble, car l'un ne manquera à l'autre tant que nous aurons vie. Notre-Seigneur, qui souffrit mort et passion, voudra bien nous sauver d'une telle trahison.

Comme Renaud parlait ainsi à ses frères, arriva d'aventure le comte Guymard à qui Dieu voulait du mal ; il dit à Renaud :

— Vassal, vous êtes pris, et vous allez mourir sur cette roche. Vous avez fait une grande folie de croire le roi Yon, car il vous hait tant qu'il vous a trahis et vendus à Charlemagne. Vous l'aimiez plus que votre cousin Maugis, il vous a bien rémunéré du grand amour que vous aviez pour lui. Dites-moi si vous voulez vous rendre ou vous défendre.

— Certes, dit Renaud, vous parlez pour rien, jamais je ne me rendrai tant que je serai vivant.

— Renaud, dit Oger, qu'allez-vous faire ? Nous ne pouvons vous aider. Rendez-vous ou défendez-vous !

— Oger, par Dieu qui fit le monde, jamais je ne me rendrai. Comme je ne suis pas un voleur, je ne veux pas être pendu. J'aime mieux mourir en chevalier que de finir en larron.

— Seigneurs. dit Guymard, attaquons-les, ils ne pourront longtemps nous résister !

— Seigneurs, dit Oger, attaquez-les si vous voulez ; mais par ma foi, je ne le ferai pas ; ce sont mes cousins ; comme je ne les aide pas, vous pouvez bien les prendre sans moi.

— Certainement, dirent les Français, nous les assaillerons vaillamment.

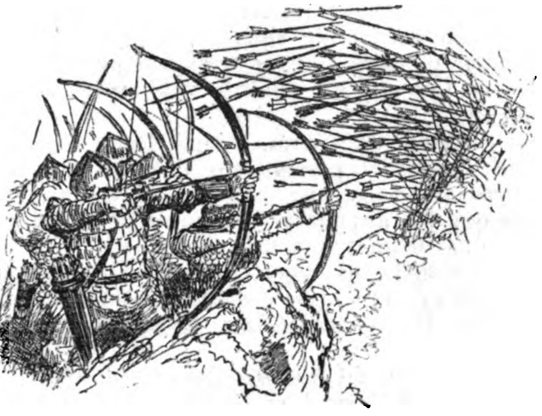
Oger se retira en arrière de la longueur d'un trait d'arc et il gémit sur Renaud et ses frères. Comme il était très triste, il commença à dire :

— Ah ! beau cousin Renaud, quel dommage que votre mort ! Et moi, méchant chétif, qui suis de votre famille, je vous laisse mourir sans pouvoir vous aider, car je l'ai promis à Charlemagne et je ne puis manquer à mon serment.

Le livre nous raconte qu'Oger se conduisit bien ce jour-là, car les fils Aymon échappèrent et ne furent pas pris. Si Oger avait voulu s'en donner la peine, ils n'auraient pu se sauver en mille manières. Mais, comme l'on dit, bon sang ne peut mentir.

Devant la roche, il y avait quatre comtes pour attaquer les quatre

fils Aymon avec de grandes forces de quatre côtés. Mais Renaud en gardait deux, Allard et Guichard les deux autres ; car Richard gisait à terre, blessé comme on l'a déjà dit. Allard, blessé d'un dard qui lui avait percé la cuisse avait perdu tant de sang qu'il se laissa choir à terre. Voyant qu'il ne pouvait plus se défendre, il s'écria :



L'attaque du rocher.

— Ah ! Renaud, beau frère, rendons-nous ; car moi et Richard nous ne pouvons plus vous aider.

— Frère, que dites-vous, vous montrez bien que vous êtes faibles. Sachez bien que si je n'espérais pas échapper, pour or, argent, châteaux, cités, et pour Bayard que j'aime tant, je me serais rendu ce matin. Vous savez bien que si Charlemagne nous tient, nous serons pendus. C'est pour cela que je ne veux pas me rendre. Homme qui se dit vaillant doit se défendre pour se sauver !

« Ah ! Allard, aidez-nous, pour l'amour de Jésus, car nous en avons bien besoin, nous ne sommes ni Normands, ni Bretons, mais tous d'un père et d'une mère. Or, nous devons nous aider l'un l'autre pour notre honneur, autrement l'on dira que nous sommes les bâtards d'un père vil. »

— Vous dites vrai, dit Allard, mais vous ne saurez croire comme je suis faible et mal, car je suis blessé à mort.

— Certes, dit Renaud, j'en suis bien peiné, mais je vous défendrai tant que j'aurai vie au corps.

A voir alors le noble chevalier Renaud charger de grosses pierres et les jeter à ses ennemis, on n'aurait pas dit qu'il était blessé ni fatigué de rien.

Richard qui gisait à terre, blessé comme je vous l'ai dit, entendant la dispute de ceux qui attaquaient le rocher, dressa la tête et dit à Renaud :

— Frère, je vous aiderai, coupez ma chemise et serrez-moi le côté avec, afin que mes boyaux ne puissent sortir de mon ventre ; je me mettrai en défense et je vous aiderai de bon cœur.

— Voilà un brave chevalier, dit Renaud.

Quand Allard l'entendit, il fut tout honteux et, reprenant courage, il vint aider la défense en disant à Oger :

— Sire cousin, que faites-vous à votre famille, ce sera une grande honte si vous ne nous secourez pas, car on vous reprochera toujours d'avoir laissé mourir vos parents, les meilleurs du monde. Sauvez Renaud, vous serez un vaillant ; quant à nous, peu importe !

Quand Oger entendit ces paroles, il fut si peiné que personne n'aurait pu l'être davantage. S'il avait voulu, il aurait pu les délivrer. Il leur dit qu'il leur ferait tout le bien qu'il pourrait. Il piqua Broyfort et arriva devant le rocher, un bâton à la main ; il dit aux assaillants :

— Reculez-vous en arrière jusqu'à ce que je leur ai parlé pour savoir s'ils veulent se rendre ou non. Car il vaut mieux que nous les ayons vivants que morts.

— Sire, dirent les Français, nous ferons votre commandement ; mais nous les laissons en garde, de par Charlemagne de France !

— Par Dieu, dit Oger, jamais je n'ai songé à trahir ; je ne commencerai pas !

Il s'approcha alors du rocher plus près encore qu'il ne s'en était approché ; il appela les quatre fils Aymon et leur dit :

— Beaux cousins, reposez-vous bien et reprenez haleine. Vous êtes blessés, bandez vos plaies, faites bonne provision de pierres et défendez-vous noblement de toutes vos forces, car si Charlemagne peut vous tenir,

il vous fera pendre ou étrangler sans rémission. Aussi, par force, il vous faut bien garder. Je vous assure que si Maugis le sait, il viendra vous secourir et vous pourrez vous échapper, autrement non.

— Cousin, dit Allard, vous serez bien récompensé, si nous nous sauvons.

— Vous dites vrai, s'écria Renaud. Si j'en réchappe, par celui qui souffrit mort et passion sur l'arbre de la croix, tout l'or du monde ne pourra empêcher que je ne le tue de mes deux mains, car je le déteste plus que les étrangers. Il devrait nous aider et nous défendre et il nous fait plus de mal que quiconque.

— Cousin, dit Oger, je n'en puis mais, que Dieu me pardonne. Charlemagne m'a fait jurer devant toute la baronnie de ne vous aider en aucune manière. De ce que je fais en ce moment, Charlemagne m'en tiendra rigueur.

— Frères, dit Allard, Oger parle bien.

Ce fut tellement vrai qu'Oger fut accusé de trahison et que Charlemagne l'appela traître devant tous ses barons.

Alors Renaud banda les plaies de ses frères du mieux qu'il put. Celle de Richard était si hideuse à voir que c'était pitié à regarder, car toutes les entrailles lui sortaient par plaie. Quand il les eut toutes bandées, Allard soigna la plaie que Renaud avait à la cuisse. Dès qu'ils se furent un peu reposés, Renaud se leva et alla sur le rocher ramasser des pierres pour se défendre et en garnit les endroits où étaient ses frères.

Quand les Français virent qu'Oger-le-Danois demeurait si longtemps, ils commencèrent à lui crier :

— Vous leur faites un trop grand sermon. Dites-nous donc s'il veulent se défendre ou s'ils veulent se rendre, oui ou non ?

— Non, dit Oger, pas tant qu'ils seront en vie.

— Par ma foi ! dirent les Français, attaquons-les !

— Alors, dit Oger, je vous promets que je les aiderai de toutes mes forces.

Le comte Guymard, l'entendant ainsi parler, vint à lui :

— Nous vous commandons, lui dit-il, de par le roi de France, de venir à la bataille avec nous contre les quatre fils Aymon, comme vous l'avez promis. Et par doute de vous, nous laissons ici plusieurs seigneurs qui ne veulent combattre.

— Seigneurs, répondit Oger, Dieu merci, vous savez bien que ce sont mes cousins germains, retirons-nous en arrière et laissons-les. A chacun, je donnerai beaucoup d'argent.

— Oger, dirent les Français, nous n'en ferons rien ; nous les rendrons prisonniers à Charlemagne, qui en fera ce qu'il voudra ; nous lui dirons ce que vous avez fait, il vous en voudra toute sa vie.

Oger, entendant ces paroles, fut très fâché, et dit, fort en colère :

— Par la foi que je dois à tous mes amis, si l'un de vous est assez hardi pour prendre Renaud ou un de ses frères pour les rendre à Charlemagne, je lui trancherai la tête, quoiqu'il advienne ensuite.

— Oger, dit le comte Guymard, bien que seuls, nous les prendrons rapidement. Quand nous les tiendrons, nous verrons bien qui nous les enlèvera et nous saurons le dire à Charlemagne.

Ils commencèrent alors à attaquer le rocher.

Sachez que Renaud et ses frères se défendaient très noblement.

Cependant, quand Renaud vit la grande multitude de gens qui venait l'assaillir, il dit :

— Ah ! Maugis, beau cousin, où êtes-vous ? Que ne connaissez-vous notre malheur, car vous viendriez nous secourir. Mais vous ne le savez pas, j'en suis bien peiné. Je fus bien niais de ne pas vous parler de cette chose avant de venir ici. Hé ! Bayard ! si j'avais été sur vos reins, je ne serais pas monté sur cette roche par crainte des Français, et Charlemagne y aurait perdu les meilleurs chevaliers de sa compagnie.

Quand il eut ainsi parlé, il commença à pleurer tendrement pour l'amour de ses frères, qu'il voyait si angoissés et si blessés. Alors les Français les

attaquèrent plus fort. Je vous affirme que si ce n'eût été la vaillance de Renaud, ils eussent été pris cette fois de vive force.

Quand l'assaut fut fini, Renaud s'assit sur la défense, car il était très las. S'il avait voulu continuer, il serait tombé à terre, tant il était malade ; ce qui n'était pas extraordinaire, car il avait tant travaillé et tant souffert de tourment et de terribles assauts que c'était une merveille de voir comment il en pouvait tant endurer.

Quand Oger vit ses cousins ainsi malmenés, il se mit à pleurer tendrement. Comme il pleurait, il eut soudain une bonne idée, il appela un de ses chevaliers, nommé Girard et lui dit :

— Girard, ayez, pour Dieu, pitié de moi, car si vous ne faites pas ce que je vous dirai, je serai déshonoré à tout jamais.

— Sire, dit Girard, dites-moi ce que vous voulez et je le ferai, dussé-je y perdre la vie.

— Grand merci, dit Oger, je vais vous dire ce que je veux que vous fassiez. Prenez quarante des meilleurs chevaliers de ma compagnie, allez au mont de la Housée, tenez-vous là et regardez vers Montauban tout le droit chemin, et que personne ne vienne sans que vous le voyiez. Car si Maugis apprend le malheur de ses cousins, je vous affirme qu'il viendra les secourir, et il nous donnera tant de mal que les plus hardis en seront étonnés.

— Sire, dit Girard, je ferai ce que vous m'avez dit :

Il prit alors quarante des meilleurs chevaliers de la compagnie et ils se rendirent au mont de la Housée, où ils ne firent pas bien leur guet au profit des Français.

Vous allez voir qu'Oger n'avait fait cela que pour que Renaud et ses frères eussent affaire à moins de gens, sans songer à ce qui devait arriver.

Mais laissons les quatre fils Aymon et la roche de Mombron, laissons Oger et les autres gens que Charlemagne avait envoyés et parlons de Godras, le secrétaire du roi Yon, qui avait lu les lettres où la trahison était écrite tout au long.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE



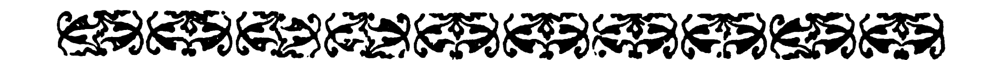


TABLE DES MATIÈRES

DE LA PREMIÈRE PARTIE



Imprimerie Centrale de la Bourse. — ALCAN LÉVY, 117, rue Réaumur.



SCEAUX IMP. CHARAIRE

ÉDITION ILLUSTRÉE DES CHEFS-D'ŒUVRE DE LA LITTÉRATURE

LES QUATRE FILS AYMON

IIe PARTIE

d'après le texte de la

Ire édition imprimée

(1480)

Illustrations

de

A. ROBIDA



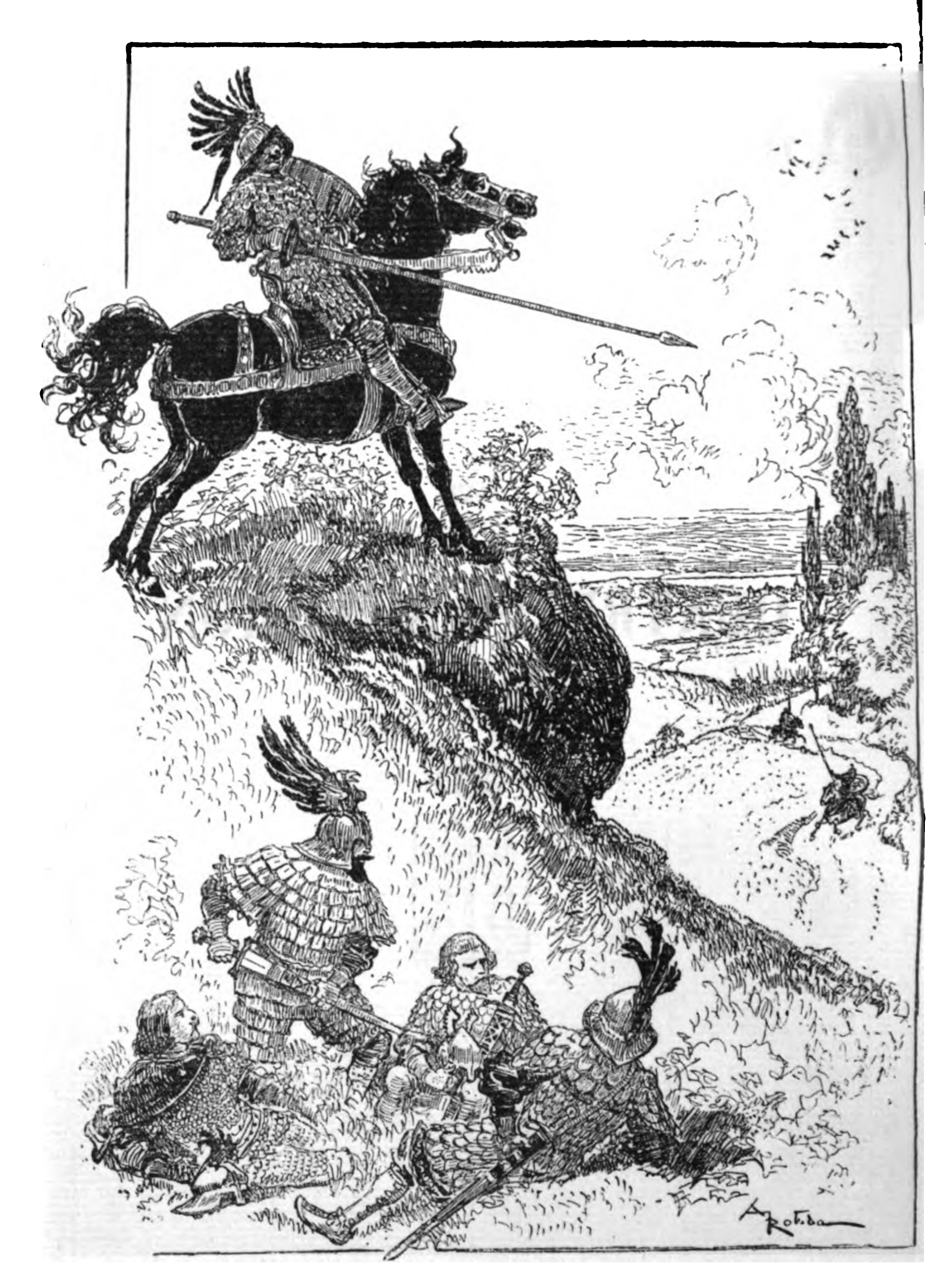
LIBRAIRIE MODERNE
MAURICE BAUCHE
Éditeur
1, Rue de la Trinité
PARIS

Les quatre fils Aymon sur la roche Mombron.

Les

QUATRE FILS AYMON

II



Les quatre fils Aymon et leur cousin Maugis.

Histoire des Quatre Fils Aymon

Très nobles et très vaillants chevaliers

TRANSCRIPTION NOUVELLE D'APRÈS L'ÉDITION DE 1480

PAR

JEAN D'ALBIGNAC

SECONDE PARTIE



LIBRAIRIE MODERNE
MAURICE BAUCHE, Éditeur
1, rue de la Trinité, Paris

LIBRAIRIE ANCIENNE
LUCIEN DORBON, Éditeur
6, rue de Seine, Paris

MCMVIII



Les quatre fils Aymon et leur cousin Maugis.

Histoire des Quatre Fils Aymon

Très nobles et très vaillants chevaliers

TRANSCRIPTION NOUVELLE D'APRÈS L'ÉDITION DE 1480

PAR

JEAN D'ALBIGNAC

SECONDE PARTIE



LIBRAIRIE MODERNE
MAURICE BAUCHE, Éditeur
1, rue de la Trinité, Paris

LIBRAIRIE ANCIENNE
LUCIEN DORBON, Éditeur
6, rue de Seine, Paris

MCMVIII



Exemplaire sur papier vergé

des Usines d'Arches

Fabriqué spécialement pour la *Librairie Moderne*

⊙ ⊙ ⊙

Tirage unique numéroté et signé à 100 ex., dont

50 seulement mis dans le commerce

⊙ ⊙ ⊙

N°s 1 à 5. — Exemplaires avec un dessin

inédit de Robida

⊙ ⊙ ⊙

N°s 6 à 50. — Exemplaires mis en vente par

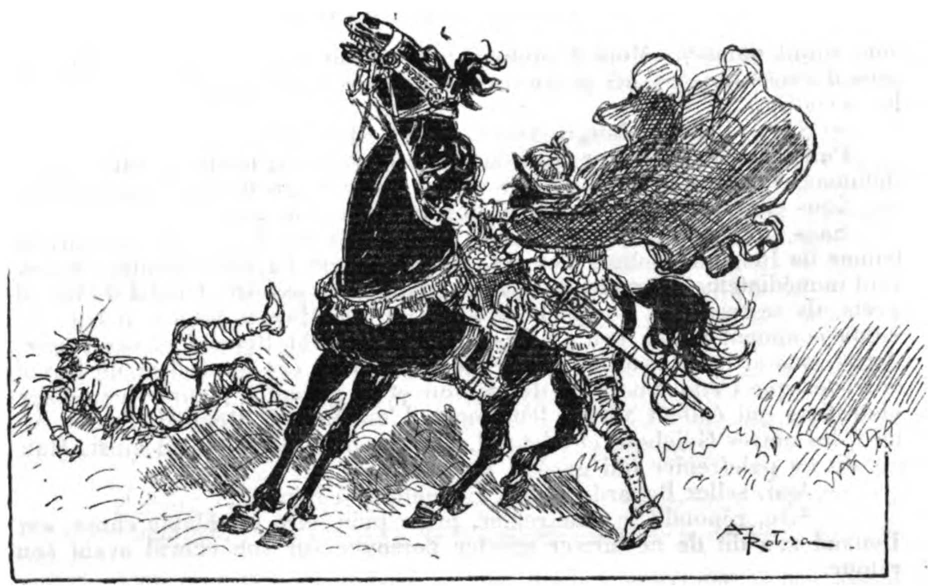
la librairie Lucien Dorbon

⊙ ⊙ ⊙

N°s 51 à 100. — Exemplaires d'hommages

(nom du destinataire imprimé).

N° [redacted]



Maugis enfourchant Bayard.

CHAPITRE X

Comment après que Goudart, le secrétaire du roi Yon, eut conté à Maugis la trahison commise par le roi Yon envers ses cousins — trahison qu'il connaissait puisqu'il avait lu les lettres de Charlemagne et avait écrit la réponse que lui avait faite le roi Yon — Maugis mena à Renaud et à ses frères un tel secours qu'il les sauva de mort par son grand esprit.

Le conte dit que lorsque Goudart vit partir Renaud et ses frères à une mort certaine, victimes d'une aussi terrible trahison, il en fut très peiné. Deux choses principalement le contrariaient : la première parce que son maître avait commis une trahison, la seconde à cause que l'on voulait faire périr des chevaliers aussi vaillants que les quatre fils Aymon ; aussi commença-t-il à pleurer piteusement. Comme il pleurait, il vit venir Maugis qui allait à la cuisine activer le repas ; car le roi Yon, dont on ignorait la trahison, voulait manger. Le clerc, voyant Maugis, l'appela et lui dit :

— Ah ! Maugis ! Comme vous allez être ennuyé, si votre seigneur n'y porte remède, car vous aurez perdu la chose que vous aimez le plus en ce monde : Renaud et ses frères, car le roi Yon les a misérablement trahis !

Il lui conta alors toute la trahison.

Quand Maugis l'eut écouté, il en fut tout retourné et dit au clerc :

— Sire, par Dieu, ôtez-vous de devant moi ; je tremble de tous mes membres et je ne puis me tenir sur mes pieds, car le cœur me dit que Renaud et ses frères sont morts.

— Certes, répondit Goudart, vous dites vrai, car la lettre dit qu'Oger-le-Danois et Fouquet de Morillon se sont embusqués dans la vallée de Vaucouleurs avec deux mille chevaliers bien armés. Renaud et ses frères y sont allés tous désarmés par le conseil du roi Yon ; aussi seront-ils pris ou tués !

Maugis, entendant ces paroles, fut si peiné qu'il tomba pâmé à terre. Sa chute fut si terrible qu'il se fendit tout le front. Puis quand il fut revenu à lui, il était encore si en colère qu'il ne savait que faire. Subitement, il prit un couteau pointu et voulait s'en frapper dans la poitrine, quand Goudart, lui prenant les mains, lui dit :

— Ah ! gentil chevalier, ayez pitié de vous, ne vous tuez pas, car votre

âme serait damnée. Montez plutôt à cheval sur Bayard, prenez tous les gens d'armes qui sont ici et courez où sont vos cousins, afin de tâcher de les secourir.

— Sire, répondit Maugis, votre conseil est bon !

Puis il se mit à pleurer en disant : « Ah ! Renaud, noble chevalier, quel dommage de vous perdre ! Je fais vœu à Notre-Seigneur que si vous mourez, vous et vos frères, je ne vivrai pas deux jours de plus !

Sans faire de bruit ni sans dire un mot au roi Yon et à sa sœur, la femme de Renaud, Maugis s'en fut. Les chevaliers l'ayant entendu, s'armèrent immédiatement comme ils avaient coutume de le faire. Quand ils furent prêts, ils se rendirent devant le palais. Dès que Maugis les vit, il leur raconta comment le roi Yon de Gascogne avait trahi Renaud et ses frères. Aussi, quand les chevaliers de Renaud apprirent ces nouvelles, ils furent si tristes que c'était une pitié de les voir et se mirent à pleurer les nobles chevaliers qui étaient allés à leur mort. L'un pleurait Renaud, l'autre Allard, les autres Guichard et Richard. Comme ils se lamentaient ainsi, Maugis dit au palefrenier qui gardait Bayard :

— Ami, sellez Bayard, je vais le conduire à Renaud.

— Sire, répondit le palefrenier, je ne puis faire semblable chose, car Renaud m'a dit de ne laisser monter personne sur son cheval avant son retour.

Maugis, entendant ces mots, fut si contrarié qu'il frappa l'homme d'un tel coup de poing que celui-ci vint tomber devant lui sur ses genoux. Puis Maugis entra dans l'écurie ; mais quand Bayard le vit, il commença à dresser les oreilles et à donner tant de coups de pied qu'à part Renaud ou le palefrenier qui le pansait, personne n'aurait osé l'approcher. Maugis, voyant Bayard se démener si fort, prit un bâton et le frappa si fort sur la tête qu'il le fit agenouiller. Le cheval, se voyant ainsi traité, eut peur de l'être encore plus mal et se tint coi. Maugis lui mit alors la selle lui-même ainsi que le mors ; puis il s'arma et l'enfourcha.

Sachez que dès que Maugis fut monté sur Bayard, il avait l'air d'un bien vaillant homme.

Quand Maugis et tous ses gens furent bien prêts, tous sortirent par la porte Faucon. Il y avait cinq mille chevaliers bien montés et bien armés et sept cents bons archers qui n'auraient pas reculé devant la crainte de la mort. Ils se mirent en route et traversèrent rapidement les bois de la Serpente. Tout le long du chemin, Maugis allait pleurant Renaud.

Mais laissons Maugis aller au secours de Renaud dans les plaines de Vaucouleurs et parlons de Renaud et de ses frères qui étaient sur la roche Mombron où ils se voyaient en grand péril



Comme Renaud se reposait sur la situation de la roche en pensant en lui même à ce qu'il devait faire, il tourna la tête vers le bois de la Serpente et vit arriver Maugis monté sur Bayard avec tous ses gens, l'écu au cou et l'épée à la main. Sachez que Bayard ne marchait pas au pas mais volait comme une hirondelle, car à chaque saut il allait à trente pieds de terre. Renaud tressaillit alors de joie et dit à ses frères :

— Frères, ne craignez plus rien, voici Maugis qui vient nous secourir, il montre bien là qu'il est notre parent et ami : qu'il soit béni par Dieu qui lui a dit le danger que nous courions !

— Frère, dit Allard, est-il vrai qu'on vient nous secourir ?

— Oui, répondit Renaud, par la foi que je vous dois !

— Alors, dit Allard, je ne me plains plus.

Richard, qui était à terre tenant ses entrailles dans ses mains, en proie au délire, fit tous ses efforts pour se dresser sur son séant et dit à son frère Renaud ;

— Je crois avoir entendu parler de Maugis... ou est-ce une vision ?

— Frère, Maugis vient nous secourir avec toute l'armée de Montauban.

— Frère répondit Richard, pour Dieu, montrez-le moi.

Renaud le prit alors dans ses bras, le dressa contre le rocher et lui

montra Maugis, qui arrivait sur Bayard avec la rapidité de la foudre. Richard, voyant Maugis, fut si joyeux qu'il se pâma entre les bras de Renaud. Quand il fut revenu de sa pamoison, il dit :

— Maintenant, je suis guéri : car je ne me sens ni mal ni douleur.

— Frère Renaud, dit Allard, qu'allons-nous faire ? Si les Français aperçoivent l'arrivée de Maugis, ils s'enfuiront, et je ne voudrais pas les laisser partir sans nous être vengés du mal qu'ils nous ont fait. Ecoutez-moi, descendons au pied du rocher et commençons le combat : Maugis arrivera pendant ce temps, et ils ne pourront nous échapper.

— Frère, dit Renaud, vous dites bien et nous allons faire ainsi.

Renaud, Allard et Guichard descendirent alors au pied du rocher ; le petit Richard, qui ne pouvait les aider, resta sur la roche.

Quand les Français les aperçurent, ils commencèrent à se dire l'un à l'autre :

— Voici les fils Aymon qui viennent se rendre prisonniers ; ne les tuons pas, mais prenons-les pour les rendre à Charlemagne.

Ayant ainsi parlé, ils commencèrent à crier :

— Renaud, si vous ne voulez pas mourir, rendez-vous ! Si vous le faites de bon gré, nous prierons tous Charlemagne qu'il ait pitié de vous quatre

Oger, qui avait entendu ces paroles, crut que Renaud et ses frères voulaient bien se rendre, aussi en fut-il fort peiné. Il piqua Broisfort et vint auprès de Renaud et de ses frères auxquels il dit :

— Vassaux, je vous tiens pour fous d'avoir quitté le rocher qui était la sauvegarde de vos vies ! Aujourd'hui, vous serez honteusement pendus. Je ne puis malheureusement vous aider, car je serais blâmé par Charlemagne.

— Oger, répondit Renaud, nous ne sommes pas si fous que vous pensez ; mais je veux que vous fuyiez, car, par la foi que je dois au vieil Aymon, mon père, si vous vous restez ici plus longtemps, vous ne serez pas sage, car si je puis vous tenir, je vous montrerai ce que je sais faire.

Pendant que Renaud lui causait, Oger regarda vers le chemin qui venait du bois de la Serpente et vit arriver les gens de Renaud avec Maugis, monté sur Bayard, qui accourait à grande allure. Oger en fut si joyeux qu'il se dressa par-dessus la tête de son cheval d'au moins un demi-pied et dit à ses gens :

— Beaux seigneurs, qu'allons-nous faire ? Le diable a révélé à Maugis que nous étions ici, voyez-le arriver sur Bayard. Même si nous étions vingt mille, nous ne pourrions les combattre.

Durant ce temps, Maugis était arrivé avec toute sa compagnie. Voyant Oger, il s'en approcha et lui dit :

— Oger, je vous tiens pour fou d'être venu ici par trahison, vous ne deviez pas le faire puisque Renaud et ses frères sont de vos parents. Jamais votre père ne commit la moindre trahison, et je m'étonne que vous l'ayez fait. Votre père vous a laissé en France, à Saint-Omer, à Charlemagne, dont vous êtes l'homme à quatre deniers d'or par an. Oger, vous devriez aimer votre famille, aussi, moi je vous hais mortellement.

Ayant dit ces mots, Maugis courut contre Oger, lui fit une grande plaie dans la poitrine et lui fit voler sa lance en éclats. Quand Oger sentit le coup, il fut très irrité et voulut poursuivre Maugis ; mais il ne le put, car Bayard, sentant son maître, courut vers lui, que Maugis l'ait voulu ou non. Quand il fut devant Renaud, il s'agenouilla, Maugis descendit et alla l'embrasser doucement ainsi que Guichard et Allard, puis il dit :

— Où est donc le petit Richard, que l'on tenait pour un des plus hardis chevaliers du monde ?

— Cousin, répondit Renaud, il est resté là haut, si fort blessé que je ne sais s'il est mort ou vivant.

— Cousin, peut-il encore remuer ?

— Ce n'est pas le moment de tant parler, dit Renaud, pensons plutôt à bien besogner. Donnez-moi mon cheval et mes armes.

— Volontiers, répondit Maugis.

Alors Renaud s'arma et monta sur Bayard. Ayant l'écu au cou et la lance à la main, il dit à ses frères :

— Frères ! Armez-vous, car le besoin en est venu.

Ayant dit cela, il piqua Bayard qui fit un saut de trente pieds de long. Renaud, se voyant ainsi monté sur Bayard, se sentit plus sûr que dans la maîtresse tour de Montauban. Il prit sa course et alla sur Oger. Il le frappa si durement qu'il lui fit honteusement vider les arçons, puis, le voyant à terre, il descendit, prit son cheval, le lui ramena et le fit remonter en selle, en lui tenant l'étrier. Il lui dit :

— Cousin Oger, vous avez la récompense de ce que vous avez fait, mais vous avez agi comme traître et comme mauvais parent. Gardez-vous de moi, car je vous défie. Par Dieu qui créa le monde, je ne vous épargnerai pas.

— Cousin Renaud, répondit Oger, nous nous garderons de vous, n'en doutez point.

Alors ceux qui étaient présents, voyant Renaud entrer victorieusement dans la presse des Français, se rendirent compte qu'il était un bien vaillant chevalier. Maugis arriva alors sur un cheval qu'il avait trouvé, il alla à la rencontre du comte Guimard et le frappa si bien à l'écu qu'il l'étendit mort à terre. Puis il mit l'épée à la main et, d'un coup, tua un chevalier nommé Aliau. Cela fait, il cria son enseigne : « *Montauban !* » et « *Clermont !* » et dit :

— Francs chevaliers, frappez bien sur les Français qui veulent tuer les meilleurs chevaliers du monde. Montrez bien votre valeur à ces méchants hommes qui ont attaqué quatre chevaliers désarmés et faites-leur payer cher. Sus, mes amis, frappez sans crainte, car si Oger nous échappe, nous sommes déshonorés.

La bataille commença alors, si terrible, qu'il y eut un grand massacre de Français, car ils ne pouvaient résister aux coups que Renaud et ses frères leur portaient. Bientôt même, ils prirent la fuite avec Oger vers la rivière de Dordogne, Oger y entra et Broisfort le passa de l'autre côté. Quand il eut traversé, il mit pied à terre sur le rivage, Renaud, de l'autre rive, lui cria en se moquant de lui:

— Oger, vous faites donc le pêcheur ? Avez-vous des anguilles ou des saumons. Je vous propose un parti : passez de mon côté ou je passerai du vôtre ; si vous passez ici, je vous réponds de mes gens ; répondez-moi de même des gens de Charlemagne, et j'irai jouter avec vous !

Il lui dit encore :

— Fils de ribaude ! Mauvais traître vous avez brisé votre serment à Charlemagne, vous êtes mon cousin germain et vous avez eu le cœur de nous laisser attaquer en votre présence, vous ne nous avez pas défendus, vous vouliez même nous tuer par trahison ! Certes, Oger, vous avez commis une fort mauvaise action ; mais Dieu merci, vous nous laissez pour gage Fouquet de Morillon, le comte Guimard, qui ne nous combattront plus jamais, ainsi que quatre cents autres de vos chevaliers français. Vous portez de bien mauvaises nouvelles à Charlemagne et à Roland : remerciez Dieu s'ils ne vous font pas pendre comme larron !

Les Français furent bien étonnés d'entendre Renaud parler ainsi à Oger ; ils en furent bien joyeux et se dirent entre eux :

— Dieu soit loué de ses paroles !

Puis ils allèrent à Oger et lui dirent :

— Vous voilà maintenant payé de vos bontés ! Si vous aviez voulu faire votre devoir, les quatre fils Aymon auraient été pris !

Oger, se voyant ainsi méprisé de part et d'autre, fut fort irrité et bientôt il resta sur le rivage de la Dordogne avec dix hommes en tout et pour tout, les autres l'ayant abandonné. Se voyant ainsi, il se dit en lui-même :

— Beau sire Dieu glorieux, j'ai bien mérité ce qui m'arrive ; le proverbe est bien vrai : Il vous arrive souvent du mal pour avoir voulu trop bien faire.

Il dit ensuite à Renaud :

— Bête enragée ! vous me blâmez à tort et sans cesse, car sans moi vous auriez été pendus et Maugis ne serait pas arrivé à temps. C'est pour

cela que vous m'appelez traître ; mais vous mentez, car jamais je n'ai trahi et je ne trahirai jamais, s'il plaît à Dieu ! Vous m'avez appelé pêcheur, je suis fou de colère en voyant des gens comme vous m'insulter. Par la foi que je dois à tous mes amis, si je ne craignais que vous, j'irais vous donner un tel coup dans votre écu que vous diriez que c'est un coup de maître.

— Oger, dit alors Renaud, vous dites ce que vous voulez ; mais vous ne ferez jamais ce que vous dites, par crainte de vos membres.

— Par ma barbe, je le ferai, dit Oger.

Il piqua alors Broisfort et entra dans la rivière où il se mit à nager. Quand il fut arrivé sur la terre ferme, mouillé comme il l'était, il s'apprêta à combattre. Renaud, le voyant ainsi, le prit en pitié et lui dit :

— Cousin, à présent je ne veux plus jouter : allez-vous-en, je ne vous mépriserai plus, car je reconnais que vous m'avez rendu service.

— Renaud, dit Oger, ne vous moquez plus de moi : vous m'avez appelé traître devant plusieurs chevaliers. Si je faisais demi-tour, on pourrait dire à Charlemagne que je l'ai trahi, car ma lance est encore entière et ce serait une grande honte pour moi si je ne la brisais pas sur vous ou sur un de vos frères, car Fouquet de Morillon et le comte Guimard se plaindraient de moi en enfer.

« D'autre part, je ne pourrais trouver aucune excuse devant Charlemagne, car vous nous avez bien tué quatre cents bons chevaliers de nom et d'armes. Comme conclusion, je vous dis que je ne m'en irai pas sans avoir combattu, car s'il en était autrement, Charlemagne me ferait déshonorer et trancher la tête ; il aurait d'ailleurs raison. Combattons ! J'aime mieux mourir ainsi que de retourner en arrière ; si Dieu veut que vous me coupiez la tête, je vous pardonnerai ma mort, car si je puis vous prendre, je vous rendrai à Charlemagne.

Renaud, entendant Oger parler ainsi, enragea de colère et dit, fort irrité :

— Oger, je vous défie à mort ! Gardez-vous de moi !

— Et vous de moi ! répondit Oger.

Quand ces deux nobles chevaliers se furent ainsi défiés, ils coururent l'un à l'autre si terriblement que la terre tremblait sous les pieds de leurs chevaux. Ils se frappèrent si durement de leurs lances qu'ils les brisèrent. Alors ils attaquèrent avec leurs écus et se donnèrent de si grands coups qu'ils tombèrent blessés tous deux à terre par-dessus la croupe de leurs chevaux. Quand ces deux bons chevaliers se virent ainsi à terre, ils se levèrent immédiatement, mirent la main à leurs épées et commencèrent une bataille si terrible que c'était une merveille.

Mais, écoutez ce que firent leurs chevaux. Sachez que quand Bayard et Broisfort virent leurs maîtres à terre, immédiatement ils allèrent l'un à l'autre et commencèrent à se mordre et à ruer. Oger, voyant cela, fut fort ennuyé, car il savait que Bayard était le plus fort. Aussi, l'écu au cou, l'épée à la main, Oger voulut aider son bon cheval Broisfort, car il avait peur que Bayard ne le tuât. Renaud voyant cela s'écria :

— Que voulez-vous faire, Oger ? Ce n'est pas œuvre de chevalier que de frapper une bête. Mon avis est que vous avez assez affaire avec moi sans aller combattre mon cheval !

Il frappa alors Oger d'un si grand coup sur le heaume qu'il l'abattit à terre. Le coup descendit, trancha tout ce qu'il rencontra et le blessa à la hanche, après avoir coupé au moins cent mailles de son haubert. Si l'épée n'avait pas tourné dans la main de Renaud, jamais plus Oger n'aurait mangé de pain. Renaud lui dit :

— Oger, laissez Bayard, vous avez assez avec moi. J'ai dû vous couper le heaume, car je vois que votre visage devient tout pâle.

Oger, se sentant ainsi blessé, enragea de dépit ; il prit son épée et, se retournant vers Renaud :

— Ah ! Courtine, je vous ai beaucoup aimée et certainement j'avais bien raison, car vous êtes une bonne épée. En maints lieux, vous m'avez servi et vous avez abattu bien des orgueils ! Quand nous étions avec Charlemagne à Hais, en Allemagne, Roland et Olivier essayèrent leurs épées au perron, je vous essayai ensuite et vous tranchâtes bien un demi-pied ;




Oger-le-Danois.

mais vous fûtes brisée et j'en fus bien contrarié ; mais pour la bonté que je savais en vous, je vous fis réparer, c'est pour cela qu'on vous appelle *Courtine*. Si vous ne me vengez pas de ce misérable, je n'aurai plus jamais confiance en vous !

Il frappa alors Renaud si durement sur le heaume qu'il le fit chanceler ; et il lui dit :

— Par Dieu, Renaud, je vous ai rendu ce que vous m'aviez donné, nous sommes égaux, voulez-vous recommencer ?

— Par ma foi, oui, Oger, répondit Renaud, car je désire la bataille plus qu'aucune autre chose.

Ils combattirent alors de nouveau. Mais Allard, Maugis et Guichard arrivèrent avec tous leurs gens. Quand Oger les vit venir, il fut très contrarié, il alla à son cheval Broisfort, l'enfourcha et entra dans la Dordogne qu'il traversa. Quand il fut de l'autre côté, il mit pied à terre, car il n'avait plus de selle, les sangles de la sienne s'étant rompues quand il joutait avec Renaud. Ce dernier voyant Broisfort sans selle, cria à Oger :

— Oger, venez rechercher votre selle, car il serait honteux si vous chevauchiez ainsi. Remerciez Notre-Seigneur de n'avoir rien de plus, car si nous étions restés plus longtemps ensemble, je vous aurais mené à un lieu d'où vous ne seriez jamais revenu, car jamais Charlemagne, votre seigneur, ne vous eut secouru à temps.

— Renaud, dit Oger, vous me menacez de bien loin, ce n'est pas d'un chevalier d'agir ainsi, et si vos gens n'étaient pas arrivés, je vous aurais pris et mené à Charlemagne.

— Oger, répondit Renaud, en passant la Dordogne pour venir me combattre, vous avez montré que vous étiez un bon chevalier. Mais, m'attendrez-vous sur Broisfort, si moi, je passe la rivière sur Bayard ?

— Sur mon âme, dit Oger, si vous faites ce que vous dites, je dirai que vous êtes le meilleur chevalier du monde.

Quand Renaud entendit ces paroles, il éperonna Bayard et voulut passer la Dordogne ; mais Allard, Maugis et Guichard ne le laissèrent pas aller et prirent son cheval par le mors. Allard lui dit alors :

— Ah ! beau chevalier, que voulez-vous donc faire ? Vous êtes trop ambitieux, et qui vous fait du bien perd son temps. Vous devez pourtant savoir que sans Oger nous serions morts aujourd'hui et que les secours de Maugis seraient arrivés trop tard. Laissez Oger, je vous prie, car c'est le meilleur chevalier qui soit au monde. Puis il dit à Oger : « Allez-vous-en, beau cousin, adieu ! Vous nous avez bien aidés. »

Puis ayant ainsi parlé, Allard se retourna vers Renaud :

— Beau frère, lui dit-il, il m'est avis qu'il serait bon que nous retournions voir ce que fait notre frère Richard qui est resté sur la roche, blessé comme vous savez. Laissons aller nos ennemis, nous leur en avons assez fait.

— Renaud, dit Oger, vous nous avez battus ; mais, par l'âme de mon père, nous reviendrons vous attaquer avec tant de gens que nous vous causerons beaucoup de dommage, nous prendrons la proie, nous verrons si vous êtes assez hardis pour la défendre.

— Tout beau, répondit Renaud, menacez, nous avons un château où nous vous attendrons ainsi que Charlemagne quand vous le voudrez. Croyez-moi, de quatre jours vous n'oserez nous attaquer, et jusqu'ici vous avez toujours été battus : aussi vous ne reporterez pas de bonnes nouvelles à l'Empereur.

Oger, ayant entendu Renaud parler de la sorte, piqua Broisfort, rejoignit ses gens ; et bientôt ils arrivèrent à Montbandel (Montauban) et descendirent devant la tente de Charlemagne.

Roland et Olivier, en voyant arriver Oger blessé de la sorte et faisant si triste mine, crurent qu'il y avait eu une bataille et qu'Oger avait pris



Renaud et ses frères. Ils appelèrent le duc Naimes, Salomon de Bretagne, Richard de Normandie et le comte Guidelon ; quand ils furent tous rassemblés, ils se dirent l'un à l'autre :

— Pauvres malheureux que nous sommes ! Nous allons voir pendre aujourd'hui les quatre fils Aymon qui sont nos cousins à tous. Si Charlemagne les fait pendre, nous sommes déshonorés.

Charlemagne, voyant Oger, lui dit :

— Oger, où sont les quatre fils Aymon ? les avez-vous pris ou tués ?

— Sire, répondit tranquillement Oger, sachez que ce ne sont pas des enfants, mais les meilleurs chevaliers du monde et qu'ils sont en vie.

Puis il conta à Charlemagne comment la chose s'était passée.

— Est-il donc vrai qu'ils aient pu s'échapper ? demanda alors l'Empereur.

— Sire, répondit Oger, oui, c'est bien vrai.

Charlemagne, apprenant que Renaud et ses frères étaient hors d'affaire, fut fort irrité et dit :

— Ah ! beau sire Dieu, père glorieux, je suis donc déshonoré par quatre misérables. Certes, il m'en coûte beaucoup ; mais, si cette fois, ils ont pu s'en tirer, une autre fois ils n'échapperont pas.

— Sire, dit alors Oger, apprenez que sans Maugis, ils étaient pris.

— Que Dieu le punisse, dit Charlemagne ; je sais bien que si je tenais Renaud et ses frères dans ma prison, Maugis viendrait les délivrer. Aussi, je le hais mortellement, et prie Notre-Seigneur de ne pas me faire mourir avant de m'être vengé à ma guise.

— Sire, dit Oger, par la foi que je vous dois, Renaud m'a donné un coup si terrible que le bout de mon casque est tombé, je vous affirme que je suis bien aise de m'être tiré d'entre ses mains, car de trois mille chevaliers que nous étions il n'en reste que trois cents.



Quand Roland entendit ces paroles, il frémit de colère et dit, fort irrité :
— Par Dieu, Oger...

Quand Roland entendit ces paroles, il frémit de colère, et dit fort irrité :

— Par Dieu, Oger, personne n'aurait fait mieux que vous ? Mais par saint Pierre l'Apôtre, je n'ai jamais vu si peureux que vous. Jamais il n'est sorti de Danemark un chevalier, fils de ribaude, peureux comme vous. Comment osez-vous encore regarder quelqu'un en face ? Vous les avez épargnés, car ce sont vos cousins et vos amis. Le roi devrait vous faire rompre les membres, car vous auriez dû les prendre.

Oger, se voyant ainsi réprimandé, enrageait des injures que Roland lui adressait ; aussi répondit-il hardiment :

— Roland, vous mentez affreusement, car je ne suis pas tel que vous dites ; aussi, si vous le voulez, nous allons lutter corps à corps, car jamais personne de ma parenté n'a rien fait contre le roi et nous sommes les meilleurs chevaliers de France. Sachez, Roland, que je suis de meilleure famille que vous. Sire, droit empereur, Gérard de Roussillon était mon oncle et m'a élevé dès mon enfance ; Dron de Nanteuil et le duc Beuves d'Aigremont, ces trois frères, furent mes oncles et Minens d'Aigremont fut mon père. L'archevêque Turpin, qui est ici, est mon parent, ainsi que Richard de Normandie et je suis de la même famille que les quatre fils Aymon. Or, beau sire Roland, énumérez votre lignée pour savoir votre grandeur, car

par saint Denis de France, je me défendrai contre vous à l'épée et je vous montrerai si je suis loyal ou non. Autrement, je mourrais de dépit !

Roland fut très irrité de ces paroles, et il avança sur Oger croyant le frapper ; mais Oger le voyant, mit la main à l'épée et lui dit :

— Ne soyez pas assez hardi pour porter la main sur moi, car, par la foi que je dois à celui qui m'engendra, si vous vous avancez encore, je vous fais voler la tête à terre.

Charlemagne fut très peiné de voir ces deux barons ainsi émus. Le duc Naimes de Bavière et le comte Emey dirent alors à Roland :

— Sire Roland, que voulez-vous donc faire ? Par ma tête, la chose n'ira pas comme vous le pensez. Oger n'est pas tel que vous le faites. Oger est un noble chevalier, nous sommes surpris que le roi souffre tant d'orgueil de votre part ; mais nous, nous ne le souffrirons pas, quoi qu'il puisse advenir.

Voyant la querelle de ses barons, Charlemagne fut très fâché et il dit à Roland :

— Beau neveu, taisez-vous, car il ne vous appartient pas de faire une telle chose, attendez jusqu'à demain, et si Oger ne s'est pas bien conduit, je l'en ferai repentir, car personne au monde ne pourra m'empêcher de lui faire couper la tête.

— Sire, dit Oger, je le veux bien ; mais il n'y a personne assez hardi en France pour dire que j'ai commis une trahison envers vous, ou envers qui que ce soit : je serai prêt à le combattre et à lui montrer qu'il ment. Si vous voulez bien m'entendre, je vous dirai toute la vérité. Sachez, sire, que lorsque j'arrivai à la Roche Mombron, où étaient les quatre fils Aymon, voyant que nous étions un si grand nombre contre quatre chevaliers désarmés, je ne les aidai pas ni le les attaquai pas, je me retirai en arrière et je laissai faire les autres. C'était pour moi une grande douleur de voir mourir ma chair et mon sang sans pouvoir rien faire. Je vous ai dit la vérité et si j'ai agi autrement, je veux être puni. Mais, par la foi que je dois à Dieu, si je me trouve jamais à même de pouvoir les aider, je le ferai de toutes mes forces, quand je devrais y perdre la tête, car tout le monde devrait me haïr de ne pas l'avoir fait puisqu'ils sont mes cousins.

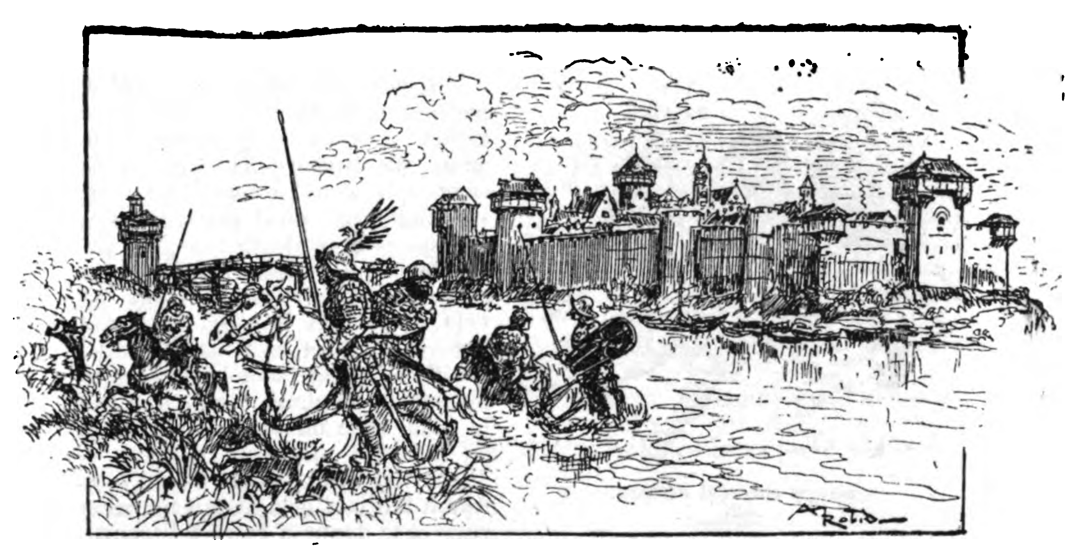
« Quant à vous, sire roi, vous leur en avez trop fait ; car ils ne sont pas si coupables que l'on dit. Aussi, par la douce vierge Marie, tant que je vivrai je les aiderai. Roland s'est trop hâté de m'accuser à tort et sans cause ; mais je veux qu'il sache que s'il voyait Renaud monté sur Bayard, il ne le traiterait pas de lâche et n'oserait l'attendre !

Roland répondit alors à Oger :

— Certainement vous le louez beaucoup. Plaise à Dieu que je puisse le rencontrer tout armé et monté sur Bayard pour voir s'il est aussi vaillant que vous le dites.

Maintenant, laissons cela : Charlemagne, Roland, Olivier, Oger-le-Danois et les douze pairs de France au siège de Montauban, et retournons à Renaud, qui était fort peiné de voir Richard blessé à mort sur la roche de Mombron.





Le secours de Maugis.

CHAPITRE XI

Comment, par le secours que Maugis amena à Renaud et à ses frères dans les plaines de Vaucouleurs, ils battirent les gens du roi Charlemagne, et Oger fut réprimandé par Roland du bien qu'il avait fait à Renaud et à ses frères sur le rocher. Oger fut aussitôt appelé traître et il en résulta de grands inconvénients pour Charlemagne.

Après que Renaud eût déconfit les Français, il retourna à la roche de Mombron, où il avait laissé son frère Richard, blessé comme vous le savez. Le voyant ainsi blessé, il ne put s'empêcher de pleurer et dit :

— Hélas ! que ferais-je quand j'aurai perdu mon cher frère, le meilleur ami que j'aie au monde !

Ayant dit ces paroles, il tomba à terre de dessus Bayard, tout pâmé.

Quand Allard et Guichard virent leur frère qui était tombé, ils commencèrent à pleurer tendrement Richard. Dès que Renaud fut revenu à lui, il pleura aussi Richard qui gisait à terre, ses boyaux entre ses mains. Bientôt Maugis arriva, monté sur Broisfort, le meilleur cheval du monde après Bayard. Maugis tenait un morceau de lance dans sa main. Quand il vit Richard aussi blessé, il eut une grande douleur au cœur en voyant une plaie qui était si horrible, que l'on pouvait voir le foie dans le corps. Il dit alors à Renaud :

— Beau cousin, écoutez-moi et ne pleurez plus. Vous savez bien que vous êtes tous mes cousins, aussi devons-nous nous secourir l'un l'autre. Jadis je vous ai aidé, aussi Charlemagne m'en veut beaucoup. Il a tué mon père, qui était votre oncle, et j'en ai grande tristesse. Si vous voulez me promettre devant tous vos barons de venir avec moi à la tente de Charlemagne et m'aider à venger la mort de mon père, si nous le pouvons, je vous promets de guérir Richard.

Renaud, entendant ces paroles, alla à Maugis, lui embrassa la poitrine et dit :

— Beau et très doux cousin, rendez-moi, je vous prie, mon frère Richard guéri et je ferai tout ce que vous voudrez de très bon cœur. Il n'y aura pas d'homme au monde pour qui je fasse plus que pour vous.

Maugis, voyant Renaud pleurer si tendrement, fut fort peiné.

— Ne vous chagrinez pas, dit-il, beau cousin, car je vous rendrai Richard sain et sauf.



Maugis soignant Richard.

Il descendit alors de cheval et prit une bouteille de vin blanc avec lequel il lava soigneusement la plaie de Richard et ôta tout le sang qui était autour. Ne vous demandez pas où il prenait toutes les choses dont il avait besoin, car c'était le plus habile magicien qui fût au monde. Quand il eut fait cela, il prit les boyaux, les remit dans le corps et, avec une aiguille, il cousut la plaie sans lui faire sentir aucune douleur. Enfin il oignit la plaie avec un onguent. Aussitôt la blessure disparut comme si Richard n'avait jamais eu de mal. Ayant fait tout cela, il prit un breuvage et le donna à boire à Richard. Dès qu'il l'eut bu, Richard se leva, délivré de sa douleur, et demanda à ses frères où était allé Oger et ses gens et s'ils leur avaient échappé.

— Frère, dit Renaud, nous les avons bien battus, Dieu merci, grâce à Maugis qui est venu nous secourir, car autrement nous étions tous morts. Cette fois, il nous a sauvé la vie, aussi devons-nous l'aimer plus que nous-même.

— Frère, dit Richard, vous dites vrai.

— Maugis, dit Allard, beau cousin, j'ai une plaie à la cuisse ; guérissez-moi, je vous prie.

— Et nous aussi, dirent Renaud et Guichard.

— Ne vous inquiétez pas, mes cousins, dit Maugis, je vais vous guérir sur-le-champ.

Il reprit alors le vin blanc dont il s'était déjà servi, lava leur plaie, puis les oignit ; et ils furent aussitôt guéris. Alors, ils firent monter Richard sur un cheval et se mirent en chemin pour retourner à Montauban.

***

Comme ils allaient ainsi, fort joyeux, un espion quitta la compagnie de Renaud et se rendit auprès du roi Yon auquel il dit :

— Sire, je vous apporte des nouvelles : sachez que Renaud et ses frères ont quitté les plaines de Vaucouleurs, où vous les aviez envoyés. Ils ont vaincu Oger-le-Danois et tous les gens de Charlemagne ; ils ont tué Fouquet de Morillon, le comte Guimard et grand nombre d'autres chevaliers.

Quand le roi entendit cette nouvelle, il fut fort surpris et ne sut que répondre. Cependant, bientôt, il dit :

— Hélas ! que voilà de mauvaises nouvelles ! Ils n'ont donc pas trouvé l'embuscade du roi ?

— Sire, dit l'espion. ils l'ont trouvée et ils auraient été pris si Maugis ne les eût secourus.

— Hélas ! Malheureux que je suis ! se dit le roi Yon : si j'attends Renaud, Maugis, Allard, Guichard et Richard, je suis un homme mort et personne ne pourra me défendre contre eux. Ce sera juste, d'ailleurs, s'ils me tuent. Judas ni l'empereur de Rome ne furent pas plus traîtres que moi qui ai voulu faire périr les meilleurs chevaliers du monde.

Puis tout en pleurant, il continua :

— Ah ! belle sœur Claire, aujourd'hui se termine notre affection. Jamais plus vous ne me verrez, je vais quitter la Gascogne et n'y reviendrai jamais.

Puis le roi Yon dit alors à haute voix :

— Partons, par Dieu ! mes beaux seigneurs, soyez prêts, car le moment est venu. Donnez vos meilleurs chevaux et essayons de gagner le bois de la Serpente ; nous logerons à l'abbaye de Saint-Ladre où nous prendrons l'habit. Peut-être pourrons-nous être sauvés de cette façon, car je connais

si bien Renaud qu'il ne nous fera plus de mal quand il nous verra sous l'habit de moine.

A ce moment, il y avait là un espion appelé Pignaud, qui était si grand qu'il avait quinze pieds de haut et marchait aussi vite qu'un cheval.

Ledit Pignaud, ayant entendu parler le roi, inscrivit ses paroles sur un parchemin, sortit de Montauban par la porte Faucon et arriva bientôt aux bois de la Serpente. Là, il rencontra Renaud, ses frères et Maugis qui rentraient à Montauban en emmenant beaucoup de prisonniers. Pignaud les épia, puis il alla à Montbandel, au pavillon de Charlemagne, appela Roland et lui dit :

— Sire, je vais vous donner de bonnes nouvelles, et si vous voulez me croire, vous en aurez profit.

— Bel ami, dit Roland, sois le très bienvenu. Et quelles sont ces nouvelles, je t'en prie ?

— Sire, sachez que le roi Yon s'enfuit tout désarmé avec ses gens : ils n'emmènent que leurs chevaux; ils vont au bois de la Serpente, dans un couvent appelé Saint-Ladre, où le roi Yon a décidé de se faire moine.



Pignaud.

— Par ma foi ! dit Roland, j'irai les attaquer avec quatre mille combattants ; je me vengerai de Renaud et de ses frères et je les ferai tous pendre comme traîtres. Car jamais je n'ai aimé les traîtres.

— Sire, dit Pignaud, il y a plus ; j'ai trouvé Maugis et les quatre fils Aymon au gué de Balançon qui emmènent prisonniers plusieurs de vos gens ; vous les trouverez là si vous voulez y aller.

— Ami, dit Roland, vous m'avez rendu un grand service, car vous m'avez apporté de bonnes nouvelles !

Il appela alors Olivier et lui dit :

— Olivier, mon ami, montez vite à cheval et menons avec nous Guidelon et Richard de Normandie. Et vous, Oger de Danemarck, venez aussi avec nous, vous verrez la valeur de Renaud. Nous ne mènerons avec nous que quatre mille chevaliers, Renaud en a cinq mille bien montés, ainsi nous pourrons combattre sans nul avantage

— Certes, dit Oger, j'irai pour voir comment vous le prendrez et quand vous l'aurez pris, je vous promets de vous prêter une corde si vous en avez besoin.

Ayant ainsi parlé, ils montèrent à cheval et se mirent en route et le ribaud les mena tout droit au gué de Balançon.

Le roi de Gascogne chevauchait alors dans les bois de Serpente avec ses gens. Bientôt ils arrivèrent au monastère de Saint-Ladre, où ils prièrent tant l'abbé qu'il les fit moines de par le diable. Bientôt on vit venir Roland et Olivier avec leurs gens, qui entrèrent dans l'abbaye. Quand l'abbé les aperçut, il alla à leur rencontre et tout le couvent chanta un *Te Deum laudamus ;* puis, ayant ainsi chanté, l'abbé dit à Roland :

— Sire, soyez le bienvenu, pouvons-nous quelque chose pour vous ?

— Seigneur abbé, nous vous remercions de votre bon cœur : sachez que nous cherchons le plus mauvais traître du monde, que l'on appelle le roi Yon de Gascogne, lequel est ici et que je veux pendre comme larron.

— Vous ne ferez pas ainsi, sire, répondit l'abbé, car il a pris notre habit et est devenu moine ; aussi nous le défendrons contre quiconque.

Quand Roland entendit l'abbé parler ainsi, il le prit par le chaperon. Olivier saisit le prieur qui était à côté de lui et ils les envoyèrent tous deux si durement contre un pilier qu'ils leur firent sortir les yeux hors de la tête. Alors Roland dit à l'abbé :

— Allons, rendez-moi ce roi Yon qui est le frère de Judas, ou je vous tue, car j'ai juré qu'il ne commettrait plus de trahison.


Il trouva le roi revêtu du froc.

L'abbé et ses moines, entendant cela s'enfuirent. Ce que voyant, Roland mit la main à Durandal, sa bonne épée, et entra dans le cloître, où il trouva le roi revêtu de froc, coiffé du chaperon et agenouillé devant une image de Notre-Dame. Roland le reconnut aussitôt, car il l'avait vu autrefois avec son oncle Charlemagne. Il lui dit :

— Sire moine, de par le diable, savez-vous bien votre leçon ? Allons, levez-vous et venez auprès du roi Charlemagne, qui vous fera pendre comme traître. Oui, mauvais roi et félon, où sont les quatre fils Aymon que vous deviez livrer à Charlemagne ! Vous serez payé de la trahison que vous avez commise, et moi-même je vengerai Renaud et ses frères.

Quand il eut parlé de la sorte, il lui fit bander les yeux, le fit monter sur son cheval, et le plaça à reculons sur la selle. Le roi Yon ne faisait rien d'autre que pleurer Renaud et ses frères :

— Hélas ! disait-il, comme j'ai mal fait de commettre cette trahison ! Oh ! je voudrais mourir dix fois !

Ayant ainsi parlé, le roi Yon, bien qu'il ne vît rien, dit à l'un des princes qui étaient avec lui :

— Ami, allez à Montauban, et dites à Renaud de venir me secourir, car il est mon homme et ne peut m'abandonner. S'il me délivre, je veux qu'il me fasse couper la langue ou la tête, si bon lui semble, car je l'ai bien desservi.

— Sire, dit le chevalier, je n'irai pas, car je sais que Renaud ne viendra pas à cause du mal que vous lui avez fait.

— Il viendra, dit le roi, car je sais tant de lui qu'il ne dira jamais le contraire.

— Sire, dit alors le chevalier, j'irai ; et qu'il plaise à Dieu que Maugis, Renaud et ses frères viennent vous secourir, car vous en avez bien besoin.

Au même moment, Olivier dit à Roland :

— Sire, compagnons, qu'allons-nous faire du roi ?

— Amis, dit Roland, nous le mènerons à Montfaucon et laisserons Balançon à droite afin de trouver Renaud et ses frères.

— Beau sire Dieu, dit Oger-le-Danois, par ta sainte pitié et miséricorde, fais que Roland rencontre Renaud, ses frères et Maugis pour voir s'il les prendra, oui ou non ; car je sais qu'à part Renaud personne ne pourra abattre son orgueil.


Il fit monter le roi sur son cheval et le plaça à reculons sur la selle.


... à force de pleurer et de se lamenter...

CHAPITRE XII

Comment, après que Renaud et ses frères eurent été guéris des blessures qu'ils avaient reçues dans les plaines de Vaucouleurs, ils retournèrent à Montauban, et le secours qu'ils donnèrent au roi Yon.

En cette partie, dit le conte, Renaud et ses frères, étant guéris de leurs plaies par Maugis, retournèrent à Montauban. Dame Claire alla à leur rencontre, menant avec elle ses deux enfants. Yonet et Aymonet, qui avaient tant pleuré et égratigné leur visage qu'il ne leur paraissait plus ni yeux ni bouche. Toutefois, ils ne savaient pas pourquoi ils pleuraient, car ils étaient encore trop jeunes. Claire, aussi, était toute défigurée à force de pleurer et de se lamenter, car elle savait comment le roi Yon avait trahi Renaud et ses frères ; aussi croyait-elle qu'ils étaient morts. Quand elle les vit venir, elle en fut très joyeuse et les deux petits enfants coururent aux pieds de leur père et de leurs oncles pour les embrasser. Quand Renaud les vit, il les chassa si fort du pied qu'un peu plus il les tuait, puis il ne voulut pas se laisser embrasser par sa dame et lui dit :

— Retirez-vous de devant moi, allez à votre frère, le traître félon et cruel, je ne vous aime plus. Il n'a pas tenu à lui que nous soyons morts, si Dieu et notre cousin Maugis ne nous avaient secourus. Allez-vous en le rejoindre, à pied, sans compagnie, car vous n'aurez rien de moi et vous vous en irez comme une malheureuse, car vous êtes la sœur de l'homme le plus traître et le plus déloyal du monde. Quant à vos enfants, je les prendrai, car j'ai peur qu'ils ne soient traîtres comme leur oncle.

— Sire, dit la dame, pour Dieu merci, je vous jurerai, sur tous les saints, que je redoutais votre départ, et plusieurs fois je vous ai conté le rêve que je fis cette nuit-là. Je vous avais dit de ne pas avoir confiance au roi Yon et, bien qu'il soit mon frère, je me doutais de ce qui est arrivé. Sire, par Dieu, je vous demande pardon, car je n'ai rien à me reprocher. Que Dieu ait pitié de moi, car j'aime mieux le moindre doigt de votre pied que tout le roi Yon mon frère ou que le pays de Gascogne tout entier.

Ayant ainsi parlé, elle tomba évanouie aux pieds de Renaud. Guichard, la voyant ainsi, la prit par la main et lui dit :

— Dame, ne vous inquiétez pas, laissez dire à Renaud ce qu'il veut, vous êtes toujours notre dame (notre sœur). Ne vous désolez plus : tant que nous vivrons nous vous aiderons et si Renaud vous laisse, nous ne le ferons pas et vous servirons de bon cœur.

— Frère, dit Richard, faisons une chose, allons prier Renaud de pardonner à votre sœur, car elle n'est nullement coupable : si nous l'eussions cru, nous n'y serions point allés. Rappelons-nous le vair, le gris, les manteaux d'hermine, les bons chevaux et les palefrois qu'elle nous a souvent donnés, plus que Renaud lui-même ne nous en donnait. Or, remercions-la, elle a besoin de nous aujourd'hui, et c'est au besoin que l'on reconnaît l'ami.

— Par ma foi, dit Allard, vous dites vrai.

Ils allèrent alors auprès de Renaud, le tirèrent à part et Allard lui dit :

— Beau frère, par Dieu, ne soyez plus irrité. Vous savez que votre femme ignorait la trahison de son frère ; si vous l'eussiez voulu croire, nous n'y serions point allés ; aussi, nous vous prions de lui pardonner.

— Mes frères, dit Renaud, par amour pour vous, je lui fais grâce et lui pardonne mes ennuis.

Quand les frères l'entendirent, ils furent très joyeux ; ils allèrent auprès de dame Claire et lui dirent :

— Ne vous inquiétez plus la paix est faite.

Puis, ils la prirent chacun par une main et la conduisirent à son mari. Quand Renaud la vit, il la prit par le menton et l'embrassa avec grand amour. Alors la joie et les fêtes commencèrent à Montauban. Les frères se lavèrent ensuite les mains pour manger et, comme ils se mettaient à table, le messager du roi Yon arriva. Quand il fut devant Renaud, il lui dit :

— Sire, le roi Yon vous prie, par moi, de venir le secourir, car autrement il est mort. Roland et Olivier le mènent pendre à Montfaucon. Faites-le sire, par Dieu ; ne songez plus à sa méchanceté mais à votre bonté, car Notre-Seigneur a pardonné à Marie-Madeleine et à Longis leurs péchés. Yon sait bien qu'il a mérité la mort, et si vous le tuez, il vous pardonnera.

— Que Dieu le confonde, dit Allard, ainsi que celui qui fera un pas pour lui ou le rachèterait pour un fétu de paille. Que Roland soit maudit s'il ne le fait pas pendre comme traître.

Quant à Renaud, ayant entendu le messager, il baissa la tête et fut un moment sans parler. Alors il commença à pleurer en regardant ses frères, car un bon cœur ne peut mentir.

— Seigneurs, dit-il alors à ses frères et à ses gens, écoutez ce que je vais vous dire. Vous savez comment je fus déshérité à tort par Charlemagne, à Paris, au moment d'une fête de Pentecôte où il tenait cour plénière au palais, où était une belle compagnie de grands seigneurs, car il y avait trois cents chevaliers de nom et d'armes et cent autres tant ducs que comtes et plus de cinquante évêques et plusieurs barons. Quand fut donc tué mon oncle, le duc Beuves d'Aigremont, qui était un bon chevalier comme tout le monde le sait, je demandai raison à Charlemagne devant toute sa cour, il m'injuria; moi, voyant cela, je fus si courroucé que je regardai mes frères et compris leurs désirs.Comme nos ennemis étaient devant nous, il était inutile d'aller les chercher ailleurs. Après que Charlemagne m'eut insulté, Berthelot, son neveu, avec qui je jouais aux échecs, en fit de même, c'est alors que je le tuai d'un coup d'échiquier ainsi que Louiset, un autre neveu de l'empereur qui avait blessé mon frère Richard. Voyant cela, Charlemagne voulut me faire tuer ; mais les miens et moi nous nous défendîmes et je montai sur Bayard et je pris mes frères avec moi, un devant et deux derrière. J'arrivai dans les Ardennes où je fis bâtir un château que Charlemagne vint assiéger. Puis, il fit jurer à mon père Aymon que je n'aurais jamais rien de lui. Beaux frères, vous savez la pauvreté que nous avons endurée si longtemps, c'est alors que nous sommes venus ici. Je parlai au roi Yon, il me témoigna beaucoup d'amitié et me donna même sa sœur en mariage, ainsi qu'un duché et me fit construire Montauban. Mes enfants sont ses neveux, l'un même, que vous voyez ici, porte son nom : Yonet. Je lui ai rendu sa terre et tout son pays, je lui ai fait venir Jube à sa merci, jamais je n'avais rien eu à lui reprocher, quand Charlemagne, qui est un si grand et si puissant roi qu'il a vaincu et déshonoré de vaillants hommes, est venu ; alors, par crainte de lui, le roi Yon nous a trahis. Aussi n'est-il point trop à blâmer, car on ne peut rien faire contre Charlemagne. Si le roi Yon nous a livrés à Charlemagne, il ne l'a fait que sur les mauvais conseils de ses barons. Aussi, apprêtons-nous, nous allons aller le secourir. Il serait honteux pour mes enfants qu'il fût dit que leur oncle eût été pendu ; malgré sa trahison, il ne faut pas oublier ses bienfaits.

— Par ma foi, dit Allard, vous irez sans moi, car jamais je ne porterai secours à un traître.

— Moi pareillement, dit Guichard.

— Il faut obéir à Renaud, dit alors Richard ; il est notre seigneur.

Quand Renaud eut décidé qu'il irait secourir le roi Yon, tous les Gascons qui étaient là se mirent à crier :

— Bénie soit l'heure à laquelle Renaud est né, nous n'avons jamais vu un chevalier plus hardi !

Puis ils lui dirent :



— Sire, nous vous reconnaîtrons comme roi de Gascogne, mais nous vous prions de secourir le roi Yon, car ce serait un grand déshonneur pour le royaume de Gascogne si on pendait son roi.

— Par ma foi, dit Renaud, vous dites vrai !

Alors il prit sa trompette et en sonna si fort, par trois fois, qu'il en fit retentir tout Montauban. Aussitôt chacun alla s'armer et vint devant Renaud. Quand tous furent prêts, Renaud monta sur Bayard, l'écu au cou, la lance au poing.

Ils sortirent de Montauban au nombre de mille hommes à cheval et mille hommes à pied. Renaud dit alors à ses gens :

— Seigneurs, souvenez-vous que votre seigneur est en grand danger de mort : si nous ne nous maintenons pas bien, il est mort sans remède. Aussi, je vous prie de faire en sorte que les choses tournent à notre honneur.

Ayant ainsi parlé, Renaud se tourna vers ses frères et leur dit :

— Beaux frères, vous savez que Roland me hait mortellement ; aussi je vous prie de songer à moi aujourd'hui. Vous verrez que je suis un bon chevalier et comment l'orgueil de Roland ou le mien sera abaissé.

Allard, ayant écouté Renaud, lui dit :

— Ne vous inquiétez de rien, tant que nous aurons vie au corps, nous ne vous manquerons pas.

Ils se mirent en route sur ces mots. Renaud prit deux mille chevaliers et les donna à Allard et à Guichard en leur disant :

— Beaux frères, vous serez l'avant-garde, moi et mon frère Richard, nous serons l'arrière-garde.

— Sire, dit Allard, nous ferons ainsi, s'il plaît à Dieu.

***

Ils marchèrent alors si bien qu'ils furent bientôt tout près des gens de Roland. Quand Allard les vit, il s'arrêta et fit dire à Renaud de se hâter, car il avait trouvé leurs ennemis. Renaud se hâta alors et fut vite auprès d'Allard. Quand il vit ses ennemis, il mit ses gens en bataille comme il savait si bien le faire.

Roland, voyant tant de gens, appela l'archevêque Turpin, Guidelon de Bavière, et leur dit :

— Seigneurs, je vois là bien des gens armés ; ne seraient-ce point Renaud et ses frères ?

— Sire, dit l'archevêque Turpin, oui, ce sont eux, nous ferions mieux de partir sans les combattre.

— Dieu soit loué, tu as permis que Roland trouve Renaud et ses frères. Certes, on me donnerait mille marcs d'or que je ne serais pas plus content, car Roland a ce qu'il voulait. Je vais voir maintenant comment il va se comporter avec Renaud, ses frères et Maugis.

Ayant ainsi songé, il dit à Roland :

— Roland, vous avez donc ce que vous désiriez aussi ; maintenant, nous allons voir comment vous allez les prendre. Si vous pouvez les emmener vivants à Charlemagne, il en sera heureux, vous donnera Bayard, et la guerre sera finie.

— Oger ! Oger ! répondit Roland, ce sont des reproches que vous me faites-là, mais, par saint Denis de France, vous verrez, avant les vêpres, lequel y restera de nous deux.

Roland, voyant alors qu'on allait livrer bataille, fit ranger ses gens du mieux qu'il put. Renaud, voyant cela, appela ses frères et leur dit :

— Voyez arriver les Français, avec Roland, Olivier, le duc Naimes de Bavière et Oger-le-Danois. Restez ici en réserve : si nous avons besoin de vous, nous vous manderons.

— Sire, répondit Maugis, vous parlez beaucoup trop, car il nous tarde d'attaquer nos ennemis.

— Cousin, dit Renaud, vous parlez comme un bon chevalier et je n'ai pas de meilleur chevalier que vous quand je vous vois armé à mes côtés. Vous avez raison de vouloir être des premiers à rabattre l'orgueil de Ro-



land, qui est très grand ; et je demande à chacun de faire son devoir.

Quand ses frères entendirent qu'il voulait aller combattre Roland, ils commencèrent à pleurer et lui dirent :

— Ah ! beau frère, vous voulez donc nous faire périr tous, vous savez pourtant qu'il est impossible de blesser Roland. Aussi nous vous prions de vous essayer avec d'autres et de le laisser aller.

— Seigneurs, répondit Renaud, vous parlez très bien, je sais que Roland est un vaillant chevalier, mais j'ai pour moi le droit et lui a tort ; aussi je veux me rencontrer avec lui. Cependant, s'il veut la paix, il l'aura ; s'il veut la guerre il l'aura aussi, car j'aime mieux mourir avec gloire que de mourir honteusement. Je vous prie de ne plus me parler de cela et de songer à bien attaquer nos ennemis, car nous avons affaire à de bons chevaliers.

— Cousin, dit Maugis, attaquez-les bien, nous vous secourrons.

Alors, Renaud, monté sur Bayard, l'écu au cou, la lance au poing, prit les devants.

Quand Roland le vit arriver avec ses gens si bien en ordre, il les montra à Olivier en lui disant :

— Que pensez-vous de ces gens qui arrivent si bien rangés ? Personne n'est meilleur chevalier et plus charitable que Renaud qui les commande. Si un malheureux mal vêtu vient à lui, il lui donnera des vêtements ; s'il vient à pied, il lui donnera un cheval.

— En vérité, dit Olivier, il est très bon.

— Oui, dit encore Roland. En vérité, il est très brave ; car autrement il ne pourrait durer contre mon oncle Charlemagne. Il me semble qu'il a au moins trois fois autant de gens que nous et ils pourraient bien nous battre si nous n'y prenions garde, car ils sont des gens forts habiles.

— Roland, répondit Olivier, vous avez raison ; mais sachez que les Gascons ne sont pas courageux.

— C'est vrai ! dit Turpin, mais ils ont le meilleur guide du monde. Apprenez, sire Roland, que l'homme vaillant garde ses chevaliers autour de lui pour se donner en exemple aux autres.

Roland ne fut pas content des éloges qu'on donnait à Renaud. Alors, il piqua son cheval et alla à Renaud qui, le voyant venir, dit à Allard :

— Beau frère, prenez garde de ne pas bouger d'ici que je ne revienne devers Roland, car je le vois tout seul et moi aussi je veux y aller seul.

Renaud partit alors si rapidement à la rencontre de Roland qu'on aurait cru qu'il volait. Bayard faisait des sauts dont le plus petit avait au moins trente pieds. Quand Renaud fut près de Roland, il mit pied à terre, posa sa lance, attacha Bayard et quitta sa bonne épée qu'il alla présenter à Roland en lui disant, après s'être agenouillé et lui avoir baisé les pieds :

— Ah ! Seigneur Roland, je vous demande grâce par Notre-Seigneur qui mourut sur la croix et par sa mère quand il l'envoya à Saint-Jean. Vous savez que je suis votre parent ; et, si vous voulez, mes frères et moi serons vos hommes et je vous donnerai Bayard. Je vous remettrai mon château de Montauban à condition que vous me réconciliez avec Charlemagne, votre oncle. Si vous y consentez, je ferai accepter ces conditions à mes frères et nous sortirons de France, car nous irons, Maugis, mes frères et moi, combattre les Sarrazins outre-mer. Très doux sire, si vous croyez que j'ai raison, agissez en conséquence, car si vous le voulez, vous aurez en moi un bon serviteur et compagnon.

En entendant Renaud parler de la sorte, Roland en eut pitié et se mit à pleurer.

— Par Dieu, dit-il bientôt à Renaud, je n'oserai en parler à Charlemagne tant que vous ne lui aurez pas rendu Maugis.

— Hélas ! dit Renaud, je ne ferai jamais cela, car Maugis n'est pas un homme à sacrifier pour avoir la paix.

Alors il se leva, prit son épée, son écu, monta sur Bayard sans se servir de l'étrier et s'arma de sa lance. Quand il fut ainsi appareillé, il retourna vers Roland et lui dit :

— Roland, sachez que je n'aurai jamais peur de vous ; si jamais je vous demandais grâce, ce serait parce que nous sommes de la même pa-



renté. Mais vous êtes si orgueilleux que vous ne voulez rien faire pour moi. Or, je vous fais un bon parti afin que vous ne puissiez pas dire aux autres barons et chevaliers de France que Renaud, le fils Aymon, vous a demandé grâce par peur. Vous avez beaucoup de chevaliers avec vous, moi également. Si nos gens se combattent, il y aura de grandes pertes d'un côté et de l'autre ; aussi, si vous le voulez, nous nous battrons seulement tous les deux. Si je suis vaincu, vous me mènerez à Charlemagne qui fera de moi ce qu'il voudra ; et si je suis vainqueur, vous viendrez avec moi à Montauban où, bien entendu, vous n'aurez pas plus de mal ni de honte que moi.

— Ferez-vous comme vous le promettez ? dit Roland.

— Oui, sans faute ! répondit Renaud.

— Par ma tête, dit Roland, vous me l'affirmez ?

— Certes, très volontiers.

Alors il jura sur sa part de paradis de tenir loyalement ce qu'il avait promis.

— Renaud, dit Roland, je veux aller prendre congé de mon compagnon Olivier, car je lui ai promis qu'il serait de toutes mes batailles.

— Allez, dit Renaud, mais ne tardez pas trop.

Roland retourna alors vers ses compagnons. Hector, le fils Œdon, Olivier et Oger-le-Danois lui demandèrent alors :

— Sire Roland, que dit Renaud ? lui avez-vous parlé ?

— Oui, répondit Roland.

— Et qu'en pensez-vous ?

— Certes, Renaud est un bon chevalier et il m'a demandé de combattre corps à corps et que nos gens, de part et d'autre, se tiennent coi.

— Roland, dit Oger, vous ferez comme vous voudrez ; mais, moi je vous conseille d'y aller.

L'archevêque Turpin, Hector, le fils Œdon et les autres comtes, entendant cela, commencèrent à dire :

— Roland. par Dieu merci, que voulez-vous faire contre Renaud ? Ne faites rien, car Renaud est votre parent ainsi que le nôtre et si vous le tuiez nous ne pourrions plus vous aimer. Sire, ne tenez pas compte des offres qu'il vous fait et faites assembler vos gens, car il vaut mieux faire combattre vos hommes contre les siens que de vous exposer à périr l'un ou l'autre.

— Vous voulez qu'il en soit ainsi ? demanda Roland.

— Oui, sire, si vous le voulez.

— Alors, c'est chose dite.

Il dit alors à ses gens :

— Seigneurs, pensez de bien vous défendre, car le moment en est venu.

— Sire, répondirent-ils, ne craignez rien ; nous vous obéirons.

Ils se préparèrent alors et Roland cria : *Montjoie Saint-Denis !* Quand le moment fut venu de baisser les lances, on vit maints chevaliers trébucher et maints chevaux courir sans maître dans les champs, que c'était une pitié de voir semblable destruction.

Quand Renaud vit que les deux armées s'étaient assemblées de part et d'autre, il éperonna Bayard et entra dans la mêlée des Français, où il frappa un chevalier si durement, dans la poitrine, qu'il l'abattit, lui et son cheval. Puis il en frappa un autre d'un coup de lance dans le corps ; son arme en fut brisée, alors il mit l'épée à la main et commença à crier : *Montauban !* Il fit un tel carnage de Français qu'aucun n'osait se présenter devant lui et le fuyait comme la mort. Bref, par leurs prouesses, Renaud et ses frères rompirent le premier bataillon.

Quand le petit Richard, frère de Renaud, vit que les Français étaient battus, il cria de toutes ses forces : *Dordonne !* Alors il commença à faire un tel carnage que c'était merveille de le voir. Renaud s'arrêta pour regarder Richard, qui ne cessait de donner des coups et qui lui demanda :

— Renaud. beau frère, où sont les grands coups que vous deviez donner ? Frappez, et ils seront tous vaincus. Faites donc que les Français si orgueilleux ne puissent se moquer de nous et que l'on parle de nous jusqu'à Paris.

Quand Renaud entendit Richard parler de la sorte, il se remit au combat avec plus de fureur qu'auparavant.

A voir les grands coups qu'il portait, on pouvait dire que le charpentier ne frappe pas mieux sur le bois que Renaud sur les heaumes et sur les écus.

Les Français, voyant que la perte était de leur côté, appelèrent Roland et lui dirent :

— Ah ! Roland, que faites-vous donc que vous ne venez pas secourir vos gens ! Ils seront bientôt morts, si vous ne leur venez en aide.

Roland, entendant ces paroles, fut très courroucé et voyant ses gens ainsi exposés, il cria : *Montjoie Saint-Denis !* Il entra alors dans la mêlée et cria à Renaud :

— Renaud, où êtes-vous ? Je suis prêt à combattre avec vous !

Renaud, s'étant ainsi entendu appeler, remit son épée au fourreau, prit une lance courte et grosse et vint à la rencontre de Roland.

— Où êtes-vous ? dit-il, avez-vous donc peur de moi que vous avez tant tardé ? Je vous défie, gardez-vous de moi !

— Et vous de moi ! répondit Roland.

Ils piquèrent alors leurs chevaux et joutèrent ensemble. Les Français et les Gascons les voyant, se retirèrent en arrière pour voir combattre deux chevaliers comme il n'y en avait pas d'autres au monde.

Quand Salomon de Bretagne et Hector, le fils Œdon, virent que les joutes se faisaient, ils se mirent à pleurer très tendrement et vinrent dire au duc Naimes, à l'archevêque Turpin et à Olivier :

— Comment, seigneurs, souffrez-vous qu'un des meilleurs et plus vaillants chevaliers du monde, l'homme du siècle que nous devons le plus aimer, soit tué sous vos yeux !

— Certes, dit le duc Naimes, ce sera une douleur à voir.

Ils allèrent alors à Olivier et lui dirent :

— Allez auprès de Roland et dites-lui que nous le prions de ne pas combattre Renaud à l'épée, mais de prendre une lance et de la briser sur Renaud. Car s'il tue Renaud, nous ne pourrons plus l'aimer.

— Seigneurs, dit Oger, laissez-les donc faire. Vous ne connaissez pas Renaud pour croire qu'il est homme à s'épouvanter ainsi et, par ma foi, Roland sera las avant qu'il soit retourné et aura aussi bonne volonté de quitter la bataille que Renaud regrettera bien d'y être allé.

— Oger, dit Hector, vous parlez par jalousie ; si vous étiez pour combattre Roland, vous parleriez autrement.

Puis il dit à Olivier :

— Faites cesser ce combat si vous le pouvez.

— Volontiers, seigneurs, puisque vous le voulez.

Il alla alors à Roland et lui dit tout ce que les barons lui avaient recommandé.

— Compagnon, répondit Roland, que Dieu les confonde ; car aujourd'hui, ils narguent mon oncle Charlemagne.

Puis il se tourna vers Renaud.

— Sire Renaud, lui dit-il, vous avez essayé de mon épée et non pas de ma lance.

— Roland, dit Renaud, si vous quittez votre épée, je ne vous en saurai pas bon gré, car je ne vous crains pas. Mais achevons notre combat !

Roland ne voulut plus, mais fit, comme un homme courtois, ce que les barons lui avaient recommandé. Il prit une lance et courut contre Renaud, qui vint aussi contre lui. Ils se frappèrent alors si durement qu'ils firent voler leurs lances en éclats. Ils se battirent ensuite si fort avec leurs écus que leurs deux chevaux Melantis et Bayard s'en allèrent en chancelant. Roland tomba à ce moment avec son cheval et Renaud sauta par-dessus lui en criant : *Montauban !*

Tenez pour vrai que ce fut la seule fois que Roland tomba, ce qui n'était pas extraordinaire, puisque son cheval lui avait manqué.

Roland, se voyant renversé, en fut bien mécontent. Il se releva, mit l'épée à la main, et vint à son cheval Mélantis pour lui couper la tête et lui dit :

— Mauvais roussin tondu, peu s'en faut que je ne te tue d'être tombé sous les coups d'un seul garçon. Jamais plus je n'aurai confiance en toi !

— Roland, dit Renaud, vous avez tort, car il y a longtemps que votre cheval n'a mangé, aussi il ne peut pas travailler ; mais Bayard a bien mangé cette nuit et il est plus fort que le vôtre.

Renaud mit alors pied à terre, parce que Roland était à pied. Quand Bayard vit que son maître était descendu, il courut sur Melantis et le frappa si rudement des pieds de derrière, que peu s'en fallut qu'il ne lui cassa la cuisse. Roland, voyant cela, fut très irrité et courut à Bayard pour lui trancher la tête. Mais Renaud lui dit :

— Roland, que voulez-vous faire ? il ne vous appartient pas de frapper une bête. C'est contre moi qu'il faut combattre ; laissez Bayard tranquille, car il n'y a pas de meilleure bête au monde ; il l'a d'ailleurs bien montré quand il gagna la couronne de Charlemagne, votre oncle, en votre présence ; et s'il m'aide, il ne fait que ce qu'un bon cheval doit faire, tournez votre écu de mon côté, je vais vous montrer comment je taille mon épée.

— Renaud ! Renaud ! dit Roland, ne menacez pas tant, car aujourd'hui, avant les vêpres, vous verrez quelque chose qui ne vous plaira pas.

Renaud, irrité de ces menaces, courut immédiatement à Roland, et lui donna un si grand coup sur le casque qu'il le brisa, puis le coup descendit sur l'écu et en trancha un grand quartier ainsi que du haubert, mais de la chair il n'en coupa point.



Ils se frappèrent si durement qu'ils firent voler leurs lances en éclats.

Renaud dit alors, en se moquant, à Roland :

— Que dites-vous de mon épée ? Coupe-t-elle bien ? Je n'ai pas manqué ce coup. Faites attention à moi, car je ne suis pas tel que vous me croyez !

Roland, sentant le grand coup que Renaud lui avait porté, en fut tout ébahi et il se retira en arrière dans la crainte d'en recevoir un second. Il tira alors *Durandal*, sa bonne épée, et d'un coup qui descendit jusque sur le heaume, il partagea l'écu de Renaud qui n'eut aucun mal. Et il lui dit :

— Vassal, je viens de vous rendre ce que vous m'avez prêté, nous sommes égaux : nous allons voir qui recommencera.

— Par ma foi, dit Renaud, que je sois maudit si je recule. Avant, je ne faisais que jouter. Votre franchise ne vaudra rien pour moi tant que je n'aurai pas rabattu votre orgueil.

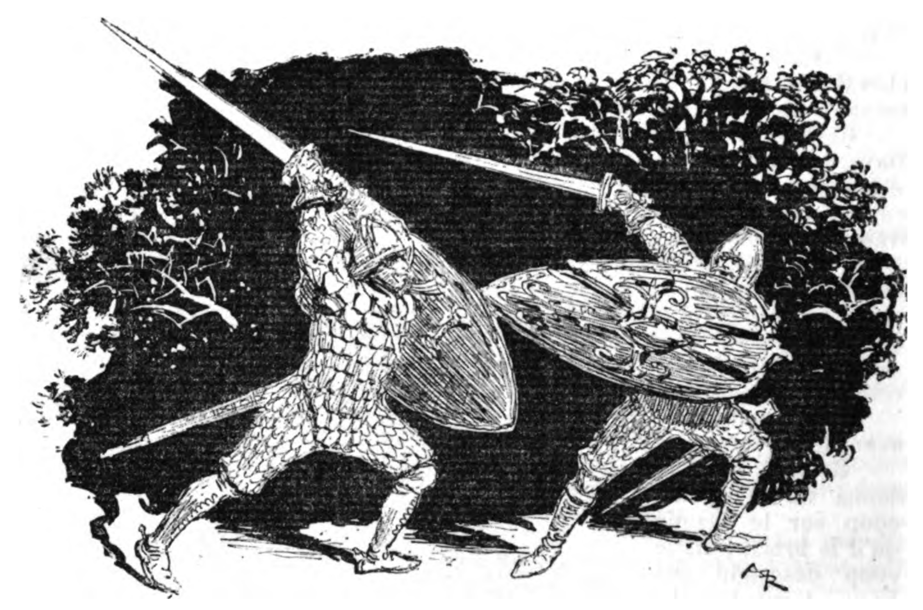
— Renaud, si vous le faites, ce sera merveille !

Comme ils allaient recommencer la lutte, Maugis arriva, ainsi que toute sa compagnie, et dit à Renaud :

— Cousin, montez sur Bayard, car ce serait dommage si l'un de vous deux était tué !

Oger et Olivier firent remonter Roland sur son cheval. Sachez qu'Oger était plus heureux que si on lui avait donné une ville, parce que Renaud avait culbuté Roland. Quand tous furent remontés à cheval, ils commencèrent une bataille si cruelle et si terrible que c'était une grande pitié à voir, car l'un tirait l'autre sans nul merci.

Quand Roland vit que la bataille était engagée, il eut le cœur si gros de ce que Renaud l'avait abattu, qu'il cria tant qu'il put :



Le combat de Renaud avec Roland.

— Où êtes-vous allé, Renaud, le fils Aymon ? Revenez ici et terminons notre combat, car on ne sait pas encore qui de nous deux est le meilleur chevalier.

— Sire, dit Renaud, vous avez le courage d'un chevalier pour conquérir l'honneur ; mais si nous combattons ici, nos gens ne le souffriront pas. Faisons plutôt une chose, vous êtes bien monté, moi aussi ; passons la rivière et allons combattre au bois de la Serpente, c'est un endroit propice ; et là nous pourrons combattre sans empêchement et finir notre bataille.

— Certes, dit Roland, vous avez bien parlé ; et je le veux bien.

Ils piquèrent alors leurs chevaux ; mais Olivier prit le cheval de Roland par la bride et le retint de gré ou de force.

Renaud allait passer la rivière sur Bayard, qui allait comme le vent et faisait trembler la terre, quand il vit devant lui le roi Yon que quatre-vingt chevaliers emmenaient secrètement, dans la crainte que Renaud ou ses frères ne viennent le délivrer honteusement, comme vous l'avez entendu dire. Renaud le voyant en fut très joyeux et lui dit :

— Soyez loué, beau sire Dieu, de m'avoir donné une telle aventure !

Il prit alors son épée, piqua Bayard et cria :

— Laissez le roi Yon, mauvaises gens que vous êtes, car vous n'êtes pas dignes de mettre la main sur lui !

Il frappa alors un chevalier sur le heaume et le fendit jusqu'aux dents et l'abattit mort à terre. Les autres, voyant que Renaud venait sur eux, prirent la fuite en disant :

— D'où diable cet homme est-il venu ? Fuyons tous, maudit soit qui l'attendra, car il se fera tuer volontairement et son âme n'aura jamais pardon.

Ils entrèrent alors au plus épais de la forêt et abandonnèrent le roi Yon. Renaud vint à lui, lui débanda les yeux, le délia et lui dit :

— Ah ! mauvais roi que vous êtes, comment avez-vous eu le cœur de nous trahir aussi ? Mes frères et moi nous ne vous avions pourtant fait aucun mal, et il n'a pas dépendu de vous que nous ne fussions tous pendus... aussi vous méritez que je vous tranche la tête.

Quand le roi Yon vit que Renaud l'avait délivré, il se jeta à ses pieds et lui dit :

— Certes, noble chevalier, je sais bien que j'ai mérité la mort, car

j'ai commis une cruelle trahison et puisqu'il faut que je meure, tranchez-moi la tête, j'aime mieux que ce soit vous que tout autre. Tout cela vient de ce que le comte d'Anjou et le comte Antoine m'avaient mal conseillé. Tuez-moi... car si mauvais que je sois, j'aime mieux mourir de votre main que de celle de Charlemagne !

— Montez à cheval, lui dit Renaud, nous verrons ensuite ce que nous avons à faire.

Après que Renaud eut quitté la bataille pour aller combattre Roland, le neveu de Charlemagne, au bois de la Serpente, Roland, Oger et Olivier combattirent contre Allard, Guichard, le petit Richard, Maugis et leurs gens. La lutte fut terrible, il y eut de grandes pertes de part et d'autre. A la fin, cependant, Roland fut vaincu et les frères de Renaud, aidés par Maugis, restèrent vainqueurs.

Comme Roland s'en retournait tout déconfit, Oger lui dit :

— Seigneur Roland, qui vous a ainsi détérioré votre écu ? Je vois à votre cheval. blessé à la cuisse et à la croupe, qu'il est tombé sur le côté droit, et vous aussi, vous êtes blessé. Je crois que vous avez trouvé Renaud, le fils Aymon... L'emmenez-vous avec vous ? Où l'avez-vous mis ?

Roland, entendant ces paroles, fut très irrité et peu s'en fallut qu'il perdît la tête ; il mit l'épée à la main et courut sur Oger pour le frapper. Mais Olivier et le comte Ydelon les séparèrent Comme Roland s'éloignait, on vit arriver le petit Richard qui criait tant qu'il pouvait :

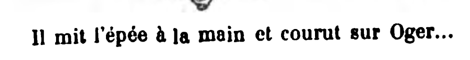
— Seigneur Roland, il ne faut pas partir ainsi, venez jouter avec moi.

— Vassal, lui dit Roland, je vous accorde ce que vous demandez.

Ils piquèrent alors leurs chevaux et se rencontrèrent si durement que Richard et son cheval furent jetés à terre. Richard, se voyant ainsi, se releva aussitôt, remonta en selle sans se servir de l'étrier, mit l'épée à la main et se défendit noblement contre les ennemis.

Quand Roland vit que c'était un des quatre fils Aymon, il commença à crier :

— *Montjoie !* A moi, mes amis, s'il nous échappe, je le dirai à Charlemagne !



Il mit l'épée à la main et courut sur Oger...

Quand les Français virent que Roland voulait prendre Richard, ils se jetèrent sur lui et le frappèrent de plus de quarante coups d'épée. Il arriva que son cheval fut tué sous lui et lui-même jeté à terre. Mais il se releva aussitôt, mit la main à son épée et blessa grièvement le comte Antoine. Numat le Breton, voyant cela, attaqua alors Richard, mais celui-ci tua son cheval et le blessa à mort. Roland dit alors à Richard :

— Rendez-vous. Ne vous laissez pas tuer, car ce serait un grand dommage.

— Sire, dit Richard, je me rendrai à vous et non à un autre.

Il lui tendit son épée, Roland la prit et le fit monter sur un mulet. Ils l'emmenèrent ainsi.

Un valet de Richard l'ayant vu conduire à Charlemagne, passa la rivière et alla le dire à Renaud :

— Sire, dit-il, je vous apporte de mauvaises nouvelles, sachez que Roland emmène votre frère prisonnier.

Renaud, entendant cela, fut très peiné et demanda au valet :

— Dis-moi, mon ami, sont-ils déjà loin ?

— Oui, sire, et vous ne pourriez les atteindre ?

Roland fut encore plus navré qu'auparavant et tomba pâmé à terre. Quand il fut revenu de sa pamoison, il vit arriver Allard et ses gens qui pensaient que Richard était arrivé. Allard voyant que Renaud était si triste :

— Ah ! beau sire, qu'avez-vous donc ? Il n'est pas d'un bon chevalier de se désoler ainsi.

— Allard, dit Renaud, je vous avais laissé notre frère Richard, vous l'avez laissé prendre. Roland l'emmène et ils sont déjà si loin, que nous ne pourrions plus le secourir.

Allard et Guichard l'entendirent et en furent bien fâchés.

— Hélas ! dit Renaud, que c'est grand dommage ! Nous étions quatre frères ce matin et maintenant nous ne sommes plus que trois. Ah ! frère Richard, si vous eussiez vécu, vous auriez passé tous vos frères en courage, car vous étiez le plus jeune et le plus hardi ; et par votre hardiesse, vous êtes pris.

— Sire, dit Allard, c'est votre faute, car vous nous avez fait venir ici malgré nous pour secourir le roi Yon. Maintenant Richard est à jamais perdu pour nous.

Ayant ainsi parlé, il dit à Guichard :

— Frère, tirez votre épée, nous allons trancher la tête au roi Yon qui nous a fait perdre notre frère Richard.

— Frère, dit Renaud, je vous prie de ne lui faire aucun mal, car il s'est rendu à moi. Menez-le à Montauban et faites-le garder. Quant à moi, je vais rester ici avec Bayard, mon bon cheval et *Flamberge*, ma bonne épée. J'irai à la tente de Charlemagne et je délivrerai mon frère ou je mourrai avec lui !

Il allait partir quand Guichard l'embrassa pendant qu'Allard lui disait :

— Par Saint-Pierre de Rome, vous n'irez pas, car il vaut mieux que Richard meure plutôt que vous.

Sur ces entrefaites, Maugis arriva et, voyant ses cousins si affligés, il leur dit :

— Qu'avez-vous mes beaux cousins ? Ce n'est pas à des bons chevaliers mais à des femmes, de se désoler ainsi.

— Cousins, dit Allard, sachez que les Français emmènent notre frère Richard prisonnier et que Renaud veut aller à la tente de Charlemagne le délivrer ; s'il y va, nous ne le reverrons jamais...

— Renaud, dit alors Maugis, vous auriez tort d'y aller ; retournez à Montauban, car si Richard n'est pas mort, je le délivrerai, malgré Charlemagne, fût-il enfermé dans les prisons.

— Cousin, dit Renaud, si vous faites cela, je deviendrai votre homme.

— Cousin, répondit Maugis, laissez votre douleur, car je vous le rendrai, s'il plaît à Dieu.

Ayant ainsi parlé, les trois frères se mirent en route pour Montauban, où ils arrivèrent bientôt.

Quand dame Claire, la femme de Renaud, sut que son mari revenait, elle vint à sa rencontre, toute joyeuse, tenant par la main Aymonet et Yonet qui portaient chacun un bâton. Ils commencèrent à appeler leur oncle.

— Vassal, si vous n'étiez prisonnier, vous seriez mort ! Ah ! mauvais roi, pourquoi avez-vous ainsi trahi notre père et nos oncles ? Certes, vous méritez une mort honteuse.

Allard, entendant ses neveux, ne put retenir ses larmes. Il embrassa Aymon qui portait le nom de leur père et dit :

— Ah ! beau sire, comme nous sommes abaissés et détruits !

Quand la dame vit ainsi pleurer Allard :

— Beau frère, dit-elle à Allard, dites-moi la cause de votre tristesse ?

— Volontiers, dame. Sachez que nous avons perdu notre frère Richard et que Roland l'emmène prisonnier à Charlemagne.

— Hélas ! dit la dame, si Richard est perdu, nous serons déshonorés !

Et en disant cela elle tomba pâmée. Quand elle fut revenue de sa pamoison, elle commença à tant se désoler que c'était une pitié de la voir.





Richard devant Charlemagne.

CHAPITRE XIII

Comment Richard, qui était entre les mains de Charlemagne, fut délivré par la sagesse de Maugis.

Quand Maugis fut rentré à Montauban, il fut bien triste de voir le désespoir de Renaud et de ses frères. Il se rendit alors immédiatement à sa chambre, se désarma et se mit complètement nu. Puis il prit une certaine herbe et la mangea. Aussitôt, il devint enflé comme un crapaud. Il prit ensuite d'une autre herbe et la mangea, mais il la retint entre ses dents. Alors il devint noir comme du charbon. Il se tourna enfin les yeux comme s'il devait mourir. Cela fait, il s'habilla de telle manière que personne n'aurait pu le reconnaître. Il prit une grande chappe et un grand chaperon, de gros souliers et un bourdon, puis sortit de Montauban.

Quand il fut dehors, il marcha si vite qu'aucun cheval n'aurait pu l'atteindre et bientôt il arriva à Montbandel, devant le pavillon de Charlemagne, avant le retour de Roland. Il se tint coi et regarda bien. Tout en boitant et en louchant, il s'approcha de la tente du roi, auquel il dit :

— Que le Dieu de gloire, qui souffrit mort et passion sur la croix, vous délivre, roi Charlemagne, de mort, de prison et de trahison.

— Vassal, dit Charlemagne, que Dieu vous confonde : jamais plus je n'aurai confiance depuis que Maugis m'a trompé, car il se transforme à sa guise en chevalier, en griffon ou en ermite.

A ces mots, Maugis ne répondit rien, durant un moment ; cependant il dit :

— Sire, si Maugis est un fripon, tous les autres ne sont pas de même. Je ne suis pas bien portant et on voit facilement que je ne puis faire aucun mal. Je viens de Jérusalem adorer au temple de Salomon, j'irai aussi à Rome et à Saint-Jacques, s'il plaît à Dieu. Je passai hier à Balançon et vins en Gironde avec dix hommes qui étaient à mon service. En passant sous Montauban, je fus attaqué par des brigands qui tuèrent mes gens et me prirent tout ce que j'avais. Quand ils furent partis, je demandai à des gens du pays quels étaient ces brigands. Ils me répondirent que c'étaient les quatre fils Aymon et un grand larron nommé Maugis. Je leur demandai pourquoi ils agissaient ainsi, vu qu'ils étaient gentilshommes. On me répondit qu'ils ne pouvaient faire autrement, car ils étaient réduits à la plus grande pauvreté dans Montauban. Je n'ai jamais vu un homme aussi méchant que Maugis. Il m'a lié les mains derrière le dos, puis après m'avoir volé, il m'a tellement battu que je croyais en mourir et il m'a mis dans l'état où vous me voyez. Sire, vous êtes le meilleur roi du monde ; aussi je vous prie de me venger de ces gens.

Charlemagne, entendant ces paroles, releva la tête et dit :

— Pèlerin, dis-tu bien la vérité ?

— Oui, sire, répondit Maugis.

— Or, comment te nommes-tu ?

— Sire, dit Maugis, j'ai nom Gaydon, je suis né en Bretagne, où je suis un homme considérable. Aussi, par le Saint-Sépulcre, je vous prie de me venger.

— Pèlerin, dit Charlemagne, je ne puis en avoir raison pour moi-même, car si je les tenais je les ferais mourir.

— Sire, dit Maugis, que Dieu me venge, puisque vous ne pouvez le faire.

— Sire, dirent alors les barons, ce pèlerin nous semble un homme honnête, donnez-lui une aumône, sire, nous vous en prions.

Le roi lui fit alors donner trente livres de monnaie.

Maugis les prit, les mit dans son chaperon et murmura entre ses dents :

— Avant de sortir d'ici, je vous rendrai votre argent.

Quand il eut l'argent, il demanda à manger; car, disait-il, il n'avait rien mangé depuis hier.

— Par ma foi, dit Charlemagne, tu en auras assez.

Il lui fit alors apporter de la viande à foison. Maugis s'assit sur un échiquier et se mit à manger, car il en avait bien besoin. Le roi lui dit :

Maugis mangea sans répondre, en regardant le roi bien en face.

— Mange, beau pèlerin ; tu seras bien servi.

— Pourquoi me regardes-tu ainsi ? lui demanda le roi.

— Sire, dit Maugis, sachez que je suis allé par le monde et pourtant jamais je n'ai vu chrétien ni Sarrazin si beau prince et si courtois que vous ; aussi je vous ferai participer à tous les pardons que j'ai gagnés.

— Certes, pèlerin, j'accepte et je t'en remercie.

Maugis lui donna son bourdon.

— Le pèlerin vous a fait un joli cadeau, dirent les seigneurs au roi, donnez-lui aussi quelque chose.

— Sire, dit Maugis, je n'ai besoin de rien, car vraiment je suis trop malade.

Comme ils parlaient ainsi, Roland et ses gens amenèrent Richard prisonnier.

Quand Oger, Hector le fils d'Œdon et le duc Naimes virent que Roland allait au pavillon de Charlemagne avec Richard, ils lui dirent :

— Sire Roland, pourquoi voulez-vous livrer Richard à Charlemagne ?

— Seigneurs, dit Roland, que voulez-vous que j'en fasse ? dites, je vous écouterai ?

— Sire, que vous le délivriez. Vous direz que c'était un autre prisonnier.

— Seigneurs, si je puis le faire, je le ferai volontiers.



Maugis en pèlerin boiteux.

Un valet, qui avait tout entendu, s'en alla vers Charlemagne et lui dit :

— Sire, je vous apporte d'étranges nouvelles. Nous avons été vaincus au gué de Balançon ; mais Richard, un des plus preux, est pris. Roland vous l'amène.

Charlemagne, à cette nouvelle, tressaillit de joie. Il sortit de sa tente et aperçut Richard que son neveu Roland amenait.

— Par Dieu, mon neveu, cria-t-il de joie, on voit bien que vous y êtes allé, car sans cela, Richard n'aurait pas été pris.

— Certes, sire, dit Roland, Oger vous a menti, car les fils Aymon auraient pu ne pas nous échapper,

— Fils de ribaude, dit le roi à Richard, par la foi que je dois à Dieu, vous serez pendu par la gorge ; mais avant vous souffrirez maux et tourments...

— Sire, dit Richard, vous me tenez prisonnier ; mais tant que mon frère Renaud pourra monter sur Bayard et que Maugis sera en vie, ainsi que mes chers frères Guichard et Allard, je ne serai pas pendu. Car si vous me faites outrage, châteaux, forteresses et villes ne pourront vous empêcher de mourir de mal-mort avant deux jours.

Quand Charlemagne entendit Richard parler si orgueilleusement, il fut si irrité qu'il prit un bâton et en frappa Richard à la tête et que le sang jaillit jusqu'à terre. Le petit Richard, ainsi blessé, s'avança et prit le roi Charlemagne par le milieu du corps. Ils luttèrent un moment, jusqu'à ce qu'ils tombassent à terre, l'un d'un côté, l'autre de l'autre.

Richard voulait courir sur Charlemagne ; mais Oger et Salomon l'en empêchèrent et dirent à Charlemagne :

— Sire, vous avez mal fait de frapper un prisonnier.

— Certes, dit Richard, messeigneurs, si le roi m'a frappé, c'est un plus grand déshonneur pour lui que pour moi. Il est coutumier de faire de semblables choses, ce n'est pas la première fois et ce ne sera pas la dernière.

Quand Maugis vit que Charlemagne avait frappé Richard, il en fut si irrité qu'un peu plus il aurait frappé le roi avec son bourdon. Mais il réfléchit que s'il le faisait, Richard et lui étaient morts.

Charlemagne, voyant que Richard parlait si hardiment, lui dit :

Que Dieu me confonde si, malgré vos méfaits, vous m'échappez, car vous allez être rapidement pendu.

— Sire, dit Richard, parlez plus poliment, s'il vous plaît ; car je vous verrai écorcher avant que vous ne me voyez pendre. Vous n'auriez pas le cœur de le faire.

— Si vous ne m'échappez pas, vous le serez avant la nuit ; plaît à Dieu que je tienne aussi bien vos autres frères et Maugis, car ils seraient pendus avec vous pour que vous n'ayez point peur.

Richard, ayant écouté Charlemagne, se retira et vit derrière lui Maugis qu'il reconnut bien, appuyé sur son bâton et se tenant coi. Il en fut fort joyeux, car il savait que puisque Maugis était là, il n'avait plus rien à craindre. Il dit alors à Charlemagne :

— Sire, où serai-je pendu ?

— Ce sera au pin de Montfaucon pour que vos frères et Maugis, votre cousin, puissent vous voir !

— Sire, dit Richard, vous n'avez pas raison de faire pendre un homme comme moi ; faites plutôt la paix, vous agirez sagement.

Maugis, ayant entendu tout ce qu'il voulait, retourna sans tarder à Montauban où Renaud et ses frères l'attendaient. Renaud le voyant revenir sans Richard, fut si peiné qu'il se pâma. Allard et Guichard le relevèrent et lui dirent :

— Sire Renaud, beau frère, vous faites comme un enfant, il n'est pas digne de vous d'agir ainsi.

— Taisez-vous, traîtres, dit Renaud, Dieu vous confonde ! car c'est votre faute si le meilleur chevalier du monde est perdu. Si vous l'aviez suivi, il n'aurait pas été pris ; vous n'avez osé le faire et vous ne m'avez pas laissé aller le secourir. Or, nous l'avons perdu ; jamais nous ne le reverrons, car je vois revenir Maugis tout seul, c'est pourquoi je crois que Richard est mort. S'il avait été vivant, Maugis l'aurait amené, car il ne faillit jamais.

Quand Allard et Guichard entendirent ces paroles, il furent si chagrins qu'ils tombèrent pâmés à terre. Revenus à eux, ils menèrent si grand deuil que c'était une pitié de les voir.

Pendant ce temps Maugis arriva. Voyant le désespoir de ses cousins, il en fut très contrarié et dit :

— Qu'avez-vous donc à vous démener ainsi ?

— Hélas ! Maugis, dit Renaud, qu'avez-vous fait de mon frère Richard

— Cousin, dit Maugis, Richard est encore en prison ; mais Charlemagne a dit qu'il le ferait pendre au pin de Montfaucon, car il craint de ne pouvoir le conserver. Voici trente livres de monnaie que le roi m'a données dans sa tente où il m'a fait servir à manger. Or, maintenant, si vous êtes bon chevalier et si vous aimez Richard, il convient de le secourir, car autrement il mourrait et rien au monde ne l'en pourrait garantir

Renaud fut réconforté par ces paroles et s'écria :

— Puisqu'il en est ainsi, que Richard est encore en vie, si je n'avais que moi mes frères et Maugis, je le garderais de mort malgré Charlemagne.

Maugis, sans plus attendre, ôta son chaperon, prit une certaine herbe qu'il mangea et fut bientôt désenflé. Il s'arma aussitôt et se présenta à Renaud. Les frères de Renaud et leurs gens s'armèrent ainsi et se mirent en route pour Montfaucon. Quand ils n'en furent plus qu'à un trait d'arc, Renaud dit à ses gens :

— Si vous m'aimez, il faut sauver mon frère Richard de cette vilaine mort ; autrement si nous ne le ramenons pas, Maugis, moi et mes frères, nous mourrons avec lui.

— Sire, ne craignez rien, nous ferons notre devoir.

— Frère, dit Allard, embusquons-nous ici, car si les Français nous voyaient, ils pourraient tirer avant que nous ne puissions lui venir en aide.

— Frère, dit Renaud, vous parlez bien et sagement.

Ils mirent pied à terre et s'embusquèrent dans le bois de sapins, Renaud à droite, Allard à gauche, ainsi que Guichard et Maugis. Mais ils étaient si fatigués que, bientôt, ils s'endormirent sans plus songer à Richard. Heureusement Dieu le prit en pitié, car autrement il était mort.

Charlemagne, qui était dans sa tente, appela le duc Naimes, Richard de Normandie, et leur dit :

— Seigneurs, je vous prie de me conseiller. Je crains que Renaud ne vienne délivrer Richard : aussi il me faudrait un homme qui ne craignît ni Renaud, ni ses frères, ni Maugis.

Comme le roi parlait ainsi, il aperçut Béranger de Valois, l'appela, et lui dit :

— Béranger, vous êtes un de mes hommes, car vous tenez de moi l'Ecosse et le pays de Galles, vous devez me servir en France. Je vous tiendrai compte de tous vos services à jamais, si vous voulez pendre Richard, le frère de Renaud ; et si Renaud vient pour le secourir je vous prie de maintenir ma querelle.

— Ah ! répondit Béranger, je vois que vous m'aimez bien peu pour me demander de faire une telle chose, qui me ferait blâmer.

Quand Charlemagne vit que Béranger ne voulait pas y consentir il appela le comte Ydelon et lui dit :

— Ydelon, vous êtes mon homme, vous tenez de moi la Bavière et vous devez me servir avec deux mille hommes. Si vous voulez aller pendre Richard, je vous donnerai la ville de Mâcon.

— Je n'en ferai rien, dit le comte Ydelon, et, au contraire, je ferai tout mon possible pour que Richard n'ait aucun mal.

— Retirez-vous de devant moi, lui dit Charlemagne, car vous êtes un mauvais homme !

Et il dit à Richard :

— Par Dieu, Richard, vous serez pendu malgré eux !

Charlemagne appela ensuite Oger-le-Danois et lui dit :

— Oger, vous êtes mon homme, on m'a rapporté que vous m'aviez trahi aux plaines de Vaucouleurs, je verrai si cela est vrai. Si vous voulez pendre Richard, je vous donnerai la ville de Lyon et je vous tiendrai quitte de tous services, vous et vos héritiers.

— Par ma foi, dit Oger, je n'en ferai rien, vous savez que Richard est mon cousin et je défie le premier qui osera mettre la main sur lui.

— Allez, dit Charlemagne et que Dieu vous maudisse. Par ma barbe ! il sera pendu quand même.

Il appela alors l'archevêque Turpin et lui dit :

— Archevêque, je vous ferai pape, si vous voulez pendre Richard.

— Sire, dit l'archevêque, que dites-vous là ? Vous savez bien que je suis prêtre et vous voulez que je pende les gens ? Si je le faisais, je n'aurais plus le droit de dire la messe. D'autre part, vous savez bien que Richard est mon cousin et si j'agissais ainsi avec mes parents, je n'aurais pas raison.

— Que Dieu vous déteste, dit Charlemagne ; vous le laissez plutôt parce qu'il est votre parent que pour Dieu et pour votre messe.

Puis il appela Salomon de Bretagne et lui dit :

— Salomon, vous savez que vous êtes mon homme, vous tenez de moi la Bretagne, et je vous donnerai le duché d'Anjou si vous voulez pendre Richard.

— Sire, répondit Salomon, commandez-moi autre chose, car je ne ferai pas cela et vous affirme que, s'il ne tient qu'à moi, Richard n'aura jamais aucun mal.

— Salomon, vous êtes un traître, puisque vous ne voulez pas faire à ma volonté. Quant à toi, Richard, je veux que tu saches que tu seras pendu en dépit de tes parents.

— Sire, dit Richard, je ne le serai pas.

Charlemagne se tourna vers Roland et lui dit :

— Beau neveu, pendez-le, vous, puisque tous les Français me font défaut. C'est vous qui l'avez pris, c'est à vous de le pendre. Je vous donnerai Cologne sur le Rhin et tant d'autres terres que vous en aurez assez.

— Sire, dit Roland, si je le faisais, je serais un traître, car j'ai promis à Richard, avant de le prendre, de ne lui faire aucun mal ; et si vous le faites mourir, personne n'aura plus jamais confiance en moi. C'est pourquoi je prie les douze pairs de France de ne lui faire aucun mal, car je serais déshonoré ! Je vous promets que si on pend Richard, j'irai me rendre prisonnier à Renaud, et s'il veut me pardonner cette mort, je deviendrai son homme et je lui jurerai de l'aider envers et contre tous, avec trois mille hommes bien montés.

— Neveu, dit Charlemagne, soyez maudit de Dieu.

Quand l'empereur vit qu'il ne pouvait faire à sa volonté, il fut si irrité qu'il ne savait plus que faire. Cependant il se leva et dit :

— Seigneurs, vous savez bien que je suis le fils du roi Pépin et de la reine Berthe. Mon père fut élevé en France. Moi, je partis en Espagne, à Affre sur la mer ; là, je me conduisis si bien, que je fus fait chevalier et conquis Galienne, ma mie, qui abandonna quinze rois couronnés, par amour pour moi, et me suivit en la douce France. Je fus donc couronné roi et épousai Galienne, fort heureux, croyant avoir la paix dans mon royaume. Mais, le jour de mon couronnement, les douze pairs de France convinrent de me faire mourir, le jour de Noël suivant. Mais Notre-Seigneur m'envoya un ange qui me fit dire d'aller muser un peu. Je fis donc cette chose, mais ne savais où me cacher. Dieu m'envoya alors Bassin, un grand larron, qui me fit mettre dans une fosse pendant qu'on décidait ma mort. Bassin me dit tout. Avec son aide, j'ai puni tous mes ennemis, comme vous le savez, et c'est ainsi que je vous punirai. Je vais vous appeler chacun par votre nom et je verrai qui me sera fidèle.

Quand Charlemagne eut dit, il se tourna vers le fils Œdon et lui dit :

— Hector, venez, je vous ai bien honoré et bien nourri. Vous savez que vous tenez Langres de moi. Je vous donnerai le comté de Clermont et Montferrand, si vous voulez pendre ce Richard.

— Sire, dit Hector, vous savez que mon père Œdon tient toute la terre dont vous me parlez, mais que moi je n'ai rien et que je suis le compagnon d'armes de Roland. Quand je tiendrai les terres de mon père, je me soumettrai volontiers à vos ordres.

— Par Saint-Denis de France, dit Charlemagne, allez-y.

— Sire, dit Hector, parlez-vous à bon escient ?

— Oui, répondit Charlemagne.

— Par mon chef, sire, vous ne voudriez pas venir pendre Richard avec moi pour la moitié de votre royaume !



Quand Charlemagne se vit ainsi réprouvé, il prit un bâton et se jeta sur Hector pour le frapper ; mais Hector se tourna et le bâton alla frapper la terre si fort qu'il se brisa en deux.

Les douze pairs, irrités de cette action, sortirent tous de la tente du roi. Charlemagne, en se tournant, vit qu'il ne restait plus personne et dit au duc Naimes :

— Où sont allés les douze pairs ?

— Sire, ils sont sortis avec raison, car il n'appartient pas à un roi tel que vous de frapper ses barons ; et vous en serez blâmé.

Charlemagne, voyant cela, appela Richard de Roland et lui dit :

— Venez ici, Richard ; écoutez-moi bien. Vous savez que vous êtes un de mes hommes que j'aime le plus au monde, mais il faut que vous fassiez ce que je vais vous demander ; il faut que vous alliez pendre Richard, le fils Aymon, au pin de Monfaucon.

— Je le ferai volontiers, répondit Richard de Roland, car je suis votre homme et ne puis rien vous refuser. Mais, par ma foi, sire empereur, si vous voulez que j'aille pendre Richard, vous y viendrez avec moi, ainsi que mille chevaliers bien armés ; alors je le pendrai où il vous plaira et si Renaud et ses frères viennent, je me mettrai devant vous pour vous sauver. Voyez si vous voulez faire ainsi, autrement je n'irai pas !

— Va, malheureux, dit Charlemagne, que Dieu te maudisse !

Le roi appela alors le duc Naimes et lui demanda :

— Quel conseil me donnez-vous ?

— Sire, dit le duc Naimes, voici un bon conseil si vous voulez me croire. Vous savez que Renaud, ses frères et Maugis sont les meilleurs chevaliers de France, d'ailleurs il y a bien assez longtemps que cette guerre dure ; depuis seize ans au moins elle est commencée et plusieurs nobles chevaliers y ont trouvé la mort. S'il vous plaît, vous enverrez dire à Allard, Guichard et Maugis de devenir vos hommes, vous leur rendrez Richard ; et vous ferez Renaud et Allard pairs de France. Quand ils verront que vous leur faites tant d'honneur, ils vous serviront de bon cœur et si bravement que vous leur en saurez gré. Aussi, je vous certifie que vous serez ainsi plus redouté que jamais. Si vous les avez tous, les quatre frères et Maugis, il n'y aura plus personne dans la Chrétienté pour oser avoir la guerre avec vous. Je vous assure, sire, que plus vous continuez la guerre, plus vous perdez. D'autre part, par leur père Aymon, comme vous le savez, ils sont tous de notre maison, et nous ne pouvons les haïr.

— Naimes, dit Charlemagne, je n'en ferai rien, car ils m'ont trop méprisé : aussi je ferai pendre Richard.

— Sire, vous ne le ferez, lui dit le duc Naimes, car il est de notre famille et nous ne pourrions le souffrir. Vous-même vous seriez blâmé, si vous vouliez le faire mourir. Je vous donnerai un meilleur conseil...

— Dites, je le suivrai s'il est bon.

— Sire, puisque vous voulez faire mourir Richard, faites-le mettre dans une prison sous terre, faites-le bien garder et ne lui donnez rien à manger, ainsi il mourra de faim et vous ne serez pas blâmé.

— Naimes, dit Charlemagne, vous vous moquez de moi pour parler ainsi, vous savez bien que Maugis est trop grand enchanteur, car je ne saurais rien faire sans qu'il tire aussitôt Richard de prison.

Oger-le-Danois vint alors et dit au duc Naimes :

— Vous causez trop, laissez faire à Charlemagne ce qu'il lui plaira, car plus vous le prierez, pis il fera ; et il fera la paix quand il ne saura plus rien faire d'autre. Mais je défie qui fera mal à Richard.

Ayant parlé ainsi, Oger sortit de la tente de Charlemagne avec Hector, Richard de Normandie, l'archevêque Turpin, Ydelon de Bavière. Ils firent armer leurs gens ; quand ils furent prêts, ils étaient bien douze mille. Oger dit alors à haute voix :

— Seigneur roi, on verra qui sera assez hardi pour mener pendre Richard, car qui l'y mènera ne reviendra pas sans avoir la tête coupée.

Puis il alla à la tente où était Richard, qui avait les mains et les pieds liés et les yeux bandés. Quand Oger le vit ainsi, il voulut le délivrer ; mais il se ravisa et attendit pour voir ce que ferait le roi. Quand Richard enten-

dit parler Oger, il lui dit en présence du duc Naimes, de Richard de Normandie, d'Ydelon, de l'archevêque Turpin et de Roland, qui survint :

— Beaux seigneurs, je vois bien que si vous pouviez me sauver vous le feriez, je vous remercie ; mais il vaut mieux que je sois mené aux fourches et que je meure seul plutôt que vous soyez inquiété par Charlemagne. Aussi, je vous prie d'aller à lui et de lui dire qu'il fasse de moi ce qu'il voudra, car j'aime mieux mourir rapidement que d'attendre plus longtemps !

Quand Oger entendit ainsi parler Richard, il fut si peiné que peu s'en fallut qu'il ne tombât pâmé à terre. Quand il fut revenu, il dit à Richard, très en colère :

— Que dis-tu, détestable fou ? Veux-tu donc être pendu ? Car si nous rapportions ce que tu dis à Charlemagne, tout l'or du monde ne servirait à rien.

— Peu me chaut, dit Richard, advienne que pourra !

Il se tourna alors vers Roland et lui dit :

— Roland, je vous pardonne, et vous rends ici et devant Dieu la parole que vous m'aviez donnée quand vous m'avez pris au gué de Balançon.

Oger, entendant cela, fut si peiné, qu'il en rageait tout vif, et dit à Roland :

— Sire, ne croyez pas Richard, car il parle comme un homme troublé et non sans cause ; maintenez-lui la foi que vous lui avez promise, vous montrerez ainsi de la loyauté et ce sera un honneur pour vous.

— Oger, dit Roland, ne craignez rien, je ferai à Roland tout ce que je lui ai promis.

Quand Richard entendit ces paroles, il appela Oger et lui dit :

— Beau cousin, pour Dieu, tenez-vous en paix. Jadis j'ai vu ici ce que Maugis savait faire et je ne crois pas qu'il m'ait oublié, car, par la foi que je vous dois, celui qui me mènera au gibet y perdra la tête ainsi que plusieurs autres.

— Cousin, dit Oger, est-il vrai que vous ayez vu Maugis ?

— Oui, sans aucun doute.

— Lors, beau sire, béni soit Dieu de cette nouvelle. Je ne crains plus rien pour Richard, puisque mon cousin le sait.

Alors, les douze pairs de France se rendirent auprès de Charlemagne et lui dirent :

— Sire, nous sommes tous vos hommes, tout ce que nous avons dit et fait était pour voir si nous pouvions obtenir la grâce de notre cousin Richard ; mais puisque cela ne vous plaît pas et que vous voulez qu'il soit pendu, nous ne vous en parlerons plus puisque vous vous fâchez si fort. Envoyez chercher Richard par qui vous voudrez ; il n'aura garde de vous

— Par ma foi, dit Charlemagne, vous faites bien et je vous pardonne.

Alors, il appela Repus de Ripemont et lui dit :

— Repus, si vous voulez pendre Richard, je vous donnerai de grandes terres et vous serez mon chambellan toute votre vie.

— Sire, droit empereur, je suis prêt à faire votre volonté, car Renaud a tué mon oncle au gué de Balançon.

— Vous parlez bien, dit Oger, et vous seriez couard, si vous ne le vengiez pas.

Repus, à ces mots, fut plus rassuré, il s'agenouilla devant Charlemagne, lui baisa les pieds et lui dit :

— Sire, je suis prêt à vous obéir. S'il vous plaît, vous me promettrez que, lorsque j'aurai pendu Richard, aucun des douze pairs de France ne m'en saura mauvais gré.

— Par ma foi ! dit Charlemagne, je le ferai volontiers.

Et il le fit promettre à tous les pairs de France. Quand Repus eut entendu ce serment, il alla s'armer à sa tente et, sur son destrier, revint vers le roi. Quand Charlemagne le vit, il lui dit :

— Repus, prenez avec vous mille chevaliers pour vous garder, et si Renaud ou Maugis viennent, vous les pendrez avec Richard.

— Sire, je ferai votre commandement.





— Par Dieu, Richard, voyez le logis où vous allez être rapidement mis par mes mains

Le roi lui fit livrer Richard. Quand Repus le tint, il se mit en route, fit monter Richard sur un mulet, lui mit une corde au cou et, le menant comme un voleur, passa devant la tente de Charlemagne qui, le voyant, fut fort joyeux et dit à Repus :

— Mon ami, vengez-moi de ce truand !

— Sire, dit Repus, plaît à Dieu que tous les autres fils Aymon fussent à même point que Richard, car je vous vengerai bien, ainsi que moi.

Quand les Français virent mener pendre Richard si vilainement, ils commencèrent à mener si grand deuil que c'était merveille et que jamais plus on n'en vit de pareil.

Repus, bientôt, arriva à Montfaucon ; quand il vit les fourches, il dit à Richard :

— Par Dieu, Richard, voyez le logis où vous allez être rapidement mis par mes mains. Aujourd'hui sera vengée la mort de Fouquet de Morillon, mon oncle, que Renaud a tué au gué de Balançon. Le secours de Maugis ne viendra plus ; et il ne saurait plus empêcher que je vous pende, malgré Renaud et vos frères.

Quand Richard entendit Repus parler si orgueilleusement et vit qu'il était arrivé tout près des fourches sans être secouru, il eut grand peur. Aussi, il se proposa de tenir un peu Repus par des paroles.

— Par Dieu, Repus, ayez pitié de moi, car je ne suis pas homme à être pendu ; mais je dois être délivré par vous et si vous voulez me délivrer, je vous donnerai deux cents marcs d'or et vous ferai grand seigneur.

— Certes, Richard, dit Repus, vous parlez pour rien, car je ne vous laisserais pas pour les dix meilleures villes de France.

— Repus, puisque vous n'avez pas pitié de mon corps, ayez pitié de mon âme. Je vous prie de me faire venir un prêtre pour me confesser.

— Certes, dit Repus, cela me plaît bien.

Alors il fit venir un prêtre, certains disent que ce fut un évêque, pour le confesser ; et il commença à dire plus de péchés qu'il n'en fit jamais en sa vie. Il faisait ainsi pour permettre aux secours d'arriver. Quand Richard vit qu'ils n'arrivaient pas, il se désespéra tout vif et dit à son confesseur.

— Sire, je ne sais plus que dire, donnez-moi l'absolution.

Son confesseur lui donna pénitence, selon le terme de sa vie ; et ensuite la bénédiction ; puis il partit en pleurant.

Quand Repus vit que Richard était confessé, il vint à lui, lui mit la corde au cou et le fit monter à l'échelle. Quand Richard vit que Renaud ne venait point à son secours, il crut alors mourir et dit à Repus :

— Mon ami, je te prie, pour Dieu, laisse-moi dire une prière que j'ai apprise dans mon enfance pour que Dieu ait pitié de mon âme.

— Je ne le ferai pas, dit Repus.

— Si ! dirent ses hommes, car il peut se faire que son âme soit sauvée, vous aurez bien mérité de Dieu.

Repus donna alors répit à Richard. C'était folie ! Richard se tourna vers l'Orient et commença son oraison de bon cœur et avec ferveur, car il croyait bien mourir sans rémission ; il dit de cette manière :

— Glorieux Jésus, par votre nom sanctifié, vous qui avez formé le Ciel, la Terre et tous les éléments, qui êtes allé sur la terre comme un pauvre homme, qui avez sauvé Jonas du ventre du poisson, qui avez ressuscité le ladre à Béthléem, délivré Daniel dans la fosse aux lions, pardonné les péchés en la croix au larron ; vous qui avez pardonné à Marie-Madeleine à la maison de Simon, où elle vous lava les pieds, malgré les murmures de Judas, qui vous embrassa traîtreusement et vous livra aux Juifs, qui vous firent périr ; Sire Dieu, qui avez formé notre père du limon et, après l'avoir animé de la grâce du Saint-Esprit, le mîtes dans votre Paradis, où vous le fîtes jouir de tous les fruits, dont il abusa — et toute l'humanité en a été frappée ; vous qui, par vos souffrances, nous avez délivrés ; Seigneur, Longis vous perça le flanc et le sang qui en sortit lui rendit la vue, ce qui ne vous empêcha pas de remettre tous ses péchés, quand il vous demanda pardon ; vous qui fîtes bâtir une arche à Noé par vos charpentiers pour le sauver — ainsi qu'une paire de chaque bête — en la vallée de Josaphat ; beau sire qui, de cinq pains d'orge et de deux poissons, avez nourri cinq mille hommes — gardez-moi aujourd'hui de mort et de prison et délivrez-moi des mains de Repus de Ripemont, qui me tient dans ses filets.

« Renaud ! mon très cher frère, que n'êtes-vous ici avec mes autres frères et le sage Maugis ! Vous m'avez donc oublié pour me laisser ici où je n'ai plus qu'à me recommander au paradis ?

Richard se mit alors à pleurer et dit à Repus :

— Faites de moi à votre plaisir.

***

Quand Bayard entendit le bruit que faisaient les gens que Repus avait amenés, il vit Renaud endormi ; alors il frappa si fort son écu du pied, qu'il le réveilla.

Renaud, tout effrayé, se leva immédiatement et, regardant vers Montfaucon, vit que son frère était déjà sur l'échelle. Il ne fit alors aucun retard et monta sur Bayard. Allard, Guichard et Maugis s'éveillèrent au bruit que faisait Bayard. Quand ils furent tous éveillés, Maugis dit à son cheval :

— Soyez maudite, mauvaise bête que vous êtes, et qui m'avez laissé dormir !

Puis il l'enfourcha et rejoignit Renaud.

Quand Repus de Ripemont, qui voulait étrangler Richard, vit arriver Allard, Guichard, Renaud et Maugis, il fut si étonné qu'il ne sut plus que faire.

— Richard, dit-il, vous voilà délivré, car voici Renaud et Maugis qui viennent vous secourir ; aussi je vous prie d'avoir



Bayard réveille Renaud.

pitié de moi, car ce que j'en ai fait de vous amener ici, c'était pour faire cesser les contestations du roi avec les douze pairs de France. Je savais bien que vous seriez secouru par vos frères et Maugis.

— Repus, dit Richard, ne vous moquez pas de moi ; car vous n'y gagnerez rien à gaber ainsi.

— Par ma foi, je ne me moque pas, mais dis la vérité ; voyez-les, ils ne sont plus qu'à un trait d'arc d'ici ; je ne veux vous faire aucun mal, descendez de l'échelle et ayez pitié de moi, je vous en supplie, par Dieu !

Richard fut très étonné quand il entendit Repus lui parler ainsi ; et voyant arriver Renaud, il dit à Repus :

— Renaud ne sera pas mon frère s'il ne vous pend à ces fourches où vous vouliez me pendre.

Comme Richard parlait à Repus, Renaud arriva et entendit ce qu'ils disaient ; aussi cria-t-il :

— Si Dieu m'aide, Repus, vous êtes mort, car vous êtes un mauvais homme et, pour votre méchanceté, je vous pendrai moi-même aux fourches que voici. Vous y remplacerez Richard, et toute la force de Charlemagne ne pourrait vous en garantir.

Maugis, lui aussi, était arrivé et disait :

— Repus, mauvais traître, vous avez toujours mal agi avec nous, aussi je n'irai pas vous chercher plus loin.

Alors il leva sa lance pour le frapper.

— Ne le touche pas, lui cria Renaud, car je veux le tuer moi-même pour venger mon frère Richard.

Il prit alors sa lance et en frappa si durement Repus qu'il l'étendit mort à ses pieds au bas de l'échelle.

— Attention, mes frères, leur cria-t-il, que personne ne nous échappe !

Puis Renaud mit pied à terre, monta à l'échelle, prit Richard dans ses bras, le descendit, lui délia les pieds et les mains et l'embrassa sur la bouche en disant :

— Comment allez-vous ? N'êtes-vous point mal à l'aise ?

— Frère, dit Richard, je n'ai aucun mal : mais faites-moi armer, je vous prie.

— Par Saint-Jean ! dit Renaud, vous allez l'être immédiatement.

Il fit alors désarmer Repus et arma Richard, le fit monter sur son cheval, lui donna son écu, sa bannière, et quand Richard fut bien appareillé, Renaud prit la corde que Repus lui avait mise au cou, la mit au cou

Repus pendu à la place de Richard.

de Repus, monta à l'échelle, la tira et le pendit à la place de Richard, avec quinze autres de ses hommes.

— Ceux-là monteront la garde pour vous, dit-il à Richard.

Quand ce fut terminé, Maugis vint à Renaud et lui dit :

— Cousin, qui vous a donc éveillé si bien à point ?

— Cousin, c'est Bayard, mon gentil cheval.

— Ah ! père glorieux, dit alors Maugis, soyez béni d'avoir créé un tel cheval, car ce n'est pas la première bonté qu'il nous fait et ce ne sera sans doute pas la dernière.

— Tous allèrent alors embrasser Bayard.

— Messeigneurs, dit Renaud, qu'allons-nous faire maintenant ? Nous avons sauvé Richard, et il me semble que nous devons retourner à Montauban tranquilliser dame Claire et mes deux enfants. Nous mangerons, nous dormirons à notre aise, car nous en avons bien besoin ; nous jugerons ensuite le roi Yon, qui nous a trahis, et demain nous attaquerons Charlemagne que nous n'aimons guère. Nous laisserons cinq cents hommes à Montauban, autant à Montbandel, qui viendront nous secourir si nous en avons besoin.

— Nous ne le ferons pas, frère, dit Richard, car vous ne savez pas comme les Français m'ont pris en pitié : aussi je vous prie de bien aimer Oger, Roland, le fils Œdon, Hector, Richard de Normandie, Ydelon, Salomon de Bretagne et Olivier de Vienne ; ils ont tous pris mes intérêts contre Charlemagne, car ils croyaient que Repus me pendrait et que je me trouverais sans secours. Si vous le voulez, j'irai montrer à mes parents que je suis encore en vie, ce dont ils seront fort contents.

— Oger, dit Renaud, a agi comme un bon parent, car on doit aimer les siens et les aider.

Il dit ensuite à Richard :

— Frère, le soleil baisse, je crains pour vous, si vous voulez y aller, menez avec vous quatre cents chevaliers bien montés, embusqués auprès de vous. Je serai ici avec gens, emportez mon bon cor, si vous avez besoin d'aide, sonnez-en et je vous irai incontinent secourir.

Alors il donna son cor à son frère Richard, qui s'en alla à l'avance de Charlemagne portant la bannière de Repus.

***

Charlemagne était avec ses gens devant sa tente quand il vit arriver la bannière de Repus. Oger, voyant venir Richard et le prenant pour Repus, pensa qu'il venait de pendre Richard. Sa douleur fut si grande qu'il tomba pâmé à terre et dit :

— Hélas ! Nous avons perdu Richard à tout jamais. Renaud et Maugis l'ont bien trahi. Ah ! Richard, vous avez bien peu d'amis !

Alors il courut sur Richard pensant que c'était Repus.

Quand Charlemagne vit qu'Oger-le-Danois allait sur Repus, il dit à ses gens :

— Allez après, mes barons, on verra quels sont mes amis ! Je vois venir Repus, qui m'a bien servi, car il m'a délivré de Richard et maintenant Oger veut le tuer ; mais si je puis le tenir, j'en ferai telle justice qu'il en sera longtemps parlé.

Alors Français et Bourguignons, accompagnés de Charlemagne lui-même, poursuivirent Oger. Mais il était déjà bien loin et criait :

— Repus, vous êtes mort, je vous récompenserai de ce que vous avez fait à mon cousin et je vous promets que Charlemagne vous en voudra !

Quand Richard entendit Oger parler ainsi, il dit :

— Ayez pitié de moi, beau cousin, car je suis Richard et non Repus que Renaud a pendu à ma place ; c'est pour cela que je suis venu me montrer à vous et à mes autres parents, sachant que vous en seriez heureux.

— Vous mentez, traître, dit Oger ; Repus de Ripemont, vous ne m'échapperez pas !

Richard lui dit :

— Cousin, ne me reconnaissez-vous pas ?



— Non, dit Oger, car vous portez les armes et la bannière de Repus.

— Je l'ai fait, dit Richard, pour ne pas être reconnu.

— Je veux vous voir à découvert, autrement je ne le croirai pas.

Richard leva son casque et découvrit son visage. Quand Oger le vit, il fut joyeux et lui demanda, après l'avoir embrassé plusieurs fois :

— Cousin, qu'avez-vous fait de Repus, le mauvais traître ?

— Par ma foi, dit Richard, il est évêque des champs, car mon frère Renaud l'a pendu et n'a pas voulu que personne d'autre que lui y mît la main.

— Par ma foi, dit Oger, il a bien fait ; mais gardez-vous, voici Charlemagne.

Oger s'en retourna et le roi lui dit :

— Pourquoi allez-vous vers Repus avant moi ?

— Sire, si vous n'aviez pas été si près de moi, je lui aurais tranché la tête ; mais je n'ose, pour l'amour de vous, car je vous assure qu'il n'aura aucun mal.

Charlemagne lui dit :

— Je le défendrai contre tous vos hommes.

Alors, il piqua son cheval et courut vers Richard, croyant que c'était Repus de Ripemont. Il lui dit :

— Venez, mon ami Repus, et n'ayez peur de rien, car je saurai vous défendre contre tous.

Quand Richard entendit Charlemagne parler ainsi, il lui dit :

— Je ne suis pas le traître Repus, mais Richard le fils Aymon, que vous avez frappé ce matin sur la tête en me faisant grand mal : c'est pourquoi mon frère Renaud a pendu Repus au lieu où il voulait me pendre, avec quinze de ses compagnons, pour lui tenir compagnie. Or, prenez garde à moi, je vous défie.

Quand Charlemagne entendit ces paroles, il fut plus irrité qu'on ne pouvait l'être et piqua son cheval contre Richard. Ils se donnèrent de si grands coups sur leurs écus, qu'ils firent voler leurs lances en pièces ; puis, quand elles furent brisées, ils se frappèrent avec leurs écus si durement que le plus fort en abandonna les étriers. Charlemagne resta en selle, mais Richard tomba à terre. Quand il se vit ainsi, il fut si irrité, qu'il se releva vite, mit la main à son épée et en frappa un si grand coup sur le casque de Charlemagne qu'il l'étourdit : l'épée glissa et vint tomber sur l'échine du cheval, tellement qu'elle le fendit en deux et que le roi tomba à terre. Mais il se releva promptement et frappa Richard sur son casque, avec tant de force qu'il le fit chanceler. Alors commença un combat terrible. Quand ils eurent lutté un bon moment, Charlemagne commença à crier : *Montjoie-Saint-Denis !* L'entendant crier, Richard se retira en arrière, prit son cor, et en sonna si fort que ses frères l'entendirent ; ils piquèrent alors leurs chevaux et vinrent le secourir.

— Seigneurs, dit alors Maugis, je crois bien que Richard est pris ; or, nous mourrons tous pour l'avoir.

Quand ils furent arrivés, Renaud cria :

— *Montauban !* Allard : *Paraveine !* Guichard : *Balançon !* Richard : *Dordonne !*

Alors Maugis courut sur un chevalier appelé Mangeon, autrement Sanson, seigneur de Pierrefite, et le frappa si durement qu'il l'abattit mort. Renaud en frappa un autre de telle manière qu'il lui passa sa lance au travers du corps. Guichard en frappa un autre si durement de son épée qu'il le fendit de part en part. Allard frappa le troisième si durement sur le casque qu'il l'étendit mort à ses pieds. Alors il courut sur un chevalier très riche et ils se donnèrent de si grands coups que tous deux tombèrent à terre, quand Renaud arriva et fit tant que le chevalier, nommé Hugue d'Allemagne, fut fait prisonnier et emmené à Montauban.

Quand Renaud vit que le soleil commençait à baisser et que la nuit approchait, il craignit pour ses frères et dit :

— Glorieux Dieu, par ta rédemption et ta pitié, garde-moi aujourd'hui, ainsi que mes frères, de mort et de prison, car la nuit me fait peur.

Comme il disait ces mots, Charlemagne arriva sur lui. Ils se combat-

tirent avec tant de furie qu'ils firent voler leurs lances en morceaux et que tous deux tombèrent à terre. Ils se relevèrent promptement et chacun d'eux mit l'épée à la main. Le roi se mit à crier : *Montjoie Saint-Denis !* et dit ensuite :

— Si je suis outragé par un chevalier, je ne suis plus digne d'être roi ni de porter la couronne.

Quand Renaud vit que c'était Charlemagne, il dit :

— Hélas ! qu'ai-je fait ? C'est le roi contre qui j'ai jouté. Il y a au moins quinze ans que je ne lui ai parlé, mais je le ferai maintenant, quand je devrais en mourir ou y perdre le poing. Qu'il fasse de moi ce qu'il voudra !

Il s'avança alors vers Charlemagne, se mit à genoux devant lui et dit :

— Sire, pour Dieu merci, donnez-moi trêve jusqu'à ce que je vous ai causé.

— Volontiers, dit Charlemagne, je ne sais qui vous êtes, mais vous joutez vraiment bien.

— Je vous remercie humblement, sire, sachez que je suis Renaud, le fils Aymon ; et, par Notre-Seigneur qui est mort en la croix, je vous demande pardon, ayez pitié de moi, et de mes frères. Vous savez que je suis votre homme, vous m'avez déshérité, chassé de votre terre et de la mienne, il y a environ quinze ans — ce qui a causé la mort de tant de chevaliers et autres gens que je ne saurais en dire le nombre. Vous voyez bien qu'il faut avoir un cœur de pierre pour ne pas avoir pitié. Ce n'est point la crainte de la mort qui me fait parler ainsi, mais c'est pour avoir seulement votre amitié. Sire, accordez-nous la paix, nous deviendrons vos hommes pour toujours ; nous vous jurerons foi et loyauté, je vous donnerai Montauban et Bayard, mon bon cheval, qui est la chose que j'aime le plus au monde après mes frères et Maugis, car il n'y a pas tel cheval que lui. Si vous voulez, je ferai encore plus : pour que vous nous pardonniez, je sortirai de France pour toujours et j'irai au Saint-Sépulcre en souvenir de vous. Maugis et moi, nous ne reviendrons jamais en France et ferons la guerre contre les Turcs.

Charlemagne, après avoir écouté Renaud, lui répondit :

— Vous parlez pour rien ; vous avez fait une trop grande folie de me parler comme vous avez eu la hardiesse de le faire et de tuer mon neveu Berthelot que j'aimais tant. Maintenant, vous venez me parler de paix et me demander grâce ; or, vous n'aurez jamais la paix avec moi, si vous ne m'accordez ce que je vous dirai.

— Sire, dit Renaud, que voulez-vous de moi, dites-le, je vous en prie ?

— Volontiers, si vous voulez vous réconcilier avec moi, je vous rendrai votre héritage et beaucoup de mon bien ; mais donnez-moi Maugis pour en faire à ma volonté, car je le hais plus que personne au monde.

— Sire, dit Renaud, si vous le donnais, qu'en feriez-vous ?

— Renaud, dit Charlemagne, je vous promets que je le ferais traîner à la queue d'un cheval dans Paris et que je lui ferais briser tous les membres l'un après l'autre. Puis je le ferais brûler et jeter la cendre au vent. Quand il aura été ainsi traité, qu'il fasse de ses enchantements ce qu'il voudra, je lui pardonnerai !

— Sire, répondit Renaud, feriez-vous comme vous le dites ?

— Oui, par ma foi, répondit Charlemagne.

— Empereur, acceptez-vous des villes, des châteaux, de l'or, de l'argent pour la rançon de Maugis ?

— Certes non, par ma foi !

— Sire, en ce cas, nous ne serons jamais d'accord. Même si vous aviez mes frères en prison et que vous vouliez les faire pendre, je ne vous livrerais pas Maugis pour les délivrer.

— Taisez-vous, gardez-vous de moi, jamais nous ne ferons accord autrement !

— Seigneur, j'en suis peiné, car nous ne sommes pas gens à être repoussés ainsi ; si vous m'attaquez, je me défendrai, et Notre-Seigneur me fera la grâce que je ne sois pas pris par vous.

Quand Charlemagne entendit cela, il fut très irrité et courut sur Renaud. Renaud lui dit alors, le voyant arriver :

— Sire, par Dieu merci, ne souffrez pas que je mette la main sur vous, car si je me laissais tuer par vous, je serais vil et méchant.

— Vassal, dit Charlemagne, tout cela ne vaut rien, défendez-vous.

Alors il le frappa de *Joyeuse*, son épée, sur le casque, le coup tomba sur l'écu et en coupa un grand quartier. Quand Renaud sentit le coup que le roi lui avait porté, il s'empara du roi, le prit par les reins, à la mode des luttes, car il ne voulait pas le frapper de son épée *Flamberge*, le prit et le chargea sur le cou de Bayard, sans lui faire aucun mal. Quand Charlemagne se vit ainsi, il commença à crier tant qu'il put : *Montjoie Saint-Denis !* et à dire :

— Ah ! beau neveu Roland, où êtes-vous ? Olivier de Vienne et vous, duc Naimes, et vous aussi archevêque Turpin qui me laissez ainsi emmener, si vous le faites, ce sera une honte pour vous.

Renaud, entendant Charlemagne, cria son enseigne, lui aussi, et dit :

— Ah ! mes frères ! et vous, cousin Maugis, venez à mon secours, car j'ai fait un tel prisonnier qui si nous pouvons l'emmener, nous aurons paix en France.

Alors les nobles pairs de France, comme Roland, Olivier et les autres, vinrent au secours de Charlemagne. Les frères de Renaud et Maugis vinrent d'autre part, avec quatre cents chevaliers bien armés. Quand tous furent assemblés d'un côté et de l'autre, il y eut un combat terrible, ils se tuaient les uns les autres comme des bêtes.

Quand Roland fut arrivé dans la mêlée, il courut sur Renaud et lui donna un si grand coup sur le casque qu'il l'étourdit tout à fait et lui dit :

— Vassal, vous avez eu tort de penser emmener le roi de cette manière, vous savez que c'est un trop pesant fardeau ainsi chargé, vous le laisserez avant de m'échapper.

Quand Renaud se vit ainsi attaqué et sentit le grand coup que Roland lui avait donné, il fut très en colère et mit l'épée à la main, quoique Charlemagne fût devant lui, sur le cou de son cheval.

Il alla vers Roland et lui dit :

— Seigneur Roland, venez donc, vous verrez combien mon épée est tranchante.

Quand Roland l'entendit, il vint à lui et Renaud, le voyant venir, abandonna le roi Charlemagne pour courir à lui. Un combat terrible commença alors. Mais bientôt arrivèrent Allard, Guichard et le petit Richard, qui donnèrent tant de peine à Roland qu'il fut obligé de prendre la fuite.

Quand Renaud s'aperçut que Roland et Charlemagne s'étaient sauvés, il en fut bien fâché et dit à ses frères :

— Mes frères, vous avez mal travaillé ; si vous aviez été avec moi, nous aurions mieux fait, car nous aurions pris Charlemagne, que nous aurions emmené à Montauban.

— Sire, répondirent les frères, nous en sommes bien fâchés, mais nous avons eu tant à faire, autre part, que nous avons eu peine à échapper. Faites sonner la trompe pour rallier nos gens, à cause de la nuit qui approche ; nous avons plus gagné que perdu : rentrons à Montauban !

Renaud, qui était sage, fit ce que ses frères et Maugis lui conseillaient.

Quand Charlemagne vit que Renaud avait retiré sa bannière, il en fut très joyeux ; il fit sonner la retraite et rentra à Balançon. Quand il eut mis pied à terre, il dit à ses gens :

— Par ma foi, je crains pour nous, car Renaud nous à mis en fuite.

— Sire, dit Roland, ne vous inquiétez pas, nous ne sommes pas déshonorés, mais vous avez fait une grande folie en allant jouter contre lui, car si vous aviez été pris ou tué, c'était la fin de vous.



C'était une pitié de voir comme ils massacrèrent les gens.

CHAPITRE XIV

Comment, après que Renaud, ses frères et Maugis eurent battu Charlemagne en revenant de Montfaucon, où ils étaient allés secourir Richard qu'on devait pendre, ils vinrent abattre le pavillion de l'empereur et emportèrent l'aigle d'or qui était dessus. Le roi fut si contrarié, qu'il voulut rendre sa couronne à ses barons, disant qu'il ne voulait plus être roi, car ils lui avaient manqué. Il leur dit d'en couronner Renaud et d'en faire leur roi, vu qu'ils l'aimaient beaucoup plus que lui. Olivier dit alors au roi de reprendre la couronne, qu'il lui donnerait Maugis qui avait été pris en train de piller la tente. Quand Charlemagne entendit cela, il reprit sa couronne et fut très joyeux de la prise de Maugis qu'il détestait.

Or, dit le conte, Renaud voyant que Charlemagne retournait vers son armée, fit chevaucher sa bannière et rallia ses gens. Quand ils eurent monté le puits de Montfaucon, il les appela et leur dit :

— Mes amis, mettez-vous en ordre et rentrez à Montauban. Moi, mes frères et Maugis, nous resterons derrière, car j'ai peur que les Français, pour se venger, ne nous viennent attaquer. Et s'ils nous suivent, nous résisterons mieux que nos gens. Je ne voudrais pas, pour rien, que Roland et Olivier se moquent de nous et qu'ils nous trouvent en désordre.

— Par ma foi, dit Allard, frère, vous parlez sagement.

Leurs gens se mirent alors en ordre ; quant à eux, ils demeurèrent derrière. Quand la plus grande partie fut passée, Renaud prit trois mille hommes des meilleurs et dit aux autres :

— Rentrez à Montauban, car je veux attaquer le roi Charlemagne dans sa tente et je veux lui montrer, à lui et à ses gens, ce que je sais faire et que je suis homme à l'aller chercher.

Alors, ils passèrent le gué de Balançon et arrivèrent à l'armée du roi et le trouvèrent fort en colère d'avoir perdu du terrain. Quand Renaud vit la tente de Charlemagne, il dit à ses gens et à ses frères :

— Je vous prie de gouverner sagement.

— Sire, dit Richard, qui veut augmenter de valeur ne doit pas y regarder de si près, mais doit chercher à conquérir honneur et prix.

Richard mit alors la main à son épée, piqua son cheval et courut à la tente du roi. Il coupa les cordes et fit tomber la tente à terre, ainsi que l'aigle d'or fin massif, de grande valeur, qui était dessus. Quand Renaud vit cela, il appela Maugis et lui dit :

— Cousin, arrivez, et aidez-moi à emporter ce gain.

— Sire, volontiers !

Ils descendirent à terre, prirent l'aigle d'or et dirent à leurs gens :

— Messeigneurs, songez à vous défendre : qui commence le jeu doit le mener jusqu'au bout.

Bientôt, on vit les gens de Charlemagne s'armer, sortir de leur tente et courir sur les fils Aymon ; et c'était une pitié que de voir comme ils massacraient les gens.

Quand Maugis entendit le roi, il dit :

— Par ma tête, sire empereur, depuis fort longtemps vous nous persécutez ; mais, à cette heure, vous payerez cher votre venue en Gascogne, ainsi que la mort de mon feu père, le duc Beuves d'Aigremont, car je vous donnerai un tel coup que plus jamais vous ne ferez la guerre à personne.

Alors il jeta sa lance pour frapper le roi à la poitrine ; mais le roi évita le coup, en se retournant un peu vite, et la lance entra d'au moins deux pieds dans le lit du roi.

Quand Charlemagne vit cela, il eut grand peur, et commença à crier : *Montjoie Saint-Denis !* puis il dit :

— Ah ! beau neveu Roland, où êtes vous ?

Quand Maugis entendit le roi, il regarda autour de lui et ne vit pas Renaud et ses frères, car ils étaient retournés.

Maugis était resté trop longtemps dans l'armée de Charlemagne, car Renaud avait déjà passé Balançon. Roland et Olivier, fort effrayés, étaient arrivés aux cris du roi. Quand Maugis les vit venir, il ne resta pas davantage et partit pour rejoindre Renaud. Quand il eut dépassé Balançon, il rencontra une grande compagnie de gens de Charlemagne qui venait à lui. Il en frappa un si durement qu'il renversa l'homme et le cheval par terre ; puis il frappa le fils Millon de Piulle, tellement qu'il lui faussa l'écu et l'abattit à terre, blessé à mort. Puis il cria : *Montauban !* et dit :

— Ah ! beau cousin Renaud, où êtes-vous ? Secourez-moi ! car si vous perdez, vous en aurez dommage !

Mais, à ce moment, il vit bien que Renaud était parti. Cependant, Olivier arriva à travers la mêlée et le frappa si durement qu'il lui mit le haubert en pièces, lui fit une grande blessure dans la poitrine et le renversa à terre. Il se releva vivement et mit l'épée à la main. La nuit était si obscure que l'un ne pouvait voir l'autre. Olivier, voyant que Maugis se défendait bien, lui dit :

— Je ne sais qui tu es, chevalier ; mais si tu ne te rends à moi, je te trancherai la tête, sans nul doute.

— Comment te nommes-tu ? dit Maugis ; car si tu es un homme de bien, je me rendrai à toi, autrement non.

— Chevalier, j'ai nom Olivier de Vienne.

Quand Maugis l'entendit, il le reconnut et lui dit :

— Ah ! gentil chevalier Olivier, je me rends à vous, sur votre loyauté, mais à condition que vous ne me rendiez pas à Charlemagne, car si vous le faites, je suis mort : il me ferait périr comme un voleur.

— Par ma foi, je ne le ferai pas, car je n'oserais vous cacher à Charlemagne. Mais rendez-vous, et je vous promets de vous aider de tout mon pouvoir à vous réconcilier avec Charlemagne.

— Sire, dit Maugis, je me rends à vous sur votre loyauté.

Et il lui donna son épée.

Olivier la prit et le fit monter sur un petit cheval pour l'emmener à la tente de Charlemagne, où ils ne le trouvèrent pas, car il en était parti comme vous le savez. Quand Olivier vit qu'il ne trouvait pas Charlemagne, il eut grand peur que Maugis ne lui échappât par ses enchantements et lui dit :





Renaud emportant l'aigle d'or fin massif de Charlemagne.

— Maugis, vous savez que je vous ai pris par armes et que vous êtes mon prisonnier. Je veux que vous me juriez de ne pas sortir d'ici sans mon autorisation.

— Volontiers, dit Maugis.

Et il lui promit ce qu'il voulait. Quand Olivier eut reçu le serment de Maugis, il le fit désarmer et bander sa plaie. Puis il le fit couvrir d'un manteau et coucher dans un lit.

Durant ce temps, Renaud et ses frères, emportant leur butin, faisaient diligence. Renaud leur dit :

— Seigneurs, songeons à nous en aller, car il ne pourrait rien résulter de bon si nous restions ici.

Ils se retirèrent alors. Comme ils allaient ainsi, Richard dit à Renaud :

— Nous avons fait là joli butin, Dieu merci ! et Charlemagne en sera longtemps encore courroucé.

— Certes, dit Renaud, beau frère, vous dites vrai.

— Par Dieu ! dit Allard, où donc est allé Maugis ?

— Frère, dit Richard, ne craignez rien pour Maugis, car je crois qu'il est allé à Montauban.

— Certes, et que Dieu le conduise ! car c'est un très noble et très bon chevalier et je ne voudrais pas pour tout l'or du monde qu'il fût pris.

***

Charlemagne, quand il fut désarmé, se pâma de douleur d'avoir été dévalisé. Dès qu'il fut revenu de sa pamoison, il appela le duc Naimes, l'archevêque Turpin, Escouf, le fils Œdon, Salomon de Bretagne, Richard de Normandie, le comte Guimard, Oger-le-Danois, et tous les grands barons de France. Quand ils furent tous réunis, le roi commença à se plaindre en ces termes :

— Seigneurs, vous êtes mes vassaux depuis cinquante ans ; nul homme vivant ne vous a rien enlevé du vôtre et aucun de vos voisins n'ose rien vous demander. Or, est-ce parce que je suis vieux que je ne suis plus que la moitié d'un homme et non plus comme je voudrais être. Or, je ne puis être roi sans vous ; quand vous me manquez, je ne suis pas roi. Vous savez que vous m'avez abandonné par amour pour Renaud et j'en suis peiné avec raison, car il m'a pris au pied levé et m'a chassé hors du camp. Je suis plus qu'enragé de ce que vous m'ayez tourné le dos pour Renaud. Puisqu'il en est ainsi, je ne veux plus vivre ni être roi. Je vous rends la couronne, donnez-là à Renaud quand vous voudrez et faites-le roi de France, car je ne veux plus être votre souverain.

Quand les douze pairs de France et les autres barons entendirent Charlemagne parler si tristement, ils furent si étonnés que pas un, même le plus hardi, n'osa dire un seul mot et qu'ils se regardèrent l'un l'autre avec beaucoup de honte. Le duc Naimes, entendant les paroles du roi, s'avança et dit :

— Sire Empereur, à Dieu ne plaise que vous ne fassiez ce que vous dites, car ce serait une grande honte à vous et à nous. Je vois bien que vous nous méprisez d'avoir épargné Renaud. Mais ce que nous avons fait n'est point en mal, mais de bonne part, car nous pensions faire cesser une guerre qui a duré si longtemps et dont tant d'hommes sont morts ; mais nous voyons que vous ne voulez pas faire la paix avec les fils Aymon. Reprenez votre couronne et ne soyez pas si irrité contre nous. Tous, nous promettons de vous servir loyalement : nous prendrons Montauban avant un mois ou nous y mourrons tous ; et qui voudra, à l'avenir, épargner les fils Aymon, sera tué par nous.

— Laissez tout ceci en paix, dit Charlemagne, je vous dis pour vrai que je ne serai plus votre roi si vous ne me rendez pas Renaud ou Maugis, le mauvais larron qui m'a tant de fois raillé.

Ayant ainsi causé, Charlemagne rentra dans sa tente fort irrité. Au même moment, arriva Olivier qui fut fort étonné et dit à Charlemagne :

— Sire, de quoi êtes-vous donc si courroucé ?

— Par ma foi, dit le duc Naimes, il nous a tous diffamés, car il a quitté son royaume et sa couronne.

— Sire, dit Olivier, ne le faites pas, s'il vous plaît. Reprenez votre couronne, soyez seigneur et châtiez qui ne vous obéira pas de telle façon que l'on prenne exemple.

— Olivier, dit Charlemagne, vous parlez pour rien, car je n'en ferai rien que je n'ai Renaud ou Maugis, morts ou vifs.

— Sire, pardonnez-nous donc, et je vous donnerai Maugis dans l'instant.

— Seigneur Olivier, dit Charlemagne, je ne suis pas un enfant dont on puisse se moquer. Je sais que Maugis ne vous redoute point.

— Sire, si vous nous promettez de reprendre votre couronne et de nous laisser nos droits, je vous l'amènerai à présent.

— Par ma foi, s'il en est ainsi, je ferai ce que vous voudrez. Si vous me donnez Maugis pour en faire à ma volonté, car je le hais plus que personne, je vous donnerai autant de terres pour que vous soyez aussi contents de moi que moi de vous. Si Maugis n'était plus, les quatre fils Aymon ne pourraient me résister, car si je les tenais en prison, j'en ferais à ma volonté.

— Sire, dit Olivier, je vais bientôt vous l'amener.

Il alla à sa tente avec Roland et beaucoup d'autres chevaliers.

— Maugis, dit-il, il vous convient de venir devant Charlemagne.

— Olivier, dit Maugis, vous m'avez trahi : mais je sais bien que le roi sera plus honnête que vous, car il ne me fera nul mal. Allons, par Dieu, quand il vous plaira !

Lorsqu'ils furent arrivés à la tente du roi, Olivier lui dit :

— Sire, vous m'avez affirmé que si je vous donnais Maugis, vous reprendriez votre couronne et que vous vous maintiendriez comme au temps passé ?

— Certes, dit Charlemagne, c'est la vérité, et si vous me tenez ce que vous m'avez promis, je ferai de même.

— Or, tenez, sire : voici Maugis que je vous donne pour en faire à votre volonté.

Quand le roi Charlemagne vit Maugis, il fut plus joyeux que personne ne pouvait l'être, et il dit :

— Ma foi, j'ai une partie de mes désirs. Or, faux larron, je te tiens : je te ferai payer ton orgueil quand tu emportas l'aigle d'or et tous les tours et les larcins que tu m'a faits en ta vie, car tu m'as irrité souvent, ce dont tu vas être payé.

— Sire, dit Maugis, vous ferez de moi ce qu'il vous plaira, car je suis entre vos mains. Mais je vous donne un bon conseil : relâchez-moi et faites la paix avec Renaud et ses frères, car vous ne gagnerez rien à ma mort, car j'ai des cousins qui sauront bien me venger par les armes. Si vous faites ce que je vous dis, vous aurez avec vous la fleur de toute la chevalerie du monde.

— Ah ! larron, dit Charlemagne, tu as peur ! Certes, tu parles pour rien.

— Sire, dit Maugis, vous ferez de moi ce qu'il vous plaira, car je suis faible, puisque je suis entre vos mains. Quand vous m'aurez mis à mort, vous ne pourrez plus me rien faire, et vous serez courroucé contre moi avant qu'il soit vingt-quatre heures.

— Ribaud, ne parle pas si rudement et tu seras sage, car si je le puis, tu auras une mauvaise nuit avant de m'échapper ; tes mauvais cousins ne pourront te garantir de mort et toi-même tu ne pourras te sauver malgré tes enchantements.

Maintenant, revenons à Renaud.

Quand Renaud et ses frères eurent quitté l'armée de Charlemagne, ils rentrèrent à Montauban avec tous leurs gens. Quand la dame sut que son seigneur arrivait, elle vint à sa rencontre et lui dit :

— Sire, soyez le bienvenu ; avez-vous délivré Richard ?

— Oui, sûrement, dit Renaud, par Dieu merci !

— Dieu soit loué ! répondit la dame.

Puis elle alla à Richard et l'embrassa tendrement plus de dix fois. Il y eut alors une grande fête. Quand elle fut terminée, Renaud demanda des nouvelles de son cousin. La dame répondit :

— Nenni ! par ma foi, je n'en ai pas.

Quand il entendit cela, Renaud fut fort effrayé, il se retourna vers ses frères et leur dit :

— Mes frères, je vous prie de vous informer, incontinent, si Maugis est rentré et de l'aller chercher dans son logis, car peut-être est-il allé se désarmer ?

Immédiatement, Guichard et Richard y allèrent et demandèrent à deux de ses gens, qui dirent ne l'avoir pas vu depuis qu'il était parti avec eux. Ils retournèrent très peinés vers leur frère et lui dirent qu'ils ne l'avaient pas trouvé. Renaud, alors, mena un plus grand deuil que si tous ses frères avaient été morts. Richard, Guichard et Allard, eux aussi, étaient chagrins, et s'arrachaient les cheveux, se griffaient le visage âprement.

Quand la bonne dame vit la peine de Renaud, son mari, et de ses frères, elle tomba pâmée à terre. Je vous promets que ce fut une grande tristesse. Il n'y eut cœur si dur qui ne pleurait.

Après que Renaud se fut bien désolé, il se remit un peu et dit :

— Ah ! mon cousin Maugis, vous nous avez quittés ; qu'allons-nous faire, maintenant que nous vous avons perdu ?

Puis, après un moment, il dit à ses gens :

— Seigneurs, je vous invite à cesser vos regrets, car ce n'est pas là le remède à apporter. Il faut aller au bois de la Serpente pour parler à l'abbé de Saint-Ladre. Il saura peut-être quelque chose de Maugis. Je pense qu'avant vingt-quatre heures, je serai renseigné. Adieu, mes frères.

— Vous parlez sagement, lui dit Allard ; mais nous irons avec vous pour vous garder.

— Certes, répondit Renaud, vous n'y viendrez pas.

Alors, il se rendit à sa chambre, se fit armer, monta sur son bon cheval Bayard et, l'écu au cou, la lance au poing, sortit de Montauban. Quand il eut traversé le gué de Balançon, il trouva deux pages qui venaient abreuver des chevaux de l'armée de Charlemagne ; lorsqu'ils virent Renaud qui était si grand et tout seul, ils lui dirent :

— Vassal, qui êtes-vous, qui êtes si grand et semblez un homme de bien ?

— Enfants, dit Renaud, je suis des gens de Repus, qui ont échappé quand les fils Aymon l'ont pendu à Montfaucon.

Puis, il ajouta :

— Et que fait le vaillant roi Charlemagne ? Est-il prêt à se mettre à table ?

— Sire, dirent les pages, Charlemagne fait bonne chère et a oublié toute la tristesse qu'il avait de la perte de Repus, car on lui a livré Maugis, qu'il détestait tant.

— Or, dites-moi, Maugis est-il mort ?

— Sire, dirent les pages, il est encore en vie !

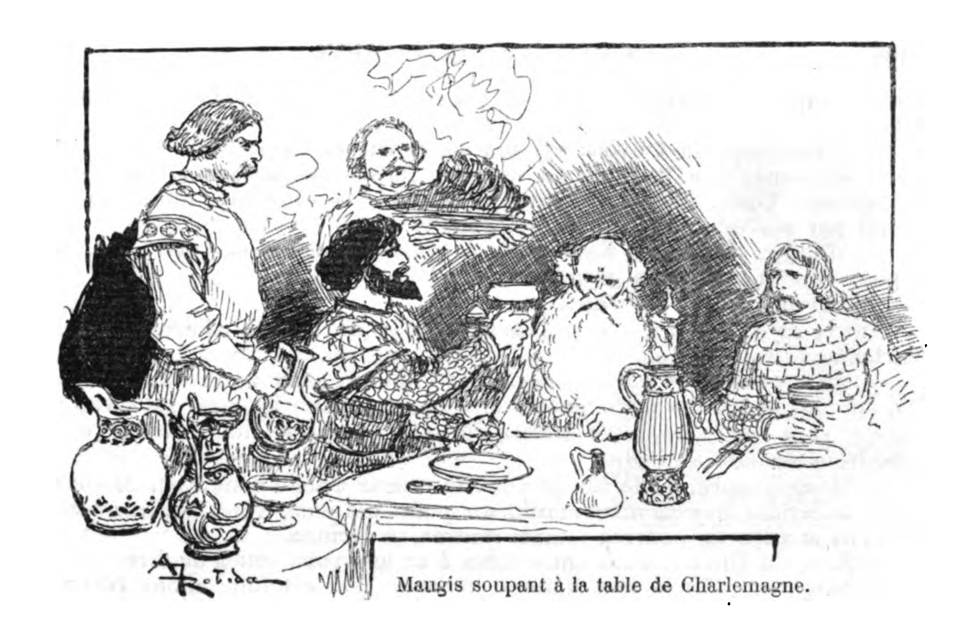
Quand Renaud entendit que Maugis était toujours en vie, il tressaillit de joie.

— Mes beaux enfants, soyez bénis, puisque Maugis n'est pas mort, et je ne crois pas qu'il puisse mourir aujourd'hui.

Comme il parlait ainsi, les pages s'en allèrent, et Renaud resta seul devant le gué. Bientôt, il se dit à lui-même :

— Beau sire Dieu, que vais-je faire ? Je ne sais que faire ni penser : si je vais attaquer Charlemagne, la nuit est déjà fort obscure, il croira que j'ai beaucoup de gens avec moi et il tuera Maugis dans la crainte de le perdre. Puisque c'est ainsi, j'attendrai jusqu'à demain matin, et s'il le conduit à la mort, je tâcherai de le défendre ou je mourrai avec lui.

Maintenant, revenons à Charlemagne.


Maugis soupant à la table de Charlemagne.

CHAPITRE XV

Comment le roi Charlemagne voulut faire pendre Maugis aussitôt qu'Olivier le lui eut livré. Mais les douze pairs de France, à la requête de Maugis, lui firent accorder une nuit de répit. Il fit tant qu'il s'échappa à son honneur, emportant à Montauban la couronne et l'épée du roi Charlemagne, cette même nuit, ainsi que celles des douze pairs de France, ce dont le roi fut très peiné. Aussi demanda-t-il à Renaud de lui renvoyer la couronne et son épée, ainsi que tout ce que Maugis avait emporté et qu'il lui accorderait une trêve de deux ans. Chose à laquelle Renaud consentit et dont il résulta de grands maux.

En cette partie, dit le conte, quand Charlemagne se vit maître de Maugis, il appela Roland, Olivier, Oger, l'archevêque Turpin, Richard de Normandie, Ydelon de Bavière, le duc Naimes et leur dit :

— Messeigneurs, je vous prie de faire élever une grande potence ; car j'ai décidé qu'avant souper, Maugis, le larron, serait pendu et étranglé, car je ne veux pas le garder jusqu'au jour.

— Sire, dit le duc Naimes, puisque vous voulez que Maugis meure, faites-le périr autrement, si vous voulez me croire.

— Comment ? dit Charlemagne.

— Sire, je vous conseille de ne pas pendre Maugis de nuit, car Renaud et ses frères se moqueraient de vous. Ils diraient que vous n'avez pas osé le faire mourir de jour par crainte d'eux ; c'est pour cela, sire, que vous devriez attendre le jour. Quand le soleil sera levé, vous ferez accompagner Maugis par tant de gens que si Renaud et ses frères viennent pour le secourir on puisse les prendre et les pendre tous ensemble.

— Naimes, dit le roi, vous vous moquez de moi ! car si le larron m'échappe, je suis déshonoré.

— Sire, dit Maugis, si vous avez peur que je ne m'en aille, je vous donnerai des otages par preuve que je ne m'en irai pas sans prendre congé de vous.

— Quel gage me donneras-tu ? demanda Charlemagne à Maugis, ca personne au monde ne sera assez hardi pour vouloir y consentir.

— Sire, j'en trouverai assez.

— Nous allons voir comment vous les trouverez !

Maugis, alors, regarda autour de lui et vit les douze pairs, il appela Olivier et lui dit :

— Sire Olivier, vous m'avez promis, quand je me suis rendu, de

m'aider auprès du roi ; or, je vous prie de me servir d'otage, s'il vous plaît.

— Volontiers, dit Olivier, sur ma vie et sur ma terre !

— Et vous, sire Roland, dit Maugis, ferez-vous de même ? Et vous duc Naimes, Oger, Escouf, Ydelon de Bavière, je vous prie de répondre de moi par amour du bon chevalier Renaud.

— Maugis, dit le duc Naimes, vous promettez-nous, sur votre foi, de ne pas vous en aller sans prendre congé ?

— Sur ma foi ! dit Maugis.

Alors, le duc Naimes et les autres pairs de France allèrent devant Charlemagne et lui dirent :

— Sire, nous nous portons garants de Maugis ; sur notre foi, sur nos vies, sur nos biens que nous tenons de vous, il ne s'en ira pas, sans votre congé et sans vous dire adieu ainsi qu'à toute la compagnie, et nous vous le rendrons demain au matin.

— Messeigneurs, dit le roi, je vous le remets à telle condition. Si vous ne me le rendez pas demain matin, au point du jour, vous perdrez tous vos biens et vous ne pourrez jamais rentrer en France.

— Sire, dit Olivier, nous consentons à ce que vous venez de dire.

— Seigneurs, dit le duc Naimes, puisque ceci est fait, allons réconforter Maugis et le réjouir.

— Seigneurs, dit alors Maugis, puisque vous m'avez fait un bien, faites m'en deux. Je vous supplie de me faire donner à manger, car je meurs de faim.

Quand Charlemagne entendit parler Maugis, il le regarda et lui dit en riant :

— Mangeras-tu ?

— Oui, donnez-moi seulement de quoi.

— Ecoutez, dit Charlemagne, voyez ce diable qui demande à manger, quand il lui reste si peu de temps à vivre. Si j'étais au point où il en est, je n'aurais pas le courage de le faire.

— Sire, dit le duc Naimes, vous dites mal, car qui a bien mangé est plus à son aise, aussi je vous prie de lui faire donner à manger.

Le roi se lava alors les mains pour souper, et demanda :

— Où se mettra Maugis pour manger ?

— Sire, dit Roland, il sera bien à côté de vous.

— Neveu, vous dites bien, je l'avais ainsi pensé ! car je ne me fierais à personne d'autre qu'à moi.

Le roi s'assit, fit asseoir Maugis auprès de lui et le servit durant le repas. Tout le long du souper, Charlemagne n'osa boire ni manger de crainte que Maugis ne l'enchantât. Quant à Maugis, il mangea bien, car il en avait besoin.

Quand Olivier vit cela, il commença à rire et poussa Roland en lui disant :

— Avez-vous vu comme le roi n'osait manger par crainte que Maugis ne l'enchantât ?

— Sûrement, dit Roland, c'est la vérité.

Après souper, Charlemagne appela son sénéchal et lui dit :

— Faites moi apporter trente torches et qu'elles brûlent toute la nuit.

— Sire, je ferai votre commandement.

Quand Charlemagne eut ainsi donné ses ordres, il retourna vers Roland et lui dit :

— Beau neveu, je vous prie, avec Olivier ainsi que les douze pairs de France, de veiller avec moi cette nuit pour garder ce larron de Maugis. Faites armer cent hommes qui veilleront avec nous. Faites-les jouer aux tables, aux échecs ou à d'autres jeux, afin qu'ils ne puissent s'endormir. Faites faire le guet à mille des meilleurs chevaliers, à seule fin de retenir Maugis s'il nous échappait.

Puis Charlemagne s'assit sur son lit, fit asseoir Maugis à côté de lui et, de l'autre côté, Roland, Olivier, Oger-le-Danois et tous les autres pairs.

— Sire, dit Maugis, où dois-je reposer ?

— Comment, dit le roi, vous voulez dormir ?



— Oui, dit Maugis, s'il vous plaît ?

— Par ma foi, vous aurez mauvais repos, vous ne dormirez plus après de votre vie, car, demain, au point du jour, vous serez pendu.

— Sire, dit Maugis, vous avez tort, je vous ai donné des otages, n'est-ce pas le moins que, pour si peu que j'aie à vivre, je fasse mes volontés ? Laissez-moi reposer et dormir ou tenez-moi quitte de mes otages.


Maugis enchaîné.

— Certes, larron, dit Charlemagne, cela ne te servira à rien, car je veux que tes otages soient libres. Quant à vous, vous n'êtes pas hors de mes mains.

Charlemagne se fit apporter de gros fers et les lui fit mettre aux pieds avec une longue chaîne autour des reins, attachée à un pilier, puis il lui fit mettre un collier de fer au cou, dont lui-même conserva la clef. Quand il fut ainsi attaché, il lui dit :



— Par ma foi, Maugis, vous ne m'échapperez plus maintenant.

— Sire, dit Maugis, vous vous moquez de moi, mais je vous dis devant les douze pairs de France que je verrai Montauban avant demain matin à primes.

Quand Charlemagne entendit cela, il devint furieux, se redressa, mit la main à son épée et voulut, de colère, trancher la tête à Maugis.

Mais Roland s'avança vers le roi et lui dit :

— Sire, arrêtez pour Dieu merci, car si vous le tuez, nous serions tous déshonorés pour toujours. Vous ne devez pas tenir cas de ce qu'il dit, car il parle en homme désespéré. Comment pourrait-il arriver, d'ailleurs, qu'il vous échappât ? Il est bien pris, comme vous le tenez.

— Evidemment neveu, je ne sais comment il pourrait faire ; mais il s'est moqué tant de fois de moi que je me méfie. Puisqu'il en est ainsi, je le laisserai en paix jusqu'à demain et il sera pendu.

— Sire, dit Roland, vous parlez bien !

Tous ceux qui étaient là commencèrent alors à jouer aux tables et à plusieurs autres jeux. Quand ils eurent beaucoup joué, ils commencèrent tous à s'endormir. Maugis, voyant qu'ils avaient besoin de sommeil, commença à faire son charme. Et tous s'endormirent profondément. Charlemagne lui-même s'endormit si fort , qu'il tomba en travers de son lit.

Quand Maugis vit que tout le monde dormait, il fit un autre charme qui était d'une grande vertu. Les fers qu'il avait aux pieds, le collier et la chaîne de fer, tout tomba à terre. Maugis se leva et vit Charlemagne qui dormait. la tête de travers. Il prit un oreiller et lui redressa la tête, il lui déceignit ensuite *Joyeuse*, sa bonne épée, et la mit à sa ceinture ; puis il alla à Roland, auquel il ôta *Durandal*, sa bonne épée ; à Olivier, *Haute-Claire ;* à Oger, *Courtine* ; puis il alla aux coffres où étaient le trésor et la couronne de Charlemagne, il prit tout pour retourner à Montauban.

Quand il eut fait tout cela, il prit une herbe, en frotta le nez et la bouche de Charlemagne, le décharma et le poussa du doigt en lui disant :

— Sire roi, empereur, levez-vous, je vous ai dit. hier soir, que je ne m'en irais pas sans votre congé.

Ayant dit cela, il sortit de la tente et prit la route de Montauban. Quand le roi entendit ce que Maugis lui avait dit, il se leva dans la plus grande fureur qu'il pouvait être et alla vers les pairs qu'il ne pouvait éveiller. Quand il vit cela, il prit une herbe qu'il avait autrefois rapportée d'outre-mer et en frotta le nez, la bouche et les yeux de Roland et de tous les autres pairs de France. Incontinent, ils se levèrent tous, fort étonnés. Quand ils furent éveillés, ils se regardèrent les uns les autres. Le premier qui commença à parler fut le duc Naimes qui dit au roi :

— Où est Maugis ?

— Par ma foi, dit Charlemagne, vous me le rendrez car c'est vous qui avez facilité son évasion ; si vous me l'aviez laissé pendre hier, je serais délivré de lui.

— Roland, dit Oger, l'avez-vous vu partir ?

— Non, par Saint-Denis ! dit Roland.

— Je l'ai vu s'en aller, dit le roi.

— Sire, dit Roland, vous deviez donc le dire, car il ne s'en serait pas allé.

Et, ce disant, il regarda à son côté et ne vit point *Durandal*, son épée, ce dont il fut bien fâché. Charlemagne lui dit :

— Neveu, où est votre épée ?

— Par ma tête ! je vois bien que Maugis nous a enchantés. Aucun de nous n'a son épée. Ah ! il s'est bien moqué !

Quand les douze pairs virent qu'ils avaient tous perdu leurs bonnes épées, ils furent plus fâchés qu'on ne pourrait le dire. Roland dit alors :

— Par ma foi, Maugis a fait un beau butin en prenant nos épées, car elles valent plus que Paris.

Charlemagne s'aperçut alors que ses coffres étaient ouverts et fut fort étonné de ne plus y voir sa couronne ni le meilleur de son trésor. Il en fut très peiné et dit :

— Ah ! larron Maugis, je n'ai guère gagné à ta prise !

***

Cependant Maugis s'en allait à Montauban : il arriva au gué où était Renaud, tout triste de ne pas avoir de ses nouvelles. Bayard sentit Maugis, commença à hennir bien fort et alla à lui malgré Renaud. Quand Maugis vit Renaud, il lui dit :

— Vassal, qui êtes vous qui allez à telle heure ?

— Cousin, dit Renaud, vous savez bien que je suis votre cousin.

Il descendit alors de cheval et alla à Maugis qu'il embrassa plusieurs fois par grande amitié et lui dit :

— Beau cousin, loué soit Notre-Seigneur de vous avoir délivré des mains de Charlemagne.

— Par ma foi, vous m'aviez bien oublié.

— Cousin, ce n'est pas de ma faute : je suis ici depuis vêpres et j'étais bien décidé à vous secourir ou à mourir avec vous.

— Grand merci, mon cousin, dit Maugis, montez sur votre cheval et allons à Montauban.

Quand Renaud fut remonté, il dit à Maugis :

— Cousin, que portez-vous donc avec vous ?

— Cousin, répondit Maugis, c'est la couronne de Charlemagne et *Joyeuse*, son épée, *Durandal*, l'épée de Roland, et celles de tous les pairs de France.

— Cousin, dit Renaud, vous avez bien travaillé. Dieu merci ! Mais l'épée d'Oger ne me fait pas plaisir !

— Cousin, je l'ai fait exprès, à seule fin que le roi n'y voit nul mal et ne puisse l'accuser de trahison.

Il lui conta alors comment les choses s'étaient passées.

— Cousin, dit Renaud, vous fîtes pour le mieux !

Ils allèrent alors vers Montauban et, en chemin, rencontrèrent Allard, Guichard et le petit Richard, qui allaient, très tristes, craignant pour Renaud.

Renaud, les voyant venir, leur dit :

— Où allez-vous, mes beaux frères ?

— Sire, nous allions à votre rencontre !

— Or, vous m'avez trouvé, et moi j'ai trouvé notre cousin Maugis.

Quand ils entendirent ces paroles, ils furent fort joyeux et louèrent le Seigneur. Puis Allard dit à Maugis :

— Beau cousin, que vous est-il donc arrivé que vous n'êtes pas revenu avec nous ?

— Allard, dit Maugis, j'ai échappé d'entre les mains de Charlemagne.



Maugis, après avoir pris les épées de Charlemagne, de Roland, d'Olivier et d'Oger, et la couronne royale, réveille l'empereur avant de retourner à Montauban.

— Tant mieux, cousin, dit Allard.

Quand ils eurent assez causé, ils parvinrent à Montauban où ils firent grande fête. Il n'est pas besoin de dire si dame Claire fut joyeuse. Incontinent elle fit apprêter de grandes pièces de viande pour le repas. Puis quand ils eurent tous bien mangé, ils allèrent se coucher et se reposer, car ils en avaient bien besoin.

Le lendemain matin, ils allèrent à la messe à l'église de Montauban. Quand ils eurent entendu la messe, Renaud appela Maugis et ses frères et leur dit :

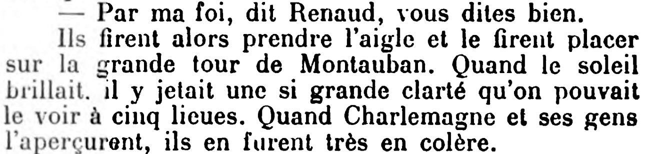
— Seigneurs, montrez-moi le butin que vous avez gagné hier.

— Sire, dit Richard, très volontiers puisqu'il vous plaît.

Il prit alors l'aigle qui était d'or et de pierres précieuses et le donna à Renaud. Renaud fut très joyeux, à cause de sa grande valeur ; il appela Maugis et lui dit :

— Cousin, qu'allons-nous faire de cet aigle ?

— Cousin, il me semble qu'on doit le mettre sur le sommet de la grande tour, afin que Charlemagne et toute son armée puissent le voir.



— Par ma foi, dit Renaud, vous dites bien.

Ils firent alors prendre l'aigle et le firent placer sur la grande tour de Montauban. Quand le soleil brillait, il y jetait une si grande clarté qu'on pouvait le voir à cinq lieues. Quand Charlemagne et ses gens l'aperçurent, ils en furent très en colère.



L'aigle d'or hissé sur le sommet de la grande tour.

Charlemagne voyant que les quatre fils Aymon se moquaient ainsi de lui, appela Roland, Olivier et les autres pairs de France :

— Seigneurs, leur dit-il, nous n'avons que des malheurs depuis que nous sommes en Gascogne. J'ai perdu ma couronne, *Joyeuse*, ma bonne épée, et mon aigle d'or qui était d'une si grande valeur, comme vous le savez bien. Vous tous vous avez perdu vos épées, dont nous sommes déshonorés, et nous avons été chassés vilainement du camp. Or, les quatre fils Aymon, avec l'aide de ce larron de Maugis, nous ont bien nargués. C'est pourquoi, mes beaux seigneurs, je me plains à vous et je vous prie tous de m'aider à me venger d'eux, car ils vous ont fait tout autant à vous qu'à moi.

— Sire, dirent les pairs, nous sommes prêts à faire ce que vous voudrez.

— Je veux, dit Charlemagne, que vous, Oger, le duc Naimes, l'archevêque Turpin et Escouf, le fils Œdon, qui êtes de la famille de Renaud, alliez à Montauban dire à Renaud, à ses frères et à Maugis, de me rendre ma couronne, *Joyeuse*, mon épée, mon aigle d'or et les épées de vous tous, et que je leur donnerai trêve pour deux années et ferai retourner mon armée en France.

— Sire, dit Oger, nous exécuterons vos ordres, mais je crains que Renaud ne nous retienne prisonniers.

— Ah ! Oger, dit Charlemagne, ne craignez rien.

Quand les barons entendirent le commandement du roi, ils n'attendirent pas plus longtemps, montèrent à cheval et partirent pour Montauban. Quand ils furent arrivés devant le pont-levis, le portier qui faisait le guet sur la porte leur dit :

— Seigneurs, qui êtes-vous ?

— Mon ami, dit Oger, nous sommes des gens de Charlemagne ; va dire à Renaud que le duc Naimes, l'archevêque Turpin, Escouf, le fils Œdon, et Oger-le-Danois veulent lui parler.

— Messeigneurs, j'y vais immédiatement.

Il alla vers Renaud et lui dit :

— Sire, il y a là dehors quatre chevaliers qui veulent vous parler.

— Qui sont-ils ?

— Sire, ils m'ont dit que l'un s'appelle le duc Naimes, l'autre l'archevêque Turpin, le troisième Escouf et le dernier Oger.

Quand Renaud entendit cela, il se leva et dit à ses frères :

— Voici de vaillants chevaliers qui nous arrivent, je vous supplie de leur montrer que nous ne sommes pas des enfants à nous endormir à la musette.

— Cousin, dit Maugis, vous parlez sagement !

— Il me semble, dit Renaud, qu'il serait bon de savoir pourquoi ils sont venus, à seule fin de savoir quoi leur répondre.

Ils allèrent alors à la porte, firent baisser le pont-levis. Richard sortit le premier, alla à leur rencontre, leur fit de grands honneurs et leur dit :

— Seigneurs, soyez les bienvenus, ce château est à vos ordres.

— Merci, cousin, dirent les messagers.

Renaud s'avança alors et les salua honorablement ; puis il prit Oger par la main et le mena, ainsi que les trois autres, au donjon, où ils furent reçus par dame Claire. Quand Renaud les eut reçus, il les fit asseoir sur un banc et leur dit :

— Beaux seigneurs, je vous prie de me dire pourquoi vous êtes venus ?

— Vous savez bien, sire Renaud, dit Oger, que tous ceux qui sont ici vous ont toujours bien aimé. Je vous assure que s'il n'eut dépendu que de nous, vous auriez la paix avec Charlemagne. Renaud, vous devez savoir que Maugis, votre cousin, nous a tous déshonorés, car nous avions tous promis au roi que nous le lui rendrions à sa volonté ; mais il s'est sauvé et, ce qu'il y a de pis, c'est qu'il a emporté la couronne, l'épée du roi, et celles de tous les autres pairs. C'est pourquoi Charlemagne vous fait dire par nous de lui rendre sa couronne, l'aigle d'or et toutes nos épées : il vous donnera trêve pour deux ans et fera retourner son armée en France.

— Seigneurs, dit Maugis, avec la permission de Renaud, soyez les bienvenus ; mais ne parlez plus, je vous prie, de ces choses. vous demeurerez pour cette nuit avec nous ; et, demain, nous vous rendrons réponse.

— Renaud, dit Oger, approuvez-vous ce que dit Maugis ?

— Oui, sans aucun doute.

— Puisqu'il en est ainsi, dit Oger, nous resterons par amitié pour vous.

Maugis donna alors l'ordre au sénéchal d'apprêter les meilleures viandes et de bien traiter les chevaliers de Charlemagne.

— Veillez bien, lui dit-il, que le grand hanap, que j'ai gagné à Reims, soit devant le duc Naimes.

— Seigneur, répondit le sénéchal, ne craignez rien, vous serez content de moi.

Maugis retourna vers Renaud qui lui dit :

— Mon cousin, je vous prie de veiller à ce que nous soyons bien servis.

— Sire, dit Maugis, j'ai tout pourvu et ordonné ce qu'il fallait faire.

Renaud fut heureux de cette réponse et il se mit à causer tranquillement de choses et d'autres avec les gens de Charlemagne. Quand les viandes furent prêtes. Renaud et ses frères emmenèrent les chevaliers dans une salle à manger (1). Ils se lavèrent les mains. Maugis fit asseoir le duc Naimes auprès de dame Claire, il fit ensuite placer l'archevêque Turpin et Renaud, puis Oger et Allard, ensuite Guichard, Escouf et le petit Richard. Quand ils furent tous assis, les mets se succédèrent en bon ordre. Quand ils eurent suffisamment mangé, le duc Naimes appela Renaud et lui dit :

— Mon beau parent, je vous prie de nous donner réponse.

— Seigneurs, dit Renaud, je ferai tant que le roi sera content de nous, car je ferai tout ce qu'il voudra pour avoir la paix avec lui et son amitié.

(1) Bien que la « salle à manger » soit considérée, généralement, comme un produit de notre époque, ceci est bien l'expression de l'incunable de 1480.



Alors Renaud fit apporter tous les objets. Quand Oger les vit, il commença à rire et dit :

— Par ma foi ! Renaud, vous aviez un bon butin si vous l'eussiez gardé.

Richard, voyant que Renaud voulait rendre l'aigle d'or, lui dit :

— Par Saint-Pol ! mon beau frère, vous n'en ferez rien, et vous ne rendrez pas ce que j'ai loyalement conquis par la force des armes.

— Frère, dit Renaud, laissez-moi faire.

— Non pas, dit Richard, car le roi m'a trop mal traité quand j'étais prisonnier dans sa tente.

— Seigneurs, dit le duc Naimes, ne parlons plus de ceci, prenons en gré tout ce que Renaud nous donne, car il nous en fait assez.

— Ma foi, dit l'archevêque Turpin, c'est bien.

Ils reprirent la couronne du roi et toutes leurs épées. Quand ils les eurent, Oger dit à Renaud :

— Mon cousin, je vous conseille de venir avec nous. Allard. Guichard, Richard et Maugis resteront ici pour garder votre château.

— Sire, dit Renaud, je crains trop que le roi ne me fasse mourir indignement.

— Venez en toute sûreté, dit le duc Naimes, car nous vous conduirons et vous n'aurez rien à craindre.

— Seigneurs dit Renaud, sur votre promesse, je vous obéirai !

Renaud étant donc convenu d'aller avec les chevaliers de Charlemagne, ils montèrent tous à cheval, Renaud sur Bayard et se fit armer ainsi qu'Allard. Quand la duchesse vit que Renaud voulait s'en aller avec les gens de Charlemagne, elle vint au-devant d'eux et s'agenouillant, leur dit :

— Seigneurs, je vous remercie de l'honneur que vous avez fait à Maugis ; aussi, je vous supplie d'avoir mon mari en considération et de ne pas l'abandonner.

— Dame, répondit Oger, ne craignez rien : devrait-on nous couper tous les membres. Renaud n'aura aucun mal.

Ils se mirent alors en route ; Renaud prit cinq chevaliers avec lui pour lui faire escorte. Ils passèrent la rivière au gué Balançon.

Or, Pinabel, un espion de Charlemagne qui se trouvait au gué avec des gens et qui avait tout entendu, courut raconter à son maître ce qui se passait.

— Sire, dit-il je vous apporte des nouvelles dont vous allez être joyeux.

— Mon ami, dit Charlemagne, sois le bienvenu et dis-moi ce qui t'amène.

— Sachez, sire, que j'ai laissé Renaud et Allard vers le gué de Balançon, avec l'archevêque Turpin et Escouf. Le duc Naimes et Oger viennent vers vous pour savoir s'ils l'amèneront en assurance.

— Par ma tête, je te récompenserai pour cette nouvelle ; mais, sur ta vie. n'en dis rien à personne.

Regardant autour de lui, il vit Olivier et lui dit :

— Olivier, incontinent et sans délai, prenez deux cents chevaliers bien armés et bien montés, allez au gué de Balançon, vous y trouverez Renaud et Allard, prenez-les, quoi qu'il arrive, amenez-les ici et, après, vous me demanderez ce que vous voudrez.

Olivier exécuta les ordres du roi.

Pendant qu'il était allé auprès de Balançon, le duc Naimes et Oger arrivèrent devant la tente du roi, où ils entrèrent immédiatement. Oger salua humblement le roi ; mais celui-ci ne lui rendit pas son salut et ne répondit pas un seul mot. Quand Oger vit cela, il lui dit :

— Sire, comment se fait-il que vous me fassiez si mauvais accueil, puisque nous venons d'obéir à vos ordres ? Renaud vous a rendu tout ce qui vous appartenait : voici votre couronne, nos épées ; quant à votre aigle vous l'aurez quand vous voudrez.

— Oger, dit Charlemagne, qu'avez-vous fait de Renaud, car je suis sûr que vous l'avez amené avec vous ?



— Sire, dit Oger, il est vrai, nous l'avons amené sur notre foi pour prendre des otages des trêves que vous lui avez données.

— Par Saint-Denis, dit Charlemagne, je n'en ferai rien. Si je puis le tenir, il périra.

— Sire, dit Oger, que dites-vous ? vous m'étonnez !

— Seigneur empereur, dit le duc Naimes, un roi comme vous ne devrait pas dire de telles paroles pour la moitié de son royaume.

— Sire, dit Oger, au nom de Dieu, ne vous attirez point un tel blâme : si vous faites ce que vous dites, je vous assure que moi, l'archevêque Turpin, Escouf et Oger, nous vous rendrons le mal pour le mal, et nous sauverons Renaud avec toutes nos forces.

— On verra, dit Charlemagne, comment vous pourrez l'aider.

— Sire, dit Oger, si vous nous faites outrage ou déshonneur, nous vous rendrons la foi que nous vous devons et nous combattrons contre vous.

Quand Olivier de Vienne fut arrivé auprès de Balançon, et vit Renaud qui était à pied n'ayant pu remonter sur Bayard. Quand Renaud vit qu'il ne pouvait monter sur son cheval, il fut très irrité. Il se tourna vers l'archevêque Turpin et Escouf, et leur dit :

— Vassaux, vous m'avez trahi !

— Sire, dit l'archevêque Turpin, je vous jure, sur ma foi, que nous ne savions rien de cela : aussi nous vous défendrons jusqu'à ce que nous ayons tous les membres coupés.

Renaud dit ensuite à Olivier :

— Olivier, vous pouvez maintenant me rendre le service que je vous ai rendu quand mon cousin Maugis vous abattit dans les plaines de Vaucouleurs, vous savez qu'un service en vaut un autre ; souvenez-vous : lorsque vous fûtes à terre, je vous rendis votre cheval et vous aidai à monter.

— Sire, dit Olivier, cela est vrai, et je vous assure que je suis bien fâché de vous avoir trouvé ici, car si quelqu'un vous touchait, il aurait affaire à moi.

Cependant arriva Roland, qui était venu après Olivier pour l'aider à prendre Renaud. Quand il fut assez près, il commença à crier :

— Ah ! Renaud, vous êtes pris.

Oger, qui l'avait suivi, à la hâte, lui dit :

— Par ma tête, sire Roland, vous ne ferez aucun mal à Renaud, vous savez pourquoi il est ici, si vous lui faites outrage, c'est à nous que vous le ferez. Par ma foi, si vous l'attaquez, nous le défendrons.

— Roland, dit Olivier, je vous prie de laisser partir Renaud, car il m'a fait une courtoisie, et maintenant je veux la lui rendre. Si vous voulez me croire, nous le mènerons au roi, nous le prierons de le traiter honnêtement et nous nous efforcerons de leur faire faire la paix.

— Seigneurs, dit le duc Naimes, Olivier a parlé honnêtement. Je conseille de mener Renaud à Charlemagne pour voir ce qu'il en fera.

Après ces mots, ils se mirent en route pour mener Renaud à Charlemagne.

Quand Roland et Olivier eurent amené Renaud à la tente du roi Charlemagne, sachez que le duc Naimes, l'archevêque Turpin, Oger-le-Danois, Escouf, le fils Œdon, ne l'abandonnèrent pas d'un seul pas. Et quand Olivier voulut le présenter à Charlemagne, Oger s'avança et dit au roi :

— Sire empereur, vous savez de quelle mission vous nous aviez chargés à Montauban. Sachez que Renaud a fait tout ce que nous lui avons demandé de votre part. Nous lui avions promis, en l'amenant ici, qu'il n'aurait aucun mal, cependant vous l'avez fait prendre. Jamais nous n'aurions pensé à cela, puisque vous avez satisfaction. Nous lui avons promis que vous ne lui feriez pas de mal que vous ne nous en fassiez. Si vous ne tenez pas votre promesse, vous serez blâmé par tout le monde ; mais si vous voulez travailler honnêtement, comme un bon et loyal seigneur, pour ne pas que nous soyons blâmés, renvoyez Renaud à Montauban avec ce qu'il nous a donné ; et quand il y sera, vous feriez au mieux et au pis que vous voudrez.

— Oger, dit Charlemagne, vous parlez pour rien, et vos camarades aussi ; car je n'en ferai qu'à ma volonté ! L'eussiez-vous tous juré, je n'agirai pas avec Renaud comme avec le larron Maugis.

Quand il eut dit cela, il se tourna vers Renaud et lui dit :

— Renaud, je vous tiens. Apprenez que vous ne m'enchanterez pas comme a fait ce larron de Maugis, car je vous ferai brûler et couper tous les membres.

— Sire, dit Renaud, vous ne le ferez pas, s'il plaît à Dieu !

— Oger, dit Charlemagne, voulez-vous défendre contre moi mon mortel ennemi ?

— Sire, dit Oger, je ne veux défendre vos ennemis contre vous, mais je vous promets que je défendrai ma loyauté contre tous.

— Sire, dit Renaud, que voulez-vous que je fasse, vous m'avez appelé traître, sachez que je ne le suis pas, ni personne de ma famille. Et quiconque me dirait que je suis traître ou que j'ai commis une trahison envers vous, je le combattrais corps à corps.

— Par ma foi, dit Charlemagne, je vais vous le prouver par les armes.

— Sire, dit Renaud, maintenant parlez comme roi. Voici le gage que je vous donne. Je vous assure que je suis loyal comme il n'est point d'homme au monde.

Charlemagne lui dit :

— Renaud, quelle garantie me donnes-tu ?

— Sire, je trouverai assez d'otages.

Il se tourna alors vers Oger et lui dit :

— Seigneur Oger, duc Naimes, archevêque Turpin, et vous Escouf, veuillez répondre de moi, car vous le devez faire ; vous savez que je n'ai jamais commis une mauvaise action !

— Renaud, répondit le duc Naimes, nous vous cautionnons volontiers.

Renaud dit alors :

— Sire, voici mes cautions, en avez-vous assez ?

— Oui, dit Charlemagne, je n'en demande plus.

— Sire, dit Renaud, qui luttera contre moi ?

— Par ma foi, dit Charlemagne, moi-même le ferai.

— Sire, dit Roland, non pas vous, s'il vous plaît, je le ferai pour vous.

— Sire, dit Renaud, choisissez qui vous voudrez.

Après ces paroles, Bayard fut rendu à Renaud qui s'en alla à Montauban et, avec lui, Oger, le duc Naimes, Escouf et Allard, qui avait été pris avec lui. Quand ils furent près de Montauban, Guichard, Richard et Maugis les virent venir et allèrent à leur rencontre. Richard demanda des nouvelles à Renaud, qui lui conta, ainsi qu'à Maugis, ce que vous venez d'entendre.

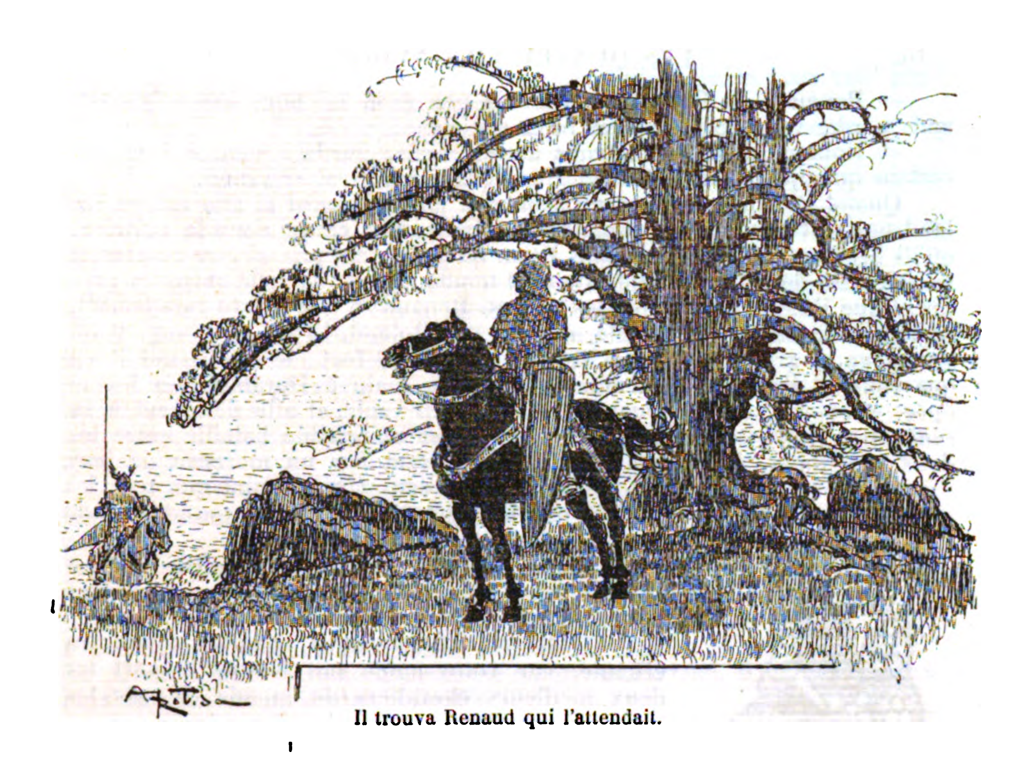
Toute la nuit, Renaud et ses compagnons firent bonne chère, à Montauban, et les gens de Charlemagne furent honorablement reçus par dame Claire. Quand ils eurent bien fêté, chacun alla se reposer. Le lendemain, ils entendirent la messe en la chapelle Saint-Nicolas, où Renaud offrit quatre marcs d'or. Puis tout le monde se fit armer. Alors Renaud prit congé de sa femme devant toute la compagnie et dit à Maugis :

— Mon beau cousin, je vous prie de bien vouloir rester ici. Je vous recommande tout, puisque mes frères veulent venir avec moi.

— Renaud, dit Maugis, je ferai ce qu'il vous plaira et je vous promets que Montauban ne craindra rien par ma faute.

Ces choses faites, Renaud se mit en route avec ses frères et les autres barons. Quand ils furent arrivés au pin de Montfaucon, où la bataille devait avoir lieu, Renaud mit pied à terre en attendant Roland.

A présent parlons de Roland.



Il trouva Renaud qui l'attendait.

CHAPITRE XVI

Comment Renaud combattit Roland, le vainquit, par la volonté de Dieu, et l'emmena à Montauban, ce dont Charlemagne fut très peiné. Comment Maugis emporta le roi endormi à Montauban sur Bayard, le rendit à Renaud sur un lit et se retira comme ermite, laissant tous ses parents et amis, car il ne pouvait pas obtenir la paix entre Renaud et Charlemagne, et la guerre n'avait déjà que trop duré.

Quand Roland vit le jour, il se leva et alla entendre la messe, où il fit un très riche présent à l'offrande. La messe chantée, il se fit armer et monta à cheval. Charlemagne lui dit :

— Beau neveu, je vous recommande à Dieu, qu'il guide votre route et qu'il vous ait en sa garde et veuille vous préserver de mort et de prison, car vous savez que Renaud a sur nous le droit et que nous avons grands torts envers lui. Aussi je ne voudrais pas, pour la moitié de mon royaume, qu'il vous arrivât aucun mal.

— Sire, dit Roland, votre repentir vient trop tard. Puisque vous saviez que vous aviez mauvaise querelle, vous ne deviez pas accepter la bataille que vous avez vous-même engagée ; mais la chose est si avancée que je ne saurais la laisser sans en avoir grande honte. Or, que Dieu m'aide par sa miséricorde.

Quand Roland eut dit ces paroles, il se mit en chemin pour Montfaucon, où il trouva Renaud qui l'attendait. Quand il le vit, il commença à crier :

— Par Dieu, Renaud, aujourd'hui, vous aurez affaire à moi et je vous promets que, lorsque vous partirez du champ, vous n'aurez plus jamais garde de faire des armes contre moi ou contre d'autres !

Quand Renaud entendit Roland crier ainsi, il vint à sa rencontre et lui dit :

— Sire Roland, il n'appartient pas à un chevalier tel que vous de me menacer ainsi. Je suis prêt, voulez-vous la paix ou la guerre ? Vous aurez l'une ou l'autre.

— Renaud, dit Roland, je ne suis pas venu ici pour avoir la paix, mais gardez-vous de moi, vous ferez sagement.

— Roland, dit Renaud, vous aussi, prenez garde à moi, car je suis certain qu'aujourd'hui j'abattrai votre orgueil qui est si grand.

Quand Renaud eut dit ces paroles, il piqua Bayard et alla contre Roland qui vint à lui. Ils se donnèrent de si grands coups dans la poitrine, qu'ils brisèrent leur lance et dans l'élan qu'ils avaient pris s'entre-heurtèrent si rudement de leurs écus que Renaud tomba à terre, la selle entre les cuisses et que Roland abandonna les étriers. Renaud se releva très rapidement, remonta sur Bayard sans selle, marcha sur Roland, l'épée au poing. Il lui donna un si grand coup, que Roland s'en sentit fort blessé. Quand il vit que Renaud l'avait si fort étonné, il mit la main à Durandal, sa bonne épée, et courut sur lui. Quand Renaud le vit venir, il alla fièrement à sa rencontre. Alors commença une merveilleuse et terrible bataille entre les deux chevaliers. Je vous assure qu'il ne resta pas un morceau de leur casque ni de leurs écus ; à tel point que tous les barons qui les regardaient eurent grand'pitié de l'un et l'autre.

Le duc Naimes, après avoir regardé un bon moment cette merveilleuse bataille, se mit à crier tant qu'il put :

— Ah ! roi Charlemagne, maudite soit votre cruauté, car votre haine fait mettre à mort les deux meilleurs chevaliers du monde et vous les regretterez bientôt !

Quand Renaud vit que l'un ne pouvait gagner l'autre, il dit à Roland :

— Sire Roland, si vous voulez me croire, nous mettrons pied à terre afin de ne pas tuer nos chevaux, car jamais nous ne pourrions en trouver de si bons.

— Certes, Renaud, vous parlez bien.

Ils descendirent alors dans le pré.

— Roland, dit Renaud, nous sommes égaux, nous allons voir qui gagnera.

Ils coururent alors l'un contre l'autre, comme deux lions. Qui eut vu les grands coups qu'ils se donnaient eut dit qu'il n'y avait pas de pareils chevaliers au monde

Le corps à corps de Renaud et Roland.

Quand Roland vit qu'il ne pouvait vaincre Renaud, il vint à lui et l'empoigna à pleins bras. Renaud en fit de même, à la mode des luttes. Ils se tournèrent longtemps, sans arriver à se faire tomber. Je vous assure qu'on serait allé à une demi-lieue avant que l'un abandonnât l'autre. Quand ils virent qu'ils ne pouvaient se renverser, ils se laissèrent aller et se reculèrent pour reprendre haleine, car ils étaient si las qu'ils pouvaient à peine se soutenir. Leurs écus, hauberts et casques, étaient tous brisés ; et là où ils s'étaient battus, la terre était toute foulée comme si on avait battu le blé.

Charlemagne, voyant que l'un ne pouvait gagner et que tous deux étaient en mauvais état, eut peur pour son neveu Roland. Il se mit à genoux, joignit les mains vers le ciel et commença à dire :

— Beau père glorieux, qui avez créé le monde, la mer, le ciel et la terre, qui avez délivré la bonne sainte Marguerite du ventre de l'horrible dragon et Jonas du ventre du poisson, je vous prie de vouloir bien délivrer mon neveu Roland de cette mortelle bataille. Daignez m'inspirer de quelle manière il faut agir, pour que je puisse les séparer à l'honneur de l'un et de l'autre !

Quand Allard, Guichard et Richard virent leur frère si las, ils eurent peur pour sa personne et se mirent à prier Notre-Seigneur qu'il lui plût de garder leur frère de mort et de prison.

Notre-Seigneur, à la prière du roi, montra un beau miracle, car il fit lever une si grande nuée que l'un ne pouvait voir l'autre. Roland dit alors à Renaud :

— Où êtes-vous allé, Renaud ? Ou il est nuit ou je ne vous vois pas !

— Certainement, dit Renaud, moi aussi.

— Renaud, je vous prie de me faire une courtoisie ; une autre fois j'en ferai autant pour vous, si vous voulez me le demander.

— Sire Roland, je suis prêt à faire tout ce que vous voudrez me demander, mais que mon honneur y soit sauvé.

— Grand merci, dit Roland, de votre bonne volonté ; sachez que la chose que je vous demande est que vous me conduisiez à Montauban.

— Sire Roland, si vous voulez le faire, j'en serai très heureux.

— Par ma foi, dit Roland, j'irai sans manquer.

— Sire, lui dit Renaud, que Dieu vous rende l'honneur que vous me faites, car je ne l'ai pas desservi envers vous.

— Sire Renaud, sachez que je le fais parce que je sais que vous avez raison et moi tort !

Quand Roland eut ainsi parlé, il recouvra la vue et vit aussi clair qu'auparavant.

Il aperçut alors Veillantif, son bon cheval, monta dessus pendant que Renaud enfourchait Bayard. Le roi, voyant cela, fut très surpris et se mit à crier :

— Seigneurs ! Seigneurs ! regardez... je ne sais que penser, car Renaud emmène Roland. On verra si vous le laisserez emmener.

Charlemagne monta alors à cheval, et les barons de France, l'ayant entendu parler ainsi, coururent tous après Renaud.

Quand Oger vit venir Renaud qui emmenait Roland, il fut très joyeux ; aussi il alla à sa rencontre et lui dit :

— Sire, vous avez bien travaillé aujourd'hui d'avoir pris une telle proie.

— Oger, dit Renaud, je vous assure que Roland s'est laissé prendre de bon gré.

— Dieu en soit loué ! dit le duc Naimes.

— Renaud, dit Oger, allez à Montauban ! Moi je retournerai en arrière avec l'archevêque Turpin et Escouf ; nous arrêterons Charlemagne qui vous poursuit et nous nous arrangerons pour vous donner le temps d'arriver à Montauban.

— Oger, dit Roland, vous parlez bien et je vous remercie de cette courtoisie.

Bientôt ils arrivèrent à Montauban, où Roland fut bien fêté.

Cependant, Oger était auprès de Charlemagne et il fit tant que, par ses belles paroles, il entretint le roi jusqu'à ce qu'il pensât que Renaud et Roland fussent arrivés. Quand il eut fait cela, il piqua son cheval et partit vers Montauban après les autres. Sachez qu'il pouvait bien y aller sans reproche, car il était un otage de Renaud.

Voyant cela, Charlemagne les suivit jusqu'aux portes de Montauban et il commença à crier à haute voix :

— Par Dieu, Renaud, ce que vous avez fait ne vous vaudra rien ! Tant que je vivrai, vous n'aurez pas la paix avec moi !

Quand il eut dit cela, il se tourna et vit Olivier, auquel il dit :

— Olivier, allez à Monbandel et faites venir ici toute mon armée, car je veux assiéger ce château.

— Sire, dit alors Olivier, j'irai très volontiers ; mais s'il vous plaît, vous viendrez avec moi, car je vous assure que si vous ne venez pas, ils ne m'écouteront pas.

— Alors, j'irai avec vous ! dit le roi.

Ils se mirent en route vers Monbandel. Quand ses gens virent le roi, ils allèrent à sa rencontre et lui dirent :

— Sire, qu'avez-vous fait de Roland ?

— Seigneurs, il est à Montauban. Aussi je vous recommande à tous d'aller mettre le siège devant ce château. Vous, seigneur Olivier, vous porterez l'oriflamme, et Richard de Normandie conduira l'armée.

Aussitôt on abattit les tentes pour se rendre à Montauban.

Quand toute l'armée fut prête, Richard de Normandie alla garder le gué de Balançon avec dix mille combattants, jusqu'à ce que l'armée fut



La colère de Charlemagne.

passée. Cependant, le roi était parti en avant, pour voir où il mettrait sa tente et où il commencerait le siège. Quand l'armée fut arrivée devant Montauban, le roi fit aussitôt dresser sa tente devant la porte.

Lorsque l'armée fut installée, celui qui faisait le guet sur la tour vint dire à Maugis :

— Sachez que le roi est arrivé avec son armée et l'a fait camper devant la grand'porte.

— Est-ce bien vrai ? dit Maugis.

— Oui, sans aucun doute !

— Ne vous inquiétez pas, dit Maugis, Charlemagne cherche sa perte et il la trouvera plus tôt qu'il ne pense.

Il alla alors conter la chose à Renaud. Après l'avoir écouté, celui-ci se rendit auprès de Roland et lui dit :

— Sire, vous devez savoir que Charlemagne est venu nous assiéger ; mais je vous promets que si ce n'était de vous, je lui montrerais qu'il n'a pas bien fait.

— Renaud, dit Roland, je vous remercie ; mais il me semble que je dois envoyer à mon oncle le duc Naimes, Oger-le-Danois et l'archevêque Turpin qui lui diront : Sire roi, sachez que Renaud, pour l'amour de vous, n'a pas voulu enferrer ni emprisonner votre neveu Roland, mais au contraire, l'a bien traité comme il lui appartient, ainsi que ses frères et Maugis ; et s'ils se présentent à vous pour se rendre, sauvez leur vie.

Quand les princes furent arrivés à la tente de Charlemagne, ils le saluèrent ; et le duc Naimes lui dit :

— Sire, roi empereur, votre neveu Roland se recommande humblement à votre bonne grâce. Il est retenu prisonnier à Montauban par Renaud, non pas de mauvaise façon, au contraire : celui-ci le traite bien et lui fait honneur comme s'il était son frère. Il vous demande donc paix et accord et vous donnera Montauban, l'aigle d'or et laissera aller Roland sans rançon ; puis il se rendra à vous, lui, ses frères et Maugis, pour en faire à votre volonté et sauver leur vie. Nous vous promettons que si vous voulez vous servir d'eux, ils le feront de toutes leurs forces, envers et contre tous ; et tellement que par eux, vous n'aurez qu'honneur !

Entendant ces paroles, Charlemagne frémit de colère.

— Sortez de ma tente, dit-il au duc Naimes et aux autres. Mauvaises gens ! Je m'étonne que vous ayez osé entrer ici. Je vous dis que Renaud n'aura pas d'accord avec moi si je n'ai Maugis pour en faire à ma volonté.

Les barons sortirent alors sans prendre congé et retournèrent à Montauban. Quand ils furent arrivés, Roland et Renaud leur demandèrent comment ils avaient travaillé auprès de Charlemagne.

— Seigneurs, dit le duc Naimes, il ne faut pas nous en parler, car Charlemagne ne fera rien si on ne lui donne Maugis pour en faire à sa volonté..



— Seigneurs, dit Renaud, je suis peiné que Charlemagne ait le cœur si dur et je promets qu'il n'aura jamais Maugis.

Après ces paroles, ils allèrent manger et Maugis les fit plantureusement servir ; puis ils allèrent se coucher. A ce moment, Renaud appela Maugis et lui dit :

— Cousin, je vous prie de faire bon guet, cette nuit, car nous en aurons besoin.

Quand tous les barons furent couchés, Maugis alla à l'écurie, mit la selle sur Bayard et monta dessus. Il alla à la porte et dit au portier :

— Ami, ouvre-moi la porte, car j'ai besoin de sortir ; attends-moi ici je ne serai pas longtemps.

— Sire, dit le portier, je le ferai volontiers.

Alors, Maugis sortit de Montauban et alla au pavillon de Charlemagne. Quand il y fut arrivé, il se mit à faire son charme et endormit toute l'armée. Ceci fait, il alla au lit de Charlemagne, le prit dans ses bras et le mit sur Bayard. Puis il retourna à Montauban, emmenant le roi avec lui. Il le porta dans sa chambre et le coucha dans son lit. Puis il prit une torche et la planta au chevet du lit de Charlemagne, droit à sa tête. Cela fait, il alla à la chambre de Renaud et lui dit :

— Sire cousin, que donneriez-vous à qui mettrait le roi entre vos mains ?

— Par ma foi, il n'y a rien que je ne donnerais si on me l'amenait ici.

— Cousin, dit Maugis, promettez-moi qu'il ne souffrira aucun mal de vous ni de vos frères ; et je le mettrai entre vos mains !

— Cousin, dit Renaud, je vous le promets sur ma foi.

— Alors, venez avec moi, dit Maugis.

Il le mena dans sa chambre et lui montra Charlemagne qui dormait.

— Cousin Renaud, vous avez maintenant Charlemagne, dit-il, gardez le si bien qu'il ne puisse vous échapper.

Quand Maugis eut rendu Charlemagne à Renaud, il alla à l'écurie de Bayard, prit de la paille, lui frotta le dos, la tête, l'embrassa en pleurant et prit congé de lui. Ensuite, il prit une écharpe et un bourdon, puis il alla au portier, auquel il donna tout l'habillement qu'il portait auparavant et sortit de Montauban.



Maugis enlève Charlemagne.



CHAPITRE XVII

Comment, après que Maugis eut remis Charlemagne aux mains de Renaud, il s'en alla, sans prendre congé, dans un ermitage situé de l'autre côté de la Dordogne, où il resta ermite, vivant pauvrement pour sauver son âme.

Quand Maugis eut rendu Charlemagne prisonnier à Renaud, il sortit de Montauban sans le dire à personne du château, sinon au portier. Maugis chemina tant qu'il arriva à la Dordogne. Il traversa la rivière dans un bateau ; quand il fut de l'autre côté, il entra dans un bois très épais, où il marcha jusqu'à l'heure de none. Quand il eut beaucoup marché, il vit une terre où il y avait un ermitage fort ancien. Il alla dans ce lieu et le trouva fort agréable, car devant la porte, il y avait une belle source. Maugis entra dans la chapelle, se mit à genoux devant une image de Notre-Dame et pria Notre-Seigneur qu'il eût pitié de ses péchés. En même temps, il fit vœu de passer dans ce lieu le reste de ses jours pour y servir Dieu. Il résolut de ne vivre que d'herbes sauvages et pria Dieu qu'il lui plût que Renaud et ses frères pussent avoir la paix avec Charlemagne.

Quand il eut terminé, il se leva et sortit de la chapelle. Il ôta la selle et la bride à son cheval et le laissa aller paître. Puis, il retourna dans la chapelle pour faire ce qu'il avait pensé

Il fallait voir la pauvre duchesse et ses petits enfants porter des pierres sur les murs.

CHAPITRE XVIII

Comment les barons de France qui étaient à Montauban s'étonnaient de ne pouvoir réveiller Charlemagne que Maugis avait endormi par son art et emporté à Montauban. Mais quand l'heure de l'enchantement fut passée, Charlemagne s'éveilla. Lorsqu'il se vit à Montauban, il jura qu'il ne ferait jamais la paix avec Renaud tant qu'il serait prisonnier. Alors Renaud le renvoya quitte sur son cheval Bayard, ce dont il se repentit grandement, car aussitôt Charlemagne fit assiéger Montauban de si près qu'il affama Renaud, ses frères, sa femme et ses enfants.

Quand Maugis eut rendu Charlemagne à Renaud et qu'il fut parti comme vous le savez, Renaud appela ses frères et leur dit :

— Dites-moi, mes frères, ce que nous devons faire du roi que nous tenons entre nos mains ? Vous savez qu'il nous a longtemps causé dommage et fait beaucoup de mal ; aussi il me semble que nous devons nous venger de lui, puisque nous le tenons.

— Sire, dit Richard, je ne sais ce que vous en ferez, mais si vous voulez me croire, il sera pendu immédiatement ; car, après sa mort, il n'y aura personne en France pour oser nous attaquer.

Renaud baissa alors la tête et se mit à penser sérieusement. Voyant cela, Richard lui dit :

— Que pensez-vous, mon frère ? Vous souciez-vous de qui fera l'office ? Je vous promets que nul autre que moi ne le fera, et dès maintenant, si vous voulez me le livrer.

Après ces paroles, Renaud leva la tête et dit :

— Mes frères, vous savez que Charlemagne est notre souverain seigneur, et d'ailleurs, vous voyez comment Roland, le duc Naimes, Oger-le-Danois, l'archevêque Turpin et Escouf, le fils Œdon, sont ici pour faire notre appointement. Ils savent bien que nous avons le droit et Charlemagne le tort. Ainsi, si nous le tuons, tout le monde nous en voudra ; et tant que nous vivrons nous aurons la guerre.



Quand Renaud eut dit cela, Allard parla de cette manière :

— Frère, vous avez parlé sagement ; mais si nous ne pouvons avoir la paix avec Charlemagne, il me semble que nous pouvons la lui demander une fois pour toutes : s'il nous la donne, Dieu soit loué ! S'il nous la refuse, gardons-le sans le faire mourir, de telle manière qu'il ne puisse plus nous faire la guerre ni nous causer d'ennuis.

— Frère, vous dites bien ; mais le cœur me dit que tant qu'il vivra nous n'aurons ni paix ni amour.

— Seigneurs, dit Richard, il me semble que nous avons un bon chef en notre frère Renaud qui, Dieu merci, nous a bien conduits et gouvernés : laissons le faire à sa volonté et que ce qu'il fasse soit bien fait !

— Par ma foi, dit Allard, Richard parle bien.

Quand ils eurent décidé de faire à la volonté de Renaud, ils laissèrent le roi endormi et allèrent à la chambre de Roland. Renaud commença à dire :

— Sire Roland, levez-vous, je vous prie, et envoyez chercher Oger, l'archevêque Turpin et tous les autres qui sont ici, car je veux vous dire une chose.

Quand Roland vit Renaud à cette heure, il s'étonna ; cependant, il envoya chercher tous ses compagnons.

Quand ils furent arrivés, Renaud leur dit :

— Seigneurs, vous êtes tous mes amis ; aussi, je ne dois rien vous cacher. Vous devez savoir que j'ai ici un prisonnier par lequel je puis avoir la paix et aussi tout mon bien.

— Renaud, dit Roland, je vous prie de nous dire qui il est, car ici, il n'y a personne de qui votre bien dépende !

— Par ma foi, dit Renaud, c'est Charlemagne, le grand empereur de France.

Quand Roland entendit cette nouvelle, il fut très étonné et dit :

— Renaud, je me demande comment vous avez pris mon oncle si facilement. Dites-moi, s'il vous plaît, comment il est ici : l'avez-vous pris par la force des armes ?

— Non, sûrement ! dit Richard.

— Dites-moi, je vous en prie, comment cela s'est fait ?

— Sachez, dit Richard, que je ne sais pas comment Maugis a travaillé cette nuit, car il a apporté le roi ici et l'a couché dans un lit où il s'est endormi.

Tous furent étonnés de cette nouvelle.

— Seigneurs, dit le duc Naimes, Notre-Seigneur fait le bien à qui lui plaît ; comment peut-il se faire que Maugis ait pris le roi si facilement ? car vous savez qu'il se faisait garder de nuit.

— Seigneurs, dit Oger, par Dieu ! tout se fait par amitié pour Renaud ; ainsi la guerre sera bientôt terminée. Dieu en soit loué, car maints bons chevaliers en sont morts !

Roland et les chevaliers allèrent ensuite dans la chambre où le roi dormait si fort que personne ne pouvait l'éveiller tellement Maugis l'avait bien endormi.

Tous les barons furent alors bien surpris ; Roland parla le premier et dit :

— Renaud, où est Maugis, qui a si bien travaillé aujourd'hui ? Je vous prie de le faire venir ici, pour éveiller mon oncle Charlemagne. Quand il sera éveillé, nous nous jetterons tous à ses pieds pour lui demander grâce. Et je vous prie, pour Dieu et pour l'amour de moi, que puisque vous tenez le roi entre vos mains, de n'en être pas trop fier et de ne pas l'insulter.

— Par ma foi, sire Roland, dit Renaud, je veux que vous sachiez que j'aimerais mieux mourir enragé que de dire des injures au roi, mon souverain seigneur. Je lui offrirai, moi, mes biens et mes frères pour obéir à ses ordres ; je le prierai de nous accorder la paix. Je m'en vais chercher Maugis pour en faire ce qu'il voudra.

Il alla alors le chercher et ne le trouva pas, ce dont il fut bien marri. Quand le portier vit qu'il cherchait Maugis, il lui dit :

— Sire, vous cherchez pour rien ; sachez que cette nuit, il s'est fait

ouvrir la porte, est sorti de Montauban sur votre cheval Bayard et, sans tarder, est revenu portant sur le cou du cheval, devant lui, un homme gros et grand. Bientôt, il repartit sur un autre cheval pauvrement habillé ; et je ne l'ai pas revu depuis.

Quand Renaud eut entendu ces paroles, il fut si en colère qu'il ne savait plus que dire, car il comprit bien que Maugis était parti parce qu'il craignait la colère et la mauvaise grâce du roi Charlemagne. Renaud commença alors à pleurer tendrement, puis il retourna auprès des barons et leur dit comment Maugis était sorti sans mot dire.

Quand Allard, Guichard et Richard eurent bien entendu, ils commencèrent à se désoler, et Richard dit :

— Ah ! mon beau cousin, que ferons-nous désormais puisque nous vous avons perdu ? Nous pouvons dire que nous sommes battus, car vous étiez notre sauveur, notre secours, notre espérance, notre conseil, notre refuge, notre défense, notre guidon. Il y a longtemps que je serais mort de mort vilaine, si ce n'eut été de vous. Hélas ! tous les ennuis que vous avez eus avec Charlemagne, ce n'est que pour l'amour de nous !

Quand il eut dit cela, il grinça les dents de colère et dit :

— Puisque nous avons perdu Maugis, nous sommes tous perdus !

Il mit alors la main à son épée et voulut tuer Charlemagne ; mais Renaud le tira en arrière. Oger et le duc Naimes lui dirent :

— Maîtrisez votre colère, car ce serait bien mal agir que de tuer un homme qui dort. D'autre part, s'il plaît à Dieu, avant que nous ne partions d'ici, nous mettrons tout en bonne paix.

A parler bref, Oger et le duc Naimes dirent tant de belles paroles à Richard, qu'ils lui firent promettre de ne faire aucun mal à Charlemagne.

Richard avait bien raison de déplorer la perte de Maugis, car lui et ses frères devaient en avoir bien besoin, comme vous allez l'entendre, si vous voulez m'écouter.

Comme les quatre fils Aymon menaient grand deuil sur leur cousin Maugis, le duc Naimes dit ainsi :

— Par Dieu, seigneurs, vous avez tort de vous chagriner, car toute notre tristesse ne peut rien faire, aussi je vous prie de vous apaiser. Commençons à parler de la paix qu'il convient de faire avec le roi Charlemagne et que l'on mette fin a cette guerre qui a duré si longtemps déjà.

— Par Dieu, dit Roland, vous y pensez lâchement ; et, d'autre part, il faut que le roi nous ait pardonné avant de lui parler de paix.

— Sire, dit le duc Naimes, vous parlez sagement et dites bien ; mais comment pourrons-nous parler au roi ? Sans Maugis, nous ne pourrons le réveiller. Si Dieu n'y met remède, jamais nous ne lui parlerons.

Comme les barons parlaient ensemble, l'heure de la fin de l'enchantement arriva et ils ne s'aperçurent pas que le roi était éveillé. Il se leva tout debout et commença à regarder autour de lui. Il fut très étonné quand il vit qu'il était au château de Montauban, entre les mains de Renaud. Il devint si furieux que tous ceux qui étaient là crurent qu'il était devenu enragé. Il comprit ce qu'avait fait Maugis et jura que tant qu'il vivrait et serait à Montauban, il ne ferait pas la paix, jusqu'à ce qu'on lui eût donné Maugis pour en faire à sa volonté.

Quand Richard entendit cela, il dit au roi :

— Comment diable, sire roi, osez-vous parlez ainsi ? Vous voyez que vous êtes notre prisonnier et encore vous nous menacez. Je vous avoue, par Dieu et par Saint-Pierre, que si je n'avais promis de ne vous faire aucun mal, je vous couperais la tête.

— Taisez-vous, malheureux, lui dit Renaud, laissez le roi faire à sa volonté, demandons-lui grâce et qu'il lui plaise de nous pardonner, car la guerre a trop longtemps duré. Maudit soit qui la commença.

Renaud, par sa sagesse, apaisa ainsi ses frères ; et il leur dit :

— Messeigneurs mes frères, s'il vous plaît, vous viendrez avec moi demander pardon à notre souverain seigneur le roi Charlemagne.

— Renaud, dit Allard, nous ferons ce qu'il vous plaira.

— Par ma foi, dit le duc Naimes, vous faites sagement et je vous assure que tout vous réussira.



Alors Renaud, ses frères, Roland, Olivier, Oger-le-Danois, le duc Naimes, l'archevêque Turpin, Escouf, le fils d'Edon, s'agenouillèrent semblablement. Renaud parla le premier et dit :

— Sire, droit empereur, pour Dieu ! ayez pitié de nous, car moi et mes frères nous nous rendons. A vous de faire à votre désir et à votre volonté moyennant de sauver nos vies. Nous ferons tout ce qu'il vous plaira d'ordonner. Mon très doux sire, ayez pitié de nous. Si vous ne voulez pas me pardonner, je vous prie en grâce de pardonner à mes frères, de leur rendre leurs héritages et je vous donnerai Montauban et Bayard, mon si bon cheval. Moi et Maugis, nous irons servir outre-mer le temple de Notre-Seigneur.

Quand Charlemagne entendit Renaud parler ainsi, il rougit de colère et dit :

— Par Dieu, si tout le monde m'en parlait, je n'en ferais rien si je n'ai Maugis pour le faire mourir.

— Hélas dit Renaud, je me laisserais plutôt pendre que de consentir à la mort de mon cousin Maugis : il ne nous a jamais desservis, au contraire, il mérite plutôt d'être notre maître.

— Renaud, dit Charlemagne, ne croyez pas que je ferai quelque chose contre mon gré parce que je suis votre prisonnier.

— Sire, dit Renaud, sachez que je veux m'humilier devant vous. J'aime mieux que vous ayez tort que nous. Dites-moi, sire, je vous prie, comment pourrais-je vous rendre Maugis qui est notre vie, notre secours, notre espérance en tous lieux, notre écu, notre lance, notre épée, notre pain, notre vin, notre chair, et aussi notre refuge, notre maître, notre guide et notre défense ? C'est pourquoi, sire, je vous dis que si vous aviez tous mes frères en vos prisons, et que vous vouliez les faire pendre, je ne vous donnerais pas Maugis pour les racheter ; et je vous jure, sur ma foi, que je ne sais où il est allé.

— Ah ! dit Charlemagne, que Dieu le maudisse ! car je suis sûr qu'il est ici avec vous.

— Non, dit Renaud, je vous l'affirme sur mon baptême.

Alors Renaud se tourna vers Roland et les autres seigneurs et barons et leur dit :

— Seigneurs, je vous prie, pour Dieu, priez le roi qu'il ait pitié de moi et de mes frères, à seule fin qu'il puisse avoir paix en France, s'il lui plaît !

Le duc Naimes, qui était alors à genoux, ayant entendu les paroles de Renaud, dit à Charlemagne :

— Que ce que je vais vous dire vous soit agréable, sire. Vous savez que je suis parent de Renaud et d'Oger-le-Danois ; je veux vous dire qu'il me semble que vous pouvez accepter l'offre de Renaud, avant qu'il n'en arrive plus de mal ; car tous ceux de votre cour en seraient bien contents.

Quand les barons entendirent le duc Naimes, ils dirent :

— Sire, faites ce que le duc Naimes vous dit, car il vous donne un bon et loyal conseil. Si vous ne faites pas ainsi, vous vous en repentirez plus tard.

A ces mots, Charlemagne fut fort irrité, car il avait le cœur si dur qu'il ne souffrait nul conseil, et il jura par Saint-Denis qu'il n'en ferait rien tant qu'il n'aurait pas Maugis pour en faire à sa volonté.

Quand Renaud entendit ces paroles, il se releva tout indigné, ainsi que ses frères et les barons. Alors il parla à Roland et lui dit :

— Sire Roland, et vous tous, barons de France, je veux bien que le roi Charlemagne soit instruit de ma volonté et je la dirai devant vous. Sachez que, puisque je ne peux trouver grâce devant lui, je vous prie de ne pas me blâmer dorénavant si je requiers mon droit, car je l'ai demandé de toutes les façons qu'un bon et loyal chevalier peut le faire.

Alors, il se tourna du côté du roi et lui dit :

— Sire, vous pouvez partir quand bon vous semblera, car je vous promets de ne vous faire aucun mal parce que vous êtes mon souverain seigneur. Quand il plaira à Dieu, nous aurons la paix.

Tous les barons de France qui étaient présents furent émerveillés de la grande franchise de Renaud. Le duc Naimes dit alors :



— Ah ! Dieu ! avez-vous entendu la grande humilité du noble chevalier Renaud ?

— Par ma foi, dit Olivier, jamais je n'aurais cru une telle chose !

— Frère, dit alors Richard, que voulez-vous donc faire ? Nous tenons ce méchant roi en notre puissance et sa vie est entre nos mains : cependant il a un si grand orgueil qu'il ne veut rien faire de ce qu'on lui demande et il nous menace encore plus fort. Vous voulez qu'il s'en aille ? Je vous jure par tous les Saints, que nous en souffrirons : car s'il nous tenait comme nous le tenons, tout l'or du monde ne pourrait empêcher qu'il ne nous fasse honteusement périr. Je vous dis que vous faites une grande folie de le laisser partir ainsi, car, si vous vouliez, vous pourriez maintenant avoir la paix. Il me semble que vous ne cherchez que notre mort : aussi je vous prie, par Notre-Seigneur, de le laisser pour qu'il vous fasse mourir de mort vilaine !

Quand Renaud entendit son frère parler ainsi, il lui dit, irrité :

— Tais-toi, mauvais garçon, que Dieu te punisse, car il s'en ira malgré vous et la paix que vous désirez ne sera faite que quand il plaira à Dieu. Ote-toi de ma vue.

Il appela alors un de ses gentilshommes et lui dit :

— Allez incontinent à mon écurie et faites-moi amener ici mon cheval Bayard, car je veux que mon souverain seigneur s'en aille dessus jusqu'à son armée, car jamais il n'en a monté de meilleur !



Charlemagne quittant Montauban sur Bayard.

Richard sortit alors très irrité, car il vit bien que Charlemagne allait partir.

Cependant, le gentilhomme amena Bayard, et Renaud le présenta à Charlemagne en lui disant :

— Sire, allez-vous-en quand il vous plaira.

Charlemagne sortit de Montauban pour retourner auprès de ses gens. Renaud le conduisit jusqu'aux portes de la ville.

Quand les Français virent revenir le roi, ils en furent très joyeux. Ils lui demandèrent comment il s'en était allé et s'il avait fait la paix.

— Seigneurs, dit Charlemagne, je vais bien, Dieu merci ! Mais je n'ai pas voulu accorder la paix, et tant que je vivrai elle ne sera pas faite.

— Sire, demandèrent les barons, comment avez-vous été délivré ?

— Par ma foi, Renaud m'a libéré malgré la volonté de ses autres frères.

Ensuite, il fit retourner Bayard à Renaud qui, le voyant revenir, dit à Roland et à ses compagnons :

— Seigneurs, je vois que vous êtes dans les mauvaises grâces du roi Charlemagne ; aussi, je ne veux point que vous ayez à souffrir pour moi ou pour mes frères ; beaux seigneurs, vous pourrez vous en aller quand il vous plaira.

Le duc Naimes remercia Renaud de son bon cœur et l'embrassa avec beaucoup d'amitié. Puis, tous les seigneurs prirent congé de dame Claire

qui leur demanda de prier le roi d'accorder la paix à Renaud ; et ils partirent. Renaud leur dit adieu sur le pont et tous se mirent à pleurer en lui disant :

— Dieu vous bénisse !

Bientôt les barons arrivèrent à l'armée de Charlemagne et demandèrent pardon au roi.

— Sire, dirent-ils, nous voulions la paix pour votre bien ; mais puisqu'elle ne vous plaisait pas, nous avons abandonné Renaud et ses frères ; et jamais, tant que nous vivrons, il n'aura aide de nous !

— Seigneurs, dit le roi, je vous pardonne ; mais si nous demeurons ici plus longtemps, nous ne gagnerons rien. Aussi, je vous prie que nous allions attaquer Montauban, tant de jour que de nuit, de telle manière que ceux qui y sont soient bientôt pris ou morts.

— Sire, dit le duc Naimes, vous dites bien ; mais si, à cet assaut, il nous survient du mal comme autrefois, vous en aurez grand dommage. Aussi, je vous dis, sur ma foi, qu'il faudrait mieux la paix que la guerre.

Les barons l'entendant crièrent tous à haute voix :

— Sire, roi empereur, nous vous prions par Dieu de faire ce que Naimes vous dit, car il vous donne un bon conseil !

Quand Charlemagne vit cela, il alla au duc Naimes, qui était agenouillé devant lui, et le fit relever ainsi que son neveu et tous les autres ; puis il leur dit :

— Seigneurs, vous savez que je vous ai pardonné de mon gré ; mais sachez que je vous punirai si vous prenez la cause de mon ennemi mortel.

Cependant, le roi, sans faire semblant, était bien aise de les avoir tous retrouvés.

Puis il continua :

— Je ne quitterai pas Montauban avant d'avoir pris les quatre fils Aymon, dont je ferai terrible justice, et le mauvais traître Maugis, que je ferai brûler.

— Sire, dit Roland, Maugis vous craint tant que, depuis hier matin, il a pris la fuite.

— Ah ! dit Charlemagne, si jamais je le tiens, les quatre fils Aymon auront la paix avec moi.

L'empereur donna alors congé à tous ses barons qui retournèrent à leurs tentes voir leurs gens. Le lendemain matin, ils se mirent en ordre pour venir voir Charlemagne. Quand il les vit tous ensemble dans sa tente, il fut très joyeux et leur dit en ces termes :

— Seigneurs, nous prendrons Montauban par la famine, ce qui sera chose facile à faire, car je suis sûr qu'ils n'ont plus guère de vivres ; et comme ils ont perdu le traître Maugis, qui était leur espérance, ils ne pourront durer longtemps.

Quand les barons entendirent que Charlemagne menaçait si fort Renaud, cela leur déplut, car tous l'aimaient pour sa valeur et sa bonté.

— Seigneur roi, dit alors le duc Naimes, vous dites que ceux de Montauban n'ont plus rien à manger et que vous ne lèverez le siège que vous ne les ayez affamés ? Je vous assure que si vous attendez cette chose, vous y serez bien longtemps. Sire, je vous supplie de m'écouter. Souvenez-vous de la courtoisie de Renaud, car si ce n'eût été de lui, personne au monde n'aurait pu empêcher Richard de vous trancher la tête ; de plus, songez à la grande humilité qu'il a toujours montrée, à la grande confiance qu'il a eue en vous, en vous baillant son cheval, qui n'a pas son pareil au monde. Si vous réfléchissez à tout cela, vous verrez que jamais homme ne vous fit autant de courtoisie que Renaud. De plus, ils sont tous si vaillants chevaliers qu'avant que vous ne preniez Montauban, il vous feront tant de mal que vous vous en souviendrez. De plus, considérez, très doux sire, que nous ravageons les champs et que vous dépensez votre argent. Il serait mieux à votre honneur que vous vous en serviez à faire la guerre contre les Sarrazins que de l'employer contre les quatre fils Aymon. Les Sarrazins sont maintenant en repos et en grande joie, à l'occasion de cette guerre ; ils ne savent où la faire ; nous l'aurons bientôt à soutenir et elle sera si cruelle et si terrible que plusieurs nobles et vaillants chevaliers y mourront !



Charlemagne fut bien étonné quand il entendit le duc Naimes parler de la sorte ; tout son sang mua et il devint pâle comme un drap blanc, de la grande colère qu'il avait en son cœur. Il se mit à regarder le duc Naimes de travers et lui dit :

— Duc Naimes, par la foi que je dois à cette benoîte Dame qui conçut le fils de Dieu en sa virginité, s'il y a personne d'assez hardi pour me conseiller de faire la paix avec les fils Aymon, je ne l'aimerai plus et il en sera marri, car je suis résolu de n'en rien faire, quiconque puisse m'en parler. Je les prendrai, coûte que coûte, ou jamais je ne partirai d'ici.

Quand ses barons l'entendirent parler si fièrement, ils en furent bien surpris et ne dirent rien. Quand Oger vit que les barons n'osaient plus parler de cette affaire, il dit au roi :

— Roi Charlemagne, maudit soit le moment où Renaud empêcha Richard de vous trancher la tête, car aujourd'hui vous ne le menaceriez plus.

Le roi, ayant entendu ces paroles, baissa la tête tout pensif et dit :

— Barons, j'ordonne que chacun prenne ses armes immédiatement ; car je veux attaquer Montauban, dès cette heure !

Les Français allèrent donc s'armer. Une fois prêts, ils revinrent en belle ordonnance avec des échelles, des marteaux, des frots de fer, pour renverser les murailles. Ils se présentèrent devant le roi pour lui obéir. Quand il les vit si bien préparés, il leur commanda d'aller assaillir Montauban.

Renaud, voyant les ennemis, appela son frère Allard et lui dit :

— Mon frère, je vous prie de prendre Bondié, mon cor, et d'en sonner hautement, afin que nos gens s'arment, car voici les Français qui viennent nous attaquer. Allard prit alors Bondié et le sonna très fort, par trois fois et tous ceux du château qui l'entendirent en furent bien étonnés et allèrent s'armer sans plus attendre, puis se mirent en défense sur les murailles du château.

Les Français arrivèrent et se jetèrent dans les fossés, puis ils dressèrent leurs échelles contre les murailles. Mais ceux qui étaient dedans se défendirent bien vaillamment, jetèrent force pierres et détruisirent beaucoup de Français, car Renaud et ses frères se défendirent si bien qu'on ne pouvait endurer leurs coups et qu'il y avait beaucoup de morts dans les fossés. Il fallait voir à cet assaut, la pauvre duchesse et ses petits enfants, porter des pierres sur les murs, à Renaud et à ses frères. Et c'était pitié, car les deux enfants de Renaud disaient à leurs oncles :

— Tenez ces pierres, elles sont assez grosses !

Ceux de Montauban firent une telle résistance qu'ils culbutèrent dans les fossés tous ceux qui étaient sur les échelles.

Quand le roi vit cela, il fut fort irrité, car il pensa



Ceux qui étaient dedans se défendirent...

bien que jamais il ne pourrait prendre Montauban par la force. Il fit alors sonner la retraite. Les Français en furent heureux, car ils avaient été bien éprouvés et le roi avait perdu beaucoup de chevaliers dans les fossés. Quand les Français furent en retraite, Charlemagne commença à jurer par Saint-Denis de France, que jamais il ne partirait de Montauban qu'il n'eût affamé Renaud et tous les siens. Alors, il ordonna qu'on mit à chaque porte deux cents chevaliers pour empêcher de sortir sans être mort ou pris.

Renaud, voyant céla, se mit à genoux, élevant les mains vers le ciel, et dit :

— Beau sire Dieu qui souffrîtes la mort en croix, je vous supplie de permettre que nous ayons accord avec Charlemagne et sauvez nos vies !

Quand Richard entendit la prière que Renaud faisait, il l'écouta et lui dit :

— Frère Renaud, je vous assure que, si vous m'aviez écouté, nous serions maintenant en bonne paix et Charlemagne eut été bien heureux de l'accorder pour sauver sa vie. Vous savez que notre cousin nous l'avait rendu ici prisonnier dans l'intention d'en obtenir la paix ; mais vous n'avez rien voulu entendre et je vous promets qu'il n'en résultera rien de bien.

Charlemagne tint pendant si longtemps Montauban assiégé que ceux qui étaient dedans manquaient de vivres ; qui pouvait avoir un peu de victuailles les mangeait incontinent, car on ne pouvait s'en procurer ni pour or ni pour argent.

Le pays à l'entour commença à manquer de vivres, les gens mouraient de faim dans les rues ; il aurait fallu avoir le cœur dur pour ne pas avoir pitié. La famine était si grande que le frère cachait la viande à son frère, le père à l'enfant, le fils à la mère. Il y avait une si grande puanteur de morts qu'on pouvait endurer ; Renaud, bien peiné, fut contraint de faire construire un charnier pour les enterrer.

Quand Richard vit une telle mortalité et Renaud en si grande détresse, il reprocha encore sa clémence à Renaud.

— Ah ! dit Renaud, mon beau cousin Maugis, où êtes-vous ? Si vous étiez ici, nous ne craindrions pas de mourir de faim et nous n'aurions pas peur de Charlemagne : vous trouveriez assez de viande pour nous tous et nos gens. Or, nous allons mourir de faim comme loup sur la mer, car Charlemagne nous déteste plus que les Sarrazins ; il ne faut pas attendre qu'il ait pitié de nous, car c'est le plus cruel de tous les rois !

Les gens mouraient de faim dans la rue.

Charlemagne fut informé que la famine était très grande dans Montauban. Il en fut fort joyeux ; alors il appela ses gens et leur dit :

— Seigneurs, Renaud ne peut s'échapper qu'à bref délai il ne soit pendu, et le mauvais Richard traîné à la queue d'un roussin, ainsi qu'Allard et Guichard, malgré leur valeur.

Quand Charlemagne eut dit ces paroles, il appela tous ses pairs et barons ; dès qu'ils furent dans sa tente, il leur dit, tout joyeux :

— Seigneurs, Montauban est si bien assiégé que Renaud et ses frères n'ont plus rien à manger, maintenant, ils sont à moi, malgré leurs dents ; car la plupart sont déjà morts de faim et meurent tous les jours. Je veux que Renaud soit pendu ainsi que ses frères ; mais, auparavant, je veux que Richard soit traîné à la queue d'un roussin, et je vous défends à tous d'aller contre ma volonté !

Quand le duc Naimes, Roland, Olivier, Oger, l'archevêque Turpin et Escouf, qui étaient présents, entendirent le roi, ils furent très mécontents



par amitié pour Renaud et ses frères. Ils baissèrent tous la tête sans mot dire, et peu s'en fallut qu'Oger-le-Danois ne pleurât ; mais il se retint par crainte du roi.

Pendant le temps que Charlemagne faisait le siège de Montauban, persécutant les quatre fils Aymon, leur père était du parti du roi, faisant la guerre à ses enfants. Quand il entendit les menaces du roi, il fut très courroucé, car il savait bien que si jamais ses enfants mouraient, jamais plus il n'aurait de joie. Quoiqu'il leur fît la guerre, il ne les en aimait pas moins tendrement. En entendant le roi, il manqua de tomber mort à terre et ne put s'empêcher de dire :

— Seigneur, roi empereur, je vous prie d'agir avec mes enfants selon la droiture, car ils sont extraits de mon corps et de mon sang.

— Taisez-vous, dit le roi, car Renaud a tué Berthelot que j'aimais tant !

Puis il se retourna et, voyant que les barons se causaient l'un à l'autre il leur dit :

— Seigneurs, laissez-le murmurer, car je vous jure, sur ma foi, que je ne les quitterai pas, que je n'aie fait à ma volonté. Vous savez que, depuis trois ans, nous assiégeons ce château, et chaque fois que nous avons donné assaut, nous avons perdu beaucoup de monde : aussi je veux et commande que chacun de vous fasse faire des engins pour abattre la grande tour ainsi que le reste. Par ce moyen, nous les étonnerons tous. Pour vous, mon neveu Roland, vous ferez sept de ces engins, Olivier six, le duc Naimes quatre, l'archevêque Turpin et Oger encore quatre, et vous, duc Aymon, vous en ferez faire trois.

— Comment pourrai-je faire cela, beau sire Dieu ? dit Aymon ; car, sire roi, vous savez que ce sont mes enfants, et non des truands, et les meilleurs chevaliers du monde. Si je les voyais périr, j'en mourrais.

Quand l'Empereur entendit cela, il fut si courroucé qu'il se mit à ronger un bâton qu'il tenait à la main et dit :

— Par Dieu qui me créa, s'il y a quelqu'un qui ne fasse pas à ma volonté, je lui tranche la tête avec cette épée.

— Sire, dit le duc Naimes, ne vous courroucez pas, car nous allons faire ce que vous demandez.

Tous les barons s'en allèrent alors faire faire les engins que le roi avait commandés. Ils furent promptement exécutés. C'étaient des machines pour jeter une grande multitude de pierres. Dès qu'ils furent terminés, on les essaya contre Montauban, où ils causèrent de grands dommages. A l'intérieur dudit château, les femmes et les enfants erraient et se cachaient sous terre par crainte des pierres. Ceux de Montauban souffrirent cette perplexité jusqu'à ce qu'ils n'eurent plus à manger.

Il y eut une telle mortalité, qu'on ne savait plus où mettre les morts. car le charnier était plein. A voir les jeunes gens qui marchaient en s'appuyant sur un bâton, à cause de la faiblesse de la famine, on était tout ému. Ils trébuchaient, mangeant comme des pourceaux, alors qu'avant, ils étaient si forts et si vertueux que personne n'aurait osé les attaquer.

Renaud, voyant une telle extrémité, fut très peiné parce qu'il ne pouvait y porter remède et commença à se dire :

— Beau sire Dieu, que pourrais-je faire ? Je vois bien que nous ne pouvons plus résister, car je ne sais plus où prendre des vivres. Ah ! Dieu.



Renaud fit alors tuer un cheval.

où est Maugis ? que ne sait-il mon affaire et l'outrage que Charlemagne nous fait !

Quand dame Claire entendit Renaud se plaindre ainsi, elle lui dit :

— Par Dieu, mon seigneur Renaud, vous avez tort de vous alarmer ainsi, car vous nous découragez tous ici ; en outre, il y a encore ici plus de cent chevaux, je vous prie d'en faire tuer un, nous le mangerons, vous et nos pauvres enfants, qui n'ont rien mangé depuis deux jours.

Quand elle eut dit cela, elle tomba faible de besoin aux pieds de Renaud. Renaud la releva et la tint dans ses bras. Quand elle fut revenue, elle dit en pleurant :

— Hélas, Vierge Marie ! Que vais-je faire, moi, malheureuse ? le cœur me manque, tant j'ai faim. Mes chers enfants, qui aurait jamais cru que vous seriez morts de faim !

Renaud fit alors tuer un cheval, qu'il fit accommoder pour en donner à ses gens ; il ne dura guère, car ils étaient nombreux. Vous devez savoir que tous les chevaux qui étaient au château furent ainsi mangés les uns après les autres ; excepté quatre, Bayard et les chevaux des trois frères de Renaud, car ils voulaient les conserver pour ne pas aller à pied.

Quand Renaud vit qu'il n'y avait plus rien à manger, il appela ses frères et leur dit :

— Qu'allons-nous faire ? Il n'y a plus rien que nos quatre chevaux, faisons-en tuer un, afin de faire manger nos gens.

— Par mon chef, dit Richard, ce ne sera pas le mien ; si vous avez envie de manger, faites tuer le vôtre, car vous n'aurez pas le mien ; si vous êtes ainsi, vous le méritez bien, c'est par votre orgueil que nous sommes en cet état, parce que vous avez laissé partir Charlemagne ; si vous m'aviez cru, une telle chose ne nous serait jamais arrivée.

Durant ce temps, arriva le petit Aymon, le fils de Renaud, qui dit à Richard :

— Taisez-vous, mon oncle, ce qu'on ne peut empêcher, on doit le subir ; il ne faut pas perdre son temps à gémir sur le passé. Faites ce que mon père vous commande et vous ferez bien ; vous faites mal de vous fâcher ainsi ; s'il a manqué son attente, il l'a payé bien cher, car Charlemagne nous a causé beaucoup de torts. Le service que mon père a rendu au roi ne doit pas être perdu.

Richard, entendant son neveu parler ainsi, en eut grand'pitié ; il le prit dans ses bras, l'embrassa en pleurant et dit à Renaud :

— Sire, faites tuer mon cheval quand il vous plaira, donnez-en à manger à madame votre femme, à vos gens, à mes petits neveux, car mon petit neveu Aymon que voici mérite bien à manger pour le bon conseil qu'il m'a donné.

— Frère, dit Allard, faites tuer celui que vous voudrez, excepté Bayard, car celui-là ne mourra point, ce serait dommage. J'aimerais mieux mourir que Bayard fût détruit.

— Frère, dit Richard, vous dites bien.

Alors on fit tuer le cheval de Richard et on le mangea.

Renaud, voyant après qu'il n'y avait plus rien d'autre à manger, fut plus fâché pour ses frères et pour sa femme que pour lui-même. Il commença alors à se dire :

— Hélas ! que vais-je faire, je suis perdu à tout jamais. J'aurais mieux fait d'écouter mon frère Richard, car je ne serais pas dans la misère où je suis. Je vois bien que le roi m'a tant chassé qu'il m'a pris dans ses filets et que je ne puis m'en échapper ; mais je sais bien que personne ne peut m'en plaindre, car moi-même ait fait la verge dont je suis battu ; mon repentir est trop tardif.

Quand Richard vit son frère Renaud pleurer ainsi, il ne sut que dire, car il aurait donné de sa chair à Renaud. Après avoir été un grand moment en cette détresse, Richard dit à ses frères :

— Mes frères, qu'allons-nous devenir ? il faut nous rendre puisque nous ne savons plus que faire.

— Que voulez-vous dire, dit Renaud, vous voulez vous rendre au plus félon et au plus orgueilleux roi du monde, et il nous ferait tous pendre

honteusement ; s'il y avait un peu de pitié en lui, je me rendrais, mais il n'y en a pas ! Aussi, je suis décidé de ne pas nous rendre avant d'avoir mangé mes enfants et après nous-mêmes ; toutefois, avant, nous pouvons manger mon cheval Bayard, ce sera toujours un jour de gagné.

Il n'avait pas le courage de faire ce qu'il disait, car Bayard était tout son secours.

— Frère, dit Allard, je suis d'avis que nous mangions Bayard avant de nous rendre à Charlemagne, car il est trop cruel ; jamais il n'aura pitié de nous !

Quand Renaud vit qu'ils voulaient tuer Bayard, il en eut une si grande douleur que peu s'en fallut qu'il ne tombât pâmé à terre ; cependant, il eut la force de se tenir debout et il commença à dire .

— Beaux sires ! vous voulez donc manger Bayard, mon noble cheval qui tant de fois nous a sauvés de mort et de péril, tuez-moi avant, car je ne pourrais voir un spectacle pareil, et quand vous m'aurez tué, alors, abattez-le ; si vous ne le faites pas, je vous défendrai autant que vous m'aimez, de le toucher : qui mal lui fera, me le fera à moi-même.

Quand la duchesse entendit ainsi parler Renaud, elle ne sut que faire et lui dit :

— Ah ! gentil duc débonnaire, que feront vos pauvres enfants ? Voulez-vous qu'ils meurent de faim à cause de Bayard ; il y a trois jours passés qu'ils n'ont rien mangé, il faudra qu'ils meurent ainsi que moi à bref délai, car le cœur me manque, vous me verrez mourir si vous ne me secourez pas.

Lorsque les enfants entendirent leur mère qui parlait ainsi, ils dirent à Renaud :

— Père, pour Dieu ! donnez-nous votre cheval, aussi bien mourra-t-il de faim, il vaut mieux qu'il meure que nous.

Quand les frères entendirent parler ainsi leurs neveux, Richard dit à Renaud :

— Gentil duc, pour Dieu, ne souffrez pas que vos enfants et madame votre femme périssent de famine, et nous aussi.

Quand Renaud entendit ainsi parler son frère, son cœur s'attendrit, et il dit en pleurant :

— Beaux frères, puisque vous voulez que Bayard meure, je vous prie de le tuer !

Quand ils furent tous d'accord de tuer Bayard, ils allèrent à l'écurie et le trouvèrent qui poussait un grand soupir.

Quand Renaud vit cela, il dit qu'il se tuerait lui-même avant que Bayard pérît, parce qu'il lui avait sauvé la vie plusieurs fois. Les enfants de Renaud, entendant cela, retournèrent auprès de leur mère, pleurant et mourant de faim.

Quand Renaud vit que ses enfants s'en étaient allés, il alla à Bayard et lui donna un peu de foin, car il n'avait rien d'autre à lui donner, puis il revint vers ses frères et trouva Allard qui tenait Aymon, son neveu qui pleurait. Richard tenait Yon, et Guichard la duchesse, qui était pâmée. Il leur dit :

— Pour Dieu merci, je vous prie de prendre courage jusqu'à la nuit, alors je vous promets que je ferai tant que nous aurons à manger.

— Frère, dit Allard, il nous faut souffrir malgré nous.

Les chevaliers attendirent patiemment que la nuit fût venue. Renaud dit alors à ses frères :

— Mes frères, je vais parler à notre père pour voir ce qu'il me dira et s'il nous laissera mourir de faim.

— Frère, dit Richard, je veux y aller avec vous, s'il vous plaît ; et vous en serez plus assuré.

— Mon frère, dit le bon chevalier Renaud, vous n'y viendrez pas, car je vais y aller tout seul, et si je ne vous apporte pas à manger, je vous abandonnerai Bayard.

Ayant dit cela, Renaud se fit très bien armer, monta sur Bayard et sortit de Montauban le plus secrètement qu'il pût et il s'en alla vers la tente de son père. Il la connaissait bien pour l'avoir vue de jour au haut

de la grande tour. Il arriva qu'il trouva le duc Aymon seul hors de sa tente qui attendait pour savoir s'il aurait des nouvelles du château de Montauban. Quand Renaud vit son père, il lui demanda :

— Qui es-tu qui vas tout seul à cette heure ?

Aymon, entendant parler Renaud, le reconnut à la voix et en fut très joyeux ; mais il ne le montra pas et dit lui-même :

— Toi-même qui es-tu qui vas à cette heure si haut monté ?

Quand Renaud entendit parler son père, il le reconnut et lui dit :

— Sire, par Dieu, ayez pitié de nous, car nous mourons tous de faim ; déjà tous mes gens sont morts. Nous n'avons plus que Bayard, qui ne mourra pas tant que je vivrai. Hélas ! père, si vous ne voulez pas avoir pitié de nous, ayez pitié de vos petits-enfants.

— Beau fils, dit Aymon, je ne puis vous aider en rien, allez-vous-en, car vous savez que je vous ai abandonnés et que je ne puis me parjurer ; j'en suis bien fâché.

— Sire, dit Renaud , vous parlez mal, et je vous promets que si vous ne nous secourez pas, nous serons morts avant trois jours, ma femme, mes enfants, mes frères, par force de famine. Car il y a déjà trois jours passés que nous n'avons rien mangé et je ne sais plus que faire. Vous êtes notre père, et vous devez nous soulager. Je sais bien que si le roi nous tient, il nous fera tous pendre et mourir vilainement, ce qui ne sera pas un honneur pour vous ; aussi je vous prie de ne pas manquer, mon père, à la loi naturelle. Pour Dieu merci, ayez pitié de nous et ne soyez plus irrité contre vos enfants, car ce serait une grande cruauté. Vous savez bien aussi que Charlemagne a grand tort de nous persécuter ainsi.

Quand Aymon entendit Renaud parler de la sorte, il en eut pitié et si grand deuil au cœur que peu s'en fallut qu'il ne tombât pâmé à terre ; alors il regarda son enfant en pleurant et lui dit :

— Beau fils, vous avez bien raison, le roi a de grands torts envers vous ; et pour ce, descendez et entrez dans ma tente et, prenez tout ce qu'il vous plaira, car rien ne vous sera contredit ; mais je ne vous donnerai rien pour sauver mon serment.

Renaud descendit et s'agenouilla devant son père en lui disant cent mille mercis. Il entra alors dans la tente et chargea Bayard de pain, de viande fraîche et salée. Bayard en portait plus que n'eussent fait dix autres chevaux. Quand Renaud l'eut bien chargé de vivres, il prit congé de son père et retourna à Montauban.

Quand ses frères, sa femme et ses gens le virent arriver, portant tant de vivres, ils tombèrent pâmés de joie. Renaud crut alors qu'ils étaient tous morts de faim, parce qu'il avait trop tardé et il commença à mener grand deuil sans cause.

Cependant, bientôt, sa femme, ses frères et ses enfants revinrent de leur pamoison ; quand Renaud les vit tous debout, il en fut bien joyeux et leur présenta à manger, ainsi qu'à ses gens. Tous menèrent grand'joie et mangèrent à leur aise. Quand ils furent bien rassasiés, ils allèrent se reposer, excepté Renaud, qui voulut faire le guet.

Le lendemain, quand le jour fut venu, tous allèrent entendre la messe, puis ils allèrent manger ce qui restait de la viande que Renaud avait apportée.

Quand la nuit fut venue, Aymon, qui ne pouvait oublier ses enfants, fit venir son maître d'hôtel devant lui et lui dit :

— Vous savez comment j'ai délaissé mes enfants ; et j'en ai un grand regret plus que jamais je n'en ai eu. D'autre part, j'ai entendu dire qu'au besoin on reconnaissait l'ami ; vous devez savoir que mes enfants sont dans une grande pauvreté. Bien que je les aie abandonnés, je ne voudrais pas leur manquer. Nous avons déjà trois engins que Charlemagne m'a fait faire pour abattre leurs murailles ; or, maintenant, il faut que nous les aidions et je vais vous dire comment. Faites que vous mettiez dans les engins du pain, de la viande salée et de la viande sèche au lieu de pierres et faites-les jeter dans le château. Même si je devais mourir de faim, je ne leur manquerai pas tant que je vivrai. Je me repens du mal que je leur



Faites que vous mettiez dans les engins du pain et de la viande salée...

ai fait, tout le monde devrait m'en blâmer et on aurait eu bien raison, car mes enfants ont raison et nous avons tort.

— Sire, dit le maître d'hôtel, vous dites bien ; car vous en avez tant fait que chacun vous en blâme ; et je vous obéirai incontinent.

Alors le maître d'hôtel fit remplir les engins de victuailles et commanda de les jeter dans Montauban.

Sachez que plusieurs blâmaient Aymon de ce qu'il tirait contre Montauban, car ils croyaient que c'étaient des pierres.

Le lendemain matin, quand Renaud fut levé, il alla dans le château et trouva des vivres à foison, que son père lui avait fait jeter ; il en fut fort content et dit :

— Beau sire Dieu, soyez béni, je vois bien qu'il ne peut arriver mal à celui qui met en vous son espérance.

Puis il appela ses frères, sa femme et leur dit :

— Mes frères, vous voyez comment notre père a eu pitié de nous !

Alors il fit ramasser les vivres et les mettre en lieu sûr, puis ils en mangèrent à leur aise, car ils en avaient bien besoin et ils avaient si grand'faim que c'était pitié. Aymon fit tant jeter de vivres dans Montauban que ceux qui étaient dedans, à agir sagement, disaient en avoir pour trois mois.

Charlemagne apprit que le vieil Aymon avait donné des vivres à ses enfants, il en fut fort contrarié et, immédiatement, le fit venir et lui dit :

— Aymon, comment es-tu assez hardi pour avoir osé donner à manger à mes ennemis mortels. Je connais la chose, et tu ne peux pas t'en excuser. Mais, par la foi que je dois à Dieu, je m'en vengerai si bien, avant que la nuit vienne, que, si je le puis, tu en perdras la tête.

— Sire, dit le duc Aymon, je ne veux point nier. Je vous dis seulement que si vous deviez me faire mourir et jeter dans le feu, je ne manquerais pas à mes enfants tant que j'aurai de quoi. Seigneur roi, mes enfants ne sont ni larrons, ni traîtres, ni meurtriers, mais ce sont les meilleurs et plus loyaux chevaliers du monde. Seigneur roi, ne croyez pas occire mes enfants de cette façon ! Il y a trop longtemps que cette folie dure et cela devrait vous suffire.

Quand Charlemagne entendit ainsi parler Aymon, il en fut fort fâché et de la douleur qu'il eut, ses yeux rougirent dans sa tête comme deux chandelles, et peu s'en fallut qu'il ne frappât Aymon. Le duc Naimes voyant cela, se mit avant et dit :



Les engins jetant les victuailles dans Montauban.

— Sire roi, renvoyez Aymon, car vous l'avez trop tenu ici. Vous devez bien savoir qu'il ne souffrira pas que ses enfants soient détruits ; aussi vous ne devez ni l'en blâmer, ni le frapper.

— Duc Naimes, dit alors Charlemagne, puisque vous l'avez jugé, vous n'en serez point dédit.

Il retourna alors vers le duc Aymon et lui dit :

— Aymon, quittez mon armée sur-le-champ ; vous y avez fait plus de mal que de bien.

— Volontiers, sire, dit Aymon, j'obéirai à votre commandement.

Il monta alors à cheval et dit aux douze pairs de France :

— Seigneurs, je vous recommande à tous mes chers enfants, car ils sont extraits de votre sang ; que le roi se garde de les faire mourir, car dussé-je devenir Sarrazin et rester en Afrique, tous les jours de ma vie, je lui trancherais la tête. Je ne veux pas prendre d'autres engagements.

Quand Aymon eut dit cela, il partit de l'armée et alla en France dans son pays, bien triste d'avoir laissé ses enfants en si grande misère.

Quand Charlemagne vit qu'Aymon s'en allait ainsi et qu'il avait garni Montauban de vivres, il fut fort irrité et réfléchit longuement. Quand il eut assez pensé, il était encore plus peiné que jamais il l'avait été ; alors, il se tourna vers les barons et leur dit :

Seigneurs, je vous ordonne de défaire tous vos engins, car par eux, j'ai perdu le château de Montauban.

Les seigneurs firent aussitôt enlever les engins comme le roi le leur avait dit ; et ainsi Renaud demeura un bon moment en bonne paix.

Quand elle eut assez duré, les vivres commencèrent à lui manquer, et il commença à se dire :

— Beau sire Dieu ! que vais-je faire ? Je vois bien qu'à la longue, nous ne pourrons plus tenir, Charlemagne n'aura pas pitié de nous et nous fera mourir. Hélas ! Maugis, où êtes-vous ? Si vous étiez avec nous, nous ne craindrions rien et nous ne souffririons pas une telle détresse.

Comme Renaud se plaignait ainsi à lui-même, il vit arriver Allard qui était si faible qu'à peine il pouvait se soutenir sur ses pieds.

— Par Dieu ! frère, dit-il à Renaud, faites tuer Bayard, car je ne puis plus vivre, ainsi que mes frères, sans manger.

Quand Renaud entendit son frère parler ainsi, il fut bien peiné ; il prit alors son épée et alla à Bayard pour le tuer. Quand Bayard vit venir Renaud, il commença à se démener de joie ; voyant cela Renaud lui dit :

— Ah ! Bayard, bonne bête, si j'avais le cœur de vous faire mal, je serais bien cruel.

Quand Yvonet l'un de ses enfants, l'entendit, il cria à son père :

— Sire, qu'attendez-vous pour tuer Bayard, puisqu'il doit mourir ? car j'enrage de faim : si je n'ai à manger bientôt, vous me verrez mourir sous vos yeux, ainsi que mon frère et ma mère, car nous ne pouvons plus vivre désormais, tellement nous avons faim.

Renaud eut grande douleur en entendant parler ainsi son fils. D'autre part, il n'osait tuer Bayard, parce qu'il lui faisait si grande fête. Ne sachant que dire ni que faire, il se mit à réfléchir profondément. Quand il eut songé un bon moment, il trouva un moyen pour ne pas faire mourir Bayard. Il demanda un bassin et saigna son cheval ; quand il eut assez saigné, Renaud banda la plaie et Allard prit le sang et le porta à accommoder. Quand il fut bien cuit, ils en mangèrent tous un peu, ce qui les réconforta bien. A dire vrai, Renaud et toute sa compagnie demeurèrent bien quatre jours sans manger autre chose. Au cinquième jour, on voulut resaigner Bayard ; mais il était si mal qu'il ne jeta point de sang. Quand la duchesse vit cela, elle se mit à pleurer très tendrement et à dire :

— Sire, pour Dieu ! puisque votre cheval ne rend plus de sang, faites-le tuer, et vos enfants en mangeront ainsi que moi, car nous mourons de famine.

— Dame, dit Renaud, je n'en ferai rien, car Bayard nous a accompagné toute la vie, il fera de même dans la mort, car nous mourrons tous ensemble.

Vous devez entendre et savoir que Renaud et ses gens n'attendaient

plus que la mort dont ils étaient bien près. Cependant, un vieil homme qui était de Leans vint dire à Renaud :

— Seigneurs, nous mourrons tous de faim et Montauban sera détruit avec vous ; cependant vous l'avez bien défendu : mais comme je vois que nous ne pouvons plus rien faire d'autre, venez avec moi, je vous montrerai un chemin par lequel nous pourrons nous en aller sans nul danger. Vous devez savoir que Montauban avait déjà été construit avant que vous ne le fissiez faire et le seigneur qui le fit bâtir fit faire une voie sous terre qui va jusqu'au bord de la Serpente. J'étais un jeune enfant quand cette voie fut construite, je sais bien où elle est. Faites chercher là où je vous montrerai et vous la trouverez sans faute. Ainsi nous nous en irons tous sans nul danger.

Quand Renaud entendit ces paroles, il fut plus joyeux que nul pouvait être tant qu'il oublia sa faim et dit :

— Beau sire Dieu qui avez tout créé, soyez béni ! J'ai trouvé ce que je désirais, car je m'en irai à Dordogne !

Il prit alors le vieil homme par la main et le mena à l'endroit où il avait dit. Là, on creusa la terre et on trouva le chemin ; ce dont Renaud fut joyeux. Il alla alors à l'écurie, sella Bayard et entra dans le souterrain. Sachez que Bayard était si faible qu'il ne pouvait aller au pas. Puis il prit la duchesse sa femme, ses frères, ses enfants, tout le reste de ses gens et les fit entrer dans la route souterraine, si bien qu'il ne resta personne à Montauban.

Une fois dans la caverne, Renaud fit allumer une grande quantité de torches, afin de voir plus clair. Il organisa son avant-garde avec le peu de monde qu'il avait, en bonne ordonnance et bannière déployée. Quant à lui, il fit l'arrière-garde avec ses frères. Quand ils eurent marché un certain temps, Renaud s'arrêta un bon moment et dit à ses frères :

— Mes frères, nous avons très mal travaillé, car nous avons laissé le roi Yon dans la prison, certes j'aimerais mieux mourir que de le laisser ainsi, car s'il mourait de faim comme un loup enragé ce serait un péché pour nous !

— Par Dieu, dit Richard, il nous a bien desservi, on ne doit pas avoir pitié d'un traître.

— Frère, dit Renaud, vous dites mal.

Et aussitôt il retourna délivrer le roi et l'amena avec lui. Quand la duchesse vit venir le roi Yon, elle lui dit :

— Ah ! frère, soyez le mal venu, car tout le mal que nous avons est de votre faute et s'il n'avait tenu qu'à moi, vous auriez pourri en prison, car vous nous avez bien desservis.

— Dame, dit Renaud, laissez-le aller, je vous prie, car je lui ai prêté serment ; et bien qu'il ait mal agi envers nous, je ne puis me parjurer.

Quand ses frères l'entendirent ainsi parler, ils lui dirent :

— Frère, vous parlez bien et sagement ; et jamais on ne pourra rien vous reprocher. Faites donc ce qu'il vous plaira.

Après ils se mirent en route. Les chevaliers marchèrent tant que, bientôt, ils se trouvèrent hors du souterrain, au bois de la Serpente, au moment où le jour se levait. Une fois sortis de la caverne, ils furent bien heureux d'avoir échappé à Charlemagne. Yonet, le petit enfant de Renaud, se pâma tant il avait faim. Renaud fut bien triste de voir cela. Il le prit, le redressa et lui dit :

— Beau fils, je prie que vous fassiez bonne chère, car bientôt nous aurons assez à manger.

Ayant dit cela, il prit Aymon, son autre fils, et commença à le réconforter.

Puis il regarda autour de lui, vit où il était, appela ses frères et leur dit :

— Messeigneurs, il me semble que nous sommes près de l'ermitage de Bernard, mon bon ami.

— Sire, dit Allard, vous dites vrai ; mais que ferons-nous ?

— Frère, dit Renaud, je conseille que nous y allions et nous y demeurerons jusqu'à ce que la nuit soit venue ; après nous irons en Dordogne,



La fuite de Montauban.

car je ne conseille pas d'y aller de jour ; d'autre part, il se peut que l'ermite ait quelque chose à manger que nous donnerons à ma femme et à mes enfants.

— Frère, dit Allard, vous dites bien, par ma foi !

Ils se remirent alors en route, et bientôt, ils trouvèrent l'ermitage. Mais tout en allant dans le bois, ils s'écoutèrent et, comme des bêtes sauvages, mangèrent des herbes comme si ç'avait été des pommes ou des poires, tant ils avaient grand'faim.

Quand Renaud vit cela, il en fut si peiné qu'il les appela et leur dit :

— Seigneurs, que faites-vous ? cela pourrait tourner à notre dommage de nous séparer ainsi ; je vous prie que chacun se rallie et nous allons gagner l'ermitage, où nous trouverons Bernard l'ermite, qui nous fera bonne chère, je le sais bien.

Quand Renaud eut dit cela, tous se rassemblèrent et allèrent vers l'ermitage. Là, Renaud frappa à la porte, et quand Bernard l'entendit, il vint ouvrir immédiatement. Quand l'ermite vit Renaud et ses gens, il fut fort heureux. Incontinent, il alla l'embrasser et lui dit :

— Beau seigneur, soyez le très bienvenu. D'où venez-vous et comment allez-vous ?

— Mon ami Bernard, dit Renaud, sachez que j'ai abandonné mes biens à Charlemagne par force de famine ; maintenant, je m'en vais en Dordogne, car je n'ai rien d'autre à faire pour le moment. Aussi je vous prie que si vous avez quelque chose que nous puissions donner à manger à ma femme et à mes enfants, qu'il vous plaise, par Dieu, de le leur donner, car ils sont si affamés, qu'ils mourraient de faim.

Quand Bernard l'ermite entendit les paroles de Renaud, il eut grand'pitié pour la détresse dans laquelle il voyait Renaud et ses gens ; d'autre part, il fut très joyeux quand il vit qu'ils étaient sortis des dangers de Charlemagne ; il vint à la duchesse et lui dit :

— Dame, soyez la très bienvenue, je vous prie de ne rien craindre, car vous êtes arrivée dans un bon lieu pour avoir repos et joie.

Il rentra alors dans sa chambre et apporta du pain, du vin, et tout ce que Dieu lui avait donné ; puis il s'assit à côté de Renaud et dit :

— En grâce, seigneur, prenez ce qui vous plaît : toutes les choses que Dieu m'a données, je vous les donnerai à manger, malgré Charlemagne !

— Grand merci, sire, dit Renaud, nous sommes très bien ici; mais quand la nuit sera venue, nous nous en irons en Dordogne, car je crains fort que Charlemagne ne s'aperçoive que nous sommes partis, car si Dieu me laisse arriver en Dordogne, je ne craindrai pas plus le roi Charlemagne qu'une pomme pourrie, car je me défendrai bien de lui.



— Dame, soyez la très bienvenue...

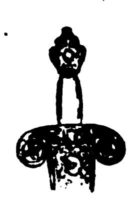
— Sire, dit l'ermite, vous dites bien notre pensée. Faites-en à votre guise.

Toute la journée, Renaud et ses gens séjournèrent chez l'ermite, qui les servit et les réconforta de toutes ses forces. Il donna de l'avoine de son âne à Bayard, qui était si faible qu'il ne pouvait en manger.

Quand la nuit fut venue. Renaud voulut partir et recommanda l'ermite à Dieu. L'ermite trouva trois chevaux, la duchesse en eut un et les enfants les deux autres. Alors Renaud et sa compagnie partirent et, bientôt, ils arrivèrent en Dordogne.

Quand ceux de la ville apprirent que le bon seigneur qu'ils avaient tant désiré était arrivé, ils en furent très heureux et vinrent à sa rencontre avec une belle suite de gens, le reçurent très honorablement et l'accompagnèrent jusqu'à la forteresse. Puis les bourgeois se mirent à danser, menant grande fête parmi la ville, comme si Dieu était descendu. Quand les barons du pays surent que Renaud et ses frères étaient arrivés, ils en furent très joyeux. Incontinent, ils vinrent tous le voir et lui firent de grandes révérences.

A présent, parlons de Charlemagne et des douze pairs et disons comment ils entrèrent dans Montauban, après que Renaud en fut parti.





Charlemagne arrivant auprès des murs.

CHAPITRE XIX

Comment Charlemagne sut que Renaud avait abandonné Montauban et que lui et les siens étaient sortis par un souterrain pour se rendre à Dordonne où il alla immédiatement les assiéger ; mais avant qu'il mît son siège, Renaud lui livra une bataille où plusieurs, de part et d'autre, perdirent la vie et où fut pris le duc Richard de Normandie, pair de France, ce dont Charlemagne fut très contrarié.

Le conte dit, en cette partie, que Charlemagne était au siège de Montauban, bien contrarié de ne pouvoir prendre Renaud et ses frères. Or, il advint qu'un jour qu'il chevauchait pour savoir comment on se portait dans le château, il arriva auprès des murs. Il regarda de l'autre côté et ne vit personne sur les murs comme c'était l'habitude. Il en fut très surpris, revint immédiatement à sa tente et envoya aussitôt chercher tous les barons. Quand ils furent là, il leur dit :

— Seigneurs, il y a bien huit jours que je n'ai vu personne sur les murs de Montauban, et je crois que Renaud est mort ainsi que tous ses gens.

— Sire, dit le duc Naimes, il serait bon qu'on sût la vérité ; envoyez-y, sire, s'il vous plaît.

Quand Charlemagne l'entendit, il monta lui-même à cheval et, accompagné de ses barons, s'en alla à Montauban. Quand ils furent à la porte, ils firent semblant d'attaquer le château ; mais Renaud en était trop loin pour le défendre. Quand Charlemagne vit que personne n'apparaissait, pour défendre le château, il crut réellement que Renaud et tous ses gens étaient morts de faim et de détresse. Il fit alors apporter une très haute échelle et la fit appuyer contre le mur. Roland y monta le premier, puis Oger, Olivier, le duc Naimes. Quand ils furent sur les murs, ils regardèrent à l'intérieur et ne virent ni homme ni femme ; ils descendirent alors dedans et allèrent ouvrir la porte pour faire entrer Charlemagne et tous

ses gens. Sachez que Charlemagne y entra plus irrité que nul pouvait l'être. Quand il fut dedans, il ne trouva personne et il fut si étonné qu'il ne sut que dire ni que faire. Il monta au donjon et n'y trouva encore personne, ce dont il fut plus étonné encore. Alors il dit :

— Par ma foi, beaux seigneurs, voici merveille et diablerie, sachez que Renaud est parti avec ses frères et tous ses gens ; c'est Maugis qui a fait tout cela, il était ici, car il n'aurait pu se faire autrement.

Quand Charlemagne eut dit ces paroles, il se mit à aller dans le château de Montauban, cherchant s'il pourrait trouver Renaud ou un de ses frères. Il chercha si bien qu'il trouva la voie par où Renaud et ses gens étaient partis. Quand le roi Charlemagne vit le souterrain, il fut bien étonné, appela Oger-le-Danois et lui dit :

— Oger, voici la route par où sont partis les traîtres, Maugis a fait cela, car il a fait cette caverne en dépit de moi et il m'en fera crever le cœur au ventre.

— Sire, dit le duc Naimes, vous blâmez Maugis ; mais il est facile de voir que cette caverne est faite depuis plus de cent ans. Ce sont les Sarrazins qui l'ont faite.

Quand Charlemagne entendit ces paroles, il se mit à rire de colère, maudit ceux qui avaient creusé le souterrain et fut bien irrité, car il voyait bien que cette caverne lui avait fait manquer son but. Il dit alors à ses gens :

— Allons. cherchez tout de suite dans ce souterrain pour savoir où il va, car je ne serai jamais content avant de le savoir.

Quand Roland l'entendit, il pénétra dans la caverne où il fit allumer une grande quantité de torches ; puis il y rentra avec beaucoup de Français. Ils marchèrent tant qu'ils arrivèrent à l'extrémité du caveau et se trouvèrent au bois de la Serpente. Quand Roland fut sorti de la caverne, il regarda pour savoir où il était, mais il ne sut se reconnaître. Alors, il dit à ses gens :

— Seigneurs, il me semble que chercher Renaud plus loin serait une grande folie, car il connaît bien la contrée et nous ne savons où aller.

— Sire, dirent ses compagnons, vous dites bien, retournons vers Charlemagne votre oncle pour lui dire ce que nous avons trouvé dans cette fosse.

Quand Roland et ses compagnons se furent mis d'accord, ils se remirent en chemin pour retourner d'où ils étaient venus. Quand le roi Charlemagne les vit venir, il commença à leur dire :

— Roland, mon beau neveu, qu'avez-vous trouvé ? n'avez-vous pas trouvé l'issue de la caverne ?

— Sire, dit Roland, oui, effectivement. Sachez que Renaud et ses gens sont partis emmenant Bayard dont vous voyez encore les pas.

Charlemagne entra dans une colère terrible et envoya ses messagers par tous les pays et toutes les contrées pour avoir des nouvelles de Renaud et de ses frères. Quand il eut fait, il commanda à l'armée de déloger et de venir à Montauban. Les barons obéirent à son commandement et vinrent tous au château où ils se logèrent le mieux qu'ils purent. Et ils restèrent dedans six jours, menant grande joie de ce que Renaud et ses frères en avaient été chassés. Comme ils étaient ainsi dans Montauban, on vit arriver un messager qui alla droit au roi Charlemagne, le salua très honorablement et lui dit de cette manière :

— Sire, sachez que j'ai vu Renaud, Allard, Guichard et Richard menant grande joie. avec beaucoup de chevaliers et tenant grand'cour à Dordonne, où Renaud a fait de riches dons à chacun et je me demande où il a pris un si grand trésor. Le roi Yon de Gascogne y est aussi. Qui plus est, je vous dis, pour l'avoir vu, que Renaud a fait assembler ses gens pour se défendre contre vous si vous allez l'attaquer, de quelque façon que ce soit.

Charlemagne fut très irrité, quand il entendit son messager ; et il jura. par Saint-Denis. qu'il ne coucherait pas dans un lit qu'il n'ait assiégé Dordonne. Quand il eut dit cela, il commanda à chacun de faire ses bagages et de se mettre en route pour Dordonne par le plus court chemin. Les barons se mirent immédiatement en marche. Ils chevauchèrent tant que,

bientôt, ils arrivèrent à Montorgueil qui était si près de Dordonne que l'on pouvait voir le clocher. L'armée de Charlemagne y logea cette nuit-là, et je vous assure que le roi fit faire bonne garde, par crainte des quatre fils Aymon. Le jour venu, Charlemagne fit mettre ses gens en belle ordonnance, bannière déployée, et se mit à chevaucher vers Dordonne.

Quand Renaud sut que Charlemagne était venu pour l'assiéger, il commença à jurer qu'il ne se laisserait pas assiéger comme il avait fait à Montauban, mais qu'il combattrait Charlemagne et que s'il pouvait le tenir à nouveau entre ses mains, il n'aurait pas la même pitié qu'il avait eue autrefois, parce qu'il était félon et sans pitié.

— Frère, dit Richard, je vois maintenant que vous parlez en chevalier, et, par la foi que je vous dois, je vous promets qu'avant que le roi Charlemagne vous assiège, j'en tuerai plus de cent. Si Dieu ne nous manque, nous ferons telle chose que Charlemagne en sera peiné et honteux toute sa vie, car il agit comme un vilain qui plus on le prie et moins en fait.

— Frère, dit Allard, par la foi que je vous dois, vous parlez bien et je vous en saurai gré tous les jours de ma vie.

Renaud ne fut pas étonné de voir que Charlemagne venait l'assiéger. Incontinent, il fit sonner Bondié, son bon cor, et armer rapidement ses gens, qui étaient nombreux, et les fit sortir de la ville. Quand son armée fut assemblée dans les champs, ce fut une bien belle chose à voir. Il rangea alors ses bataillons par bonne ordonnance comme fait un sage combattant. Puis, il appela ses frères et leur dit :

— Mes beaux frères, c'est aujourd'hui que nous mourrons tous ou bien nous ferons tant que nous terminerons la guerre et aurons la paix. C'est pourquoi je prie chacun des nôtres d'être vaillants chevaliers, car j'ai en vous toute mon espérance. Je vous affirme que j'aime mieux mourir vaillamment en bataille que d'être pendu honteusement comme un larron. Mes frères, je vous prie de venir auprès de moi et de me suivre, car je veux que nous soyons des premiers !

— Frère, dit Allard, nous ferons votre commandement, n'en doutez pas. Vous marcherez en avant quand vous voudrez.

Quand ils se furent ainsi arrangés, Renaud appela cent des meilleurs chevaliers de sa compagnie et leur dit :

— Seigneurs, je vous prie d'être avec moi à la première bataille ; vous me ferez grand honneur.

— Sire, dirent les chevaliers, volontiers, nous ferons notre commandement et nous ne vous laisserons pas tant que nous aurons corps et vie. Nous vous remercions de l'honneur que vous nous faites en nous admettant de votre société, car nous savons bien que tant que nous serons avec vous, nous n'aurons ni mal ni péril.

Quand Renaud eut bien ordonné ses bataillons, il n'attendit plus et, le premier, se mit l'écu au cou, la lance au poing et monta sur Bayard qui regardait autour de lui, menant fort grand bruit. Renaud lui donna de l'éperon et entra dans les gens de Charlemagne. Charlemagne, voyant venir Bayard qui faisait un tel bruit et Renaud avec ses gens en si bel ordre, fut très étonné et se dit en lui-même :

— Ah ! beau sire Dieu, où diable les quatre fils Aymon ont-ils si vite trouvé tant de gens ? Je crois que c'est une diablerie, car il n'y a pas longtemps, je ne leur avais rien laissé ; maintenant ils sont si puissants qu'ils ne me craignent pas. Mais je promets à Dieu que tout cela ne leur vaudra rien et que je ferai justice d'eux avant longtemps !

Il fit alors ranger ses bataillons et monta à cheval pour aller combattre Renaud. Quand le duc Naimes vit que Charlemagne était si enragé qu'il voulait aller combattre Renaud, il alla à lui et lui dit :

— Sire, que voulez-vous faire ? Je vous assure que ce serait une grande folie de combattre ces gens. Le meilleur serait de faire la paix entre vous et Renaud, car je suis sûr qu'il ferait tout ce que vous lui commanderiez. Tandis que si nous les combattons, nous verrons bientôt de nombreux chevaliers traîner leurs boyaux dans les champs ; et ce sera un grand dommage pour l'un comme pour l'autre. Il y aura des pertes irréparables.



— Naimes, dit le roi Charlemagne, laissez cela tranquille, car je n'en ferai rien pour homme vivant qui en parle, je me laisserais plutôt trancher tous les membres.

Quand le duc eut entendu ces paroles, il fut bien contrarié et ne parla plus. Charlemagne décida de combattre et avança en grande fureur.

Renaud vit les deux armées s'approcher l'une de l'autre ; il se tourna vers son frère Richard et lui dit :

— Frère, je veux aller au roi pour savoir de lui s'il veut nous pardonner. S'il voulait le faire, je ferais tout son plaisir comme à notre souverain seigneur.

— Par Dieu, frère, dit Richard, vous ne valez pas un bouton de culotte, car le cœur vous est parti.

— Va, méchant, dit Renaud, si je veux y aller, personne au monde ne pourra m'en empêcher ; et s'il me refuse la paix, quand je la lui demanderai, je jure devant Dieu que plus jamais je ne la lui demanderai.

— Frère, dit Allard, vous dites bien et sagement ; allez et faites à votre volonté.

Renaud n'attendit pas plus longtemps, il piqua Bayard et alla vers le roi Charlemagne auquel il dit :

— Sire, par Dieu merci, souffrez que nous ayons accord avec vous, que cette guerre qui a tant duré prenne fin et que votre colère nous pardonne. Je ferai tout ce qu'il vous plaira et je vous donnerai Bayard, mon bon cheval.

— Fuyez d'ici, glouton, Dieu vous maudisse ! dit le roi ; car tout le monde ne saurait empêcher que je ne te tue.

— Sire, dit Renaud, vous ne le ferez pas, s'il plaît à Dieu, car je me défendrai bien. Sachez, puisque nous parlons de cela, que nous ne vous épargnerons pas et nous ferons le pis que nous pourrons.

— Frappez, vassaux, dit le roi, je ne vous priserai plus si ce mauvais malheureux m'échappe.

Quand Renaud vit cela, il dit :

— Seigneur roi de France, je vous défie.

Puis il piqua Bayard et courut sur un chevalier qu'il étendit mort d'un coup de lance dans la poitrine. Puis il retourna à ses gens.

Quand Charlemagne vit cela, il s'écria à haute voix :

— Frappez chevaliers, frappez, maintenant ils sont déconfits ?

Quand Roland entendit Charlemagne crier ainsi, il courut après Renaud avec maints autres chevaliers ; mais ils ne le rejoignirent pas. Richard, voyant venir Renaud, alla à sa rencontre et lui dit :

— Frère, quelles nouvelles apportez-vous ? Avons-nous la paix ou la guerre ?

— Frère, dit Renaud, pensons à bien faire, car nous n'aurons pas la paix.

— Frère, que Dieu vous bénisse des nouvelles que vous apportez, car je pense faire aujourd'hui quelque chose dont Charlemagne sera courroucé.

— Frères je vous prie, dit Renaud, de vous montrer vertueux à l'encontre de nos ennemis.

Quand le roi Charlemagne vit qu'il était temps d'attaquer, il appela hâtivement le duc Naimes et lui dit :

— Naimes, tenez mon oriflamme et pensez de bien et vaillamment férir à droite, à gauche, comme un bon chevalier doit le faire, en gardant mon honneur, je vous prie !

— Sire, dit le duc Naimes, il ne faut pas m'en prier, puisque je suis tenu de le faire mais je suis fâché que vous n'ayez pas accordé la paix, car la guerre a assez duré.

— Naimes, je vous recommande de ne pas me parler de cela. Tant que je vivrai, ils n'auront pas la paix !

— Sire, j'en suis bien triste ; faites comme vous voudrez, je m'en vais des premiers à la bataille ; suivez-moi si vous voulez, car j'irai dans un tel lieu que vous en serez émerveillé et non sans cause, car il n'est homme si froid qui ne s'échauffe. Maintenant, me suive qui voudra !

Quand Renaud vit venir l'oriflamme, il piqua Bayard, et entra dans la

mêlée. Il frappa un chevalier si durement qu'il le jeta mort à terre ; puis il se tourna vers ses gens, les réconforta honnêtement et aussitôt se mit a frapper terriblement sur ses ennemis sans s'arrêter, il en frappa quatre de sa lance ; au quatrième elle se brisa ; alors il mit l'épée à la main et frappa un chevalier si rudement sur le casque qu'il le fendit jusqu'aux dents, puis il en frappa un autre à qui il fit voler la tête de dessus les épaules. Quand il eut fait ces deux coups, il cria : *Dordonne!* tant qu'il put, pour ranimer ses gens. Quand il eut ainsi crié, il leur dit :

— Allons à eux, francs chevaliers, car aujourd'hui nous vengerons la grande honte que Charlemagne nous a faite si longuement et sans raison.

Quand ses frères l'entendirent ainsi parler, ils se mirent à courir sur leurs ennemis de telle manière qu'ils abattirent chacun sept chevaliers d'un seul coup de pointe. Aussi les gens de Charlemagne ne purent leur résister. Renaud et ses frères allaient en abattant tout devant eux comme des bêtes, tant que la plupart furent tués ou s'enfuirent. Charlemagne, voyant le grand dommage que lui faisaient les quatre fils Aymon, devint comme forcené, courut sur les gens de Renaud et frappa un chevalier si durement qu'il l'abattit mort à terre et que sa lance vola en morceaux. Alors il mit la main à son épée Joyeuse et fit merveille aux armes, tant que ses gens reprirent courage. Sachez que ce fut une merveilleuse bataille, si cruelle que c'était pitié à voir.

Il est vrai que Roland eut bien peur que Charlemagne ne fût tué quand il le vit dans la mêlée. Il alla immédiatement auprès de lui avec Olivier, Oger et les douze pairs, pour le garder de tout mal. Quand les gros bataillons furent assemblés l'un contre l'autre, on vit alors une bataille vraiment terrible. Car dès que Roland, Olivier et les douze pairs furent dans la mêlée, ils commencèrent à faire un tel massacre des gens de Renaud qu'il fallut leur céder la place. Renaud et ses frères, voyant cela, entrèrent si terriblement dans les Français qu'ils se firent un chemin par les grands coups qu'ils donnaient, car ils ne touchaient pas un homme sans qu'il ne tombât mort à terre ; il n'était rien qui ne frémît devant eux. Sachez que la bataille dura du matin jusqu'à l'heure de nonne, sans qu'on puisse savoir lequel des deux aurait le dessus. Mais quand nonnes furent passées, les gens de Renaud commencèrent à reculer, car ils n'en pouvaient plus et personne ne pouvait les en blâmer, car Charlemagne avait quatre fois autant de gens que Renaud, sans compter les douze pairs de France, dont chacun connaît la bravoure.

Quand le noble chevalier Renaud vit que ses gens se retiraient, il alla à celui qui portait son enseigne et lui dit :

— Mon ami, chevauche vers Dordonne, le plus sagement que tu pourras, car nous sommes trop combattus, il est temps de nous reposer.

— Sire, dit le chevalier, je ferai votre commandement.

Et il se mit en route immédiatement vers Dordonne.

Renaud appela alors ses frères et leur dit :

— Mes frères, tenons-nous derrière, car autrement nous sommes perdus.

— Frère, dit Richard, ne craignez rien, car tant que Dieu vous donnera vie à vous et à Bayard, nous n'aurons pas peur.

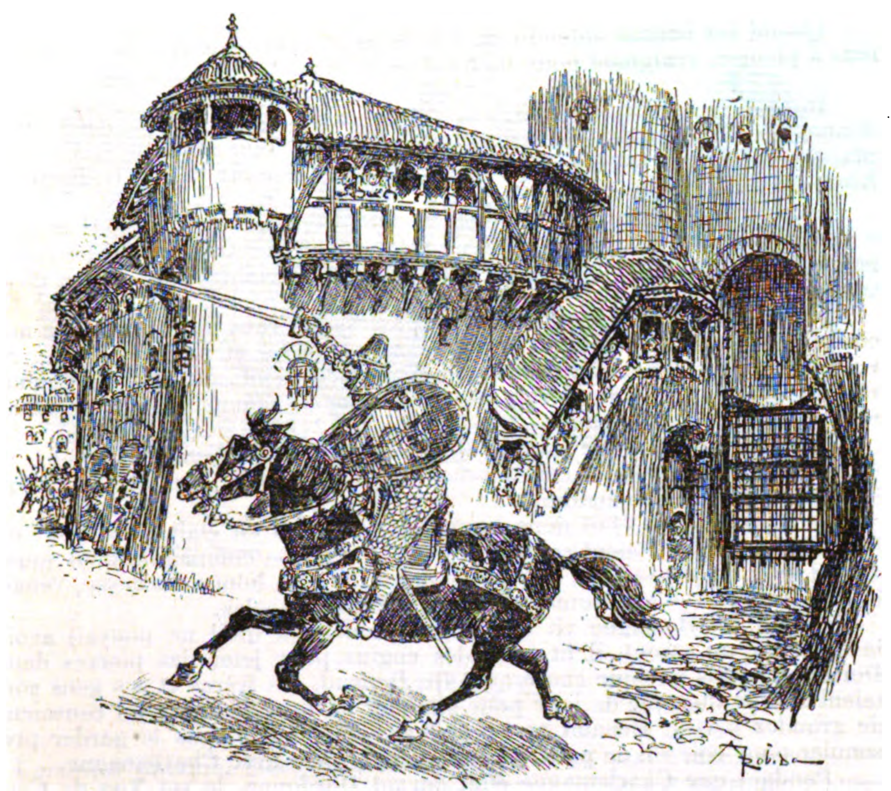
Quand Charlemagne vit que Renaud s'en était allé avec toute sa compagnie, il cria à haute voix :

— Sus! seigneurs, maintenant, ils sont battus !

Ces paroles échauffèrent Renaud et ses frères qui firent périr plus d'un cent de vaillants chevaliers. Malgré Charlemagne, ils rentrèrent à Dordonne.

Vous devez savoir que Richard, le frère de Renaud, jouta avec de Normandie près de la porte de Dordonne, comme ils allaient rentrer en ville. Richard de Normandie fut culbuté et Richard, frère de Renaud, le fit entrer dans la cité malgré les gens de Charlemagne. Quand Renaud et tous ses gens furent dans Dordonne, ils firent barrer les portes et allèrent se désarmer et se mettre à leur aise, car ils en avaient bien besoin.

Quand Charlemagne vit que les quatre fils Aymon s'étaient sauvés et qu'ils avaient fait prisonnier Richard de Normandie, un des douze pairs



Renaud revenant dans Dordonne.

de France. il fut plus peiné que jamais, car il avait peur que Renaud ne fît périr Richard de Normandie. Ne voyant rien d'autre à faire, il commanda d'assiéger la ville de tous côtés. On lui obéit immédiatement. Charlemagne jura alors de ne pas partir de là avant d'avoir pris la cité et fait pendre honteusement les quatre fils Aymon.

— Sire, dit Roland, vous savez que je suis celui qui ai fait le plus de mal aux quatre fils Aymon, et jamais je n'aurais parlé de paix entre vous et eux ; mais, désormais, la raison me commande de vous en causer. Sire, vous savez bien qu'il y a passé quinze ans que vous guerroyez contre eux. Nous avons toujours le mauvais de la guerre, et non sans cause, car Renaud et ses frères sont de très vaillants chevaliers et ne sont pas si faciles à battre que l'on croit. Je vous promets que si vous aviez autant guerroyé contre les Sarrazins que contre les fils Aymon, vous seriez seigneur de la plus grande partie d'entre eux avec plus d'honneur et moins de dommage. Qui plus est, vous savez que Richard de Normandie, un des meilleurs chevaliers que vous ayez, est pris. Si Renaud le fait mourir, vous en aurez honte et dommage et la France en sera toute troublée, car ledit Richard a beaucoup de parents et d'amis. Je vous dis que si j'étais à la place de Renaud, je le tuerais puisque je ne pourrais avoir la paix avec vous. Aussi, si vous voulez me croire, sire, pour votre honneur et votre profit, vous ferez dire à Renaud de vous rendre le duc Richard de Normandie tout armé, sur son cheval, et vous ferez la paix avec lui. Je vous promets, sire, qu'il la fera volontiers et tout ce qu'il vous plaira de lui commander ainsi qu'à ses frères.

— Roland. dit Charlemagne, voulez-vous ne plus rien dire.

— Non, sire !

— Je vous jure par ma foi, dit Charlemagne, que les quatre fils Aymon n'auront jamais paix avec moi et je vous affirme que je ne crains rien pour Richard de Normandie, car Renaud se laisserait crever les yeux avant de lui faire aucun mal.

Quand les barons entendirent Charlemagne parler ainsi, ils se mirent tous à pleurer, craignant pour Richard de Normandie.

Durant ce temps, Renaud, ses frères et ses gens étaient dans Dordonne, menant grande fête. Quand ils se furent tous désarmés, Renaud plaça son guet sur les murs de la cité ; puis il vit venir le duc Richard de Normandie devant lui et lui dit :

— Duc Richard, vous savez bien le grand tort que le roi Charlemagne a envers moi ainsi que mes frères, sans aucune raison ; si vous ne faites pas la paix, ne comptez plus sur aucun de vos membres, car je les ferai couper tous.

— Sire, dit le duc, je suis en votre possession, vous pouvez faire de moi ce qu'il vous plaira. Vous m'avez pris à la guerre, et non autrement. Si vous m'insultez, vous serez déshonoré éternellement. Je veux que vous sachiez que tant que je vivrai, je ne manquerai jamais à Charlemagne, même par crainte de mort.

Renaud se retint de colère et il commanda de l'enfermer dans sa chambre, qu'il fut bien et courtoisement gardé, servi de tout ce qui lui appartenait ou qu'il demanderait.

Le duc Richard était donc prisonnier ; mais il en était bien aise : de bonnes viandes lui étaient servies. il avait une bonne compagnie pour jouer au jeu qu'il lui plaisait, et, souvent, dame Claire, la bonne duchesse, venait lui rendre visite et le réconforter par ses nobles paroles.

Quand Charlemagne vit et comprit facilement qu'il ne pouvait avoir la ville par un assaut, il fit faire des engins pour jeter des pierres dans Dordonne. Mais quelque chose qu'il fît, Renaud, ses frères et ses gens sortaient tant de nuit que de jour pour attaquer l'armée du roi et lui causaient de grandes pertes. Renaud ne prenait pas un homme sans le garder prisonnier pour voir s'il ne pourrait pas avoir la paix avec Charlemagne.

Pendant que Charlemagne était devant Dordonne, le roi Yon de Gascogne tomba malade au lit, d'une très grave maladie et confessa tous ses péchés, priant Notre-Seigneur, très pieusement, d'avoir pitié et miséricorde de lui et de lui pardonner ses péchés. Quand il eut été assez longtemps malade, il mourut, Dieu ait son âme !

Renaud le fit enterrer honorablement comme un roi doit l'être. Mais il n'y eut personne pour pleurer, car tout le monde lui voulait du mal, pour la grande trahison qu'il avait commise envers les quatre fils Aymon.

Retournons, maintenant, à Maugis qui était toujours dans son ermitage.





Maugis et les voleurs.

CHAPITRE XX

Comment Maugis, étant en son ermitage, il lui vint l'idée, par un rêve qu'il fit, d'aller voir Renaud et ses frères. Il se mit en route au matin et trouva en chemin deux marchands que sept larrons avaient détroussés dans un bois : Maugis tua cinq de ces larrons et rendit tous leurs biens aux marchands ; puis il s'en alla à Dordonne voir Renaud et ses frères, ses bons cousins.

Un jour que Maugis était demeuré longtemps dans son ermitage en contemplation et en prières, il s'endormit dans l'oratoire. Il rêva qu'il était à Montauban et vit Renaud et ses frères qui venaient à sa rencontre, se plaignant à lui de Charlemagne, qui voulait leur prendre Bayard, le bon cheval. Mais Renaud l'avait pris par le frein et ne voulait pas le laisser emmener. Maugis en eut une si grande douleur, qu'il s'éveilla en sursaut; tout furieux, se leva et jura, par Dieu, que jamais il ne serait tranquille avant d'avoir vu Renaud et ses frères. Ayant dit cela, il n'attendit pas plus longtemps, ferma la porte de la chapelle, prit la chape et le bourdon, et se mit en route le plus vite qu'il pût. Vers midi, il se trouva dans un grand bois, où il trouva deux hommes qui étaient fort désolés. Maugis leur demanda :

— Dieu vous assiste ?

L'un des deux répondit :

— Certes, Dieu n'est pas avec nous, mais le diable au contraire, car malheureuse fut pour nous l'heure où nous vînmes dans ce bois, car nous sommes maudits !

— Messeigneurs, demanda Maugis, qu'avez-vous donc à vous lamenter ainsi ?

— Bonhomme, dit l'un d'eux, il y a là, plus loin, des voleurs qui nous ont enlevé le drap que nous voulions vendre, et ils ont tué un de nos compagnons parce qu'il leur avait parlé trop rudement.

Maugis eut grand'pitié de ces deux pauvres marchands et leur dit :

— Mes amis, venez avec moi et je prierai les voleurs, de la part de Notre-Seigneur, de vous rendre votre bien ; s'ils ne le font pas, je me battrai avec eux, si rudement que je saurai par mon bourdon s'ils ont la tête dure.

Les marchands entendant Maugis parler de la sorte, le regardèrent, à seule fin de pouvoir le connaître, et l'un deux lui dit :

— Que diable dites-vous ? Ils sont sept et vous êtes seul... Ils sont tous armés, vous êtes nu. D'autre part, vous marchez et tenez votre bourdon à grand'peine...

— Taisez-vous, dit l'autre, laissez aller ce fou, car il ne sait ce qu'il dit, voyez comme il remue la tête tant il est affolé.

Puis ils ajoutèrent tous deux :

— Frère, va ta route, et laisse-nous en paix ou je te donnerai un tel coup de bâton que tu le sentiras bien !

— Frère, lui dit Maugis, tu as grand tort de parler ainsi, car je ne puis t'obliger par force.

Et il quitta les marchands. Il marcha tant qu'il rencontra les voleurs et leur dit :

— Seigneurs, je vous prie de me dire pourquoi vous avez pris le bien de ces pauvres marchands, vous savez bien qu'il n'est pas à vous ; aussi je vous prie de le leur rendre. Dieu vous en saura gré.

Les voleurs furent fort en colère et le regardèrent de travers, comme s'il avait été un Sarrazin. Alors, le maître des voleurs lui dit :

— Va-t'en, fils de ribaude, ou je te donnerai un tel coup de pied que je te crèverai le ventre !

Maugis vit bien que le voleur ne craignait ni Dieu ni sa mère ; il en fut fort irrité et le frappa d'un tel coup de bâton sur la tête qu'il l'étendit mort. Les autres, voyant cela, coururent sur Maugis pour le tuer ; mais Maugis les mit à tel point avec son bourdon qu'il en tua cinq en peu de temps et que les deux autres se sauvèrent dans le bois.

Alors Maugis cria à ces derniers :

— Ah ! mauvais larrons ! retournez en arrière et rendez votre larcin !

Les marchands, l'entendant crier, accoururent aussitôt vers Maugis et, voyant que les voleurs qui les avaient dévalisés, étaient morts, ils se dirent l'un à l'autre :

— Voici un bon pèlerin, je crois que c'est monseigneur Saint-Martin.

Puis ils s'agenouillèrent devant Maugis et lui demandèrent pardon de ce qu'ils l'avaient blâmé à tort.

— Seigneurs, dit Maugis. si vous m'avez insulté, les voleurs ont encore fait plus ; mais ils l'ont payé cher et je suis bien fâché qu'il m'en ait échappé deux. Allons levez-vous, prenez vos bagages et allez-vous-en. Adieu, priez pour moi ! Mais avant, je veux vous demander une chose : donnez-moi des nouvelles de Charlemagne, s'il a pris Montauban et les quatre fils Aymon qui étaient dedans ?

Les marchands mirent alors Maugis au courant de ce qui s'était passé.

— Certes, dit-il alors, je suis bien peiné, car ce sont de trop bons chevaliers !

Puis quand il apprit que Charlemagne assiégeait Renaud dans Dordonne, il recommanda les marchands à Dieu et se mit en route. Il alla tant qu'il arriva à l'armée de Charlemagne ; puis il marcha vers la ville, faisant semblant d'être très faible et s'appuyant sur son bâton.

Quand les gens du roi Charlemagne virent Maugis aller ainsi, ils commencèrent à le regarder en se disant l'un à l'autre :

— Ce pèlerin est bien fatigué et il n'ira pas bien loin.

— Par mon serment, dit un autre, ce pourrait bien être Maugis qui est ainsi déguisé pour nous mystifier.

— Non, dirent les autres, Maugis n'est plus en vie !

Comme ils disaient ces paroles, Maugis s'approcha du guichet de la porte et trouva moyen d'entrer dans la ville en demandant du pain pour Dieu.

Il se rendit aussitôt au palais, où il trouva Renaud qui tenait sa cour.

Renaud, qui mangeait, avait auprès de lui ses frères, dame Claire et ses deux beaux enfants, Yvonet et Aymonet, ainsi que beaucoup d'autres vaillants chevaliers. Maugis s'appuya contre un grand pilier qui était au milieu de la salle, devant Renaud et ses frères, ses beaux cousins, qu'il aimait plus que tout au monde. Le sénéchal aperçut Maugis, et, croyant



que c'était un pauvre ermite, commanda qu'il fût servi, au nom de Dieu, et qu'on lui apportât du pain, du vin et de la viande en abondance.

— Messeigneurs, dit Maugis, je vous prie de me faire donner du pain noir et de l'eau dans un hanap de bois ; alors je serai servi comme je le mérite, car je n'oserais manger de viande.

Le sénéchal lui fit apporter ce qu'il demandait aussitôt. Alors Maugis prit son pain noir, en fit de la soupe dans son hanap de bois et mangea de bon appétit.

Renaud voyant devant lui ce pauvre homme qui vivait si misérablement, et qui était si maigre et si pâle, en eut pitié. Il prit un plat de venaison qui était devant lui et le lui fit porter par son écuyer, qui le présenta à Maugis en disant :

— Tenez, prud'homme, voici ce que le duc vous envoie.

— Que Dieu lui rende, dit Maugis.

Il le prit alors, le mit devant lui mais n'en mangea pas.

Quand Renaud vit cela, il fut très étonné et se dit en lui-même :

— Dieu, quel est ce prud'homme qui mène si étroite vie ? S'il n'était si maigre, je dirais que c'est mon cousin Maugis, qui nous a bien fait souffrir.

Renaud le regarda tellement qu'il en oublia de manger. Après le repas, chacun alla s'armer comme c'était l'habitude, et Renaud resta seul dans la salle. Il alla à Maugis, lui mit ses bras au cou et lui dit :

— Je vous prie, par le Dieu que vous servez, de me dire si, oui ou non, vous êtes Maugis, car vous lui ressemblez bien ?

Maugis ne put plus rien cacher et dit :

— Cousin, je suis Maugis. Je suis venu vous voir et suis très joyeux de vous avoir vu bien en point ainsi que vos frères.

Quand Renaud entendit que c'était bien son cousin, l'homme qu'il aimait le plus au monde et qui l'avait gardé de tant de dangers, il fut plus joyeux que si on lui eût donné la moitié du monde. Il se mit à l'embrasser et le baisa plus de cent fois.

— Beau cousin, lui dit-il ensuite, je vous prie de quitter cette chape ; car mes yeux ne peuvent vous voir en si pauvres habits.

— Cousin, dit Maugis, ne vous déplaise, vous devez savoir que j'ai fait vœu de ne rien manger d'autre que du pain et des herbes sauvages, de ne boire que de l'eau et de ne jamais m'habiller autrement de ma vie, car je me suis ainsi donné à Notre-Seigneur pour sauver mon âme.

Renaud crut alors que ce n'était pas Maugis, en l'entendant parler de la sorte ; et il ne l'aurait pas reconnu si ce n'eût été une petite plaie qu'il avait près de l'œil. Quand il fut bien certain que c'était lui, il lui fit grande fête et le pria humblement de cette manière :

— Beau cousin, je vous prie, sur la foi que vous me devez, de me dire la vérité sur ce que je vous demanderai ?

— Volontiers, sire ! dit Maugis.

— Cousin, dit Renaud, je veux savoir où vous allez et d'où vous venez ?

— Seigneur, dit Maugis, tenez pour vrai que je me suis fait ermite pour avoir pardon de mes péchés.

Renaud eut alors si grande pitié qu'il ne put s'empêcher de



Maugis reconnu par Renaud.

pleurer pour l'amour de son bon cousin. Il appela ses frères et leur dit :

— Venez, mes frères, voir notre cousin Maugis.

Quand Allard, Guichard et Richard entendirent ces paroles, ils tressaillirent de joie. Ils coururent tous à Maugis et commencèrent à l'embrasser bien doucement. Quand la duchesse sut que Maugis était là, elle vint incontinent l'embrasser en pleurant ; puis vinrent Aymonet et Yonet qui lui firent grand'fête. Par toute la ville, on apprit l'arrivée de Maugis ; plusieurs le vinrent voir : mais il était si changé que c'était une pitié de le regarder.

Renaud, qui était fort joyeux de l'arrivée de son cousin, après un moment, dit à Richard :

— Frère, allez immédiatement chercher une bonne robe pour notre cousin Maugis et faites-lui apporter des souliers qui soient assez larges, car je vois qu'il a les pieds meurtris.

Puis il dit à sa femme :

— Dame, levez-vous et allez lui chercher du linge.

— Sire, dit la dame, je vais en chercher en suffisance.

— Sire, dit Maugis à Renaud, je vous dis loyalement que j'ai juré de ne plus porter de souliers ni de ne plus me vêtir de drap ni de linge ; mais si vous voulez me faire du bien, faites-moi donner une chape et un large chaperon, ainsi qu'une écharpe et un bourdon ferré. Quand vous m'aurez donné cela, je vous recommanderai à Dieu et je m'en irai, car je ne suis venu ici que pour vous voir.

Renaud fut bien peiné en entendant ainsi parler Maugis et peu s'en fallut qu'il ne tombât pâmé à terre.

— Renaud, dit Maugis, laissez votre douleur, car je me suis entièrement donné à Dieu pour sauver mon âme. Je veux aller outre-mer pour servir au Saint-Sépulcre, à Jérusalem, trois ou quatre ans. Si Dieu m'y laisse arriver, je mettrai toute ma peine à le servir et je reviendrai vous voir. Ensuite, je retournerai à mon ermitage où je vivrai, comme une bête, de racines, ainsi que je le faisais avant de venir ici.

Renaud fut bien peiné et lui dit :

— Beau cousin, pour Dieu, prenez un bon cheval et de l'argent, car j'en ai assez !

— Taisez-vous, dit Maugis, je n'en prendrai point et quand j'aurai du pain, ce sera assez. Mon espérance est en Dieu, que je prie de me laisser retourner sain et sauf.

Après que toutes ces choses furent dites, Maugis pria Renaud de lui faire donner ce qu'il lui avait demandé. Renaud y consentit, voyant qu'il ne pouvait plus le persuader.

Le lendemain matin, dès que Maugis eut pris toutes ses dispositions, il s'apprêta et alla entendre la messe ; puis, il prit congé de chacun et se mit en route. Renaud l'accompagna jusqu'au guichet de la porte de la cité, puis il l'embrassa en pleurant, ainsi que ses frères, dame Claire et ses enfants.

Maugis les recommanda à Dieu, sortit de la ville et prit sa route par le plus court. Il n'eut guère marché que bientôt il fut environné par les gens de Charlemagne. L'un disait à l'autre :

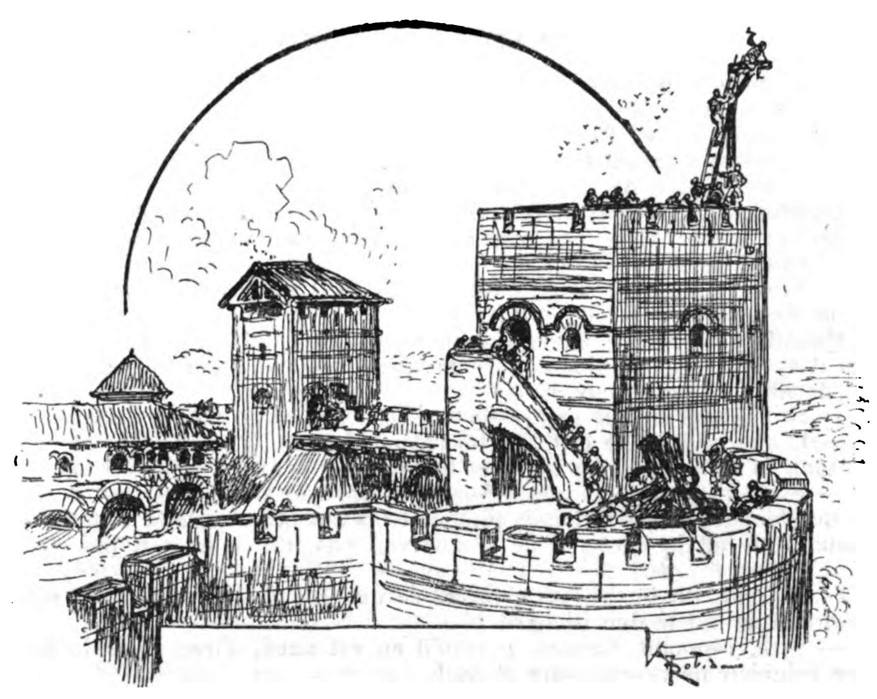
— Voyez l'ermite que nous avons vu hier, il est mieux vêtu que la veille : ce pourrait bien être Maugis, le cousin de Renaud, qui tant de fois s'est moqué de nous.

— Certes, dirent les autres, c'est lui, vraiment ; tuons-le et nous ferons bien.

— Nous ne le ferons pas, dirent des autres : celui-là a plus de cent ans, c'est sûrement un prud'homme et ce serait un péché de lui faire du mal.

Maugis écoutait les gens parler ainsi, ne disait mot et continuait sa route à travers l'armée, sans que personne l'arrêtât.

Laissons Maugis aller outre-mer et revenons à Charlemagne.



Le duc Richard de Normandie menacé d'être pendu.

CHAPITRE XXI

Comment Renaud voulut faire pendre le duc Richard de Normandie parce qu'il ne pouvait avoir la paix avec le roi Charlemagne. Quand les douze pairs de France surent cela, ils prièrent Charlemagne de faire la paix avec Renaud, pour avoir leur compagnon, le duc Richard de Normandie. Charlemagne répondit qu'il n'en ferait rien et les seigneurs en furent si marris qu'ils le laissèrent ; mais le roi les rappela et leur dit qu'il ferait la paix avec Renaud parce que celui-ci devait aller outre-mer en demandant son pain.

Charlemagne étant au siège de Dordonne, bien fâché de ne pouvoir reprendre Richard de Normandie, fit venir ses barons et leur dit :

— Seigneurs, je vois bien que cela va mal, car Renaud ne m'a pas renvoyé Richard de Normandie. Pourtant il m'a tant fait de mal qu'il pourrait bien me le rendre.

—Oncle, dit Roland, je suis tout surpris de ce que vous dites : vous montrez bien que vous êtes sans conseil ; par la foi que je vous dois, je vous promets que vous ne me reverrez jamais si vous ne pardonnez à Renaud et à ses frères. Plusieurs fois il s'est humilié à faire votre volonté, vous ne voulez pas lui pardonner et vous êtes étonné que Renaud soit mécontent. Pensez à la considération qu'il a eue pour vous, quand il vous tenait dans Montauban et qu'il vous a délivré. Mais puisque Renaud voit qu'il ne peut obtenir grâce, il ne veut plus perdre sa courtoisie et vous fera le plus de mal qu'il pourra. Vous en avez d'ailleurs, la preuve, car il nous attaque tous les jours et retient le meilleur chevalier que vous ayez, Richard de Normandie, lequel est mort, je crois bien.

— Neveu, dit le roi, je vous promets que Renaud ne l'a pas mis à mort, mais au contraire le traite avec beaucoup d'honneur.

— Sire, dit le duc Naimes, puisque vous parlez de cela, je veux vous dire ce que je pense et qui, je crois, est vrai : sire, si Renaud vous cause du dommage, vous ne l'en pouvez blâmer, car il vous a souvent demandé d'avoir pitié de lui et jamais vous n'avez voulu l'entendre ; au

contraire, vous vous êtes montré le plus orgueilleux et le plus méchant des rois du monde. Si vous voulez me croire, je vous dis que Renaud n'a pas fait mourir le duc Richard et qu'il a montré la plus grande clémence dont un homme ait jamais fait preuve. Je crois plutôt qu'il est mort autrement, car nul ne sait de sa vie ou de sa mort.

Charlemagne vit bien qu'il disait vrai et il se mit à soupirer du plus profond du cœur. Après ces paroles, l'archevêque Turpin et Oger-le-Danois s'avancèrent et lui dirent :

— Sire, sachez que Naimes vous dit la vérité, car Renaud a bien des raisons de vous en vouloir.

Quand Charlemagne entendit ses barons parler ainsi, il fut fort étonné ; aussi il appela le duc Naimes, l'archevêque Turpin et Oger-le-Danois, Escouf, le fils Œdon, et leur dit :

— Seigneurs, je vous prie d'aller à Dordonne et de dire à Renaud, de ma part, qu'il me rende le duc Richard et Maugis. Il aura alors la paix avec moi, je lui rendrai ses biens et tiendrai ses deux enfants avec moi.

— Sire, dit le duc Naimes, vous nous envoyez pour rien, car je sais bien que Maugis est parti depuis plus de trois ans et que quand bien même Renaud voudrait le livrer, il ne le pourrait pas, car il ne sait pas où il est.

— Naimes, dit le roi, vous verrez ce que Renaud vous dira, et vous saurez ce que fait le duc Richard.

— Sire, répondit Naimes, puisqu'il en est ainsi, j'irai, mais je prie Notre-Seigneur de revenir sain et sauf.

Quand les barons virent que Charlemagne voulait qu'ils aillent à Dordonne, ils n'osèrent plus le contredire et se mirent en route incontinent ; bientôt ils y arrivèrent, chacun d'eux portant à la main une branche d'olivier en signe de paix.

Ils trouvèrent la porte ouverte, car Renaud les avait vu venir de loin et avait commandé d'ouvrir le guichet. Les barons entrèrent donc et allèrent au palais. Renaud apprit leur arrivée ; il s'assit sur un lit, mit un pied sur l'autre et jura, par Dieu et par sa mère, qu'il ne demanderait rien à Charlemagne ! Quand le duc Naimes, qui était le premier, vit Renaud, il le salua très honnêtement et lui dit :

— Sire, que Dieu soit avec vous et vous garde de mort et de prison. Renaud, le roi Charlemagne vous fait dire par nous de lui rendre le duc Richard de Normandie et en outre il vous demande si vous voulez lui remettre Maugis, dont il a si grande envie. Vous aurez alors la paix avec Charlemagne, il vous rendra toutes vos terres, tiendra vos deux enfants à sa cour et les fera chevaliers tous deux de sa propre main.

— Messeigneurs, dit Renaud, soyez les bienvenus, comme les chevaliers du monde que je dois le plus aimer ; mais je m'étonne que Charlemagne me demande une telle chose : car tout le monde sait bien que je n'ai pas Maugis, je l'ai perdu par lui ! Mais si je tenais Charlemagne, ici, entre mes mains, comme je tiens le duc Richard, et qu'il ne voulût pas m'accorder la paix, je vous promets qu'il laisserait sa tête en gage et que je serais vengé de tous les maux qu'il m'a faits depuis que je suis chevalier. Je croyais qu'il serait plus humain qu'il n'est. Si j'eusse su qu'il fût si irrité contre moi, je me serais bien vengé ; mais mon repentir vient trop tard. Je vous prie de quitter mon palais et d'aller dire à votre roi orgueilleux que je n'ai pas Maugis puisque je l'ai perdu par lui, et que d'autre part, si je l'avais, il ne l'aurait pas. Et puisque, par lui, j'ai perdu Maugis, demain, je ferai pendre le duc Richard sur cette porte, en dépit de lui, et il n'obtiendra rien de moi bien qu'il soit de ma famille. Je défends à tous ceux qui sont gens de Charlemagne de venir ici, car je vous promets que je ferai trancher la tête à tous ceux qui y viendront. Puisque l'on est en folie, on doit y rester !

Oger-le-Danois, voyant Renaud si irrité et l'entendant répondre si orgueilleusement, s'en étonna et lui dit :

— Beau cousin, veuillez nous montrer le duc Richard, à seule fin que nous puissions dire au roi que nous l'avons vu.

— Oger, vous ne le verrez pas avant qu'il soit pendu. Or, allez-vous-



en tous ! Car, par la foi que je dois à ma mère, si vous ne partez pas, je vous ferai dommage de corps.

Les barons, le voyant si courroucé, n'osèrent plus rester ; ils prirent congé de lui et sortirent de la ville. Ils retournèrent sur-le-champ à l'armée du roi qui les attendait et qui leur dit :

— Seigneurs, soyez les bienvenus, quelles nouvelles apportez-vous ? n'avez-vous point Richard de Normandie ?

— Sire, dit le duc Naimes, Renaud vous fait dire que tant qu'il pourra monter sur Bayard, vous n'aurez pas Maugis, car il l'a perdu par vous.

Puis il dit tout au long ce que Renaud mandait au roi.

Quand Roland entendit ce que le duc Naimes disait au roi Charlemagne, il s'écria :

— Sire, ne vous déplaise de ce que je vous dirai, il m'est avis que, par votre orgueil, nous ne reverrons jamais le duc Richard. Nous trouvons dans la Sainte-Ecriture que Dieu maudit le fruit qui n'est jamais mûr ; ainsi il adviendra de vous qui ne voulez mûrir, ni consentir à aucune paix avec les fils Aymon qui vous ont prié si humblement. Je vous jure que si Richard est pendu, vous en serez déshonoré le reste de votre vie.

Charlemagne fort irrité, entendant que le duc Richard serait pendu, se mit à se ronger les ongles de colère, et s'il avait eu un bâton, il en aurait frappé Roland. Quand il vit qu'il ne pouvait faire à sa volonté, il appela ses barons et leur dit :

— Seigneurs, vous pensez m'épouvanter par vos paroles ; mais je ne suis pas un enfant pour qu'on m'abuse ainsi. Je vous jure, par ma foi, que si Renaud est assez hardi pour faire le moindre mal au duc Richard, je le pendrai de ma propre main, lui et toute sa famille ; pas un seul ne restera, même s'il se sauvait en Espagne, qui est un si grand pays.

Oger, à son tour, entendant que Charlemagne ferait pendre toute la famille de Renaud, ne put se retenir de pleurer et dit à l'archevêque Turpin :

— Sire, que pensez-vous de notre roi qui dit qu'il nous pendra tous par son orgueil — car tout ce qu'il fait, il ne le fait que par orgueil — mais que Dieu me confonde s'il ne se repent de sa colère, car à moins que Renaud ait menti, demain il fera pendre le duc Richard en un tel lieu que Charlemagne pourra le voir de ses yeux !

Cependant, Naimes, voyant le roi si courroucé, s'approcha et lui dit :

— Sire, par Dieu, écoutez ce que je veux vous dire. Sachez que nous sommes tous surpris de ce que vous nous menacez, Renaud d'une part, et nous de l'autre. De Renaud cela ne m'étonne point, car s'il est irrité, c'est parce que vous lui avez fait perdre Maugis et je vous assure que, par dépit, il fera pendre le duc Richard de Normandie et vous ferait trancher la tête à vous-même s'il vous tenait. Nous n'en sommes pas cause, et puisque vous menacez tant, je conseille à tous mes parents de partir et de vous laisser faire la guerre contre les fils Aymon.

— Par Dieu ! dirent les autres, Naimes parle bien.

Quand Charlemagne vit ses barons si courroucés, il ne sut que faire et leur donna congé jusqu'au lendemain. Il alla ensuite se coucher ; mais il ne put dormir, ne faisant que se tourner dans son lit sans nul repos, car il ne savait quel parti prendre.

Le lendemain matin, il envoya chercher tous ses barons et il leur dit :

— Seigneurs, que ferons-nous de Renaud, qui veut faire pendre le duc Richard devant mes yeux ?

— Sire, dit le duc Naimes, il est inutile de nous demander conseil, puisque vous n'en voulez rien faire. Cependant, je vous jure, par ma foi, que si vous voulez m'écouter, il en résultera un grand bien. Sire, faites la paix avec Renaud et vous aurez le duc Richard ainsi que l'amour de tous vos hommes, car tous en ont assez de la guerre.

— Naimes, dit le roi, je n'en ferai rien. Taisez-vous sur cela, car ce sera la dernière parole que je prononcerai.

— Sire, dit Roland, par ma foi, vous avez tort, car si vous laissez pendre le bon duc Richard de Normandie qui vous aime et vous honore



tant, ce sera une grande honte pour vous. Je vous jure sur tous les saints, que si je vois pendre le duc Richard, au même moment, je quitterai votre armée et votre service et je m'en irai si loin que plus jamais vous n'aurez aide de moi.

— Roland, dit Olivier, ne croyez pas alors que, moi, je resterai, car le roi n'a pas raison avec Renaud, notre cousin.

Le roi Charlemagne fut fort irrité par ces paroles : et il se tint coi sans répondre. Toute l'armée fut émue, car chacun craignait que Renaud ne fît pendre Richard de Normandie qui était fort aimé par tous les gens du roi.

Prends ces gens qui sont morts et jette-les par la fenêtre.

***

Ce même matin, Renaud, qui était à Dordonne, après avoir entendu la messe, appela ses frères et leur dit :

— Je suis bien contrarié de ce que nous ne pouvons avoir la paix avec Charlemagne. Puisqu'il en est ainsi, par la foi que je dois au vieil Aymon, mon père, je lui causerai encore du chagrin, car je suis sûr que s'il nous tenait, il n'aurait pour nous aucune pitié ; aussi je suis d'avis de faire pendre devant lui le duc Richard. Quand il verra cela, il enragera de colère.

— Frère, dit Allard, je vous prie de faire ce que vous dites ; et moi-même le pendrai si vous voulez.

— Frère, dit Renaud, je le veux bien. Commandez que les fourches soient installées sur la grande tour du portail, à seule fin que Charlemagne puisse bien les voir ainsi que tous ceux de l'armée.

Le premier qui aperçut lesdites fourches fut Roland ; aussitôt, il se mit à crier tant qu'il put :

— Sire, sire, regardez, on pend honteusement le duc Richard. Hélas ! c'est la récompense des services qu'il vous a rendus et cela n'encourage pas ceux qui vous servent !

— Hélas ! dit Olivier, le duc Richard sera bientôt pendu, à notre grande honte, car je vois les fourches dressées.

— Taisez-vous, dit Charlemagne, ils le font pour m'intimider, et pour avoir la paix avec moi; mais ils ne l'auront pas ! Et je vous assure qu'ils ne lui feront pas mal !

Charlemagne se réconfortait ainsi. Cependant, Olivier, qui avait la chose à cœur, regardait toujours vers la ville et vit que l'on dressait l'échelle ; il dit alors à Roland.

— Roland, mon ami, voilà déjà l'échelle qui est dressée. Hélas ! c'était bien inutile de servir ainsi Charlemagne !

— Sire Olivier, vous dites vrai. Que celui qui délivra Jonas du ventre du poisson le sauve !

Après que l'échelle eut été dressée, Renaud appela dix de ses gens et leur dit :

— Allez chercher le duc Richard, car je veux qu'il soit pendu !

— Sire, dirent-ils, nous le ferons très volontiers.

Ils allèrent donc à la chambre du duc ; ils le trouvèrent qui jouait avec Yonet, le fils de Renaud. Ils le prirent et lui dirent d'aller avec eux, car Renaud voulait qu'il soit pendu. Le duc, les entendant, les regarda de travers sans daigner leur répondre et dit à Yonet :

— Mon bel Yonet, cessons de jouer, car c'est l'heure de manger.

Quand les gens de Renaud virent qu'il ne leur répondait pas, ils commencèrent à le prendre, l'un de çà, l'autre de là, et lui dirent :

— Levez-vous, duc Richard, car, par amour pour Charlemagne qui vous aimait tant, vous allez être pendu.

Quand le duc Richard vit qu'il était tenu par le bras, il prit à la main une dame d'ivoire avec laquelle il voulait mâter Yonet et en frappa si durement un des sergents dans la poitrine qu'il le jeta à ses pieds. Puis, il prit une pierre et en frappa un autre sur la tête si durement qu'il la lui écrasa ; enfin, d'un coup de poing, il rompit le cou à un troisième qu'il étendit mort à terre. Les autres s'enfuirent. Richard, les voyant partir, leur dit :

— Allez, ribauds; Dieu vous maudisse; puissiez-vous ne jamais vous en retourner.

Puis, il dit à Yonet qui était tout étonné :

— Jouez bien, mon enfant, car je crois que vous allez perdre ; ces truands étaient ivres, ils voulaient m'emmener, mais il leur en est arrivé malheur.

Yonet, l'entendant ainsi parler, n'osa pas le contrarier, car il le voyait trop irrité ; il joua avec « tour », pour l'empêcher de gagner, mais ne put y arriver. Quand le duc Richard eut gagné Yonet, il appela un valet et lui dit :

— Prends ces gens qui sont morts et jette-les par la fenêtre.

Le domestique lui obéit aussitôt, car il n'osait le contredire, tant il avait peur qu'il ne lui en fît autant qu'aux autres qu'il avait vu tuer en sa présence.

Allard était dehors du château, attendant le duc Richard pour le pendre. Quand il vit que l'on jetait les morts par la fenêtre, indigné, il alla vers Renaud et lui dit :

— Frère, je vois que le duc Richard ne veut pas se laisser prendre. Il en coûtera cher avant qu'il soit pris ; voyez comme il a tué vos gens et comme il les a jetés par la fenêtre !

— Frère, dit Renaud, le duc Richard est bien à craindre. Allons secourir nos gens, autrement, ils sont en grand danger.

Comme ils y allaient, les gens qu'il avait envoyés pour prendre ledit Richard lui dirent :

—Par Dieu, sire, le duc Richard ne sera pas pris facilement, car il a mis à mort trois de nos compagnons, nous sommes alors partis et l'avons laissé en train de jouer avec votre fils Yonet.

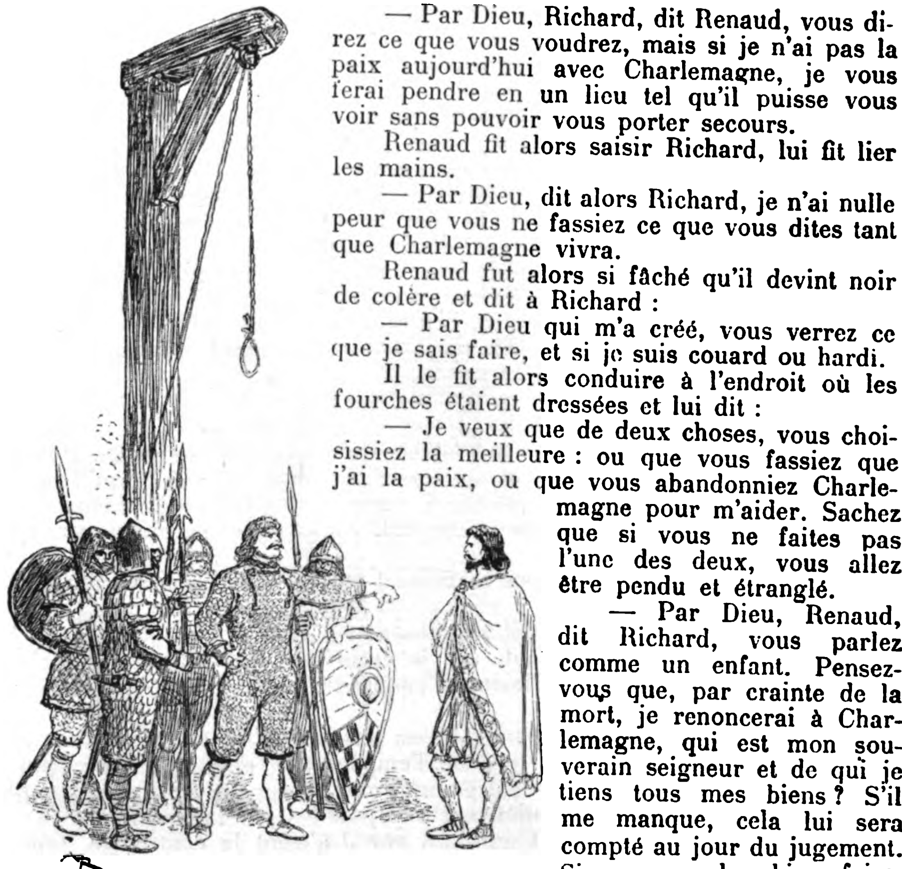
Renaud jura alors que, s'il n'avait la paix, le duc Richard serait pendu quoi qu'il en pût advenir.

Il alla alors vers le duc accompagné de ses frères et de quinze hommes bien armés et lui dit :

— Vassal, pourquoi avez-vous tué mes gens ?

— Cousin, dit le duc Richard, il est venu dix ribauds mettre la main sur moi, disant que vous l'aviez commandé, ce que je ne pouvais croire. Je les ai fait sortir rapidement, j'en ai tué je ne sais combien et je les ai fait jeter par les fenêtres. S'il vous semble, beau sire, que j'ai mal fait, payez-vous sur moi, mais je veux que vous sachiez que je n'aurais pas agi ainsi, si je vous eusse tenu comme vous me tenez. Si j'ai mal agi, je suis prêt à le réparer, mais il n'est pas digne que des vilains jugent un homme comme moi. Cela n'appartient qu'au roi, à un duc ou à un comte. C'est la coutume, vous le savez bien.





Richard au pied du gibet.

— Par Dieu, Richard, dit Renaud, vous direz ce que vous voudrez, mais si je n'ai pas la paix aujourd'hui avec Charlemagne, je vous ferai pendre en un lieu tel qu'il puisse vous voir sans pouvoir vous porter secours.

Renaud fit alors saisir Richard, lui fit lier les mains.

— Par Dieu, dit alors Richard, je n'ai nulle peur que vous ne fassiez ce que vous dites tant que Charlemagne vivra.

Renaud fut alors si fâché qu'il devint noir de colère et dit à Richard :

— Par Dieu qui m'a créé, vous verrez ce que je sais faire, et si je suis couard ou hardi.

Il le fit alors conduire à l'endroit où les fourches étaient dressées et lui dit :

— Je veux que de deux choses, vous choisissiez la meilleure : ou que vous fassiez que j'ai la paix, ou que vous abandonniez Charlemagne pour m'aider. Sachez que si vous ne faites pas l'une des deux, vous allez être pendu et étranglé.

— Par Dieu, Renaud, dit Richard, vous parlez comme un enfant. Pensez-vous que, par crainte de la mort, je renoncerai à Charlemagne, qui est mon souverain seigneur et de qui je tiens tous mes biens ? S'il me manque, cela lui sera compté au jour du jugement. Si vous voulez bien faire, prêtez-moi un messager que j'enverrai à Charlemagne et à ses barons pour savoir s'il veut me laisser ainsi périr honteusement.

— Par ma foi, Richard, dit Renaud, vous parlez sagement.

Il appela alors un de ses hommes et lui dit :

— Allez et faites ce que vous commandera Richard de Normandie.

— Mon ami, dit alors Richard au messager, vous irez au roi et vous lui direz de ma part que je le prie, comme mon maître et souverain seigneur, de pardonner à Renaud. S'il en a reçu quelque outrage, je les prends sur moi et il s'amendera d'après ce que diront les douze pairs. S'il ne veut pas faire cela, il me verra pendre honteusement. D'autre part, tu diras à Roland et à tous mes compagnons de montrer au roi, s'ils m'aiment, qu'une chose semblable serait à son déshonneur.

— Sire, dit le messager, ne doutez pas, je ferai bien votre commission.

Le messager s'en alla aussitôt à l'armée du roi. Il trouva Charlemagne dans sa tente, tout pensif. Quand le messager le vit, il le salua et lui dit ce que Richard l'avait prié de dire. Richard intervint, lui aussi, en faveur de Richard de Normandie. Quand le duc Naimes, Oger, l'archevêque Turpin, Escouf, le fils Œdon, Olivier de Vienne entendirent parler Roland, ils dirent au roi :

— Si vous ne faites pas la paix avec Renaud, pour recouvrer notre compagnon le duc Richard, vous y perdrez beaucoup. Car, en peu de temps, vous verrez toute votre terre détruite devant vous.

Quand Charlemagne vit que les pairs étaient si fortement émus et qu'ils le priaient tous de faire la paix, il crut enrager et, comme un forcené, jura que jamais Renaud n'aurait la paix avec lui s'il n'avait Maugis pour en faire à sa volonté. Quand il eut dit cela, il se tourna vers les douze pairs et leur dit :

— Mes amis, ne craignez rien pour Richard, car Renaud se laisserait plutôt crever les yeux avant de lui faire du mal.

— Sire, dit l'archevêque Turpin, il m'est avis que vous n'avez pas tous vos sens, car Richard est jugé à mort.

— Archevêque, dit Charlemagne, vous parlez bien légèrement. Vous ne savez donc pas que le duc Richard est de la famille de Renaud et je vous promets qu'il ne lui ferait mal en aucune manière.

— Par Dieu, dit Olivier, pourquoi Renaud n'oserait-il pendre Richard ? car je sais que s'il vous tenait, il vous pendrait sans crainte ainsi que tous les autres qui sont ici.

— Sire Olivier, dit le messager, sachez que Renaud n'a cessé d'engager Richard à demander la paix au roi et dit qu'il lui sauverait la vie. Le duc Richard n'a rien voulu entendre et a répondu par de gros mots.

Le messager dit ensuite au roi :

— Sire, s'il vous plaît, donnez-moi la réponse que je dois rendre au duc Richard.

— Ami, dit Charlemagne, vous lui direz de ne rien craindre, par Renaud ne sera pas assez hardi pour lui faire du mal.

Quand le messager qui était un sage chevalier entendit cela, il ne put s'empêcher de dire.

— Sire, roi, empereur, vous êtes trop orgueilleux, et je vous affirme que Renaud aime bien peu votre orgueil. Allard attend mon retour et, pour cent mille écus, il ne voudrait pas renoncer au plaisir de pendre lui-même Richard.

Ayant ainsi causé, sans prendre congé du roi, il retourna vers Dordonne. Quand les douze pairs virent que le messager s'en allait, emportant une mauvaise réponse, ils furent fort irrités.

— Ah ! Dieu ! se dit Oger, comment diable le roi est-il si dur pour ne vouloir ni paix ni concorde ? Je suis sûr que, par son orgueil, il fera pendre le duc Richard.

— Oger, dit Roland, vous dites vrai ; mais si je le vois pendre, que Dieu m'abandonne si je demeure plus longtemps avec Charlemagne.

Quand il eut dit cela, il fut très en colère, vint aux autres pairs et leur dit :

— Seigneurs, qu'allons-nous faire ? Allons-nous laisser pendre Richard de Normandie, notre compagnon, un des meilleurs chevaliers du monde, car c'est par sa vaillance qu'il est où il est. Jamais de sa bouche, ne sortit une mauvaise parole. Certes, si nous le tolérons, nous sommes déshonorés pour toute notre vie.

Roland, comme un homme désespéré, après qu'il eut parlé aux autres pairs, vint à Charlemagne et, fort irrité, lui dit :

— Sire, par ma foi, je quitte votre service sans prendre congé de vous.

Il dit ensuite à Oger :

— Seigneur Oger, qu'allez-vous faire ? Venez avec moi. Laissons ce diable, il est trop obstiné et se tient fier parce que nous lui avons obéi tant de fois.

— Par mon chef, Roland, dit Oger, vous dites vrai ! Je ne reste pas plus longtemps et je vais avec vous. Puisqu'il souffre que le duc Richard, qui l'aimait bien, soit pendu, il le souffrirait aussi pour nous, car il n'y a en lui ni amour ni pitié.

Quand Olivier de Vienne entendit ces paroles, il se leva et dit :

— Seigneurs, je veux aussi m'en aller avec vous ; car je suis resté trop longtemps ici.

— Et moi aussi, dit le duc Naimes, ainsi que le fils Œdon.

Quand l'archevêque Turpin vit cela, il poussa un grand soupir et dit :

— Par ma foi, Charlemagne, il fait mauvais à vous servir, car, pour un bon service, vous donnez un mauvais jugement comme vous le montrez au duc Richard qui vous a bien et loyalement servi. Je craindrais d'avoir le même sort.

Quand Charlemagne vit ses pairs si courroucés, il leur dit :

— Seigneurs, ne craignez rien, car le duc Richard n'aura aucun mal.



— Sire, dit le duc Naimes, vous avez tort de dire cela, car le fou ne croit pas avant de voir. Croyez-vous nous abuser par vos paroles ? Nous voyons les fourches dressées pour pendre notre compagnon, c'est pourquoi je veux mourir de mal-mort si je reste plus longtemps avec vous.

Quand Naimes eut dit cela, il sortit de la tente du roi ainsi que tous les autres pairs. Il alla à sa tente et la fit abattre immédiatement. Quand ceux de l'armée de Charlemagne virent cela, ils en furent effrayés et si émus que bientôt il ne resta plus à l'armée un seul baron ni chevalier, à part les simples gentilshommes et les petites gens. L'armée fut amoindrie ainsi de plus de quarante mille hommes.

Renaud, qui était sur la grand'porte de Dordonne apercevant un grand nombre de gens, appela le messager qu'il voyait venir et lui dit :

— Oue vous a dit le roi Charlemagne ?

— Sire, sachez que vous avez manqué d'avoir la paix.

Et il conta ce qu'il avait entendu chez le roi.

Renaud se tourna alors vers le duc Richard et lui dit :

— Sire duc, vous voyez combien Charlemagne vous aime, vous n'aurez aucun secours de lui et, par amour pour vous, Roland et tous les autres pairs se sont fâchés contre le roi. Vous pouvez voir qu'ils ont démonté leurs tentes. Je suis sûr que, pour l'amour de vous, la plus grande partie de l'armée s'en ira et il ne restera que le comte Ganelon et les siens, car leurs tentes sont dressées et les autres sont abattues.

Apprenant ces nouvelles, Renaud se mit à pleurer tendrement. Puis il retourna vers le duc Richard et lui dit :

— Par Dieu ! mon cousin, je vous prie de me pardonner la grande vilenie que je vous ai faite.

— Renaud, dit Richard, je ne vous blâme pas, car je sais que vous n'y pouvez rien et que Charlemagne vous a poussé par sa cruauté.

Quand Renaud eut accordé grâce au duc Richard, il le prit et le délia, aidé par Allard et Guichard qui étaient fort heureux que Richard de Normandie fût délivré bien qu'auparavant ils voulussent le faire honteusement périr.

— Cousin, dit Renaud quand ce fut fait, appuyez-vous sur ce mur, nous allons voir ce que Charlemagne va faire.

— Sire, dit le duc Richard, vous dites bien : il le faut voir.

***

L'empereur Charlemagne, voyant tous ses barons s'en aller, en fut bien fâché. Il enrageait tout vif de colère, il se mit à ronger une demi-lance qu'il avait à la main. Quand son dépit fut passé, il appela un chevalier auquel il dit :

— Montez tout de suite à cheval, courez après Roland et les autres barons et dites-leur de venir me parler, je ferai ce qu'ils voudront et je pardonnerai à Renaud s'il veulent me revenir.

— Sire, dit le chevalier, bénie soit l'heure où Notre-Seigneur vous a donné cette pensée.

Le chevalier monta alors à cheval rapidement et courut tellement vite après les douze pairs qu'il semblait que la terre se fendît sous lui.

Quand Renaud, qui était avec le duc Richard sur la porte de Dordonne, l'aperçut, il dit au duc Richard :

— Cousin, je vois arriver un chevalier bien rapidement, il est sorti de la tente de Charlemagne, je crois qu'il court après les douze pairs pour les faire revenir : nous aurons, je crois la paix aujourd'hui, s'il plaît à Dieu.

— Sire, dit le duc Richard, vous aurez la paix malgré ceux qui la veulent détourner. Je devrai bien aimer mes compagnons qui m'ont préservé d'une mort honteuse et ont obtenu la paix.

Le chevalier chevaucha tant qu'il rejoignit Roland et les douze pairs.

— Seigneurs, leur dit-il, le roi vous prie de retourner en arrière. Par amour pour vous, il pardonnera à Renaud. Mais, par Dieu, retournez vite, car depuis que vous êtes partis il ne cesse de pleurer.



— Naimes, dit Roland, retournons, car je tiens la paix pour faite, et cette guerre douloureuse qui a duré si longtemps va bientôt finir.

Quand le duc Naimes entendit Roland parler ainsi, il fut très joyeux, joignit ses mains vers le ciel et dit :

— Beau père Jésus-Christ, soyez béni d'avoir donné le courage à notre roi de faire cesser cette malheureuse guerre.

Quand le duc Naimes eut dit cela, tous retournèrent vers Charlemagne.

Renaud, voyant que les pairs revenaient en arrière, dit au duc Richard :

— Cousin, les barons s'en retournent : je crois que la paix sera faite aujourd'hui et que nous pourrons sortir. Roland pourra dire que moi et mes frères sommes à ses ordres et le serons toute notre vie.

De part et d'autre, les barons étaient heureux que la paix fût faite.

Quand Charlemagne vit les barons qui revenaient, il vint à leur rencontre et leur dit :

— Par ma foi, seigneurs, vous avez eu grand tort de vouloir me faire faire la paix contre mon gré. Je hais tant Renaud que je ne puis le souffrir à cause de son orgueil : aussi, pour que je fasse la paix avec lui, je veux qu'il s'en aille de l'autre côté de la mer, mal vêtu et pieds nus. Je veux aussi qu'il me livre Bayard et je rendrai à ses frères toutes leurs terres et leurs héritages. S'il veut faire ainsi, j'accorde la paix ; autrement non, car je promets à Dieu que jamais je n'accepterai autrement. Aussi, voyez entre vous qui se chargera de la commission.

— Sire, dit le duc Naimes, j'irai, volontiers, si vous voulez.

— Naimes, dit Charlemagne, je veux bien.

Aussitôt, le duc Naimes partit pour Dordonne. Renaud le vit arriver, le reconnut et alla à sa rencontre ainsi que le duc Richard et tous ses frères. Naimes mit immédiatement pied à terre et alla les embrasser bien doucement.

— Seigneur Renaud, dit-il quand il les eut tous fêtés, Charlemagne m'envoie à vous et vous mande salut !

— Dieu le lui rende par sa grâce, dit Renaud, j'ai ce que j'ai tant désiré. Naimes ai-je espoir de paix ?

— Oui, dit le duc Naimes, à condition que vous alliez outre-mer, pauvrement vêtu, demandant la charité pour Dieu, que vous laissiez Bayard à Charlemagne. Si vous faites ainsi, vous aurez la paix, et Charlemagne rendra vos biens à vos frères.

— Duc Naimes, dit Renaud, soyez le bienvenu, je vous promets que je suis prêt à obéir au roi. S'il veut plus, je ferai encore plus et je veux bien partir demain s'il veut. Je ferai un bon mendiant, et je demanderai mon pain quand j'en aurai besoin.

Le duc Naimes fut heureux d'entendre Renaud parler de la sorte.

Renaud ayant accordé ce que lui avait demandé le duc Naimes, alla à l'écurie, prit Bayard et le donna au duc Naimes ; puis il mit sa bannière sur la grande tour, en signe de paix. Quand le roi Charlemagne vit la bannière de Renaud, il la montra à Roland, qui, la voyant, lui dit :

— Ah ! comme Renaud est bon d'avoir fait la paix de cette manière ! Béni soit Jésus qui lui a donné la volonté d'aller à pied, ce dont je le plains.

— Roland, dit Oger, Renaud est un agneau tout plein d'humilité et en lui il y a tout ce qu'un bon chevalier doit avoir.

Durant ce temps, arriva le bon duc Naimes qui amenait Bayard à la main et le présenta au roi en disant :

— Sire, Renaud est prêt à faire ce que vous lui avez ordonné et partira demain si vous le voulez.

— Je le veux bien, dit Charlemagne, puisque c'est ainsi. Or, dites où est le duc Richard ? car je le veux savoir.

— Sire, dit le duc Naimes, sachez que le duc Richard va bien, il est resté avec Renaud, car il veut l'accompagner quand il partira.

Pendant ce temps, Renaud fit bonne chère et dit à ses gens :

— Seigneurs, ne soyez pas fâchés de ce que je m'en vais, car j'ai fait la paix plutôt pour vous que pour moi. Je vous prie de rester ensemble jusqu'à mon retour.

Ayant dit cela, il alla à sa chambre, se déshabilla et se vêtit d'une serge violette. Il mit de gros souliers sans chausses et se fit apporter un gros bourdon ferré pour porter à la main. Sachez que le duc Richard était toujours avec lui, il lui recommandait ses frères, sa femme et ses enfants et il le pria de demander au roi d'en avoir soin. Ayant fait cela, il sortit de la salle et alla vers la duchesse.

Quand dame Claire vit Renaud ainsi habillé, elle eut une telle douleur au cœur qu'elle tomba pâmée à terre comme morte Renaud courut la relever et lui dit :

— Dame, ne vous affligez pas, car je reviendrai bientôt, s'il plaît à Dieu. Mes frères resteront avec vous et vous serviront comme leur dame. Je suis si fort content que la paix soit faite que je crois déjà être de retour. Madame ma mie, je prie Dieu qu'il vous garde de mort et d'ennuis.

En disant cela, il l'embrassa bien tendrement et partit.

Quand la duchesse vit qu'il s'en était allé, elle en eut une telle douleur qu'à nouveau elle tomba pâmée et demeura si longtemps que les damoiseaux croyaient qu'elle était morte.

Quand elle fut revenue à elle, elle mena grand deuil, s'égratigna le visage, s'arracha les cheveux. Au bout d'un moment, elle se mit à dire :

— Très doux sire Renaud, le sans pareil au monde, adieu. Je sais bien que je ne vous reverrai plus jamais.

Quand elle eut dit ces paroles, elle alla à sa chambre, prit toutes ses robes et les jeta dans le feu. Quand elles furent brûlées, elle prit une serge violette, ainsi que son mari avait fait, elle la mit et dit que jamais elle ne s'habillerait d'autre drap jusqu'au retour de son seigneur et mari.

***

Après que Renaud eut pris congé de sa femme, il se mit en route. Le duc Richard, ses frères et ses gens l'accompagnèrent un bon moment, parlant de telle façon que c'était une pitié de les entendre. Quand ils furent assez loin, Renaud se tourna vers eux et leur dit :

— Seigneurs, je vous prie humblement de vous en retourner ; car tant que je serai avec vous je ne serai pas à mon aise. Allez-vous-en, au nom de Dieu ! allez consoler la duchesse qui pleure. Je vous la recommande à vous, mes frères, ainsi que mes enfants.

Ses frères ne voulaient pas prendre congé de lui tant ils étaient tristes, excepté Allard qui lui dit :

— Mon cher frère, je vous prie humblement de songer à revenir bientôt, car je suis si peiné de votre départ que peu s'en faut que je ne meure. Je vous dis, pour vrai, que je ne sortirai pas de ce vallon avant votre retour.

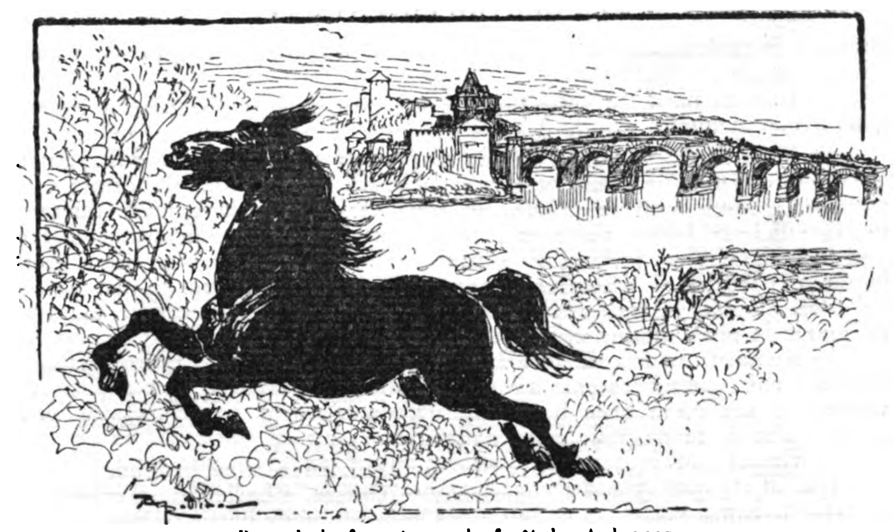
Puis il embrassa son frère et prit congé de lui en pleurant, ainsi que le duc Richard de Normandie, auquel Renaud dit :

— Mon cousin, je vous recommande mes frères, ma femme et mes enfants, car ils sont tous de notre sang, vous le savez.

— Renaud, dit le duc Richard, je vous jure comme chevalier que je les aiderai de tout mon pouvoir envers et contre tous, excepté le roi. Ne vous inquiétez pas d'eux, rien ne leur manquera.

Laissons Renaud et revenons à ses frères qui allèrent au roi Charlemagne avec le duc Richard.





Bayard s'enfuyant vers la forêt des Ardennes.

CHAPITRE XXII

Comment, après que Renaud fût parti de Dordonne, pour aller de l'autre côté des mers, pauvrement habillé comme un pèlerin, Richard de Normandie prit Bayard et l'emmena ainsi que Richard, Allard et Guichard, qu'il présenta au roi Charlemagne. Ce dernier le reçut fort honorablement ; ensuite, il leva le siège et partit pour rentrer à Paris. Mais quand il fut dans la ville de Liége sur la Meuse, il fit jeter Bayard dans le fleuve avec une pierre de moulin au cou. On dit que le cheval en réchappa et qu'il est encore en vie dans la forêt des Ardennes.

Quand Renaud fut parti, Richard de Normandie et ses frères s'en retournèrent bien peinés à Dordonne. Là, ils trouvèrent dame Claire, la duchesse, qui menait grand deuil. Le duc Richard lui prit la main pour la réconforter et il lui dit tant de belles paroles qu'elle se consola un peu de sa douleur ; puis il dit ainsi aux frères de Renaud :

— Seigneurs, allez vous apprêter, nous allons aller vers Charlemagne.

— Sire, dirent les trois frères, nous partirons quand vous voudrez.

Ils allèrent alors mettre les plus beaux vêtements qu'ils avaient et je vous assure que c'étaient trois beaux chevaliers. Quand ils furent bien appareillés, ils montèrent chacun sur un beau palefroi sans aucune arme ; puis ils sortirent de Dordonne et allèrent à la tente du roi Charlemagne.

Quand le roi les vit, il fut fort joyeux et il commanda à tous ses barons d'aller à leur rencontre.

— Ah Dieu ! dit Roland, voici les trois frères qui viennent bien tristes. Certes, c'est à raison, car ils ont perdu leur aide, leur secours et leur espérance. Je vois que le duc Richard est avec eux, il fait bien, car il est de leur parenté et du même sang.

Vous devez savoir que les trois frères de Renaud arrivèrent à la tente de Charlemagne et s'agenouillèrent humblement à ses pieds. Allard parla le premier et dit :

— Sire, Renaud, notre frère, se recommande très humblement à votre bonne grâce, il vous salue comme son souverain roi et il vous renvoie le duc Richard ici présent. Il nous recommande à vous, car il est parti outre-mer pour faire votre commandement.

— Amis, dit le roi, soyez les bienvenus, sachez que je vous ferai des biens et des honneurs comme il appartient à des chevaliers tels que vous. Si Dieu veut que Renaud puisse revenir, je l'aimerai autant que Roland mon neveu, car il est plein de grande valeur.

— Sire, dit Richard, Dieu le ramènera !

Quand Charlemagne eut parlé aux frères de Renaud, il alla au duc

Richard de Normandie et l'embrassa plus de dix fois. Dès qu'il l'eut assez fêté, il lui dit :

— Duc Richard, je vous prie de me dire dans quelle prison Renaud vous a mis et quelle viande il vous a donnée à manger ?

— Sire, dit le duc, par ma foi et par celle que je vous dois, jamais chevalier ne fut plus à son aise et n'eut meilleure prison, car j'étais servi comme Renaud, souvent mieux. Je vous assure que la gentille duchesse me faisait faire bonne chère et j'étais en bonne compagnie avec ses deux beaux enfants. Sire, je vous en supplie, si jamais vous m'avez aimé, faites honneur à Allard et à ses frères, car ils m'ont fait de riches présents et, s'il plaît à Dieu, je vous recommande la duchesse et ses enfants, car c'est la femme la plus humble et la plus sage du monde.

— Richard, dit le roi, sachez que je n'y manquerai pas tant que j'aurai vue et corps. Quand les enfants de Renaud seront en âge, je les ferai chevaliers de ma main avec beaucoup d'honneur et je leur donnerai assez de terres et de biens pour vivre convenablement.

— Grand merci, sire, dit le duc Richard, Dieu vous le rende.

Quand ils eurent assez causé de ces choses, Charlemagne commanda de lever le camp et chacun se mit alors en route pour partir ; alors il monta à cheval et se dirigea vers Liége, où il se logea sur le pont de la Meuse. Le matin, il se fit amener Bayard, le bon cheval de Renaud et, dès qu'il le vit, commença à lui dire :

— Bayard ! tu m'as maintes fois courroucé, mais je suis arrivé au moment de me venger. Dieu merci ! Je te promets que je te ferai payer cher les tourments que j'ai éprouvés à cause de toi.

Ayant dit cela, le roi fit prendre Bayard, lui fit lier une grosse pierre au cou et du pont le fit jeter dans la Meuse. Bayard alla au fond de l'eau, et le roi, voyant cela, fut fort joyeux.

— Or, Bayard, dit-il, j'ai ce que je demandais, car vous êtes mort si vous ne pouvez boire toute la rivière.

Les Français, eux, furent mécontents de voir la grande cruauté de Charlemagne qui se vengeait d'une pauvre bête. L'archevêque Turpin dit alors :

— Oger, Oger, que pensez-vous de Charlemagne ? Cette fois encore il a montré sa grande félonie.

— Sire, dit Oger, vous dites vrai, il a fait une trop grande folie de faire mourir une bête telle que ce cheval.

— Sire, dit Olivier à Roland, certes Charlemagne ne sait plus ce qu'il fait !

— Vous dites vrai, dit Roland.

Bref, les douze pairs pleuraient la mort de Bayard, le bon cheval. Tous en étaient peinés ; seul, Charlemagne était bien joyeux.

Sachez que lorsque Bayard eut été jeté dans la Meuse, il alla au fond sans pouvoir remonter à la surface à cause de la meule de moulin qu'on lui avait pendue au cou et qui était fort pesante. Cependant, voyant qu'il ne pouvait s'échapper autrement, il frappa tant des pieds sur ladite pierre qu'il la brisa toute, revint sur l'eau, se mit à nager et passa de l'autre côté de la rivière. Là, il se secoua pour chasser l'eau, puis se mit à hennir bien fort ; puis il se mit à courir si rapidement qu'il semblait que la foudre le poussât. Enfin il entra dans la grande forêt des Ardennes.

Le roi Charlemagne eut une si grande douleur que Bayard se soit ainsi échappé, que peu ne s'en fallut qu'il perdît la raison ; mais tous les barons, eux, étaient bien contents.

C'est ainsi que Bayard se sauva des mains de Charlemagne, et les gens du pays disent qu'il est encore en vie dans la forêt des Ardennes ; mais dès qu'il voit homme ou femme, il fuit et on ne peut l'approcher.

Après toutes ces choses, le roi se rendit dans une chapelle qui était proche, il appela tous ses barons et leur donna congé, ce dont ils furent très joyeux, car ils désiraient retourner chez eux pour voir leurs femmes et leurs enfants.

Laissons Charlemagne et retournons au noble Renaud qui est en chemin.



Renaud à Jérusalem.

CHAPITRE XXIII

Comment, après que Renaud eut quitté Dordonne, ses frères, sa femme et ses enfants, avec beaucoup de regrets et de lamentations, pour aller outre-mer au Saint-Sépulcre, il trouva sur son chemin, à Constantinople, Maugis, son bon cousin. Ils s'en allèrent ensemble devant la ville de Jérusalem, qu'un amiral perse venait de prendre à un roi sarrazin par trahison. Renaud et Maugis firent tant avec les gens du pays que la ville de Jérusalem fut reprise immédiatement par les chrétiens.

Après que Renaud eut quitté Dordonne pour aller outre-mer, il marcha tant et tant qu'il arriva à Constantinople. Il se logea chez une femme de sainte vie qui le servit du mieux qu'elle put et lui donna à manger ; ensuite elle lui lava les pieds comme elle avait coutume de le faire aux autres pèlerins, le prit par la main, le mena dans sa chambre et lui dit :

— Bonhomme, vous coucherez ici. Dans mon autre chambre vous ne pourriez dormir, car il y a un pauvre pèlerin qui est très malade.

— Dame, dit Renaud, je vous prie de me le montrer.

— Volontiers, dit la dame, puisque vous le voulez, car je vous promets que vous le plaindrez.

Elle prit alors Renaud par la main et le mena près du pèlerin qui était au lit. Renaud reconnut son cousin Maugis ; aussi fut-il fort joyeux et commença à lui dire :

— Ami, comment va votre personne ?

Maugis, entendant parler Renaud, sortit du lit comme s'il n'avait jamais eu de mal, embrassa Renaud plus de vingt fois et lui dit :

— Cousin, comment allez-vous ? Et quelle aventure vous amène dans cette pauvre maison ? Dites-moi, s'il vous plaît, si vous avez eu la paix avec Charlemagne ?

— Sire, dit Renaud, oui, par la façon que je vous conterai.

Il lui dit ce que vous savez sans passer un seul mot. Maugis fut bien heureux des paroles de Renaud, en loua Notre-Seigneur, embrassa Renaud et lui dit :

— Cousin, je suis guéri par les bonnes nouvelles que vous venez de m'apprendre ; aussi, j'ai décidé que nous nous en irions ensemble, ne vous


Renaud retrouve Maugis.

inquiétez de rien, nous ne mourrons pas de faim, car je suis maître en la façon de mendier.

— Et moi aussi, dit Renaud, seulement quand j'ai faim.

La bonne dame, voyant que les deux pèlerins se faisaient si grande fête, pensa bien que c'étaient des personnes de grande famille qui avaient eu quelque aventure, et leur dit :

— Beaux seigneurs, je vois bien que vous vous connaissez ; aussi, je vous prie de me dire qui vous êtes et d'où vous venez ?

— Dame, dit Maugis, puisque vous voulez savoir qui nous sommes, je vais vous le dire en partie. Sachez que nous sommes deux pauvres gentilshommes exilés de France et que nous devons aller outre mer, habillés comme vous voyez. Nous sommes cousins germains, et nous ferons notre voyage ensemble, s'il plaît à Dieu !

La dame en fut fort joyeuse et elle fit venir des vivres en abondance. Maugis qui, depuis longtemps, n'avait pas bu de vin, en but ce jour-là pour l'amour de Renaud. Bref, les deux cousins menèrent grand'fête ; puis, le jour venu, ils se levèrent, prirent congé de la bonne dame et se mirent en route.

***

Sachez qu'ils marchèrent tant, qu'ils arrivèrent à une lieue de Jérusalem, si bien qu'ils pouvaient voir le temple, la Tour de David et la plus grande partie de la ville. Renaud et Maugis en furent fort joyeux et rendirent grâce à Dieu de ce qu'ils étaient arrivés jusqu'à la Sainte Cité. Leurs prières terminées, ils se mirent en chemin pour entrer dans Jérusalem ; mais ils se furent à peine remis en marche, qu'ils aperçurent une grande armée autour de la ville. Devant la tour de David, il y avait beaucoup de tentes et de pavillons de chrétiens, qui étaient venus là pour battre l'amiral des Perses, qui tenait Jérusalem assiégée.

Renaud, voyant cela, s'arrêta et dit à son cousin Maugis :

— Cousin, que pensez-vous des gens de cette grande armée, sont-ils Sarrazins ou chrétiens, qu'en dites-vous ?

— Sûrement, dit Maugis, je n'en sais rien. Je me demande qui ce peut-être.

Comme Renaud et Maugis parlaient ainsi, il arriva un vieil homme monté sur un roussin qui venait de l'armée. Renaud alla au-devant de lui et lui dit :

— Dieu vous garde, brave homme ! Dites-nous, s'il vous plaît, quels sont les gens qui sont devant la ville sainte, sont-ce des chrétiens ou des Sarrazins ?

— Pèlerins, dit le bonhomme, ce sont des chrétiens qui assiègent Jérusalem et qui ne peuvent la prendre ; mais vous pouvez y aller sans crainte.

— Or, dites-moi, dit Renaud, qui est dedans Jérusalem ?

— Sachez, dit le bonhomme, que c'est l'amiral de Perse, qui l'a prise par trahison.

— Comment l'a-t-il prise ? dit Renaud.

— Vous devez savoir, dit le bonhomme, que l'amiral se vêtit en habit de pèlerin, ainsi que beaucoup de gens avec lui. Ils entrèrent dans Jérusalem l'un après l'autre et quand ils y furent, ils sonnèrent hautement du cor, mirent la main à leurs épées et combattirent rudement. Enfin, ils se

rendirent maîtres de la ville avant que le roi Thomas et ses gens se fussent armés, et celui-ci s'est sauvé avec le peu de gens qui lui est resté. Le pays s'est ausitôt inquiété, de manière que les Persans sont assiégés dans la ville et l'on espère, avec l'aide de Dieu, qu'avant longtemps la ville sera prise.

— Or, dites-moi, bonhomme, demanda Renaud, ceux de dedans la ville sortent-ils souvent sur les Chrétiens ?

— Oui, dit le bonhomme, car ils sont très nombreux. Et la chose qui nous inquiète le plus c'est que nos gens n'ont pas de seigneurs ni de chef !

Renaud se mit à sourire à ces paroles, et dit :

— Adieu, bonhomme, nous allons voir ce qu'il en arrivera.

Renaud et son cousin allèrent alors à l'armée où chacun examina Renaud. qui était un si beau pèlerin. Renaud ne sachant où se mettre, regardait çà et là. Enfin, se ravisant, il dit à Maugis :

— Mon cousin, arrangeons-nous pour nous loger au coin de ce mur.

Maugis se mit alors à faire une petite loge et pendant qu'il l'achevait, l'amiral de Perse sortit de Jérusalem avec au moins trois mille combattants pour attaquer l'armée devant Saint-Etienne.

Quand le bon comte de Rames, Gallerand de Sarecte et Geoffroy de Nazareth virent cela, ils coururent aux armes. Le comte Jaffes fut plus vite prêt que les autres, il courut immédiatement sur les Turcs et commença à crier : « Jaffes ! » tant qu'il put et causa de grands dommages aux Persans, car c'était un très vaillant homme. Lorsque tous ceux de l'Ost furent armés, de part et d'autre commença une cruelle bataille. Le comte Rames arriva bientôt, monté sur un destrier ; il entra dans la mêlée des Sarrazins et commença à les abattre comme le loup fait des brebis. Bref, la bataille fut terrible, il y eut bien des lances brisées et des hauberts rompus, et bien des hommes tués de part et d'autre. Vous devez savoir que Geoffroy de Nazareth faisait un grand massacre de Turcs et de Persans, car celui qu'il touchait d'un coup n'avait plus envie de vivre. Aussi personne n'osait-il plus l'attendre et chacun fuyait devant lui.

L'amiral pensa alors qu'il devait se venger de Geoffroy de Nazareth qui lui faisait si grand mal, il prit une lance et courut sur lui. Ils se combattirent si âprement et se donnèrent de si grands coups sur leur écus que leurs lances volèrent en morceaux et que l'amiral tomba à terre pendant que Geoffroy restait en selle. L'amiral en fut bien peiné ; mais il se redressa rapidement, mit la main à son épée et fit semblant de se défendre. Geoffroy se tourna alors vers l'amiral et lui porta un si grand coup d'épée sur le haume qu'il le fit chanceler, et comme il n'essayait pas de se défendre, il se baissa, le prit par le heaume et voulut l'emmener. L'amiral, voyant qu'il était pris, s'écria : « *Perse* ! » si haut que tous ses gens l'entendirent, arrivèrent, le délivrèrent des mains de Geoffroy de Nazareth, le mirent sur un cheval et l'emmenèrent.

Quand Renaud vit que la bataille était si cruelle, il dit à Maugis :

— Hélas ! cousin, si j'avais des armes, j'irais volontiers secourir nos gens, car c'est la chose que j'ai le plus désiré au monde : porter les armes en Terre-Sainte contre les Sarrazins.

— Sire, dit Maugis, vous avez tort de dire cela, vous savez que nous avons eu beaucoup à faire, en notre pèlerinage, et qu'il est temps de se reposer. D'autre part, la guerre ne sera pas finie avant que vous puissiez vous montrer en arme devant la ville sainte. C'est pourquoi je vous prie de vous reposer aujourd'hui ; demain nous combattrons, car j'ai décidé que tant que nous serions ensemble, je ne serais plus ermite et que je vous aiderais de toutes mes forces. Cependant j'ai résolu de ne plus faire d'enchantement, car je l'ai promis à Dieu et à tous les saints ; aussi je les prie de me donner le courage de ne jamais faire autrement. Je vous aime tant que si je devais être damné, je sortirais de mon ermitage (état d'ermite) pour vous secourir quand vous en aurez besoin.

— Mon cousin, dit Renaud, je vous remercie humblement. Vous dites vrai, nous avons bien besoin de nous reposer ; cependant je ne puis m'empêcher d'aller à la bataille. Hélas ! je n'ai plus ni Bayard, ni Flamberge, ma bonne épée ; si je les avais, je ferais aujourd'hui telle chose que Dieu m'en saurait gré.

Pendant que Renaud et Maugis parlaient ensemble, le comte de Rames, Geoffroy de Nazareth, le comte Jaffes firent un grand massacre de Turcs et de Persans. L'amiral en fut fort peiné et fit sonner la retraite pour rentrer à Jérusalem, car il ne pouvait plus résister aux Chrétiens.

Les Chrétiens voyant que les Sarrazins étaient battus, les chassèrent rudement, en tuèrent tant, que personne n'en sait le nombre. Le comte de Jaffes, qui était un très vaillant chevalier, alla au portail de Saint-Etienne et s'y tint. Et, au fur et à mesure que les Turcs arrivèrent pour rentrer dans la ville, il alla à leur rencontre, leur coupa la route et les empêcha d'entrer dans la cité. L'amiral, très irrité, se détourna de sa route vers la porte Fore et il arriva que, sur le chemin, les Turcs passèrent devant la loge de Renaud et ladite loge fut jetée à terre par la force des chevaux, ce dont Renaud fut contrarié. Il ne songea plus alors qu'à combattre et prit à deux mains une fourche grosse et grande qui soutenait leur loge, puis il monta sur un mur qui était au bord de la route. Comme les Turcs passaient bride abattue, Renaud les tuait deux par deux comme des pourceaux. A dire vrai, Renaud, avec son grand bois, en tua ce jour-là plus de cent. Maugis, de son côté, prit son bourdon, monta sur le mur à côté de lui et commença à frapper de si grands coups des deux mains que ceux qu'il atteignait étaient étendus morts.

Comme Renaud et Maugis faisaient des armes, le comte de Rames et Geoffroy de Nazareth qui poursuivaient les Sarrazins arrivèrent. Ils virent le grand nombre d'hommes que Renaud et Maugis avaient tués, tant qu'on ne pouvait plus passer.

— Dieu, dit Geoffroy, je me demande quels sont ces deux hommes, je crois que Dieu les a envoyés pour nous sauver. Or, je crois qu'ils sont fous, car ils sont sans armes et ne craignent pas la mort.

— Sire, dit le comte Rames, quoi qu'il en soit, ce sont des vaillants et que Notre-Seigneur les garde de mort, aussi je ne serai pas content tant que je ne leur aurai pas demandé qui ils sont et d'où ils viennent.

Le vieux comte de Rames, Gallerand, Geoffroy de Nazareth et le comte de Jaffes tuèrent beaucoup de Persans avant qu'ils fussent rentrés à Jérusalem, car ils ne cessèrent pas la poursuite avant d'être à la porte Fore.

L'amiral Sarrazin.

Quand Renaud vit que les Sarrazins étaient tous passés, il jeta son bâton, ne sachant plus que faire ; mais se ravisant, il descendit du mur avec Maugis pour refaire leur logis qui était à terre.

Cependant, le vaillant comte de Rames retourna pour leur parler ; il les trouva qui faisaient leur logis, et les regarda sans rien dire. Voyant qu'ils étaient grands et bien taillés, principalement Renaud, il mit pied à terre, les prit par la main et les fit asseoir à côté de lui.

— Mon ami, dit-il à Renaud, je vous prie de me dire la vérité sur ce que je vous demanderai, par la foi que vous devez au Temple que vous venez adorer. Dites-moi qui vous êtes, quel est votre pays et pourquoi vous êtes si pauvrement habillés ?

— Sire, dit Renaud, je vous le dirai très volontiers. Sachez que je me nomme Renaud de Montauban, que Charlemagne a déshérité à tort. Le duc Aymon est mon père et je suis venu en Terre-Sainte pour servir Notre-Seigneur, contre ses ennemis, car Charlemagne, mon souverain seigneur, me l'a commandé ainsi, quand j'ai fait la paix avec lui. Qui pis est, il m'a forcé d'y venir, comme vous voyez, en pauvres habits, et demandant mon pain. Pour avoir la paix, je n'ai pas voulu le contredire sur cette chose.

Le comte de Rames fut fort joyeux d'entendre ces paroles, il se leva joignit les mains vers le ciel, et dit :

— Ah ! noble chevalier Renaud de Montauban, le meilleur chevalier du monde, recevez mon hommage, car je me donne à vous, moi et mes biens,

— Comte de Rames, dit alors Renaud, levez-vous, sire, car vous me faites outrage !

— Par Dieu, dit le comte, je ne me lèverai pas avant que vous ne m'ayez fait un don.

— Sire, dit Renaud, je vous l'accorde de bon cœur.

— Grand merci, dit le comte en se levant. Est-il vrai, continua-t-il, que vous avez eu la paix avec le grand roi Charlemagne ? Hélas ! où sont vos frères les vaillants chevaliers ? et Maugis, votre cousin, en qui vous aviez si grande confiance ? et votre cheval Bayard ?

— Sire, dit Renaud, sachez que j'ai eu la paix de la façon que je vous ai dite. Voici Maugis, mon cousin, qui, lui, est venu de son bon gré et non contraint ; car Charlemagne croit qu'il est mort depuis longtemps. Mes frères sont restés avec ma femme et mes enfants, car le roi leur a rendu notre héritage.

— Ah ! comte Renaud de Montauban, cria le comte de Rames à haute voix, soyez le bienvenu comme le plus prud'homme du monde. Loué soit Notre-Seigneur qui vous a conduit par ici. Dieu merci ! recevez nos hommages et sauvez l'honneur du roi Thomas, qui est prisonnier de ces félons et mécréants ; ils l'ont pris depuis que nous sommes ici devant ; si vous voulez nous conduire, je ne doute pas que, sous peu, nous n'ayons Jérusalem et que le roi Thomas soit délivré.

Tous les barons de Syrie arrivèrent alors. Ils furent joyeux de l'arrivée de Renaud de Montauban, auquel ils firent grand accueil et bonne chère. Bref, ils le prièrent tous d'être leur seigneur et leur guide, comme venait de le faire le comte de Rames.

— Seigneurs, leur dit Renaud, puisqu'il vous plaît de me faire cet honneur, je l'accepte.

— Sire, dirent les barons, nous le voulons ainsi.

Renaud reçut alors leurs hommages ; puis le comte de Rames s'agenouilla devant lui et lui dit :

— Sire, je veux que vous m'accordiez le don que vous m'avez promis.

— Sire, dit Renaud, dites ce qu'il vous plaira, vous l'aurez.

— Sire, dit le comte de Rames, c'est que vous veniez loger dans ma tente et que vous ne receviez rien d'une autre personne que moi. Et si vous voulez, je vous ferai donner tout ce que vous demanderez et trois de mes chevaliers pour vous accompagner et vous servir.

— Sire, duc de Rames, dit Renaud, je vous remercie de l'honneur que vous me faites de ces beaux présents, ils ne sont certainement pas à refuser.

Le duc de Rames prit Renaud par la main et le mena dans sa tente, où il le fit servir comme son seigneur souverain. Les barons prirent congé de Renaud, après l'avoir accompagné et retournèrent à leurs pavillons, remerciant Dieu de ce qu'il leur avait envoyé un si bon chef.

Après leur départ, le comte de Rames fit venir de très bons chevaux et palefrois, ainsi que des vêtements de diverses couleurs, fourrés de très riche fourrure, plusieurs hauberts, un grand nombre de bonnes épées et de la vaisselle d'or et d'argent, qu'il fit présenter à Renaud. Renaud ne voulut rien, sinon un cheval, un haubert et une épée ; pour ce qui restait, il le distribua aux chevaliers pauvres. Le comte voyant cela lui dit :

— Sire, pour Dieu, prenez un autre vêtement, car vous savez qu'il n'appartient pas à un homme comme vous de porter un si pauvre habillement.

— Sire, dit Renaud, pardonnez-moi, jamais je ne porterai d'autre vêtement avant d'avoir baisé le Saint-Sépulcre où Dieu fut mis à la descente de la croix.

— Sire, dit le comte, je me tairai à l'avenir, puisque cela vous plaît.

Il alla ensuite à Maugis et lui dit :

— Seigneur Maugis, enlevez cette chape et habillez-vous autrement.

— Sire, dit Maugis, ne vous fâchez pas si, cette fois, je ne fais pas à votre volonté, car j'ai promis à Notre-Seigneur de ne jamais m'habiller autrement de ma vie.

Le comte en fut bien peiné. Cependant il laissa Renaud et Maugis et

commanda qu'on mît la table pour souper ; puis appela Gallerand de Sarecte, Geoffroy de Nazareth, le comte de Jaffes et leur dit :

— Seigneurs, pensez à bien faire, puisque Dieu nous a envoyé un tel secours en Renaud et Maugis. Il me semble qu'en l'honneur de Dieu, nous devons faire, cette nuit, chacun dans notre tente, grande lumière de cierges en remerciant Dieu du secours qu'il nous a envoyé.

Les barons lui dirent qu'il avait raison ; chacun retourna alors à sa tente et fit allumer une grande quantité de torches de cire, tant que c'était une merveille de voir la clarté qui se répandait sur l'armée. Enfin chacun se mit à danser longuement à l'entour des tentes et des pavillons.



Les Turcs qui gardaient la tour de David aperçurent cette grande lumière dans l'armée des Chrétiens, et ils en furent très surpris ; aussi quelques-uns allèrent-ils le dire à leur seigneur et maître. A cette nouvelle, l'amiral commença à crier et dit :

— Mahomet, qu'ont donc trouvé ces méchants pour faire si grande



Les Turcs qui gardaient la tour de David...

fête ? Je crois qu'ils font comme le cygne qui chante quand il doit mourir, car je réponds de leur perte, et pourtant ils mènent grande joie.

Puis il jura par Mahomet, devant tous ses gens, qu'il sortirait dès le lendemain pour détruire tous les Chrétiens.

— Sire, dit un païen, méfiez-vous bien d'un grand vilain qui tient un bâton dans sa main, car s'il vous atteint, vous êtes mort ; je suis sûr que ceux de l'armée font la fête à cause de ce vilain qui leur est arrivé hier seulement.

— Je ne sais qui il est, dit l'amiral, mais si je l'atteins de ma main, il laissera sa tête pour gage, car il est sans arme et ne pourra me résister.

Quant au roi Thomas, qui était prisonnier, il ne sut que penser ; mais quand il vit la grande joie que menaient les Chrétiens, il se dit en lui-même !

— Beau sire Dieu, qu'ont maintenant mes gens, pour mener si grande joie ? Hélas ! ne se souviennent-ils plus de moi ? Je le crois, car la fête qu'ils font ne peut être sans une grande occasion.

Sachez que ceux de Rames, de Jaffes et de tout le pays, voyant une si grande lumière, crurent que Jérusalem était en feu et les autres craignirent pour l'armée quelque grande affaire.

Ceux de l'armée, après avoir fait bonne chère, allèrent se reposer. Le jour venu, tous les barons se levèrent et allèrent à la tente de Renaud, qu'ils





Il le frappa si durement...

trouvèrent déjà debout. Ils le saluèrent très honorablement et lui dirent :

— Sire, que vous semble-t-il que nous devions faire ? Attaquerons-nous la ville ou non ?

— Seigneurs, dit le duc Renaud, nous avons grand avantage à le faire, car ceux qui mourront à l'assaut de la sainte ville seront sauvés sans nul doute !

Comme les barons discutaient ainsi, l'amiral de Perse fit ouvrir la porte Fore et sortit avec dix mille combattants bien armés. Renaud et les barons de Syrie coururent aussitôt aux armes. Renaud fut prêt incontinent, il prit son heaume, son épée et monta sur le cheval que lui avait donné le comte Rames. Maugis s'arma comme lui et monta sur un bon cheval qu'on lui avait envoyé ; puis il commença à crier :

— Barons de Syrie, ne craignez rien, je promets à Dieu que je ne serai pas ermite tant que les Turcs ne seront pas vaincus !

Puis il alla à Geoffroy de Nazareth et lui dit :

— Baron, tenez-vous auprès de Renaud, car si les autres chevaliers étaient comme vous, Barbas serait battu avant midi.

Quand tous les barons furent bien armés et bien montés, ils ordonnèrent leurs bataillons du mieux qu'ils purent.

L'amiral Barbas arriva alors et entra dans l'armée des Chrétiens. Le premier bataillon des Sarrazins conduisait un roi nommé Margaris, qui était seigneur de la tour de Talle et qui portait sur son écu un dragon peint avec une horrible figure.

Celui-ci piqua son cheval sur les Chrétiens et courut contre Renaud. Renaud, le voyant venir, dit au comte Rames :

— Sire, celui-là vient chercher sa mort bien rapidement. Ce roi aura le déshonneur par amour pour vous !

Il piqua son cheval des éperons et courut âprement contre le roi Margaris ; il le frappa si durement qu'il ne resta rien de son écu ni de son haubert et qu'il lui passa sa lance dans la poitrine. Margaris tomba mort à terre. Une fois ce coup accompli, il lui dit :

— Malheureux, Dieu te maudisse ! Va tenir compagnie à tes prédécesseurs en enfer !

Puis il mit la main à son épée et frappa un Sarrazin si durement sur le casque qu'il le fendit jusqu'aux dents. Aussitôt il en frappa un autre sous la bavière et lui enleva la tête de dessus les épaules. Quand il eut

tué ces trois-là, il cria son enseigne : « *Montauban !* » Maugis entra alors si fièrement dans la mêlée qu'il étendit mort le premier qu'il rencontra ; puis il mit la main à son épée et entra dans le fort de la presse où il commença à frapper à droite et à gauche, faisant un tel massacre de Sarrazins, que tous les barons et Renaud en étaient émerveillés. Renaud dit alors au comte Rames :

— Sire, que pensez-vous de mon cousin Maugis ? Avez-vous jamais vu un si bon ermite ?

— Sire, dit le comte, il mérite d'être estimé. Béni soit la mère qui le créa et le moment où il est venu avec vous dans ce pays ; car, maintenant, je suis certain que Jérusalem sera prise et le roi Thomas délivré de prison.

Le comte Rames piqua alors son cheval des éperons et frappa un Turc si durement qu'il le traversa et le jeta mort à terre ; puis il mit la main à son épée et cria : « *Rames !* » tant qu'il put en disant :

— Frappez, barons ! frappez. Les Sarrazins vont être vaincus si Dieu nous garde les vaillants Renaud et Maugis. Le traître Barbas, qui a trahi la sainte ville de Jérusalem, va être battu !

Les barons du pays arrivèrent alors et se mirent dans la presse. C'était merveille de voir Renaud et Maugis, et qui osait se montrer devant eux était mort. Derrière eux marchaient le comte Rames, Geoffroy de Nazareth, Gallerand de Sarecte et le comte de Jaffes avec leurs gens et qui faisaient des armes merveilleuses contre leurs ennemis. Quand les Sarrazinns virent qu'ils ne pouvaient endurer le tort que leur causaient Maugis et Renaud, il se mirent en fuite vers la ville, en disant qu'il plût à Mahomet que le grand vilain ne les rejoignît pas, car il les mettrait tous à mort.

Quand l'amiral Barbas vit que ses gens étaient battus, il fut fort irrité et dit :

— Fils de ribaudes, pourquoi fuyez-vous ainsi ? ne savez-vous pas que je suis votre seigneur et que je vous défendrai contre ces méchants Chrétiens. Qu'est donc devenu Margaris, je ne le vois pas ?

— Sire, dit un des Sarrazins, il est mort à la première joute qu'il a livrée.

L'amiral, entendant cela, crut devenir fou de rage et dit :

— Quel est celui qui m'a fait le grand outrage de tuer Margaris ? N'est-ce point ce vilain qui avait une grande fourche ?

— Oui, dirent ses gens, car c'est le meilleur chevalier du monde et il a mis à mort aujourd'hui, un grand nombre d'hommes.

L'amiral fut bien triste de la mort de Margaris et il jura par le dieu Mahomet qu'il percerait le cœur et le ventre du grand vilain.

Après avoit fait ce serment, il piqua son cheval et entra dans la mêlée. Le premier qu'il rencontra fut Gallerand, auquel il porta un coup si durement dans son écu qu'il le traversa du fer de sa lance et le jeta mort à terre. Il mit ensuite l'épée à la main et entra dans la presse en criant bien fort :

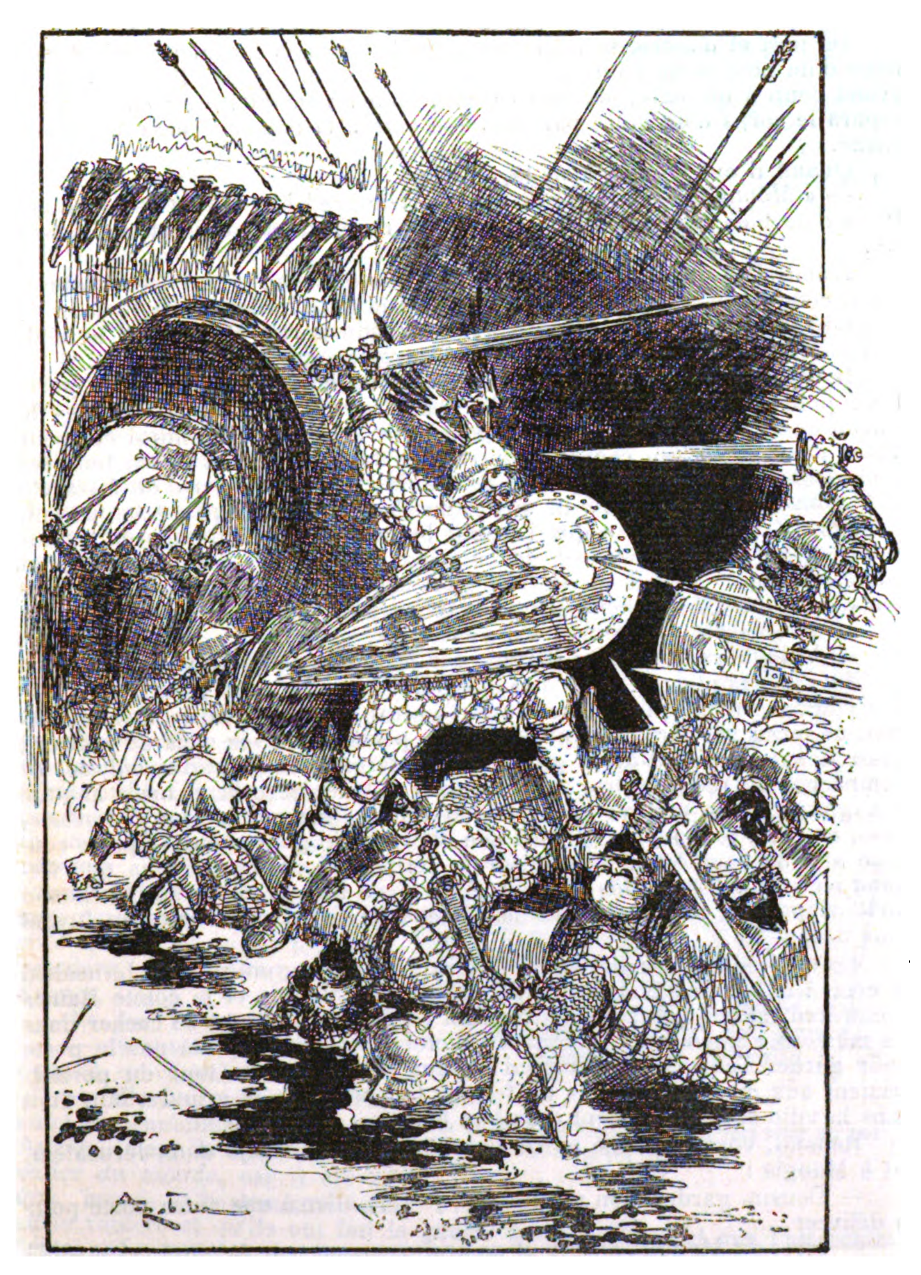
— Barons perses, frappez sur ces mauvais Chrétiens, car ils vont bientôt être vaincus !

Le comte de Jaffes et Geoffroy de Nazareth voyant que l'amiral attaquait si bien les Chrétiens, se jetèrent dans la mêlée. De part et d'autre, il y eut une grande destruction de gens ; mais à la fin les Chrétiens auraient été vaincus sans Renaud et Maugis.

Renaud, en effet, voyant cette dure bataille, se jeta dedans comme un loup sur les brebis et frappa un Persan qui était cousin de l'amiral et qui s'appelait Orient. Il lui donna un si grand coup d'épée sur le casque qu'il lui fit voler la tête à la distance d'une lance, puis en frappa un autre qui était le neveu de Malbon et tua l'homme et le cheval. A dire vrai, Renaud montra un tel courage que tous les païens en furent ébahis, car il avait jeté son écu sur ses épaules, tenait les rênes de son cheval autour de son bras, son épée à deux mains et abandonnait son corps. Il frappait si bien à droite et à gauche, qu'à chaque coup il tuait un païen.

L'amiral Barbas voyant le grand dommage que Renaud faisait à ses gens, jura, par son Dieu Apollon, qu'il ne mangerait pas avant d'avoir tué le grand vilain.





Le noble chevalier Renaud, la main à son épée, entra dans Jérusalem et cria : Montauban !

— Sire, dit le roi Alebroudy, je vous prie de laisser cette entreprise, car je vous dis que si vous allez au-devant de lui, il vous tuera d'un seul coup d'épée.

— Si j'avais une bonne lance en main, dit l'amiral, il ne me résisterait pas plus qu'un petit garçon. Je ne veux plus porter ni écu, ni lance, ni monter à cheval, si je ne le tue.

De part et d'autre, la mêlée fut terrible. Maugis faisait un grand carnage d'un côté et de l'autre. Renaud en était bien joyeux. Il donna un si grand coup à un Turc, sur son casque, qu'il lui fendit la tête en deux ; il sépara le corps d'un autre par moitié et enleva la tête et le bras à un troisième.

Quand il eut tué ces trois-là, il cria :

— « *Montauban !* » Frappez, barons, frappez ! Les païens sont battus ! Pensez de bien venger votre seigneur, le roi Thomas, qui est un si bon roi.

L'amiral Barbas entendant crier : « *Montauban !* » fut très surpris, car il comprit bien que celui qu'il appelait le grand vilain était Renaud de Montauban, dont plusieurs fois il avait entendu parler et qui était le meilleur chevalier du monde. Aussi aurait-il préféré être en Perse.

Il voulut alors rentrer en ville, comme un homme battu, par la porte Fore pour se garantir de Renaud ; mais le vaillant comte de Rames le suivait de si près qu'il ne le laissa pas partir à sa guise. L'amiral eut peur d'être pris, piqua son cheval pour rentrer dans la ville et laissa tous ses gens dehors. Renaud, Maugis, le comte de Rames, Geoffroy de Nazareth et le comte de Jaffes en firent un tel massacre que bien peu échappèrent. Renaud fut très contrarié que l'amiral lui ait échappé ; il regarda autour de lui et vit un gros chevron de bois qui avait quinze pieds de long ; il mit pied à terre et prit ce chevron qu'il chargea devant lui sur le col de son cheval aussi facilement qu'une perche ; puis il dit aux siens :

— Seigneurs, suivez-moi, s'il vous plaît.

— Volontiers, dirent les barons, car jamais nous ne vous laisserons.

Je vais maintenant vous dire pourquoi Renaud avait pris le chevron Vous devez savoir qu'il pensait que l'amiral Barbas, rentré dans Jérusalem, ne ferait pas fermer la porte afin de permettre à ses gens de rentrer ; aussi Renaud espérait-il, en glissant ce chevron sous la porte coulisse, de l'empêcher de redescendre. Aussitôt qu'il eut décidé cela, à bride abattue il gagna la porte par où l'amiral était rentré ; mais il la trouva ouverte, aussi en fut-il tout joyeux. Il prit son chevron, le glissa sous la porte-coulisse afin de l'empêcher de pouvoir se fermer. Vous pensez bien que Renaud ne fit point cela sans peine, car il y avait tant de corps sur le chemin qu'il ne pouvait avancer ; mais les païens lui firent une route, en fuyant tous devant lui.

Le noble chevalier Renaud, la main à son épée, entra dans Jérusalem et cria : *Montauban !* Il combattit si bien que Maugis et le comte Rames y entrèrent aussi. Les païens se mirent en fuite et allèrent se cacher dans les maisons pour sauver leur vie. Toutefois Renaud ne quitta pas la porte pour garder l'entrée, et ceux qui étaient sur la grande tour du portail, criaient aux autres Sarrazins de fermer la porte que le grand vilain était dans la ville et qu'ils allaient tous être battus.

Renaud, voyant qu'une partie des Chrétiens était déjà dans Jérusalem, dit à Maugis :

— Cousin, gardez bien cet endroit, je vais aller à une autre porte pour la délivrer.

— Sire, dit Maugis, allez-y et ne craignez rien, car je garderai bien ce passage.

Renaud se fit alors accompagner par plusieurs vaillants Chrétiens et alla à une autre porte qu'il trouva bien garnie de païens ; mais il les mit en fuite par sa valeur et gagna aussitôt le portail, car tous les païens étaient morts.

La ville de Jérusalem fut ainsi reprise par la valeur du noble Renaud de Montauban.

Quand l'amiral Barbas vit cela, il crut devenir fou, et maudit son dieu

Mahomet en s'arrachant les cheveux et la barbe. Puis, dès qu'il se fut assez désolé, il dit :

— Par Apollon, dieu souverain, si le roi Thomas ne me sauve pas la vie, je le ferai tuer sur-le-champ.

Il l'envoya chercher sur-le-champ et lui dit :

— Roi Thomas, si vous ne me sauvez pas la vie à présent, afin que je puisse rentrer dans mon royaume de Perse, je vous ferai jeter par les fenêtres.

— Sire, dit le roi Thomas, ayez un peu de patience que j'aie parlé à mes gens.

— Allez à ces fenêtres, dit l'amiral, et parlez-leur.

Le roi Thomas se mit alors aux fenêtres. Il aperçut Renaud et Maugis, qui venaient les premiers attaquer la Tour David où il était prisonnier. Il ne les connaissait pas ; mais, en regardant mieux, il vit le comte Rames, qu'il ne reconnut pas fort, ensuite Geoffroy de Nazareth et le comte Jaffes, ce dont il fut fort content.

— Seigneurs, leur cria-t-il, regardez ! Votre roi qui est prisonnier de l'amiral Barbas, vous dit que si vous ne laissez pas retourner Barbas dans son royaume de Perse, il me jettera par ces fenêtres !

— Ah ! bon roi ! dit le comte de Rames, Dieu vous sauve ! mais vous savez que nul homme de bien ne doit mentir. Nous fîmes hier du seigneur que voilà notre gouverneur et maître, c'est le plus vaillant chevalier du monde, dites-lui votre affaire, car sans lui nous ne pouvons rien.

Le roi Thomas, entendant ces nouvelles, fut bien triste et crut qu'il allait mourir. Il dit alors en colère au comte Rames :

— Ah ! comte, vous m'avez trahi en faisant seigneur un autre que moi.

— Sire, dit le comte, ne craignez rien, car nous l'avons fait pour sauver votre honneur. Vous ne perdrez rien de votre bien, car ce chevalier en a assez en France. Vous devez savoir qu'il a pris cette ville avec son compagnon. N'ayez aucun soupçon ni pour lui ni pour nous, je réponds qu'il fera comme vous voudrez, car il n'est ici que pour vous délivrer. Aussitôt qu'il aura visité le Saint-Sépulcre, il retournera en France.



— Renaud de Montauban, je vais jeter en bas le roi Thomas...

Le roi Thomas dit alors :

— Seigneur, comment se nomme ce chevalier ?

— Sire, il s'appelle Renaud de Montauban, fils du duc Aymon, c'est le meilleur chevalier du monde, car il est tel que jamais Charlemagne n'a pu le vaincre et qu'ils ont fait la guerre pendant dix-sept ans l'un contre l'autre : il a tant fait de prouesses à cette guerre, que la renommée en est dans tout le monde.

— Comte, dit le roi, je vous prie de lui dire de ma part tout ce que je vous ai dit.

— Sire, dit le comte, très volontiers.

Il alla alors à Renaud et lui dit ce que le roi Thomas lui mandait.

— Seigneurs, dit Renaud, nous ne ferons pas ainsi ; nous allons attaquer la tour ; au pis aller nous pourrons toujours accorder à l'amiral ce qu'il nous a demandé, mais je vous affirme que la tour sera prise et que

nous délivrerons le roi Thomas à notre guise, après avoir tué le traître qui a pris cette ville.

— Sire, dit le comte, nous ferons votre commandement, n'en doutez pas.

Alors ils escaladèrent la tour de tous côtés avec des échelles, Renaud monta le premier. Maugis, le comte de Rames, Geoffroy et vingt autres chevaliers au moins les suivirent.

Le vieux comte de Jaffes resta au bas avec les archers et les arbalétriers. L'amiral eut grand'peur et ne sut plus que faire en voyant cela ; aussi il courut au roi Thomas, le prit par la gorge et lui dit :

— Par Apollon, vous et moi nous sauterons ensemble.

— Sire, par Dieu, ne me tuez pas, je ferai cesser l'assaut.

— Je veux bien, dit l'amiral, mais vous viendrez avec moi.

Il le mena alors à la fenêtre, le prit par les jambes devant la baie et commença à crier tant qu'il put :

— Renaud de Montauban, je vais vous fâcher, je vais jeter en bas le roi Thomas, si vous ne me pardonnez pas, et je me tuerai ensuite.

Renaud eut grande pitié, car le roi Thomas avait déjà la tête hors de la fenêtre et il se dit en lui-même :

— Ah ! beau sire Dieu, que ferai-je si j'abandonne l'assaut ? Ce sera une grande honte, car la tour est presque prise, ce serait aussi grand dommage si le roi Thomas mourait.

Comme Renaud était ainsi sur l'échelle à réfléchir, tous les barons du pays commencèrent à lui crier :

— Très doux sire, ne souffrez pas que notre roi meure si honteusement.

— Seigneurs, dit-il, par la foi que je dois à mes frères et à mon cousin Maugis, je ne voudrais pas que le roi mourût par ma faute.

Ayant dit cela, il descendit de l'échelle et dit à l'amiral :

— Amiral, laissez le roi Thomas et ne lui faites aucun mal, car vous allez être délivré. Les conventions sont que vous retournerez à pied en Perse, avec trois hommes, et que vous abandonnerez tous vos équipages.

— Par Mahomet ! dit l'amiral, je ne le ferai pas, je m'en irai à cheval avec mes trois hommes et vous me donnerez un sauf-conduit ; si vous ne voulez pas, je laisserai tomber le roi.

— Amiral, dit Renaud, je vous accorde ce que vous me demandez, car vous avez un tel otage que je ne puis rien vous refuser.

L'amiral fut bien content quand il entendit Renaud parler ainsi. Il retira le roi et lui dit :

— Roi Thomas, vous êtes quitte de moi.

Il descendit alors de la tour avec le roi, ouvrit la porte et sortit avec ses gens.

Là fut faite grande chère entre le roi, Renaud et tous les barons de Syrie et il ne faut pas demander si le roi Thomas remercia Renaud et Maugis. Après cela, l'amiral prit son sauf-conduit et retourna en Perse. Nous ne parlerons plus de lui.

Le roi, Renaud et les autres barons montèrent à la tour, après son départ ; et, tout en haut, le roi Thomas s'agenouilla devant Renaud.

— Sire, dit Renaud, vous avez tort d'agir ainsi.

— Non, dit le roi, par ma foi !

Renaud le prit alors par la main et le releva. Le roi l'embrassa et lui dit :

— Béni soit le seigneur qui vous a envoyé en ces lieux, car vous avez secouru Jérusalem, la Sainte Cité, et m'avez délivré de prison. Or, dites-moi, s'il vous plaît, si vous avez la paix avec Charlemagne qui vous a tant fait de mal ?

— Sire, dit Renaud, oui et, à l'occasion de la paix, je suis venu ici en pauvres habits en demandant mon pain, comme vous le voyez.

Entendant cela, le roi Thomas eut pitié de lui et il jura par le Saint-Sépulcre qu'il le ferait retourner honorablement, comme il appartenait à un homme tel que lui.

Ils descendirent ensuite de la tour pour aller au Saint-Sépulcre où ils



Maugis combattant contre les Perses.

rendirent grâces à Dieu et firent grande fête en l'honneur de la victoire qu'ils avaient remportée sur les païens. Les barons de Syrie prirent congé du roi, de Renaud et de Maugis, quand tout cela fut terminé, et retournèrent chacun chez eux. Le roi prit Renaud et Maugis, les mena dans son palais où il les fêta cent jours bien honorablement et leur montra le pays.

Bientôt Renaud voulut quitter le roi Thomas pour retourner en France, le roi voulut alors faire de riches présents à Renaud, des chevaux, des draps d'or et d'argent, de l'or monnayé et non monnayé et bien d'autres choses. Sachez que Maugis ne voulut rien accepter ni changer d'habillement, mais endossa son habit de pèlerin et se remit nu-pieds, ce dont Renaud fut bien fâché.

Le roi fit apprêter une nef au port de Jaffes pour emmener Renaud ; et quand tout fut prêt, il l'accompagna jusqu'au port, ainsi que le comte Rames et Geoffroy, qui étaient bien fâchés du départ de Renaud. Renaud prit congé du roi et des barons en pleurant, et partit.

Sachez que par fortune de mer ils restèrent bien huit mois sans pouvoir prendre terre. Toutefois, un lundi, ils arrivèrent dans un lieu appelé Palerme.

Renaud commanda qu'on le mît à terre et que l'on déchargeât le vaisseau. Le roi de Palerme, Simon de Pircille, qui était aux fenêtres de son palais, dit à un chevalier qui était là :

— Je vois qu'on décharge un vaisseau sur le bord de la mer ; peut-être un grand seigneur est-il dedans, car on descend des chevaux et beaucoup de bagages ? Je n'en sais rien. Peut-être ne sont-ce que des pèlerins ?

Il fit alors seller un cheval pour aller voir qui c'était et le loger chez lui.

Le vaillant roi Simon, avec une nombreuse suite, arriva sur le bord de la mer, où il trouva Renaud. Il le reconnut aussitôt et en fut très joyeux. Renaud lui aussi le reconnut et ils s'embrassèrent.

— Sire, dit Simon, soyez le bienvenu. Je vous prie, venez avec moi, car l'amiral de Perse est venu ravager mon pays, je l'ai combattu hier, mais il m'a honteusement chassé en faisant grand dommage à mes gens.

Je suis sûr que, demain, il viendra m'assiéger. J'avais songé à demander du secours au roi Charlemagne ; mais puisque vous êtes ici, je ne crains plus le roi de Perse.

— Sire, dit Renaud, je vous aiderai de tout mon pouvoir.

Le roi Simon emmena Renaud à son palais où il lui fit grand honneur. Bientôt, il arriva un chevalier nommé Ymes, qui dit au roi Simon :

— Sire, l'amiral de Perse appelé Barbas est arrivé avec tant de gens devant Palerme que la terre en est couverte.

Le roi fut très irrité de ces nouvelles ; mais Renaud joyeux, lui dit :

— Sire, je vous prie de ne pas vous inquiéter ; car aujourd'hui, vous serez vengé, s'il plaît à Dieu et au Saint-Sépulcre que je viens d'adorer.

Le roi, entendant ainsi parler Renaud, ordonna à chacun d'aller s'armer. Renaud demanda ses armes et jura, par le corps de Dieu, de faire un dommage irréparable à l'amiral, puisqu'il l'avait retrouvé. Maugis voyant que Renaud voulait s'armer et combattre, lui dit :

— Mon cousin, par amour pour vous, j'ai décidé de porter encore les armes, car je ne puis vous souffrir en danger.

Le roi Simon sut bon gré à Maugis de ces paroles et lui dit :

— Par ma foi, voici un bon ermite, car il met la main à l'épée quand il faut.

— Sire, dit Renaud, vous dites la vérité et je vous promets qu'il serait difficile de trouver un meilleur chevalier sur terre.

Aussitôt chacun s'arma, le roi alla auprès de Maugis et lui dit en riant :

— Mon ami Maugis, je vous prie de porter mon enseigne, car je ne pourrais la confier à un meilleur chevalier que vous.

— Sire, dit Maugis, je vous jure, par tous les saints, que si vous me la prêtez, je la mettrai en tel lieu que je vous en ferai échauffer le front.

Le roi lui fit alors donner la bannière, Maugis alla vers lui :

— Sire, dit-il, me suive qui voudra, car l'amiral sera battu s'il ne fuit.

Quand Maugis eut dit cela, il éperonna son cheval et entra dans les Sarrazins comme un lion. Renaud, qui le suivait de près, rencontra un Persan et lui donna un si grand coup de lance qu'il le jeta mort à terre Puis il mit l'épée à la main et entra dans la mêlée, où il se mit à frapper de si grands coups à droite et à gauche que les païens en étaient ébahis, car tous ceux qu'il atteignait étaient morts.

Quand l'amiral vit le grand courage de Renaud, il dit :

— Par Mahomet, je n'ai jamais vu deux chevaliers aussi vaillants que ce grand-là et celui qui porte la bannière. D'où diable viennent-ils ? Je vois bien que ce sont des étrangers et j'ai si grand peur d'eux que tout mon sang frémit.

Cependant le roi Simon, Renaud et leurs gens faisaient un si grand massacre de païens, que l'amiral ne savait plus que faire ou de fuir ou d'attendre. Bientôt Renaud, qui fendait la presse, arriva en criant : *Montauban !* Quand l'amiral entendit crier : *Montauban !* il eut si grand'peur qu'il ne sut plus que faire et dit :

— Par Mahomet et par Apollon ! je crois que ce diable a des secrets diaboliques. Je l'ai laissé à Jérusalem, et maintenant il est ici où je le trouve pour mes péchés. Nous sommes perdus si Mahomet ne nous aide pas !

L'amiral, tout tremblant de peur, dit alors à son neveu :

— Par Mahomet, mon dieu, nous avons mal agi en venant faire la guerre au roi Simon, puisqu'il a avec lui Renaud de Montauban, car il n'y a pas son pareil au monde. Je voudrais bien être en mer sur mon navire.

— Sire, dirent ses gens, ne craignez rien pour ce grand vilain, car s'il tombe entre vos mains, il ne nous échappera pas !

— Seigneurs, dit l'amiral, vous ne savez pas ce que vous dites ; vous ne connaissez pas la valeur de Renaud. Serions-nous dix fois autant, nous ne pourrions lui résister ; aussi je ne veux pas rester ici, par la foi que je dois à Mahomet.

Il tourna bride le plus vite qu'il put et regagna ses galères avec ses gens. Renaud, voyant que les païens étaient battus, commença à crier :

— Sus ! Maugis, poursuivons-les ! Car les païens sont tous morts !



La fuite de l'amiral Barbas.

Il se mit à les poursuivre avec le roi Simon et ils les abattaient devant eux comme des bêtes. Ils en tuèrent un grand nombre, mais ne purent empêcher l'amiral de rejoindre sa nef ; et ce dernier rendit grâce à son dieu Mahomet de l'avoir sauvé, puis il regarda vers la terre et vit les pertes que Renaud et Maugis lui avaient causées, car tout le rivage était couvert de païens étendus morts. Il en fut si fâché qu'il s'arracha la barbe et les cheveux, maudissant l'heure de sa naissance. Renaud arriva sur le port et s'aperçut que l'amiral s'était sauvé. Il en fut bien fâché et fit jeter des fusées de feu sur le vaisseau de l'amiral, si bien qu'il en fit brûler une bonne partie et que Barbas dut changer de navire. Vous devez savoir que de tous les païens demeurés à terre, il n'en resta pas un seul en vie.

Le roi Simon, voyant qu'il avait vaincu ses ennemis, fut bien heureux. Il alla embrasser Renaud et lui dit :

— Sire, je vois bien que c'est par vous que je suis roi : si vous n'aviez pas été là, l'amiral Barbas m'aurait détruit et mis à mort, c'est pourquoi il est juste que vous en soyez récompensé : Sire Renaud, je vous fais seigneur de toute ma terre et de tous mes biens.

— Sire, dit Renaud, je vous remercie humblement, ce n'est pas nous qui avons battu la gent païenne, mais Dieu, car nous ne sommes pas assez puissants, moi et Maugis, pour le faire sans lui.

Après avoir parlé un moment sur le rivage, le roi prit Renaud par une main, Maugis par l'autre, et tous trois s'en allèrent vers la ville. Là, le roi fit apporter le butin qu'ils avaient fait et le présenta à Renaud et à Maugis qui n'en voulurent pas, mais le donnèrent aux pauvres chevaliers. Et aussitôt, Maugis reprit son premier état d'ermite. La fête et les danses commencèrent ensuite dans toute la ville pour célébrer la victoire que Dieu leur avait donnée. Il est impossible de dire comme le roi traita bien Renaud. Bref, quand il eut festoyé durant quatre jours, il voulut partir et demanda au roi la permission de s'en aller. Le roi fut bien peiné de voir qu'il ne voulait pas rester plus longtemps. Enfin, il lui fit de riches présents et fit ravitailler le vaisseau de Renaud avec de bonnes viandes. Renaud, après cela, prit congé du roi et des barons, le roi l'accompagna jusqu'au vaisseau. Au moment du départ, Simon embrassa Renaud et Maugis en pleurant et retourna à Palerme. Renaud leva les voiles et prit la mer jusqu'à ce qu'il fût à Rome, il prit terre avec Maugis pour aller se confesser au pape. Ensuite, il continuèrent leur route vers la France.

Ils firent tant que, bientôt, ils arrivèrent à Dordonne vers midi.

Les gens de Dordonne, apprenant que Renaud et Maugis étaient arrivés, furent fort joyeux. Ils allèrent à Allard et lui dirent :

— Sire, sachez que votre frère Renaud, notre seigneur, est arrivé avec Maugis, votre cousin, en bonne santé.

Quand Allard et ses frères entendirent ces nouvelles, il s'en fallut de peu qu'ils ne tombassent pâmés à terre de la joie qu'ils éprouvaient. Puis ils se dirigèrent vers la porte de la ville à la rencontre de leur frère ; mais celui-ci était déjà dans la cité. Ils coururent à sa rencontre, Allard l'embrassa en pleurant, avec grand amour, ainsi que Guichard et Richard ; puis tous baisèrent Maugis, leur cousin. Quand ils eurent mené grande fête, ils montèrent au palais, où Allard dit à Renaud :

— Beau frère, soyez le très bien venu ; où avez-vous trouvé Maugis, notre cousin ?

— Frère, dit Renaud, d'aventure, je l'ai rencontré à Constantinople.

Il leur conta alors toutes ses aventures depuis qu'il était pèlerin. Quand il eut tout dit, il vit que son frère Allard était tout pâle et fort inquiet ; il lui dit :

— Beau frère, comment vont ma femme et mes enfants, je m'étonne beaucoup de ne pas les voir avec vous ?

— Sire, dit Allard, ne craignez rien, car tous sont sains et saufs à Montauban. Sachez que, depuis votre départ, nous avons fait refaire le bourg et fortifier le château par crainte de guerre.

Renaud entendant ces bonnes nouvelles de sa femme et de ses enfants, fut fort joyeux et s'agenouilla pour remercier Dieu et tous les saints. Il fit alors bonne chère.



Cependant, voyant que ses frères ne faisaient pas la fête et faisaient mauvaise chair, il s'en étonna beaucoup ; il se tourna alors vers Allard, qui ne faisait que soupirer, et lui dit :

— Frère, je m'attends à avoir de mauvaises nouvelles, je crois que vous ne m'avez pas dit la vérité.

Quand Allard vit que Renaud le tenait de si court, il commença à pleurer tendrement et lui dit :

— Sire, puisque vous voulez savoir la vérité, je vais vous la dire :

« Sachez que madame votre femme est allée de vie à trépas, car depuis que vous êtes parti elle n'a pas cessé de pleurer ; nous n'avons pu l'en empêcher Elle a jeté toutes ses robes au feu et n'a voulu porter qu'un manteau de serge comme vous. Elle a eu un tel chagrin qu'elle en est morte. »

Quand Renaud entendit cela, il tomba pâmé à terre du grand deuil qu'il avait de la mort de sa femme. Quand il fut revenu, il se mit à pleurer et dit :

— Ah ! roi Charlemagne, je dois bien vous détester, car vous êtes cause que j'ai perdu ma femme, en me chassant hors de France.

Maugis lui aussi était si peiné qu'il ne savait que faire. Renaud après s'être bien désolé, dit à Allard son frère :

— Beau frère, je vous prie de venir me montrer la tombe de ma femme.

— Sire, dit Allard, très volontiers.

Il le mena alors à l'église, sur la tombe de la bonne duchesse. Renaud se pâma dessus par trois fois et dès qu'il fut revenu, il se désola en s'arrachant les vêtements et les cheveux. Après cela, il dit comme un homme rempli de colère :

— Ah ! Dieu, quel pèlerin je suis ! Je crois qu'il n'y en a pas au monde de plus malheureux que moi. Je vois bien que j'ai tout perdu puisque j'ai perdu la plus noble dame du monde. Que m'importent tous les biens que fit Dieu !

Comme il disait ces mots, ses deux enfants Aymonet et Yonet arrivèrent et vinrent s'agenouiller devant leur père. Renaud crut que son cœur allait crever, il les releva, les embrassa plus de cent fois en pleurant et leur dit :

— Mes beaux fils pensez de bien faire, car le cœur me dit que je vous manquerai avant longtemps, sans nul doute.

Et il recommença à se désoler encore plus qu'auparavant. Maugis était aussi triste que lui. Un grand deuil commença dans toute la ville et dura dix jours sans cesser.

Le onzième jour, Renaud se mit en route pour aller à Montauban, qui était à pe près aussi peuplé qu'avant la guerre.

Quand ceux de Montauban apprirent l'arrivée de leur seigneur, ils furent bien joyeux ; ils firent tendre les rues de beaux linges et de plusieurs riches draps tant de soie que de laine ; puis, tous ensemble, ils allèrent à sa rencontre, menant grand'fête. Renaud les reçut honorablement et leur fit bonne chère, car il voulait cacher son chagrin pour faire honneur à ses gens. Ceux de Montauban accueillirent aussi bien Maugis ; ensuite ils menèrent Renaud aux sons des instruments jusqu'au château. Là il fut fort joyeux et se mit à une fenêtre pour regarder le val et s'aperçut qu'il était peuplé comme auparavant.

Durant ce temps, ceux de Montauban se réjouissaient ; mais Renaud ne pouvait faire bonne chère quoi qu'on fît pour cela et dit qu'il ne prendrait jamais d'autre femme.

La fête terminée, Maugis prit congé de ses cousins et retourna dans son ermitage. Au moment de partir, il dit à Renaud :

— Sire, souvenez-vous que par vous beaucoup de gens sont morts ; aussi devez-vous prier Dieu de leur pardonner leurs péchés.

Ayant dit cela, il se mit en route pour retourner chez lui sans souffrir que personne l'accompagne. Il marcha tant et si bien que, bientôt, il arriva à son ermitage, où il commença à mener une sainte vie, ne vivant que d'herbes et de racines. Le bon Maugis vécut sept ans de cette façon sans voir ni homme ni femme. Quand vint la huitième année, il trépassa aux environs de Pâques. Que Jésus ait son âme !





Les enfants de Renaud et leur escorte.

CHAPITRE XXIV

Comment Renaud envoya ses deux enfants au roi Charlemagne très honorablement, pour être faits chevaliers à Paris.

Renaud eut beaucoup de chagrin pour Maugis et sa femme ; mais il se consola avec ses frères le mieux qu'il put. Il resta longtemps avec eux faisant bonne chère. Dans ce temps, le duc Aymon, leur père, mourut et fit ses enfants héritiers de tous ses biens. Bref, Renaud partagea tous les biens de son père et les siens entre ses frères et ne conserva pour lui que Montauban. Puis il trouva moyen de les bien marier ; qui voudrait parler d'eux aurait long à dire. Renaud, lui, demeura à Montauban avec ses enfants, qu'il instruisit en bonnes mœurs, le mieux qu'il put, et les nourrit jusqu'à ce qu'ils fussent en âge de porter l'écu et la lance. Un jour il les conduisit à cheval dans la campagne, fit porter des écus et des lances, emmena avec lui vingt chevaliers avec lesquels il les fit jouter. Ils joutèrent aussi bien que s'ils eussent été dix ans à la guerre. Renaud voyant cela, leur dit alors :

— Mes beaux enfants, Dieu merci ! vous voilà grands et bien membrés. Il est temps que vous soyez chevaliers. C'est pourquoi je veux que vous alliez servir le roi Charlemagne, votre souverain seigneur, qui vous fera chevaliers, car vous ne pouvez l'être de plus haute main.

— Père, dit Aymonet, nous sommes tous prêts à faire votre volonté et tout ce que vous nous commanderez. Vous avez bien fait de nous faire suivre la guerre.

— Père, dit Yonet, vous n'en serez pas fâché, puisque vous avez dit que nous serions chevaliers ; mais comme vous voulez nous envoyer à Charlemagne, il faut que nous puissions nous y rendre honorablement ce qui n'ira pas sans grandes dépenses.

— Mon fils, dit Renaud ne vous inquiétez pas de cela, car nous avons assez de biens pour le faire et vous irez avant huit jours, aussi honnêtement que personne n'y est allé de tout mon temps.

— Père, dirent les enfants, nous partirons quand il vous plaira.

Ayant dit cela, Renaud retourna à Montauban, mena grande joie. Dès qu'il fut à son château, il appela son sénéchal et lui dit :

— Sénéchal, je vous commande de faire honorablement habiller mes enfants de riches vêtements de plusieurs façons, car je veux les envoyer à la cour du roi Charlemagne pour être faits chevaliers.

— Sire, dit le sénéchal, je ferai votre commandement ; ici nous avons de riches draps de toutes les sortes.



Aussitôt, il fit apprêter et harnacher de superbes palefrois et coursiers couverts de riches housses ; puis il trouva deux bons harnais d'épreuve pour les deux jeunes écuyers. Quand le sénéchal eut tout apprêté, il montra le convoi à Renaud, son maître, qui en fut joyeux et dit :

— Par Dieu, sénéchal, je vous aime bien d'avoir si bien armé mes enfants.

Après cela, il fit armer cinq cents des meilleurs chevaliers pour accompagner ses fils. Il appela ses enfants, quant tout fut prêt, et leur dit :

— Mes beaux enfants, vous voilà bien pourvus — Dieu merci, voici une bonne compagnie de gens de bien pour vous accompagner. Vous allez vous rendre auprès du roi Charlemagne notre grand roi, qui, par rapport à moi, vous traitera bien, car vous êtes de grande famille. C'est pourquoi je vous prie de ne rien faire qu'on puisse nous reprocher et de ne dépenser qu'honnêtement l'argent que je vous donne ; mais ne le ménagez pas aux pauvres gentilshommes. Quand vous n'en aurez plus, envoyez-en chercher. Surtout servez Dieu, quelque chose que vous ayez à faire. Je vous recommande les pauvres chrétiens ; et que, de votre bouche, il ne sorte jamais une mauvaise parole, ni à femme, ni à fille. Rendez honneur aux gens de bien et chacun vous aimera. Je vous recommande encore de ne pas médire l'un de l'autre et de vous aimer, comme j'ai fait pour mes chers frères. Vous, Yonet, il faut que vous portiez honneur à Aymonet, votre frère, car il est plus âgé que vous, vous le savez bien.

Yonet répondit :

— Sire, soyez assuré que je servirai mon frère, comme je voudrais vous servir, vous qui êtes mon seigneur et mon père.

— Par ma foi, mon fils, si vous agissez ainsi, vous serez estimé toute votre vie, quelque part que vous soyez. Je vous recommande aussi de ne pas trop parler ; car si vous parlez trop, les Français diront que vous ne ressemblez ni à moi, ni à vos oncles, car nous ne parlions pas volontiers.

— Père, dirent les enfants, nous avons espérance en Notre-Seigneur. Qu'il nous préserve de nous méprendre et nous agirons de telle façon que vous en serez content.

Renaud entendant ainsi parler ses enfants, fut bien content et, les tirant à part, leur dit :

— Mes beaux fils, vous allez en France, souvenez-vous bien de ce que je vais vous dire. Vous devez savoir qu'il y a, à la compagnie du roi Charlemagne, beaucoup de gens qui ne nous aiment guère, ce sont ceux de Mantes et ils sont très puissants. Je vous recommande de n'aller ni venir avec eux, quelque chose qu'ils puissent vous dire, et s'ils vous outragent, pensez à vous bien venger et à montrer que vous êtes fils de Renaud de Montauban.

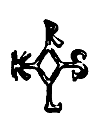
— Père, dirent les enfants, ne craignez pas que nous souffrions qu'on nous outrage.

— Beaux enfants, dit Renaud, agenouillez-vous devant moi.

Ils s'agenouillèrent alors devant leur père et Renaud leur donna sa bénédiction, les embrassa plusieurs fois en pleurant, leur accorda congé et se tournant vers ses chevaliers, leur dit :

— Messeigneurs, je vous recommande à Dieu, je vous prie de penser à mes enfants et de ne pas souffrir qu'on les outrage, car vous savez que nous sommes haïs en France. Je vous prie de leur donner toujours de bons conseils, et qu'ils soient larges et courtois, car jamais un prince avare ne fut aimé à Paris.

Ceci dit, Renaud se retira en pleurant.





Les enfants de Renaud armés chevaliers par Charlemagne.

CHAPITRE XXV

Comment après que le roi Charlemagne eut reçu bien doucement les fils de Renaud, ils se battirent avec les fils de Fouquet de Morillon et les déconfirent dans l'église Notre-Dame, parce qu'ils avaient accusé Renaud de trahison, pour avoir tué Fouquet de Morillon dans les plaines de Vaucouleurs.

Aymonnet et Yonet arrivèrent bientôt à Paris. Ils se logèrent auprès du palais, puis ils se vêtirent honorablement, eux et leurs gens, et s'en allèrent au palais, se tenant par la main. Sachez qu'ils avaient bien l'air d'enfants de prince. Quand les barons de Charlemagne virent arriver les deux enfants si richement vêtus, avec une si belle compagnie, ils se demandèrent, étonnés, qui cela pouvait-être.

— Sire, dit l'un, voici de beaux enfants, ils sont frères, sans doute, car ils se ressemblent beaucoup, et doivent être de grande famille.

Les barons les suivirent quand ils entrèrent au palais pour savoir qui ils étaient. Les deux frères entrèrent dans la grande salle, où ils trouvèrent le roi Charlemagne qui causait avec ses barons : le duc Naimes, Richard de Normandie, Salomon de Bretagne, Oger le Danois, le comte Ganelon ainsi que Constant et Rohart, les fils de Fouquet, tué par Renaud dans les plaines de Vaucouleurs. Ces deux frères étaient de grande renommée. mais traîtres comme païens. Charlemagne les aimait pour leur valeur. En cette compagnie il y avait beaucoup d'autres princes et barons dont le livre (1) ne fait pas mention.

Quand les deux fils de Renaud furent dans la salle, ils virent le roi

(1) Remarquez que l'auteur du texte ne dit plus : « le conte », comme au début, mais « le livre ». C'est une des raisons qui nous font croire que la fin n'est pas du même scribe que le début. Et, du reste, la manière n'est plus absolument la même.



et allèrent s'agenouiller devant lui et lui baisèrent les pieds. Aymonet parla le premier et dit :

— Sire, Dieu vous sauve, vous et toute votre compagnie. Sire, nous sommes venus à vous pour avoir l'ordre de chevalerie, car nous ne pourrions le recevoir de meilleures mains. Aussi nous vous prions pour Dieu et pour l'amour de notre père qu'il vous plaise que nous soyons à votre service jusqu'à ce que vous nous donniez l'ordre de chevalier.

— Oui êtes-vous, qui parlez ainsi ? demanda Charlemagne.

— Sire, sachez que nous sommes les fils de Renaud de Montauban à qui Dieu donne longue vie.

Entendant cela, Charlemagne se leva alors, les reçut en grand honneur et leur dit :

— Mes enfants, soyez les bienvenus ; comment va votre père ?

— Sire, dirent les enfants, il va bien, Dieu merci. Il nous recommande bien à vous. Nous l'avons laissé à Montauban, mais il décline beaucoup.

— Ainsi va le monde, mes enfants, chacun doit passer.

Charlemagne fut bien joyeux de l'arrivée des fils de Renaud de Montauban et il les regardait volontiers par amour de leur père, et plus il les regardait, plus il les trouvait beaux et plus il les aimait parce qu'ils ressemblaient à leur père.

— Seigneurs, dit-il à ses barons, si ces enfants voulaient renier leur père, ils ne le pourraient pas. car il est impossible de mieux ressembler à son père que ceux-là. Je pense qu'ils seront un jour de vaillants chevaliers.

Il se tourna ensuite vers les enfants et leur dit :

— Beaux enfants, vous serez chevalier quand vous voudrez, par amitié pour votre père, mon bon ami. Je vous donnerai même plus de terres que votre père n'en a. Par amitié pour vous, je recevrai avec vous cent autres chevaliers, car vous êtes d'une grande famille qu'on doit honorer et chérir.

Lorsque le duc Naimes, Roland et Olivier arrivèrent avec tous les autres pairs, ils furent bien joyeux et chacun embrassa les deux frères avec grand amour. On leur demanda comment allaient Renaud et ses frères.

— Seigneurs, dirent les enfants, qui êtes-vous pour être contents de notre arrivée ?

— Enfants, dit le duc Naimes, nous sommes tous vos proches parents.

Et il leur dit le nom de tous. Les enfants s'inclinèrent devant tous bien honnêtement, puis Yonet leur dit :

— Seigneurs, notre père vous salue tous et nous recommande à vous.

Quand les barons entendirent les enfants parler si sagement, ils furent bien joyeux de leur arrivée ; mais les deux fils de Fouquet de Morillon étaient bien tristes et peinés.

— Par ma foi, dit Constant à son frère Rohart, par ma foi ! le père de ces deux enfants a tué notre père, et j'ai le cœur bien gros de les voir ici, car je n'ai œil dont je puisse les regarder.

— Frère, dit Rohart, moi aussi, par ma foi ! Mais les attaquer ici serait une folie, attendons l'heure et le moment ; puisqu'ils vont rester ici, nous nous vengerons bien !

— Frère, dit Constant : faisons une autre chose, nous les accuserons de trahison en disant que leur père a tué le nôtre par trahison et nous leur prouverons que leur père a commis une trahison envers le roi Charlemagne.

— Frère. dit Rohart, vous parlez bien ; mais il faut que nous les laissions un peu pour voir comment ils vont se tenir à la Cour ; car s'ils se méprennent, nous pourrons les tuer sans blâme.

***

Vous devez savoir que les fils de Renaud se conduisirent bien à la Cour et que tous les barons les aimaient beaucoup et les traitaient bien,

à part les deux fils de Fouquet de Morillon. Aymonet et Yonet s'en aperçurent bien, aussi ne leur parlaient-ils jamais. C'était merveille de voir les cadeaux que faisaient les enfants de Renaud aux barons et gentilshommes de la cour de Charlemagne, tels que de beaux chevaux, des harnais, des draps de soie de diverses couleurs. Ils donnaient également aux dames et aux demoiselles de belles robes de drap d'or et d'argent. D'autre part, ils dépensaient beaucoup pour les pauvres écuyers et gentilshommes et ils faisaient tant de bien qu'ils étaient aimés de tout le monde, particulièrement du roi Charlemagne, qui les aimait plus que personne et les choisit pour *trancher* et *couper* à son repas. Voyant cela, les deux fils de Fouquet furent si chagrinés qu'ils enragèrent tout vifs ; aussi juraient-ils qu'ils les tueraient avant qu'ils partent de la Cour.

Il advint qu'un samedi de Pentecôte, Charlemagne était à Paris et voulait tenir cour plénière. Yonet et Aymonet étaient avec les autres barons dans la salle. Cependant, il arriva un chevalier d'Allemagne qui présenta au roi un beau couteau à la mode du pays. Alors Charlemagne appela Yonet et le lui donna par amitié. Yonet, ayant reçu ce beau présent de la main du roi, heurta Constant en retournant à sa place sans le faire exprès.

Celui-ci en fut fort fâché et dit :

— Qu'est ceci ? Faut-il faire si grande bombance pour deux traîtres qui ne valent pas une pomme pourrie ?



Les fils de Fouquet de Morillon

Constant dit aussi à Yonet plusieurs choses qu'il n'aurait pas dû dire.

Quand Yonet entendit que Constant l'avait appelé traître, il fut fort en colère aussi ; il vint à lui et lui dit :

— Vous avez appris un très mauvais métier, c'est de médire, car j'ai entendu que vous nous aviez appelés traîtres, moi et mon frère. Charlemagne sait bien comment mon père a tué le vôtre, aussi vous mentez. Votre père, au contraire, a attaqué le nôtre par trahison, comme traître, extrait de famille de traîtres ; mais Notre-Seigneur ne voulut pas le laisser périr ainsi que mes oncles. Mon père a tué le vôtre, c'est vrai, mais à son corps défendant, comme vaillant chevalier qu'il est. Si vous êtes assez hardi de dire que ce fut par trahison, voici mon gage dès à présent, car vous avez menti faussement.

Quand Charlemagne vit qu'aucun des barons ne disait mot dans le débat entre Yonet et Constant, il fut fort irrité et dit :

— Constant, vous avez grand tort de dire que moi et les douze pairs de France savons bien que Renaud a tué votre père par trahison. Taisez-vous, car si vous connaissiez la chose, vous n'en parleriez jamais. Je vous commande, sous peine de perdre ma grâce, de rétracter ce que vous avez dit à Yonet, ou quittez immédiatement ma cour et mon royaume, car vous l'avez troublé, ce dont je suis mécontent.

Quand Rohart entendit ce que Charlemagne disait à Constant son frère, il fut fort irrité ; aussi il se leva sur ses pieds et dit :

— Sire roi, je suis prêt à prouver à Yonet et à Aymonet que leur père a tué le nôtre par trahison, et voici mon gage.

— Constant, dit Charlemagne, vous prenez un mauvais ton et vous vous en repentirez.

Entendant ces paroles, les enfants de Renaud s'agenouillèrent devant le roi et lui dirent :

— Oh ! noble roi et Empereur, par Dieu, nous vous prions de prendre les gages que Rohart a jetés.

— Enfants, dit Charlemagne, puisqu'il vous plaît, je les prendrai ; mais sur ma foi, j'en suis fâché.

Le roi prit alors les gages.

— Sire, dit alors Constant, nous entendons être deux contre deux. Chacun le sien.

Quand Charlemagne eut les gages de Constant et de Rohart, il leur demanda des témoins. Alors s'avancèrent les traîtres Ganelon, Bérenger, Escouf de Morillon, Pinabel, Griffon de Hautefeuille, qui dirent au roi Charlemagne :

— Sire roi, voici nos juges, car nous voulons nous défendre : notre famille et nous ne devons pas leur manquer.

— Seigneurs, dit le roi, je vous les donne en garde, et vous commande de les amener à la Cour quand le moment sera venu.

Après, Aymonet et Yonet s'avancèrent et dirent :

— Sire roi, voici nos juges, car nous voulons nous défendre, notre père n'a pas tué Fouquet par trahison.

— Enfants, dit le roi, vous parlez bien ; mais il convient que vous me donniez des cautions comme j'ai reçu des autres, si je veux vous faire raison.

Alors s'avancèrent Roland, Olivier, le duc Naimes de Bavières, Oger le Danois, Richard de Normandie, Escouf le fils d'Œdon, lesquels dirent au roi :

— Sire, nous sommes caution des fils de Renaud et nous-mêmes nous présenterons au jour de la bataille.

— Seigneurs, dit Charlemagne, il me plaît bien ; mais les enfants ne sont pas chevaliers, comme vous le savez. Par la foi que je dois à Dieu, ils le seront demain de ma main. Nous manderons à Renaud de venir voir la bataille des enfants, qui aura lieu dans quarante jours.

Quand vint l'heure des vêpres, Charlemagne fit appeler son sénéchal et lui dit :

— Faites venir les deux enfants de Renaud, car je veux que demain ils soient nommés chevaliers. Faites qu'ils soient bien honorés, car je le veux par amitié pour Renaud. Faites attention à ce que chacun ait un bon cheval et de bonnes armes.

Le lendemain matin, le sénéchal amena Aymonet et Yonet, bien en point, servis par tous les autres qui devaient être faits chevaliers et qui avaient veillé dans l'église Notre-Dame. Quand ils furent devant le roi, les fils de Renaud reçurent l'ordre de chevalerie que le roi leur donna de bon cœur ainsi qu'aux autres, par amitié pour eux. Une grande fête eut lieu ce jour-là, et quand elle fut terminée, Charlemagne prit un messager et l'envoya à Renaud à Montauban, lui disant de venir en sa cour en bonne compagnie, car ses fils avaient été accusés de trahison par les enfants de Fouquet de Morillon.

A cette nouvelle, le duc Renaud de Montauban ne fut pas content. Il envoya chercher tous ses frères par lettre et leur dit de venir en armes car ils en avaient besoin. Ceux-ci, sans tarder, arrivèrent à Montauban. Renaud fut fort joyeux de les voir, les embrassa l'un après l'autre et leur conta ce que le roi Charlemagne lui avait fait dire ; aussi ils en furent bien étonnés.

— Frère, dit Richard, ne craignez rien, car la chose ira autrement que vous ne pensez. Je conseille que nous allions à la cour du roi Charlemagne, et quand nous y serons, nous verrons bien la volonté du roi envers vous et nous. Je vous promets que s'il a mal agi envers mes neveux, jamais Dieu n'aura pitié de mon âme si je ne le tue pas, quoi qu'il puisse advenir.

— Frère, dit Renaud, je veux bien que nous allions à Paris : quand nous y serons, nous saurons comment le roi se comporte envers mes enfants.

— Frère, dit Allard, vous parlez bien et sagement, et à mon avis nous devons y aller sans plus attendre.



Quand ils se furent mis d'accord, ils partirent de Montauban avec une noble et belle compagnie pour suite.

Bientôt, ils arrivèrent à Paris, douze pairs allèrent à leur rencontre, emmenant avec eux Aymonet et Yonet, et ils reçurent Renaud et ses frères avec joie et honneur.

Renaud dit à ses enfants de cette façon :

— On va voir si vous êtes mes enfants ou non, car si vous êtes mes fils, vous me vengerez de la honte dont ces traîtres m'accusent sans raison.

— Père, dirent les enfants, ne craignez rien, les traîtres étaient dix, ils ne pourraient pas nous résister, car chacun sait que vous êtes le plus loyal chevalier du monde.

Charlemagne fut fort joyeux d'apprendre l'arrivée de Renaud, qui était venu si bien accompagné, et le pria de venir le voir incontinent, ce que Renaud fit de bonne volonté. Le roi lui fit bon accueil ainsi qu'à ses frères. Renaud resta un bon moment avec lui, puis s'en alla à son logis. Là, il appela ses frères, ses enfants et leur dit :

— Mes fils, venez devant moi et dites-moi comment Charlemagne s'est comporté envers vous dans cette querelle ; vous savez qu'il faut que je sache la vérité.

— Père, dirent les enfants, sachez que Charlemagne nous aime beaucoup par rapport à vous.

Puis, il lui contèrent comment il les avait faits chevaliers et défendus contre les menteurs et tous les autres.

Renaud et ses frères en furent bien contents, car ils craignaient que Charlemagne n'ait voulu les malmener ; aussi Renaud dit-il qu'il le servirait toujours comme son souverain seigneur.

Le lendemain matin, Renaud alla voir Charlemagne à son lever et le remercia beaucoup de l'honneur qu'il avait fait à ses enfants.

— Renaud, lui dit Charlemagne, depuis que j'ai vu que vous avez fait mon commandement de bonne volonté, j'ai oublié toute la colère que j'avais contre vous. Je veux que vous sachiez que je suis vôtre et le serai toute ma vie, car je vous tiens pour mon ami.

Renaud se jeta à ses pieds ainsi que ses frères et ils le remercièrent beaucoup.

Sachez que Renaud et ses frères restèrent à Paris, où ils menèrent grande joie jusqu'au jour de la bataille.

Pendant ce temps, Renaud avait fait faire des harnais d'épreuves pour ses enfants et fait provision de deux bons chevaux de prix.

Le jour de la bataille arrivé, les enfants de Fouquet de Morillon se présentèrent devant le roi préparés pour combattre.

— Vous avez mal fait de faire un si fort appel, leur dit le roi, je crois que vous vous en repentirez. Ce n'est pas la première faute que font ceux de votre famille et ce ne sera pas la dernière.

Quand le comte Ganelon et tous ceux de sa famille entendirent ainsi parler le roi, ils furent si surpris qu'ils ne surent que répondre. Constant dit alors au roi Charlemagne :

— Sire, nous vous prions, par Dieu, de vouloir bien nous signifier où nous devrons combattre nos ennemis et si nous devons combattre deux contre deux ou un contre un.

Le duc Naimes de Bavière se leva alors et dit au roi :

—Sire, Constant a très bien parlé, il faut que vous disiez ce que l'on doit faire.

— Naimes, dit le roi, je veux bien, mais je veux que de ce jugement il soit fait ce que j'en dirai.

— Sire, dit le duc Naimes, puisque vous le voulez bien, je vais vous donner mon avis. Il me semble que puisque Constant a appelé traîtres les fils Aymon, sans les nommer, et Rohart, de même, ils doivent se combattre deux à deux, ensemble.

— Sire, dit Renaud, le duc Naimes a bien parlé et jugé loyalement.

— Par ma foi, dit Charlemagne, Renaud vous dites bien, je l'accorde ; mais je veux que la bataille ait lieu dans l'île Notre-Dame en Seine, demain au matin.



Quand Charlemagne eut dit ces mots, chacun s'en retourna chez soi. Renaud emmena avec lui ses deux enfants, et les fils de Fouquet partirent avec leurs parents et leurs amis.

Quand Renaud et ses frères eurent soupé et fait bonne chère, il se fit apporter ses harnais et fit armer Allard, Richard et ses deux enfants, puis il fit montrer à Aymonet et Yonet comment ils se devaient défendre de leurs ennemis et comment ils devaient les attaquer. Cela fait, Renaud envoya ses enfants veiller à Saint-Victor, et les traîtres allèrent veiller à Saint-Germain-des-Prés.

Quand le jour fut venu, un évêque, qui était de la famille de Constant et de Rohart, leur chanta la messe, et l'archevêque Turpin la chanta à Saint-Victor devant les enfants de Renaud, qui y était également avec les douze pairs de France.

Quand les jeunes chevaliers eurent entendu la messe, ils allèrent tout armés au Palais se présenter au roi Charlemagne, qui appela Roland, son neveu, Olivier, le duc Naimes, le duc Richard de Normandie et leur dit :

— Seigneurs, vous êtes tous à moi, Dieu merci ! Je vous commande par la loyauté que vous me devez, d'aller garder le champ de façon à ce que mon honneur soit sauf et qu'on garde son droit à chacun. Par la foi que je dois à Dieu, s'il y a quelqu'un d'assez hardi pour faire un outrage, je le lui ferai chèrement payer. Je veux que vous passiez dans l'île avec les combattants, que vous portiez les saints avec vous pour les leur faire prier avant qu'ils entrent dans le champ et que chacun y entre loyalement.

— Sire, dirent les barons, nous ferons votre commandement et nous maintiendrons votre droit, car nous y sommes tenus.


Griffon de Hautefeuille

— Seigneurs, dit Charlemagne, vous parlez bien et loyalement. Faites attention, de part et d'autre : il y a baucoup de gens assemblés et je crains qu'une mêlée survienne, car Rohart est plein de trahison ainsi que ses amis. D'autre part, Renaud et ses frères sont puissants et sages et ne souffriraient pas qu'on leur fît tort, ainsi qu'à leurs parents, même Richard le frère de Renaud, car lorsqu'il a commencé, il n'épargne ni roi, ni comte. Pour cela je le crains plus que les autres, car une fois il a voulu me tuer moi-même. De Renaud je ne crains rien, car il est bien raisonnable et sage.

— Sire, dit le duc Naimes, ne vous inquiétez de rien, nous garderons votre droit et votre honneur sans faire tort à personne.

Cependant, les enfants de Fouquet allèrent dans l'île où le roi avait ordonné. Après qu'ils y furent arrivés avec tous leurs chevaux, ils descendirent, les attachèrent et s'assirent sur le pré en attendant la partie adverse.

Or, écoutez comment les traîtres s'étaient arrangés.

Vous devez savoir que pendant que Charlemagne parlait à ses barons, Berenger. Hardes et Griffon de Hautefeuille se mirent en embuscade près de l'île dans l'intention que si les fils de Renaud étaient vainqueurs, ils sortiraient alors en grand nombre de leur embuscade pour les tuer vilainement.

Quand Renaud vit qu'il était temps que ses fils aillent dans l'île pour se battre, il appela Aymonet et lui dit :

— Avancez, beau fils, vous êtes l'aîné et pour cela vous devez avoir plus d'honneur que le jeune. Tenez, je vous donne Flamberge, ma bonne épée, avec elle vous pourrez vous venger de ce traître. Vous avez raison, et ils ont tort.

— Père, répondit Aymonet, soyez certain que vous verrez aujour-

d'hui quelque chose dont vous serez content, car nous mettrons les traîtres à mort.

Renaud fut fort joyeux d'entendre son fils parler si vaillamment, il l'embrassa et lui donna sa bénédiction ainsi qu'à Yonet, puis mena ses frères et ses deux enfants dans l'île Notre-Dame. Quand ils y furent arrivés, Renaud et ses frères retournèrent pour venir auprès du roi. Comme ils y allaient, arriva un messager, qui cria tant qu'il put à Renaud :

— Renaud ! aie pitié de tes enfants, car si tu n'y penses pas, ils sont perdus. Apprends que Griffon de Hautefeuille est embusqué avec beaucoup de monde auprès de l'île pour les tuer.

Renaud devint rouge de colère et dit :

— Ah ! douce France, comme c'est dommage que vous ne puissiez jamais être sans traîtres !

Puis il appela son frère Richard et lui dit :

— Beau frère, allez vous armer sans tarder, faites armer tous nos gens et menez-les dans l'île, si le mauvais traître Griffon de Hautefeuille vient pour tuer mes enfants, tuez-le sur-le-champ. Quand vous y serez, faites que chacun vous voie ; prenez garde, si les deux fils de Fouquet ont l'avantage de ne pas aider mes enfants, mais de les laisser périr si cela arrive, car ce serait un grand déshonneur pour nous si vous agissiez autrement.

— Frère, dit Richard, ne vous inquiétez de rien, car pour tout l'or du monde, je ne le ferais pas, on le reprocherait à toute notre famille.

Richard ayant dit cela, alla s'armer avec ses gens et se rendit où Renaud lui avait dit. Durant ce temps, Renaud retourna au palais vers le roi.

— Renaud, soyez le bienvenu, lui dit le roi.

— Sire, dit Renaud, Dieu accroisse votre honneur !

Quand Charlemagne ne vit pas Richard, il eut quelque soupçon et dit à Renaud :

— Où est votre frère Richard qui n'est point ici avec les autres ?

— Sire, dit Renaud, il est dans un certain lieu pour certaine affaire, mais ne craignez rien de lui.

— Non, certes, dit le roi, tant que je serai en vie, mais il nous faut aller sur la tour de la Seine pour voir la bataille de vos enfants.

— Allons,-y, sire, quand il vous plaira, dit Renaud.

Alors ils allèrent sur ladite tour avec l'archevêque Turpin, Salomon de Bretagne, Oger-le-Danois, Guidelon de Bavière et plusieurs autres barons.

Comme Charlemagne était monté sur la tour pour voir la bataille, il vit venir Richard, le frère de Renaud avec un grand nombre de gens en armes. Le roi le reconnut aussitôt, car il portait ses propres armes, Richard l'avait fait pour être reconnu.

Quand Charlemagne vit cela, il fut tout ébahi, aussi il appela Renaud et lui dit :

— Que voulez-vous faire Renaud ? Voulez-vous donc me déshonorer ? avez-vous oublié votre loyauté ?

— Non, sire, dit Renaud, sauf votre honneur ! mais je veux vous servir comme mon droicturier seigneur.

— Pourquoi, dit alors Charlemagne, Richard est-il allé dans l'île accompagné de tant de gens armés ?

— Sire, dit Renaud, ne craignez rien pour votre honneur, j'en prends Notre-Seigneur à témoin.

Alors Renaud conta au roi comment Griffon était embusqué et comment Richard devait secourir ses frères sans porter tort à l'empereur.

Le roi fut fort irrité quand il entendit les paroles de Renaud et il jura par Dieu que s'il pouvait tenir Griffon de Hautefeuille et tous ses gens, il les ferait tous pendre. Puis il appela Salomon, le comte de Poitiers, Guidelon de Bavière, et leur dit :

— Seigneurs, faites immédiatement armer mille chevaliers, car je veux aller en l'île pour voir l'orgueil de ces traîtres. Par Saint-Jacques ! ils ne me feront pas honte.

— Sire, dit Renaud, vous avez bien dit, allez vous-même dans l'île.



et que celui qui outragera vos commandements soit puni pour servir d'exemple aux autres.

Les gens du roi se rendirent donc dans l'île, comme le roi l'avait ordonné : là ils trouvèrent Richard qui s'était placé de façon à ce qu'on pût bien le voir.

Quand Roland aperçut Richard qui était en armes, il eut le cœur bien peiné et dit aux autres barons qui étaient avec lui pour garder le champ :

— Qu'est-ce que Richard veut faire ? Le roi sera déshonoré s'il ne se venge sur Renaud.

— Par ma foi, dit Olivier et le duc Naimes, vous dites vrai.

— Seigneur, dit Oger, je vous promets, sur ma foi, que Renaud ne sait rien de ce que Richard a fait.

Comme les pairs parlaient de ce que Richard était venu au champ, Griffon de Hautefeuille sortit de son embuscade avec ses gens parce qu'il avait peur que Richard n'outrageât les enfants de Fouquet de Morillon. Roland, voyant cela, lui cria à haute voix :

— Par Dieu, traître, tout cela ne vous servira à rien ! car avant qu'aucun coup soit porté, ils prêteront tous serment et vous verrez ce que vous avez fait.

Roland fut peiné de la trahison que Griffon voulait commettre.

Durant ce temps, arriva Charlemagne avec une compagnie de gens bien armée. Quand il vit Roland, il lui dit :

— Comment, neveu, souffrez-vous l'outrage que veulent faire les fils de Fouquet de Morillon aux enfants de Renaud ? Je blâmais Renaud de ce que son frère s'était mis en armes ; mais je vois qu'il avait raison.

— Sire, dit Roland, nul ne se peut garder des traîtres.

— Neveu, dit Charlemagne, vous dites vrai ; mais par la foi que je dois à Dieu, je les ferai tous pendre honteusement en dépit de toute leur famille pour leur trahison d'aujourd'hui.

— Par Dieu, dit Roland, sire, vous ferez bien.

Renaud arrivait bientôt sans épée, monté sur un palefroi ; Roland lui dit :

— Est-ce par votre volonté que Richard est venu ici en armes ?

— Oui, certainement, sire Roland, dit Renaud, car je ne puis rien cacher.

Et Renaud lui expliqua pourquoi il avait envoyé son frère.

— Par ma foi, dit alors Roland, vous et votre frère avez agi comme de bons chevaliers et je vous promets qu'aujourd'hui vos ennemis seront battus.

Quand Richard de Montauban vit que Charlemagne était venu pour garder le champ, il comprit bien que les traîtres ne pourraient plus rien faire à ses neveux, aussi il dit à ses gens :

— Allons-nous désarmer, nous n'avons plus rien à faire ici.

Et ils allèrent se désarmer. Puis Richard monta à cheval, revint auprès de la Seine qu'il franchit à la nage sous les yeux de Charlemagne. Quand il fut de l'autre côté, il fit deux ou trois sauts devant la compagnie et alla devant le roi qu'il salua bien honnêtement.

— Par ma tête, dit le roi vous verrez que je ferai raison à tous.

Ayant dit cela, Charlemagne alla aux deux enfants de Fouquet de Morillon et leur dit :

— En avant, seigneurs, faites ce que vous avez à faire. Allez et jurez par tous les saints que vous entrez à raison dans cette querelle.

— Sire, dirent les enfants, nous le ferons volontiers. Les enfants de Renaud sont morts, s'ils ne reconnaissent pas que leur père a tué le nôtre par trahison.

— Seigneurs, dit alors l'archevêque Turpin, venez ici et jurez sur tous les saints ; mais avant faites bien attention de ne pas vous parjurer, car qui se parjurera sera mort et vaincu.

Quand l'archevêque Turpin eut dit cela, les deux enfants de Fouquet de Morillon s'agenouillèrent devant les saints et jurèrent que Renaud de Montauban avait tué leur père par trahison, puis ils baisèrent les saints, donnèrent deux besants d'or et montèrent à cheval. Ils étaient



si près l'un de l'autre qu'ils se heurtèrent violemment en montant et faillirent tomber à terre. Voyant cela, Renaud dit aux autres barons :

— Voici un mauvais signe, je crois fort qu'ils se sont parjurés.

Aussitôt, les enfants de Renaud arrivèrent, s'agenouillèrent devant les saints, et jurèrent que les enfants de Fouquet avaient menti ; puis il mirent les mains sur les saints et firent un fort riche présent. L'archevêque Turpin leur donna alors sa bénédiction ainsi que Charlemagne et tous les autres barons.

Quand les quatre champions furent sur leurs chevaux, ils s'attaquèrent aussitôt. Ils se donnèrent de tels coups de lance dans leurs écus qu'elles volèrent en morceaux, sans qu'aucun d'eux tombât à terre. Ils mirent alors la main aux épées. Aymonet, qui tenait Flamberge, dit à son frère :

— Je vous prie de penser à bien faire, car si vous m'aidez, les traîtres seront honnis et confus.

— Frère, dit Yonet, ne vous inquiétez pas, je ne vous manquerai pas jusqu'à la mort, et nous devons prendre courage, car nous avons le droit et eux le tort.

Quand les deux frères eurent assez parlé, tous deux coururent, l'épée à la main, sur leurs ennemis. Aymonet frappa Constant d'un tel coup de Flamberge, la bonne épée, que le coup descendit sur la visière, la trancha, et lui emporta la moitié du nez.

Aymonet voyant le nez de son ennemi par terre, il lui en fit reproche.

— Par Dieu, Constant, vous voilà marqué par Flamberge, cette épée qui tua votre père et qui en fera de même pour vous, s'il plaît à Dieu !

Quand Rohart vit que son frère était si fort blessé, il courut sur Yonet et lui donna un tel coup sur le heaume que s'il n'eût été bon, il l'aurait certainement tué. Cependant, Aymonet courut sur Constant et lui donna un tel coup sur le casque qu'il le fit pencher sur la selle et fit tomber le cheval sur ses genoux, si bien qu'il donna du museau à terre. Le cheval se redressa tout effrayé, et se mit à courir dans le pré comme s'il avait été enragé. Constant ne savait plus le gouverner, car il était tout étourdi du coup qu'il avait reçu. Aymonet et Yonet, coururent alors sur Rohart et commencèrent à le malmener. Rohart voyant cela se mit à crier.

— Frère, où êtes-vous ? me laisserez-vous tuer ?

Constant, qui courait dans le pré, revint un peu à lui, apaisa son cheval et entendit les cris de son frère ; il arriva et frappa Aymonet sur le casque, mais celui-ci était bon, et il ne fut pas endommagé. Quand Constant vit qu'il n'avait pas tué Aymonet, il crut enrager de dépit ; d'autre part, voyant la place couverte du sang de son frère, il ne sut que faire ; d'autant plus qu'Aymonet le serrait de près.

Cependant Yonet avait saisi Rohart par le casque et s'était mis à l'étrangler de force. Constant piqua son cheval et se mit entre Rohart et Yonet, qui fut forcé de lâcher Rohart. Aymonet voyant que Constant avait délivré Rohart courut sur lui et le frappa de Flamberge, si durement sur son écu, qu'il le fendit en deux morceaux.

Bref, les fils de Renaud prenaient le dessus. Cependant tous quatre étaient si blessés qu'ils perdaient leur sang en abondance, car ils combattaient depuis longtemps, aussi se reposèrent-ils un peu.

Quand Constant vit qu'il avait assez séjourné, il courut sur Aymonet et lui fit une grande plaie, mais non mortelle, à l'épaule. Aymonet se sentant ainsi blessé donna un si grand coup à Constant sur l'oreille qu'il lui emporta toute la joue.

Charlemagne voyant cela, se dit que les fils de Fouquet étaient perdus, car ils s'étaient parjurés.

Yonet courut alors sur Rohart et lui donna un si grand coup sur le casque qu'il en trancha la calotte et que l'épée entra d'un doigt dans la tête.

La bataille fut longue. A force de combattre, ils s'étaient éloignés les uns des autres et étaient divisés en deux batailles ; Aymonet combat-



La victoire des enfants de Renaud.

tait Constant et Yonet Rohart, mais Rohart allait bien mal, car Yonet l'avait jeté à terre. Yonet, voyant cela, dit que ce serait mal de rester à cheval et mit pied à terre lui aussi. Dès qu'il eut abandonné son cheval, celui-ci courut au cheval de Rohart et voulut l'étrangler.

Charlemagne se mit à rire et dit :

— Par ma foi, nous avons trois batailles : je vois qu'Yonet a tant malmené Rohart qu'il est forcé de reculer, car il ne peut plus supporter les coups.

— Ah ! beau frère Constant, dit à ce moment Rohart, où êtes-vous qui ne venez pas m'aider ? Vous êtes pourtant bon chevalier et c'est vous qui avez commencé la querelle. Si vous ne venez pas, je vais mourir.

Quand Constant entendit son frère parler ainsi, il abandonna Aymonet et alla vers Yonet pour secourir son frère ; mais il n'était guère indemne, car Aymonet lui avait fait plus de vingt plaies.

— Par ma foi, lui cria ce dernier, celui qui vous appela Constant, vous baptisa mal, car jamais on n'a vu un homme aussi peureux que vous pour fuir ainsi.

Ayant dit ces paroles, il courut pour secourir son frère, il attaqua Constant, lequel lui porta un si grand coup que le coup dévala et étendit son cheval mort à terre. Aymonet se releva promptement et frappa Constant sur son casque, mais il était si dur que Flamberge n'y put entrer ; le coup glissa sur la visière, la trancha, ainsi qu'un tel morceau du visage que les dents lui paraissaient. Le coup tomba ensuite sur le cheval, devant l'arçon de la selle et sépara le cheval en deux pièces. Constant tomba à terre, mais aussitôt se releva du mieux qu'il put.

— Par Dieu, lui dit Aymonet, mauvais traîtres, il faut que vous mouriez, car vous avez mal agi d'accuser mon père de trahison ; mais le jour est arrivé que vous le payerez cher.

Quand Renaud entendit son fils parler ainsi, il en fut fort joyeux et remercia Notre-Seigneur de bon cœur.

Aymonet courut sur Constant et le frappa à grands coups tant que celui-ci ne pouvait en frapper un seul, mais allait çà et là pour les éviter. Il jeta alors son écu par terre et prit Aymonet à pleins bras à la mode

des luttes, Aymonet ne fut nullement surpris, car il était fort et agile. Il saisit Constant par son casque et le tira à lui avec tant de force qu'il le lui ôta de la tête. Constant se voyant si malmené appela Rohart et lui dit :

— Ah ! frère, secourez-moi, car je ne puis plus me défendre.

Rohart fut bien fâché de ne pouvoir secourir son frère, car il avait perdu tant de sang qu'il ne pouvait se soutenir. Cependant, il s'efforça tant qu'il arriva jusqu'à lui et essaya de frapper Aymonet par derrière ; mais il ne le put, car Aymonet le vit et le frappa si durement entre les épaules qu'il le fit tomber par terre ; puis il courut sur Constant, auquel il trancha tout le visage. Constant se remit alors à crier :

— Ah ! beau frère, secourez-moi, autrement je suis mort !

— Frère, dit Rohart, je ne puis vous aider, car moi-même je suis bien mal.

— Les deux fils de Fouquet sont morts par leur faute, dit Charlemagne.

— Sire, dit Oger, il le fallait, car ils soutenaient une mauvaise querelle.

— Vous dites vrai ! dit Charlemagne.

Renaud fut fort joyeux de voir que ses enfants avaient le dessus ; mais Ganelon, lui, ne l'était pas : il était fâché qu'il devint noir comme un Maure, alors il appela Berenger, Gardres, Hardies, Henry de Lyon, Pinabel, les tira à l'écart et leur dit :

— Seigneurs, nous sommes déshonorés, car les enfants de Fouquet de Morillon sont battus ; je les secourrais volontiers, mais je crains le roi.

— Sire, dit Hardies, j'en suis bien fâché, mais nous ne pouvons faire autre chose : aussi montrons que nous ne sommes pas irrités et endurons-le jusqu'à ce que vienne le temps de nous en venger.

Aymonet voyant qu'il avait frappé Constant mortellement, fut bien satisfait ; alors son frère Yonet lui dit :

— Par Dieu, mon frère, vous avez mal fait de tuer ce mauvais traître, car je voulais l'occire moi-même de mes deux mains ; mais puisqu'il en est ainsi, allez donc l'achever ; moi, j'irai tuer Rohart.

— Frère, dit Aymonet, vous parlez bien : allez tuer l'un et moi l'autre. C'est ainsi qu'on doit faire des traîtres.

Chacun courut sur son ennemi qui était à terre.

— Dites-moi, Constant, dit Aymonet, mauvais traître, pourquoi avez-vous accusé mon père de trahison ? Je vous dis que mon père est un des plus vaillants chevaliers du monde et s'il a tué votre père à son corps défendant, c'est que celui-ci avait voulu le tuer par trahison. Reconnaissez votre félonie devant le roi, autrement vous êtes mort.

— Aymonet, dit Constant, par Dieu, ayez pitié de moi.

Et il lui rendit son épée.

Quand Aymonet eut l'épée de Constant, il le prit et le mena devant Charlemagne, auquel il dit :

— Sire, tenez ce traître, je vous le donne pour en faire ce que vous voudrez.

Charlemagne fut fort joyeux et lui dit :

— Ami, vous en avez assez fait, je ne vous demande rien de plus. Sachez que quand l'autre sera vaincu, je les ferai pendre tous les deux.

— Frère, dit Aymonet, faites à votre volonté.

Ayant dit cela, il retourna à son frère pour l'aider l'épée à la main. Il dit à Rohart :

— Par Dieu, traître, vous allez périr !

Aymonet courut alors pour le frapper.

— Beau frère, dit Yonet, ne le tuez pas, car je veux le vaincre comme vous avez fait du vôtre.

— Frère, dit Aymonet, vous parlez mal, je veux vous aider car on me l'a ordonné.

Yonet voyant que son frère voulait l'aider contre son gré lui dit :

— Beau frère, je voue à Dieu que si vous touchez Rohart, je ne vous aimerai plus.

— Frère, dit Aymonet, vous avez tort ; mais je ne m'occupe de rien, puisque cela vous déplaît. Cependant si vous êtes en danger je viendrai vous secourir, dussiez-vous me tuer.

Aymonet se retira alors en arrière, pendant qu'Yonet courait sur Rohart, qui s'était relevé pour se défendre. Yonet lui donna un si grand coup d'épée sur l'épaule, qu'il la lui coupa et que le bras tomba à terre ainsi que l'épée. Yonet, ayant fait ce coup, remit son épée au fourreau et dit à Rohart :

— Traître déloyal, reconnais de ta bouche que Renaud de Montauban n'est point un traître mais un des loyaux chevaliers du monde. Si tu ne veux pas le faire, tu mourras sur-le-champ.

Quand il eut dit cela, il prit Rohart par le casque et le tira si fort qu'il le lui arracha de la tête. Alors il commença à le frapper de grands coups de son épée sur la tête.

Rohart commença à crier et à dire :

— Beau sire Dieu, ayez pitié de mon âme, car je vois que c'en est fait de mon corps.

Constant entendant parler ainsi son frère, se mit à pleurer, ne pouvant rien faire d'autre.

Comme Rohart ne voulait ni se dédire, ni demander grâce, Yonet le frappa si durement de son épée qu'il lui enleva la cuisse ; puis lui mit le pied sur le corps et dit :

— Or, maintenant, mauvais traître, dites la vérité, accusez votre méchanceté ou autrement vous êtes mort.

Rohart ne voulut rien répondre ; alors Yonet lui trancha la tête. Quand Aymonet vit que son frère avait tué Rohart, il fut fort joyeux, il alla de son côté et lui dit :

— Frère, Dieu merci, vous avez bien fait de tuer ce traître.

Alors les deux frères se prirent par la main et allèrent auprès du roi Charlemagne, auquel Aymonet dit :

— Sire, vous semble-t-il que nous en ayons fait assez ? Nous sommes prêts à en faire davantage, si vous le commandez.

— Beaux fils, dit Charlemagne, vous en avez assez fait. Constant est blessé et Rohart est mort, allez vous reposer et soignez vos plaies, je vous promets que je ferai des traîtres ce qu'il appartient.

Charlemagne ordonna que Constant fût pendu et le corps de son frère auprès de lui. Quand le roi eut commandé cela, on prit Constant immédiatement et le corps de son frère et on les traîna à la queue d'un roussin, devant toute leur famille ; puis ils furent pendus, car ils l'avaient bien mérité.

— Seigneurs, dit Charlemagne, sachez que pour beaucoup je n'aurais pas voulu qu'il en aille autrement.

Ganelon voyant pendre les deux fils de Fouquet qui étaient ses neveux, eut une si grande peine qu'il faillit perdre la tête. Il appela alors Hardies, Berenger, Malgu, qui était plus méchant que Lucifer, Henry de Lyon, Pinabel, Geoffroy, tous gens qui n'avaient jamais fait que du mal et leur dit :

— Seigneurs, vous voyez comment Charlemagne nous a fait un grand déshonneur, nous saurons le reconnaître, car il a fait pendre nos amis par la chair. Nous verrons l'heure où cette honte sera vengée !

Il disait vrai, le traître ! Car il trahit les douze pairs de France et les fit tous mourir à Roncevaux.

Renaud, voyant ses enfants vainqueurs, en rendit grâces et louanges à Notre-Seigneur, puis il alla à eux avec ses frères et leur demanda comment ils étaient.

— Père, dirent les enfants, nous allons bien, Dieu merci !

Allard et Guichard regardèrent leurs plaies et furent bien heureux de voir qu'elles n'étaient pas mortelles. Pendant ce temps, Charlemagne arriva, les enfants allèrent à sa rencontre et s'agenouillèrent devant lui.

— Comment allez-vous ? Etes-vous fort blessés ? demanda le roi.

— Sire, dirent les enfants, nous allons bien, Dieu merci ! Nous serons bientôt guéris.

— Messeigneurs, dit Renaud, Dieu le veuille, après qu'il a fait justice des fils de Fouquet de Morillon !

Renaud demeura à Paris jusqu'à ce que ses enfants soient guéris.

Ceux-ci allèrent alors au palais, voir le roi Charlemagne qui leur fit grand accueil et bonne chère et leur fit de riches présents, tels que châteaux et forteresses de grande renommée. Renaud et ses frères demandèrent alors congé au roi ; il leur accorda bien ennuyé et les pria de revenir bientôt à lui.

— Sire, dit Renaud, nous ferons volontiers votre commandement.

Puis ils se mirent en route pour retourner à Montauban. Bientôt ils arrivèrent à Bordeaux. Une fois reposé, Renaud appela ses enfants et leur dit devant ses frères :

— Mes enfants, écoutez ce que je vous veux dire. Je veux dès maintenant qu'Yonet ait Dordonne pour sa part et Aymonet Montauban, car Notre-Seigneur disait que l'arbre qui porterait des fruits ne mourrait pas. Sachez que j'ai courroucé Dieu contre moi ; aussi je crois que le temps est venu de m'amender, car j'ai grand peur pour mon âme. Je me ferai un devoir de la rendre à qui la créa à son image.

Ses frères furent bien peinés à cette nouvelle. Renaud leur dit :

— Par Dieu, seigneurs, vous avez tort de mener un si grand deuil, car vous ne savez pas ce que je veux faire. Ne voyez-vous pas que je suis encore avec vous, ne vous inquiétez pas, n'êtes-vous pas assez riches ? Il n'y a personne de vous qui ne puisse maintenir mille chevaux. D'autre part, tant que je suis sain, je veux donner leur part à mes enfants afin qu'ils n'aient aucune discorde après ma mort.

Renaud distribua ses biens à ses enfants ; Yonet quitta son frère et se rendit à Dordonne, où ceux du pays le reçurent pour leur seigneur et lui rendirent foi et hommage. Après qu'Yonet fut parti, Renaud et ses frères allèrent à Montauban, où on leur fit de grandes fêtes. Quand elles furent terminées, Renaud commanda à tous ses sujets de rendre hommage à son fils Aymonet. Tout cela fait, et quand la nuit fut venue, chacun alla se coucher. Renaud se promena dans sa chambre jusqu'à minuit. Alors il se vêtit d'une grande chape sur une cotte, ne mit ni chemise, ni drap, ni souliers, ni armure, mais seulement un bâton pour se défendre des chiens. Ainsi apprêté il sortit de sa chambre, puis du palais et alla à la porte de la ville qu'il se fit ouvrir. Quand le portier vit son seigneur pauvrement habillé, il lui dit :

— Sire, par Dieu, où allez-vous, si pauvrement vêtu ? Je m'en vais éveiller vos frères et vos fils : car vous êtes en grand danger avec les voleurs et vous ne portez rien pour vous défendre.

— Ami, dit Renaud, n'y allez pas, car j'ai confiance en Dieu qui me gardera de tout danger ; mais tu diras à mes frères, quand tu les verras demain au matin, que je leur envoie Salut ! et à mon fils aussi. Qu'ils fassent toujours bien, qu'ils ne portent pas haine l'un à l'autre. Ils ne me reverront sans doute jamais, car je m'en vais sauver mon âme, si Dieu veut y consentir. Je mourrai quand il lui plaira : car pour moi sont morts bien des gens, aussi je me sens coupable et je dois souffrir peine en ma vie, si je veux que mon âme soit sauvée. Je ne demande rien d'autre !

Renaud regarda à son doigt et vit son anneau où il y avait une pierre qui valait bien cent marcs d'argent, il le donna au portier et lui dit :

— Mon ami, voilà pour m'avoir servi !

—Sire, dit le portier, mille mercis pour ce beau présent. Hélas, sire ! vous faites grand tort à ce pays. Un grand malheur vient de nous arriver. nous tombons du haut au bas !

Et il se mit à pleurer.

Cependant Renaud se mit en route, vêtu comme vous savez. Le portier le suivit des yeux tant qu'il put, et quand il ne put plus le voir, il dit :

— Ah ! Dieu ! où va mon seigneur si pauvrement habillé ?

Puis quand il se fut bien lamenté, il rentra. ferma la porte à clé et retourna à son hôtel où il se mit à regarder l'anneau que Renaud lui avait donné. Il vit qu'il était fort riche et en fut content.

Renaud quitte Montauban...

CHAPITRE XXVI

Comment, après que Renaud fut parti de Montauban comme un pèlerin pour ne jamais revenir, après avoir partagé ses biens entre ses enfants, ses frères et son fils Aymonet menèrent grand deuil quand ils surent qu'il était parti.

Quand le jour fut venu et qu'Aymonet et ses oncles furent levés, ils allèrent à la messe, où ils croyaient trouver Renaud, comme ils avaient coutume. Ne le voyant pas, ils furent bien étonnés, car Renaud avait l'habitude d'entendre les matines. Bientôt arriva son chapelain qui venait l'aider à dire son service. Ne voyant pas son maître, il fut fort étonné et demanda où il était.

— Sire, dit Allard, je crois qu'il est malade : pour Dieu, allons voir ce qu'il fait !

Ils allèrent alors le chercher dans sa chambre où ils ne le trouvèrent pas, ce dont ils furent désespérés.

— Seigneurs, dit Allard, nous sommes maudits ! Voyez ici ses robes, ses souliers, son épée et toutes ses armes. Il est parti d'ici en pauvre vêtement, que Dieu le veuille conduire !

Comme ils se lamentaient ainsi, arriva le portier qui pleurait son maître. Quand il fut dans la chambre, il se mit à crier comme un forcené et dit :

— Ah ! beaux seigneurs, qu'allons-nous faire, puisque nous avons perdu notre seigneur ? car il est parti pieds nus, en langes, un bâton à la main. Il vous fait dire par moi, que si vous l'avez jamais aimé de vous porter honneur l'un l'autre et que chacun ait sa part comme il l'a dit. Il vous fait dire aussi que vous ne le reverrez jamais, car il s'en va pour sauver son âme, et il m'a donné sa bague, que vous voyez ici.

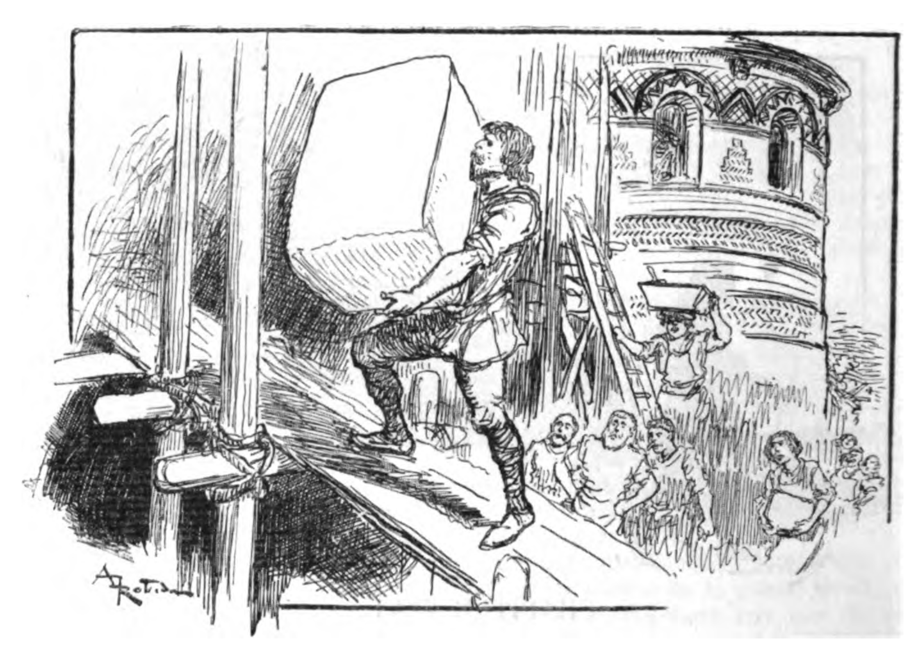
Quand Allard, Guichard, Richard et Aymonet entendirent cela, ils commencèrent à tant se désoler qu'il aurait fallu avoir un cœur bien dur pour ne pas pleurer de pitié.

— Hélàs ! dit Allard, mon beau frère Renaud, nous ne valons plus rien sans vous.

— Hélas ! mon frère, dit Richard, comment vivrons-nous sans vous ? Hélas ! nous avons perdu celui par lequel nous avons tant eu d'honneurs en ce monde. Hélas ! beau frère, vous étiez sans pareil au monde pour porter épée, écu ou lance !

Quand il eut dit cela, le cœur lui enfla si fort qu'il perdit l'usage de la parole pendant une heure.

Quant à Guichard et Aymonet, nul ne pourrait dire la moitié de la douleur qu'ils éprouvèrent, car ils étaient bien tristes à regarder. Tous trois menèrent grand deuil pour l'amour de Renaud qui était ainsi parti.



Renaud travaillant à la construction de la cathédrale de Cologne.

CHAPITRE XXVII

Comment, après que Renaud fut parti de Montauban pour sauver son âme, il alla à Cologne sur le Rhin où il vit qu'on construisait l'église Saint-Pierre, et il lui prit la volonté de servir les maçons par amour pour Notre-Seigneur. Il fit comme il voulait ; mais, à la fin, les autres manœuvres furent si ennuyés de voir qu'il était mieux aimé qu'eux par tous les maîtres pour ses bons services qu'ils le tuèrent, puis le mirent dans un sac et le jetèrent dans le Rhin ; mais, par la volonté de Dieu, son corps apparut sur l'eau, faisant de beaux miracles, guérissant de toutes les maladies, tellement bien qu'il fut nommé corps saint le jour de son enterrement.

Quand Renaud fut parti de Montauban, il se mit à marcher à travers bois. Il chemina tout le jour sans rien manger d'autre que des pommes sauvages et des nèfles. La nuit venue, il se coucha sous un arbre pour dormir, fit le signe de la croix et s'endormit jusqu'au jour. Le jour venu, il se leva et se mit en chemin dans les bois ; et il resta bien huit jours sans rien manger d'autre que des fruits sauvages. Cependant il sortit de la forêt et trouva une maison de religion où il passa la nuit. Les frères de l'endroit voulurent lui donner à manger ; mais il n'accepta rien d'autre que du pain et de l'eau. Le lendemain matin, il se remit en route et marcha si bien qu'il arriva à Cologne sur le Rhin. Là il vit qu'on construisait l'église Saint-Pierre où il y avait beaucoup d'ouvriers de plusieurs façons. Il y entra et s'agenouilla devant l'entrée où il fit sa prière à Notre-Seigneur avec beaucoup de dévotion. Il lui prit envie de rester en ce lieu pour servir les maçons et faire honneur à Dieu et à Saint-Pierre.

Ayant terminé sa prière, il se leva et vit les ouvriers qui travaillaient. I. songea qu'il vaudrait mieux servir à l'église de Notre-Seigneur que de rester dans les bois avec les bêtes sauvages. Il réfléchit longuement, puis alla au maître de l'œuvre et lui dit :

— Maître, je suis étranger, je n'ai nul bien en ce monde, et si vous le voulez, je servirai ici, je porterai les pierres et le mortier quand vous le voudrez.

Le maître le regarda et rit parce qu'il était grand et bien taillé ; aussi lui répondit-il doucement de cette manière :

— Mon ami, vous ne ressemblez pas un homme de pauvre maison, car vous paraissez plutôt un roi qu'un maçon, aussi je n'oserai vous mettre au travail, à moins que vous ne soyez vêtu pauvrement.

— Maître, dit Renaud, ne vous inquiétez pas de cela, et si vous le voulez, je vous servirai loyalement.

— Puisqu'il en est ainsi, mon ami, et puisque vous le voulez, j'accepte dit le maître, mais je ne veux point vous employer auprès de ces vilains mais plutôt, selon ma conscience, suivant le travail que vous ferez.

— Maître, dit Renaud, je veux bien !

Le maître lui dit alors :

— Mon ami, allez donc aider ces quatre truands qui ne peuvent porter cette pierre.

— Maître, ne vous fâchez pas contre ces pauvres gens, je vais la chercher dès à présent.

— Ami, dit le maître, ne vous hâtez point, car si d'autres n'y mettent la main avec vous, la pierre pourra bien rester où elle est, car elle est bien pesante.

— Maître, dit-il, vous l'aurez incontinent, sans aide d'autre que moi, s'il plaît à Dieu et à tous les saints.

Renaud, ayant dit cela, enleva sa chape, alla aux quatre hommes qui tenaient la pierre et leur dit :

— Seigneurs, si vous le voulez, allez porter une autre pierre ; moi, je porterai celle-là.

— Amis, dirent les maçons, vous dites bien, nous vous laisserons faire volontiers.

Alors Renaud prit la pierre, la chargea sur son cou et la porta sur la muraille où on devait la mettre. Quand les autres manœuvres virent cela, ils furent fort étonnés et se dirent l'un à l'autre :

— Voici une grande merveille ; d'où peut donc être venu ce diable ? Nous ne gagnerons rien tant qu'il travaillera avec nous ici.

Le maître voyant venir Renaud qui portait si pesant, en fut fort heureux, et quand il fut sur le point de décharger sa pierre, il lui dit :

— Ami, ne la mettez pas encore ici.

— Sire, dit Renaud, je la tiendrai tant que vous voudrez.

Alors le maître arrangea la place pour poser la pierre, puis il dit à Renaud :

— Mettez-là cette pierre, mon ami ; et que loué soit Notre-Seigneur de votre naissance.

Le maître commanda alors Renaud d'aller chercher du mortier.

— Volontiers, dit Renaud.

Alors il descendit et chargea du mortier plus que dix autres en eussent pu porter et le porta au maître en lui disant :

— Maître, ne vous inquiétez pas, car je vous servirai bien de tout ce que vous aurez besoin, avec l'aide de Notre-Seigneur.

— Par ma foi, dit le maître étonné, si vous faites seulement la moitié de ce que vous dites, vous en ferez assez.

Renaud alors retourna et apporta tant de pierres et de mortier qu'il en fit un grand tas sur les murailles devant les maîtres et leur dit :

— Beaux maîtres, songez à bien travailler, car dès que ces pierres seront assises, je vous en apporterai d'autres.

Les maîtres, entendant cela, commencèrent à se dire entre eux que l'Eglise de Saint-Pierre avait trouvé un bon ouvrier ; aussi il devait être bien payé.

— Par ma foi, dit Renaud, je n'ai pas besoin d'argent.

A l'heure des vêpres, on abandonna le travail, et le maître s'assit sur un siège pour payer les manœuvres, lesquels gagnaient huit deniers. Ensuite, il appela Renaud et lui dit :

— Avancez, mon bel ami, et prenez ce qu'il vous plaira ; car vous avez mieux servi que tous les autres.

Renaud s'avança alors et prit un denier, bien malgré lui. Le maître, voyant cela, il dit :

— Par le corps de Dieu, mon bel ami, vous en aurez vingt autres et si vous voulez travaillez vous en gagnerez tous les jours autant, car jamais je n'ai eu un aussi bon ouvrier que vous.

— Maître, dit Renaud, si vous voulez que je travaille encore plus, ne me donnez qu'un denier, lequel me servira à avoir du pain pour ma nourriture, car ce que je fais, c'est par amour de Dieu et non pour autre chose.

—Ami, dit le maître, je ne veux pas vous fâcher ; faites à votre volonté.

Renaud prit alors congé de lui et se rendit en ville, où il acheta un denier de pain et ne prit, ce soir là, que du pain et de l'eau. Il alla ensuite se coucher sur un peu de paille. Le lendemain matin, il se leva et alla au travail ; mais personne n'était encore là : voyant cela, il entra dans l'église pour prier Dieu, devant une image de Notre-Dame. Cependant, les maîtres arrivèrent pour se mettre à l'œuvre et, sur la muraille, commencèrent à se demander si le fort homme n'était point venu.

— Maître, dit Renaud, je suis ici, que voulez-vous ?

— Ami, dit le maître, apportez-moi des pierres et du mortier.

— Volontiers, dit Renaud.

Aussitôt, il alla chercher des pierres et du mortier en grande quantité. Il en apportait plus que quinze autres ; aussi resta-t-il de nombreuses journées à l'Eglise Saint-Pierre.

Quand tout le jour il avait travaillé, le soir il prenait son denier, sans plus, pour acheter du pain, car il ne consommait que du pain et de l'eau. Renaud servit un bon moment le travail de l'église Saint-Pierre.

Les autres maçons l'enviaient beaucoup par jalousie, car les maîtres étaient bien contents de ses services.

Les maçons, le voyant ainsi préféré, commencèrent à se dire :

— Par Dieu, nous ne sommes plus rien devant ce grand vilain, c'est le diable qui l'amena ici, et jamais plus nous ne gagnerons rien, car il sert les maîtres de tout ce qu'ils ont besoin, tant qu'ils ne nous prisent plus.

— Mes compagnons, dit alors l'un d'eux, si vous voulez me croire. nous le tuerons.

— Comment ? dit un autre, car vous savez qu'il est très fort, et si nous faisions quelque chose qui lui déplaise, il nous tuera tous.

— Ami, dit le premier, je vais vous dire comment nous ferons : voyez-vous cette grande voûte auprès de cette maison ?

— Oui, dirent les autres.

— Sachez, dit le traître que, tous les soirs, le grand vilain va y dormir la nuit, quand nous sommes partis. Si vous voulez me croire, aujourd'hui, quand il sera endormi, j'irai et je lui donnerai un tel coup de marteau que je le lui enfoncerai jusqu'à la cervelle. Quand je l'aurai tué, nous le jetterons à la rivière dans un grand sac et jamais plus nous n'en aurons de nouvelles.

Quand les autres manœuvres entendirent ce traître parler ainsi, ils se mirent d'accord sur ce qu'il avait dit. A l'heure de dîner, les maîtres quittèrent le travail. Pendant ce temps, le pauvre Renaud alla se reposer sous la voûte, comme il avait coutume de le faire. Les traîtres allèrent alors à lui pour commettre leur meurtre, armés de leur marteau de maçon.

Et ils en frappèrent si durement Renaud qu'il lui mirent le marteau jusqu'à la cervelle. Renaud mit ses mains en croix et dit :

— Beau père Jésus-Christ, ayez pitié de mon âme, et veuillez pardonner à ceux qui me donnent la mort.

Quand il eut dit ces mots, son âme quitta son corps.

Les traîtres le mirent alors dans un grand sac qu'ils avaient apprêté, le chargèrent sur la charrette servant à mener la pierre et allèrent le jeter dans le Rhin. Ceci fait, ils chargèrent la voiture de pierre et la menèrent à l'église comme ils avaient coutume de le faire. Ils rencontrèrent le maître du travail, qui leur dit :

— Par Dieu, vous vous amendez d'avoir aussi vite chargé la charrette !

— Maître, dirent les traîtres, ne vous moquez pas de nous, mais donnez-nous de l'argent pour aller boire.



Les gros poissons le soulevèrent si bien...

Le maître fut bien étonné de voir ses manœuvres plus habiles qu'à l'ordinaire, aussi ces derniers lui dirent-ils que le grand vilain était parti parce qu'il ne pouvait plus travailler et qu'il ne le ferait pas avant d'avoir retrouvé sa femme.

Le maître fut fort courroucé et leur dit :

— Par ma foi, je crois que vous l'avez chassé ; mais je vous promets que si vous l'avez fait, il vaudrait mieux pour vous être à Jérusalem.

— Maître, dirent les manœuvres, vous pouvez dire ce qu'il vous plaira, mais nous n'avons jamais rien dit qui lui ait déplu.

Quand le noble Renaud eut été jeté dans le Rhin, il n'alla pas au fond, mais descendit la rivière au fil de l'eau. A ce moment, Notre-Seigneur fit un beau miracle, car tous les poissons du Rhin s'assemblèrent autour du corps et l'arrêtèrent. Les gros poissons le soulevèrent si bien qu'il semblait être sur l'eau et ils le tinrent ainsi jusqu'à la nuit.

Alors, par la vertu de Notre-Seigneur, il vint une grande quantité de

torches sur le corps et des anges se mirent à chanter mélodieusement autour. Qui les eût entendus n'eut plus voulu partir. Il y avait une si grande clarté qu'on aurait cru que toute la rivière du Rhin brûlait. Quand les gens de la ville virent un si grand miracle, ils y allèrent tous, hommes, femmes et enfants. L'archevêque de Saint-Pierre s'y rendit avec tout son clergé en procession et en chantant, ils s'arrêtèrent auprès du Rhin et là, virent le corps que les poissons soutenaient sur l'eau.

Ils en furent tous fort ébahis et commencèrent à se dire l'un à l'autre :

— Dieu, qui peut être celui-là, pour que Dieu fasse un si beau miracle ?

— Seigneurs, dit l'archevêque, je vais vous le dire, sachez que c'est un corps saint que Notre-Seigneur aime beaucoup. Il vient de nulle part et le Seigneur ne veut pas qu'il se perde. Aussi, voyez comme les poissons le portent sur l'eau.

L'archevêque commanda alors qu'on allât voir qui c'était ; on y alla aussitôt avec les bateaux, et l'on reconnut l'homme qui était manœuvre à l'église Saint-Pierre. Les maîtres de l'œuvre en furent étonnés, allèrent sur ceux qui l'avaient tué et leur dirent :

— Fils de coquins, mauvais gloutons, vous avez tué ce prud'homme, dites la vérité, car si vous niez, nous le prouverons bien.

— Nous l'avons fait par jalousie ! commencèrent à crier les manœuvres : aussi faites-nous noyer, pendre, traîner ou brûler, car nous l'avons bien mérité.

L'archevêque se mit alors à pleurer tendrement, ainsi que tout son clergé. On lui conseilla de laisser aller les meurtriers à l'aventure faire pénitence de leurs péchés, ce qu'il fit volontiers. On mit alors le corps de Renaud sur un chariot pour le porter à l'église où il fut mené en grande procession. Là, l'archevêque se revêtit et chanta la messe ; puis il voulut faire la procession avec le corps et commanda à quatre barons qui étaient là de le porter. Les barons essayèrent alors ; mais ils ne purent ni le lever, ni lui faire bouger pieds ni mains.

Voyant cela, ils furent tout étonnés et se dirent l'un à l'autre :

— Nous voyons bien que nous ne sommes pas dignes de toucher à ce saint corps, car nous sommes trop grands pécheurs ; aussi allons nous confesser et nous mettre en état de grâce.

Pendant que les barons parlaient, le chariot partit tout seul, par la puissance de Notre-Seigneur et non d'autre et se mit à marcher devant tout le peuple. Le clergé, à cette vue, se mit à pleurer tendrement.

Sachez que le chariot arriva devant la tombe où l'on devait mettre le corps ; mais il passa outre sans qu'on pût l'arrêter et sortit de la cité de Cologne.

Quand le clergé vit cela, il fut bien étonné. Cependant, dès que le chariot fut hors de la ville, il se mit à aller vite. Et le peuple se mit à pleurer de ce que le chariot ne voulait pas s'arrêter. L'archevêque dit alors :

— Seigneurs, vous pouvez voir que ce corps est saint, par les beaux miracles qu'ils a fait aujourd'hui devant vous ; suivons-le donc pour l'adorer, car ce n'est pas bien de le laisser partir ainsi.

— Sire, répondit le peuple, vous dites bien !

Alors le clergé et tout le peuple, petits et grands, se mirent en marche après le corps saint. Il ne resta personne dans Cologne.

Le chariot marcha tant qu'il arriva à une petite ville nommée Croine, où il s'arrêta. Notre-Seigneur fit faire là plusieurs beaux miracles par amour du corps saint, car toutes les personnes de quelque maladie qu'elles fussent attaquées qui venaient voir le corps étaient guéries.

Ainsi advint du noble chevalier Renaud. Sa renommée fut si grande que tout le monde venait à Croine où il faisait bien des miracles. Tout le royaume de France et d'Allemagne y alla et tant valurent les offrandes que l'on donna au corps saint que d'une petite chapelle de Notre-Dame où le corps s'était arrêté, on en fit une très belle église.

L'archevêque et tout son clergé s'arrêtèrent aussi à Croine ; et quand l'archevêque vit que le corps avait décidé de demeurer là, il lui découvrit

le visage à seule fin que chacun pût le voir pour savoir si personne ne le reconnaîtrait et pour connaître son nom, car personne ne le pouvait nommer autrement que le corps saint. Mais il n'y vint personne qui le connut, et l'archevêque en fut bien peiné. S'il l'avait su, il l'aurait fait mettre dans une châsse d'or pour les miracles qu'il faisait, car tous les jours il faisait voir les aveugles. marcher les boiteux. et parler plusieurs muets. Souvent même apparaissaient des cierges allumés sur son corps.

Maintenant, écoutez comment le corps de Renaud fut reconnu.

Les frères de Renaud, étant un jour auprès d'une fontaine, étaient forts inquiets de ne pas avoir des nouvelles de leur frère, quand arriva un pèlerin qui passait et qui salua les barons.

— Pèlerin, dit Allard, d'où venez-vous ? Et si vous avez des nouvelles dites-nous-les ?

— Seigneurs, dit le pèlerin, volontiers, je vous conterai ce que je sais. Sachez que je viens d'Allemagne, d'une ville appelée Croine, auprès de Cologne sur le Rhin, où j'ai vu de beaux et grands miracles, faits par un homme qui vint à Cologne jadis.

Et le pèlerin leur raconta tout ce qu'il savait et tout ce qui s'était passé.

Allard et Guichard se mirent à pleurer, car ils virent bien que c'était de leur frère que le pèlerin avait parlé.

— Hélas ! dit Richard, nous sommes bien déshonorés et perdus, car je vois bien que c'est notre cher frère que nous avons tant cherché !



Sachez que les trois frères menèrent un si grand deuil qu'on ne pourrait le dire. Ensuite, ils prirent congé du pèlerin, allèrent s'apprêter et se mirent aussitôt en route pour Croine, près de Cologne sur le Rhin. Ils marchèrent tant et si bien que bientôt ils arrivèrent devant l'église, eux et leurs gens, où ils trouvèrent tant de monde qu'ils purent à peine entrer. Cependant, les chevaliers étant entrés dans l'église s'approchèrent du corps saint qui était sur un beau tombeau découvert et virent une clarté comme s'il y avait eu cent torches; ils s'approchèrent tout près, regardèrent et virent que c'était bien Renaud leur frère. Ils éprouvèrent alors une telle douleur au cœur qu'ils tombèrent pâmés à terre. L'archevêque tout étonné dit à quelques-uns de son clergé :

— Seigneurs, je crois que, maintenant, nous allons savoir ce que nous désirons tant. Ces seigneurs doivent bien connaître ce corps saint.

Quand les trois frères furent revenus de leur pamoison, ils commencèrent à crier et à pleurer.

— Hélas ! dit Allard en pleurant, qu'allons-nous faire, chétifs chevaliers, pauvres d'honneur et de tout bien, puisque nous avons perdu notre frère, par lequel nous étions craints et redoutés ! Hélas ! qui a été assez hardi pour mettre la main sur lui. Je pense qu'il ne connaissait pas votre grande bonté et votre valeur : car il ne vous aurait pas tué si cruellement !

Il se tourna ensuite vers ses frères et leur dit :

— Mes beaux frères, nous devons être bien tristes, car nous avons perdu notre frère Renaud, qui était notre consolation et notre aide !

— Hélas ! dit Richard, frère de Renaud, pourquoi avez-vous eu le courage de nous abandonner comme vous l'avez fait, vous nous aimiez tant ! Hélas ! vous vous êtes séparé de nous de nuit pour venir entre les mains des meurtriers qui vous ont si cruellement tué ! Hélas ! ils ne savent pas quel dommage sera votre mort !

Quand les trois frères eurent assez pleuré et fait grande lamentation par amour de leur frère Renaud, ils s'approchèrent du corps et l'embrassèrent sur la bouche l'un après l'autre. Puis ils se pâmèrent à nouveau. Dès qu'ils eurent repris leurs sens, Guichard se mit à dire :

— Hélas ! beau frère, nous voilà bien peinés et égarés ! car nous ne serons plus craints ni redoutés. Aussi je vous dis que nous allons nous tuer, à seule fin d'être avec vous, car nous ne devons pas vivre après votre mort !



Sachez que de tous ceux qui étaient là, il n'y avait si dur cœur qui ne pleurât de voir la douleur des trois frères.

L'archevêque vint aux trois frères et leur dit :

— Seigneurs, ne vous déplaise, ce que je vous dirai, il m'est avis que vous avez grand tort de vous désoler, car vous devriez être joyeux pour votre frère qui est corps saint, puisqu'il a souffert le martyre au service de Notre-Seigneur. Dieu l'a récompensé et vous voyez devant vos yeux les beaux miracles qu'il fait. C'est pourquoi je vous prie de vous consoler. Dites-nous, s'il vous plaît, qui vous êtes, comment s'appelle ce corps saint et comment on le nommait en sa vie, à seule fin que nous fassions mettre son nom sur sa tombe.

Quand les frères entendirent ainsi parler l'archevêque, ils commencèrent à modérer leur chagrin. Allard, qui était l'aîné après Renaud, dit de cette façon :

— Seigneurs, sachez que ce corps fut appelé Renaud de Montauban, le vaillant et preux chevalier ; et nous trois sommes ses frères. Vous avez certainement entendu parler des quatre fils Aymon, que Charlemagne, roi de France, combattit si longtemps.

A cette nouvelle, l'archevêque et le peuple se mirent tous à pleurer de pitié et de joie de voir devant leurs yeux le plus noble et le plus vaillant chevalier du monde, plus à redouter quand il était en vie que nul autre homme du monde et qui était mort au service de Notre-Seigneur en faisant pénitence.

Après que les trois frères eurent un peu passé leur chagrin, ils firent mettre leur frère en sépulture, fort honorablement, puis dans un très riche tombeau, que l'archevêque avait fait faire et où il est encore comme chacun le sait et est appelé *Saint Renaud, le martyr*.

Sa mémoire fut mise en écrits authentiquement et tous les ans on fait grande solennité dans ce pays de par delà.

Après que le corps de ce saint fut enterré, ses frères retournèrent en leur pays.



Mes beaux seigneurs qui lirez ce présent livre, nous prions Dieu et le glorieux saint de vous donner la grâce de persévérer en bonnes œuvres par lesquelles nous puissions avoir à la fin de nos jours vie éternelle et gloire céleste de Paradis.

Amen !

Cy finit l'histoire du noble et vaillant chevalier Renaud de Montauban.

Deo Gratias !

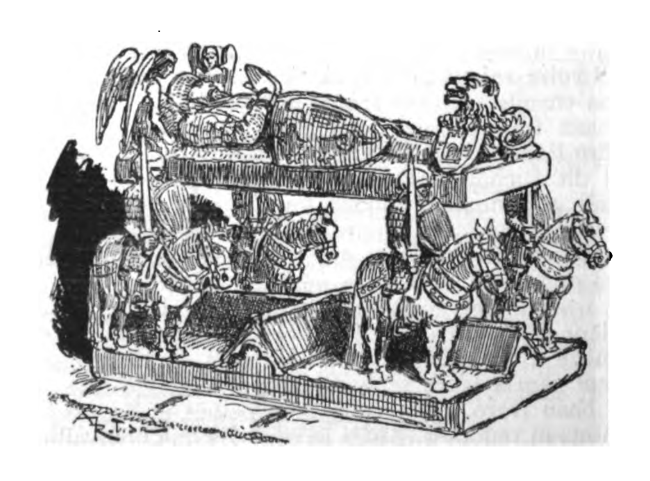
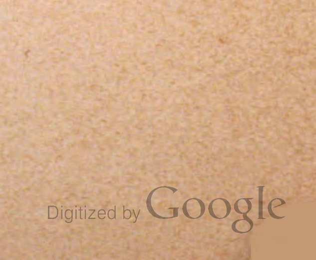


TABLE DES MATIÈRES

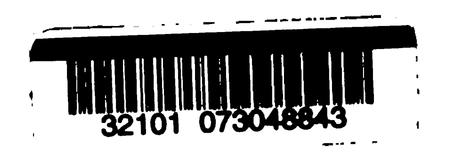


Imprimerie Centrale de la Bourse. — Alcan-Lévy, 117, rue Réaumur.





SCEAUX. IMP CHARAIRE


32101 073048843

